
3 1761 09701970 7

PHILOSOPHIE

III.

Tous les exemplaires sont revêtus de la signature de l'Auteur.

A. Gratry

Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, 5.

PHILOSOPHIE

LOGIQUE

PAR

A. GRATRY,

PRÊTRE DE L'ORATOIRE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

> Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.
>
> SAINT PAUL. I Corinth., II, 2.

TROISIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE D'UN APPENDICE POLÉMIQUE, ET D'UNE INTRODUCTION SUR LA THÉORIE DU PROCÉDÉ INDUCTIF.

TOME PREMIER.

PARIS

CHARLES DOUNIOL,
LIBRAIRE,
Rue de Tournon, n. 29.

J. LECOFFRE & Cie,
LIBRAIRES,
Rue du Vieux-Colombier, 29.

1858

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Depuis la publication de cet ouvrage, Mgr. l'Archevêque de Paris a daigné nous adresser la lettre suivante :

Paris, le 15 novembre 1855.

Mon Révérend Père, j'ai lu rapidement votre Logique, *et je veux vous en donner à la hâte mes premières impressions. Au milieu de tant d'occupations qui m'accablent, j'ai ouvert le livre par manière de délassement. Il m'a été impossible de le laisser. Vous avez su y mettre un charme qui m'a entraîné. J'ai lu ces deux volumes de philosophie sérieuse comme, quand on est jeune, on lit les plus agréables compositions.*

Vous avez des traits qui marquent bien votre descendance. Vous êtes de la grande école chrétienne du dix-septième siècle. Vous continuez vos Pères les plus illustres, avec un tour particulier qui vous caractérise et constitue une charmante originalité. Je suis frappé quelquefois de l'élévation et de la justesse de vos vues.

Il y a aussi çà et là, dans ces pages, une sensibilité, une douce onction répandue qui attache l'âme et l'émeut. On se souvient de Platon et de saint Augustin.

Ce qui distingue votre livre, c'est qu'il est de pratique plus encore que de théorie, et qu'il s'y agit autant de vertu que de vérité. Vous croyez, et vous avez raison, que les nuages qui obscurcissent la raison viennent du cœur, et que si on avait l'âme pure on aurait plus généralement l'esprit droit. Vous avez appris cette philosophie à l'école de Socrate, ou mieux encore à celle de notre divin Maître Jésus-Christ.

Continuez à marcher dans cette voie, où vos pas ont déjà laissé plus d'une empreinte lumineuse et profonde. Je bénis vos travaux. Vous serez compté parmi les restaurateurs de la seule vraie philosophie : celle qui s'inspire de Dieu et qui conduit à Dieu.

Recevez, mon Révérend Père, la nouvelle assurance de ma haute estime et de mon sincère attachement.

† M. D. AUGUSTE, Archevêque de Paris.

Il nous est impossible d'exprimer notre reconnaissance pour cette parole de notre Archevêque : « Je « bénis vos travaux. » Mais nous dirons que cette bénédiction diminue dans notre âme un sentiment d'humiliation qui nous est habituel. Appelé à l'honneur du

sacerdoce, nous ne nous sommes trouvé ni digne ni capable de servir, si ce n'est par la plume, la cause de Dieu. D'autres sont devenus pasteurs, missionnaires et apôtres, et nous avons des condisciples qui sont martyrs. Nous, nous sommes relégué parmi les écrivains. Et parmi les écrivains même, il en est qui s'occupent des sciences sacrées. Nous, jusqu'ici, nous nous occupons de logique.

Mais voici donc qu'il y a aussi des bénédictions, dans l'Église, pour l'apostolat indirect de la philosophie ! Peut-être aussi ce genre de service secondaire a-t-il en ce moment quelque opportunité.

En ce siècle où la pensée, bonne ou mauvaise, gouverne despotiquement le monde par son influx universel et quotidien, et où, par une étrange et très-redoutable rencontre, quand la parole arrive au trône, il se trouve des sectes puissantes qui entreprennent systématiquement de renverser les lois de la raison, il se peut qu'à une telle époque ce soit une œuvre presque sacrée que de défendre la raison humaine et ses lois. Peut-être, à cause de la solidarité radicale des deux lumières dont Dieu éclaire les hommes, est-il nécessaire qu'aujourd'hui ce soit le prêtre qui soutienne la philosophie, afin de maintenir la foi ?

En ce sens — et c'est là ce qui nous relève le cou-

rage — nos efforts peuvent n'être pas stériles pour le service de Dieu et le salut des âmes.

Quant à ce livre en particulier, il n'a pas encore été discuté scientifiquement. De chauds et sympathiques éloges nous ont encouragé ; de vives attaques sont survenues [1]. Mais l'étude scientifique du point qui semble nouveau, malgré tous nos efforts pour le montrer ancien, n'a pas été entreprise jusqu'ici. La théorie de celui des deux procédés de la raison qui ne déduit pas, mais induit et s'élance, n'a pas encore été véritablement discutée.

Cette théorie pourtant nous paraît importante, non certes que sa connaissance doive donner aux penseurs un instrument « qui les rende à peu près égaux, « et remplace le génie, » selon la bizarre espérance de

[1] Une attaque, très-courtoise pour notre personne (sauf l'endroit où nous sommes présenté comme méchant), mais très-vive contre notre ouvrage, a paru dans la *Revue des deux Mondes*, du 1er septembre 1855. Mais cette critique ne nous touche point, car elle oblige l'auteur à nous prêter des thèses contraires aux nôtres, et à soutenir, pour nous combattre, ce paradoxe inattendu que la raison raisonne tout autrement selon qu'il s'agit de physique, ou de métaphysique, ou de géométrie, et qu'il y a *trois arts* de raisonner. Il était trop facile de répondre qu'il n'y a qu'un art de raisonner. Nous avons répondu dans le *Correspondant* du 25 octobre 1855.

Bacon au sujet du *Novum Organum* [1], mais parce que l'ignorance et la négation implicite du principal des procédés de la raison introduit, non dans les sciences, mais dans le peuple, une logique mutilée, qui entrave et déprime, chez un grand nombre d'hommes, par ses maximes négatives et sceptiques, l'exercice pratique de la raison dans ses opérations les plus hautes. Selon le mot de saint Thomas, l'on méconnaît « la force de la raison. » Et dès lors, comment des esprits qui ne suivent pas cette lumière naturelle et visible, sauront-ils obéir aux célestes clartés de la foi? « Si vous ne me croyez pas, dit le Sauveur, quand « je vous parle des choses terrestres, comment me « croirez-vous quand je vous parlerai des choses du « ciel? » Oui, sans compter ici la logique retournée des sophistes, il y a une logique tronquée, qui règne sur presque tous les esprits superficiellement cultivés, et qui travaille à diminuer la raison dans les masses. Cette logique coupe les ailes des âmes, en leur apprenant à nier la légitimité des jugements essentiels, instinctifs, qui sont comme le fond nécessaire de la vie intellectuelle et morale.

[1] Nostra enim via inveniendi scientias, exæquat fere ingenia, et non multum excellentiæ eorum relinquit: cum omnia per certissimas regulas et demonstrationes transigat. *Nov. Org.*, CXXII.

« La science, disait Jouffroy, n'a pas encore trouvé « le secret, la formule générale de ces jugements « prompts, rapides et sûrs que pose le sens commun « comme par instinct. Mais enfin il les porte, il per- « çoit obscurément les motifs de les porter ; il a une « intelligence sourde de ces motifs : ils existent donc, « et s'ils existent, il est possible de les apercevoir « réellement, de les déterminer. » Rien de mieux dit. Or, entraver ou briser, par une logique étroite, le ressort de ces jugements essentiels, instinctifs et fondamentaux que pose le sens commun, c'est ce que nous appelons couper les ailes de l'âme ; apercevoir les vrais motifs de ces jugements, en trouver le secret, en déterminer la formule, ne serait-ce donc pas travailler à relever les âmes ?

Nous avons affirmé que cette formule existe, et nous avons montré que tous les grands esprits l'ont aperçue. Nous avons dit que cette méthode, simple, rapide et populaire, est sœur de la prière et de la poésie, et qu'elle est en même temps si précisément scientifique qu'elle a son type exact dans la géométrie, et qu'elle est le levier des sciences. Et pourquoi non ? Pourquoi l'élan de la prière et de la poésie n'aurait-il pas sa forme précise et idéale ? Est-ce qu'une vapeur d'encens qui monte n'a pas une forme dans son élan ? Est-ce que la musique, sœur aussi de la

prière et de la poésie, n'a pas la géométrie même pour corps, pour mode et forme de manifestation ? Est-ce que la lumière du soleil, en elle-même, et dans ses couleurs, et dans leurs plus délicates nuances, et dans tous ses élans, n'est pas soumise absolument et tout entière au nombre, à la mesure, à la géométrie ? Pourquoi donc en serait-il autrement de la lumière intelligible, et des mouvements de la pensée, et des formes de la raison ? Pourquoi ces formes et ces mouvements ne pourraient-ils se rapporter à l'éternelle géométrie, qui est intelligible, qui est en Dieu ?

Eh bien, nous avons dit, nous répétons et nous montrons que le secret, que la formule cherchée a été donnée par Leibniz dans ce qu'il nomme « la partie « élevée des mathématiques générales, qui est la « science de l'infini. » (*Generalis matheseos pars sublimior.... ipsa scilicet scientia infiniti.*)

Ce procédé principal de l'esprit, ce mouvement et cet élan de la raison vers les lois, vers les causes, vers les principes, vers l'unité, l'universel et l'infini, ce mouvement rapide et sûr de la pensée, qui ne déduit pas, mais s'élance, sans intermédiaire, d'un monde à l'autre; ce procédé dont Royer-Collard dit que le nom n'est pas encore trouvé; dont un contemporain [1] af-

[1] Whewel.

firme que la théorie n'est pas faite : théorie que, depuis, un autre contemporain [1] vient d'entreprendre avec bonheur : ce procédé, introduit en géométrie par Leibniz , y montre sa rigueur scientifique. Et Leibniz, en l'introduisant, sait que, par cette découverte, il rapproche sans les confondre la métaphysique, la logique, la science de la nature et la géométrie. Il sait qu'il développe et perfectionne l'art d'inventer et l'art de démontrer. Des textes inédits, qui seront prochainement publiés [2], nous prouvent que notre conjecture , à ce sujet, était fondée. Qu'il nous suffise de citer ici ce fragment sur la liberté, qui sera regardé comme l'un des traits les plus profonds du génie de Leibniz. Dans ces pages , Leibniz nous révèle une des crises de son intelligence , qui fut la tentation du fatalisme. « Je suis sorti , dit-il , de ce « précipice. » Mais par quelle voie ? Il nous l'apprend. « Enfin, dit-il, une lumière nouvelle , inespérée , me « vint d'où je n'osais l'attendre. Je l'ai trouvée dans « mes considérations mathématiques sur la nature « de l'infini [3]. »

[1] Apelt.

[2] Suite des publications des manuscrits inédits de Leibniz par M. le comte Foucher de Careil.

[3] Dans ce fragment nous retrouvons d'ailleurs toutes les idées de

Ce fragment et d'autres, notamment le fragment sur Weigel [1], montrent clairement que Leibniz voit, comme nous-même, dans son procédé géométrique infinitésimal, le vrai procédé logique applicable en métaphysique « là où ne s'applique pas la déduction « par voie d'identité.» (*Quæ nulla analysi ad identitatem reduci possunt.*) Nous l'avions dit avant la découverte de ces textes.

Mais depuis, bien d'autres auxiliaires nous sont venus, dont le principal assurément est un auteur contemporain, qui nous était pleinement inconnu, et qui, au moment où paraissait en France notre *Logique*, émettait en Allemagne les mêmes idées. M. Apelt, dans son très-remarquable ouvrage sur la théorie de l'induction [2], développe notre propre thèse et s'exprime le plus souvent comme nous.

notre chapitre sur l'abus de *la démonstration déductive continue*, et notamment l'idée des incommensurables géométriques, considérés comme type du rapport entre le fini et l'infini, entre le monde et Dieu, entre la liberté et la prescience divine. (*Log.*, t. I, ch. IV.)

[1] Dans ces pages sur Weigel, Leibniz dit assez clairement qu'il espère ajouter quelque chose aux mathématiques telles qu'elles sont traitées, et à la métaphysique telle qu'elle est traitée, en rapprochant ces deux sciences par sa méthode infinitésimale. Dans le fragment sur la liberté il précise sa pensée.

[2] Apelt, Die Theorie der Induction. Leipzig, 1854.

Voici, presque en entier, la courte préface de ce livre :

« La théorie de l'Induction offre un double intérêt. « l'Induction est le lien entre la philosophie et les « sciences, et d'un autre côté elle fait la différence « entre les deux philosophies allemande et anglaise. « Pendant que la philosophie régnante en Allemagne « ignore ou rejette l'Induction, l'Angleterre et la « France, au contraire, depuis Bacon, s'efforcent de « fonder et de développer la philosophie par la voie « exclusive de l'Induction. Or, on ne peut rapprocher « les deux philosophies que par la véritable théorie « de l'Induction. De plus, ce qui sépare, en philoso- « phie, l'Angleterre de l'Allemagne, sépare, en Alle- « magne, les sciences de la philosophie... Ici encore « la véritable théorie de l'Induction est le nœud dans « lequel l'expérience et la spéculation peuvent s'unir. « Et cependant Whewel lui-même, l'historien et le « philosophe de l'Induction, affirme que la logique « de l'Induction n'est encore aujourd'hui qu'un pieux « désir. J'espère, par la publication du présent tra- « vail, contribuer en quelque chose à la satisfaction « de ce désir. »

L'auteur, à notre avis, a tenu sa promesse.

Mais en quoi consiste sa pensée fondamentale sur la vraie théorie de l'Induction ? Le voici : pour lui,

comme pour nous, le procédé qui passe du contingent au nécessaire, des faits aux lois, et des effets aux causes, du particulier à l'universel et du fini à l'infini, ce procédé réside dans l'essence même du calcul infinitésimal [1]. « Le calcul infinitésimal, dit notre au-

[1] Nous disions, en 1853, dans la *Connaissance de Dieu*, t. II, p. 145 : « Ainsi le procédé mathématique infinitésimal, tout comme la démonstration platonicienne et cartésienne de l'existence de Dieu, va du fini à l'infini, du contingent au nécessaire, du variable à l'éternel, de l'individuel à l'universel, et il procède exactement de la même manière, effaçant toutes les limites de contingence et de variation, dégageant l'essence dans les réalités particulières, poussant à zéro l'accident et l'essentiel à l'infini.

« Donc le procédé infinitésimal des mathématiques est précisément un cas et une application particulière d'un procédé universel, fondamental, par lequel l'esprit humain s'élance, dans un acte aussi sublime, aussi certain que simple, de toute donnée finie à l'infini.

« Un même procédé général s'applique au rapport du fini à l'infini, soit en géométrie, soit en métaphysique. Or, appliqué à la géométrie, il produit des merveilles, et ce qu'il donne est infailliblement certain : est-il possible qu'appliqué à la métaphysique il ne produise plus que l'erreur ?

« Je demande s'il est raisonnable d'admettre qu'un procédé, inné à l'esprit humain, pratiqué de fait, implicitement ou explicitement, par tous les hommes ; un procédé qui est le fond de la poésie, cette fleur de la vérité ; un procédé que tous les philosophes du premier ordre ont aperçu ou décrit plus ou moins clairement ; et qui enfin, par le progrès des sciences, venant à s'appliquer aussi à la géométrie, y manifeste, par les plus étonnantes découvertes, la rigueur de sa certitude et la grandeur de sa puissance ; je demande, dis-je,

« teur..., nous révèle le mystère de la relation des « causes et des effets. Ceci réside dans l'essence « même du calcul infinitésimal [1]. » C'est précisément notre thèse. Mais l'auteur y ajoute ce que nous n'avions pas dit, savoir : « que le calcul différentiel est « un passage de l'effet à la cause, et le calcul intégral « un passage de la cause à l'effet (p. 26). »

En outre, notre auteur dit, comme nous, que la théorie « de la vraie méthode inductive n'était pos- « sible, d'un côté, qu'après la découverte du calcul « infinitésimal, et de l'autre, après le travail de Ke- « pler. »

M. Apelt nous apprend de plus ce que d'abord nous avons à peine cru sur sa parole, quoique le fait vînt abonder dans notre sens, c'est que le propre instru-

s'il est permis d'admettre qu'une telle méthode ne sera vraie qu'en géométrie, et aura été appliquée à tort depuis le commencement du monde, par le sens commun, par la poésie, par la philosophie, à la démonstration et à l'étude de l'infini vivant. Cela ne peut pas être. Il y a nécessairement solidarité entre les deux applications du procédé ; et sa certitude géométrique confirme sa certitude métaphysique. »

[1] Hier zeigt sich nun ein bemerkenswerther Zusammenhang dieses Schlusses von der Wirkung auf die Ursache mit der Analysis des Unendlichen. Die Analysis des Unendlichen... offenbart das Geheimniß des Zusammenhangs zwischen Ursachen und Wirkungen. Dies liegt im Wesen dieser Rechnungsart (p. 24).

ment de l'Induction, aux mains de Newton, fut l'analyse infinitésimale. Aujourd'hui nous savons que l'assertion est vraie. C'est ce que nous a montré un récent et précieux travail de M. Biot sur Newton[1]. Notre illustre géomètre avait deviné que Newton devait ses découvertes à la puissanee de « son analyse cachée » (*analysim latentem*). Mais voici que Newton lui-même le dit en propres termes, dans un texte qu'aujourd'hui l'on sait être de lui, et que voici: « C'est « par le secours de cette nouvelle analyse (celle des « fluxions) que Newton a découvert la plupart des « propositions énoncées dans le livre des Principes. » D'autre part, Newton affirme partout que sa méthode est l'Induction: ce grand homme voyait donc, comme nous, dans son analyse nouvelle, la forme géométrique de l'Induction.

Mais, par contre, nous regrettons que M. Apelt ait si peu parlé de Leibniz. C'est Leibniz qui a donné à l'analyse infinitésimale, à l'instrument des découvertes, sa meilleure forme, forme sans comparaison plus élégante, plus rapide et plus pénétrante que celle qui est due à Newton. De plus, Leibniz regarde partout son analyse comme étant la logique d'invention rendue visible en géométrie. Leibniz, dix-huit mois après

[1] *Journal des Savants*, N° d'octobre 1855, p. 601 et 602.

la publication du livre des *Principes,* affirme, dans les Actes de Leipzig, que, par son analyse, il avait fait depuis longtemps les mêmes découvertes que Newton. Leibniz a donc connu toute l'importance logique de sa méthode. Il le déclare assez, lorsque, parlant de la partie la plus sublime des mathématiques (*matheseos pars sublimior*) qui est, dit-il, la science de l'infini (*ipsa scilicet scientia infiniti*), il affirme que « par le secours de « cette partie intime des mathématiques, » comme il la nomme encore, « il donnera sur l'art de raisonner « des préceptes plus importants qu'on ne le pourrait « soupçonner [1]. » Et ailleurs, revenant à la même pensée, il ajoute : « Mais ce que j'en pourrais dire « aujourd'hui est de telle conséquence, que je n'ose « espérer qu'on me croie, si je n'apporte des preuves « bien effectives. C'est pourquoi je n'en dirai pas da- « vantage en ce moment [2]. »

Il résulterait donc de tout ceci deux choses : 1° que, dans son application à la science de la nature, le calcul infinitésimal est le propre instrument de l'Induction ; 2° qu'en lui-même et dans son essence, cet admirable instrument est créé par l'application à la géométrie du principal des deux procédés de la raison,

[1] Fragment sur Weigel.
[2] *Opera phil.* (Erdmann), p. 423.

celui qui ne déduit pas par voie d'identité, mais s'élance et procède par voie de transcendance. Or, cet universel procédé de transcendance est celui-là même d'où dépendent tous ces jugements essentiels, fondamentaux, que pose le sens commun comme par instinct ; qui sont le fond nécessaire de la vie intellectuelle et morale, et qui renferment tout ce que la théologie nomme les dogmes de la religion naturelle. Il y avait donc en effet, dans la théorie que nous avons essayé d'éclaircir par la comparaison de la logique, de la métaphysique, de la géométrie et de la vraie science naturelle, il y avait « ce nœud philosophique, » dont parle M. Apelt, où se peuvent rencontrer les deux Écoles spéculative et empirique, et les sciences naturelles et la métaphysique. Là se trouverait donc ce centre dont nous parlions nous-même dans le livre de la *Connaissance de Dieu*, lorsque nous espérions aussi contribuer « à mettre en une plus vive « lumière ce point central de la philosophie où abou- « tissent tous ses rayons. »

Et maintenant que nous ne sommes plus seul à soutenir que la vraie et précise théorie du principal des deux procédés de la raison se trouve comme exposée aux yeux dans l'essence même du calcul infinitésimal, nous affirmons, avec une conviction croissante, que cette remarque est d'une importance capitale en lo-

gique. Nous l'affirmons, non en ce sens absurde que ce rapprochement nous révélerait un nouveau procédé de l'esprit, un *Novum Organum*, mais en ce sens qu'il nous dévoile, dans la merveilleuse découverte géométrique dont la nature logique n'avait jamais été comprise (si ce n'est par Leibniz, Wallis et Newton), l'application, sous forme précise et claire, de l'antique, nécessaire et universel procédé de la raison, dans ses élans et ses mouvements instinctifs. Nous disons que ce rapprochement met en lumière le point le plus important peut-être de la théorie générale de la raison. Une multitude de difficultés, dont abusaient et abusent encore et les sceptiques et les sophistes, y trouvent leur solution. La logique du sens commun, une fois de plus, est scientifiquement justifiée. En elle-même, sans doute, elle n'avait pas besoin de l'être. Il est bon cependant qu'elle le soit en face du scepticisme et du rationalisme. Aussi ne saurions-nous trop engager les penseurs sérieux à étudier cette théorie, en comparant à notre Logique les nouveaux textes de Leibniz, l'introduction du savant éditeur, et le livre de M. Apelt. Ceux qui sauront creuser ce point ne perdront pas leur peine.

Quant à nous, nous serions bien heureux s'il nous était donné de montrer aux esprits qui combattent notre foi au nom de la raison, que, selons nous, la

force et la portée de la raison sont plus grandes qu'eux-mêmes ne pensaient. Ils comprendraient peut-être alors qu'après le mal moral, l'obstacle principal à la foi se trouve dans les fausses habitudes logiques qui règnent parmi nous, et qui, mutilant la raison dans la meilleure partie d'elle-même, renversent, en même temps, l'indispensable appui du christianisme, les dogmes de la foi naturelle. Oui, dans nos luttes contre l'esprit d'incrédulité, nous trouvons d'ordinaire devant nous, comme barrières, les lacunes intellectuelles, et les bornes de la raison tronquée. Les passions, sans doute, sont l'obstacle, intime et substantiel, mais l'homme sincère juge les passions, les réprime, les dirige, relève vers Dieu leurs données légitimes, lorsqu'il connaît la vérité. Jésus savait toucher, délivrer, entraîner à sa suite, les possédés, les Publicains, les femmes de mauvaise vie. Mais que pouvait sa toute-puissante parole contre les Scribes ? Or, voici qu'aujourd'hui la diffusion plus générale des lettres superficielles et incomplètes popularise l'esprit des Scribes, et multiplie cette forme intellectuelle arrêtée, qui s'enferme en soi, et se défend par la lumière partielle contre la lumière infinie. Quel spectacle que celui d'un pauvre, d'une femme, d'un ignorant à qui les traditions logiques vulgaires imposent cette effroyable forme de l'esprit ! Quel spec-

tacle que celui d'une âme, affamée de croire et de vivre, mais systématiquement organisée pour la défense contre toute lumière du dehors ! Que de fois, regardant une telle âme, nous l'avons vue, bonne en elle-même, mais artificiellement enveloppée contre la vérité dans une forme logique impénétrable ! Au centre nous apercevions un cœur, mais autour était la muraille ! Nous calculions avec effroi l'immense travail qu'il nous faudrait pour détruire, par notre raison, toutes ces défenses ! Et le temps n'y suffisait pas !

C'est alors, si l'on peut, qu'il faut avoir recours à l'électricité du cœur, qui traverse la pierre, et qui touche à distance !

Mais quel bien ce serait si l'on pouvait détruire la logique perverse qui ôte à la raison de tant d'hommes son étendue et sa lumière, et qui étouffe et ensevelit tant de cœurs !

Qu'on nous permette d'ajouter ici quelques *errata* raisonnés.

La philosophie est le lieu de l'erreur. Nous l'avouons dans cette Logique même. C'est en philosophie surtout que l'on se trompe, et nous ne nous sentons que trop

soumis nous-même, plus que bien d'autres, à cette dure loi. Aussi nous déférons avec empressement ce nouveau travail au jugement de l'Église et du Saint-Siége, et nous attendons d'ailleurs, avec respect, le jugement de tous les esprits compétents qui voudront bien nous lire et s'occuper de nous. D'ailleurs, nous allons essayer de dissiper quelques obscurités et de prévenir les malentendus.

Et d'abord, nous adressant ici à ceux de nos lecteurs que nous regardons comme des juges, nous leur soumettons ce qui suit :

Il est dit dans l'Évangile : « Vous serez jugés à la même « mesure à laquelle vous aurez jugé les autres. » Or, voici la mesure que nous-même, lorsqu'il s'agit de philosophie, nous nous efforçons d'appliquer à la parole d'autrui.

Nous mettons à part les sophistes, que nous livrons à toute la rigueur des lois, des lois logiques et des lois morales. Ces méchants du monde intellectuel étant bien écartés, nous regardons les autres, même les incomplets et les chancelants, même ceux qui voient à peine leur route, nous les regardons tous comme des hommes de bonne volonté, et nous disons : « Paix sur la terre de l'intelligence « à tous les hommes de bonne volonté ! »

Les sophistes sont des esprits orientés vers l'erreur. Ce sont des boussoles retournées. Il en existe. Nous n'en parlons que pour montrer en eux la contre-vérité partout présente. Tous les autres, même ceux dont l'orientation vers l'Étoile des intelligences est la plus faible, la plus vague, la plus *affolée,* nous voulons les aider, les encourager, les pousser dans leur ligne, les expliquer, les compléter, pourvu qu'ils ne soient pas eux-mêmes trop durs et trop

exclusifs pour autrui, et qu'ils ne prétendent pas avoir tout vu, bien vu.

A cette condition, ou même sans cette condition, nous voulons prendre en bonne part, dans leurs paroles, tout ce qui ne s'y refuse pas absolument. Nous voulons traiter tous nos frères comme les théologiens traitent les Pères de l'Église, n'en pressant jamais les paroles pour en faire sortir l'hérésie, mais expliquant au contraire leurs pensées par les saintes intentions qu'on leur sait. Et cette méthode n'est pas seulement la charité, elle est encore la vérité. Plus un homme voit la vérité, plus il sait remonter de la parole, si souvent double ou trop étroite, à la pensée, souvent encore partielle, mais plus large que la parole; de la pensée à l'émotion, souvent meilleure que la pensée; de l'une et l'autre enfin, au rayon d'éternelle vérité que notre frère, qui pense et parle pour nous le dire, a entrevu ou pressenti.

Eh bien, nous demandons aux hommes plus clairvoyants que nous de nous traiter ainsi.

Et, pour le mieux mériter, nous commençons par rétracter une erreur d'expression, ou même de pensée, que l'on trouvera dans ce volume. Nous avons écrit ces paroles : « Pour nous, nous le croyons, et après avoir étudié toute « la philosophie de part en part, nous l'affirmons. » Cette phrase, prise en elle-même, est d'un ton qui ne nous convient pas; non expliquée, elle ne saurait que nous déplaire profondément. Parfois la plume emporte l'écrivain; ceux qui écrivent le savent; et c'est ce qui nous est arrivé. Mais voici le sens de la phrase : « Nous avons, appuyé sur notre « foi chrétienne, aidé par des esprits plus forts que nous,

« saint Augustin et saint Thomas, nous avons traversé, de « part en part, le domaine de la philosophie proprement « dite, de manière à en voir les limites, et l'endroit où « commence l'autre région. » Telle est notre pensée. Mais nous ne croyons nullement avoir creusé jusqu'à leur dernière profondeur toutes les questions philosophiques ; il s'en faut de beaucoup.

Nous nous sommes donc mal exprimé.

Mais, de plus, quand nous écrivions ces paroles, nous avons peut-être cédé aussi à un léger mouvement d'humeur et de fierté. Nous pensions à cette égalité, ou plutôt à cette supériorité philosophique que tout homme, lettré ou illettré, s'arroge toujours à l'égard de tout autre. Parlez de philosophie : chacun à l'instant même, sans attention ni réflexion, vous regarde en passant et vous juge. Or, quand on a consumé sa vie dans l'amour et la recherche de la vérité ; quand on lui a tout sacrifié ; quand on a passé bien des heures, à genoux, aux pieds de la Sagesse, et que l'on a couvert ses pieds divins de larmes et de baisers, on sent d'autant mieux sa faiblesse assurément, mais on voudrait pourtant n'être jugé qu'avec réserve par ceux qui ne sont pas même bien certains que la Sagesse existe, ou qu'Elle soit Dieu.

Au reste, nous effaçons cette mauvaise phrase, et ne la maintenons que dans le sens expliqué ci-dessus. Nous supprimons aussi le mauvais mouvement ; d'autant plus que, personnellement, nous n'avons jamais eu qu'à nous louer de l'extrême indulgence que chacun nous a témoignée.

Nous devons prévenir un autre malentendu. Notre premier chapitre est intitulé : « Quelques lacunes de la Lo-

« gique. » Ce titre est bon. Il signifie que nous signalons quelques lacunes, sans prétendre les signaler toutes. Nous prétendons bien moins encore les avoir toutes comblées, même celles que nous signalons. Nous ne l'avons pas même entrepris pour l'une des plus importantes. Il s'agit de la théorie du langage. Nous n'avons pas traité ce beau sujet. Nous avions, sur le langage articulé, un livre entier, déjà écrit, et qui, dans notre plan primitif, formait l'un des sept livres de la Logique. Nous l'avons supprimé, parce que l'un des points fondamentaux de cette grande question nous est encore obscur [1].

Le troisième livre de la Logique, intitulé le *Syllogisme*, exige un avis préalable. Le simple lecteur peut passer ce livre. Mais il en faut lire le dernier chapitre, où l'on essaie de donner l'idée philosophique des deux procédés de la raison comparés entre eux.

En méditant ce chapitre, le lecteur voudra bien ne se pas méprendre sur le sens dans lequel nous disons qu'un procédé de la pensée humaine peut avoir son modèle idéal, son fondement éternel en Dieu. Cette assertion n'est qu'un cas particulier de cette vérité générale, reçue partout en théologie comme en philosophie, savoir : que toute chose a en Dieu son modèle idéal et son fondement éternel. La matière même a son éternelle idée, sa raison d'être en Dieu, et, comme le disent les théologiens, elle est en Dieu éminemment. C'est ainsi que saint Thomas peut dire, sans trace de panthéisme : « Dieu est éminemment toute chose »

[1] Aujourd'hui, ce livre sur le langage est imprimé et forme le second livre de la *Connaissance de l'âme*.

(*Deus est omnia eminenter*). La pensée aussi est en Dieu éminemment, c'est-à-dire infiniment, c'est-à-dire libre de toutes les bornes de la nature finie, comme de la succession, de la partialité, de la mobilité. Evidemment la pensée, le raisonnement, en tant que discursifs, ne sont propres qu'à l'esprit fini, et nullement à l'esprit de Dieu. Mais si l'on considère le raisonnement non plus dans son discours et son mouvement, mais dans son terme et son essence, il n'en est plus ainsi, et il sera permis de dire que la pensée de l'homme imite en quelque chose celle de Dieu. Et s'il est vrai, par exemple, comme nous le montrons, que toutes les règles du syllogisme se ramènent à cette courte formule : *Tres unum sint*, nous en pourrons conclure, ce semble, qu'il y a là quelque analogie avec ce que la foi enseigne sur la nature de Dieu, par la grande et divine formule : *Tres unum sunt*. C'est d'ailleurs ce qui a été souvent dit avant nous. — Et lorsque nous poursuivons cette analogie, non-seulement dans les trois termes essentiels de la proposition, il est bien entendu encore que, selon notre doctrine générale, en comparant à l'idée de Dieu l'idée des choses créées, nous réservons toujours la nécessaire et absolue différence du fini et de l'infini. Ainsi nous avons dit (p. 387) : « Comme dans le moindre des « êtres la qualité manifeste la substance, qui ne nous est « connue que par ses qualités, de même il y aurait en Dieu « l'Invisible et l'Image ou splendeur de l'Invisible ; il y « aurait la substance et la figure de la substance. » Quand nous parlons ainsi, nous n'entendons prendre ces expressions de saint Paul que dans le sens où les commente saint Thomas d'Aquin. Saint Paul appelle le Fils : « l'Image du Dieu

« invisible (*Imago Dei invisibilis* [1]); » et aussi : « Figure « de la substance de Dieu (***Figura substantiæ ejus*** [2]). » Et saint Thomas, dans ses Commentaires sur saint Paul [3], applique ces deux paroles, non pas seulement à l'Homme-Dieu, mais au Verbe éternel. Il dit que le Verbe est l'image ou splendeur du Père, en ce sens que le Verbe du Père est la splendeur de la sagesse par laquelle le Père se connaît. Le Verbe est aussi la figure ou l'image de la substance du Père, non-seulement en représentation, mais en essence (*non tantum in repræsentando, sed etiam in essendo*). C'est en ce dernier sens seulement que nous avons écrit ce qui précède. Il faut comprendre qu'en Dieu la splendeur de l'Invisible, ou la Figure de la substance, n'est pas, comme dans les êtres créés, une qualité qui manifeste la substance, mais bien une splendeur et une image nécessairement consubstantielle, pleinement égale en essence, quoique personnellement distincte. C'est encore en ce sens que nous avons pu parler (p. 385) de « la distinction que « pose le dogme entre l'essence de Dieu et la personne du « Verbe. » Voici la distinction : l'essence est une dans les trois personnes, et la personne du Verbe est l'une des trois personnes distinctes dans l'essence unique. Mais il demeure bien entendu que la personne du Verbe a toute l'essence de Dieu.

Le quatrième livre, qui traite du Procédé infinitésimal, que nous appelons aussi Procédé dialectique ou Induction, nous semble fort important. Mais nous ne saurions nous

[1] Coloss., I, 15. — [2] Hebr., I, 3. — [3] Hebr., lect. II.

dissimuler que l'exposition d'un sujet si nouveau doit nécessairement présenter bien des imperfections et des lacunes.

Ainsi, en parlant d'Aristote, nous avons fait ressortir en quoi sa théorie de l'Induction est conforme à celle de Platon comme à la nôtre ; mais nous n'en avons pas assez montré, peut-être, les différences.

Tout ce que nous disons sur les antécédents de la vraie théorie de l'Induction eût pu être sans doute fort augmenté ; mais d'autres, j'espère, nous aideront à développer ce point d'histoire de la philosophie. D'ailleurs, nous l'avons assez amplement exposé dans notre *Traité de la connaissance de Dieu*.

Dans le chapitre intitulé : l'*Induction appliquée par Kepler,* nous ne prétendons pas soutenir que tout le travail de Kepler n'ait été qu'Induction. Certes, le syllogisme, et tous les procédés secondaires de l'esprit, et l'observation, base de l'Induction, et même le tâtonnement inséparable de l'observation, tout cela est mêlé dans tout travail humain. Nous avons seulement essayé de montrer comment l'Induction, telle que nous l'entendons, était l'âme du travail de Kepler et de ses découvertes.

Dans ce même chapitre, les mathématiciens nous pardonneront de ne pas rejeter comme dénuées de sens les idées de Kepler et de presque tous les anciens, philosophes ou Pères de l'Église, scolastiques ou mystiques, sur le symbolisme de la géométrie. On a pu très-souvent fort mal interpréter ce symbolisme, mais il existe. La géométrie règne au Ciel visible et dans toute la nature. Je crois aussi qu'elle a un sens dans le monde invisible. Je ne pense pas non

plus qu'il soit abusif de dire que le cercle est, entre toutes les figures, une figure unique, la plus simple de toutes en sa loi. Et il est certainement remarquable que, par la nature même de l'espace et par la nature de la force, les formes astronomiques doivent rentrer dans le cercle ou dans ses dérivés.

Dira-t-on que les courbes réelles, décrites par les astres, sont des courbes très-compliquées et d'un degré très-élevé : que si Kepler avait eu de meilleurs instruments, il n'aurait pas pu trouver dans le ciel ses ellipses, puisqu'il n'y en a point? Cette manière de parler ne nous paraîtrait pas philosophique. Il est certain que le soleil, en vertu de la loi d'attraction, imprime à la terre, déjà lancée, un mouvement qui est précisément et mathématiquement elliptique. Il est vrai que d'autres mouvements, venant des autres astres et de la terre elle-même comme centres d'attraction, se superposent à ce mouvement. Mais à cause de cette belle loi de mécanique que l'on appelle « loi de « coexistence ou de superposition des mouvements, » l'ellipse, aux yeux de l'analyse et même dans la réalité, subsiste parfaitement au milieu de toutes les perturbations qui s'y mêlent et qui s'y superposent. En second lieu, que sont eux-mêmes ces mouvements perturbateurs qui se superposent à l'ellipse? Rien autre chose encore que des ellipses ou des courbes du second degré, puisque chaque centre perturbateur, par la nature même de l'espace et de la force, ne peut tendre lui-même qu'à faire tourner la terre en ellipse autour de lui, ou bien à la pousser sur quelque branche de parabole ou d'hyperbole. Kepler a donc, par son procédé inductif, trouvé et démêlé la vérité

précise, que l'observation la plus minutieusement exacte n'eût point donnée, et même eût semblé contredire.

C'est à propos de ce quatrième livre que, dans une préface récente, nous disions[1] : « Là nous exposons notre idée « en détail et, à ce sujet, nous nous permettrons d'adres- « ser une prière aux hommes compétents. Nous leur de- « manderons, après avoir lu, de vouloir bien juger, et de « se prononcer pour ou contre : ce qui n'est nullement un « défi porté à la contradiction, mais au contraire un sin- « cère désir d'être éclairé, d'être redressé ou soutenu dans « une pensée, qui a pour nous bien peu de valeur, tant « qu'elle n'est pas pleinement partagée. Jusqu'à présent « des juges fort éclairés sont en suspens : aucun ne nous a « contesté directement notre assertion. Quelques-uns la « regardent comme vraie. Or, ne serait-il pas d'un fort « grand intérêt philosophique d'arriver à la certitude sur « ce point? Notre description de ce procédé de l'âme qui « s'élance sans intermédiaire, mais appuyée sur Dieu, à « une affirmation plus grande que le point de départ osten- « sible de la pensée, est-elle une illusion ou bien une vé- « rité? Est-ce une vue claire et vraie d'un fait profond de « l'âme que, dans la vie si complexe de l'esprit, la spécu- « lation n'avait pas encore nettement aperçu? Nous don- « nons, dans notre Logique, autant qu'il est en nous, tous « les moyens de juger la question. Nous nous sommes ef- « forcé, d'ailleurs, d'arriver à la plus grande clarté .... « Nous croyons être parvenu à mettre l'idée du calcul in- « finitésimal à la portée de tout lecteur instruit, quelle que

[1] Préface de la seconde édition de la *Connaissance de Dieu*.

« soit la faiblesse ou l'absence de ses antécédents mathé-
« matiques. Quelques heures d'attention réfléchie suffi-
« ront, je l'espère, pour nous comprendre. »

Quant aux deux derniers livres intitulés : Les vertus intellectuelles inspirées, et les sources, nous avouons qu'ils ne seraient pas à leur place dans une Logique élémentaire ; mais si l'on considère la Logique plutôt dans son esprit, son principe et sa source, que dans le détail de ses règles ; si on la définit « le développement du Verbe dans « l'esprit ; » si l'on prend pour devise de cette grande science les mots de saint Paul, écrits en tête de ce livre, par lesquels l'Apôtre déclare qu'il ne veut savoir qu'une seule chose : « le Verbe, le Verbe incarné et crucifié ; » alors ces deux livres sont le couronnement nécessaire de la Logique, et nous demandons au lecteur de les lire avec bonne volonté, avec son âme entière, afin d'y recueillir les quelques rayons de lumière que le Verbe divin, notre Maître, y aura mis, malgré tout ce que notre esprit, trop peu flexible et trop peu clair, aura malheureusement intercepté.

Enfin, s'il est un point auquel nous tenons avant tout, et pour lequel nous sommes prêt à tout corriger, c'est ce qui touche à la charité fraternelle. Nous n'entendons blesser que les méchants, ceux que blesse la vérité simple et présentée avec amour ; et nous entendons les blesser comme le fer blesse les membres que la gangrène va emporter. Dans notre second livre, intitulé : *Logique du panthéisme,* nous avons voulu appliquer un instrument de fer à cette gangrène de la raison, qui cherche à répandre en Europe le panthéisme et l'athéisme, et nous croyons avoir

coupé le mal pour ceux qui seront attentifs. Mais est-il nécessaire de dire que nous sommes prêt à baiser les pieds de ceux qui, en lisant ce livre, se croiraient personnellement attaqués et blessés? Si quelque esprit sincère, plus ou moins entraîné par ce cruel mirage de la raison retournée, veut nous lire jusqu'au bout, peut-être comprendra-t-il par lui-même que notre violence n'est autre chose que l'effort décisif qui tranche le mal pour laisser revenir la vie.

Mais, outre cette attaque nécessaire, nous cherchons si, dans ces deux volumes, nous n'avons laissé subsister aucune parole qui puisse attrister ou blesser aucun homme. Il y a bien quelque part ce mot : « la lignée des professeurs! » mais nous avons été professeur nous-même toute notre vie; nos amis, nos élèves, sont professeurs, ou l'ont été, ou le seront; que voulons-nous donc dire? Nous ne voulons parler que d'une certaine routine philosophique traditionnelle, que les professeurs eux-mêmes, je le crois, jugent comme nous la jugeons.

Il y a aussi, sur la presse quotidienne, quelques lignes sévères, mais qui nous semblent justes. Et nous croyons que les plus convaincus des écrivains qui se dévouent à la lutte quotidienne ne nous blâmeront pas. Nous en savons, des plus illustres, qui vont plus loin que nous, qui cesseraient avec joie de combattre, si le mal et l'erreur n'avaient pas la parole, et qui préféreraient de beaucoup le silence à ce tumulte sans issue. En tout cas, une puissance presque irrésistible, un élément déchaîné, qui renverse les républiques comme les royaumes, et qui rend à peu près impossible la sévère culture des esprits dans les

lieux qu'elle submerge, une telle puissance ne doit pas être flattée. Seulement, il faut l'avouer, si jamais cet élément prend une âme, une conscience, une doctrine, un amour, si cet amour est celui de Dieu et des hommes, si les vendeurs sont chassés du Temple, ce sera manifestement une ère nouvelle pour le progrès du règne de Dieu.

Assurément, si nous avions tous, je parle de ceux qui pensent et qui écrivent, si nous avions une religion commune, si les grandes lignes de la pensée humaine étaient tracées, ou du moins si ces traces étaient connues et acceptées, si les lettres avaient une idée, une foi, s'il venait pour elles une époque, je ne dis pas d'unanimité, mais de puissante majorité dans la vérité, que ne pourrait aujourd'hui la pensée! La pensée est maintenant servie par le fer et le feu; le fer et le feu sont devenus des ouvriers infatigables pour la multiplier, de prodigieux coureurs, ou plutôt de magiques rayons pour la transmettre au monde entier avec la vitesse même de la lumière! N'est-il donc pas visible que comme la république chrétienne est maintenant, par les armes, maîtresse du monde entier si elle s'unit, de même la pensée du petit nombre de ceux qui pensent est certainement maîtresse de tous les peuples si elle s'unit? Sans doute cette union de beaucoup d'esprits, non pas même dans l'unanimité, mais dans une triomphante majorité, est un beau rêve !... Un beau rêve pour tous ceux qui n'ont pas la Foi. Grâce à Dieu, elle n'est pas possible hors de la vérité. Mais si le christianisme est vrai, si quelques jours de paix et de travail lucide sont donnés à l'Europe pour déployer encore la grande philosophie chrétienne et sa puissante influence scientifique, n'est-il pas à

croire qu'en ce moment critique du monde, un grand siècle d'union intellectuelle peut survenir pour le salut des sociétés? Pourquoi toujours refuser de croire à la possibilité des grandes choses et des grandes nouveautés? L'esprit de Dieu est tout-puissant; et si l'humanité était plus pure, si nous avions un peu de foi, rien ne nous serait impossible. C'est le vrai Maître qui l'a dit.

Voici maintenant quelques équivoques ou obscurités à expliquer :

TOME II.

P. 60. Sur la question de la contingence des lois de la nature, il y a un malentendu à éviter. Les lois de la nature sont contingentes, d'abord parce que la nature elle-même est contingente; puis, parce que Dieu lui eût pu imposer d'autres lois, et qu'à celles qui existent il en peut superposer d'autres quand il le veut. Mais s'il s'agit de la loi, prise en elle-même, si par exemple on a trouvé que la loi de tel phénomène est un cercle, une ellipse, une forme géométrique quelconque, il est clair que cette idée géométrique, prise en elle-même, n'est pas contingente, mais d'une éternelle vérité. De plus, il est nécessaire qu'il y ait des lois, et que ces lois soient des idées de Dieu, et que Dieu, comme le dit Leibniz, gouverne tout conformément à lui-même.

P. 130. « Pour tout mouvement, il faudrait un temps infini. » Nous sommes bien loin de vouloir accepter comme bon ce rai-

sonnement contre la réalité du mouvement. Nous disons seulement qu'on y répond par cette vérité générale et ancienne, que Dieu est cause première de tout mouvement, comme de toute existence, et que tout mouvement est impossible sans l'action de la cause première.

P. 243. Quand nous disons : « L'objet même de la foi, le seul « objet de la foi, c'est Dieu, » nous voulons parler de l'*objet formel* de la foi, ou *motif formel* de la foi, comme s'exprime la théologie. Il est trop clair qu'il ne s'agit pas ici des objets divers auxquels la foi peut s'appliquer.

P. 253. « ... Suivis de toutes les Écoles théologiques, moins « quelques particuliers. » Nous avons peut-être ici trop facilement compté les Écoles. Mais, dans notre *Traité de la connaissance de Dieu* (voir la note placée à la fin du second volume) nous avons cité les noms et les textes des grands auteurs qui soutiennent la proposition dont il s'agit : *Inesse naturaliter creaturæ rationali appetitum innatum ad visionem Dei intuitivam.* Cette proposition, du reste, ayant étonné quelques personnes, qui n'en connaissaient pas l'histoire, nous saisissons cette occasion de dire que, quant à nous, nous n'y tenons par aucun intérêt de système. Nous n'en avons aucun besoin pour appuyer ce que nous soutenons dans la Logique, comme dans le livre de la *Connaissance de Dieu.* On y effacerait le mot *naturaliter,* on supprimerait même le mot *intuitivam* que tous nos raisonnements subsisteraient.

P. 281. Nous avons assez défini, dans notre *Traité de la connaissance de Dieu,* la nature du désir inné dont il est question dans cette page.

P. 343. « Pensez-vous que le Fils de l'Homme, lorsqu'il « viendra, trouve encore de la foi sur la terre? » Ce texte, nous

le savons, est considéré, par la plupart des commentateurs, comme une pure négation. Néanmoins, nous avons cru pouvoir le présenter comme une simple question, un simple doute, en nous appuyant sur ce qu'en dit saint Augustin en deux endroits de ses ouvrages : « Ce doute de celui qui sait tout, dit-il, est « la figure de notre doute. » (*Dubitatio enim cuncta scientis nostram dubitationem præfiguravit.* II, 366, C., et IX, 574, C.)

P. 414. Nous louons avec raison l'Index de saint Augustin ; mais nous devons prévenir le lecteur que Fénelon trouvait « ce « merveilleux travail des Bénédictins » quelque peu entaché de Jansénisme.

INTRODUCTION.

On appelle, trop souvent et depuis trop longtemps, *Philosophie* un certain genre littéraire, fâcheux et faux, qui, je le crois, va disparaître; genre étrange, qui, sous prétexte de précision et d'abstraction, se passe de style et de clarté, et qui, dispensé de clarté, se passe de tout; genre orgueilleux et dangereux, dont la prétention essentielle est de représenter la vérité, tandis que son obscur et vague domaine, quand il n'est pas le désert même, est le repaire principal de l'erreur. La nullité, l'ignorance, l'audace de l'affirmation absolue, fortuite et arbitraire, le mensonge même et la haine de la vérité, peuvent se cacher dans ses dissertations insaisissables, qui ne relèvent d'aucune langue connue. De ce terne foyer, à certains moments, le venin de l'absurde s'efforce de gagner, pour prendre corps, la littérature générale et toutes les directions de la pensée. Mais, il faut l'espérer, tout ce genre est près de sa fin. Il ne se soutient plus qu'à force de scandale logique, en affirmant, pour saisir l'attention, que le *oui* c'est le *non*, et puis en déduisant de

cette formule générale de l'absurde les prodiges logiques qu'elle renferme. Mais ce criant effet de dissonance, connu depuis Gorgias, sifflé avec mépris par Aristote, qui en donne le grossier procédé, ce violent et stupide effet ne peut étonner qu'un instant, et le genre tout entier va périr, aussi bien dans sa forme absurde, la sophistique, que dans sa forme vide, la philosophie séparée[1].

Au lieu de ces stérilités ou bien de ces indignités, l'esprit humain demande la science, et la vérité claire.

Or, nous avons sous les yeux l'admirable et vivant exemple de la grande science de la nature. Voilà le commencement de ce que veut l'esprit humain. Il veut la science réelle, la science non pas parfaite et achevée, mais constituée, progressive, portant sur ce qui est, et s'étendant à tout : au monde que nous voyons, à cet autre monde que nous sommes, et au monde infini qui est Dieu, monde infini vers lequel tendent les mondes finis.

Nous croyons que le prochain effort de la raison moderne constituera la science totale, et cela d'après la méthode qui vit et règne dans la partie déjà constituée, la science du monde visible.

Nous avons essayé de travailler à ce progrès par nos

[1] J'appelle philosophie *abstraite* ou *séparée* celle qui repousse l'un des éléments essentiels de la philosophie. Les éléments essentiels de la philosophie complète sont : les *trois essences* dont parle Aristote, *deux naturelles, l'autre immuable*. Ce sont les trois mondes dont parle Pascal, monde des corps, monde des esprits et monde surnaturel ; ce sont les trois vies qu'a retrouvées et constatées Maine de Biran, vie physiologique, vie psychologique et vie divine. Lisez Pascal, lisez Maine de Biran (*Journal intime*) pour bien comprendre la solidité absolue et la portée de cette grande distinction.

ouvrages, et surtout par notre *Logique*. Dans cette Introduction, nous voulons expliquer, plus clairement encore, l'un des points de la théorie générale de la méthode, savoir : comment celui des deux procédés nécessaires de la raison que j'ai nommé l'acte ou le procédé fondamental de la vie raisonnable se trouve, aussi bien que l'autre, organisé dans les mathématiques, où l'on peut en saisir les lois et en constater la nature et la fécondité.

Nous prions le lecteur de nous prêter son attention et de nous juger par lui-même.

AUTORITÉS.

I

Voici d'abord, sur l'ensemble de la logique, des propositions textuelles d'Aristote : « Tout ce que nous apprenons, « nous l'apprenons par déduction ou par induction[1]. — « L'une des sources de la science, c'est l'induction ; l'autre « est le syllogisme. — L'induction est le passage régulier du « particulier à l'universel. — L'induction donne le principe « et l'universel. — Les majeures sont les points de départ « du syllogisme. Le syllogisme ne les donne pas ; c'est donc « l'induction qui les fournit. — Lorsqu'il y a *un intermédiaire* par lequel une proposition se peut déduire

[1] Voyez tome II, page 16 et suivantes, où nous citons toutes ces formules et d'autres avec le texte grec.

« d'une autre, c'est le syllogisme qui nous y mène ; mais « lorsqu'il n'y a point d'intermédiaire, c'est l'induction. »

Telle est la doctrine d'Aristote, qui est aussi celle de Platon et celle du moyen âge, et au fond celle de tous les temps.

En effet, qui voudra contredire ces simples énoncés? Leur vérité n'est-elle pas manifeste? La raison n'a-t-elle pas en effet ces deux mouvements? Ne sont-ils pas à la fois nécessaires et suffisants? Ou la raison cherche ce qu'elle n'a pas, ou elle développe ce qu'elle a ; ou elle trouve un principe, ou elle déduit des conséquences ; ou elle s'élève des faits particuliers aux affirmations générales, ou elle déduit et va du général au particulier. L'un des deux procédés commence, invente; et l'autre suit, explique et développe.

Mais ce qui caractérise ces deux mouvements de la raison, l'induction et la déduction, c'est que la déduction procède par voie d'identité ; elle marche par moyens termes, comme le dit Aristote ; elle marche par voie d'équation, d'identités en identités, ou, comme s'exprime Platon, « elle ne sort pas de son point de départ. »

L'induction au contraire, pour trouver les majeures, les principes, pour atteindre ce qu'on n'avait pas, ne peut aller par voie d'identité, ne peut rester dans son point de départ : elle doit, comme le dit Aristote, procéder sans moyen terme, et, comme le dit Platon, « s'élever au-dessus « de son point de départ. » D'un fait conclure une loi, ou du particulier l'universel, c'est aller sans intermédiaire syllogistique ; c'est sortir de l'identité, en d'autres termes, c'est procéder par voie de transcendance.

Or, nous avons affirmé et montré amplement dans cette Logique, que si l'un des deux procédés, la déduction ou le syllogisme, est parfaitement connu, l'autre, l'induction, le procédé de transcendance, est ordinairement méconnu. Nous avons dit comment l'un des plus grands fléaux de la philosophie et la cause des erreurs les plus énormes, c'est cette prétention au raisonnement déductif continu par voie d'identité, qui règne encore parmi la plupart des penseurs [1].

Chacun admet que le procédé qui déduit, qui développe ce que l'on tient, qui va par voie d'identité, qui ne sort pas de son point de départ, est évidemment rigoureux. Mais on ne comprend pas ce qu'est cet autre procédé, qui cherche ce qu'on n'a pas, qui va plus haut que le point de départ, qui procède sans intermédiaire, par transcendance et non plus par identité. Presque tous nous considérons l'induction comme synonyme de tâtonnement, de conjecture; comme un vague procédé qui ne produit que vraisemblance et probabilité.

Tous ceux qui se sont occupés de l'induction dans ces derniers temps, Hamilton, Whewell, Apelt, avouent que la théorie de l'induction est encore à créer. « C'est encore

[1] Le lecteur est prié de lire avec attention le chapitre IV du livre I de cette *Logique*, où se trouve le développement de cette assertion : « La prétention à la démonstration déductive continue consiste à appliquer à « tout l'un des deux procédés de la raison, le syllogisme ou le principe « d'identité ; on prétend établir de tout point à tout autre un passage « continu du même au même ; ce qui prouve qu'on ignore l'existence de « l'autre procédé de la raison, et qu'on suppose la possibilité de tout voir « dans l'identité absolue. » C'est là un des plus grands travers de l'esprit humain ; c'est la source du panthéisme contemporain.

« un pieux désir, dit M. Apelt[1]. » — « La logique de l'in-
« duction, dit M. Whewell, n'est pas encore faite. » (*The logik of induction has not yet been constructed*[2]).

Hamilton, de son côté, s'exprime ainsi : « Nous ne
« connaissons pas de logicien qui ait clairement défini le
« caractère propre de l'induction dialectique, et il y en a
« peu qui ne soient tombés sur ce point dans les plus graves
« erreurs. La doctrine d'Aristote, quoique assez maigre,
« est exacte en substance. Mais les logiciens postérieurs,
« en essayant de perfectionner la doctrine du maître, n'ont
« fait que la corrompre au lieu de la compléter. — Les
« procédés, déductif ou inductif, sont des éléments égale-
« ment essentiels de la logique : ils se supportent récipro-
« quement. Le premier n'est possible qu'à travers le se-
« cond.... La proposition majeure dont il fait sortir la
« conclusion est nécessairement elle-même la conclusion
« d'une induction antérieure.... Non-seulement la possi-
« bilité du syllogisme déductif dépend, sous un point de
« vue général, de l'inductif; mais il faut remarquer en
« outre, ce qui n'a pas été fait encore, que le premier est,
« dans l'ensemble et les détails, dans le tout et les parties,
« dans le but et les moyens, en perfection et en imper-
« fection, précisément la contre-partie du dernier. *Les ten-*
« *tatives de presque tous les logiciens, sauf peut-être*
« *Aristote, pour assimiler et identifier les deux procé-*
« *dés,* en réduisant le syllogisme inductif aux propriétés du
« déductif, ayant toutes pour origine une notion complète-

[1] *Théorie de l'induction*. Préface.

[2] *Philosophie des sciences inductives*. Vol. 2, p. 616.

« ment erronée sur leur analogie et leur différence, ont « contribué à envelopper la doctrine de l'induction logique « d'un nuage d'erreur et de confusion. L'argument in- « ductif est aussi indépendant et aussi susceptible d'ana- « lyse que le déductif, quoiqu'il soit beaucoup moins com- « pliqué ; il est gouverné par ses propres lois, et doit être « apprécié dans sa nature propre.... Mais l'inductif, ap- « précié comme on l'a toujours fait, d'après le type du « déductif, ne peut paraître qu'un véritable monstre[1]. »

Rien de mieux dit sur cette grande lacune de la logique de l'induction.

Or, c'est précisément ce procédé que j'ai prétendu faire connaître plus clairement qu'il ne l'était. J'affirme que c'est le procédé scientifique par excellence; c'est le procédé d'invention dans toutes les directions de l'esprit humain, c'est le principal et le plus fécond des deux procédés de la raison.

L'induction, dis-je, loin de n'être qu'une sorte de conjecture ou de tâtonnement qui ne mène qu'à la vraisemblance, l'induction est un procédé scientifique, et qui mène régulièrement à la vérité.

J'entends par induction celui des procédés de la raison qui ne va pas par voie d'identité, mais qui procède par transcendance entre deux points que ne lie pas l'identité[2].

[1] Hamilton, *Fragments de philosophie,* trad. de L. Peisse, p. 249 et suivantes.

[2] J'appelle voie de *transcendance* tout ce qui n'est pas la voie d'*identité*. Je ne donne pas au mot *transcendance* d'autre sens. Le caractère de l'induction c'est la transcendance, comme le caractère de la déduction c'est l'identité. C'est, en d'autres termes, l'idée d'Aristote : « La raison va par

Or, pour montrer que l'induction est un procédé scientifique légitime, je vais prouver que l'induction est l'un des deux procédés fondamentaux de la géométrie, et même le principal et le plus fécond. Dès lors l'induction est un procédé scientifique, un raisonnement valable comme tout ce qui est géométrique.

II

Mais je n'oublie jamais qu'aujourd'hui, en matière scientifique, personne ne croit au raisonnement. On ne se rend qu'à l'autorité.

C'est pourquoi, avant d'en venir à ma démonstration, j'exposerai mes autorités.

Sans doute je n'ai rencontré ces antorités qu'après coup, longtemps après avoir trouvé la vérité elle-même par la raison. Mais la raison et l'autorité se soutiendront ici d'autant mieux qu'elles se rencontrent librement.

Je veux démontrer que l'induction, l'un des deux procédés nécessaires de la raison, celui qui va par transcen-

« induction, dit Aristote, quand il n'y a pas de *moyen terme* entre les « deux idées ; elle va par syllogisme ou déduction, lorsqu'il y a un moyen « terme. » Cela répond encore à cette profonde distinction de Leibniz (Cf. *Connaissance de l'âme,* tome I, page 301), entre « les vérités réduc- « tibles entre elles à l'identité, et les vérités non réductibles à l'identité ; » ce que Leibniz compare « aux deux espèces de rapports entre grandeurs « géométriques ; grandeurs commensurables et grandeurs incommensu- « rables, c'est à-dire qu'aucune analyse ne ramène à l'identité. »

dance, non par identité, est l'un des procédés fondamentaux de la géométrie. J'ajoute en particulier que le procédé infinitésimal de la géométrie, c'est l'induction même sous forme mathématique.

Mais comme cette assertion peut sembler étrange à ceux qui n'y auraient pas réfléchi, je commence par montrer que je ne suis pas le premier qui ai dit tout cela.

Voici une première autorité qui éveillera sur ma thèse l'attention du lecteur. C'est celle de Laplace. Laplace dit, en parlant de l'analyse géométrique : « L'analyse et la « philosophie naturelle *doivent leurs plus importantes* « *découvertes à ce moyen fécond que l'on nomme in-* « *duction*. Newton lui est redevable de son théorème du « binôme et du principe de la gravitation universelle [1]. »

Laplace affirme donc ceci : que l'induction est un moyen fécond, c'est-à-dire une méthode, et la méthode la plus féconde en géométrie aussi bien qu'en physique.

Je passe à d'autres autorités qui s'expriment plus explicitement. Voici un grand géomètre classique, Wallis [2],

[1] *Théorie analytique des probabilités*. Introduct., p. CLIII (Paris, 1847). Laplace développe ailleurs son assertion relative au binôme de Newton : « En comparant par la voie de l'induction, dont Wallis avait fait un si « bel usage, les exposants des puissances du binôme avec les coefficients « des termes de son développement, dans le cas où ces exposants sont des « nombres entiers, il détermina la loi de ses coefficients, et il l'étendit par « analogie aux puissances fractionnaires et aux puissances négatives. » *Ibid.*, p. 4. Ailleurs encore Laplace parle ainsi de l'induction : « La « méthode la plus sûre qui puisse nous guider dans la recherche de la vé- « rité, consiste à s'élever par induction des phénomènes aux lois, et des « lois aux forces. » *Ibid.*, Introd., p. CLVIII.

[2] Il est historiquement connu que l'*Arithmétique des infinis*, de Wallis, fut le point de départ et le livre excitateur des travaux de Newton

contemporain de Fermat, de Leibniz, de Newton. Wallis est en quelque sorte le père de Leibniz et de Newton dans l'invention du calcul infinitésimal. Or Wallis, traitant *ex professo* de la méthode infinitésimale, soutient et démontre que cette méthode est l'induction.

Nous avons sous les yeux les œuvres de Wallis. Son Arithmétique des infinis a pour second titre : *Nouvelle méthode pour rechercher la quadrature des courbes* [1].

Or, quelle est cette méthode? C'est, selon Wallis, l'induction. « Ceux, dit-il, qui seront satisfaits de notre mé-« thode par induction pourront en prendre connaissance « dans notre arithmétique des infinis [2]. » Et, en effet, je lis, à la première page de cette arithmétique des infinis,

et de ceux de Leibniz sur l'analyse infinitésimale : « L'époque de l'*Arith-« métique des infinis* de Wallis, dit Montucla, est celle à laquelle on doit « fixer le commencement des progrès remarquables de cette partie de la « géométrie moderne. A l'aide d'une induction habilement ménagée, il « soumet à la géométrie une multitude d'objets qui lui avaient échappé « jusqu'alors. » (*Histoire des mathématiques*, part. IV, l. 6.)

Voici sur Wallis l'opinion de Leibniz : « Wallisius præter arithmeti-« cam infinitorum, divinationibus quidem, sed ingeniosissimis et felicis-« simis nixam, alias superficies conoïdes figurasque planas et solidas « mensuravit. » Maclaurin dit de l'*Arithmétique des infinis* : « Wallis « aima mieux décrire simplement la méthode qu'il avait trouvée pour dé-« couvrir de nouveaux théorèmes, et l'on doit avouer que cet excellent « traité contribua beaucoup aux grands progrès que l'on fit peu après. » Introd., p. 49.

[1] Arithmetica infinitorum seu nova methodus inquirendi in Curvilineorum quadraturam. Oxford, 1655.

[2] *Algèbre*, p. 330 : Qui contenti erunt mea per inductionem methodo, et deductionibus inde factis, eam videant in arithmetica infinitorum. Pages 1, 2, 19, 20, 39, 40, 180, etc. Dans l'édition de 1655, voyez pages 365, 366, 382, 383, etc.

cette description de la méthode : « Le moyen d'investiga-
« tion le plus simple, en ce problème et quelques autres
« qui vont suivre, c'est d'abord d'opérer plusieurs fois le
« calcul, d'observer les rapports qui surgissent, puis de
« poser enfin une loi générale par induction [1]. »

Mais voyons de plus près ce que Wallis entend par induction.

Wallis entend par là, comme nous, le raisonnement qui conduit du fini à l'infini, ou d'une série à sa limite. Voici en effet le principe fondamental de son arithmétique des infinis tel qu'il l'énonce : « Nous passons à l'arithmétique
« des infinis dont voici le fondement : *Lorsque dans le*
« *fini deux quantités convergent d'une manière conti-*
« *nue, en sorte que leur différence devienne moindre*
« *que toute grandeur donnée, ces deux quantités doi-*
« *vent être considérées comme égales dans l'infini.*
« Nous défendons ici cette méthode, et nous la soutenons
« contre les objections de quelques écrivains [2]. »

En effet, déjà l'on commençait sur la méthode infinitésimale cette longue polémique qui n'est point encore termi-

[1] Simplicissimus investigandi modus, in hoc et sequentibus aliquot problematibus, est : 1° rem ipsam aliquousque præstare ; 2° et rationes prodeuntes observare ; 3° ut inductione tandem universalis propositio innotescat. Ailleurs, p. 383 : Facto experimento patebit rationes inductione repertas ad hoc continue propius accedere ita ut differentia tandem evadat omni assignabili minor ; adeoque in infinitum continuata evanescet.

[2] Préface de l'*Algèbre*, Oxford, 1693 : Hinc in arithmeticam infinitorum transitur, quæ et ipsa nititur *exhaustionum* methodo. Quippe *quæ ita continuo convergunt ut citra infinitatem distent dato minus, ea in infinitum continuata censenda sunt æqualia*. Demonstrandi methodus inibi usitata defenditur et a quorumdam exceptionibus vindicatur.

née, mais qui sera finie quand on voudra comprendre ce qui me semble manifeste et ce que je démontre, savoir : que le procédé géométrique infinitésimal, qui va par transcendance, n'est autre chose que l'un des deux procédés nécessaires de la raison.

Fermat donc objecte à Wallis que sa méthode par induction n'est pas une méthode rigoureuse.

Mais Wallis se défend, et soutient que l'induction considérée comme procédé infinitésimal, c'est-à-dire comme concluant d'une série à sa limite, ou du fini à l'infini, c'est-à-dire d'une convergence dans le fini à une égalité dans l'infini, est en mathématiques la méthode d'invention par excellence, et une méthode de démonstration suffisante.

« Le procédé par induction, dit Wallis[1], est admis par « Fermat comme méthode d'investigation ; mais, selon lui, « on peut douter de sa rigueur démonstrative..... Mais l'il- « lustre géomètre, qui met en doute la solidité de mes dé- « monstrations par induction, et qui cherche à faire mieux, « ne s'est pas aperçu que la méthode qu'il veut substituer « à la mienne n'est autre chose aussi qu'une induction, mais « qui est loin de valoir mieux que ce que j'ai donné.... Au « fond je regarde l'*induction* comme méthode d'investi- « gation par excellence : elle nous conduit souvent comme « par la main à la découverte des lois ; sinon elle nous met « sur la voie. Or, dans le cas où sa recherche arrive à nous « montrer la loi, il n'est pas nécessaire de chercher une « autre démonstration[2]. »

[1] *Algèbre*, p. 331. Voyez encore les chapitres 78, 79 et 80, consacrés surtout à cette polémique.

[2] Rem ipsam quod spectat, ego certe *inductionem* existimo egregiam

Cette réponse est fort remarquable. On voit d'abord que Fermat ne nie point l'induction comme procédé infinitésimal ou fondement de l'arithmétique des infinis. Il l'accepte comme procédé d'investigation. Il met seulement en doute sa rigueur démonstrative. Wallis répond fort heureusement que Fermat lui-même, qui cherche à faire mieux, n'évite nullement l'induction, mais l'enveloppe seulement sous une plus mauvaise forme. C'est ce qu'ont fait tous les géomètres qui ont voulu, comme Lagrange, éviter ce procédé inductif par transcendance, dont ils ne comprenaient pas la valeur logique, et qui prétendent tout démontrer, comme l'a dit fort bien M. Cournot, en restant dans le principe d'identité. Quoi qu'il en soit, Laplace, en parlant de cette polémique, donne raison à Wallis contre Fermat qui, dit-il, « fait des objections peu dignes de lui contre « cette méthode qu'il n'avait pas suffisamment approfon- « die [1]. »

investigandi methodum : ut quæ multoties nos manuducit ad generalis regulæ detectionem ; aut eo saltem proxime conducit. Et quoties ejusmodi inquisitionis exitus rem observatu facilem patefacit, non est necesse ulteriorem demonstrationem inquirere. (Algèbre, p. 335.)

[1] Après avoir reproduit à sa manière « l'expression du rapport de la cir- « conférence au rayon, en produits infinis, » donnée par Wallis, Laplace ajoute : « Wallis publia, en 1657, dans son *Arithmetica infinitorum*, ce « beau théorème, l'un des plus curieux de l'analyse, par lui-même et par « la manière dont l'inventeur y est parvenu.... Cette manière de procéder « par voie d'induction dut paraître en effet extraordinaire aux géomètres « accoutumés à la rigueur des anciens. Aussi voyons-nous que de grands « géomètres, contemporains de Wallis, en furent peu satisfaits ; et Fermat, « dans sa correspondance avec Digby, fit des objections peu dignes de lui, « contre cette méthode, qu'il n'avait pas suffisamment approfondie. Elle « doit être sans doute employée avec une circonspection extrême ; Wallis

Wallis d'ailleurs devient ici bien fort, lorsqu'il affirme que le fond et le principe de sa méthode, dont il maintient d'ailleurs partout la nouveauté quant à la forme et à l'application, repose sur le même principe que celle de Cavallieri et que celle d'Archimède. « J'explique ici, dit-il dans « la Préface [1], la vraie notion de la géométrie des indivisi- « bles de Cavallieri. Elle n'est autre, quant au fond, que « l'antique méthode d'*exhaustion* sous une forme plus « simple. C'est le même principe ; elle est aussi démonstra- « tive ; je ne vois pas pourquoi, bien comprise, on voudrait « la tenir pour suspecte et peu géométrique. De là, je passe « à mon arithmétique des infinis, qui elle-même s'appuie « sur la méthode d'exhaustion, c'est-à-dire sur ce prin-

« dit lui-même en répondant à Fermat que c'est ainsi qu'il s'en est servi. « Wallis observe que les anciens avaient sans doute de semblables moyens « d'invention qu'ils n'ont pas fait connaître, se contentant de donner les « résultats appuyés de démonstrations synthétiques. Il regrette avec rai- « son qu'ils nous aient célé leurs moyens d'y parvenir ; et il dit à Fermat « qu'on doit lui savoir gré de ne les avoir pas imités et de n'avoir pas « détruit le pont après avoir passé le fleuve. Il est digne de remarque que « Newton, qui avait profité de cette méthode d'induction de Wallis et de « ses résultats pour découvrir son théorème du binôme, ait mérité les re- « proches que Wallis fait aux anciens géomètres, en cachant les moyens « qui l'avaient conduit à ses découvertes. » *Théorie analytique des probabilités*, p. 506 et suivantes. Nous verrons plus bas que Newton appelle son moyen de découvertes tantôt l'*induction*, et tantôt *son analyse cachée*.

[1] Indeque de (Cavallierii) geometria indivisibilium ; cujus genuina notio explicatur ; nec aliam esse (rem ipsam quod spectat) ostenditur, quam illam veterum *exhaustionis* methodum breviori forma adhibitam ; eodem cum illa fundamento nixam, indeque demonstrabilem : ut non sit cur suspecta habeatur (recte intellecta) aut geometriæ adversa. Hinc in arithmeticam infinitorum transitur, quæ et ipsa nisitur exhaustionum me-

« cipe : Ce qui converge dans le fini, doit être considéré « comme égal dans l'infini. »

Ce principe de Wallis n'est autre chose que le principe d'Archimède lui-même.

De sorte que ce principe, le plus fécond de la géométrie, comme Laplace le déclare en propres termes, apparaît dans la science dès l'origine. En pouvait-il être autrement? L'un des deux procédés essentiels et nécessaires du raisonnement humain pouvait-il ne jouer aucun rôle dans une science comme les mathématiques? Leibniz, aidé de Descartes, et en même temps Newton, lui ont donné ses formes les plus puissantes, du point de vue *des infiniment petits* et du point de vue *des limites*. Mais, dès l'origine, il vivait dans la science comme son plus fécond instrument.

Rien de mieux dit et de plus vrai à ce sujet que ces paroles d'un géomètre fort compétent [1] : « La notion des infini-« ment petits remonte à Archimède... Déjà d'ailleurs on « avait été amené à la conception fondamentale des limites. « Ainsi les deux idées générales les plus fécondes des « sciences mathématiques..... intimement liées l'une à l'au-« tre..... remontent presque jusqu'à leur berceau [2]. »

thodo. Quippe quæ ita convergunt ut citra infinitatem distent dato minus, ea in infinitum continuata censenda sunt æqualia. *Algèbre*. Préface.

[1] Duhamel, *Éléments de calcul infinitésimal*. Préface.

[2] Montucla traite fort heureusement ce point d'histoire de la géométrie. (*Histoire des mathématiques*, tome I, p. 239) : « Les écrits d'Archimède « et des géomètres anciens, dit-il, nous présentent une foule d'exem-« ples de ce tour de démonstration, mais les précédents nous suffisent « pour en dévoiler l'esprit. On voit qu'il consiste à examiner les pro-« priétés des grandeurs rectilignes qui enferment les curvilignes, et qui

Quoi qu'il en soit, voici donc, au moment où paraît dans la science le calcul infinitésimal, sous sa forme moderne, voici entre deux géomètres, aussi considérables que Fermat et Wallis, une polémique où l'un des deux, celui auquel Laplace donne raison, soutient ce que j'ai moi-même soutenu avant de me savoir si solidement appuyé. Wallis affirme que le procédé qui conclut des polygones aux courbes, ou du fini à l'infini, ou d'une série à sa limite, c'est *l'induction;* et que cette induction, qui est surtout un procédé d'investigation, est un procédé suffisant de démonstration. Telle est la vérité. Mais pourquoi un aussi éminent esprit que Fermat, qui d'ailleurs admet l'induction en géométrie comme procédé d'investigation, dé-

« s'approchent d'elles continuellement comme de leur limite où elles se « confondent enfin. Ce qui détermine qu'une grandeur est la limite de « deux autres, c'est lorsqu'elles peuvent s'en approcher de manière « qu'elles n'en diffèrent que de moins qu'aucune quantité donnée. On « démontre ensuite facilement que la propriété qui convient à ces grandeurs, convient aussi à leur limite; c'est pour cela que quelques modernes ont appelé cette méthode *des limites;* quelques autres lui ont « donné le nom de méthode d'*exhaustion;* parce qu'il semble qu'on « épuise les grandeurs rectilignes dans lesquelles se résoud la figure curviligne qu'on mesure. La démonstration *ad absurdum*, c'est-à-dire par « laquelle on montre qu'il y aurait de l'absurdité si la proposition était « autrement qu'on ne l'énonce, est fort remarquable, j'oserai même dire « fort ingénieuse; c'était le seul moyen de ne laisser rien à répliquer, « mais ce n'est cependant pas ce qui constitue le fond de la méthode. Pour « satisfaire ceux qui désireraient de plus grands détails sur ceci, nous in« diquerons l'introduction au traité des fluxions de M. Maclaurin. Ce sa« vant géomètre y développe avec beaucoup d'étendue la nature de cette « méthode ancienne; *celle que Newton a appliquée dans ses principes,* « et qu'on trouve expliquée dans le livre I, sect. I, *en est une imitation* « *heureuse et n'est pas sujette aux mêmes longueurs.* »

clare-t-il ce même procédé insuffisant comme procédé de démonstration? C'est justement parce que Fermat lui-même oublie, avec la plupart des modernes, que l'induction, ainsi que le montre Aristote, est l'un des deux procédés essentiels de la raison. Fermat partage ce préjugé qu'on ne raisonne que par voie d'équation ou d'identité, et que le raisonnement n'a qu'une forme, un procédé, le syllogisme. Mais, comme le dit Aristote, s'il en était ainsi, la science serait impossible, puisque évidemment le syllogisme ne peut faire autre chose que déduire. L'esprit n'aurait pas de majeures, pas de principes, pas de commencement.

Toujours est-il que Wallis dit comme nous, en propres termes, que le principe du calcul infinitésimal, c'est l'induction.

Cette autorité, appuyée de celle de Laplace, doit suffire, si je ne me trompe, pour que les géomètres et les logiciens aient à prendre en considération notre travail sur ce sujet, travail qui constitue une grande partie de notre *Logique* et même de notre *Connaissance de Dieu*.

III

Mais nous avons en notre faveur une autorité plus grande encore que celle de Wallis, c'est celle de Newton.

Voici d'abord la logique de Newton tout entière. On va voir, peut-être avec étonnement, que cette logique est justement celle d'Aristote, et c'est aussi la nôtre.

Newton nomme *analyse* l'induction [1]. Il nomme *synthèse* la déduction.

Pour lui la même méthode, c'est-à-dire l'induction et la déduction, c'est-à-dire la raison dans ses deux mouvements nécessaires, s'applique, et en mathématiques, et en physique.

« En physique aussi bien qu'en mathématiques, dit-il, « l'investigation des problèmes par l'analyse doit toujours « précéder la synthèse [2].

« L'analyse, ajoute-t-il, consiste à s'appuyer d'abord sur « l'expérience, à observer les phénomènes; puis, par le « raisonnement, elle va du composé au simple, et conclut « des mouvements aux forces et des effets aux causes; et « puis des causes particulières aux causes plus générales.

« La synthèse, au contraire, prend pour principes les « causes trouvées et prouvées, explique par elle les phéno- « mènes qui en dérivent, et démontre ces explications [3]. »

C'est bien là en effet le résumé de la logique entière. Il n'y a que deux mouvements, deux procédés de la raison.

[1] Voyez M. de Rémusat. *Philosophie de Bacon*, p. 429 : « Si, par l'ap- « plication de la méthode, analytique ou inductive, etc. » M. de Rémusat suppose ces deux mots, analyse ou induction, synonymes dans le langage de Newton.

[2] *Optice*, p. 347 : Quemadmodum in mathematica, ita etiam in physica investigatio rerum difficilium ea methodo, quæ vocatur analytica, semper antecedere debet eam quæ appellatur synthetica.

[3] Methodus analytica est, experimenta capere, phenomena observare; indeque ex rebus compositis, ratiocinatione colligere simplices; ex causisque particularibus generales; donec ad generalissimas tandem sit deventum. Methodus synthetica est, causas investigatas et comprobatas assumere pro principiis, eorumque ope explicare phenomena ex iisdem orta istasque explicationes comprobare. *Optique*, fin.

Ces deux sont nécessaires, mais ils suffisent. Induire ou déduire, trouver les principes, ou bien tirer les conséquences; chercher ce qu'on n'a pas, ou développer ce qu'on tient; avancer par identité, ou bien par transcendance; s'élever inductivement des effets aux causes, ou expliquer déductivement les effets par les causes; conclure inductivement du particulier à l'universel, ou bien conclure déductivement de l'universel au particulier. Il y a ces deux mouvements, il n'y en a pas d'autres.

Et ces deux mouvements ou procédés suffisent à toutes les œuvres de l'esprit humain.

Or, celui des deux qui commence, qui trouve et qui invente, Newton l'appelle indifféremment *analyse* ou *induction*. Partout il donne *l'induction*, ainsi nommée par lui, comme le procédé d'invention. Quelle est en effet, d'après lui, la méthode qui a créé le livre des *Principes*, ce monceau des découvertes les plus considérables de la physique, de la mécanique, de la géométrie et de l'astronomie? C'est l'induction. « Dans cette philosophie, dit Newton à « la fin de ce même livre des *Principes*, les propositions « sont tirées des phénomènes et généralisées par l'induc- « tion. C'est ainsi que nous avons trouvé les lois du mou- « vement et de la gravité [1]. »

[1] *Principia mathematica*, fin, Londres, 1726, p. 530. In hac philosophia propositiones deducuntur ex phenomenis et redduntur generales per inductionem. Sic leges motuum et gravitatis innotuerunt.

Et dans sa quatrième règle, il nomme les résultats de la science : « Propositions tirées des phénomènes par l'induction. » Et il ajoute : « que l'hy- « pothèse ne renverse jamais cet argument de l'induction. (Propositiones « ex phenomenis per inductionem collectæ... Ne argumentum inductionis « tollatur per hypotheses.) »

Telle est donc la méthode du livre des *Principes* : c'est l'induction. Mais ne serait-ce point l'induction sous forme géométrique? Nous l'affirmons, et voici nos raisons. De quoi s'agit-il en effet dans ce livre? Il s'agit des *principes mathématiques de la philosophie naturelle.* C'est le titre de tout l'ouvrage, dont voici les premières paroles : « Les modernes ayant entrepris de ramener tous les phé- « nomènes naturels à des lois mathématiques, il nous « semble à propos, dans cet ouvrage, de traiter les mathé- « matiques dans leur rapport à cette philosophie de la « nature.[1] » Philosophie de la nature, lois mathématiques, principes mathématiques, voilà dès le début, d'après Newton, le livre des *Principes;* et ces principes mathématiques, Newton affirme d'ailleurs les avoir trouvés par induction : « Dans cette philosophie les propositions sont tirées des « phénomènes par induction. »

Or, l'induction, pour Newton, c'est la même chose que l'analyse, et l'analyse a été mise par lui sous forme géométrique. Cette analyse mathématique, Newton la nomme *son analyse nouvelle, son analyse cachée, son calcul des fluxions.* Et c'est pourquoi ces mêmes principes qu'il affirme avoir trouvés *par induction,* il dit ailleurs qu'il en doit la plus grande partie à *son analyse nouvelle,* à son analyse géométrique. Voici ses paroles : « C'est par le « secours de cette nouvelle analyse, celle des fluxions, que « Newton a découvert la plus grande partie des proposi-

[1] *Principia mathematica,* p. 389 : Cum recentiores.... phenomena naturæ ad leges mathematicas revocare agressi sint, visum est in hoc tractatu mathesim excolere quatenus ea ad philosophiam spectat. Préface.

« tions contenues dans le livre des *Principes*.... Ceux qui « ne sont pas très exercés en ces matières comprendraient « difficilement cette analyse cachée, par laquelle ont été « découvertes ces propositions[1]. »

[1] Cf. *Journal des savants* (octobre 1855), p. 602 : « Ceci a donné lieu « de croire, dit M. Biot, que Newton avait trouvé la plupart de ses théo- « rèmes par le secours de l'analyse dont il a tant agrandi la puissance, et « qu'il les a ensuite traduits sous les formes austères de la synthèse, soit « pour les rendre complétement inattaquables, soit pour dérober aux re- « gards de la foule la voie qui l'y avait conduit. C'est ainsi que j'expri- « mais dans ce journal l'opinion de beaucoup de géomètres, et la mienne « propre, lorsque je rendis compte de la correspondance de Newton avec « Cotes. Or, nous avons maintenant la même pensée, exprimée dans des « termes presque identiques, par Newton lui-même ; car à la page 39 du « *Commercium epistolicum*, 2me édition, nous trouvons de lui ce passage : « Ope novæ illius analyseos (scilicet fluxionum) majorem illarum propo- « tionum partem, quæ in principiis philosophiæ habentur, invenit New- « tonus. At cum antiqui geometræ quo certiora omnia fierint, nihil in « geometriam admiserint priusquam synthetice demonstratum esset ; « idcirco propositiones suas synthetice demonstravit Newtonus, ut cœlo- « rum systema super certa geometria constitueretur. Atque ea causa est, « cur homines harum rerum imperiti, analysim latentem, cujus ope pro- « positiones illæ inventæ sunt, difficulter admodum percipiant. » Si New- « ton eût dévoilé à tous les yeux cette analyse, au lieu de la cacher, l'hon- « neur de l'avoir découverte lui aurait été incontestablement assuré par « les applications qu'on en aurait faites, et la science y aurait gagné au- « tant que lui-même. Mais, pour employer ici une image que j'emprunte « à Wallis, il a rompu le pont après avoir passé le fleuve, voulant être « admiré plutôt que suivi ; et d'autres ont trouvé un gué ailleurs.

« Dans les notes additionnelles à ces articles du *Journal des savants*, « j'ai montré que tous ces théorèmes fondamentaux établis synthétique- « ment par Newton, dans les sections I et III du 1er livre des *Principes*, « sont renfermés dans une expression analytique très-simple de la force « centrale, de laquelle tous les cas d'application qu'il a considérés se dé- « duisent immédiatement dans le même ordre bizarre qu'il a suivi en les « exposant. De sorte qu'il semble impossible qu'il ne les ait pas tirés de

Donc, pour Newton, cette analyse ou cette induction qui trouve les théorèmes ou propositions mathématiques du livre des Principes, est la même chose que l'analyse géométrique qui trouve la plus grande partie de ces propositions. Le calcul des fluxions ou calcul infinitésimal, sous l'une de ses deux formes, celle des limites, est donc réellement, aux yeux de Newton comme aux nôtres, l'induction sous forme géométrique.

Du reste cette importante remarque avait été faite avant nous. « D. Stewart remarque, dit M. de Rémusat, que « Newton identifie l'analyse en physique (l'induction) avec « l'analyse mathématique[1]. »

« Newton lui-même, dit en effet D. Stewart, a, dans une « de ses questions, mis directement en parallèle l'analyse « mathématique et l'analyse physique, comme si ce mot « exprimait, dans les deux cas, la même idée. »

« En physique, dit Newton, la recherche des choses « difficiles par la méthode analytique devrait toujours, « comme dans les mathématiques, précéder la méthode de « composition.

« Un des plus illustres disciples de Newton, M. Ma- « claurin, a non-seulement sanctionné cette observation « en la rapportant dans les termes mêmes de l'auteur, mais « a cherché en outre à l'éclaircir et à la fortifier par des « considérations nouvelles. « Il est évident, dit-il, qu'en « physique, comme en mathématiques, l'investigation des

« cette formule même. Ceci offre un exemple frappant de cette *analysin* « *latentem*, dont il parle dans le passage que je cite de lui. »

[1] Bacon, sa vie, sa philosophie, page 422. (En note.)

« choses difficiles par la méthode d'analyse devrait tou-
« jours précéder la méthode de composition ou la syn-
« thèse. »

M. Apelt de son côté ne met pas même en doute que Newton, décrivant l'induction sous le nom d'analyse, n'entende par là son analyse mathématique[1].

Donc, pour Newton, comme pour Maclaurin, cette analyse géométrique infinitésimale n'est autre chose que l'induction sous forme géométrique.

C'est la thèse que nous soutenons depuis cinq ans, et que d'autres ont soutenue depuis.

Remarquons aussi que Newton ne borne pas la portée de sa méthode, c'est-à-dire de l'induction et de la déduction, de l'analyse et de la synthèse, c'est-à-dire de la raison humaine douée de ses deux mouvements essentiels, à créer la physique et les mathématiques.

Newton voit dans ces deux mouvements généraux de la raison, la méthode même, et la logique universelle qui s'étend à tout, à la métaphysique et à la morale, tout aussi bien qu'à la physique et à la géométrie. Voyez la fin du livre de l'*Optique*[2]. Après la description si nette des deux mouvements de la raison, après avoir posé que c'est l'analyse ou induction qui s'élève aux causes de plus en plus générales, il ajoute ces belles paroles : « Que si la philo-
« sophie naturelle, poursuivant cette méthode, veut aller à
« son terme et devenir une science entière, alors elle
« pourra servir même à reculer les bornes de la philoso-

[1] *Théorie de l'induction*, p. 153 et 154.

[2] *Optice*. Londres, p. 347 et 348

« phie morale. Car la philosophie naturelle nous élevant « jusqu'à l'idée de la cause première, de sa puissance, de « son pouvoir et de ses bienfaits, nous aidera, par cette « lumière que la nature nous donne, à mieux connaître « nos devoirs envers l'auteur de la nature et envers nos « semblables[1]. » Sur quoi lord Brougham, dans son bel ouvrage sur le livre des *Principes*, remarque fort à propos que ce n'était pas là pour Newton une vague péroraison, mais une prétention scientifique sérieuse, raisonnée, opiniâtrement poursuivie comme but suprême de ses travaux.

Voilà bien, dans ces dernières pages de l'*Optique*, la logique entière, universelle, résumée par la simplicité du génie. Aussi nous ne sommes pas loin de souscrire à ce prodigieux éloge de Newton : « L'immortel ouvrage de « Newton donne pour la première fois le vrai lien théo- « rique des trois degrés de la connaissance, déjà distingués « par Platon : le degré empirique, le degré mathématique « (dianoétique) et le degré philosophique (noétique). Le « livre des *Principes* est un modèle qu'on n'a point sur- « passé, qu'on ne peut surpasser, et dont on peut abstraire, « en toute sécurité, la forme logique de la science[2]. »

C'est ce lien des trois degrés de la connaissance expéri-

[1] *Optice*, Londres, 1706, p. 347 et 348 : Quod si philosophia naturalis, hanc methodum persequendo tandem aliquando ab omni parte absoluta erit facta atque perfecta scientia ; utique futurum erit, ut et philosophiæ moralis fines itidem proferantur. Nam quatenus ex philosophia naturali intelligere possimus, quænam sit prima rerum causa, et quam potestatem, et jus ea in nos habeat, et quæ beneficia ei accepta sint referenda ; eatenus officium nostrum erga eam, æque ac erga nosmetipsos invicem, quid sit, per lumen naturæ innotescet.

[2] Apelt, p. 155.

mentale, mathématique et métaphysique, que nous avons nous-même essayé de mettre en lumière dans cette *Logique* et dans notre *Connaissance de Dieu*. Ce lien, c'est la raison avec ses deux mouvements nécessaires. C'est fort simple, mais plusieurs paraissaient l'ignorer.

En résumé, Newton décrit les deux mouvements essentiels et nécessaires de la raison; celui qui commence, qui découvre, qui s'élève aux causes; il le nomme tantôt analyse et tantôt induction. Il affirme avoir découvert ses principes mathématiques par induction ou par son analyse géométrique. Le calcul des fluxions est pour lui l'induction sous forme géométrique. L'induction est pour lui la méthode d'invention, soit en physique, soit en mathématique, soit en métaphysique ou théologie naturelle.

C'est cela même que nous soutenons.

IV

Mais, que nous dira sur ce sujet l'inventeur de la plus puissante des formes de l'analyse géométrique, celui qui a introduit dans la science la forme infinitésimale proprement dite? Que nous dira Leibniz? Leibniz a écrit plusieurs pages récemment publiées sous ce titre : *Histoire de la découverte du calcul différentiel*[1].

Souvent on avait demandé à Leibniz quelle était la na-

[1] *Hist. et origo calc. diff. à Leibnitio conscripta*. Hanovre, 1846.

ture logique de sa méthode, dont la rigueur paraissait contestable[1].

Leibniz répond : « Ma méthode est la même pour le « calcul mathématique infinitésimal et pour la physique.

« L'un et l'autre reposent sur la loi de continuité.

« Voici cette loi ou postulatum : *Étant donnée une « convergence continue vers une limite, on peut con- « clure de la série à la limite*[2]. »

Tel est l'énoncé du principe. Et Leibniz le commente en montrant comment on conclut d'une série à sa limite, des polygones aux courbes, et du fini à l'infini. Par exemple, dit-il, on conclut de l'ellipse à la parabole, quand l'un des foyers de l'ellipse marche vers l'infini. La parabole est alors la limite vers laquelle converge la série des ellipses[3]. C'est conclure en même temps et du fini à l'infini et d'une série à sa limite.

Mais qu'est-ce que ce principe de Leibniz? N'est-ce pas le principe de l'induction tel que le pose Wallis? Wallis dit : *Lorsque dans le fini deux quantités convergent indéfiniment, on peut conclure qu'elles sont égales dans l'infini.*

Et Leibniz dit : *Étant donnée une convergence con-*

[1] *Ibid.*, p. 40 : Aliquoties propositum fuit demonstrationibus muniri calculi nostri fundamenta... ut scrupulis satisfiat.

[2] *Hist. et origo calc. diff.*, p. 40 : Est autem mihi præter calculum infinitesimalem usurpata etiam in physica methodus..... utrumque complector lege continuitatis. Assumo autem hoc postulatum : *Proposito quocumque transitu continuo in aliquem terminum desinente, liceat ratiocinationem communem instituere, qua ultimus terminus comprehendatur.*

[3] *Ibid.*, p. 41.

tinue vers une limite, on peut conclure de la série à la limite.

C'est le même principe énoncé sous deux formes peu différentes ; c'est, comme l'a dit Wallis, l'induction, c'est-à-dire celui des deux procédés de la raison qui ne va pas par voie d'identité. Et c'est pourquoi Leibniz parle de *postulatum.* Ce mot est à l'adresse de ceux qui ne connaissent que la déduction.

Il faut bien remarquer aussi que Leibniz reconnaît, comme Wallis, que ce principe se trouve déjà dans Archimède et dans Conon ; que c'était là probablement le principe caché des belles découvertes des anciens ; que Cavallieri a ressuscité cette méthode ; que Descartes fait le même raisonnement en concluant des polygones aux courbes ; qu'Huyghens et Lahire suivent la même voie [1].

Mais ce qui est intéressant et décisif, c'est que Wallis de son côté affirme, comme nous le soutenons nous-même, qu'en effet son principe inductif est bien, en géométrie, et celui de Leibniz, et aussi celui de Newton. Car après avoir posé, dans sa Préface, l'énoncé qu'il dit être le fondement de son arithmétique des infinis (*quæ ita continuo convergunt...*), et qu'il nomme l'induction, il ajoute immédiatement : « C'est sur ce même principe qu'est fondée la « doctrine de ce qu'on nomme les séries infinies, ou convergentes, ou continûment approchantes ; principe qu'ont « introduit depuis longtemps Newton, Mercator et Leib- « niz [2]. » Or ce principe, encore une fois, comme le montre

[1] *Hist. et origo calc. diff.*, p. 42.

[2] *Algèbre.* Préface.

et le soutient Wallis, c'est l'induction. Ainsi Leibniz, aussi bien que Wallis et Newton, appuie notre assertion fondamentale, savoir que le principe du calcul infinitésimal, c'est l'induction.

Wallis et Newton sont ici d'accord avec nous, et pour le fond des choses, et pour le nom du procédé. Ils le nomment induction. Quant à Leibniz, nous nous accordons avec lui pour le fond des choses, mais non pas pour le nom du procédé. Leibniz a exclu le mot induction, par cela même qu'il appelle induction, bien à tort selon nous, la collection ou l'énumération des faits particuliers (*collectionem singularium seu inductionem*)[1].

Leibniz, d'ailleurs, déclare qu'il n'a pas deux procédés divers, l'un pour la géométrie, l'autre pour la physique. Sa méthode est une, et repose sur ce principe unique, applicable en physique, en géométrie, et partout où va la raison : *Étant donnée une convergence continue vers une limite, on peut conclure de la série à la limite.* Leibniz affirme d'ailleurs, ce que nous savons être vrai, qu'il a puisé l'idée de son analyse géométrique infinitésimale « *à la source philosophique la plus profonde* [2]. » Il affirme comme nous « que cette nouvelle découverte mathématique « tire sa lumière de la philosophie, et doit donner à la philosophie une nouvelle force[3]. » Par exemple, dans son

[1] *Dissert. de stylo. phil.*, n° XXXII. Erdmann, p. 70.

[2] De nostra hac analysi infiniti, ex intimo philosophiæ fonte derivatâ. *Nouvelles lettres et opuscules inédits de Leibniz*, p. 328, édit. Foucher de Careil.

[3] *Ibid.* Et hæc nova inventa mathematica partim lucem accipient a nostris philosophematibus, partim ipsis auctoritatem dabunt.

Essai sur la recherche des causes, il montre que « l'ana-
« lyse des lois de la nature et la recherche des causes nous
« mènent à Dieu, et comment dans la voie des causes finales,
« *comme dans le calcul des différences,* on ne regarde
« pas seulement au plus grand ou au plus petit, mais gé-
« néralement au plus déterminé ou au plus simple [1]. »

C'est-à-dire qu'aux yeux de Leibniz, comme aux yeux de Newton, comme aux nôtres, le procédé qui, en métaphysique, cherche Dieu, en physique, les lois et les causes, est le même que celui qui analyse, en géométrie, l'indivisible et l'infini (*analysis indivisibilium seu infinitorum*). C'est-à-dire, en d'autres termes, que la raison humaine a les mêmes lois logiques et les mêmes procédés fondamentaux partout où elle s'exerce, ce qui d'ailleurs n'a jamais pu être nié que par irréflexion.

V

Telles sont nos principales autorités pour affirmer que l'analyse infinitésimale, c'est l'induction sous forme géométrique.

[1] Nous devons à l'obligeance de M. le comte Foucher de Careil la communication de ce manuscrit inédit, intitulé : *Tentamen anagogicum* ou *Essais anagogiques dans la recherche des causes.* C'est une comparaison entre l'analyse géométrique infinitésimale et l'analyse des lois de la nature, et la recherche des causes naturelles et surtout de la cause première. Remarquez le mot *anagogique,* comparé au mot *épagogique* d'Aristote. *Epagogique* signifie *inductif* ou *transcendant. Anagogique* veut dire inductif ou *transcendant de bas en haut,* par exemple de l'effet à la cause, du monde à Dieu.

Nous avions déjà publié et démontré cette thèse de logique lorsqu'a paru le remarquable ouvrage de M. Apelt sur la théorie de l'induction. Cet auteur développe et démontre à son tour notre thèse.

Voici d'abord son assertion sur ce sujet : « La conclu-« sion de l'effet à la cause, quant à la nature logique, n'est « autre chose que l'induction.

« L'analyse infinitésimale révèle le mystère de la rela-« tion entre les causes et les effets. Ceci réside dans l'es-« sence même du calcul infinitésimal. »

Telle est l'assertion. Comment l'auteur la démontre-t-il?

Précisément, en montrant en détail ce qu'avait dit Newton, savoir que son analyse nouvelle, son calcul des fluxions, était sa méthode d'invention, cette même méthode qui, d'un autre côté, toujours selon Newton, est aussi en même temps l'induction. M. Apelt démontre donc que « le problème inductif que se posait Newton, savoir : « Étant donnée la figure de l'orbite, trouver la loi de la « force qui produit cette figure, est un problème de calcul « différentiel [1]. La figure de l'orbite est l'effet, dit notre « auteur ; la loi de la force est la cause qui produit comme « effet cette forme de l'orbite. Or, étant donnée l'équation « de l'orbite, trouver le quotient différentiel, c'est trouver « la loi de la force. » Voici le texte de ce raisonnement.

Après avoir exposé de ce point de vue comment Newton a découvert la loi de l'attraction générale, il ajoute : « On « voit, par cet exemple, que cette conclusion de l'effet à « la cause n'est autre chose, quant à sa nature logique,

[1] Apelt. *Theorie der induction,* p. 26. Leibzig, 1854.

« qu'une induction. C'est ce que l'on voit surtout par la « manière dont, à partir de la forme elliptique des orbites, « on affirme que la force qui produit cet effet agit en rai- « son inverse du carré des distances : la figure de l'orbite « est l'effet, mais la loi par laquelle la force centrale ra- « mène continuellement l'astre de sa tangente sur son « orbite, est la cause qui produit comme effet la figure de « l'orbite. Ici se découvre la remarquable liaison du pro- « cédé qui va de l'effet à la cause, et du calcul infinitési- « mal. L'analyse infinitésimale met à nu la loi de la force, « son mode d'action qui est la cause, loi cachée dans la « figure de l'orbite qui est l'effet. L'analyse infinitésimale « révèle donc le mystère de la relation entre la cause et « l'effet ; ceci réside dans l'essence même du calcul infini- « tésimal. Il est visible que, dans l'exemple cité, la forme « de l'orbite est l'effet, et le mode d'action de la force est « la cause. Or, de fait, l'analyse infinitésimale a deux pro- « cédés inverses, appelés calcul différentiel et calcul inté- « gral, dont l'un monte de l'effet à la cause, et l'autre des- « cend de la cause à l'effet. Étant donné l'orbite, on trouve « la loi de la force par le calcul différentiel : étant donnée « la force, on trouve l'orbite par le calcul intégral. L'ana- « lyse infinitésimale, dans l'exemple cité, et les autres cas « analogues, met donc en évidence le rapport de la cause « à l'effet, ou celui de l'effet à la cause. En général, en phy- « sique ou en mécanique, si l'on cherche la cause, étant « donné l'effet, c'est un problème de calcul différentiel ; si « l'on cherche l'effet, étant donnée la cause, c'est un pro- « blème de calcul intégral.

« Si l'on pose ce problème : Trouver l'équation de la

« courbe, d'après la loi des changements de direction de « la force, ou bien d'après la loi des directions de la tangente, en un point quelconque (x, y), fait avec l'axe « des x, en conclure le rapport entre x et y ; c'est un problème de calcul intégral. Veut-on au contraire, à partir « de l'équation de la courbe, trouver la loi des changements de direction qui la produisent, il suffit d'une différenciation : car le quotient différentiel n'est autre chose « que la tangente trigonométrique de l'angle que fait avec « l'axe des x une droite qui touche la courbe au point « donné : ce quotient donne donc l'intensité actuelle de la « force qui engendre la courbe. Ainsi, conclut notre auteur, le problème inductif de Newton : Étant donnée la « forme de l'orbite, trouver la force, est un problème de « calcul différentiel. Et le problème déductif inverse : Étant « donnée la loi de la force, trouver l'orbite, est un problème de calcul intégral. »

RAISONNEMENTS.

I

Cela posé, je passe à la démonstration directe de ma thèse, qui, d'ailleurs, par ce qui précède, est déjà presque démontrée.

Si quelque géomètre, faisant autorité dans la science, lisait ces lignes et n'était pas d'abord de mon avis, je lui demanderais la permission de soutenir, même à son égard,

une discussion respectueuse, mais franche. Je lui dirais ce que j'ai dit souvent à notre illustre maître et ami, M. Cauchy : « En mathématiques, lui disais-je, je suis tout au plus en état de vous comprendre, et cela, quand vous voulez bien vous mettre à ma portée ; mais, en logique, je suis votre égal. Je me suis occupé de logique toute ma vie, comme vous de mathématiques ; mais je me suis occupé de mathématiques, plus peut-être que vous ne vous êtes occupé de logique. Or, en géométrie, j'accepte sans discuter tout ce que vous affirmez. Je ne vous demande pas, en logique, d'accepter tout ce que j'affirme. Je vous prie seulement de vouloir bien admettre que, sur ce terrain, vous pouvez vous tromper contre moi, et moi soutenir le vrai contre vous. Donc, s'il s'agit d'un résultat géométrique, je m'incline devant vous sans discuter ; mais s'il s'agit, non pas du résultat, non pas même du procédé, mais seulement de la nature logique du procédé, alors, je raisonne avec vous. »

Et d'abord nous pensons qu'aucun géomètre ne nous contestera les propositions suivantes : *L'induction et la déduction sont deux procédés géométriques. L'induction et la déduction sont les deux procédés logiques fondamentaux de la géométrie, comme de toutes les sciences. En géométrie, comme dans toutes les sciences, l'induction est le procédé d'invention par excellence.*

Voilà, je crois, ce qui m'est accordé. Or, au besoin, je m'en contente. Mes thèses principales de logique sont établies si les propositions précédentes sont vraies.

Mais peut-être plusieurs diront que l'induction ne peut rien *démontrer*, et que la déduction seule *démontre*.

Si, par démonstration, l'on entend démonstration apodictique, syllogistique, par voie d'identité, je nie moi-même qu'en ce sens l'induction démontre. Mais si, par démonstration, l'on entend en général un mouvement ou une opération de la raison qui, appliquée *comme il faut, là où il faut,* donne et montre la vérité, je dis que l'induction démontre.

Je dis *appliquée comme il faut, là où il faut.* N'en est-il pas de même pour la déduction ? La déduction ne démontre la vérité que si elle est appliquée *comme il faut*, c'est-à-dire selon les règles, *là où il faut*, c'est-à-dire à une majeure vraie. Faute de quoi l'esprit se trompe par déduction, aussi bien que par induction.

J'entends donc ici le mot démonstration comme Kepler, lorsque, parlant de sa méthode infinitésimale, il dit : « Si je « ne démontre pas mes théorèmes *apodictiquement,* je « les démontre *en les montrant.* »

En ce sens, j'affirme avec Wallis, qui soutient la même thèse contre Fermat, et que Laplace approuve hautement, j'affirme qu'en géométrie, comme partout, l'induction, qui est le procédé d'invention par excellence, est aussi un procédé de démonstration suffisant, simple et rapide, de même que la déduction, procédé de démonstration souvent très-lent, mais rigoureux par excellence, est aussi un procédé de découvertes, en ce sens que, d'une vérité générale donnée, il peut tirer des conséquences qu'on n'apercevait pas.

Il est d'ailleurs bien manifeste que d'ordinaire l'esprit, arrivé à la vérité par induction, vérifie, étend et démontre aussitôt par déduction ce qu'il vient de trouver. Les deux

mouvements de la raison se soutiennent et se croisent perpétuellement comme les mouvements des deux mains.

Je reprends donc ma thèse, et je dis : l'induction, celui des procédés de la raison qui va par transcendance et non pas par identité, est un procédé scientifique légitime, puisque c'est un procédé géométrique. L'induction est un procédé géométrique, puisque le procédé des limites et le procédé infinitésimal, ces deux idées les plus fécondes de la géométrie, sont précisément l'induction sous deux formes peu différentes [1].

En effet, la méthode infinitésimale conclut du fini à l'infini, par exemple du polygone d'un nombre fini de côtés, à la courbe considérée comme polygone d'une infinité de

[1] On nous a prêté, au sujet du calcul infinitésimal, les idées les plus extraordinaires et les plus insensées, comme, par exemple, lorsque M. Saisset suppose qu'à nos yeux *l'infini géométrique c'est l'infini concret et Dieu même!* J'avais eu pourtant la précaution, presque étrange, de prévenir, par une page entière, cette invraisemblable objection. Mais ce qui nous a encore plus étonné, c'est une page de M. Lamarle, notre ancien condisciple, professeur à la faculté des sciences de Gand. Voici un extrait de cette page : « D'un autre côté, le P. Gratry cite Hégel : Qu'est-« ce que l'élément infinitésimal ? C'est, dit Hégel, la grandeur décroissant « jusqu'à s'évanouir, et prise au moment même où elle s'évanouit ; car « avant ce serait trop tôt, et après ce serait trop tard. C'est la grandeur, « prise au moment même où, cessant d'être quelque chose, elle n'est pas « encore rien du tout, c'est-à-dire au moment même où elle parvient à « la féconde identité de l'être et du néant (*Logique*, t. II, p. 143). »

Tel est mon texte que cite M. Lamarle, disant que je résume ainsi la doctrine de Hégel. Cela est vrai. Mais M. Lamarle suppose que j'ai adopté cette doctrine insensée. Or, je la cite tout au contraire comme un exemple où éclate le « risible délire du sophiste (*ibid.*, p. 143). » Je compte sur la loyauté de M. Lamarle pour rectifier cette erreur de fait.

côtés. La méthode des limites conclut de la série à sa limite, par exemple de la série des polygones elle conclut à la courbe, limite des polygones.

Or, entre le fini et l'infini, comme entre la série et la limite, comme entre le polygone et la courbe, il y a un abîme.

Le polygone se rapproche de la courbe sans l'atteindre jamais. Le fini marche vers l'infini sans l'atteindre jamais, et la série converge vers sa limite, mais ne peut pas l'atteindre. J'appelle abîme l'impossibilité d'atteindre, qui est géométrique et absolue.

Or, s'il y a un abîme entre ces notions ou objets géométriques, s'ils sont, comme s'exprime Leibniz, irréductibles à l'identité, je dis que l'on ne conclut pas de l'un à l'autre par voie d'identité; je dis que l'on conclut de l'un à l'autre par voie de transcendance, en d'autres termes, par induction [1].

[1] Je ne dis pas, notez-le bien, qu'on ne peut jamais s'appuyer, d'une certaine manière, sur l'une de ces notions pour rien conclure de l'autre par déduction. La démonstration de la mesure du cercle, par la réduction à l'absurde, me donnerait tort. Mais je dis que, si l'on procède par la voie des limites ou par celle des infiniment petits, si l'on transporte les propriétés du polygone d'un nombre fini de côtés aux courbes considérées comme polygones d'une infinité de côtés, si l'on conclut de la série à la limite, alors ce ne peut être que par transcendance ou induction.

II

Je reprends ma démonstration pour l'expliquer.

En géométrie, la méthode infinitésimale et celle des limites consistent l'une et l'autre en ce que, par exemple, dans l'étude des courbes, on conclut des polygones aux courbes.

Dans le point de vue infinitésimal, à partir du polygone d'un nombre fini de côtés, on conclut au polygone d'une infinité de côtés. Dans le point de vue des limites, étant donnée la série des polygones inscrits qui convergent vers leur limite, qui est la courbe, on conclut de la série à sa limite.

Or, entre le fini et l'infini, entre une série et sa limite, entre le polygone et la courbe, il y a un abîme, abîme que l'approximation, poussée aussi loin qu'on voudra, ne peut jamais combler. A partir d'un nombre fini de côtés, on n'atteint pas un nombre infini de côtés. A partir du polygone de six côtés, on peut multiplier tant qu'on voudra le nombre des côtés, on n'atteindra jamais qu'un nombre aussi fini que le nombre six. Le polygone, sans doute, se rapproche de la courbe tant qu'on voudra, mais n'y arrive jamais. La courbe est la limite des polygones inscrits. Or, on définit la limite, d'une manière évidemment exacte, en disant que c'est un terme constant « dont la variable s'approche indéfiniment sans jamais l'atteindre. » S'approcher indéfiniment sans jamais atteindre, c'est être séparé

par un abîme, je dis par un abîme géométrique, métaphysique, absolu. C'est-à-dire que polygone et courbe sont des notions radicalement distinctes, irréductibles à l'identité. La courbe n'est en aucune sorte un cas particulier des polygones qui convergent vers elles. De l'un à l'autre, il n'y a pas de moyen terme, pas de passage possible par voie d'identité.

Donc, lorsque l'on conclut des polygones aux courbes, par la voie des limites ou par celle des infiniment petits, on ne conclut pas par voie d'identité, mais bien par voie de transcendance, c'est-à-dire par induction.

Et c'est justement pour cela que, de tout temps, on a contesté la valeur logique de cette conclusion. Tous ceux qui sont dans ce préjugé séculaire que la raison n'a qu'un seul procédé de raisonnement, la déduction, la voie d'identité, ont toujours soutenu qu'on ne pouvait conclure des polygones aux courbes, considérées comme polygones, ni des séries à leurs limites, ni du fini à l'infini.

De là les interminables disputes qui durent encore sur la logique du calcul infinitésimal. Ces difficultés tombent si l'on admet la légitimité logique du procédé de transcendance.

Tel est notre raisonnement ; mais il en faut encore développer quelques parties.

III

Si l'on étudie l'histoire de cette polémique, qui remonte à l'origine de la géométrie, deux vérités en ressortent clai-

rement, la première c'est que cette conclusion des polygones aux courbes, des séries aux limites et du fini à l'infini est légitime, féconde et nécessaire à la géométrie. La seconde, c'est que cette conclusion n'est pas par voie d'identité. J'en conclus donc qu'elle est par voie de transcendance.

Pourquoi les anciens cachaient-ils leur méthode d'invention, qui était la méthode des limites ou celle des infiniment petits, et pourquoi cherchaient-ils une autre forme de démonstration? Parce qu'ils sentaient bien qu'il n'y avait pas *déduction rigoureuse* des polygones aux courbes, des séries aux limites, ni du fini à l'infini, et parce que, d'autre part, la logique n'avait pas établi la théorie du procédé de transcendance.

Maclaurin, à ce sujet, loue Archimède de ce « qu'il ne « suppose pas que les cordes d'un arc soient divisées à « l'infini, en sorte qu'après une infinité de bissections, on « puisse dire que le polygone inscrit se confond avec la « courbe. Ces suppositions auraient paru nouvelles aux « géomètres de son temps [1]. » Maclaurin a raison : ces suppositions ne sont pas seulement nouvelles, elles sont absurdes. Pourquoi? Parce qu'elles supposent qu'on a opéré une infinité de bissections, ce qui est absurde et impossible. Elles supposent que le polygone devient courbe, ce qui implique contradiction, comme l'identité du fini et de l'infini qu'elles supposent encore implicitement.

Dès que l'idée des infiniment petits fut réveillée au XVIIe siècle par Kepler, l'objection reparut, et Kepler répondit : « Que d'autres cherchent les démonstrations ri-

[1] Préface du *Traité des fluxions*.

« goureuses : quant à moi, si je ne le puis démontrer par « une démonstration apodictique, je le démontre en le « montrant[1]. » Mais Kepler avoue aussitôt, comme il le faut, « qu'entre le minimum absolu (l'infiniment petit) et « le voisin du minimum (l'indéfiniment décroissant) la « conclusion n'est pas toujours sûre[2]. »

C'est-à-dire qu'il faut procéder selon les véritables règles, encore peu connues, du procédé de transcendance. C'est aussi ce que déclare Wallis. Il avoue que cette voie demande de très-grandes précautions. Nous avons cité ci-dessus la discussion entre Wallis et Fermat. Nous avons vu Leibniz nommer *postulatum* le principe sur lequel il fonde son calcul infinitésimal, tant il y avait de doute sur cette méthode de transcendance, dont on ne savait pas la nature logique.

Maclaurin a écrit son *Traité des fluxions*, méthode qui est la même, au fond, que celle des limites[3], et qui a été

[1] Demonstrationem legitimam quærant alii; ego quod non possum *apodictice*, comprobabo *dictice*. (*Stereometria* , Archimed. , supplem. Thèse XXV.)

[2] Essi fateor, ab eo quod est absolute minimum ad ea quod minimo proximum non ubique tutam esse collectionem. (Ibid.)

[3] Selon nous, toutes ces méthodes, méthode d'exhaustion, méthode des indivisibles , méthode des limites , des fluxions, des évanouissants , des infiniment petits, tout cela repose sur le même fond. C'est ce que l'on comprend enfin aujourd'hui. Qu'on veuille bien lire la description que donne Newton de sa méthode (*Principia mathematica,* Lemma XI, Scholium), on y verra presque toutes ces méthodes réunies.

La méthode de Newton est résumée par lui dans une phrase que voici : Après avoir dit que , lorsqu'il conclut des polygones aux courbes (si pro rectis usurpavero lineolas curvas), *il ramène tout à la considération des limites*, ou *raisons dernières* des évanouissants (Malui demonstrationes

beaucoup moins attaquée que celle des infiniment petits, pour répondre « à un auteur qui a représenté la méthode « des fluxions comme pleine de mystère et comme fondée « sur de faux raisonnements[1]. La géométrie, dit Maclau- « rin, a pris aujourd'hui de grands accroissements ; on lui « a cependant reproché en bien des occasions que les nou- « veaux progrès qu'elle fait sont établis sur des maximes « la plupart nouvelles et sujettes à contestation (l'idée des « infiniment petits et celle des limites) et l'on a été jusqu'à « prétendre que les auteurs qui ont le plus contribué aux « dernières découvertes se sont laissés séduire par des pa- « ralogismes[2]. »

ad ultimas evanescentium rationes et *ad limites* deducere), il dit : « Ces « raisons dernières des évanouissants ne sont pas réellement les rap- « ports de ces quantités dernières, mais bien les limites dont s'approchent « toujours les rapports de ces quantités indéfiniment décroissantes, limi- « tes dont elles peuvent s'approcher toujours, qu'elles ne peuvent jamais « dépasser, et qu'elles ne peuvent atteindre que si elles diminuent à l'in- « fini. » Voilà bien les fluxions ou évanouissants, les limites, les infiniment petits, ramenés à la même conception.

C'est l'honneur d'un géomètre contemporain d'avoir introduit cette vérité dans l'enseignement élémentaire et d'avoir traité le calcul infinitésimal par ces deux procédés à la fois, montrant ainsi que les deux idées n'en font qu'une. L'objet principal de cet ouvrage, dit M. Duhamel dans la Préface de ses éléments de calcul infinitésimal, « est le développement « de ces deux conceptions qui sont intimement liées l'une à l'autre .... la « notion des infiniment petits et la conception fondamentale des limites... « qui sont les deux idées générales les plus fécondes des sciences mathé- « matiques. »

Quant à la méthode d'exhaustion, nous avons ce texte de l'abbé Bossut : « Je me suis convaincu, dit-il, que la métaphysique de l'analyse infinité- « simale est la même dans le fond que celle de la méthode d'exhaustion « des anciens géomètres. » (*Histoire des mathématiques*, tome II, p. 145.)

[1] Maclaurin, Préface du *Traité des fluxions*. — [2] *Ibid.*

D'où venaient ces difficultés? D'abord, de ce que les novateurs semblaient vouloir conclure, par voie d'identité, des polygones aux courbes, des séries aux limites, et du fini à l'infini[1]. On montrait facilement que le moyen terme manquait, et qu'entre ces deux notions existait un abîme, que la déduction, la voie d'identité, ne pouvait traverser. En outre, les deux partis ignoraient l'existence ou n'admettaient pas la valeur de l'autre procédé de la raison, du procédé de transcendance. Cependant ce dernier procédé, malgré le soulèvement des pharisiens de la rigueur et de la déduction, prenait pied dans la science par droit de conquête, à force de services rendus, à force de lumières répandues et de prodigieuses découvertes, je dirai presque à force de merveilles. Écoutez Maclaurin, peu ami de la méthode des infiniment petits et qui la critique vivement et souvent. Il ne peut néanmoins s'empêcher de conclure ainsi : « Nous ne prétendons pas non plus donner à entendre que « la méthode des indivisibles et des infiniment petits, dont « on s'est servi pour découvrir tant de vérités incontesta- « bles ne soit nullement fondée. Nous avouons même que « cette méthode des infinis a *quelque chose de merveil- « leux qui nous plaît et nous transporte,* et que la mé- « thode des infiniment petits a été poussée dans ces der- « niers temps avec une subtilité qui n'a point d'exemple « dans les autres sciences ; mais la géométrie est mieux

[1] Newton lui-même ne prête-t-il pas au malentendu par quelques-unes de ses paroles quand, par exemple, il dit que la quantité décroissante ne peut pas dépasser la limite , et *ne l'atteint que lorsqu'elle est diminuée à l'infini?* Voilà une parole inexacte. La limite n'est jamais atteinte. Le polygone n'atteint jamais la courbe.

« établie sur des principes clairs et simples ; et ces sortes « de spéculations sont toujours exposées à quelques diffi- « cultés. Néanmoins, les nouvelles méthodes (des infini- « ment petits) ont été généralement reçues et elles ont « paru mériter une réception aussi favorable par le grand « avantage qu'on en retire *pour la résolution des problè- « mes les plus difficiles,* ET PARCE QU'ELLES ONT SERVI A « DÉMONTRER LES THÉORIES LES PLUS GÉNÉRALES D'UNE MA- « NIÈRE COURTE ET AISÉE. »

Voilà donc des méthodes dont on admire la grande et facile puissance d'invention et de démonstration. Mais on trouve cependant que la géométrie est mieux établie sur des principes clairs et simples. Pourquoi ce singulier scrupule? Parce qu'on ignore la vraie nature logique de ces méthodes nouvelles. Elles ne paraissent ni claires ni simples, parce qu'on ne les comprend pas. On ignore qu'elles ne sont que l'application à la géométrie de l'un des deux procédés ou mouvements nécessaires de la raison.

Toutes ces difficultés montrent bien que l'on a senti de tout temps ce que nous soutenons, savoir : que la conclusion de la série à la limite ou du fini à l'infini, n'est pas par voie d'identité. Donc, disons-nous, elle est par voie de transcendance, en d'autres termes, par induction, et non par déduction.

IV

Quelqu'un voudra-t-il insister et soutenir que du polygone à la courbe il y a continuité, identité ; que le cercle est réellement un polygone d'une infinité de côtés infini-

ment petits, et que l'on conclut alors d'un polygone à un polygone, c'est-à-dire du genre polygone à un cas particulier du genre, conclusion qui serait purement déductive? Ce serait là une grande erreur. En voici la preuve : c'est qu'on ne peut pas toujours conclure du polygone aux courbes. Pour trouver certaines propriétés des courbes, la longueur, les arcs, les surfaces, les tangentes, on peut conclure des polygones aux courbes; mais pour trouver d'autres propriétés de la courbe, notamment la courbure ou rayon du cercle osculateur, pour trouver les caustiques ou bien les développées, et, en général, pour toutes les questions qui dépendent des infiniment petits du deuxième ordre, on ne peut plus conclure du polygone à la courbe. Donc, la courbe demeure en dehors de la série des polygones.

D'ailleurs, pour prendre un autre point de vue plus clair, il y a en tous cas, entre la courbe et le polygone, l'abîme du fini à l'infini. D'une part un nombre fini de côtés, d'autre part une infinité de côtés, si *côtés* l'on peut dire.

Quelqu'un voudrait-il soutenir que l'infini (l'infiniment grand et l'infiniment petit) n'est qu'un cas particulier de la quantité finie? Ce serait absolument faux.

Bien des faits géométriques nous démontrent la radicale différence du fini et de l'infini; et comment il y a un abîme de l'un à l'autre, et comment on ne peut conclure de l'un à l'autre qu'à certaines conditions scientifiquement déterminées.

Kepler avoue qu'on ne peut pas toujours conclure de l'un à l'autre (*non ubique tutam esse collectionem*). Wallis et Laplace disent que ce procédé demande le plus grand tact et d'extrêmes précautions. C'est qu'il faut, dit

bien simplement Wallis, procéder selon les vraies règles du procédé.

Voici un exemple qui fera comprendre ce que j'appelle l'abîme qui sépare l'infini du fini, et comment on ne peut pas toujours conclure de l'un à l'autre.

C'est l'exemple des séries semi-convergentes, où l'infini introduit des propriétés singulières et contraires à celles du fini.

Prenez dans ces séries un nombre fini de termes si grand que vous voudrez. Leur somme, évidemment, sera toujours la même dans quelque ordre que l'on fasse l'addition. Mais qui croirait que la même série, supposée infinie, prend cet inexplicable caractère, que la somme de ses termes est différente quand on les additionne dans un ordre différent? Soit, par exemple, la série $1-\frac{1}{2}+\frac{1}{3}-\frac{1}{4}+\frac{1}{5}-\frac{1}{6}+\frac{1}{7}\ldots$ Supposez cette série infinie. La somme de ses termes tels qu'ils sont rangés est égale à $l.\ 2$. Mais rangez-les ainsi qu'il suit : $1+\frac{1}{3}-\frac{1}{2}+\frac{1}{5}+\frac{1}{7}-\frac{1}{4}\ldots$ Alors la somme de ces termes change et devient égale à $\frac{3}{2}\ l.\ 2$.

Donc, si l'on voulait conclure ici du fini à l'infini ; si, après avoir démontré, ce qui est d'avance évident, que les termes de la série prolongée tant que l'on voudra, mais finie, ont toujours la même somme dans quelque ordre qu'on en fasse l'addition, si l'on voulait soutenir alors qu'il en doit être de même dans la série supposée infinie, ce serait une erreur.

Voici peut-être le fond de cette question : c'est qu'on ne peut conclure que là où il y a convergence continue et indéfinie, et qu'au fond la conclusion légitime par voie de transcendance est celle qui a lieu d'une série convergente à sa limite,

en précisant rigoureusement ce qui converge et ce qui est limite. Ainsi, quand le polygone inscrit s'approche de la courbe, quels sont les éléments du polygone analogues aux propriétés de la courbe qui s'approchent continûment et indéfiniment? C'est, par exemple, la longueur des arcs, c'est l'étendue de la surface. Ici l'un est vraiment limite de l'autre. On peut conclure de l'un à l'autre[1]. Mais la courbure est-elle limite des angles successifs que forment les côtés du polygone? Nullement. Ici il n'y a plus limite ni analogie, il y a contraste. La courbure constitue justement la nature propre de la courbe, et ce qui la sépare du polygone. La courbe n'est pas polygone. Le polygone ne devient pas

[1] Et ceci même, à la rigueur, est peut-être trop général, et demanderait encore à être mieux déterminé. En effet, voici un exemple où l'une des propriétés de la série ne se trouve pas à la limite. C'est la série $\frac{1}{4^1} + \frac{1}{4^2} + \frac{1}{4^3} +$ etc. . . . . . Si l'on fait la somme d'une portion quelconque de la série, cette somme sera toujours une fraction de numérateur impair et de dénominateur pair. Or, la somme de toute la série, supposée infinie, est $\frac{1}{3}$. Ici donc, à la limite, le dénominateur n'est plus pair, mais impair, et la propriété de la série n'existe plus à la limite. C'est qu'en effet de la série à la limite, et du fini à l'infini, il doit y avoir et des analogies et des contrastes. Déterminer en général quelles sont les propriétés analogues et quelles sont les propriétés en contraste, ce serait peut-être achever la théorie de l'induction géométrique, et avancer beaucoup la théorie générale de l'induction. Bien probablement il existe, dans la science à venir, un théorème général qui déterminera ces conditions de l'induction. Je me représente ce théorème comme analogue au beau théorème de M. Cauchy qui, après avoir démontré que la série de Taylor, l'un des types des séries en équation avec leur limite, peut souvent conduire à l'erreur, établit par un seul énoncé les conditions de son exactitude. Je veux transcrire ici ce théorème pour montrer avec quelle précision, quelle subtilité scientifique, et quels puis-

courbe. Il y a de même, en métaphysique, certaines inductions possibles du fini à l'infini, et de la créature à Dieu, tandis que d'autres sont impossibles. C'est parce qu'il y a, de l'un à l'autre, des qualités communicables, et des propriétés incommunicables dépendant de la distinction radicale du fini et de l'infini.

C'est pourquoi Leibniz dit admirablement que l'infiniment grand et l'infiniment petit sont « les deux extrémités « de la quantité EN DEHORS DE LA QUANTITÉ[1]. » A mon avis, dit-il ailleurs, « les infinis ne sont pas des tous (des « sommes) et les infiniment petits ne sont pas des gran-

sants efforts travaillent les géomètres. Si les philosophes travaillaient de la même manière, et apprenaient à poursuivre scientifiquement et patiemment jusqu'au bout la vérité, ils trouveraient aussi. Voici ce théorème. Pour que le développement de l'expression $f(x+h)$ suivant la série de Taylor soit légitime, *il faut et il suffit que la fonction soit finie, continue, monodrome, monogène, dans toute l'étendue d'un cercle ayant son centre au point dont* l'affixe *est* x, *et son rayon égal au module de* h.

J'ai sous les yeux une lettre de Abel (Œuvres, t. II, p. 266), où il annonce qu'il s'occupe du problème général dont je parle. Après s'être plaint de *tous les malheurs et paradoxes qu'ont enfantées les séries divergentes,* il affirme « qu'il ne se trouve dans les mathématiques presque aucune « série infinie dont la somme soit déterminée d'une manière rigoureuse, « c'est-à-dire que la partie la plus essentielle des mathématiques est sans « fondement. » (Fondement logique connu ?) Puis il ajoute : « La théorie « des séries infinies, en général, est jusqu'à présent très-mal fondée. On « applique aux séries infinies toutes les opérations, comme si elles étaient « finies. Mais cela est-il bien permis ? » Je crois que non. Puis il annonce qu'il s'occupe du problème général. « J'ai commencé à examiner les rè- « gles les plus importantes qui sont ordinairement approuvées à cet « égard, et à montrer en quel cas elles sont justes ou non. Cela va assez « bien et m'intéresse infiniment. » Je désire fort que quelque géomètre grand logicien reprenne cette importante recherche.

[1] Tome III, p. 501 (Dutens).

« deurs[1]. » Leibniz met à part et radicalement en dehors de la quantité finie ou indéfinie ces deux extrêmes, l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Pascal, si profond et si estimé sur cette matière, Pascal regarde comme évident que toute grandeur indéfiniment décroissante ou croissante est toujours infiniment éloignée des deux extrêmes qui sont l'infiniment grand et l'infiniment petit. Il montre « les deux infinités de grandeur et « de petitesse entre lesquelles se soutiennent toutes les « grandeurs croissantes ou décroissantes... *comme étant « toujours infiniment éloignées de ces extrêmes*[2]. » Je suis très-étonné, je l'avoue, qu'il y ait un seul esprit à qui cela ne paraisse pas manifestement évident. Cet éloignement infini entre l'indéfiniment décroissant ou croissant, et l'infiniment petit ou l'infiniment grand, est ce que j'appelle l'abîme.

De tout ceci je conclus de nouveau qu'il y a réellement un abîme entre le polygone et la courbe, entre la série et la limite, entre le fini et l'infini. Quand on conclut de l'un à l'autre, c'est donc par transcendance et non pas par identité.

V

S'ensuit-il qu'on ne puisse démontrer par simple déduction, par voie d'identité des théorèmes trouvés par induction? En aucune sorte. Nous savons au contraire que les

[1] *Lettre de Leibniz à Fontenelle* (1704).

[2] *Pensée*, Ire partie, art. 11.

anciens faisaient ainsi. Ils découvraient par induction, par la méthode des infiniment petits ou par celle des limites, puis ils démontraient par déduction, ordinairement par la réduction à l'absurde. Je dis donc seulement que, quand on emploie, pour découvrir ou démontrer, la méthode des limites ou celle des infiniment petits, alors c'est par transcendance ou par induction qu'on procède.

Qu'on veuille bien remarquer que, pour soutenir l'induction dans ses justes droits, nous ne sommes point l'ennemi de la déduction. Celle-ci n'a pas d'ennemis, à moins qu'on ne veuille donner ce titre à Bacon, qui rejetait le syllogisme. Mais l'induction, le procédé de transcendance, se voit malheureusement trop souvent repoussé avec cette sainte horreur de l'infini dont parle si spirituellement Fontenelle, à propos de ceux qui rejetaient la méthode infinitésimale de Leibniz. De là, par exemple, les grands efforts de Lagrange pour extirper de la géométrie le procédé de transcendance. Du reste, cette entreprise d'un si grand géomètre — on le reconnaît aujourd'hui — est fondée sur un paralogisme, et mène à des erreurs. Quant à nous, nous disons que les deux mouvements essentiels et nécessaires de la raison sont partout et continuellement mêlés et se soutiennent dans toutes les sciences. Ainsi les démonstrations indirectes par l'absurde soutiennent les démonstrations ou expositions directes de l'induction. Bien des vérités géométriques, trouvées et démontrées par l'idée de l'infiniment petit, et par celle des limites, se démontrent aussi par déduction ou voie d'identité. Mais, dans ce cas, on ne conclut ni du fini à l'infini, ni de la série à la limite, ce qui serait par transcendance.

De même, il peut y avoir des démonstrations purement déductives qui établissent la légitimité, dans certains cas, des conclusions par transcendance, soit du fini à l'infini, soit d'une série à sa limite.

Tel est donc, sur ce sujet, l'ensemble de nos raisonnements.

Sur quoi je ferai les remarques suivantes.

VI

Le procédé de transcendance a existé dans la science dès l'origine. Les idées de limites et d'infiniment petits ont fait la vie primitive de la géométrie. Nous avons déjà cité les paroles de l'éminent géomètre qui remarque que la notion et la conception fondamentale des limites, ces deux idées générales les plus fécondes des sciences mathématiques, remontent presque jusqu'à leur berceau[1].

Il fallait bien que le procédé inductif ou transcendant fût dès l'origine dans la science, puisqu'à la rigueur c'est l'unique procédé d'invention, l'autre ne pouvant que déduire. Mais les deux mouvements nécessaires de la raison sont évidemment et nécessairement dès l'origine dans toute science.

Ce qui est particulier aux modernes, c'est qu'ils ont organisé dans le calcul le procédé de transcendance. Ce que M. Cournot appelle « le développement par l'algèbre « du principe d'identité, » c'est l'algèbre ordinaire. C'est le

[1] Duhamel. *Traité élémentaire de calcul infinitésimal.* Préface.

mouvement des équations allant par voie d'identité, transformant un principe donné en toutes ses conséquences. Mais les modernes, savoir Newton et Leibniz, ont incarné dans le calcul, comme méthode régulière, générale et habituelle, le procédé de transcendance.

De sorte que nous n'avons plus seulement dans la science... « *le développement par l'algèbre du principe* « *d'identité,* » nous avons aussi « *le développement par* « *l'algèbre du principe de transcendance.* » Les deux procédés ou mouvements nécessaires de la raison sont inoculés dans l'algèbre. Il y a ce que Lagrange appelle « l'analyse algébrique des quantités finies, » et il y a « l'analyse transcendante. »

Quand Leibniz découvrit son calcul infinitésimal, il lui donna le nom de *transcendant,* et l'appela « supplément « de l'algèbre ordinaire. » De sorte que ce qu'on appelle les hautes mathématiques, les mathématiques transcendantes, ou la haute analyse, c'est précisément cette partie des mathématiques qui repose sur le principe de transcendance. Ainsi du moins l'entendent plusieurs écrivains compétents.

« Ce n'est que dans ces derniers temps, dit Gehrard [1], « que les recherches théoriques ont amené à cette convic-« tion que la *conception des limites est l'unique fonde-« ment solide de tout l'ensemble de la haute analyse ;* et « pourtant il y a bien des voix qui disent encore que c'est « une conception trop obscure et trop difficile pour ceux « qui entreprennent l'étude des hautes mathématiques. »

[1] *Découverte de la haute analyse*, par Gehrard. Halle, 1855.

« L'un des fondements de la haute analyse, dit Whewel, « c'est l'idée des limites. L'idée des limites ne peut être « remplacée par aucune autre définition ou hypothèse. « L'axiome, qui introduit cette idée dans le raisonnement, « est celui-ci : *Ce qui est vrai avant la limite, est vrai « à la limite.* Cette idée ou axiome est la base commune « de toutes ces méthodes, dites des limites, des fluxions, « des variations, des différentielles et le reste[1]. » Ainsi, selon ces deux auteurs, toute la haute analyse repose sur l'idée des limites, ou sur ce principe : « Ce qui est vrai en « deçà de la limite est vrai à la limite. » Cette formule ne diffère en rien pour le fond, et diffère très-peu pour la forme dès formules données par Wallis et Leibniz. C'est le principe de transcendance, ou principe d'induction, base de la méthode infinitésimale, comme le soutient et le montre Wallis. Seulement il reste à critiquer cette formule qui, nous l'avons vu ci-dessus, mène à l'erreur si elle n'est appliquée en son lieu et d'après les règles. Il faut dire dans quels cas elle s'applique. En d'autres termes, il reste à établir la théorie précise et entière de l'induction.

L'induction donc, aussi bien que la déduction, c'est-à-dire les deux mouvements nécessaires et suffisants de la raison, sont aujourd'hui organisés dans le calcul et dans l'algèbre.

Et voici qui est admirable, c'est que cette puissance de la raison, méthodiquement organisée par le calcul dans ses deux mouvements essentiels, a été appliquée par les

[1] Whewel, *Philosophy of the inductive sciences*, Aphorism. 42. Nous avons vu plus haut les réserves qu'il faut faire à propos de cet axiome.

modernes à l'étude même de la nature, et s'appuie sur les phénomènes contingents pour arriver aux lois. L'analyse transcendante de Leibniz et de Newton est réellement l'induction sous forme mathématique, applicable et appliquée à la physique. Déjà Leibniz avait remarqué que son « cal-« cul est surtout utile pour appliquer les mathématiques à « l'étude de la nature [1]. » Quant à Newton, il a donné le plus admirable modèle de cette application dans son livre des Principes mathématiques de la philosophie naturelle.

Enfin il est fort important de remarquer que l'induction ou procédé de transcendance se trouve aujourd'hui dans la science à deux états très-différents : à l'état libre et à l'état organisé. Elle est organisée dans le calcul infinitésimal. Elle opère par des règles prévues, lesquelles se ramènent toutes au principe de Wallis et de Leibniz. Le résultat s'obtient méthodiquement, immédiatement, à coup sûr. Passer de la fonction primitive à la fonction dérivée, par la différenciation, c'est un acte de cette induction. M. Apelt le démontre amplement. J'ai cité cette démonstration. De mon côté, j'avais déjà démontré la même vérité dans la première édition de ma *Logique* (livre IV, au commencement). L'autre état où se trouve l'induction, l'état libre et non organisé, est celui où l'emploient tous les chercheurs et inventeurs, ceux qui font avancer la science, qui cherchent les lois, non encore connues, de certaines suites de faits géométriques ou algébriques. Là on ne procède plus à coup sûr : on cherche. C'est ainsi que Newton a trouvé la

[1] *Magnum comprimis usum habet calculus ille in transferenda mathesi ad naturam.* Lettres à Fardella. Septembre 1696.

loi du binôme, en concluant de quelques faits à tous. Mais lorsqu'on trouve, c'est qu'en ce cas on a suivi, au fond et en substance, la méthode telle qu'elle est incarnée dans le calcul et telle que je l'ai décrite du point de vue philosophique dans ma *Logique* et dans la *Connaissance de Dieu*.

M. Apelt distingue ces deux états de l'induction qu'il nomme les deux formes de l'induction, sa forme hypothétique et sa forme catégorique. L'une, dit-il, est l'induction de Kepler, et l'autre celle de Newton. Kepler, étant donnés plusieurs points de la courbe que parcourt la planète, a trouvé la nature de la courbe. C'est l'induction à l'état libre, affaire de tact et de génie, dont Kepler dit lui-même : « Mon bon génie me souffle le résultat. » Le bon génie procède selon la loi de l'induction, et l'inventeur aussi, mais l'inventeur a suivi, sans le savoir, la loi que le bon génie connaît bien. L'autre forme, dit toujours M. Apelt, est celle par laquelle Newton, étant donnée l'équation de l'orbite, a trouvé la loi de la cause qui produit cette forme de l'orbite. Or, la loi de cette cause, dit M. Apelt, est donnée justement par la fonction dérivée de l'équation de l'ellipse.

Wallis distingue aussi très-bien ces deux formes de l'induction, l'une à l'état méthodique et l'autre à l'état libre.

La première est celle qu'il pose comme principe de son arithmétique des infinis; c'est à la fois le principe des limites et des infiniment petits, savoir : « Lorsque dans le « fini deux quantités convergent de manière à l'approcher « toujours, elles sont égales dans l'infini [1]. »

[1] Wallis exprime son axiome de plusieurs manières, identiques au fond. Dans le chapitre IX de l'algèbre, il dit : Quæ ita continuo conver-

La seconde qui, lorsqu'elle va droit et quand elle trouve, n'a pu que procéder, au fond, comme la première, cette seconde, Wallis la décrit au commencement de son arithmétique des infinis. L'induction, là où elle n'est pas organisée dans le calcul, consiste, selon Wallis, en ceci : 1° Opérer le calcul dans un certain nombre de cas particuliers. 2° Observer les rapports qui apparaissent entre ces cas particuliers. 3° Puis, par l'acte inductif proprement dit, formuler la loi générale.

Donc enfin, puisque l'induction est l'un des deux procédés fondamentaux de la géométrie, puisque c'est à l'induction, comme s'exprime Laplace, que l'analyse mathématique doit ses plus brillantes découvertes, je conclus que l'induction, ou procédé de transcendance, n'est point un procédé de tâtonnement, de conjecture qui ne mène qu'à la vraisemblance ou à la probabilité; mais au contraire, c'est un procédé scientifique, légitime, fécond, exact, le plus puissant des deux mouvements de la raison pour trouver et montrer la vérité dans toutes les directions de la pensée.

RÉSUMÉ SUR L'INDUCTION.

Nous espérons contribuer, par ce travail, à l'achèvement de l'importante théorie de l'induction. De l'aveu des contemporains qui se sont occupés de ce point, cette théo-

gunt ut futura sit differentia minor quavis data, ea, si in infinitum continuantur, coincident.

rie n'est pas achevée. MM. Hamilton[1], Whewell[2], Apelt[3], de Rémusat[4] et Waddington[5], chez lesquels je trouve des données excellentes sur l'induction, sont ici d'accord avec nous[6].

Quant à nous, si nous croyons avoir fort avancé cette théorie, nous n'avons jamais espéré l'achever, l'arrêter et la formuler tout entière, scientifiquement. Ce travail reste à faire, et nous exhortons vivement les logiciens à l'entreprendre, en s'aidant des auteurs que je viens d'indiquer, et aussi des ouvrages de Herbart et des nôtres.

Voici d'ailleurs le résumé de notre pensée sur l'induction considérée en elle-même, et dans ses rapports avec l'ensemble de la philosophie.

1. Il y a Dieu, il y a l'âme, il y a le monde. L'âme est l'image de Dieu : le monde aussi, d'une certaine manière, est l'image de l'âme et de Dieu.

2. L'âme sent tout, et, comme le dit Bossuet, a le pouvoir d'être rendue conforme à tout. L'âme sent Dieu et le monde et elle-même.

[1] Œuvres complètes. — [2] *Histoire des sciences inductives* (cet ouvrage a été traduit en allemand par Littrow). — [3] *Théorie de l'induction.* — [4] *Bacon, sa vie, sa philosophie.* — [5] *Essais de logique.*

[6] Il y a, dans le livre de M. de Rémusat, une discussion fort remarquable sur l'induction. J'y lis ce jugement fort simple, mais excellent : « Il n'y a point d'induction de Bacon. » J'y vois d'ailleurs Bacon fort bien jugé comme philosophe — ni *si haut,* ni *si bas* — sans partialité ni passion. Quant à l'induction même, M. de Rémusat en poursuit et en cerne l'idée avec beaucoup de tact, de finesse et de liberté d'esprit. Mais, selon nous, il ne l'atteint pas. Il ne la distingue pas assez décidément du syllogisme et ne croit pas que l'existence ou la non existence du *moyen terme* soit une différence radicale entre les deux. Nous croyons que c'est là précisément ce qui empêche de saisir la véritable idée de l'induction.

3. Ce sens de l'âme, qui est sa première puissance, la racine double de son intelligence et de sa volonté, ce sens qui est l'instinct du désirable et de l'intelligible, ce sens implique fondamentalement deux idées, qui sont innées : l'une est l'idée de l'être, de l'être fini et de l'être infini ; l'autre est l'idée de cause, de cause première et de cause finale.

4. Pourquoi ce sens implique-t-il l'idée de l'être fini et de l'être infini? Précisément parce que l'âme sent Dieu, l'être infini, et le monde et elle-même, êtres finis. Pourquoi ce sens implique-t-il l'idée de cause première et de cause finale? Précisément parce que l'âme sent Dieu, qui est tout cela.

5. Quoi qu'il en soit, ces deux idées, implicites et obscures, sont les racines de la raison.

6. De ces deux racines naissent les deux principes rationnels, savoir : le principe d'*identité* et le principe de *transcendance;* principe d'identité, relatif à l'idée de l'être ; principe de transcendance relatif à l'idée de cause.

7. De là découlent les deux axiomes régulateurs des mouvements de la raison.

8. De là procèdent les deux mouvements de la raison.

9. Et d'abord, les deux espèces irréductibles de jugements.

10. Puis, les deux procédés irréductibles du raisonnement, ou, si l'on veut, les deux procédés scientifiques[1].

11. L'un commence, et trouve ce qu'on n'a pas ; l'autre suit et développe ce qu'on a. L'un va par transcendance,

[1] Voyez notre *Connaissance de l'âme*, t. I, p. 289. Lisez tout le n° IV.

l'autre va par identité. On les nomme d'ordinaire *induction, déduction*.

12. Les deux ensemble construisent la science, en cherchant à tout ramener à l'unité. L'un rapproche les notions réductibles à l'identité ; l'autre compare, rapproche par voie de transcendance les notions non réductibles à l'identité[1].

13. D'un autre point de vue, l'un s'élève aux principes, l'autre déduit les conséquences.

14. Mais de quels principes s'agit-il ? Il s'agit des principes spéciaux des sciences diverses, et non pas des axiomes régulateurs du mouvement, lesquels sont donnés d'avance, et d'ailleurs ne sont pas des principes, mais des règles. Il ne s'agit pas non plus des principes premiers et nécessaires, qui sont l'idée d'être, et l'idée de cause, lesquelles sont déjà possédées, sont innées, et sont la dot de la raison.

15. Mais pourtant ces principes premiers et nécessaires eux-mêmes, comment sont-ils donnés? Les possédons-nous clairement? Sont-ils donnés sous forme de majeures explicites? En aucune sorte[2]. Ils sont donnés implicitement, obscurément, sous forme de sentiment, de besoin intellectuel, de tendance rationnelle. Ils constituent, à cet état, non des principes de déduction, mais bien plutôt des forces. Ils sont le ressort de la raison, lorsqu'elle veut

[1] Par exemple, en géométrie, on rapproche, on compare les grandeurs *incommensurables*. Le rayon et la circonférence du cercle sont incommensurables, absolument irréductibles à l'identité. Pourtant on les compare, et l'on trouve que *ces deux grandeurs sont proportionnelles*.

[2] Relisez la fin des analytiques d'Aristote, ou, si l'on veut, l'analyse que nous donnons dans cette logique, t. II, p. 20.

s'élancer à l'idée dont elle a le pressentiment, à la lumière qu'elle cherche et entrevoit[1].

[1] Je trouve, sur la valeur du sentiment dans la science, et sur d'autres points relatifs à l'induction, plusieurs vues excellentes et qui s'accordent parfaitement avec les nôtres, dans les *Essais de logique* de M. Waddington. Et d'abord, au sujet du sentiment : « Comment admettre, dit l'au-« teur, que le cœur nous trompe toujours, et comment ne pas voir qu'il « inspire et soutient l'intelligence dans la recherche de la vérité ? Puis-« qu'on a si souvent mis en lumière les mauvais effets du sentiment dans la « science, qu'il me soit permis de plaider un instant sa cause et de signaler « quelques-uns des services qu'il rend à l'esprit (p. 230). » J'adhère pleinement au solide, aimable et ingénieux plaidoyer que commence cet exorde. J'y vois avec bonheur l'induction comparée à la poésie, à l'imagination « qui résulte aussi de l'union du sentiment et de la pensée. » J'approuve la description de « ce sentiment inductif (p. 235), cet instinct « propre à la nature humaine qui nous fait aspirer au nécessaire » et qui est le ressort de l'induction. J'adhère enfin à cette conclusion : « l'évi-« dence que procure naturellement l'induction, c'est une anticipation que « n'explique point la pensée toute seule, mais qui contient un élément « irrationnel, à savoir, le sentiment invincible et triomphant de l'ordre « (p. 236)... Il y a, dans ce procédé, une sorte de divination plus ou moins « rapide qui lui donne un caractère intuitif et le distingue par cela « même du syllogisme (p. 237). Cependant l'induction n'est pas là tout « entière; si elle emprunte au sentiment sa puissance et ce *charme ma-« gique* qui lui a fait donner son nom (ἐπαγωγή, *illicium magicum*), « elle contient aussi des éléments intellectuels qu'il est possible de déga-« ger et de régler de manière à en faire sortir une méthode (p. 238). « Le « procédé qui représente par-dessus tous les autres la puissance d'inven-« tion de l'esprit humain et qui a fait dire à Platon que notre âme a des « ailes (p. 256), l'induction véritable, celle qui fait des découvertes, est « un procédé qui affirme quelque chose de nouveau, qui ne va pas du « même au même, mais du moins au plus (p. 257). » L'auteur rejette « ce principe inadmissible que le raisonnement déductif est le seul ins-« trument de la science, et qu'en dehors du syllogisme, il n'y a ni certi-« titude, ni vérité, ni affirmation légitime (p. 259). » L'auteur admet et met en lumière ce que nous avons longuement développé dans notre *Connaissance de Dieu* et dans notre *Logique*, que le propre moyen de

16. Mais, comme le dit Aristote, il faut à cette puissance, à ce ressort une occasion, un point d'appui pour arriver à l'acte. Pour l'âme, d'abord enveloppée, le sens intime est plus clair que le sens divin, la sensation est plus claire que le sens intime. C'est par la sensation que commence le mouvement. Une sensation unique suffit pour réveiller l'universel reposant dans l'âme, pour déployer les idées implicites d'être et de cause; pour faire agir ce sen-

l'induction, c'est l'*élimination* « qui rejette ce qui n'est qu'accessoire « pour retenir ce qui est essentiel et général (p. 267). » Par exemple, étant donnés quelques individus ou quelques faits d'un certain genre, comment trouver la loi de ces faits ou le genre? « Pour cela, il ne s'agit « pas d'accumuler les faits, mais d'élaguer, de retrancher, de rejeter les « circonstances particulières qui font obstacle à une généralisation légi- « time (p. 275). » Ce point est traité par M. Waddington d'une manière remarquable (p. 173 et suivantes). Tout individu a évidemment tous les caractères du genre auquel il appartient. Le genre aussi a sa *compréhension*, c'est-à-dire un ensemble de caractères qui le constituent. Cette *compréhension* est beaucoup moindre assurément que celle de l'individu, lequel surajoute à la *compréhension* du genre une foule de qualités individuelles et accidentelles. Donc, si l'on sait bien faire l'*élimination*, on peut, à partir d'un seul individu, trouver le *genre*. L'induction n'a donc pas besoin d'un grand nombre de faits ou d'individus, encore moins de tous les faits ou individus, mais d'un petit nombre de faits ou d'individus bien traités. « Le genre est dans les individus. Il y est tout entier par sa « *compréhension*, seulement il y est avec d'autres éléments qui, en aug- « mentant cette *compréhension*, diminuent son *extension*. Il résulte « de là qu'un genre peut tomber sous l'observation, et que la difficulté « n'est pas de l'avoir tout entier, mais de l'avoir seul et pur de tout mé- « lange. C'est là le vrai problème de la méthode inductive (p. 279). » Ces pages excellentes anéantissent enfin l'éternelle objection faite à la méthode inductive par les logiciens abstraits qui, depuis Aristote, ne cessent de répéter que l'induction, ou bien a vu tous les individus et tous les faits, et qu'alors sa conclusion n'est qu'une tautologie, une addition puérile; ou bien qu'elle n'a pas vu tous les individus et tous les faits, et

timent, ce besoin, cette tendance, ce ressort qui cherche l'idée claire de l'être et de la cause.

17. Cet élan de la raison humaine, qui, à partir d'un être quelconque ou d'une cause quelconque, s'élève à l'idée nécessaire, absolue, de l'être même, de l'être infini, de Dieu et de ses attributs; puis, à l'idée de cause première et de cause finale (cause de l'être fini, fin vers laquelle il

qu'alors sa conclusion n'est que conjecturale et vraisemblable, et peut être renversée par un seul fait nouveau. « On voit clairement, dit l'au- « teur, qu'il est plus facile d'observer tous les caractères d'un genre dans « un fait donné que de les observer seuls. On voit aussi qu'il n'est pas « nécessaire, pour obtenir un jugement général, d'énumérer des faits, « d'accumuler des observations et d'en dresser un interminable catalo- « gue; il s'agit plutôt d'éliminer du premier fait qu'on a étudié toutes les « qualités et toutes les circonstances étrangères au genre qu'il repré- « sente : il s'agit, en observant certains individus, pris dans un genre, « de n'y considérer que ce genre lui-même pur de tout mélange, c'est-à- « dire les caractères qui le constituent, et qui sont communs à tous les « individus où il se réalise. L'induction n'a pas besoin, pour se légiti- « mer, de s'appuyer sur un grand nombre d'observations; il lui suffit de « quelques individus, mais bien choisis, mais dégagés de tout ce qui est « accessoire, mais observés avec cette abstraction soutenue qui fait la « force des démonstrations géométriques. On raisonne, en apparence, sur « un exemple particulier; en réalité, on contemple le genre tout entier « représenté par cet échantillon. L'observation porte sur quelque chose « de concret; mais la pensée en dégage l'abstrait, et, ne considérant que « lui, s'élève au-dessus des sens et de l'apparence grossière, jusqu'à l'idée « et à la vérité universelles. Voilà pourquoi l'induction, méthodiquement « employée, procède, non par addition, mais par retranchement; non par « énumération des faits, mais par élimination de tout ce qui est particulier « dans les faits qu'on observe. De là, la nécessité de varier les expérien- « ces, un petit nombre d'expériences bien faites pouvant nous conduire à « la connaissance du genre dans sa pureté, et, par suite, dans toute son « extension. De cette manière seulement on rendra l'induction aussi ri- « goureuse que possible. »

tend), c'est là ce que j'appelle l'acte et le procédé fondamental de la vie raisonnable. C'est le type du principal des deux mouvements de la raison, du procédé de transcendance.

18. Il était juste que l'induction, celui des deux procédés qui commence, s'appuyât sur le sens ou sentiment, première puissance de l'âme, afin de déployer la seconde puissance, l'intelligence. Son rôle est d'aller du sens à la raison, ou du fait à l'idée [1].

19. On dit parfois : La déduction s'appuie sur les principes que lui donne l'induction. Mais sur quoi s'appuie l'induction? L'induction, ce mouvement premier de la raison, s'appuie toujours sur le sens divin, impliquant les deux principes nécessaires et fondamentaux, *plutôt sentis que vus*. Puis, en particulier, elle s'appuie, en physique sur les faits sensibles, et en psychologie sur le sens intime. Voilà pourquoi l'on confond souvent l'induction, en psychologie ou théologie naturelle, avec le sentiment, en physique avec l'expérience. Ce qui est vrai, c'est que l'expérience est le point d'appui, le sentiment est le ressort du mouvement.

20. Le sentiment joue dans le procédé inductif, aussi bien que dans la poésie, un rôle parfaitement légitime. Le sentiment n'est pas ténèbres pures, simple passion. Le sen-

[1] Ici est toute l'idée du beau livre de M. Whewel sur l'induction. L'induction, dit-il, est le passage entre les deux termes de l'antithèse philosophique fondamentale : choses et pensées, vérités expérimentales et vérités nécessaires, faits et théories, sensations et idées, sentiment et réflexion, objectif et subjectif, matière et forme. L'induction est le lien des deux, le passage, la transcendance de l'un à l'autre.

timent est lumière implicite en même temps qu'émotion. La lumière implicite, étant donné le point d'appui ou l'occasion, s'élance pour s'expliquer et pour se déployer. Évidemment, elle a ce droit. Et dans l'exercice de ce droit, elle mène au vrai, tout autant que la lumière claire formulée en majeures ou principes de déduction.

21. Mais quel est le chemin, le procédé que suit la lumière implicite pour s'expliquer? Quel est ce procédé de transcendance qui, sous l'influence du ressort, s'élance du point d'appui vers les idées, les lois, les genres, les causes.

Comment, à partir de quelques individus, le procédé de transcendance parvient-il à l'idée du genre? Comment, à partir de quelques faits, arrive-t-il à la loi des faits ou à la cause des faits? Comment, à partir du particulier, du variable et du fini, s'élève-t-il aux idées générales, nécessaires, marquées du caractère de l'infini?

Je dis d'abord que, sans le ressort du sentiment, qui est la lumière implicite que Dieu donne parce qu'il se fait sentir, et comme être absolu, et comme cause première et finale, sans ce ressort du sens divin, cet élan ou procédé de transcendance ne serait pas possible. L'âme ne va point à Dieu sans Dieu. Mais, étant donné ce ressort, voici comment le point d'appui ou l'occasion des faits, des individus contingents, finis et variables, peut mener aux idées, aux lois, aux causes, au nécessaire, à l'universel, à l'immuable, à l'infini.

C'est que tout fait est soumis à sa loi et marche dans la voie qu'elle lui trace; chaque individu porte tous les caractères de son genre; il les porte nécessairement tous, sans

exception; chaque effet dépend de sa cause et en manifeste l'action : chaque existence vivante développe, en vivant, sa forme, son idée, et tend à exprimer cet idéal qui la produit, la porte, la pousse comme cause première, et qui l'attire et la déploie comme cause finale. Donc, à partir du fait, de l'effet, de l'individu et de toute existence, on peut trouver la loi, la cause, le genre, l'idée.

22. L'induction ne manque donc pas de données, comme on le dit ordinairement. Loin d'en manquer, elle en a trop. Les faits sont régis par beaucoup de lois qui se croisent; l'individu ajoute aux caractères essentiels du genre ses propres caractères individuels, accidentels et variables dans le genre; les effets sont des effets mixtes; chaque être est enveloppé de milliers de limites et de bornes particulières qui réduisent l'*extension*[1] de l'idée, qui cachent et particularisent le général, l'universel. C'est donc évidemment un procédé d'élimination qu'il faut ici. *Effacez l'accident, retranchez la limite et les bornes*, tel est le procédé que nous avons très-amplement expliqué dans cette *Logique* et dans la *Connaissance de Dieu*.

23. Mais comment effacer l'accidentel, comment effacer ces limites individuelles? Par la variation des expériences, qui mettent en saillie l'essentiel et qui effacent l'accidentel. Comment encore? Par le tact, par le génie, par la divination, par la tendance du sentiment et du ressort, qui pousse à travers l'accident et le particulier, à travers le variable et le multiple, à l'essentiel, au simple, au nécessaire, au

[1] Voyez, sur ce sujet, les excellentes pages de M. Waddington, *Essais de logique*, p. 275 et suivantes. Nous en avons cité ci-dessus une partie.

permanent et à l'universel. N'oublions donc jamais que nous sommes poussés par la vérité, par Dieu, par la nature et par notre âme. Comment encore? Par la raison claire, qui, si elle est développée, porte en elle des idées, des formes abstraites, des lois géométriques, formes et lois auxquelles elle cherche à ramener les phénomènes, qui, de fait, s'y ramènent.

24. Résumons les principaux exemples d'induction que nous donne l'histoire de la science. Le type classique de l'induction savante, la première grande application historique et féconde, est celle qui a créé l'astronomie. Kepler procède ainsi qu'il suit : d'abord il possédait la géométrie, ce code, cet arsenal des lois du monde physique; puis, il avait rassemblé des faits : double préparation à l'induction. Il fallait élaguer de ces faits, d'abord la confusion et l'illusion des apparences; puis, dans ces faits bien précisés, éliminer les rapports accidentels et variables de point à point, pour saisir le rapport constant et simple de tous les points. Ce rapport simple, ce rapport constant, c'était la loi, c'était l'ellipse.

25. Je veux citer à ce sujet une page où M. Poinsot, à propos de Kepler, en parlant de la loi de l'égalité des aires décrites en temps égaux, expose la méthode générale par laquelle l'esprit humain cherche la science. « L'origine de ces idées, « dit M. Poinsot, remonte à Kepler, qui le premier ima- « gina de considérer l'aire du rayon vecteur d'une planète « dans son mouvement autour du soleil. Et si l'on cherche « ce qui a pu lui donner cette idée, on trouvera, ce me « semble, qu'il y parvint, *non point par hasard,* comme « on pourrait le croire d'abord, mais *par une certaine*

« *marche naturelle* que je veux indiquer, *parce qu'elle*
« *se retrouve dans toutes nos recherches, et qu'elle*
« *résulte, pour ainsi dire, de la nature même de l'es-*
« *prit humain.*

« Et, en effet, nous ne connaissons en toute lumière « qu'une seule loi ; c'est celle de *la constance* et de l'*unifor-* « *mité.* C'est à cette idée simple que nous cherchons à réduire « toutes les autres, et c'est uniquement dans cette réduc- « tion que consiste pour nous la science. *Ainsi, quand* « *nous étudions les choses qui changent, pour décou-* « *vrir ce qu'on appelle la loi de leurs variations, notre* « *unique objet est de trouver ce qu'il peut y avoir* d'u- « niforme et de constant *au milieu des choses qui va-* « *rient*..... Tel est, je crois, le mouvement *qu'on pour-* « *rait même remarquer* DANS LA GÉOMÉTRIE ET DANS « L'ANALYSE, *mais dont l'astronomie nous offre ici l'i-* « *mage la plus sensible*[1]. »

26. Le second grand exemple d'induction scientifique est celui qui créa le calcul infinitésimal. Je veux encore résumer avec soin cet exemple sous un point de vue tout nouveau.

Le problème général que pose le calcul différentiel est celui-ci : Étant donnée une différence, une variation entre deux faits, deux grandeurs, deux vitesses, deux positions, deux forces dépendant d'une même loi, trouver sous cette différence et cette variation, et cette pluralité, l'unité de la loi, l'élément immuable qui est l'expression de la loi.

Étant donnés, par exemple, des points d'une courbe,

[1] *Statique*, p. 382, 9e édition.

trouver dans leurs positions différentes, dans les rapports particuliers dépendant de ces positions, le rapport essentiel qui les lie tous comme point d'une courbe unique et définie. Pour cela, l'analyse étudie ces rapports, et y découvre deux parties, l'une qui dépend de la position relative des différents points sur la courbe, l'autre qui dépend de ce qu'ils appartiennent tous à la même courbe. La position relative des deux points peut varier indéfiniment, mais leur rapport, en tant que points de la même courbe, est manifestement invariable. L'analyse décompose en ses deux éléments la donnée complexe du rapport des différents points. Dans tous les cas elle trouve que le rapport renferme deux éléments, l'un indéfiniment variable et l'autre parfaitement fixe. Il y a une multitude de relations possibles des points divers selon leur éparpillement ; il n'y a qu'une relation possible entre eux, en tant que points de la même courbe. Dans tous les cas, sans exception, l'analyse infinitésimale trouve une formule générale où les deux éléments sont mis à part, en évidence. Cette formule est celle-ci : $f'x + X\Delta x$[1]. Dans ce binôme, le premier terme est invariable tant qu'il s'agit de la même courbe, et le second est variable dès que les points comparés se déplacent. De sorte que les deux éléments, l'élément variable et l'élément invariable, étant bien mis à part, il suffit d'effacer le premier pour garder le second. C'est le type de cette élimination que la science naturelle demande à l'induction pour l'élever de l'individu au genre, en effaçant les carac

[1] X est une fonction de x, qui, en général, ne devient point infini lorsque Δx s'annulle. Δx est la différence *finie*

tères individuels, accidentels, pour ne garder que les caractères génériques.

Ainsi l'analyse opère en géométrie pure, en algèbre pure, ce que Bacon demande de l'induction lorsqu'il dit : « L'induction est l'art d'interroger la nature. Par elle on « trouve, sous le variable, les traces du permanent, du « stable, de l'essentiel. » L'analyse trouve, sous les positions infiniment variables des points éparpillés, le rapport essentiel, et permanent, et stable qui les lie tous. Et, en général, sous les variations indéfinies de grandeurs quelconques, variant sous une loi, elle trouve cette loi qui gouverne ces variations. Elle dégage ce qui est commun dans ces diversités ; dans ces données multiples elle trouve cette unité. Dans les états particuliers des grandeurs variables, elle découvre la loi générale qui lie tous ces états particuliers. L'analyse infinitésimale, dans sa première partie, est donc essentiellement un procédé qui passe du variable au permanent, de la multiplicité à l'unité, des cas particuliers à la loi.

27. Répétons tout ceci sous une forme un peu différente pour être mieux compris.

Étant donnés des points éparpillés situés sur une courbe, l'analyse en prend un quelconque pour terme de comparaison, et lui rapporte les autres qui s'en écartent chacun selon sa position particulière. Le rapport variable et total de chaque point, au point de comparaison, s'appelle la *différence ;* et la partie essentielle de ce rapport, qui vient de ce que tous ces points sont des points d'une même courbe, se nomme *différentielle.* Or, l'admirable secret de l'analyse consiste à trouver toujours, par une opération

très-simple, la *différentielle* dans la *différence*. Et cette opération consiste précisément à effacer les différences des positions individuelles, pour obtenir ainsi l'unité de la loi commune. Mais comment l'analyse efface-t-elle ces différences, variables pour chaque point, afin de n'avoir plus que le rapport constant et permanent qui lie tous les points de la courbe? C'est en sortant de la quantité finie, en s'élevant au-dessus de la quantité, jusqu'à cette limite de la quantité que Leibniz dit extérieure à la quantité, *afin d'analyser*, dit-il, *l'indivisible et l'infini*. Et comment sortir de la quantité, quand il s'agit de points dispersés dans l'espace? C'est précisément en supposant et en posant que ces points cessent d'être dispersés, et se recueillent en un. Alors les différences sont effacées, et il n'y a plus que la différentielle. Alors on étudie la courbe, en dehors de l'espace, de l'éparpillement et de la quantité, dans cette simplicité idéale où, selon le mot d'un grand géomètre, *toute la courbe*, à l'œil de l'esprit, *est comme rassemblée en un point. On voit toutes les affections de la courbe en ce point* [1]. Et en effet, la simple différentielle implique et donne toutes les propriétés de la courbe. Là est vraiment le type de tout le procédé inductif.

28. Voici un rapprochement très-frappant. Il semble que Geoffroy Saint-Hilaire a en vue l'analyse infinitésimale, à laquelle certes il ne pensait pas, lorsqu'il décrit sa méthode d'anatomie philosophique.

Rappelons que l'analyse géométrique cherche l'élément fixe et permanent, c'est-à-dire la partie fixe, invariable et

[1] M. Cauchy.

permanente du rapport qui lie des points éparpillés d'une même courbe ; ou, plus généralement, la partie fixe qui subsiste sous les différences des grandeurs variables, quand les grandeurs varient sous une même loi.

Or, voici que Geoffroy Saint-Hilaire nous dit : « L'ancienne « méthode » (l'empirisme qui observe et décrit, mais n'induit pas, ne raisonne pas, qui ne va pas aux lois et ne cherche pas l'unité), « l'ancienne méthode, dit-il [1], se propose « de connaître *les différences ;* elle n'a pas d'autre soin..... « ce ne sont pas *les rapports* qui préoccupent..... On ne « cherche que des faits différents [2]. La description est la « seule chose qu'on en veuille donner. On abandonne l'idée « des différences *relatives*, *quand les rapports sont mas-* « *qués* [3]..... On se contente des différences observées.....

« Opposons à ces procédés ce que prescrit la théorie *des* « *analogues* pour arriver à une détermination sévère et « philosophique des organes.

« Pour échapper à l'influence solliciteuse des formes..... « on commence par chercher le sujet *qui donne la condi-* « *tion (la loi) indépendamment de toutes les disposi-* « *tions accessoires*... et *qui retienne invariablement,* « *nonobstant toutes ses modifications possibles, le fait* « *de sa primitive essence*, *son caractère philosophique* « *d'unité* [4]. Sans m'arrêter aux considérations de formes « et de fonctions, qui sont des conditions tout à fait secon- « daires..... je vois ce sujet fixe : c'est lui qu'abstraitement

[1] *Principes de philosophie zoologique*, 1830, p. 4.

[2] *Ibid.*, p. 7. — [3] *Ibid.*, p. 8.

[4] *Principes de philosophie géologique*, 1830, p. 95.

« et tout seul je considère d'abord. *Avec cet élément ana-*
« *tomique ainsi isolé, ainsi dégagé des considérations*
« *de formes et d'usage...* avec cet élément tout seul, je
« compare un même fait dans toute la série animale..... et
« je parcours sans m'étonner toutes les métamorphoses de
« l'organe que je considère[1]..... de cet organe qui possède
« son caractère d'essence à part, qui est toujours lui-même,
« un être identique, inaltérable en ce point, et cela indé-
« pendamment de toutes considérations ultérieures[2]. Cette
« nouvelle méthode, je la donne comme un instrument de
« recherches..... et elle est effectivement un véritable ins-
« trument de découvertes, si elle procède avec discerne-
« ment et conformément à ses lois..... *Avant elle toutes*
« *les analogies cachées sous le voile des grandes méta-*
« *morphoses n'étaient pas même soupçonnées...* par elle
« seule on peut résoudre les problèmes les plus difficiles,
« *ramener les plus singulières métamorphoses, com-*
« *prendre tant de variations si extraordinaires,* qu'elles
« ont fait soupçonner plusieurs plans de composition ani-
« male. S'en tenir aux seuls faits observables... c'est re-
« noncer à de hautes révélations qu'une étude plus géné-
« rale et plus philosophique de la constitution des organes
« peut amener. Car... s'il est tenu compte de tous les dé-
« veloppements possibles de l'animalité, tant de ceux d'une
« même espèce traversant les âges de la vie, que de ceux
« de toute la série zoologique, s'élevant par degrés à la
« plus grande complication organique, on arrive à un fait
« simple qui est la condition la plus générale de l'organi-

[1] *Ibid.*, p. 12. — [2] *Ibid.*, p. 13.

« sation..... alors, c'est comme un seul être qui apparaît.
« Il est, il réside dans l'animalité, être abstrait, qui est
« tangible par nos sens sous des figures diverses..... Telle
« est, ajoute enfin l'illustre auteur, telle est notre manière
« de comprendre la nature, de la considérer comme la
« manifestation glorieuse de la puissance créatrice, et de
« trouver dans cet immense spectacle des choses créées,
« des motifs d'admiration, de gratitude et d'amour. »

Voilà bien la recherche du permanent, de l'invariable, de l'essentiel, sous la variété des métamorphoses et la multiplicité des apparences. Voilà bien la recherche de l'unité dans la diversité la plus immense. On ne veut ni s'arrêter à la description des faits, ni même à la comparaison par description des différences, mais on veut, sous les différences, sous le masque des métamorphoses, découvrir l'élément fixe, essentiel, permanent, qui constitue dans toute la série animale tel organe, et dans toute la série encore, l'idée même de l'animalité. Telle est, comme on le dit, la vraie méthode, celle qui cherche et celle qui découvre, celle qui monte aux principes, et qui peut s'élever jusqu'à glorifier Dieu dans la nature.

29. En joignant à ces trois exemples la découverte de la gravitation universelle, nous avons les plus grands résultats de l'induction appliquée à la science du monde des corps et du grand monde de la géométrie.

30. Or, la méthode est la même, soit pour la connaissance de l'âme, soit pour la connaissance de Dieu. Nous l'avons amplement et souvent montré.

31. Pour mieux comprendre l'unité, l'universalité du procédé, il faut remonter aux définitions d'Aristote et de

Platon. Aristote le caractérise par l'absence de moyen terme entre le point de départ et la conclusion, c'est-à-dire par la transcendance. Platon, ce qui revient au même, le caractérise en disant qu'il s'élève plus haut que le point de départ. C'est bien encore la transcendance. Aristote le définit le *passage régulier du particulier à l'universel.* Et Platon le définit l'*élan dialectique qui va des phénomènes aux idées.* Je m'arrête à cette dernière définition qui implique tout.

Mais j'entends ici avec Platon, saint Augustin et la théologie, que ces idées sont en Dieu et sont Dieu. Les idées immuables, les vrais genres, les vraies formes, sont les idées de Dieu, les idées créatrices et vivificatrices, modèles et causes, et fin des créatures[1].

[1] M. Waddington n'est pas assez nettement affirmatif sur ce point; cependant il s'exprime fort à propos ainsi qu'il suit : « Socrate disait qu'il « n'y a de science que de l'universel ; Platon réalisait les genres ; Aristote « leur accordait l'éternité ; les stoïciens y voyaient les raisons essentielles « de toutes choses ; les scholastiques en faisaient dépendre la métaphy- « sique, aussi bien que la logique. Bacon, à son tour, se préoccupe uni- « quement des genres ; Descartes et ses successeurs expliquent tout par « les idées ; Malebranche nous les fait voir en Dieu, et les philosophes du « XVIIIe siècle les mettent dans la nature, sous le nom de lois générales ; « les plus spiritualistes d'entre eux en font les pensées mêmes de Dieu ou « les objets de la pensée divine : exagération manifeste, qui fait descendre « la science suprême au niveau de la science humaine ; mais n'est-on pas « allé encore plus loin de nos jours en divinisant l'un de ces genres, « l'humanité ?

« Sous toutes ces formes diverses, il y a un consentement universel en « faveur de cette vérité qu'aux yeux de l'homme, les choses contingentes « ne se suffisent pas, et qu'il lui faut absolument concevoir et connaître « quelque chose d'universel, de fixe et de durable. C'est la condition de « tout savoir humain, d'attribuer aux genres ces caractères : il nous faut,

32. Il est bien remarquable que, sur ce point, Bacon donne raison à Platon. « Il est manifeste, dit Bacon, que « Platon, ce sublime génie, qui voyait tout, a vu dans sa « doctrine des idées que les *formes* sont le véritable objet « de la science[1]. » Ailleurs : « L'*induction,* celle qui sera « utile pour inventer et démontrer, doit séparer, exclure, « éliminer... ce qui n'a pas encore été tenté, si ce n'est par « Platon qui, pour discuter les idées, s'est certainement « servi de cette forme de l'induction[2]. » Ailleurs encore : « Platon, ce grand génie, qui osa prétendre à la connais- « sance des *formes,* et se servit en tout de l'induction[3]. »

33. Mais de quelque manière que Bacon l'entendît, nous l'entendons, quant à nous, précisément comme Platon et comme saint Augustin. Les idées, pour nous, sont les idées de Dieu, qui sont en Dieu, et qui sont Dieu. Ces idées-là sont la vérité même. Nous, nous en prenons une connaissance telle quelle. Et pour le mieux comprendre, je suppose qu'il s'agit de l'homme, ou, mieux encore, qu'il s'agit d'un seul homme, et que cet homme est moi.

« ou renoncer à toute science, ou croire à la perpétuité des genres. » (*Essais,* p. 285.) Si c'est là la condition de tout savoir humain, il faut en effet se décider en faveur de cette condition, mais sans craindre le panthéisme. Certes, la notion des genres n'est pas dans notre esprit ce qu'elle est dans l'esprit de Dieu ; mais nous avons cependant de ces genres ou idées éternelles, qui sont en Dieu et qui sont Dieu, certaines notions abstraites, mais exactes, utiles, fécondes ; de même que nous avons de Dieu une notion abstraite, mais vraie, nécessaire, indispensable et souverainement féconde. De ce point de vue, la vraie recherche des genres, à partir des individus, est, au fond, une recherche de Dieu à partir du créé, une transcendance du fini à l'infini, du contingent au nécessaire.

[1] *OEuvres phil. de Bacon*, par Bouillet, t. I, p. 188.

[2] *Ibid.*, t. II, p. 62. — [3] *Ibid.*, t. II, p. 367.

Il y a l'idée que Dieu a de moi de toute éternité. Cette idée qui est Dieu me crée, me porte, me pousse, me vivifie, m'attire vers l'idéal, mon idéal qu'elle est. Toute la science que l'on pourrait avoir de cet homme que je suis, *est dans cet idéal infiniment*, et toute la vie que cet homme, et que l'homme peut développer, est infinie et actuelle dans cet idéal. Dans l'homme, en moi, cette science et cette vie sont finies. Mais cette science et cette vie, si elles cherchent et marchent, et suivent leur loi et leur inspiration, cette science, cette vie, tendent et convergent vers cette science et cette vie infinies, comme une série géométrique converge vers sa limite; elles vont vers ce terme suprême dont elles s'approchent toujours sans l'atteindre jamais.

34. Mais voici deux merveilles. La première, c'est que la raison a le pouvoir d'atteindre, d'une certaine manière, ce dernier terme. Elle a cette faculté de transcendance qui va du fini à l'infini. En éliminant la notion du fini, en tant que fini, en effaçant les bornes qui le resserrent, elle obtient de son infini correspondant des notions abstraites, mais exactes. Elle possède des notions vraies, profondes, créatrices de la science, sur le genre, la loi, la cause et la fin de l'être fini, variable, individuel. C'est une certaine vue indirecte de l'idéal, qui est Dieu.

35. Voici l'autre merveille[1], beaucoup plus grande encore, c'est que Dieu, lui aussi, par une sorte de divine transcendance, Dieu veut unir l'être fini et contingent à sa loi, à sa cause, à sa fin, à son idéal infini. En sorte que, par une bienheureuse et surnaturelle hypothèse, que pose

[1] Voyez la *Connaissance de l'âme*, livre III, chap. V, nº IV.

la toute-puissante bonté de Dieu (et qu'imite le géomètre quand il suppose une série infinie), l'être borné, mortel, contingent que je suis, et d'autre part, mon idéal éternel, infini, qui est Dieu, ces deux natures, que séparait l'abîme, *sont en un*, et deviennent *une même vie.* Mon être contingent, mon développement toujours nécessairement fini est complété par l'actuelle infinité de l'idée créatrice et vivificatrice vers laquelle je tendais. Ceci est la donnée surnaturelle qu'introduit dans le monde l'incarnation de Dieu.

36. Mais par quel procédé moral l'homme s'unit-il à cette donnée, à cette force de transcendance qui l'attire jusqu'à Dieu régénérateur? Précisément par le retranchement et le renoncement, par la suppression des obstacles, des accidents de l'erreur et du mal, par la subordination de l'individuel, par cette *mort philosophique* déjà entrevue par Platon, par la *mortification* chrétienne, par le sacrifice, par la croix, qui, loin d'être l'*anéantissement pervers* des faux mystiques, renouvelle, transfigure, glorifie l'individu en l'unissant à sa source infinie.

CONCLUSIONS.

I

Nous croyons avoir établi que la raison humaine a deux mouvements essentiels, nécessaires, suffisants, savoir un

mouvement de déduction qui va par voie d'identité, et un mouvement d'induction qui va par transcendance.

Ces deux mouvements, également nécessaires, légitimes, scientifiques, sont la vie même de la raison dans toutes les sciences et dans toutes les directions de l'esprit.

La déduction règne partout pour tout développer, tout expliquer ou démontrer, et l'induction, procédé de transcendance et d'invention, commence tout, soit qu'il faille, en physique, s'élever des effets aux causes ou des phénomènes contingents aux lois géométriques ; soit qu'il faille, en géométrie, conclure ou du fini à l'infini, ou d'une série à la limite que la série n'atteint jamais ; soit enfin que la philosophie, à partir du spectacle de la nature, s'élève jusqu'à la cause première, jusqu'à l'idée précise et scientifique de l'existence nécessaire de Dieu et de ses attributs [1].

[1] Est-il nécessaire de répondre, ici encore, à un critique, qui nous accusait, à propos du livre de la *Connaissance de Dieu,* d'avoir prétendu découvrir une nouvelle preuve de l'existence de Dieu, la preuve par le calcul infinitésimal? Dans cette *Logique*, dès la première édition, nous répondions ceci : « Pour nous, nous n'avons jamais eu cette ridicule pen- « sée. » Au fond, il n'y a qu'une preuve de l'existence de Dieu, et presque toutes les formes en sont bonnes : les plus anciennes, surtout les plus vulgaires, sont les meilleures. Mais quelle est la nature logique de cette preuve, qui est unique au fond? Le scepticisme n'a-t-il pas le droit d'affirmer que la preuve n'est pas rigoureuse, parce qu'elle n'est pas purement syllogistique et déductive? Nous répondons que le scepticisme n'a pas ce droit : nous disons que cette preuve, donnée par la raison, qui y emploie les deux mouvements nécessaires, les deux procédés essentiels par transcendance et par identité, cette preuve, dis-je, est aussi rigoureuse que les démonstrations géométriques, qui procèdent elles-mêmes soit par transcendance, soit par identité. Tout notre usage de la géométrie en ceci est de démontrer que les deux procédés logiques de la raison sont légitimes, puisqu'ils sont employés l'un et l'autre en géométrie,

Ceci étant compris, le lecteur est prié de vouloir bien lire, de ce point de vue, la Préface de notre première édition.

L'importance de ce point de logique est à nos yeux fort grande. Les embarras de la philosophie depuis plusieurs siècles, dans l'Europe entière, viennent de l'oubli de la logique. Ils viennent surtout de l'oubli complet du principal des procédés de la raison, de celui qui commence.

Et c'est justement pour cela que la philosophie — je parle de la philosophie séparée — ne cesse depuis trois siècles de chercher son commencement. En attendant, elle ne commence point.

Et non-seulement les philosophes abstraits ne commencent point, mais qu'ont-ils fait en cherchant ainsi ce commencement qui est déjà donné, qui est décrit par Platon et par Aristote, qui est connu et pratiqué par tous les grands esprits, continuellement mis en œuvre par la raison vulgaire, glorifié par la poésie, manifesté dans la géométrie, organisé par les modernes dans l'algèbre et dans le calcul, et toujours à l'usage de tous les hommes qui suivent la raison telle qu'elle est, au lieu de vouloir la créer? Qu'ont-ils fait, dis-je, en cherchant à refaire le commencement de la raison ? Ils ont aboli la logique; ils ont abouti à Hégel qui supprime la logique entière, en niant à la fois les deux principes d'*identité* et de *transcendance,* sur lesquels reposent non-seulement les deux procédés du raisonnement, mais encore les deux formes nécessaires et irréductibles du jugement[1].

[1] Voyez la *Connaissance de l'âme*, liv. III, chap. III, n° IV.

Et ces théoriciens ont en effet tellement aboli la logique, je dis même la raison, dans la classe moyenne des penseurs, que, depuis plus de cinquante ans, nous avons en Europe de nombreuses écoles scientifiques qui posent comme méthode l'*expérience sans raisonnement.* Ces écoles soutiennent « que c'est à l'expérimentation seule « qu'il faut s'en tenir, sans mélange de raisonnement[1]. » Ils ont tellement aboli la logique que les hommes intelligents en sont réduits à protester, assez timidement encore, et à demander, pour la raison et le raisonnement, quelque droit sur la science. Cela peut paraître incroyable ; mais voici l'une de ces protestations : « L'expérimentation, dont on abuse tant de nos jours, pas plus que l'ob-« servation la plus laborieuse et la plus intelligente, ne « peuvent suffire, à moins qu'elles ne soient l'une et l'autre « dirigées et vivifiées par la raison. *Ceux qui semblent « peu disposés à accorder à cette noble faculté* (la rai-« son !) *l'empire des sciences,* oublient que les plus belles « découvertes, les plus grandes conquêtes scientifiques « sont dues à des hommes qui savaient unir à l'observa-« tion un esprit fortifié par la réflexion et exercé à com-« prendre les idées abstraites[2]. » Ainsi l'on en est réduit, de nos jours, à réclamer pour la raison l'empire des sciences. On avait donc vraiment aboli la logique.

Qu'il nous soit permis de citer, comme un exemple re-

[1] Voyez l'*Éloge académique de Magendie,* prononcé par M. Dubois d'Amiens. Il est inutile d'ajouter que le savant et spirituel secrétaire de l'Académie de médecine juge cette doctrine comme elle mérite de l'être.

[2] Ed. Monneret, *Traité de pathologie médicale.*

marquable de cette abolition de la logique, la manière même dont notre *Logique* a été attaquée. Un écrivain, qui n'est point de cette école matérialiste, dédaigneuse de la raison et du raisonnement; un professeur qui, par sa charge, ne s'occupe que de philosophie; qui est l'un des représentants de la philosophie séparée la plus sage, cet écrivain croit nous renverser en essayant de démontrer que la raison n'a pas les mêmes lois et les mêmes procédés logiques partout où elle raisonne. Il attribue à la métaphysique une logique spéciale, une autre à la physique, et une troisième à la géométrie. Cela posé, il déclare fausse, nouvelle, absurde, une logique qui fait voir, ce qui d'avance est évident et n'avait pas encore été nié, que la raison a les mêmes lois logiques et les mêmes procédés fondamentaux partout où elle s'exerce [1].

[1] Voyez notre réponse à cette singulière attaque à la fin du tome II. Voici d'ailleurs le résumé de cette critique.

On essaie de montrer que le procédé de la raison qui va par transcendance, soit du contingent au nécessaire, soit du fini à l'infini, ne peut être applicable en physique ni en géométrie.

Pour la physique, voici la raison. C'est que : « la physique et l'induc-« tion ne sortent pas du domaine de la contingence (p. 926). » Notre critique n'oublie qu'un point, c'est que toute la physique moderne consiste précisément, comme s'exprime Newton au début même du livre des *Principes*, à ramener les faits aux lois mathématiques. (Cum recentiores... phenomena naturæ ad *leges mathematicas* revocare aggressi sint.) Or, si je ne me trompe, les lois mathématiques sortent du domaine de la contingence. Certes, les lois de la nature ne sont pas nécessaires en ce sens qu'elles n'eussent pu être différentes. Mais toute notion mathématique en elle-même est notion nécessaire. Donc, quand la raison passe des phénomènes aux lois mathématiques, c'est-à-dire de données contingentes à des notions nécessaires, elle va du contingent au nécessaire.

Si l'auteur de la polémique avait pris la peine, non pas d'étudier la

Quoi qu'il en soit, je me crois en droit d'affirmer qu'en dehors des écoles ecclésiastiques, la logique théorique est presque abolie parmi nous.

De plus, en dehors des sciences physiques et mathématiques où règne et triomphe pratiquement la logique véri-

physique, mais seulement de s'informer sommairement de ce qu'est la physique, il eût évité l'inconvénient de soutenir que cette science, qui est à peu près tout entière géométrique, ne sort pas du domaine de la contingence. Peut-être aussi se fût-il épargné le regret d'avoir émis, sous forme de profondeur scientifique, cette assertion, aussi surprenante pour la science que pour le sens commun, savoir : que la lumière, l'électricité, la chaleur, « ne sont que des hypothèses imaginées pour lier les phéno- « mènes (p. 926). »

Quant à la géométrie, voici pourquoi, selon notre critique, le procédé qui va du fini à l'infini ne saurait lui être applicable. « C'est que les ma- « thématiques ne sortent pas de la notion de *leur grandeur*, pas plus « que la physique de la notion de la contingence (p. 933). » Donc, si elles ne sortent pas de la notion de *leur grandeur* (il paraît que grandeur mathématique doit signifier grandeur finie), si, dis-je, la géométrie ne sort pas de l'idée de la grandeur finie, il est évident qu'il ne peut y avoir, en mathématique, aucun passage du fini à l'infini. Mais pour établir ce point, notre critique est obligé de nier le calcul infinitésimal, c'est-à-dire de soutenir cette grosse faute de géométrie que le calcul infinitésimal n'est qu'une affaire d'approximation. Il est obligé d'émettre deux propositions dénuées de sens, savoir que l'infiniment petit, c'est le fini devenant petit, et que l'infiniment grand, c'est le fini devenu grand.

Telles sont les deux raisons par lesquelles on démontre qu'il y a, pour la métaphysique, une logique toute spéciale, qui ne descend ni en physique ni en géométrie, et que nous, qui avons cru à l'unité de la logique humaine, sommes dans une grande erreur.

Tout le reste de la critique consiste en trois points que voici : on nous adresse ces trois reproches :

Premier reproche. *Vouloir faire une logique nouvelle qui consiste surtout dans une nouvelle théorie de l'induction.* A quoi nous répondons par ces mots de notre critique, parlant de nous : « L'induction qu'il pro- « pose est morte avec le moyen âge. *Il ne la* RESSUSCITERA PAS (p. 319). »

table, je dis que l'abolition de la logique spéculative exerce sur la logique pratique, sur la philosophie entière, sur les lettres, sur la vie, sur l'esprit public, sur la raison de tous, la plus désastreuse influence. Une logique mutilée ou perverse, répandue dans les masses par l'exemple et par de

Donc, selon notre critique lui-même, nous ne prétendons pas créer une nouvelle induction, un *novum organum*, comme Bacon, ni dès lors une logique nouvelle. A quoi nous ajoutons encore ce résumé que l'on donne de notre tentative philosophique : « Vouloir ramener les esprits à la « Somme philosophique de saint Thomas d'Aquin (p. 942). » Telle est, en effet, en grande partie, notre intention. Ce qui, d'ailleurs, ne nous empêche en rien de prétendre à l'honneur d'avoir contribué au développement de la théorie de l'induction.

Second reproche. *Avoir pris pour grande formule logique une certaine formule d'algèbre dénuée de sens.* Réponse. D'abord cette formule d'algèbre ne se trouve pas dans notre *Logique*. C'est un fait. En outre, elle n'a aucun rapport ni direct, ni indirect, aux idées développées dans cette *Logique*. Enfin, cette formule d'algèbre, qui, d'ailleurs, n'est pas dénuée de sens, se trouve citée accidentellement dans notre *Connaissance de Dieu*, mais n'a point de rapport aux idées développées dans cet ouvrage ni dans aucun de nos ouvrages. Elle ne saurait donc être « la grande « formule du P. Gratry (p. 938). » Ce reproche, fondé sur une erreur de fait, est longuement développé, et avec une grande verve. Cette erreur donne lieu au critique de nous tourmenter vivement et d'affirmer qu'il se trouve, malheureusement, dans notre *Logique* des traces d'*exaltation !*

Troisième reproche. *N'avoir pas su que l'infini géométrique est l'infini abstrait : avoir appelé Dieu cet infini abstrait; fournir par là des armes aux athées hégéliens* (p. 934 et 935). Ici encore notre critique n'oublie qu'un point, c'est de lire le livre incriminé, sur le sujet qu'on incrimine. Il y eût vu ces mots *avec les développements qui s'y rapportent* (*Logique*, 1re édit., t. II, p. 180) : « L'infini abstrait est-il Dieu? Non, « il n'est rien. C'est le dieu de Hégel qui est athée. L'infini mathémati- « que n'existe pas dans la nature..... L'infini mathématique est une abs- « traction. » On nous frappe durement pour n'avoir pas dit ce que nous avons dit, dit et développé, écrit et imprimé. Et lorsque nos amis lisent

vagues maximes, étouffe même les libres mouvements de la raison, tels que la nature et Dieu les inspirent. Je ne crains pas d'affirmer de nouveau que là se trouve l'un des plus grands dangers du temps présent. Que faire là où manque la raison? Que peut devenir la morale et que devient la re-

cette page, ils s'étonnent que nous n'ayons pas su « que l'infini mathéma- « tique n'est qu'une abstraction, » et, sur ce point, ils comprennent à regret qu'ils ne peuvent nous défendre, et que le critique a raison.

De tout ceci j'avais conclu que cette critique est absolument nulle, et ne repose que sur une grande légèreté, jointe à l'incompétence logique dont nous parlions.

Mais nous sommes forcé d'ajouter qu'il n'y a pas seulement incompétence, il y a encore indifférence philosophique dans la plupart de ceux que nous appelons philosophes séparés. — Il est toujours bien entendu que nous n'appelons point philosophes séparés les penseurs séparés de l'Église, mais bien les penseurs séparés de l'un des éléments fondamentaux de la philosophie, savoir celui que l'admirable Maine de Biran chercha sans relâche pendant vingt ans et « pour lequel, dit-il, tout le reste est fait ; « et sans lequel la vie et la pensée manquent du vrai point d'appui. » Or, en toute occasion, je crois utile de montrer dans quel état d'esprit, vague, arbitraire, fortuit, inattentif, indifférent, vivent ces penseurs, séparés du vrai point d'appui. J'ai dit : « indifférence philosophique. » Notre critique, M. Saisset, nous en a donné récemment un remarquable exemple, en louant sans restriction un livre où l'athéisme est explicitement et chaleureusement enseigné. M. Saisset est-il athée ou panthéiste? Nullement. Mais les philosophes séparés, la plupart, font cause commune avec les sophistes, les panthéistes et les athées contre la philosophie chrétienne. La nuance qui les sépare du panthéisme s'efface devant cet ennemi. Un livre donc où l'athéisme le plus formel est soutenu, où la doctrine sophistique de l'identité des contraires est audacieusement avouée, ce livre est, aux yeux de M. Saisset, que je déclare par ce seul fait atteint et convaincu d'indifférence philosophique, ce livre « est une « œuvre de haute et large critique, *vainement signalée aux anathèmes* « *de l'orthodoxie* par une plume tranchante, superficielle et passionnée. » Comme c'est nous qui avions signalé ce livre aux anathèmes de la logique, nous voulons tirer une loyale, mais insigne vengeance, de l'en

ligion? Que peut l'apostolat chrétien, par quel moyen ranimer la foi dans les âmes? La foi — telle est sa définition dogmatique — la foi est un assentiment libre, d'intelligence et de volonté, aux vérités que Dieu révèle. Mais où prendre un assentiment libre de la raison là où manque la

treprise qu'on fait de le défendre. Pour cela, nous supplions tous nos lecteurs de lire ce livre, de l'avoir en leur possession, comme document profondément utile à consulter. Ils y verront quelle est la science et quelle est la logique par laquelle aujourd'hui les sophistes *renversent* le christianisme et les bases de la religion naturelle. Qu'ils lisent l'*Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, par M. Vacherot, et qu'ils lisent en même temps la critique que nous en avons faite : *Une étude sur la sophistique contemporaine*. Si les trois volumes de l'école d'Alexandrie sont difficiles à lire, qu'on en lise quelque chose du moins, les chapitres indiqués par nous : qu'on lise le court volume où nous les critiquons; que l'on vérifie sur le texte nos citations et nos critiques ; que l'on médite alors attentivement la réponse de M. Vacherot, reproduite en entier dans notre volume, et puis qu'on étudie aussi notre réplique. On verra dans M. Vacherot un homme sincère, sérieux et laborieux, ayant du cœur et des pensées élevées, respectueux pour l'idée chrétienne, comme fruit humain, mais animé d'une profonde conviction contre Dieu et contre la divinité du christianisme. Dieu, selon lui, c'est l'idéal abstrait et infini, qui n'existe pas, qui n'a ni vie, ni intelligence, ni conscience, ni liberté, en un mot, qui n'a point l'existence, mais qui, en perdant toutes ses perfections abstraites, se réalise, en partie, d'une manière finie, et peu à peu, dans l'homme. Voilà bien l'athéisme. Et quant au christianisme, c'est un fruit de la philosophie alexandrine, élaboré peu à peu, et formulé enfin au concile de Nicée, au grand étonnement du monde. Or, comme ces thèses sur le christianisme et sur Dieu cherchent aujourd'hui à se répandre parmi ceux qui ne savent pas et ne s'informent pas, je demande à tous ceux qui aiment la vérité de s'informer et d'étudier. Je demande surtout aux professeurs de philosophie de faire faire sous leurs yeux cette étude à leurs élèves, avant de les livrer au scandale de la demi-science, au chaos de doctrines qu'ils vont rencontrer dans le monde. Mais, je demande instamment une étude et non pas une lecture. La lecture, en ces choses, n'offre que des dangers ; mais l'étude attentive, précise, réfléchie, rend les esprits, si je ne me

raison, par conséquent aussi la liberté? Puis, comment prémunir contre l'erreur les esprits ainsi désemparés? Où est l'obstacle au règne de l'absurde? Des livres fondés sur le mensonge sciemment pratiqué, sur l'erreur transparente comme l'eau, sur l'assertion fortuite et arbitraire,

trompe fort, invulnérables au danger. Quand ils auront bien vu et bien vérifié par eux-mêmes quel tissu d'erreurs matérielles, de contre-sens pareils à ceux qui font punir les écoliers, de sophismes, d'anachronismes, de fautes d'histoire énormes et inconcevables, on accumule pour expliquer la formation humaine, philosophique et successive des dogmes fondamentaux du christianisme; quand ils verront que, pour nier Dieu, il faut recourir à l'identité des contradictoires, à l'abolition de la logique, à ce principe de Hégel que « *ce qui est n'est pas* et *que ce qui n'est pas est,* » alors, dis-je, ils seront prémunis pour toujours contre ce que l'on appelle trop souvent la science allemande. Ils ne croiront plus jamais au renversement du christianisme ni de Dieu, à moins de voir, par leurs propres yeux, les bonnes raisons de ce renversement. Alors aussi ils apprendront à se défier beaucoup de la compétence et de l'exactitude des penseurs vagues et indifférents pour qui un livre sophistique et tout criblé d'erreurs, comme l'*Histoire de l'école d'Alexandrie,* « est une œuvre de haute et large cri-« tique, vainement signalée aux anathèmes de l'orthodoxie. » Et pour connaître, de plus près encore, la manière des penseurs séparés, on pourrait, avec beaucoup de fruit, non pas lire (ce qui ne mène à rien), mais *étudier* la polémique de M. Saisset contre nous (*Revue des deux mondes* de septembre 1855). Ce travail de comparaison entre notre Réponse, que nous donnons dans cet ouvrage, et la critique de M. Saisset, aidera beaucoup à juger la philosophie séparée, comme le travail sur l'Histoire critique de l'école d'Alexandrie aide à juger la sophistique. On connaîtra ainsi la valeur des deux groupes qui se tiennent en dehors de la philosophie entière et véritable.

Mais l'incomparable utilité de ce double travail sera celle-ci : on saura pour toujours qu'en ces choses la lecture n'est rien, que le travail est tout; que les philosophes séparés peuvent produire des œuvres spécieuses dont le fond est absolument nul; que la simple lecture laisse subsister ces apparences; que le travail les anéantit; que les sophistes et les ennemis du christianisme font apparaître, au nom de la science, des fantômes que la

sur l'érection perpétuelle de l'exception en règle générale, sur la recherche expresse de l'évidence pour la nier et du faux manifeste pour l'affirmer, sur l'absurde posé en principe, sur la contradiction adoptée comme méthode, ces livres, dis-je, trouvent des lecteurs et des admirateurs. Je ne vois qu'un remède à ces maux : travailler au rétablissement de la logique et de la raison.

II

Oui, l'un des plus grands devoirs de ceux qui ont quelque influence sur la marche du monde me paraît être de travailler à la restauration européenne des fortes études philosophiques, et à la destruction des obstacles qu'apportent au développement de la raison la logique vague, tronquée, mutilée ou perverse qui étouffe et perd les esprits.

Mais ce ne sont pas les institutions qui rétabliront la logique. Ce sont d'abord les convictions et les espérances générales que donne l'amour de la vérité : et puis les convictions particulières sur la valeur et l'efficacité des procédés de la raison, et sur la possibilité d'un progrès pratique dans l'art d'aller au vrai.

lecture laisse circuler comme vainqueurs de Dieu et du Christ, mais qui s'évanouissent dès que l'étude et l'œil de la raison leur demandent compte de leur substance. Encore une fois, je vous en prie, vérifiez ces assertions sur l'Histoire critique de l'école d'Alexandrie, et sur la polémique de M. Saisset contre nous.

Pour nous, nous déclarons avoir ces convictions et ces espérances. Nous cherchons à les propager par nos écrits, et il nous semble que, si l'on comprenait, comme nous, la puissance de la raison bien conduite, et la portée de ce que nous nommons le procédé principal de la vie raisonnable, il nous semble que plus d'une intelligence découragée reprendrait goût et confiance au travail.

Nous croyons que les prodigieuses espérances de Bacon sur la portée de l'induction, sur la révolution philosophique que doit produire la véritable théorie de ce procédé principal de l'esprit, sont un pressentiment du vrai. Ce fut le mérite de Bacon. C'est ce qui fait, aujourd'hui encore, la vie de ses écrits.

Nous croyons même qu'il y a quelque vérité dans l'enthousiasme de cet admirateur de l'induction, le docteur Reid, qui s'écrie : « Ici commence la seconde grande ère « des progrès de la raison humaine[1]. »

Nous partageons en outre cette conviction « que la « vraie théorie de l'induction est le lien entre la philoso- « phie et les sciences, le nœud dans lequel l'expérience « et la spéculation doivent s'unir. » Il nous semble probable que cette conciliation se fera par la France. Nous même, nous travaillons depuis trente ans à ce rapprochement. D'autres plus forts et plus heureux y contribueront davantage. Mais on nous permettra de dire que, déjà, dans notre *Connaissance de Dieu*, nous avons indiqué la voie par laquelle se fera cette conciliation, et par où se précisera et se terminera la véritable théorie du procédé fon-

[1] Dr Reid, *Analysis of Aristotes Logik*, p. 140.

damental de la raison. Cette théorie, comme on l'a dit avec une parfaite vérité, depuis que nous l'avons montré nous-même, ne pouvait être achevée dans le détail qu'après l'application effective du procédé aux sciences exactes, après les travaux scientifiques modernes, ceux de Kepler, ceux de Leibniz et de Newton. C'est à propos de ce grand progrès de la logique générale que Leibniz dit : « Sans le « secours de la partie intime des mathématiques ce progrès « était impossible..... L'analyse mathématique infinitési- « male tient à la source philosophique la plus profonde et « donne à la philosophie autant de lumière qu'elle en re- « çoit. » Avant de connaître ces textes nous avions retrouvé cette vérité, et nous l'avons expliquée en détail soit dans cette *Logique*, soit dans la *Connaissance de Dieu*, soit dans la *Connaissance de l'âme*.

Dès le début, dans notre *Connaissance de Dieu,* nous avons résumé notre pensée sur la portée de ce progrès en quelques lignes reproduites ci-dessus[1].

Or, nous avons plus que jamais ces convictions et ces espérances, et nous cherchons à les répandre et à les justifier. Toute cette *Logique* est un effort dans ce sens.

Et pour rendre attentifs à cet effort les esprits qui pensent par eux-mêmes, pour leur faire partager l'espérance d'un grand progrès philosophique, nous les prions de considérer ce qui suit.

[1] Préface, p. XI.

III

Il y a, depuis deux cents ans, un fait unique dans l'histoire de l'esprit humain. Ce fait, c'est la création de la science du monde visible par l'instauration de la vraie méthode scientifique.

Voilà un point d'appui pour l'espérance. La science du monde des corps nous montre la route qu'il faut suivre dans l'œuvre intellectuelle générale.

D'autre part, la philosophie est restée en dehors de ce grand mouvement. La philosophie séparée, parmi nous, est plus abstraite, plus ignorante, plus nulle qu'elle ne le fut jamais. De son côté, la sophistique est plus absurde et plus impertinente qu'en aucun temps. Hégel est plus décidément, plus systématiquement absurde que Gorgias. Et quant à ses imitateurs sans nom, qui écrivent contre tout, pour tout salir, leurs œuvres, totalement étrangères à la science et à la raison, marquent évidemment le plus honteux degré d'abaissement intellectuel, de criminel esprit d'erreur, et de cynique mépris de toute pudeur logique, où l'homme soit jamais descendu.

Or, n'y a-t-il pas là un nouveau point d'appui pour l'espérance? Ne voit-on pas ici bien clairement la route à éviter? Dans le triomphe des sciences, nous avons une démonstration directe de la méthode. Dans les rechutes de la philosophie, nous avons cette démonstration par l'absurde.

La méthode ou la voie, je le répète, nous est montrée. Nous voyons la voie des rechutes, aussi bien que la voie des triomphes.

Voici la fausse méthode, la voie des chutes. Séparer l'homme, autant qu'il est possible par l'abstraction, du principe créateur qui le porte et le vivifie ; puis séparer l'esprit de l'âme, c'est-à-dire faire marcher à part la raison pure ; ôter ainsi à la raison ses deux points d'appui principaux, Dieu et l'âme ; lui ôter même son point d'appui terrestre, en l'obligeant à *créer* la nature *à priori*, au lieu de regarder et d'interpréter la nature ; mutiler la raison elle-même en lui coupant les ailes, et lui ôtant l'un de ses deux mouvements nécessaires, le procédé de transcendance ; enfin lui retrancher le plus simple et le plus ordinaire de ses mouvements, le procédé syllogistique. Toutes ces mutilations ont été opérées. Les faits sont sous nos yeux.

La raison a trois points d'appui et deux mouvements nécessaires. Quand on l'a isolée de ses trois points d'appui (c'est-à-dire des trois mondes vivants, Dieu, la nature et l'âme) et quand on a détruit ses deux mouvements, on ne peut rien de plus. Tout est consommé. La raison est éteinte. Telle est la voie des chutes philosophiques, et le contraire de la méthode.

La vraie méthode, par conséquent, consiste à rendre ou à laisser à la raison et ses trois points d'appui et ses deux mouvements.

La raison, dans la science, part d'un point d'appui ou d'une donnée, qu'elle reçoit et qu'elle doit employer. Or, c'est par l'expérience qu'on reçoit. Le point d'appui c'est

l'expérience. L'expérience c'est l'accueil et la réception des données. Voilà le commencement de tout. Car qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? Cette vérité fondamentale est acquise à l'esprit moderne. Sauf les sophistes, nous sommes tous d'accord sur ce point.

Et la grande science de la nature a été créée précisément lorsque les penseurs se sont soumis et résignés à ne point créer la nature, mais à la regarder, à l'écouter, à la suivre, à lui obéir, à l'interpréter avec patience, humilité, labeur, longueur de temps, persévérance d'efforts. Oui, voilà la première condition de la science. Eh bien, la science de l'homme, la science de Dieu, sont aux mêmes conditions que la science des lois et des causes du monde visible. L'immense monde de l'âme est une base d'expérience aussi, et le monde infini qui est Dieu, est la grande base et le grand point d'appui. Ce sont là les trois bases qu'a retrouvées expérimentalement comme étant nécessaires toutes les trois, la longue recherche du plus sincère et du plus persévérant des penseurs de ce siècle. La philosophie totale et réelle ne commencera que quand Dieu même sera devenu un objet de sainte expérience, un objet que le sage traitera comme le savant traite la nature pour la connaître : suivre Dieu, écouter Dieu, attendre Dieu, l'interpréter, lui obéir, le méditer, le contempler sans cesse, et j'ose le dire *l'expérimenter!* Oui, j'ose le dire, car je parle avec saint Thomas, quand il nomme LA CONNAISSANCE EXPÉRIMENTALE DE DIEU (*experimentalem dei notitiam*)[1]. Là

[1] *Sum. theol.*, q. 43; art. IV, a. 2m.

est la base supérieure, absolument indispensable de la vraie science totale, telle que l'esprit humain la veut.

La discipline des sens, aidée de milliers d'instruments et domptée par un héroïque labeur, est nécessaire pour employer scientifiquement le point d'appui terrestre, qui est le monde visible. La discipline de l'âme et de la volonté, la vie morale et religieuse, l'expérience religieuse, la véritable vie mystique, l'effort vers la sagesse et la sainteté, sont les premières conditions de la science des deux mondes, divin et humain. La science de la nature avec toutes ses merveilles, physique, astronomie, mathématiques, n'est évidemment point la science totale. L'homme veut connaître l'âme et veut connaître Dieu. Il le voudra toujours et les sophistes n'y feront rien. L'humanité, jusqu'à son dernier jour cherchera Dieu; le dernier homme, jusqu'au dernier soupir cherchera Dieu. Ainsi la première condition de la science que veut l'homme, est manifeste. Trois points d'appui sont nécessaires, qui sont les trois mondes à connaître, Dieu, l'homme et la nature. Il en faut recevoir les données par expérience, en écoutant et regardant avec patience, labeur, effort, recherche, humilité, persévérance, obéissance, ce qui, appliqué aux trois mondes pris ensemble, n'est autre chose que L'EXPÉRIENCE, LE TRAVAIL, LA MORALE ET LA RELIGION.

Telle est, dis-je, la première condition de la science, la première règle de la vraie méthode. S'appuyer sur les trois points d'appui et s'emparer des trois données.

Alors seulement, la raison proprement dite, — car il s'agit ici de science, — la raison, dis-je, construit la science par ses deux procédés, ses deux mouvements à la fois né-

cessaires et suffisants. Ce qui précède n'était point la science, mais seulement sa condition première.

L'expérience et la vue de tous les faits possibles n'est pas la science de la nature, comme la plus grande vitalité morale et intellectuelle n'est pas la science de l'homme, comme la plus profonde religion n'est pas la science de Dieu.

L'expérience est un premier dégrossissement, une image matérielle et bornée de la science. La multiplication la plus heureuse et la plus régulière des données expérimentales peut serrer de plus en plus près la forme de la loi, la nature de la cause, mais ne sera jamais la science. L'expérience sera toujours à la science ce qu'est au cercle le polygone, inscrit ou circonscrit. Elle pourrait approcher toujours sans jamais atteindre. Mais la raison franchit l'abîme. Après avoir multiplié les expériences, c'est-à-dire le nombre fini des rencontres du fait avec la loi, tout à coup, précisant, dégageant le permanent sous le variable, elle généralise et universalise, et s'élève au principe de la science.

L'esprit humain, appuyé sur ses bases, s'élève aux principes scientifiques par le procédé fondamental et principal de la vie raisonnable, celui qui va par transcendance du fait à l'idée générale, des faits multiples aux lois et à la cause.

Puis à partir de ces principes qu'atteint, par transcendance, le procédé premier de la raison, un second mouvement, émanant de ces centres, rayonne par rayons droits, et répand la lumiere dans toutes les directions avec l'incomparable vitesse de la déduction et l'évidence de l'iden-

tité. Et les rayons des divers centres se croisent, se superposent et se soutiennent, et les lumières des trois mondes s'unissent sans se confondre, et celle des trois lumières qui est la lumière de Dieu même, transfigure et bénit la fécondité des deux autres.

IV

Je dis que les trois lumières doivent s'unir. J'entends par là que la *science comparée* est l'une des conditions de la méthode qui mène l'esprit humain à la science telle qu'il la poursuit. Et je n'entends pas dire que les trois sciences, correspondant aux trois mondes réels, s'achèveront chacune à part et se rapprocheront ensuite. Cette voie factice n'est pas celle qui peut nous mener au grand triomphe définitif de la raison. Il faut, dès l'origine, chercher la science comparée des trois mondes. J'ai de solides raisons pour affirmer que celle des trois branches scientifiques, la science du monde visible, qui a été constituée par le XVII[e] siècle, n'eût point été créée sans la science comparée totale. Pour ne rien dire de la profonde métaphysique, de la forte et sublime théologie qui inspirait les génies créateurs, même Descartes qui s'en défend, n'est-il pas manifeste que ce grand progrès presque entier consiste dans le rapprochement de plusieurs sciences partielles? La magnifique et fondamentale découverte de Kepler, à partir de laquelle il faut compter l'ère scientifique moderne, qu'est-elle, sinon l'application de la géométrie à la

physique ou à la mécanique du ciel? Le progrès suivant, sans lequel tout le reste était impossible, n'est-il point la découverte de Descartes, l'application de l'algèbre à la géométrie, le plus grand pas peut-être qu'aient jamais fait les mathématiques, puisque sans lui le calcul infinitésimal demeurait impossible, et qu'avec lui il devenait inévitable? Le troisième grand progrès dans l'ordre chronologique est le calcul infinitésimal lui-même, lequel, il faut le remarquer, a pour rôle, dans la science totale, de s'emparer de l'algèbre appliquée à la géométrie, de transformer cette science par l'idée philosophique des infiniment petits, puis d'appliquer à son tour cette science double à la physique, à l'astronomie, aux données expérimentales du monde des corps[1]. Et c'est alors que devient possible le premier grand monument de la science, intitulé : *Principes mathématiques de la philosophie naturelle :* géométrie, algèbre, mécanique, astronomie et physique comparées. Cette quintuple combinaison produit le triomphe de Newton et constitue la science moderne.

Ira-t-on plus loin dans la comparaison des sciences? Oui, certainement; toutes seront comparées. Entre la confusion panthéistique des hommes de l'*identité absolue,* pour qui physique, géométrie, logique, physiologie, psychologie, métaphysique et théologie ne sont absolument qu'une seule science identique et consubstantielle; entre cette confusion d'une part, et la dispersion radicale et le morcellement qui règne dans le monde des savants spé-

[1] Magnum *imprimis* usum habet calculus ille, dit Leibniz, in transferenda mathesi ad naturam.

ciaux, entre ces deux extrêmes, il y a le milieu du vrai. Entre l'identification et la rupture, il y a l'union ou la comparaison. Sans doute, entre la science de la nature métallique, mécanique et physique, et la science de la nature vivante, il y a un abîme. Puis, entre la science entière du monde des corps, vivants ou non, et celle de la nature intelligente et libre, il y a un nouvel abîme. Puis, entre la science des deux natures finies, corps et esprits créés, et la divine science du grand monde, qui est surnaturel, immuable, éternel, absolu, infini, il y a encore un abîme. Et pourtant toutes ces sciences sont et doivent être comparables ; car les deux mondes créés sont deux images finies du même monde incréé qui est Dieu. Les Allemands ont commencé d'admirables travaux sur la science comparée. Parmi nous, un homme d'un génie confus, mais ardent et heureux, affirmait l'unité de type entre les trois règnes de la nature visible. Il prétendait étendre la puissance de l'anatomie et de la physiologie comparées jusqu'à la nature végétale et même jusqu'à la nature minérale. Et ne l'a-t-on point étendue, depuis, en quelque sorte, jusqu'à la nature raisonnable par la philologie comparée, par la science comparée des formes de la parole ?

D'ailleurs, la science des corps vivants entreprend un nouveau progrès qui se fera précisément par la psychologie et la physiologie comparées ; comparaison de l'âme au corps, fécond travail ! Dans notre *Connaissance de l'âme*, nous avons exposé plusieurs points de cette comparaison ; nous en avons souvent enveloppé, sous forme poétique et oratoire, la portée scientifique ; mais les juges compétents ont bien voulu nous prêter attention. En outre, suivant en

cela les plus grands docteurs catholiques, nous avons osé comparer Dieu et l'âme, sans trop nous inquiéter si des lettrés, qui s'étonnent peu du panthéisme et de l'identification de l'âme à Dieu, s'étonnent beaucoup de la comparaison de l'âme à Dieu.

Enfin, nous nous efforçons de travailler à cette union de toutes les sciences, en montrant, plus en détail qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, l'unité et l'identité de la méthode qui mène au vrai dans toutes les directions, savoir : toujours et avant tout, réception des données ou *expérience*, comme point d'appui de la raison. Et puis, travail de la raison, animé de ses deux mouvements nécessaires de transcendance et de déduction.

V

Mais pour ne pas laisser d'équivoque sur un point essentiel, nous disons que le troisième monde, qui est Dieu, ne doit pas être seulement connu, étudié, et ramené à la comparaison universelle, comme donnée de la pure raison naturelle. Il faut aller plus loin. Il ne faut jamais oublier la sublime et fondamentale distinction des *deux degrés de l'intelligible divin*, l'un naturel et l'autre surnaturel, distinction parfaitement philosophique et scientifique, nettement posée par Platon et même par Aristote[1], mais

[1] Voyez, dans notre *Connaissance de Dieu*, la *Théodicée* de Platon et celle d'Aristote.

établie magnifiquement par saint Thomas d'Aquin, qui affirme que le vrai sage doit s'attacher à l'un et l'autre des *deux degrés de l'intelligible divin*. Nous avons établi ce point de telle manière que les rationalistes et philosophes abstraits n'essaieront pas de l'ébranler directement, surtout depuis que leur maître et leur chef en ce siècle, le courageux Maine de Biran, à force de raison et d'expérience, a retrouvé ce point fondamental, comme fruit et récompense de quarante années de travail et de persévérante recherche[1].

Encore une fois, voilà la route de la vraie science. De ce point de vue, nous voyons avec joie un événement littéraire fort opportun. De tous les grands génies modernes, le plus étonnant, le plus étendu, le plus multiple, le plus profond de tous dans la voie de la science comparée, c'est bien assurément Leibniz. Géomètre du premier ordre, historien et jurisconsulte éminent, métaphysicien prodigieux, moraliste admirable, théologien profond, Leibniz s'attache à tout, sans rien confondre, et multiplie toutes les lumières par la comparaison. Il représente magnifiquement la vérité dont abusent ses compatriotes quand ils mêlent tout dans l'identité; il représente la vérité à laquelle doit revenir ce qu'on appelle en Allemagne l'esprit *anglo-français*, dispersé dans les sciences spéciales, rétréci et glacé par l'isolement et l'horreur de la comparaison. Ainsi, c'est à Leibniz qu'il nous faut revenir. Or, Leibniz n'était pas

[1] Voyez le *Journal intime* de Maine de Biran, et aussi l'introduction à ce journal intime, par M. A. Nicolas ; voyez aussi, à ce sujet, la préface de notre *Connaissance de l'âme*.

complétement connu. Depuis vingt ans, nous voyons paraître, de différents côtés, une foule d'opuscules inédits de Leibniz, dont quelques-uns sont d'un grand intérêt. Et voici qu'aujourd'hui un ami de la science consacre résolûment et noblement une partie de sa vie et de sa fortune à reproduire Leibniz entier[1]. Douze volumes inédits viennent d'être rassemblés par lui. Outre bien des morceaux de longue haleine, d'innombrables fragments, où la pensée à l'état de pensée naissante, presque intérieure encore, conserve dans son demi-jour l'originalité, la hardiesse, la profondeur et l'étendue des conceptions premières, ces fragments, rassemblés en faisceaux, comparés, mis dans leur jour, nous feront pénétrer en quelque sorte dans l'intérieur de l'esprit de Leibniz, et combleront peut-être des lacunes dans l'idée que les plus savants se forment de ce penseur universel. Heureux ceux qui, se consacrant à la philosophie, s'attacheront à comprendre Leibniz. Pour moi, je ne reconnaîtrai jamais, comme professeur ou comme écrivain compétent en matière philosophique, l'homme manifestement incapable de lire Leibniz entier. Quiconque ne sait pas assez de physique, de mécanique, de mathématiques et de théologie pour comprendre Leibniz n'est point encore un maître. L'une des plus nécessaires réformes de l'enseignement public consisterait à donner aux professeurs de philosophie, dignes de ce titre, la plus

[1] Les premiers volumes sont sous presse chez Firmin Didot. M. le comte Foucher de Careil nous apprend, dans son avertissement, qu'il estime à douze volumes in-octavo de cinq à six cents pages, le nombre des volumes inédits qui feront partie de l'édition nouvelle.

grande importance, mais après leur avoir demandé, outre la pure littérature où nous les voyons aujourd'hui, les autres titres scientifiques indispensables pour savoir lire tous les grands philosophes du premier ordre : Aristote et Platon, saint Augustin et saint Thomas, Descartes et Leibniz [1].

VI

Nos lecteurs comprennent maintenant que ce n'est pas une vaine curiosité qui nous attache à ces questions logiques. Il y a là, nous le croyons, un intérêt beaucoup plus haut qu'une théorie de l'induction. Depuis longtemps, notre grande douleur est de voir la plupart des hommes si loin de la raison, et loin de Dieu, parce qu'ils sont loin de la raison. Saint Thomas a dit quelque part : « Les hommes « ignorent la force du raisonnement. » Fénelon voit « que « sur cette terre nous manquons encore plus de raison que « de religion. » Leibniz espère « qu'un temps viendra où « les hommes se mettront plus à la raison qu'ils n'ont fait « jusqu'ici. » C'est mon espoir. Il est certain qu'aujourd'hui, comme toujours, la défaillance de la raison, après la défaillance du sens moral, est la grande plaie du genre hu-

[1] Les professeurs de philosophie, tels qu'ils sortent de l'École normale, pourraient être considérés comme professeurs d'une *classe* déterminée : puis, successivement élevés aux autres classes, à mesure qu'ils présenteraient les diplômes de licencié ou de docteur en physique, en mathématiques, en sciences naturelles, en droit, en théologie.

main. Les croyances les plus nécessaires vacillent, parce que le fond qui les porte, c'est-à-dire la raison, n'a ni solidité ni profondeur. Plus j'avance dans l'étude des âmes, plus je vois que, dans la plupart, ce qui manque, ce sont les premières bases. La foi en Dieu, la foi en l'immortalité de l'âme, sont les points que le doute entame plus que le reste. Longtemps j'ai cru que ces deux vérités, qui sont articles de raison aussi bien qu'articles de foi, étaient intactes dans la plupart des âmes. C'est une erreur, surtout depuis la dernière invasion des barbares, les sophistes athées. J'ai vu des âmes tenir à la foi catholique avec bonne volonté, mais chanceler sur le point radical, Dieu et l'âme. On dit parfois qu'étant donné ce dogme unique, Dieu seul, tout le reste s'ensuit, christianisme et catholicisme. En rigueur logique, je le nie. Il n'y a pas conséquence nécessaire. Mais en fait, dans l'état présent du monde, par la surnaturelle bonté de Dieu, cela est vrai. Il est vrai que, Dieu étant donné, pour qui n'éteint pas la conscience et la raison, la foi chrétienne envahit l'esprit et le cœur avec une facilité toute divine. Il est bien vrai enfin que l'extinction presque totale de la conscience et de la raison dans une multitude d'âmes, est l'obstacle à Dieu, au progrès du monde, au bonheur des hommes, au salut de chaque âme et au salut des peuples. La sérénité des croyances, et les inébranlables certitudes nécessaires à la vie du genre humain, sont impossibles, tant que l'homme ne raisonne, ne pense ni ne médite, et reste tout entier corps et sens, matière et inertie.

Et, ce qui est affreux, c'est que ce mal de la conscience et de la raison n'est pas seulement le mal originel dans le-

quel nous naissons. Les hommes naissent d'ordinaire beaucoup meilleurs que le monde ne les fait. Le monde mutile les survenants ; chaque âme commence plus haut que le niveau commun. D'ordinaire, la raison naturelle, déjà tombée, tombe encore par une seconde chute libre. Deux formes de la raison factice se liguent pour mutiler la raison naturelle : c'est d'abord la raison vulgaire abrutie par le vice ; c'est ensuite la raison savante artificiellement mutilée.

Que faire donc? La réponse est toujours la même. Il faudrait, par un plus vigoureux effort des bons esprits et des bons cœurs, avec la grâce de Dieu qui est donnée, rétablir et la conscience et la raison. Oh ! que ne pourrions-nous, si nous osions seulement concevoir l'espérance de cette résurrection !

Cette espérance, je la porte dans l'âme. J'affirme que le premier grand effort moral joint au premier grand effort intellectuel des peuples soumis à l'Évangile, accomplira ce grand miracle.

Mais voici ce dont j'aperçois la possibilité prochaine et la nécessité. Il faut que la raison savante cesse de faire cause commune avec la raison abrutie. Il faut que la raison savante revienne à Dieu, à la nature. Il faut que la raison savante apprenne à protéger, à soutenir, à déployer, au lieu de l'écraser ou de la mutiler, toute la nature de la raison telle qu'elle vient en ce monde, et telle que la développe le premier et simple enseignement de la parole articulée.

Voilà qui est prochainement possible. Et c'est à quoi nous avons voulu travailler par toutes nos œuvres philosophiques, et, en particulier, par cette *Logique*. Oui, certai-

nement, un peu de logique éloigne de la nature, aussi bien que de Dieu; mais une logique en tière ramènerait à la nature, et puis de la nature à Dieu.

Que ne puis-je faire comprendre toute la portée possible de ce progrès, je veux parler de sa portée morale et religieuse! Qu'on me permette de dire ici sincèrement, simplement, et sans respect humain, ce que je trouve, à ce sujet, dans mon esprit.

VII

Voici d'abord une formule imparfaite, mais concise : « *Les convergences aboutissent*[1]; » ou bien, en termes plus dégagés de la géométrie : « *Les tendances aboutissent.* » Cette formule est pour moi comme l'axe d'un faisceau multiple et serré de vérités de toute nature. Je m'en sers continuellement. J'y vois l'idée géométrique fondamentale. J'y vois le point capital de la logique et l'essentiel de la métaphysique. Mais elle me dit surtout ceci : « Tout « ce qui marche arrive; tout ce qui cherche trouve; le « mouvement n'est pas stérile; l'espérance est logique; la « poésie est vraie : la prière a raison; l'idéal est la vérité. »

Je ne daigne pas discuter la formule opposée : « Les con-

[1] Qu'on se rappelle les formules sur lesquelles Wallis et Leibniz fondent leur méthode infinitésimale. Wallis : « Ce qui converge dans le fini se « réunit dans l'infini. » Leibniz : « Étant donnée une tendance continue « vers un terme dernier, on peut conclure de la série à ce terme der- « nier. »

« vergences où les tendances n'aboutissent pas. » C'est la formule du désespoir et de la sophistique. Son énoncé révolte, car il implique qu'il y a des effets sans cause, et que le mouvement est une absurdité. Quand les sophistes ne nient pas l'existence du mouvement, ils en nient la sagesse et l'opportunité.

Je dis donc : *Les tendances aboutissent*. Le monde marche, et il arrivera.

Et moi aussi je suis en marche. Et moi aussi j'arriverai. Les irrésistibles tendances de ma nature réelle ne peuvent pas ne pas aboutir. La vie veut vivre et elle vivra. Elle arrive où elle tend. Et comment pourrais-je en douter ? Ne suis-je point arrivé déjà ? Il fut un temps où, dans un monde obscur, mes yeux ne voyaient pas, mais se formaient pour voir ; dans ce monde clos, mes poumons ne respiraient pas, mais se formaient pour respirer ; mes membres, dans ce monde immobile, ne pouvaient remuer, mais s'articulaient peu à peu pour arriver au mouvement ; dans ce monde implicite, inconscient, mon cerveau ne pouvait penser, mais se développait pour la pensée. Tout cela, c'étaient des tendances. Toutes ces tendances ont abouti. Toutes celles qui restent aboutiront.

Aujourd'hui mes regards et mes aspirations, mes mouvements, mes pensées, tout cela n'est-ce point encore un faisceau de tendances ? Ma frêle pensée, pauvre, chercheuse, inquiète et dispersée, tend à se rassembler, et à se posséder, et à posséder son objet. Pourquoi donc cette tendance n'aboutirait-elle pas ? La soif de la justice, n'est-ce pas une tendance aussi ? Pourquoi donc serait-elle frustrée ? L'amour, le désir, l'espérance, toute la vie de

mon cœur, n'est-ce pas la tendance essentielle de mon être? Comment n'aboutirait-elle pas?

Mon corps en germe, dans une première vie courte, avant de parvenir au jour, a déployé jusqu'à maturité les tendances de sa vie. Les tendances de cette vie primitive ont abouti à ma vie en ce monde. Dans cette seconde vie, courte aussi, car elle n'est que préparation, mon âme doit déployer jusqu'à maturité les tendances de sa vie. Et ces tendances aboutiront. Alors la tendance à la vérité entrera dans la vérité, la tendance à l'amour entrera dans l'amour.

Mon corps s'est déployé pour porter l'âme. Que mon âme se déploie pour porter Dieu.

Les trois mondes se portent l'un l'autre, et se déploient successivement. La terre est le marchepied. L'âme s'en sert pour monter à Dieu. Dieu, monde éternel, infini, attire à lui les mondes finis pour leur donner la vie. Dieu est la source des tendances, et il en est aussi la fin.

Quand je vois l'univers en marche et en travail, et cet immense courant de forces, composé de ce qui, en tout temps, en tous lieux, s'est appelé désir, effort, travail, prière, génération et mort, je dis aussi : Oui, la tendance universelle aboutira. Oui, l'univers est occupé d'un travail vrai; il marche vers un but réel, et il nous dit : « Je monte « vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre « Dieu ! » Je m'étonne qu'on n'entende pas cette voix.

Oui, tout monte, ou tout peut monter vers le Père de la vie, pour en recevoir la vie pleine.

Je ne dis pas que celui qui ne marche pas doit arriver, que celui qui ne cherche pas doit trouver, et que l'on ouvre

à celui qui n'a pas frappé. J'ai dit : *Les tendances aboutissent*, c'est-à-dire : celui qui marche arrive, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe. Ce sont des lois divines universelles.

Tout ce que la pensée conçoit, tout cela est. Tout ce que le cœur veut et cherche sera trouvé. Tout ce que l'on espère, si l'on y croit, si l'on y tend, sera donné. Tout ce que la nature, l'instinct, l'effort, le travail, la prière, tout ce que la religion, l'élan vers Dieu, vers la vérité, la justice, la beauté, le bonheur, tout ce que toutes ces forces prophétiques liguées ne cessent d'attendre et de chercher, tout cela nous sera très-certainement donné. La poésie est vraie; l'enthousiasme est très-sage; la prière a raison; elle a raison de dire : Que votre règne arrive. Ce règne arrive, puisqu'on y tend.

Oui, plus on croit, plus on espère, et plus on a raison. La foi, l'espérance, peuvent manquer, mais non pas la couronne de l'espérance et de la foi. Tout est encore plus réel que la foi, plus beau que l'espérance. Si on cherche le Père, et si on veut le voir, on le verra. Si l'on veut toujours vivre, on sera dans la vie pour toujours. Si l'on veut que les êtres aimés y soient, ils y seront. Si l'on veut qu'ils soient près de nous, ils seront près de nous. Si on espère leur être uni toujours, on leur sera uni de telle manière qu'alors seulement on saura que notre amour sur terre n'était qu'une tendance, un effort pour s'unir. C'est au terme que Dieu nous unit. Au terme, les êtres aimés seront *un* avec nous, et seront tels que nous les aimons, aussi grands et aussi charmants que l'amour peut les voir ou les rêver. Et pourquoi l'amour les voit-il si beaux? C'est parce

qu'il a des ailes, parce qu'il a ce procédé de transcendance qui s'élance de ce qui vit sur terre à l'idéal qui est au ciel, cause de la vie et terme de la vie. Il voit chaque être dans son idée céleste, il voit en Dieu. C'est le procédé de la science. Quant à moi, je crois à ces célestes déductions de ma formule, comme je crois à ses déductions géométriques, et à l'exactitude mathématique. Oserai-je dire que quiconque n'y croit pas me semble n'avoir pas toute sa raison ni tout son cœur? Quelqu'un disait : Les lignes de la pensée convergent à la vérité vers Dieu ou vers son apparence. Mais est-ce bien vers Dieu ou vers son apparence? Lequel des deux? Et il hésite. Moi je dis : C'est vers Dieu, parce que les tendances aboutissent, parce que le principe de *transcendance* est vrai comme la géométrie elle-même.

Oh! ni les logiciens, ni les simples ne savent assez la force de ce beau principe, la certitude de ce procédé principal de la vie raisonnable. Mais, je le demande à tous les faibles dans la foi, y aurait-il tendance si le but n'était pas? La terre pèserait-elle incessamment sur le soleil si le soleil n'existait pas?

Les tendances aboutissent! On tend à Dieu. Il y a Dieu. Et Dieu donne la vie éternelle, la vie totale et rassemblée, pleinement possédée, déployée dans toutes ses énergies unies; vie qui, dès lors, tendant toujours à tout, arrive éternellement à Dieu.

Autour de ce sens principal et substantiel de la formule se groupe la multitude des sens partiels, abstraits et scientifiques. Mais surtout la logique et la géométrie répétant les mêmes choses, dans leur ordre et par analogie, enve-

loppent à mes yeux le grand sens d'une double enceinte de certitude.

Mais il y a en tout ceci plus de beautés et de mystères que je n'en saurais exprimer, et que l'on n'en saurait comprendre.

FIN DE L'INTRODUCTION.

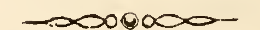
AVIS.

Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas l'intention d'*étudier la Logique*, mais qui veulent se borner à la lecture, partielle peut-être, de notre ouvrage, pourront commencer utilement par lire le VIe livre, intitulé LES SOURCES. Ce livre est indépendant de tout ce qui précède. Ils pourront lire ensuite le Ve livre, intitulé LES VERTUS INTELLECTUELLES INSPIRÉES. Le Ier livre leur sera ensuite accessible.

Quant au livre second, nous en croyons la lecture fort utile. Nous continuons à le maintenir comme une réfutation radicale du panthéisme contemporain et de tout le système hégélien. Aucun point n'en a pu être entamé, aucune citation, malgré d'actives recherches, n'a été trouvée en défaut. Le traducteur allemand de nos ouvrages, M. le docteur Pfahler, s'exprime ainsi au sujet de cette réfutation : « La suite montrera que le P. Gratry, « dans cet ouvrage, et surtout dans sa *Logique*, a mis à « nu le chef de la philosophie négative, et a montré toute « l'inanité, et en même temps la très-dangereuse portée « des doctrines de Hégel, d'une manière tellement déci- « sive, que rarement, ou peut-être jamais, aucune plume,

« même allemande, ne l'a fait avec la même force [1]. » Nous nous permettons de citer ce témoignage d'un homme fort compétent pour répondre à quelques critiques hégéliens qui, n'essayant même pas de nous prendre en défaut sur aucun point particulier, se bornent à dire, comme nous l'avions prévu et annoncé, que nous n'avons pas compris leur auteur.

[1] Ferner wird die Folge lehren, daß P. Gratry, sowohl in diesem Buche noch, als insbesondere in seiner Logik, den Hegelianismus, der die negative Geistesbewegung in der Spitze ist, in seiner ganzen Unhaltbarkeit und dabei doch gefährlichen Tragweite so entschieden bloslegt, wie es noch selten oder gar nicht, auch von keiner deutschen Feder, geschehen ist. — Tome I, p. 48. (Ratisbonne, 1858.)



LOGIQUE.

LIVRE PREMIER.

LES CHAPITRES FONDAMENTAUX.

—∘—

CHAPITRE IER.

QUELQUES LACUNES DE LA LOGIQUE.

—∘—

I

Un correspondant de Leibniz, Wagner, lui ayant adressé une lettre sur l'inutilité de la Logique, Leibniz lui répondit : « J'appelle Logique l'art « d'employer sa raison, non-seulement à juger ce « qui est donné, mais encore à trouver ce qui est « caché. Donc si un tel art est possible, c'est-à- « dire si on peut réellement appliquer la raison à

« ces deux choses, il est clair qu'on ne saurait « trop estimer, trop poursuivre un tel art, et qu'il « le faut considérer comme la clef de la science. »

Mais Leibniz, aussitôt après, ajoute ces mots qu'il faut peser : « J'avoue bien que toutes les « logiques qui existent jusqu'à ce jour sont à peine « l'ombre (Kaum ein Schatten) de celle que je dé-« sire et que j'entrevois, et néanmoins, pour dire « la vérité, et être juste envers chacun, j'affirme « encore que, même dans nos logiques actuelles, « je trouve beaucoup d'utilité. La reconnaissance « m'oblige à cet aveu. L'étude de la Logique, telle « qu'elle est enseignée aujourd'hui dans les écoles, « a été pour moi d'un grand fruit[1]. »

Ceci est la vérité sur la Logique. La Logique, telle qu'elle est généralement enseignée, est utile, nécessaire; mais elle est à peine l'ombre, aujourd'hui surtout, de ce qu'elle peut et doit devenir.

Plus loin Leibniz, insistant sur ce point, ajoute : « Qu'il soit possible de porter incomparablement « plus loin cet art d'employer la raison, je le tiens « pour certain; je crois le voir; j'en ai comme « l'avant-goût; mais, sans les mathématiques, il « m'eût été très-difficile d'y arriver. J'ai trouvé

[1] Opera phil. (Erdmann), p. 419 et 420.

« quelques principes sur ce sujet, étant encore
« novice en mathématiques, et, vers ma vingtième
« année, j'en ai fait imprimer quelque chose;
« maintenant je vois combien le chemin est obstrué, et combien il eût été difficile de s'y frayer
« un passage *sans le secours de la partie intime*
« *des mathématiques* (Ohne Hülfe der innern Mathematik)[1]. Mais ce que j'en pourrais dire aujourd'hui est de telle conséquence, que je n'ose espérer qu'on me croie si je n'apporte des preuves
« bien effectives ; c'est pourquoi je n'en dirai pas
« davantage pour cette fois. »

Nous adhérons d'autant plus complétement à ces indications, qu'avant de les avoir rencontrées dans Leibniz, nous les avions données nous-même, écrites et enseignées, telles qu'elles sont exprimées ici.

Depuis longtemps nous soutenons que la Logique telle qu'elle se comporte aujourd'hui est utile, indispensable, déplorablement négligée; mais qu'elle n'est point tout ce qu'elle pourrait devenir; qu'elle manque de sa partie principale, et que cette partie principale ne saurait être bien connue, bien expliquée, admise, prouvée, que par le secours de la partie intime des mathématiques.

[1] Ibid., p. 423.

Qu'est-ce que cette partie intime des mathématiques? Ce ne peut être que le calcul infinitésimal. C'est en réfléchissant sur la méthode géométrique et algébrique des infiniment petits que nous avons compris l'existence du principal procédé de la raison, dont les Logiques élémentaires écrites jusqu'à ce jour ne parlent pas, ou qu'elles ne font qu'indiquer vaguement. Nous sommes parfaitement convaincu que c'était la pensée de Leibniz, ainsi que nous l'avons déjà dit et montré par les textes, en traitant de la Théodicée de Leibniz. La chose est assez claire, ce semble, pour qui a sous les yeux les paroles qui viennent d'être citées, et celles-ci : « Ce n'est pas ici le lieu, » dit Leibniz dans ses Nouveaux Essais, « de proposer *les vrais moyens* « *d'étendre l'art de démontrer au delà de ses an-* « *ciennes limites,* qui ont été presque les mêmes « jusqu'ici que celles du pays mathématique. J'es- « père, si Dieu me donne le temps qu'il faut pour « cela, *d'en faire voir quelque essai un jour, en* « *mettant ces moyens en usage effectivement, sans* « *me borner aux préceptes*[1]. »

Qui ne voit dans ces paroles une allusion à sa découverte de l'analyse infinitésimale? Il devient

[1] Nouv. Essais, liv. IV, § 19.

presque impossible d'en douter lorsque, trois pages plus bas, il dit que, selon lui, *on poussera la connaissance* scientifique plus loin que par le passé; qu'il ne manque que *l'art d'employer* les matériaux, « dont je ne désespère point, dit-il, qu'on « poussera les petits commencements, depuis que « *l'analyse infinitésimale* nous a donné le moyen « d'allier la géométrie avec la physique [1]. » *L'art d'employer les matériaux* de la connaissance, c'est bien la Logique. Donc, selon Leibniz, *l'analyse infinitésimale* est un germe à développer dans cet art, c'est-à-dire en Logique. Ce qu'il faut d'autant plus comprendre ainsi, « que, selon lui, la Logique est « aussi susceptible de démonstrations que la géo- « métrie, et que la Logique des géomètres est une « extension ou promotion particulière de la logique « générale. » Rien de mieux dit. Il n'y a pas une Logique particulière pour la géométrie et une autre Logique générale. Il y a une Logique générale qui s'applique à tout. Donc tout ce qui est dans la géométrie est aussi dans la Logique générale. Donc s'il y a aujourd'hui en géométrie deux procédés radicalement distincts, parfaitement rigoureux et féconds, il doit y avoir dans la

[1] Ibid., § 26.

Logique générale deux procédés correspondants.

Je sais bien qu'on dit encore aujourd'hui vulgairement : *la logique des géomètres, le procédé des géomètres ;* et qu'on entend par là le procédé de déduction qui, par voie d'identité, tire d'une définition tout ce qu'elle contient. Mais, depuis l'invention de l'analyse infinitésimale, les géomètres n'ont plus seulement ce procédé, ils en ont deux, dont l'un est déductif, l'autre inductif, dans le vrai sens du mot ; et ces deux procédés répondent à ce que nous avons nommé, depuis les premières pages de notre Traité de la connaissance de Dieu, les deux procédés de la raison, dont le principal, comme nous l'avons montré, a été employé par tous les philosophes du premier ordre à démontrer l'existence de Dieu, aussi bien qu'il est employé spontanément par tous les hommes.

Il y a aujourd'hui en mathématiques, comme le remarque fort bien un géomètre, outre la méthode algébrique déductive par voie d'identité, dite jusqu'ici méthode des géomètres, il y a « *la méthode* « *infinitésimale* qui est mieux appropriée à la na- « ture des choses... qui a changé la face des ma- « thématiques... qui est la méthode directe... qui « seule peut conduire à la solution des questions « compliquées... et *dont le simple développement*

« *par l'algèbre* DU PRINCIPE D'IDENTITÉ *ne peut tenir* « *la place*[1]. »

Les géomètres ont donc bien deux procédés. Il y a donc aussi au moins deux procédés dans la Logique générale. Ces deux procédés ont été appelés par Aristote, tantôt *syllogisme* et *induction*, tantôt *syllogisme* et *dialectique*, et par Platon, *déduction syllogistique* et *procédé dialectique*. L'un, dit Aristote, trouve les majeures, l'autre déduit les conséquences. On peut nommer l'un, avec Leibniz, *logique d'invention*, l'autre, *logique de déduction*, ou *logique transcendante* et *logique immanente*. Ce sont les deux procédés de la raison, les deux types généraux du raisonnement, les deux mouvements de l'esprit humain, mouvements qui, dans la pratique, sont à peu près toujours impliqués l'un dans l'autre, mais que la théorie a trop peu distingués. Et cette lacune a été, jusqu'à présent, la source des plus grands embarras de la philosophie.

[1] Cournot. Traité élémentaire de la théorie des fonctions, p. IX et X; et pag. 89 et 183.

II.

Mais il y a, dans la manière dont la Logique est traitée d'ordinaire, beaucoup d'autres lacunes. Lorsque, dans nos premières études, il nous est arrivé d'ouvrir un livre intitulé : *Art de penser, art d'arriver au vrai,* — n'avons-nous pas éprouvé quelquefois l'espoir naïf de trouver dans ce livre un guide utile, une méthode théorique et pratique, pour nous conduire dans la recherche de la vérité? Mais notre espoir a-t-il été de longue durée? N'avons-nous pas découvert bientôt que ce livre ne menait pas où nous voulions? Et puis, après quelques mécomptes de ce genre, ne nous sommes-nous pas demandé, dans l'exagération de notre mécontentement, pourquoi on n'avait jamais eu l'idée d'écrire une Logique utile?

Si l'on pouvait écrire une Logique qui ne fût pas seulement l'ombre de celle que Leibniz désirait! Si nous pouvions nous-même, dans l'essai que nous allons tenter, approcher seulement de ce but! Si un homme, après avoir traversé la vie jusqu'à l'automne dans un travail sans relâche, après avoir blanchi à la charrue de l'étude, pour l'amour de

la vérité seule, essayait, après la moisson, d'apprendre aux plus jeunes ouvriers l'ensemble des travaux qu'il faut subir, des règles et des industries qu'il faut connaître, des semences qu'il faut avoir, des fléaux qu'il faut éviter pour arriver à une moisson, n'est-il pas à croire que les conseils et les discours de ce bienveillant laboureur, quelque grossière que fût sa parole, seraient utiles à ses jeunes frères, et sauraient en mener quelques-uns à l'art de produire en effet, dans le champ de leur âme, sous le soleil et la rosée de Dieu, le vin et le froment de la vérité?

Telle est, il faut le dire, notre ambition, ou plutôt notre cordial désir : aider ceux qui cherchent la vérité, la vérité entière, dans tous les sens, dans tous les ordres de choses, la vérité pour sa beauté, la vérité pour l'amour des hommes et pour l'amour de Dieu. Oh! que le nombre de ceux qui ont cette unique passion est petit! Il s'en trouve cependant, et il s'en trouvera toujours. C'est pour eux que je veux parler.

Je veux leur dire que, pour connaître la vérité, il faut la recevoir de Dieu. Voilà le principe et le point de départ. Puis, il faut travailler sur cette semence.

On sait cela. Mais ce que l'on sait moins, c'est

que la vie entière est un perpétuel travail de Dieu pour nous donner, et pour nous inculquer la vérité. Il n'y a pas un mouvement de l'âme et de l'esprit, pas une parole survenant du dehors, pas une seule sensation, ni un mouvement du corps, qui ne soit, en un sens, un mouvement et une parole de Dieu pour nous apprendre la vérité. Le monde des corps est une parole de Dieu destinée à instruire les hommes, et par laquelle Dieu parle, à chacun de nous, de la vérité qui est Dieu. Le monde des esprits est un autre discours de Dieu, dans lequel Dieu nous parle plus clairement encore, et de nous et de Lui. Enfin, il y a un troisième monde qui est Lui même, Lui seul, et dans le sein duquel il ne cesse de nous attirer.

Ce que l'on ne sait pas assez, non plus, c'est que l'homme a le sens de ces trois mondes. L'homme a le sens du monde des corps, le sens du monde intelligible, et le sens de Dieu même. Pourquoi dit-on parfois que l'homme n'a que le sens du monde des corps? Pourquoi ceux qui connaissent le sens du monde intelligible ignorent-ils d'ordinaire *le sens divin* du monde suprême? Pourquoi veut-on détruire ainsi la racine même de l'âme, et par la racine tout l'ensemble?

Ce que l'on ne sait pas assez, c'est qu'en elle-

même, toute impression venant de l'un de ces trois mondes est une impression de la vérité, de la vérité qui est Dieu; et qu'il nous suffirait de ne point gâter la semence de Dieu, pour rester dans la vérité; que dès lors cette première donnée intellectuelle, qu'on désigne parfois en Logique sous le nom de *simple appréhension,* n'est pas sujette à l'erreur. Tout philosophe doit l'avouer.

Ce que l'on ne sait pas assez, c'est que pour bien recevoir de Dieu les semences, la première condition est une disposition morale. Ce qu'il faut appliquer d'abord aux données de la vérité que Dieu ne cesse de semer dans notre âme, ce n'est pas notre esprit, mais notre volonté, et, selon la parole éternelle du maître des hommes, parole beaucoup trop peu comprise encore, il faut FAIRE en soi-même la vérité, avant de la connaître. *Qui facit veritatem venit ad lucem.* Il semble que la lumière se sème dans la volonté, et se recueille dans l'intelligence. Que serait donc l'art de penser et d'arriver au vrai, s'il omettait d'initier l'homme à cette fondamentale et première condition de toute pensée menant au vrai?

Ce que l'on ne sait pas assez, c'est que l'intelligence, dans l'homme, est orientée par la volonté, la raison par la liberté. La raison, comme la vie,

comme l'amour, s'applique à tout ce que l'homme veut. L'homme peut appliquer toutes ses forces à Dieu, ou bien au monde et à lui-même, et il peut appliquer ses forces à ce qui n'est pas Dieu, de deux manières, ou bien avec tendance ultérieure vers Dieu, — voie de justice et de vérité, — ou bien avec dégoût, oubli, mépris de Dieu, — voie de ténèbres et d'iniquité. Dans l'un des cas, la tendance est vers l'infini ; dans l'autre, vers le néant. La raison, comme l'amour, souffre ces deux tendances ; seulement, elle sait tirer une éclatante vengeance de ceux qui la profanent dans sa tendance vers le néant. Nous le verrons.

Une vérité bien inconnue encore, c'est que le travail pratique de la volonté, pour couver la semence du vrai, et la développer comme Dieu la donne, consiste à préférer toujours, en toute impression des créatures, impression où Dieu est toujours cause première et la créature cause seconde, à préférer Dieu qui parle la créature, à la créature que Dieu parle ; et de même, dans toutes les impressions venant de Dieu, à préférer Dieu même à l'impression. C'est-à-dire, en un mot, que la loi de la volonté, pour ne pas gâter la semence, est de préférer toujours Dieu à soi-même et au monde. Et cette sorte de renoncement à soi-même et au

monde, pour préférer Dieu, c'est la *mort philosophique* dont parlent Socrate et Platon; et c'est l'imitation morale du sacrifice évangélique. Puis à son tour l'intelligence, pour avancer dans la recherche de la vérité, pour acquérir ce qu'elle n'a pas, doit procéder comme la volonté, et opérer aussi l'imitation du sacrifice évangélique.

Oui, il y a dans les données intellectuelles, telles qu'elles nous apparaissent d'abord, des limites et des accidents à sacrifier, pour arriver aux pures et simples idées marquées du caractère de l'infini. La raison ne doit pas seulement ranger et comparer les données brutes du monde des corps et du monde des esprits, mais elle doit les ouvrir, et entrer jusqu'au centre des germes, où se trouve Dieu, auteur et vivificateur du germe. La raison doit savoir employer les données des deux mondes, créés de Dieu comme point d'appui, comme bases d'élan (ἐπιβάσεις καὶ ὁρμάς, dit Platon), pour s'élancer en Dieu. L'âme s'élance ainsi par ses ailes ; mais, dans ces siècles si peu philosophiques, les ailes de la raison sont bien moins connues que ses pieds, ses pieds fatigués à outrance pour avancer si peu.

Une autre vérité encore trop peu connue, c'est l'importance et l'influence du corps de la raison,

la parole. Le Verbe divin, comme lumière naturelle, éclairant tous les hommes, s'est en quelque sorte incarné dans la parole articulée, comme il s'est incarné plus tard, d'une manière plus entière et plus haute, dans ces éternelles paroles révélées qu'un saint docteur appelle « un autre corps du Christ. » On méprise quelquefois le corps de la pensée, comme on méprise le corps de l'âme, composé de chair et de sang. On l'appelle une prison, un obstacle. C'est une erreur manichéenne. Le corps, créature de Dieu, est partout un appui, un moyen, voulu de Dieu, qui peut devenir obstacle par accident, mais qui subsistera glorifié, même après notre exil terrestre. Or il en est de même des mots.

Enfin, ce que l'on méconnaît surtout, c'est cette fin dernière et suprême de la raison, que saint Augustin et Platon appellent *le terme du procédé, ou la raison parvenant à sa fin* (Τέλος τῆς πορείας; *ratio perveniens ad finem suum*). Même ceux qui croient à cette fin dernière de la raison, laquelle consiste, dès cette vie, en quelque commencement de rapport direct avec Dieu, en attendant la vue directe et immédiate de la substance de Dieu, les croyants, dis-je, cherchent parfois à repousser de la Logique, comme un affreux mélange, toute men-

tion de cette fin dernière. Mais, pourrait dire ici la raison, que m'importe l'art d'arriver à ma fin, si cet art ne m'apprend pas à marcher vers ma fin dernière? Pourquoi donc tenez-vous à séparer la double idée de mon double but, l'idée de mon but terrestre et l'idée de mon but céleste, l'idée de mon but temporel et l'idée de mon but éternel? Certes, ces idées sont distinctes, et si je ne les distinguais pas, je prendrais la terre pour le ciel et le temps pour l'éternité. Mais pourquoi les mettre toujours à part, et ne les jamais comparer, et n'en point saisir les rapports pour embellir mon but terrestre par la sainte perspective du ciel; et aussi, pour m'apprendre à savoir à propos m'élancer au delà de mon terme moyen jusqu'à mon but suprême? Et voilà ce que quelquefois l'on voudrait refuser à la raison! Mais comment ne pas voir qu'un des plus grands obstacles qui empêche la raison d'arriver à son but terrestre, c'est qu'elle ignore ou méconnaît son but céleste? Eh quoi! notre raison comme notre cœur seront incessamment sollicités par la bonté de Dieu, attirés à monter jusqu'à Dieu, jusqu'à Dieu Rédempteur, jusqu'à Dieu béatificateur; la raison, comme le cœur, aura reçu de Dieu quelque désir naturel de l'éternelle lumière pour laquelle Dieu nous a créés; l'âme portera en elle *l'instinct*

béatifique [1], comme s'exprime sainte Catherine de Gênes, et la raison pourrait impunément s'abstraire, et de ce désir naturel, et des continuelles excitations surnaturelles qui la poussent à sa fin dernière ? Qu'arrive-t-il donc au cœur quand il ne se laisse pas attirer sans cesse vers ce but souverain ? On le sait. Il est repoussé ; repoussé vers le sens réprouvé dont parle saint Paul ; repoussé, non vers la nature, mais contre la nature, et au-dessous de la nature. De même, pour la raison, ne pas tendre à sa fin dernière, malgré le désir naturel et les attraits surnaturels, c'est résister ; résister, c'est être repoussé, c'est aller en arrière, non pas vers la saine raison naturelle, mais au-dessous de la raison et contre la raison, vers les abîmes du doute sans fin et de la perversité sophistique. Oh ! puisse-t-on bien comprendre ceci, et ne jamais refuser à la raison, surtout à la flexible raison des jeunes hommes, à qui l'on parle pour la première fois de la sagesse, l'ensemble des données de Dieu, et le double flambeau des deux lumières ! Puisse-t-on ne jamais tenir la

[1] Le mot *instinct béatifique* se trouve dans le texte suivant de sainte Catherine de Gênes : « Dio a creata l'anima pura, e netta d'ogni macchia di peccato, con un certo *instinto beatifico* verso di se. » Traité du Purgatoire, chap. III.

meilleure de ces deux lumières, pendant une longue année, sous le boisseau !

Enfin, ce qui est encore ignoré, c'est que le passage de la moindre des deux lumières à la plus grande, du but terrestre au but céleste de la raison, s'opère, avec l'aide de Dieu, par une imitation à la fois intellectuelle et morale du sacrifice. Oui, pour passer des fantômes divins à Dieu même, et des idées de l'infini à l'Être qui est l'Infini, il faut un acte de la raison et de la liberté, analogue à celui par lequel la raison s'élance de toute donnée finie à l'infini, et s'élève de la vue du monde à la notion de Dieu. Oui, la raison doit savoir critiquer, sacrifier cet état spéculatif pur, ces fantômes et ces ombres, au goût et au désir d'un plus haut état, qui atteigne la substance de Dieu, et vive au sein du monde réel de Dieu. Ceci n'est plus seulement l'imitation du sacrifice évangélique, mais l'union véritable au très-saint et sublime sacrifice de la croix. De sorte que tout l'itinéraire de l'âme et de la raison, depuis le premier commencement qui reçoit les germes sans les gâter, jusqu'à sa fin dernière où elle arrive à posséder Dieu même, est toujours, ou l'imitation, soit morale, soit logique du sacrifice, ou l'union intellectuelle et morale au sacrifice du Verbe crucifié. De sorte enfin que saint Paul aurait

dit tout le secret de la vérité, en s'écriant : « Je ne « veux savoir qu'une seule chose : Jésus-Christ, et « Jésus-Christ crucifié ! » En paraissant sacrifier toute science, saint Paul aurait posé la formule de toute science! Oui, il en est ainsi. Oui, par ces solennelles paroles, saint Paul donne la méthode pour arriver à la lumière et à la vérité. Ce mot est l'épigraphe de la Logique vivante. Daigne le Verbe crucifié nous éclairer, pour qu'il nous soit donné d'entrevoir ces sublimités, et d'en transmettre à quelques-uns l'intelligence.

CHAPITRE II.

CERTITUDE.

I.

La première question qui se pose en Logique, quand on pose les questions oiseuses, est celle-ci : Pouvons-nous être certains de quelque chose ?

Cette question, nous ne la poserons pas ; c'est l'affaire des sophistes. Mais nous dirons ce qu'est la certitude, et quel en est le fondement.

La certitude est un état de l'âme qui en exclut le doute.

Cet état suppose la possession de la vérité. Il ne peut y avoir certitude de ce qui n'est pas vrai. La certitude d'une affirmation mixte, mêlée d'erreur et de vérité, ne porte que sur la vérité renfermée dans l'affirmation. La certitude apparente, qui af-

firme le faux, n'est qu'un acte de volonté, exécuté malgré l'incertitude de l'esprit, malgré les réticences et les oppositions de la conscience.

L'homme a la certitude de sa propre existence. En présence du monde extérieur, l'homme a la certitude de l'existence et de la réalité de ce monde. Les idées nécessaires, auxquelles l'esprit s'élève, à la vue du monde et de l'âme, nous donnent la certitude de l'existence de Dieu.

Le fait de la certitude n'est point contesté. La véracité de la certitude ne peut l'être que par un jeu de l'esprit. L'homme qui a la certitude de l'existence du monde a-t-il raison d'en être certain ? Le monde existe-t-il ? Chacun comprend qu'ici commence la sophistique.

La véracité de la certitude est et doit être immédiatement acceptée, comme la vérité des axiomes ; l'évidence des axiomes n'est elle-même qu'un cas particulier de la certitude.

La certitude est la preuve dernière de la vérité ; il ne saurait y en avoir d'autre. Comment prouver que la certitude nous donne la vérité, sinon par la certitude même ?

La démonstration de l'existence individuelle ne se donne point, parce que notre existence est, pour nous, toujours et immédiatement certaine. La dé-

monstration de l'existence du monde consiste à mettre l'homme en rapport, par ses sens, avec les objets mêmes ; et les démonstrations de l'existence de Dieu consistent à mettre la raison en présence même de la lumière de Dieu, de l'être nécessaire, toujours présent, comme excitateur permanent de la raison créée à son image ; d'où résulte la certitude, qui est le but de la démonstration.

Si aucun homme n'a jamais douté de sa propre existence, on peut du moins concevoir qu'un homme doute de l'existence du monde, s'il n'a pas l'usage de ses sens. De même si, par le fait, quelques hommes doutent de l'existence de Dieu, lors même que la démonstration en est donnée, c'est qu'ils n'ont pas l'usage entier des facultés de leur esprit. En eux, l'âme n'est développée que partiellement, et la pensée, dans son action, ne porte pas jusqu'à ses limites naturelles.

Que ce soit une altération réelle de la raison, ou un travers habituel dans l'exercice de la raison, ce vice qui consiste à douter, là où les hommes rencontrent naturellement la certitude, est rare dans la pratique. Il est fréquent dans la spéculation. Le doute factice remplit l'histoire de la philosophie.

L'origine de ce vice, dans la spéculation, est celle-ci : l'homme qui pense et déploie toutes ses

forces dans l'exercice de la raison, la déprave souvent par excès. Ne voyant plus que sa pensée, il place, contrairement à la nature, le point d'appui unique de la raison dans le raisonnement seul, ou dans l'évidence rationnelle. Pour lui, le but n'est plus la certitude, mais la démonstration. Il demande la démonstration, là où il tient la certitude. Un tel esprit est donc faussé ; il est hors de sa loi. C'est en ce sens qu'on eût pu dire : « L'homme qui pense est un animal dépravé. » Ce vice se nomme rationalisme[1]. Quand le rationalisme, qui consiste principalement à vouloir démontrer ce qui est déjà certain, nie en outre la vérité de tout ce qui ne lui est pas démontré comme il veut, il devient scepticisme. Voici comment procède le scepticisme :

La vue du monde ne prouve pas l'existence du monde. Cela posé, vous ne pouvez démontrer l'existence du monde, et devez en douter. L'idée de Dieu, en présence du monde, son ouvrage, ne prouve pas l'existence de Dieu. Cela posé, vous ne pouvez démontrer Dieu et devez en douter. La conscience de votre existence n'en prouve pas la

[1] Quelques écrivains prennent en bonne part le mot *Rationalisme*. C'est à tort, selon nous. Ce mot restera dans la langue française comme le nom d'un abus. Nous avons plus amplement parlé du rationalisme dans la *Connaissance de l'âme*.

réalité. Cela posé, vous ne pouvez démontrer votre propre existence et devez en douter.

Mais pourquoi ne pas dire aussi (quelques sceptiques ont été jusque-là) : L'évidence d'une identité logique ne prouve pas cette identité ; l'évidence d'une démonstration ne prouve pas la vérité de la proposition. Cela posé, vous ne pouvez rien démontrer.

Il est clair que de telles assertions sont des jeux de l'esprit. Elles partent d'une majeure contradictoire et dénuée de sens, savoir : la vue du monde ne prouve pas l'existence du monde. Mais la vue du monde n'étant autre chose que le monde même, en présence de l'homme et vu par lui, implique nécessairement, ou plutôt manifeste directement son existence : de même que l'évidence actuelle d'un axiome n'étant autre chose que la vue de la vérité, implique la vérité.

Et cependant le scepticisme est, depuis l'origine, l'entrave et le fléau de la philosophie. Une trop grande partie des efforts de la philosophie jusqu'à présent se tourne à établir, contre le scepticisme, la véracité de nos moyens de connaître, et à chercher le caractère de la vérité. Mais le scepticisme semble un inévitable ennemi que la philosophie entraîne avec elle comme son ombre. Cherchons

donc à montrer quelle est l'erreur du scepticisme, et ce qu'est en lui-même ce vice originel de l'esprit humain.

L'erreur du scepticisme consiste à demander la démonstration de ce qui n'est pas démontrable, et à ignorer qu'il y a, dans l'esprit humain, des données aussi indémontrables que certaines.

Prenons une science certaine et infaillible de l'aveu de tous, les mathématiques. Il y a en mathématiques une étrange singularité. Il s'y rencontre ce qu'on appelle des quantités *irrationnelles,* c'est-à-dire des quantités réellement existantes, mais qui ne sauraient être exprimées par aucun nombre, entier ou fractionnaire. Telle est , par exemple, *la racine carrée de deux*. C'est une quantité qui ne peut être représentée par aucun nombre, entier ou fractionnaire.

Cette quantité existe néanmoins ; j'entends qu'elle a sa grandeur précise. Car, le côté d'un carré étant *un*, la diagonale de ce même carré est *la racine carrée de deux*. Voilà cette quantité visible aux yeux, ou, si l'on veut, visible à la raison.

La géométrie nous montre donc clairement la racine carrée de deux ; mais l'arithmétique ne possède aucun nombre pour la représenter. Cette racine est irrationnelle.

Donc, la géométrie saisit des quantités que l'arithmétique ne peut saisir. La science mathématique obtient par l'un de ses instruments ce que l'autre ne peut atteindre.

De même, disons-nous, dans la Logique générale, l'esprit saisit, par la vue ou l'intuition immédiate, des données que le raisonnement ne peut atteindre.

Mais ce n'est pas ici seulement une comparaison; c'est un exemple dans l'espèce. En effet, les nombres sont des mots qui expriment les grandeurs; les formes géométriques sont l'image, ou plutôt la vue même des grandeurs. Il y a donc, dans l'esprit, des données que la vue peut atteindre, mais que la logique ne saurait exprimer. Elles sont irrationnelles, quoique visibles, et certaines, quoique indémontrables.

C'est là le point qu'ignore le scepticisme; et dans cette ignorance, il demande la démonstration de ce qui est indémontrable par nature. Il rejette comme n'existant pas, ou comme n'étant pas de son domaine, toutes les données que le raisonnement n'analyse pas d'une manière adéquate.

Et pourtant l'arithmétique repousse-t-elle les grandeurs irrationnelles comme chimériques? les

repousse-t-elle du moins comme n'étant pas de son domaine? En aucune sorte. Elle les admet; elle les emploie et les calcule. Elle les calcule, et ces grandeurs en dehors du nombre, multipliées entre elles, produisent des nombres. Elles ne sont pas des nombres, mais des racines de nombres. Ce sont des données pour l'arithmétique, quoique incommensurables à l'arithmétique.

Il en est de même en philosophie pour les données premières. L'âme les voit par les sens, ou par la raison, quoique la logique ne les explique pas. Ce sont des données nécessaires à la raison, quoiqu'elles ne soient pas elles-mêmes commensurables à la logique de la raison.

Irrationnelles elles-mêmes, elles sont des bases de propositions rationnelles. Les rejeter, malgré la nature et le sens commun, soit comme chimériques, soit comme ne pouvant être admises dans le domaine de la raison pure, c'est l'enfance de la philosophie. C'est l'erreur sophistique d'une science inepte : c'est une manie d'école, un prétexte de tournoi logique; c'est rejeter la raison pour raisonner; c'est chercher ce qu'on tient; c'est le perdre pour l'ombre; c'est se fuir en se cherchant. Et l'on pourrait appliquer à la philosophie ainsi faite le mot d'un philosophe : « La philosophie est l'Odys-

« sée de l'esprit qui, merveilleusement déçu, se fuit « en se cherchant lui-même[1]. »

Telle est l'erreur des sceptiques ; et le tort de la philosophie, c'est de ne point passer outre : c'est de faire une large place à ces questions mal posées, insolubles, contradictoires ; de donner du temps et des forces à un travail stérile et faux, et de ne pas excommunier nettement les sophistes qui cherchent, par mauvaise volonté, à lui faire perdre un temps précieux.

Que de temps n'a-t-on pas perdu, en mathématiques, à chercher le rapport de la circonférence au diamètre, pour arriver à la quadrature du cercle? Aujourd'hui, il est directement démontré que ce rapport n'est inexprimable par aucun nombre. De même, la philosophie doit directement démontrer l'insolubilité des questions insolubles.

Or, cette démonstration a été donnée par les sceptiques pour en conclure qu'il fallait rejeter l'autorité de nos moyens de connaître ; elle a été donnée par les dogmatiques, pour établir que cette autorité devait être immédiatement acceptée. Acceptons-la des deux côtés, pour en conclure, comme Aristote, que les points de départ sont indémon-

[1] M. de Schelling.

trables en même temps qu'infaillibles. Ce sont les données mêmes de la vérité, la vue du monde, l'évidence des axiomes, vue, évidence, qui donne la certitude, certitude qui ne peut tromper.

Maintenant veut-on savoir ce qu'est la certitude, quel en est le fondement, et pourquoi elle ne peut tromper? Essayons de le dire.

II.

Nous avouons n'avoir pénétré que fort tard la question de la certitude ; et ce qui nous a fait comprendre enfin ce point de Logique, c'est la question théologique correspondante, touchant la certitude de la foi. « La foi peut-elle tromper ? » dit saint Thomas d'Aquin. (*Num potest fidei subesse falsum?*) « Non, dit-il, il est impossible que la foi trompe. » Dès lors qu'il y a foi, il y a vérité, et adhésion à la vérité seule. Et pourquoi ? Par cela même précisément que la foi est un don de Dieu, une adhésion à Dieu, à Dieu qui la produit lui-même en nous par sa lumière surnaturelle ; à Dieu qui la verse lui-même par sa grâce dans le cœur et l'intelligence. Or, Dieu est la vérité même, et il ne peut tromper. On croit, parce que Dieu parle. Quand il ne parle

pas, on ne croit pas. Évidemment, la foi, ainsi définie, et cette définition est la seule légitime, la foi ne peut tromper ; cela impliquerait contradiction.

Eh bien, justement par la même raison, la vue du monde et la vue de la vérité des principes et axiomes ne peut tromper.

Qu'est-ce, en effet, que l'évidence des principes et la vue de ce monde créé ?

Quant à la vue des vérités nécessaires et axiomatiques, nous l'avons amplement montré, dans notre Traité de la connaissance de Dieu, c'est une certaine vue de Dieu. Il n'y a pas un philosophe qui ne sache cela : Platon et Aristote, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, saint Anselme et saint Bonaventure, Descartes, Thomassin, Malebranche, Bossuet et Fénelon, tous l'enseignent. « L'idée de Dieu, dit Descartes, c'est Dieu même « conçu dans l'entendement. — Cette idée n'est « que cela même que nous apercevons par l'enten- « dement, soit lorsqu'il conçoit, soit lorsqu'il juge, « soit lorsqu'il raisonne.[1] » Ainsi, selon Descartes l'idée de Dieu, et tout ce qu'aperçoit l'entendement lorsqu'il pense, cela même est une certaine vue de Dieu, existant dans l'entendement. Et d'ordinaire,

[1] T. I, p. 425.

l'on ne comprend pas assez Descartes lorsqu'il ajoute ces remarquables paroles : « La règle que « j'ai posée, savoir, que les choses que nous con- « cevons clairement sont toutes vraies, n'est assu- « rée qu'à cause que Dieu est, *et que tout ce qui* « *est en nous vient de lui;* nos idées ou notions étant « des choses réelles, et qui viennent de Dieu, en « tout ce en quoi elles sont claires et distinctes, ne « peuvent être que vraies[1]. » Donc, selon Descartes, ce qui fait que la certitude ne trompe point dans l'évidence, c'est qu'elle vient de Dieu même qui la produit actuellement en nous. « C'est en Lui, d'une « certaine manière qui m'est incompréhensible, « c'est en Lui, dit Bossuet, que je vois les vérités « éternelles; et les voir, c'est me tourner à celui « qui est immuablement toute vérité, et recevoir « ses lumières.... C'est une chose étonnante, que « l'homme entende tant de vérités, sans entendre « en même temps, que toute vérité vient de Dieu; « qu'elle est en Dieu, et qu'elle est Dieu même[2]. » Tout Malebranche, on le sait, est dans cette seule idée, et sa gloire est de l'avoir développée plus qu'aucun autre philosophe. Le cardinal Gerdil, grand esprit trop peu connu, montre que telle est

[1] T. I, p. 165. — [2] De la connaissance de Dieu et de soi-même, ch. IV.

la doctrine de Thomassin et de saint Augustin, et sur la fin de sa longue et savante carrière, il résume ainsi qu'il suit la doctrine de Malebranche, qu'il avait défendue toute sa vie, et qu'il déclare inattaquable sur ce point : « 1° Dans la *simple perception*, l'entendement est passif suivant l'ancienne « maxime adoptée par les écoles, d'après Aristote; « 2° Cette première opération de l'entendement, « qu'on désigne en Logique par le nom de *simple* « *appréhension, n'est pas sujette à l'erreur,* ainsi que « toutes les écoles en conviennent; 3° Cette simple « perception est produite dans l'âme par l'action « de Dieu.... en ce sens que Dieu, qui renferme en « Lui les idées de toutes choses, imprime, par son « action sur l'esprit, la *ressemblance intelligible*, « qui est l'objet immédiat de la perception[1]. »

Ainsi, selon tous ces auteurs et beaucoup d'autres que nous avons cités et citerons, une idée est une certaine vue de Dieu; là où il y a idée proprement dite, il y a vue de Dieu; donc, là où est l'idée, là est la vérité; là où n'est pas la vérité, là n'est pas l'idée. C'est le mot de saint Augustin, que répète et approuve saint Thomas, et tous les philosophes, avant eux comme après : « Quiconque se trompe, là

[1] Œuvres de Gerdil, t. IV, p. 5. (Rome, 1806.)

« où il se trompe, cesse de faire acte d'intelligence. »

Telle étant l'origine des idées, on comprend le fondement de la certitude. C'est ce que nous avons gagné à commencer notre Philosophie par le Traité de Dieu. Nous avons démontré, dans la seconde partie de cet ouvrage, que l'intelligence en acte est une certaine vue de Dieu. Nous avons donc déjà résolu implicitement la question de l'origine des idées, et la question de la certitude.

III.

Voilà pour l'évidence des idées claires. Mais que dire de la certitude que donne la vue du monde des corps ? Il en faut dire précisément la même chose. Il faut suivre Malebranche jusqu'ici. Si la vue des idées nécessaires est une certaine vue de Dieu, la vue des créatures de Dieu n'implique-t-elle pas aussi quelque vue de Dieu ? Est-ce qu'une étoile que j'aperçois au ciel ne me montre pas Dieu en un sens ? Cette étoile peut-elle être où elle est, sans Dieu, sans Dieu qui la soutient et qui la porte actuellement ? Peut-elle briller, si Dieu ne lui ordonne actuellement de luire ? Et peut-elle obéir à cet ordre, si Dieu ne concourt pas actuellement à sa

lumière? La lumière est un mouvement dont l'astre est cause seconde, mais dont Dieu seul est cause première. « Dieu opère en tout Opérant, » dit saint Thomas d'Aquin. En tout mouvement des esprits ou des corps, Dieu agit comme moteur immobile et premier. Dieu nous éclaire dans le soleil plus que le soleil même. Dieu nous touche dans toute créature, plus que la créature elle-même. « Toutes les fois, dit Bossuet, que nous nous « servons de notre corps, soit pour parler ou « pour respirer, ou pour nous mouvoir en quelque « façon que ce soit, nous devrions toujours sentir « Dieu présent. » — « C'est en Dieu, dit saint « Paul, que nous vivons, que nous sommes, et que « nous nous mouvons ; » parole fondamentale, fleuve de science, dont les eaux se répandront de plus en plus sur toutes les régions de la pensée ; parole fondamentale qui détruira le panthéisme, en lui ôtant les immenses vérités dont il abuse, et qui dans tous les temps lui ont fait une école, malgré sa monstruosité [1] ; parole fondamentale pour la physique, comme pour la science de l'âme Oui, toute créature visible et intelligible est en

[1] Spinosa dit : « Omnia in Deo esse et in Deo moveri cum Paulo affirmo, LICET ALIO MODO. »

Dieu, vit et se meut en Dieu. Donc, quand nous la voyons et la sentons, en quelque manière que ce soit, nous la voyons être en Dieu, vivre en Dieu, et se mouvoir en Dieu. De ce miroir des créatures, quelque chose de Dieu nous arrive, modifié par la créature; comme, quand mes yeux regardent un horizon, de tout objet jusqu'à mes yeux arrive la lumière du soleil, empruntée par l'objet visible. Toute couleur puise dans la lumière, unité des couleurs et source des couleurs, sa force pour luire et être vue. Elle emprunte une partie de la lumière pleine, la partie dont sa nature la rend capable, et me l'envoie. C'est réellement un certain rayon du soleil, réfléchi et réfrangé, que je vois, en voyant ce corps qui m'envoie sa couleur. Ainsi de toutes les qualités de toutes les créatures relativement à Dieu. Chacune d'elles participe, suivant sa nature, à l'éclat, à la force, à la vie, à la lumière de Dieu. En la voyant, en la sentant, je vois et je sens, ou du moins je dois voir et sentir cette participation divine. Et c'est pour cela que, selon saint Paul, « en voyant les objets créés, je vois aussi intellec-« tuellement les perfections invisibles de Dieu (*in-« visibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta* CON-« SPICIUNTUR); » et c'est aussi pourquoi, selon l'Ancien Testament, « dans la beauté des créatures,

« le Créateur est vu et reconnu (*poterit cognosci-* « *biliter* VIDERI). »

On a tant de peine à comprendre, lorsque l'on veut philosopher, que quelque chose, autre que Dieu, puisse exister [1] ! Comprenons donc du moins que rien ne saurait exister, ni vivre, ni se mouvoir, qu'en Dieu, par Dieu, et avec Dieu. Comprenons donc qu'on ne saurait rien voir, rien sentir, qu'en Dieu, par Dieu, et avec Dieu. Son verbe porte et vivifie tout, incessamment. Donc, en sentant, en voyant quoi que ce soit, c'est, en quelque manière, Dieu qu'on voit et qu'on sent implicitement et indirectement. Ici, toutes les vérités dérobées par les efforts des panthéistes nous reviennent, car il suffit d'en retrancher l'absurde manifeste. Nous avons, pour cette grande pensée, tout le platonisme et tout Malebranche, et beaucoup plus que tout cela, saint Paul, et plus encore, tout l'Évangile; et nous aurons pour nous tous les travaux de la physique, quand ils seront poussés à bout et médités. Tout ici nous est un appui, et nous disons avec confiance : « Oui, en voyant les idées, nous voyons en même temps, et notre âme, et

[1] Ceci, bien entendu, n'est pas une concession aux Panthéistes, mais au contraire un argument *ad hominem*.

Dieu. En voyant le monde exister, nous voyons en même temps, et le monde, et notre âme, et Dieu. »

IV.

Donc, dans la vue des idées et dans la vue du monde, Dieu, d'une certaine manière, et nous parle et se montre. Lui qui est la vérité même, se montre en tout, et montre en Lui tout ce qu'on voit.

Et c'est de sa vérité même, de sa véracité, si l'on veut s'exprimer ainsi, que vient à notre esprit toute certitude. Lui, qui seul est la vérité, a seul la force de commander la certitude; et quand on est certain, c'est que Dieu le veut et l'opère, et quand le doute est impossible, c'est qu'on s'appuie sur Dieu. Et c'est pour cela même qu'on a été souvent porté à voir, au fond de la certitude, un acte de foi, une adhésion de l'esprit à Dieu. C'est qu'en effet la certitude est, dans l'ordre naturel, tout ce que la théologie dit de la foi pour l'ordre surnaturel. Il y a, disions-nous, « dans l'ordre naturel même, « une sorte de foi, qui, par son autorité intérieure,

« impose à notre esprit l'assentiment[1]. » Il y a, disions-nous d'après autrui, « une foi humaine « naturelle qui est dans l'individu, comme la base « de la raison humaine. » C'est ainsi que l'entend saint Thomas : « De même que l'homme, par la « lumière naturelle de l'intelligence, adhère aux « principes, de même, par la lumière de la foi « divinement répandue dans l'âme, l'homme ad- « hère aux choses de la foi[2]. » Et ailleurs « la foi « est, dans l'ordre surnaturel, ce qu'est l'évidence « des principes, dans l'ordre naturel[3]. »

Mais saint Thomas pousse plus loin la comparaison et affirme formellement, ce que nous soutenons, que toute certitude vient de ce que Dieu nous parle. « Le fondement de la certitude, » dit saint Thomas, « est cette lumière de la raison, divi- « nement donnée à l'âme, et dans laquelle Dieu « nous parle. » (*Quod aliquid per certitudinem sciatur, est ex lumine rationis, divinitus interius indito,* QUO IN NOBIS LOQUITUR DEUS[4]).

[1] De la connaissance de Dieu, t. II, p. 247.

[2] Sicut homo per naturale lumen intellectus assentit principiis .. hoc modo etiam per lumen fidei divinitus infusum homini, homo assentit his quæ sunt fidei. (2. 2æ. q. II. art. 3.)

[3] Fides est in gratuitis sicut intellectus principiorum in naturalibus.

[4] Verit. q. II, art. 1. Doctrine admirable, qui justifie saint Thomas

Leibniz, du reste, s'exprime de même : « La « vérité, dit-il, qui parle en nous, quand nous

d'Aquin contre les esprits exclusivement imbus des idées de Malebranche, et qui opposent absolument saint Thomas à saint Augustin. Doctrine admirable, et qu'il nous faut approfondir par d'autres textes de saint Thomas d'Aquin, pour montrer si notre saint docteur a su que toute vue de la vérité est une certaine vue de Dieu ; et que, par conséquent, la certitude vient de ce que Dieu, en un certain sens, est présent et se montre.

On sait que tous les Pères, grecs et latins, saint Justin, Origène, saint Clément, saint Bazile, saint Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze et saint Augustin, répètent sous toutes les formes, que toute vue de la vérité est une certaine vue de Dieu, et que, par conséquent toute certitude rationnelle vient de Dieu. Toute leur philosophie est le commentaire de la grande parole de saint Jean : « Il « était la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde *. » Mais ils expliquent ce texte fondamental sans oublier la parole de l'Ancien Testament, répétée d'ailleurs par l'Évangile même : « Tu « ne me verras pas face à face. » Par exemple, saint Grégoire de Nazianze dit : « Lorsque j'élève mes regards, c'est à peine si j'aper« çois Dieu indirectement... Voir Dieu indirectement, c'est le voir « à travers tout ce qui le fait connaître, comme nos faibles yeux « voient l'image du soleil dans les eaux.» (Ἐπεὶ δὲ προσέβλεψα, μόλις εἶδον Θεοῦ τὰ ὀπίσθια... ταῦτα γὰρ Θεοῦ τὰ ὀπίσθια ὅσα μετ' ἐκεῖνον ἐκείνου γνωρίσματα, ὥσπερ αἱ καθ' ὑδάτων ἡλίου εἰκόνες ταῖς σαθραῖς ὄψεσι παραδεικνῦσαι τὸν ἥλιον **.) — « L'homme qui « est un être charnel, dit saint Basile, ne peut pas contempler directement la lumière spirituelle de la vérité, et Dieu l'accoutume à

* Nous ne voulons pas dire que ce texte évangélique ne puisse s'entendre que de la lumière naturelle, puisque beaucoup de Pères et de docteurs l'ont entendu aussi de la lumière surnaturelle.

** S. Greg. de Naz. Orat. 28.

« voyons des théorèmes d'éternelle certitude, est « la voix même de Dieu. » (*Veritas quæ intus*

« voir le soleil dans les eaux. » (Ο *μὲν γὰρ σάρκινος ἄνθρωπος ἀδυνατεῖ πρὸς τὸ πνευματικὸν φῶς τῆς ἀλητεῖας ἀναβλέψαι...* Εν *ὕδατι βλέπειν τὸν ἥλιον προεθίζων**.) — « Toutes les vérités scientifiques qui sont « d'une absolue certitude, dit saint Augustin, sont intelligibles « comme sont visibles les objets qu'illumine le soleil. Mais ici c'est « Dieu qui éclaire. » (*Disciplinarum quæque certissima talia sunt, qualia illa quæ sole illustrantur ut videri possint. Deus autem est qui illustrat* **.) — « Dans la patrie, on verra Dieu sans intermé« diaire, dit saint Bonaventure ; notre vue ne pourrait pas à présent, « à cause de sa faiblesse, se fixer sur la lumière par excellence ; il « est donc nécessaire d'avoir un intermédiaire, c'est-à-dire le « miroir des créatures. » (*In patria sine medio videbitur Deus... cum visus noster in præsenti non possit propter debilitatem in excellentem lucem figi, necesse est habere medium, scilicet speculum creaturæ* ***.) « L'idée de Dieu, dit Descartes, c'est Dieu même « conçu dans l'entendement. Cette idée n'est que cela même que « nous apercevons par l'entendement, soit lorsqu'il conçoit, soit « lorsqu'il juge, soit lorsqu'il raisonne ****. » — « C'est en Lui, d'une « certaine manière qui m'est incompréhensible, dit Bossuet, c'est en « Lui que je vois les vérités éternelles ; et les voir, c'est me tourner « à celui qui est immuablement toute vérité, et recevoir ses lumiè« res *****. » — « Dieu est à notre esprit ce que la lumière est à l'œil, « dit Leibniz ; il est cette divine vérité qui reluit en nous. » (*Hæc est illa, divina in nobis* RELUCENS *veritas* ******.) Enfin la sainte Écriture a merveilleusement établi le principe de cette vérité : « Tu « me verras indirectement, mais tu ne pourras voir ma face. » (*Videbis posteriora mea, faciem autem meam videre non poteris* *******.)

* De Spirit. Sanct., XIV, 83, et XXII, 53. — ** Solilop. I, 12.
*** Compend. theol. verit. de nat. Dei, I, X.
**** T. I, p. 425. — ***** T. X, p. 82.
****** OEuvres phil. Edit. Erdmann, p. 446. — ******* Exod., XXXIII, 23.

loquitur, cum æternæ certitudinis theoremata intelligimus, ipsa Dei vox est. Epist. ad Ludov. de sect. p. 82).

Tous les mystiques du moyen âge et de tous les âges vivent de cette doctrine. Le XVIIe siècle en est plein. Malebranche rend un grand service à la philosophie en la mettant dans la plus éclatante lumière. Seulement il vient un point où Malebranche dépasse la vérité, et, bien malgré lui sans doute, confond, ou tout au moins semble confondre, par des expressions certainement inexactes, la vue naturelle de la vérité avec la vision intuitive de Dieu, avec la vue directe et immédiate de la substance de Dieu. Or il y a encore aujourd'hui des philosophes chrétiens en assez grand nombre, qui, sur ce point, acceptent Malebranche en entier, tout en niant, bien entendu, l'identité de la vue naturelle et de la vision intuitive de Dieu. D'un autre côté quelques thomistes qui semblent ne pas prendre saint Thomas en entier, tombent dans l'excès contraire, et n'admettent point que, selon saint Thomas ni selon la réalité, toute vue de la vérité soit une certaine vue de Dieu. C'est évidemment se séparer de la grande tradition des écoles catholiques. Aussi les partisans exclusifs de Malebranche triomphent de cet isolement, et accordent que, sur ce point, saint Thomas a été trompé par Aristote.

C'est ce que nous ne saurions accorder. Nous croyons au contraire que saint Thomas, plus qu'aucun autre, est sur ce point dans la plus précise vérité. Il exclut absolument l'erreur de Malebranche, dans le sens de laquelle Fénelon même et Bossuet ont quelques expressions que je dirais presque inexactes, ce que je ne trouve point dans saint Thomas. Et d'un autre côté, saint Thomas affirme de la manière la plus précise tout ce qu'il y a de vrai dans Malebranche, c'est-à-dire tout ce en quoi Malebranche est d'accord avec saint Augustin. Ce n'est pas saint Thomas, « notre docteur œcuménique, » comme l'appelle Massillon, qui, pour nier que la vue de la vérité soit une certaine vue de la lumière de Dieu, rejettera de sa philosophie ces trois paroles fondamentales de la sainte Ecriture :

Il faut donc comparer, avec saint Thomas, la certitude naturelle de la raison à la surnaturelle certitude de la foi. C'est la même loi dans ces deux

« Il était la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » —« Les perfections invisibles de Dieu sont vues (CONSPICIUNTUR) par « l'intermédiaire des choses créées (*per ea quæ facta sunt*). — « Par la beauté de la création, le créateur peut être vu (*a magnitu-* « *dine speciei poterit creator horum* VIDERI). » D'un autre côté, ce n'est pas saint Thomas qui effacera de sa philosophie cette autre parole du Christ : « Aucun homme n'a jamais vu Dieu. » (*Deum nemo vidit unquam.*) Saint Thomas saura unir ces divines vérités, et, solidement appuyé des deux parts, il trouvera le vrai chemin que la philosophie chrétienne suivra un jour sans hésiter.

Toujours et partout, saint Thomas soutiendra qu'il ne peut être donné à l'homme, naturellement, de voir la substance de Dieu (*ut divina substantia videatur quid sit*); mais toujours aussi il soutiendra que toute vue de la vérité est une vue de la lumière de Dieu.

Voici surtout un texte suivi où notre saint docteur expose clairement sa doctrine, et après la lecture duquel toute équivoque est impossible. Il s'agit du commentaire de ce texte sacré : « Nous verrons la lumiere, « Seigneur, dans ta lumière. » (*In lumine tuo videbimus lumen*)

« Voici, dit saint Thomas, les deux priviléges de la créature rai « sonnable. Le premier, c'est que la créature raisonnable *voit dans* « *la lumière de Dieu*, tandis que les animaux ne voient point dans « la lumière de Dieu. C'est pourquoi le Psaume dit : *Dans ta lumière!* « Et il ne s'agit point ici de la lumière créée par Dieu, celle dont il « a été dit : *Que la lumière soit*. Mais il s'agit ici de votre lumière, « Seigneur (*in lumine tuo*), de la lumière dont vous-même brillez « (QUO SCILICET TU LUCES), et qui est la ressemblance de votre subs- « tance (*quod est similitudo substantiæ tuæ*). C'est cette lumière à « laquelle les animaux n'ont aucune part : mais la créature raison- « nable y participe dans la connaissance naturelle qu'elle a de la « vérité. Car qu'est-ce que notre raison naturelle, sinon le reflet

ordres, si différents par leur substance L'on adhère aux principes, par la lumière naturelle dans laquelle, d'une certaine manière, Dieu nous parle,

« (*refulgentia*) de la clarté divine dans l'âme, clarté qui nous « forme à l'image de Dieu, comme il est dit : La lumière de votre « visage, ô Seigneur, s'est réfléchie sur nous *?....»

« Le second privilége de la créature raisonnable, c'est que seule « *elle peut voir cette lumière*. Cette lumière c'est d'abord la vérité « créée, ou le Christ, en tant qu'homme ; ou bien c'est la vérité in- « créée dans laquelle nous connaissons les quelques vérités que nous « pouvons atteindre ; car la vérité est une lumière spirituelle : c'est « par la lumière que l'on connaît les choses en tant que vraies. Les « animaux connaissent bien certaines choses qui sont vraies, c'est- « à-dire, par exemple, que telle substance est douce au goût ; mais « ils ne connaissent jamais que telle chose est vraie ; ils ne sauraient

* Duo sunt privilegia rationalis creaturæ. Unum quod rationalis creatura videt in lumine Dei, quia alia animalia non vident in lumine Dei. Ideo dicit : « In lumine tuo. » Non intelligitur de lumine creato a Deo, quia sic intelligitur illud quod dicitur : « Fiat lux ; » sed « in lumine tuo » quo scilicet tu luces, quod est similitudo substantiæ tuæ. Istud lumen non participant animalia bruta : sed rationalis creatura primo participat illud in cognitione rationali. Nihil enim est aliud ratio naturalis hominis, nisi refulgentia divinæ claritatis in anima : propter quam claritatem est ad imaginem Dei. « Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine. (Ps. IV.) » Aliud privilegium est, quia sola creatura rationalis videt hoc lumen : unde dicit : Videbimus lumen. Hoc lumen est veritas creata, id est Christus, secundum quod homo, vel est veritas increata, qua aliqua vera cognoscimus. Lumen enim spirituale veritatis est : quia sicut per lumen aliquid cognoscitur, in quantum lucidum, ita cognoscitur in quantum est verum. Animalia bruta bene cognoscunt aliqua vera, puta hoc dulce, sed non veritatem hujus propositionis, hoc est verum, quia hoc consistit in adæquatione hujus intellectus ad rem, quod non possunt facere bruta. Ergo bruta non habent lumen creatum ; similiter nec lumen increatum.... (Expositio aurea in David., Ps. XXXVI.)

comme on adhère aux choses de la foi par la lumière surnaturelle dans laquelle, d'une autre manière, Dieu nous parle. Les deux ordres sont

« connaître la conformité de l'idée à la chose. Ainsi les animaux « n'ont ni la lumière créée ni la lumière incréée. »

Ce beau texte, si parfaitement clair, illumine toute la doctrine de saint Thomas sur ce sujet, et la montre identique à celle de tous les Pères, de tous les mystiques, de saint Augustin et du XVII[e] siècle, en réservant toujours l'erreur de Malebranche.

La vue de la vérité dans la connaissance naturelle, c'est la vue, non pas de la lumière créée, mais bien de la lumière de Dieu, c'est-à-dire de la lumière dont brille Dieu même. Et cela parce que la lumière de raison n'est autre chose que le reflet de la lumière de Dieu en nous. C'est ce reflet qui rend notre âme image de Dieu. Donc, quand la raison voit la lumière qui est en elle, et qu'elle voit l'âme, l'image de Dieu, ce n'est pas seulement l'empreinte du cachet sur la cire, c'est aussi une lumière, et une lumière qui est celle dont Dieu brille, mais reflétée en nous. Aussi n'est-ce point la substance même de Dieu que nous voyons, c'est son image, l'image de sa substance (*similitudo substantiæ*), formée en nous par la lumière même dont Dieu brille.

C'est précisément la doctrine que nous nous sommes efforcé d'inculper à nos lecteurs dans notre Traité de la connaissance de Dieu. Prise ainsi, c'est la doctrine de toutes les grandes écoles.

D'après cela, plus d'équivoque possible sur les passages de la Somme théologique où saint Thomas parle de la lumière de la raison. Ces textes, selon nous, sont parfaitement clairs par eux-mêmes; mais comme il se trouve encore des thomistes trop rapprochés de Locke, qui, selon nous, les entendent mal, il est bon de les comparer aux textes lumineux sur lesquels nous nous appuyons. Voici, tiré de la Somme théologique, le résumé de la doctrine de saint Thomas sur la connaissance naturelle :

« Au-dessus de l'intelligence humaine, il faut une intelligence su-

parallèles. Et c'est pourquoi tant de philosophes, depuis Aristote jusqu'à Kant et aux Écossais, ap-

périeure qui lui communique la vertu d'être intelligente..., et qui l'aide à voir *. »

« Mais, étant donné *cet intellect actif*, supérieur à l'homme, il faut en outre admettre dans l'âme humaine elle-même une vertu dérivée de cette intelligence supérieure, et qui agisse dans l'opération intellectuelle **. Car partout, outre l'opération de la cause première, il y a dans chaque agent secondaire une force propre. Il faut donc dire aussi qu'il y a, dans notre âme, une force intellectuelle dérivée de l'intelligence supérieure. Il y a donc ces deux choses, la cause première de toute opération intellectuelle, et la force propre à la cause seconde. Cette dernière, Aristote la compare à la lumière diffuse venant du soleil et reçue dans l'air. Et quant à cet intellect supérieur qui agit sur les âmes, Platon le compare au soleil, source de la lumière ***. Mais cette intelligence supérieure, notre foi nous enseigne qu'elle est Dieu même. C'est donc lui qui donne à notre âme la lumière intellectuelle, selon le mot du Psaume : « La lumière de votre visage, ô Seigneur, est répandue sur nous. » Cette vraie lumière dont parle l'Évangile nous illumine comme cause universelle, et de plus nous donne une force propre pour agir intellectuellement ****. »

* Supra animam intellectivam humanam necesse est ponere aliquem superiorem intellectum, a quo anima virtutem intelligendi obtineat... et quo anima juvetur ad intelligendum.

** Nihilominus tamen oportet ponere in ipsa anima humana aliquam virtutem ab illo intellectu superiori participatam, per quam anima facit intelligibilia in actu.

*** Et ideo Aristoteles comparavit intellectum agentem lumini quod est aliquid receptum in aere. Plato autem intellectum separatum, imprimentem in animas nostras, comparavit soli.

**** Unde ab ipso (Deo) anima humana lumen intellectuale participat secundum illud : Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.... Dicendum ergo quod illa lux vera illuminat sicut causa universalis, a qua anima humana participat quamdam particularem virtutem. (Summa theol. pars I. q. LXXIX. a. IV.)

pellent *foi,* l'adhésion à l'évidence naturelle dés principes. Nous avons développé ce point dans notre Traité de la connaissance de Dieu. Ainsi la

Ainsi Dieu par la lumière dont il brille (*quo tu luces*) donne à notre âme l'intelligence (*a quo anima virtutem intelligendi obtineat*). Il lui donne d'abord une certaine force propre, une certaine faculté (*aliquam particularem virtutem*), qui est quelque chose appartenant à l'âme (*aliquid animæ*). En outre cette vraie lumière qui éclaire tous les hommes par son action sur l'âme (*imprimentem in animas*) l'aide à comprendre actuellement la vérité (*quo juvetur ad intelligendum*). Dieu lui donne actuellement la lumière (*lumen intellectuale*), en répandant en elle la lumière de sa face (*signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*). La lumière que l'homme reçoit est un reflet dans l'âme (*refulgentia in anima*). Mais la source de cette lumière est le divin soleil. Et la connaissance naturelle de la vérité (*cognitione naturali*) qui en résulte est une vue dans la lumière de Dieu (*creatura rationalis videt in lumine Dei*).

Un autre texte suivi résume le tout : « On peut dire que nous « voyons tout en Dieu, et que nous jugeons tout en Dieu, en ce sens « que nous ne connaissons et ne jugeons que par la participation de « la lumière de Dieu. Car la lumière même de la raison est une cer- « taine participation de la lumière divine. C'est ainsi que nous « voyons et jugeons les choses sensibles par le soleil, c'est-à-dire par « la lumière du soleil. C'est pourquoi saint Augustin dit : Les prin- « cipes évidents des sciences ne peuvent être vus, s'ils ne sont illu- « minés par leur soleil, c'est-à-dire par Dieu. De même donc que pour « voir les objets sensibles, il n'est pas nécessaire de voir la substance « du soleil, de même pour voir les vérités intelligibles, il n'est pas « nécessaire de voir l'essence de Dieu * »

Il suit de tout ceci, d'abord que, sur la théorie de la connaissance naturelle, saint Thomas est d'accord, ainsi que nous le disions, avec

* Iª. q. XII, art. XI ad 3ᵐ.

certitude ne trompe point, parce que, dans toute certitude, c'est Dieu, Dieu la vérité même, que l'esprit voit ou qu'il entend. La certitude est une paix de l'esprit que Dieu seul peut donner. C'est précisément pour cela que, comme le dit le cardinal Gerdil, cette première opération intellectuelle qui est la simple appréhension, ou, si l'on veut, la simple admission des données, n'est point sujette à l'erreur, ainsi que toutes les écoles en conviennent. C'est pour cela que saint Thomas d'Aquin, à la suite d'Aristote, affirme que l'intellect ne peut être faux (*intellectus non potest esse falsus*[1]). Saint Augustin nous offre la même doctrine: « Quiconque se trompe, au point où il se trompe, « cesse de faire acte d'intelligence. » (*Omnis qui fallitur, id in quo fallitur, non intelligit.*) Bossuet à son tour nous dit : « Et il demeure certain que

tous les Pères grecs, avec les mystiques, et avec le XVIIe siècle. Il affirme que l'on connaît en Dieu, et que l'on voit et que l'on juge en Dieu; mais il précise cette sublime vérité de manière à éviter l'excès de Malebranche, en affirmant que cette vue de Dieu, qui constitue notre connaissance naturelle, est une vue indirecte dans la lumière de Dieu, comme lorsque l'œil voit les objets que le soleil éclaire, sans voir le soleil même. Nous croyons que cette doctrine, ainsi mesurée et limitée, renferme tout ce qu'il y a de vrai dans toutes les théories de la connaissance.

[1] I^{a}. q. 85.

« l'entendement purgé de ces vices, et vraiment « attentif à son objet, ne se trompera jamais [1]. »

Saint Thomas dit touchant la certitude qui vient des sens : « Les sens, appliqués à leur objet pro- « pre, ne se trompent point. » (*Sensus circa proprium objectum non decipitur.*) Et d'ailleurs, en parlant de la vue des vérités simples, il dit encore : « Là l'erreur n'entre pas [2]. »

La conclusion pratique à tirer de ceci, c'est que l'esprit qui aime et cherche la vérité doit commencer par le respect : respect pour Dieu, qui nous instruit, et pour toutes les divines leçons qui nous entourent; respect pour cette nature visible où Dieu nous parle; respect pour cette âme insondable où Dieu nous parle plus clairement encore; respect pour l'admirable monde de la parole, au sein duquel nous apprenons que Dieu s'est révélé aux hommes d'une pleine, immédiate et surnaturelle révélation. L'intelligence doit savoir demeurer passive, docile et attentive, sous l'impression de la vérité, et ne la

[1] Connaiss. de Dieu, chap. I.

[2] ... Ut scilicet, cessante discursu, figatur ejus intuitus in contemplatione unius simplicis veritatis. Et in hac operatione animæ non est error : sicut patet quod circa intellectum primorum principiorum non erratur, quæ simplici intuitu cognoscimus. 2ª. 2æ. q. 180, art. 6.

point troubler par la passion ou la témérité. Il faut voir, attendre, écouter, observer, et obéir à la nature, à l'âme, à la parole, à Dieu, bien assurés que Dieu cherche en tout temps à nous instruire par toutes ses créatures et toutes leurs impressions, tant qu'elles ne sont pas perverties. Il faut prendre chaque chose religieusement, aller de tout à Dieu, puisqu'il est le sens de toutes choses, et la lumière où nous voyons tout ce qui est visible.

CHAPITRE III.

CAUSES DE NOS ERREURS.

I.

Si telle est la condition de l'homme, à l'égard de la certitude; si les points de départ de la pensée pris en eux-mêmes sont vrais; si les données sont vraies, celles des sens comme celles de la raison; si les premières *appréhensions* ne trompent jamais, comme en conviennent toutes les écoles non sophistiques; si Dieu même cherche à nous parler, à nous instruire, par toutes les impressions que nous transmettent les choses, comment donc se fait-il que l'erreur soit partout? Dieu sème en nous la vérité, et nous, nous recueillons l'erreur! L'esprit

humain ne pourrait-il pas dire à Dieu ce que disent au père de famille ses serviteurs, dans l'Évangile : « Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon « grain dans votre champ? Comment donc y a-t-il « de l'ivraie? » Que répondre à ceux qui nous poseraient, en Logique, la même question et nous diraient : Pourquoi donc y a-t-il de l'erreur? Essayons de répondre.

Et d'abord, n'exagérons point l'état du genre humain à l'égard de l'erreur. Il y a, sur la face de la terre, beaucoup d'erreurs, mais encore plus de vérités, comme il y a certainement, dans le champ de tout laboureur, beaucoup plus de bon grain que d'ivraie. En premier lieu, la véritable religion est sur la terre. L'éternelle et infaillible religion, le Christianisme, est donné, et gouverne la partie influente du genre humain. Quant à la région des idées, nous avons l'immense domaine mathématique, qui est comme tout un monde de vérités infaillibles. Puis, dirons-nous que l'art, dans toutes les directions, n'a pas atteint la vérité? L'art a, depuis longtemps, résolu son problème. Il élève l'homme, quand il le veut, plus haut que l'homme, vers l'idéal divin. Quant à la science du monde des corps, certes, elle n'est pas médiocre, en ces siècles modernes, où l'homme enfin se trouve

en possession des vraies méthodes pratiques, pour connaître et dompter la nature, et la dompte en effet chaque jour, avec un merveilleux bonheur et une autorité croissante. Où est donc aujourd'hui le domaine principal de l'erreur? Évidemment, c'est en philosophie. Il est incontestable qu'il y a des obstacles spéciaux aux progrès de la philosophie, et que, jusqu'à présent, ce noble effort de la pensée a été tellement entravé dans sa marche, qu'aux yeux d'un très-grand nombre d'hommes instruits, la philosophie semble n'avoir pas fait encore son premier pas.

Rien de plus spécieux et de plus répandu que cette manière de voir. Voici comment on la soutient :

« Il est impossible, dit-on, il est impossible aux plus chauds partisans de la philosophie de nier que la philosophie, comparée à la religion, à l'art, aux sciences mathématiques et naturelles, c'est-à-dire à toutes les autres doctrines ou disciplines, ne soit en retard.

« Pendant que la religion atteint son but, mène beaucoup d'hommes à la pratique du bien, et donne la paix, la justice, la sagesse ou la sainteté à tous ceux qui lui obéissent; pendant que l'art a pour toujours résolu son problème, et que le beau

poétique, musical et plastique est atteint, autant qu'il est possible à l'humanité sur la terre; pendant que les mathématiques donnent à l'esprit humain une inépuisable moisson de vérités infaillibles; pendant que la science de la nature, aidée des mathématiques, a créé le merveilleux et sublime édifice de l'astronomie, et marche rapidement à la conquête du monde visible; pendant ce temps, si l'on demande à la philosophie ses résultats certains et ses œuvres utiles, elle reste sans réponse. Le travail de la philosophie n'a presque été, jusqu'à présent, et n'est encore, qu'un stérile maniement de formules vides, un ensemble de questions vaines ou insolubles, et une interminable suite de prolégomènes touchant le point de départ et touchant la méthode. En attendant, la philosophie n'entre point en matière. Elle établit, dit-elle, son procédé, mais elle ne procède pas. Elle discute son point de départ, mais ne part pas. Bien différente de la poésie, par exemple, qui marche droit au but, déploie ses magnifiques spectacles, n'explique pas ce qui se devine, et laisse dans l'ombre ce qui ne saurait plaire, la philosophie, au contraire, ne marche point au but, met le but en question, reste en deçà du point de départ, regarde comme inconnu ce qui est très-connu, va du connu

à l'inconnu en sens inverse de ce qu'on attendait, et s'attache aux questions insolubles, et aux préliminaires de celles qu'elle pourrait pénétrer.

« Depuis le commencement du monde, le plus grand nombre des philosophes cherche la clef de la science; mais, si l'on ose le dire, ils cherchent la clef d'une porte ouverte. Ils ressemblent à ces enfants qui, dans leurs jeux, se disputent sur le choix du jeu, puis sur ses règles, et se disputent encore quand vient l'heure de finir les jeux.

« Si l'homme comptait sur la philosophie telle qu'on l'a faite, pour connaître la vérité, chaque homme mourrait sans rien connaître, et le genre humain finirait avant d'avoir pensé. »

Ainsi s'expriment ceux qui nient l'existence d'une philosophie véritable, distincte de la révélation chrétienne.

Lisez l'éloquente préface de Jouffroy aux œuvres de Dugald Steward. Vous y trouverez une entraînante démonstration de cette thèse, que la philosophie ne connaît pas même son objet, loin d'avoir fait son premier pas utile. Nous avons bien longtemps nous-même partagé ces idées. Aujourd'hui, nous croyons avec saint Augustin, qu'il y a une philosophie humaine véritable (*una verissima philosophiæ disciplina... Sapientiam humanam dico*).

Toutefois, nous comprenons encore facilement l'opinion opposée à celle qui est maintenant la nôtre, nous l'expliquons, et nous admettons hautement ce qu'elle renferme de vérité.

II.

Ce qui est vrai, c'est que, depuis le milieu du XVIII[e] siècle, par la faute de ce siècle, il n'y a plus de philosophie en Europe, et que, depuis ce temps, la philosophie qui existait au XVII[e] siècle est perdue. La tradition en est interrompue; les monuments subsistent; mais, sans la tradition, les monuments n'ont plus de sens. « Il se peut, disait Aristote, « que les sciences et les arts aient été plusieurs fois « découverts, et plusieurs fois perdus. » En un sens, ceci est vrai, du moins pour la philosophie. Il y a des siècles qui la perdent, il y a des siècles qui la retrouvent. Depuis Leibniz, je ne vois plus qu'une nuit philosophique, et c'est pour cela même que les esprits sérieux qui s'éveillent au milieu de cette nuit, comme Jouffroy, Maine de Biran, et d'autres, ne voient autour d'eux que ténèbres, et demandent avec inquiétude si le jour est possible !

Quel singulier spectacle, par exemple, que de

voir Maine de Biran, par l'énergique et heureux effort d'une vie entière, retrouver une à une, comme en creusant la terre avec ses doigts, toutes les pièces principales de la philosophie, et saisir, comme de magnifiques découvertes, ce qui était vulgaire et usuel, à plusieurs époques du passé!

On comprend donc comment de bons esprits, qui ne sont pas encore entrés dans l'intelligence du passé, ont pu dire : « Il n'y a jamais eu de philosophie. »

D'un autre côté, la philosophie en elle-même, telle qu'elle a existé autrefois, telle qu'on la trouve dans les grands philosophes du premier ordre, n'a pas encore atteint, il s'en faut de beaucoup, son plein développement.

D'abord, elle n'a jamais été assez nettement dégagée de son contraire, la sophistique. Les sophistes, encore beaucoup trop mêlés aux philosophes, les arrêtent à chaque pas, leur couvrent à chaque instant la voix. Les philosophes perdent, le plus souvent à tort, un temps précieux à leur répondre, et malgré leurs efforts, le plus grand nombre des spectateurs, confondant les uns et les autres, affirment que les philosophes ne s'entendent en rien, et qu'ils enseignent le pour et le contre sur toute question. Grâce à Dieu, néanmoins, la séparation

scientifique et précise de ces deux directions contraires de la pensée s'opère maintenant sous nos yeux, par l'excès d'audace des sophistes. Le temps vient, où les philosophes pourront dire aux sophistes, comme Abraham à Loth : « Vous allez à gauche, nous à droite, séparons-nous. » Selon nous, il est urgent de reconnaître enfin qu'il y a en philosophie des méchants, des méchants qu'il faut fuir, avec lesquels il faut rompre tout pacte, et qu'il ne faut point saluer. Ce sont eux qui font naître l'ivraie dans le champ de l'esprit humain. Ces esprits pervers doivent être traités en ennemis, et l'on doit travailler à les exterminer, comme le fit Cicéron à l'égard d'Épicure, qu'il se flatte d'avoir *supprimé*. Il faut des haines vigoureuses, et, s'il se peut, triomphantes, contre l'abominable secte des sophistes. Les falsificateurs de la pensée, les corrupteurs des admirables semences intelligibles que Dieu donne, doivent être, de temps en temps, retranchés avec décision par la philosophie indignée, et atteints d'une de ces foudroyantes excommunications qui terrassent pour des siècles.

Quoi qu'il en soit, il faut dire enfin que la philosophie n'a pas encore entièrement décrit sa méthode. Elle en a fait usage, elle en a employé toutes les parties, mais elle ne les a pas toutes suffisam-

ment analysées. Elle n'a pas dit tout son secret, et peut-être ne le sait-elle pas encore en son entier. Enfin, il faut bien avouer que la philosophie a quelque chose de personnel, comme la foi. L'âme qui n'a pas la foi ne croit pas que la foi existe, et compte pour rien ses monuments et son symbole. De même, l'esprit qui n'a pas en lui-même la vie philosophique regarde comme non avenue la lumière du présent, aussi bien que celle du passé.

Dans tous les cas, il est certain que la philosophie est encore entravée par de très-grands obstacles. Aujourd'hui, particulièrement, des vices graves paralysent son progrès. Essayons de les faire connaître, et d'analyser ainsi les causes de nos erreurs, afin qu'on les sache éviter.

III.

En général, ainsi que nous l'avons indiqué dans notre Traité de la connaissance de Dieu, les vices intellectuels sont des vices analogues aux vices moraux de l'âme qui ne cherche pas la sagesse avec l'ensemble de ses facultés. De même que la plupart des âmes cherchent plutôt avec l'intelligence qu'avec la volonté, de même, et par conséquent, le

premier et principal vice de la philosophie, c'est de cesser d'être pratique, pour devenir exclusivement spéculative.

La vraie philosophie est spéculative et pratique. Pourquoi Socrate a-t-il régénéré la philosophie grecque? Pourquoi Socrate est-il le point de départ de la seule impulsion féconde qu'ait reçue la philosophie ancienne? Parce qu'il combattit les sophistes et les spéculateurs abstraits, en ramenant son école à la partie pratique de la philosophie. Socrate prétendait porter ses disciples à réaliser en eux-mêmes le sublime idéal du sage, dont la vie entière, et comme homme, et comme citoyen, présente aux autres hommes le modèle de l'humanité. Il travaillait à contenir l'essor de la spéculation, par la force d'un bon sens imperturbable, et à soumettre toute prétention scientifique à une obligation d'un ordre plus élevé. Sa spéculation elle-même avait, avant tout, pour objet, les idées de l'ordre moral et religieux, les devoirs, la destination, et le perfectionnement moral de l'homme, et la contemplation de la Providence, dans l'ordre et l'harmonie de la nature, soit au dehors de l'homme, soit au dedans [1]. La substance de sa

[1] Tenneman, Hist. de la Philosophie.

doctrine était une théorie de la vertu : « Le type de « la vertu, disait-il, c'est Dieu, auteur de tout ce « qui est bon et beau, et dont la providence gou- « verne le monde. Le siége de la vertu, c'est l'âme, « semblable à Dieu par sa nature, et immortelle « comme lui. L'essence de la vertu, c'est la sagesse, « la justice, la piété, qui répondent aux devoirs « envers nous-mêmes, envers les autres hommes « et envers Dieu. Les moyens de pratiquer la vertu « sont, du côté de l'homme, la connaissance de « soi-même et la modération des désirs, et du côté « de Dieu : *l'inspiration divine*[1]. » Toutes les autres sciences et doctrines qui ne peuvent avoir d'utilité pour la vie pratique, il les donnait pour vaines, sans but, et désagréables à Dieu.

C'est par cette tendance toute pratique que Socrate fit renaître en Grèce la philosophie détruite par les sophistes. Les sophistes actuels, comme les anciens sophistes, mettent de côté toute la partie pratique de la philosophie, c'est-à-dire sa partie vivante, et ils s'attachent à la partie spéculative isolée.

Où est aujourd'hui la philosophie complète et

[1] Hist. de la Philosophie à l'usage du collége de Juilly. Nous saisissons cette occasion de recommander ce remarquable manuel.

vivante? Y a-t-il, en Europe, une école de philosophie pure qui enseigne qu'il faut pratiquer pour connaître? Y a-t-il quelque part une discipline morale comme base préparatoire de la philosophie? Non, sans doute! L'idée seule en paraît étrange, et fait sourire. Il est donc vrai que la partie pratique de la philosophie est supprimée.

Mais supprimer la partie pratique de la philosophie, c'est détruire la philosophie, comme la détruisaient les sophistes.

En voici une preuve bien sensible. On donne aujourd'hui la psychologie comme base et comme point de départ de la philosophie. On peut l'admettre, en un sens, et c'était la pensée de Bossuet. Mais comment parvenir à la psychologie, qui est la science de l'âme? Par l'observation de notre âme. Mais sera-ce par l'observation immédiate de la substance de l'âme? Non, certes! ce sera par l'observation des faits moraux et intellectuels dont l'âme est le théâtre et la substance.

Mais pour que ces faits existent et puissent être observés, ne faut-il pas des conditions morales?

L'âme malade, languissante, abattue, dissipée par la distraction, épuisée par le vice, troublée par l'inquiétude et le remords, est-elle capable de s'observer et est-elle observable? Accordons qu'il en

soit ainsi; trouvera-t-elle en elle, dans cet état, tous les phénomènes de la vie? Y découvrira-t-elle le rare et sublime spectacle de la liberté en action? La plupart des sophistes ne nient-ils pas la liberté, parce qu'ils n'ont jamais connu, dans leur âme, l'heure de la liberté? Pour rappeler l'esprit à lui-même, voir l'âme, et observer la vie, il faut avoir la vie en soi, et porter la lumière dans son âme. Mais il n'y a de lumière et de vie que dans l'âme attentive, silencieuse, recueillie, capable de lutte et de victoire. Qui ne sait qu'en réalité les idées viennent du cœur, sphère de la vie morale, et qu'elles naissent avec le sentiment qui les produit? Quand cette vie intérieure se retire, elles vont disparaissant et s'effaçant de la mémoire, et si elles y laissent quelques traces, ce sont des restes inanimés qu'un jour la réflexion exhume avec surprise, comme des débris de races éteintes. Le travail de la pensée abstraite n'est plus alors qu'un stérile exercice de l'esprit, agissant sur le vide ou sur des mots, débris d'idées. Ainsi, l'absence de la vie morale détruit dans l'âme les faits à obsêrver, et la faculté d'observer. « La vraie base de la philoso-
« phie, a dit un philosophe, c'est l'amour pur de
« la raison pratique vivante, ou l'obéissance à Dieu
« et à la raison. C'est l'accomplissement rigoureux,

« vigilant et zélé, des lois morales, et le mépris de « tout autre bien. » Un autre avait dit : « La cha- « rité prie, le désir cherche ; c'est là ce qui donne « l'intelligence. »

Le premier pas à faire dans la restauration de la philosophie est donc de rétablir sa base pratique, de retrouver le sens moral, de conseiller, de pratiquer soi-même la discipline du devoir, comme source d'intelligence. Ce noble effort ranimerait la philosophie languissante, et chaque pas dans la vie morale, appelant la lumière, on comprendrait cette parole du Christ : « Celui qui FAIT la vérité arrive « à la lumière. » La religion et la philosophie s'éveilleraient ensemble dans les cœurs.

IV.

Mais insistons encore. Si l'objet premier et direct de la philosophie est la connaissance de soi-même, comme le disait Socrate ; si, comme l'enseigne Bossuet, la sagesse consiste à nous connaître nous-mêmes, afin de nous élever à la connaissance de Dieu, comment veut-on que l'homme arrive à la philosophie, s'il ne trouve l'homme dans sa propre conscience, pour l'observer ? Or, comment

s'observer soi-même sans la pratique du bien, en d'autres termes, sans la sagesse? La sagesse rend l'homme observable, la réflexion l'observe. Que pourrait la réflexion seule? La spéculation nous fait voir ce qu'est l'homme; mais c'est la pratique seule qui nous fait être ce qu'il faut voir.

Chaque homme ne peut connaître l'homme qu'en sa propre conscience. Ce n'est pas en autrui que notre esprit peut observer, c'est en nous-mêmes. Jamais celui qui n'a pas en lui-même tous les éléments de la vie ne les découvrira dans un autre homme, et ne saura les lire dans l'histoire de l'humanité. Chacun colore de sa teinte propre tout ce qu'il voit, comme ces nuages, porteurs d'une lumière refrangée, qui colorent tout un horizon d'une teinte unique, ôtant au paysage tout rayon qu'ils n'ont pas en eux. Les esprits sans piété suppriment du monde la religion, parce qu'elle est contraire à la nature de leur regard, et absente de leur propre lumière. D'autres suppriment la poésie, d'autres, la science; d'autres, l'amour, ou tout autre rayon de la vie.

Ainsi, quiconque ne porte pas en soi, par suite d'un saint et légitime rapport avec le monde et avec Dieu, l'objet philosophique complet, ne peut être un vrai philosophe. « On connaît de la vérité

« ce qu'on en porte en soi, » dit un ancien. (*Tantum de veritate potest quisque videre, quantum ipse est.*) On lit aussi dans l'Imitation : « Chacun « juge au dehors selon ce qu'il est en lui-même. » (*Qualis quisque intus est, taliter exterius judicat.*) Et saint Jean, en parlant de Dieu, a dit que « nous le connaîtrons pleinement lorsque, « par la sainteté consommée, nous lui serons sem- « blables. » (*Similes ei erimus, quoniam videbimus « eum sicuti est.*) Platon déjà disait : « Nul ne « connaît le beau, que celui qui est beau. » Bossuet affirme que, « lorsque j'entends actuellement « la vérité, c'est que je suis actuellement éclairé « de Dieu, et rendu conforme à lui. » « Et, dit-il, « si l'homme a la capacité de tout connaître, c'est « qu'il a le pouvoir d'être conforme à tout [1]. » Mais cette conformité à Dieu et à la vérité, c'est la sagesse et la pratique du bien. Donc, la pratique du bien est réellement la substance et le fond d'où sort, par le travail de la spéculation, la connaissance du vrai.

Quiconque, par le seul travail de sa tête et l'abondance de son érudition, prétend, sans la sagesse pratique, à la philosophie et à la vérité, celui-là

[1] De la Conn. de Dieu et de soi-même, ch. IV.

n'y parviendra pas. Cet homme n'a rien en lui de la noblesse et de la dignité philosophique. C'est cet esclave dont parle Platon, qui, enrichi par le travail de ses forges, et tout couvert encore de la poussière des mines, va demander la main d'une fille de roi.

Celui qui veut explorer l'homme et le décrire, sans porter en son âme la véritable vie humaine, est comparable encore à cet animal de la fable, qui, dans l'absence de l'homme, son maître, prétend montrer aux autres animaux un grand spectacle dont il croit bien connaître les ressorts ; mais il n'oublie qu'un point : c'est d'éclairer la scène.

La philosophie creuse et vide, sans expérience personnelle de celui qui la traite, sans objet réel et vivant sous le regard de la conscience, sans sagesse, sans piété, sans ardent amour de Dieu, de la lumière et de l'humanité, cette triste et pitoyable dissection des facultés de l'homme abstrait, est le travail le plus stérile qu'ait jamais entrepris l'esprit humain. Aucun rayon de lumière n'en est jamais sorti pour l'homme.

Ainsi, encore une fois, la philosophie se compose et de pratique et de spéculation. La philosophie veut, avec la connaissance de la vérité, l'amour et la pratique du bien. C'est là ce qui

distingue, avant tout autre caractère, la vraie philosophie de la fausse. Toute philosophie qui, n'étant que spéculative, ne jette point en même temps ses racines et dans l'intelligence et dans le cœur, n'est qu'une tentative sophistique. « Dans l'homme, « la lumière seule est vaine, » a-t-on dit. « La lu« mière sèche, dit Bacon, ne suffit pas. » La chaleur et la lumière réunies forment la vie totale. C'est pourquoi la philosophie ne peut être une lumière sans chaleur. Son flambeau doit être ardent et lumineux ; sinon, ce n'est plus que l'art des sophistes, ce vain et faux travail dont Pascal dit : « Toute la philosophie ne vaut pas une heure de « peine; » dont Bossuet dit : « Je fais bon marché « du philosophique pur, » et qu'il flétrit ailleurs par ces admirables paroles : « Malheur à la con« naissance stérile qui ne se tourne pas à aimer, et « se trahit elle-même ! »

Donc, il est surabondamment démontré que le premier et le principal vice de la philosophie est de cesser d'être pratique pour demeurer exclusivement spéculative, et que sa spéculation même est arrêtée par l'absence de la vie pratique.

La philosophie purement humaine périt d'ordinaire par ce vice. Elle représente par là l'humanité, qui, dans son état présent, est moins malade

dans son intelligence que dans sa volonté, moins affaiblie dans sa raison que dans sa liberté. La raison veille parfois, quand la volonté dort : mais ce sommeil de la volonté entraîne bientôt celui de la raison, comme quand un homme fatigué prend un livre et paraît vouloir lire; mais son trop faible effort ne maintient pas même ouverts ses deux yeux; l'un se ferme, pendant que l'autre regarde encore; mais il est clair que celui-ci se fermera bientôt, et que le livre va tomber. Tel est, dans la plupart des hommes, l'effort de l'âme vers la sagesse.

CHAPITRE IV.

CAUSES DE NOS ERREURS. — LA DÉMONSTRATION ABSOLUE ET LA DÉMONSTRATION CONTINUE.

Assurément, de toutes les causes d'erreur, la principale est celle que nous venons de signaler : c'est le sommeil de l'âme qui cherche, ou qui prétend chercher la vérité, sans s'appuyer sur la pratique du bien. S'il est vrai, comme l'a dit le maître des hommes, que l'homme arrive à la lumière en opérant la vérité, et que celui qui fait le mal hait la lumière, il est certain que l'absence de la vie morale est la source fondamentale de l'erreur.

Lorsque, dans l'Évangile, les serviteurs disent au père de famille : « Seigneur, n'avez-vous pas « semé du bon grain dans votre champ ? Comment

« y a-t-il de l'ivraie? » Le père de famille répond : « C'est l'ennemi qui a semé l'ivraie, pendant que « les hommes dormaient. » Oui, pendant que l'homme dort, que l'âme sommeille, que, comme s'exprime Bossuet, presque toute la nature humaine est endormie, le mal moral vient pervertir la pure semence divinement répandue en nous, et là où Dieu semait la vérité, l'on voit lever l'erreur et tous ses fruits.

Telle est, sans doute, la source première de l'erreur. Mais il faut distinguer pourtant les autres causes dérivées de cette source, et les formes diverses des vices intellectuels qui arrêtent la philosophie.

L'un des travers les plus apparents de la philosophie, — je parle ici de ce que j'appelle la philosophie séparée, — est la poursuite des questions vaines, et celle des questions insolubles ; abus qui vient d'une prétention vicieuse, la prétention à la *démonstration absolue*, et à la *démonstration déductive continue*.

La prétention à la démonstration absolue, qui entreprend de démontrer tout, sans exception, est certainement absurde, puisqu'il nous faut toujours nécessairement partir, dans la série des démonstrations, d'un premier point indémontrable. Cette

prétention vient, d'ailleurs, d'un vice profond de l'esprit, et d'une sorte d'immoralité radicale : espèce d'égoïsme instinctif, dans lequel l'esprit se croit centre, auteur, point de départ, cause première de la vérité. Or, l'esprit créé n'est pas source de vérité, mais seulement canal de vérité. Il n'est pas la lumière, il en est le témoin et le contemplateur. Il reçoit d'abord les données, puis les emploie, mais il ne saurait monter plus haut qu'elles pour les juger, les démontrer, puisqu'au contraire elles sont l'indispensable point d'appui de sa démonstration et de son mouvement.

La prétention à la démonstration déductive continue consiste à vouloir appliquer à tout l'un des deux procédés de la raison, le syllogisme, ou le principe d'identité. On prétend établir de tout point à tout autre un passage continu du même au même; ce qui prouve qu'on ignore l'existence de l'autre procédé de la raison, et qu'on suppose la possibilité de tout voir dans l'identité absolue.

Pourquoi tant de penseurs se sont-ils fait une grande et fondamentale difficulté de démontrer qu'il existe quelque chose; puis, supposé qu'il existe quelque chose, que nous pouvons en être certains; puis, s'il existe quelque chose et si nous en pouvons être certains, qu'il y a des moyens

scientifiques d'arriver à cette certitude? — C'est, dit-on, ce qui tourmente la philosophie, depuis le commencement du monde.

Pourquoi ces puériles questions? Parce que l'on prétend à la démonstration absolue. On regarde comme inconnu ce qui est très-connu; comme douteux, ce qui est certain; comme sujet à démonstration, ce qui est vu. On oublie que la géométrie est plus sage; car elle part de données, de principes et d'axiomes qu'elle n'essaie pas de démontrer, mais dont elle sait déduire tout son merveilleux édifice.

La philosophie ferait bien, pour en finir avec ces graves questions, d'avoir recours à un postulatum, comme le postulatum d'Euclide, et de prier le genre humain de vouloir bien lui accorder, sans démonstration préalable, qu'il existe quelque chose, que nous en sommes certains, et que le moyen légitime et rigoureusement scientifique d'arriver à cette certitude est simplement d'ouvrir les yeux.

Voilà pour les questions vaines que soulève la prétention à la démonstration absolue.

Que dire des questions insolubles que poursuit la prétention à la démonstration déductive continue?

La prétention à la démonstration déductive con-

tinue implique la supposition, qu'étant données deux vérités, on peut toujours trouver le lien syllogistique de ces deux vérités, c'est-à-dire aller de l'une à l'autre, par voie d'identité, comme, en algèbre, on déduit une équation d'une autre, en procédant par voie d'identité et de transformation.

Cette prétention, radicalement fausse, et dont la fausseté est rigoureusement démontrable, règne encore en philosophie, et y produit encore, comme dans l'antiquité, les erreurs les plus monstrueuses et les absurdités les plus énormes.

On se souvient qu'un philosophe ancien niait le mouvement. Mais on ignore que cette erreur subsiste encore; qu'elle subsiste aujourd'hui comme toujours, voilée sous d'autres mots; qu'elle n'est pas plus mauvaise que l'erreur opposée, qui, admettant les choses mobiles, nie l'immobile Éternité; et que ces deux erreurs naissent de la prétention qu'a la philosophie de résoudre les questions insolubles, et de soumettre tout à la démonstration déductive continue.

Autrefois Zénon, partant de l'idée nécessaire de l'unité, niait la pluralité, le changement et le mouvement. Il n'existe, disait-il, qu'une unité infinie, une intelligence souveraine, éternelle, immobile, qui est tout. Il n'existe rien de fini, de variable,

de mobile. Pourquoi? Parce que, de l'idée d'unité, qui est certaine, on ne peut pas déduire, par voie d'identité, l'idée de la pluralité, de la variation, du mouvement.

Leucippe et Démocrite, au contraire, partant des données manifestes de la pluralité et de la mobilité que nous offre la scène du monde, niaient à leur tour l'unité. Il n'existe, disaient-ils, qu'une pluralité infinie de petits corps, principes et éléments de tous les êtres. Il n'y a pas d'unité souveraine, universelle. Pourquoi? Parce que de la pluralité qui est certaine on ne peut déduire l'unité.

Or, que font de nos jours les philosophes qui nient la création, et qui déclarent qu'il n'y a qu'une substance? Ils continuent Zénon. Ils nient le mouvement.

Que font tous les matérialistes de tous les temps? Ils continuent Leucippe et Démocrite. Ils nient l'éternelle unité.

Les uns, aujourd'hui comme toujours, partant de l'unité, défient leurs adversaires d'en déduire la pluralité, et ils nient la pluralité. Les autres, partant de la pluralité, défient les premiers, à leur tour, d'en déduire l'unité, et ils nient l'unité. Les uns donc admettent Dieu, et n'en peuvent point

déduire le monde : ils nient la création. Les autres admettent le monde et n'en déduisent point Dieu, ce qui est en effet impossible par voie de raisonnement déductif continu, et ils nient Dieu. Du fini, disent ceux-ci, vous ne déduirez jamais l'infini. De l'infini, leur répondent les autres, vous ne déduirez jamais le fini.

Il en est, à la vérité, qui veulent tout concilier, et qui disent : Ces deux erreurs extrêmes sont chacune la moitié du vrai. Pour avoir la vérité totale, prenez ces deux moitiés, l'unité et la pluralité, l'infini et le fini, Dieu et le monde, l'éternité et le temps, l'immutabilité et le mouvement. Ces choses, loin d'être inconciliables, comme on l'avait cru jusqu'ici, sont, au contraire, consubstantielles et identiques. Il n'y a qu'une substance, mais elle est en même temps finie et infinie, Dieu et monde, esprit et matière, éternelle et passagère, immobile et variable, nécessaire et contingente, absolue et relative.

Mais c'est encore là, j'ose le dire, nier le mouvement; car, si le mouvement est la même chose que l'immobilité, il n'y a plus de mouvement. N'est-ce pas vrai ?

Ainsi, le panthéisme n'est au fond rien de mieux

que la vieille philosophie grecque d'avant Socrate, avec sa négation du mouvement.

D'où viennent toutes ces erreurs, ou plutôt cet esprit d'erreur ? D'un vice fondamental, qu'une science plus avancée bannira de la science : c'est de vouloir placer partout la démonstration déductive continue ; c'est de ne point admettre de questions insolubles, et de vouloir toujours, étant données deux vérités, trouver et démontrer le lien syllogistique de ces deux vérités.

Beaucoup de penseurs croient encore ce problème possible dans tous les cas, et nient toujours l'un des deux termes entre lesquels ils ne trouvent point de transition syllogistique. Ou bien, lorsqu'ils veulent admettre les deux, ils prétendent qu'ils n'en font qu'un seul, ce qui revient à nier l'un ou l'autre.

C'est ainsi qu'étant donnée l'idée de Dieu, créateur infini, et l'idée du monde créé et fini, le rapport rationnel continu entre ces deux termes n'ayant jamais été trouvé, et ne pouvant pas l'être, les uns nient Dieu, et tombent dans l'athéisme, les autres nient le monde, et vont au panthéisme. Quant à ceux qui affirment que Dieu et monde sont une seule et même chose, ceux-là ne font ni mieux ni pis, ni autrement, que les premiers ou les seconds.

Voici le remède à ce mal. C'est qu'enfin la Logique connaisse les bornes du raisonnement déductif continu, comme les connaissent les mathématiques. Autrefois, en mathématiques, on cherchait la quadrature du cercle, et l'on voulait trouver un rapport rationnel entre le diamètre et la circonférence. On croyait même, parfois, l'avoir trouvé.

Aujourd'hui, la science a démontré directement que le rapport de ces deux termes n'existe pas, ou plutôt qu'il n'est pas rationnel, qu'il n'est pas exprimable en nombres, que les deux termes sont incommensurables entre eux, c'est-à-dire qu'une même unité ne saurait mesurer l'un et l'autre.

Les mathématiques se sont donc élevées à la connaissance de ce fait singulier, profondément significatif et trop peu médité, savoir : qu'il existe des termes, ou notions, incommensurables entre elles ; des grandeurs ou des quantités, dont le rapport rationnel n'existe pas. Par exemple, le côté d'un carré et la diagonale de ce carré sont des grandeurs réelles, existant l'une et l'autre, et cela dans une même forme géométrique ; mais elles sont incommensurables entre elles ; il n'y a point entre elles de rapport rationnel, de rapport calculable, exprimable. Toute unité applicable à l'une se trouve, par cela seul, inapplicable à l'autre. Expri-

mez l'une par un nombre; dès lors, il n'y a point de nombre qui puisse exprimer l'autre. Comprenez-le : il n'existe aucun nombre dans la série sans fin de tous les nombres possibles ou des fractions d'espèce quelconque, qui puisse exprimer cette seconde quantité. Cela est directement démontré. De sorte que, si l'arithmétique saisit l'une de ces deux grandeurs, la seconde lui échappe. Réciproquement, si la seconde est exprimée par un nombre quelconque, la première cesse d'être exprimable. Il n'y a donc point de passage entre les deux, nulle déduction possible de l'une à l'autre; point de terme de comparaison ni d'unité, ni de raison commune. Exprimez l'une, vous en pourrez, en apparence, conclure que l'autre n'existe pas, puisqu'il est démontré qu'elle ne se trouve pas dans la série des nombres ni des fractions. Partez de l'autre, vous prouverez que la première est impossible, et n'a point d'existence numérique; et elle n'en a point en effet.

C'est précisément l'analogue des antithèses philosophiques, entre lesquelles on ne trouve ni passage rationnel ni déduction possible : unité et pluralité, infini et fini, esprit et matière, éternité et mouvement, prescience divine et liberté, inspiration ou grâce et volonté, Dieu et monde. Le pro-

blème de la création est le même que celui des incommensurables.

Mais les sciences exactes sont plus sages que la philosophie. Lorsque deux quantités sont incommensurables, la science ne nie pas pour cela l'existence de l'une ou de l'autre, car elle les connaît l'une et l'autre séparément. Mais elle ne cherche pas à les saisir par la même unité, les sachant incommensurables ; elle s'arrête devant leur mystérieux rapport. Demandez aux mathématiques : Quel est le rapport du fini à l'infini ? Elles vous répondent d'une manière sublime : Ce rapport est *zéro*. C'est-à-dire qu'il n'existe aucun nombre qui le puisse exprimer, qu'il est positivement en dehors de toute quantité. Mais pour cela, la science nie-t-elle l'un des deux termes ? En aucune sorte. Bien moins encore essaie-t-elle d'assurer que l'un des deux est identique à l'autre, que l'un n'est qu'une transformation ou une puissance de l'autre, comme quand le panthéisme affirme que le monde n'est qu'une transformation ou une puissance de Dieu.

Le jour où la philosophie aussi reconnaîtra des incommensurables, et renoncera au raisonnement perpétuel et continu, ce jour-là elle sera guérie d'une infirmité séculaire qui entravait tous ses mouvements. Dégagée de l'esprit sophistique et rai-

sonneur, qui l'isolait de la vie réelle, elle prendra une fécondité toute nouvelle, comme il est arrivé aux sciences, lorsqu'elles ont cessé de chercher la quadrature du cercle, la pierre philosophale et le mouvement perpétuel. Déjà, Bossuet a su traiter ainsi la question de la liberté et de l'action divine : « Attachez-vous, dit-il, à l'une et l'autre vérité, « quoique vous ne puissiez les concilier par la lo- « gique. Tenez ferme les deux anneaux extrêmes, « quoique vous ne puissiez en saisir le lien. »

Suivons cette voie, qui est celle du bon sens, et celle de la vraie science. Reconnaissons, déterminons scientifiquement les points impénétrables au raisonnement, les termes entre lesquels le syllogisme ne peut passer, et cette démonstration sera une immense découverte.

CHAPITRE V.

CAUSES DE NOS ERREURS (SUITE).

L'ÉGOÏSME PHILOSOPHIQUE.

Une autre forme du vice philosophique consiste à perdre de vue les objets réels de la science, pour ne considérer que la pensée que l'on en prend, abstraite de son objet. C'est la manie de philosopher en soi seul, en s'isolant du spectacle de la nature, et de la vie morale et religieuse; ce vice peut s'appeler : *l'égoïsme philosophique.*

Le but de la philosophie, selon Socrate, était de reconnaître Dieu dans l'ordre et l'harmonie de la nature, soit au dedans de l'homme, soit au dehors; de connaître l'âme, comme image de Dieu, de connaître la loi morale, et la religion qui nous élève vers Dieu. Leibniz disait : « La considération de la

« sagesse divine, dans l'ordre des choses, tel est, « à mon avis, le grand but de la philosophie[1]. »

En effet, comme nous l'avons vu, l'amour de la sagesse et de la vérité ne saurait être satisfait d'un objet moindre que Dieu, l'homme, le monde, et leur rapport intellectuel, moral et religieux. Toute philosophie qui, en théorie ou en pratique, oublie Dieu et le monde, pour ne considérer que la pensée de l'homme, est vaine et sophistique. Mais il se trouve, de plus, qu'elle ne donne même point cette connaissance de l'esprit et de la pensée qu'elle cherche exclusivement.

La prétention de saisir la pensée en elle-même fait que l'esprit cesse d'observer les choses, sans parvenir à s'observer lui-même. Il ne s'observe plus vivant, agissant, produisant la pensée; il ne regarde que la pensée produite, exprimable, exprimée. Il se détourne donc de lui-même aussi bien que de tout objet, car il ne cherche que la pensée. Mais comme la pensée ne se soutient dans l'esprit que par la présence de son objet, ou par la présence de son signe, il en résulte que l'habitude de réflexion factice, qui détourne l'esprit des objets, le porte vers les mots. Abandonnant la vue des choses et la vue

[1] Leibniz, lettre du 20 février 1697.

de lui-même, l'esprit s'engage dans la sphère des mots, et s'enferme dans une vie logique. C'est par cette voie que quelques philosophes sont parvenus aux conclusions suivantes : « Toute vérité est no-« minale (Hobbes). Toute science se réduit à une « langue bien faite (Condillac). »

Ainsi l'esprit, pour se trouver lui-même, a quitté son objet, et quittant son objet, il s'est perdu lui-même, pour tomber dans les mots. C'est, comme nous l'avons déjà dit plus haut, ce que l'on peut appeler « l'Odyssée de l'esprit qui, merveilleuse-« ment déçu, se fuit en se cherchant lui-même. »

En tout cas, ce n'est pas là l'amour de la sagesse et de la vérité. C'est le travail des sophistes; c'est l'exercice de la pensée pour la pensée. C'est un travail à vide, comme serait, dans le corps humain, le travail d'un organe manquant de sang. La pensée solitaire, sans amour et sans but, est une dépravation.

La *raison pure*, c'est-à-dire la pensée abstraite, disait Kant, ne forme dans l'esprit que le foyer imaginaire de l'idée, mais jamais son foyer réel. C'est-à-dire que la pensée pure ne tend au vrai qu'en apparence, et disperse et dissipe la lumière au lieu de la recueillir. Elle ne crée pas en nous l'idée vivante, réelle et vivifiante, mais elle érige

en nous l'idole des mots. Elle ressemble à ces miroirs qui, présentés au soleil, en offrent une image vaine, sans chaleur et sans vie, parce qu'ils ne savent que disperser les rayons qui les frappent : tandis que les miroirs ardents forment à leur foyer une image du soleil brûlante et substantielle, parce qu'ils en savent recueillir les rayons.

C'est ainsi que la réflexion abstraite substitue dans l'esprit le mot à l'intuition, le syllogisme au mouvement, l'apparence à la réalité, l'artifice à la vie, et, loin de multiplier la lumière et de développer la vérité, elle en disperse toutes les données et toutes les forces. C'est là le sens très-profondément scientifique de ces paroles de saint Paul : « Ils se « sont évanouis dans leurs pensées (*evanuerunt in cogitationibus suis*); » paroles continuellement applicables à la plupart des philosophes, ou plutôt, à tous les destructeurs de la philosophie.

Un philosophe moderne, M. de Schelling, a très-bien signalé ce mal, en déclarant que la philosophie régnante « se borne encore à ces notions « générales qui ne renferment rien d'une science « véritable. Toute cette métaphysique, dit-il, ne « diffère en rien de celle qui régnait avant Kant, « elle ne repose que sur le syllogisme.... Ce qu'elle

« veut, et a la prétention d'atteindre, ne dépasse « pas la mesure de l'ancienne métaphysique de « l'école, et elle est loin d'être cette *philosophie* « *réelle* que l'on demande à la science moderne[1]. »

C'est en effet la philosophie réelle qu'il nous faut. Et pour cela, il faut rentrer dans l'école des vrais philosophes, tels que Socrate, Platon, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Descartes, Leibniz, Bossuet. Bossuet « qui faisait bon marché du « philosophique pur, » a fait une tentative de philosophie réelle, dans son Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.

Qu'on se rappelle le début de ce livre :

« La sagesse consiste à connaître Dieu et à se « connaître soi-même. La connaissance de nous- « mêmes doit nous élever à la connaissance de « Dieu. Pour bien connaître l'homme, il faut sa- « voir qu'il est composé de deux choses : l'âme et « le corps. »

« Il y a donc dans l'homme trois choses à con- « sidérer, qui sont : l'âme séparément, le corps sé- « parément, et l'union de l'un et de l'autre. »

Tel est le début du Traité, et voici les titres des

[1] Nous n'adoptons pas d'ailleurs tous ces jugements de M. de Schelling.

cinq chapitres qui le composent. — 1er De l'âme. — 2e Du corps. — 3e De l'union de l'âme et du corps. — 4e De Dieu, créateur de l'âme et du corps et auteur de leur vie. — 5e De la différence entre l'homme et la bête.

Voilà la signature du génie et la signature du bon sens.

La sagesse donc, selon Bossuet, consiste à connaître Dieu et l'homme ; mais l'homme n'est pas seulement une pensée, c'est un être vivant de corps et d'âme. Dans le chapitre du corps, Bossuet fait entrer toute la science anatomique et physiologique de son temps. Dans le chapitre des animaux, il aurait certainement introduit, avec grand profit pour la connaissance de l'homme, même moral et intellectuel, les résultats modernes de l'anatomie comparée.

Pourquoi donc avons-nous reculé depuis ce temps ? Pourquoi avons-nous prétendu découvrir de nouveau que la philosophie n'a pas à s'occuper du corps ni de la matière ? Est-ce que la philosophie veut se dégager de son corps, pour ne plus être appesantie par ses membres mortels ?

> . . . . . . Quantum non noxia corpora tardant,
> Terrenique hebetant artus, morituraque membra !

Est-ce que la philosophie moderne voudrait

quitter la terre et prendre son vol vers les cieux? Non pas vers les cieux, dira-t-elle, ce serait me réfugier dans la théologie. Loin de moi cet acte de désespoir. Je suis aussi indépendante de la théologie que je le suis de la physique, également éloignée du ciel et de la terre.

Mais alors, pourrait-on lui dire, si vous quittez la terre et si vous n'allez pas au ciel, quel sera donc votre séjour?

Je suis moi-même mon domaine, dit la philosophie, j'ai mon existence propre; je suis Moi,

. . . . . . Moi, dis-je, et c'est assez!

C'est ainsi que s'exprime la coupable et perfide enchanteresse. Mais si la philosophie parle ainsi, il en faut appeler à Bacon. Bacon dira qu'il a connu cette philosophie orgueilleuse, suspendue entre ciel et terre, c'est-à-dire sans base expérimentale terrestre ni céleste, et tirant tout de sa propre substance. C'est elle qu'il comparait à l'araignée; à l'araignée suspendue entre le ciel et la terre, au centre de sa toile, dans ce domaine inconsistant, fragile, nuisible, captieux, qu'elle a tiré de sa propre substance; insecte malfaisant, égoïste, que l'on doit écraser, odieux et impuissant rival de l'admirable et généreuse abeille, qui tire du suc

des fleurs le miel dont elle nourrit les hommes. L'abeille, image de la philosophie véritable, selon Bacon, ne tire pas de sa propre substance la matière de son œuvre, mais la recueille sur les fleurs, où la distille la séve terrestre, où la dépose la rosée du ciel : les parfums de la terre, unis à la rosée du ciel, sont la substance de son travail ; profonde et gracieuse image de ce que doit être la matière du travail humain. Les deux mondes, céleste et terrestre, le spectacle de la nature, le goût des choses de Dieu, les données expérimentales terrestres, et les données célestes surnaturelles : voilà la double base de l'œuvre philosophique, et le vrai sang de la pensée de l'homme.

Non, la philosophie ne peut continuer à s'agiter dans l'abstraction, en dehors des immenses découvertes des sciences modernes, en dehors des divines expériences du christianisme dans l'âme de l'homme et dans la société.

Nous le croyons : la vraie philosophie, celle que saint Grégoire de Nazianze appelait « la très-noble philosophie, » cette reine de l'esprit humain dirigera encore son lumineux regard et sur le ciel, et sur la terre, et sur l'homme tout entier. Ses mains, plus sages que celles de Minerve, traceront le plan de la science, et nous verrons une renaissance

digne de ce nom, une ère de science plus élevée que celle qu'on vit jamais dans le passé.

Et voici pourquoi nous osons espérer que l'ère à venir de la philosophie, dans le prochain grand siècle, sera, sans nulle comparaison, la plus brillante qu'ait vue le monde. C'est parce que la philosophie, hors de l'homme, a deux bases, et qu'autrefois ces deux bases de la science n'étaient point explorées, encore moins exploitées, encore moins comparées et unies. Aujourd'hui, ces deux bases sont données, exploitées; il ne reste qu'à les unir.

Il est certain, d'une part, que la connaissance de la terre est toute moderne. Il y a trois siècles, la forme de ce globe n'était pas même connue; les mouvements des astres, l'architecture céleste, n'étaient pas soupçonnés. Depuis un siècle, à peine, l'homme a sondé son propre corps. Depuis un demi-siècle, il a reconnu et classé les êtres qui vivent avec lui sur la terre. La vie physique, qui est lumière, chaleur, attraction, électricité, se découvre plus clairement à nos yeux de jour en jour. Donc, pour la première fois, l'esprit humain a fait le tour du monde, et la totalité terrestre est aperçue. Il est clair qu'avant cette époque la science réelle ne pouvait exister.

D'une autre part, il est pour l'homme un état

de vie intérieure, noble et libre, saint et vrai, sans lequel l'ère sacrée de la science n'est pas possible. Or, la vie intérieure véritable n'a point été sur terre avant le Christ. La vie substantielle et profonde, libre d'orgueil et d'illusion, ardente et humble en Dieu, commence à notre maître Jésus! Cette vie vraiment nouvelle qui, lorsqu'elle fut donnée au monde, s'élevait sur l'état ancien, plus qu'aucune création nouvelle ne dépassa jamais les précédentes; cette vie, toujours en lutte jusqu'à présent, ne frappe pas beaucoup les regards quand on contemple la face des sociétés, parce qu'elle se nomme aussi la vie cachée. Elle se remue au fond des siècles, et porte ses fruits à son heure. Cette vie profonde, âme du monde nouveau, s'est versée sur le monde ancien, comme un fleuve sur le sable, et, comme un fleuve qui cherche à se développer sur le désert, ses premières ondes ont été bues avant d'avoir coulé, et la face de la terre était à peine humide; mais la source ne tarit pas; de nouveaux flots ne cessent d'être donnés, et la terre sera pénétrée.

Nous croyons que la vie supérieure, la vie du ciel, est acquise à l'humanité; nous croyons que la terre de la science lui est acquise aussi : nous ne pouvons douter d'une fécondation magnifique et

prochaine de l'une par l'autre. Ce sera là, s'il plaît à Dieu, l'ère vraiment scientifique, où les hommes se mettront plus à la raison et au culte de la vérité qu'ils n'ont fait jusqu'ici. Déjà Bossuet cherchait, dans tous les sens, à entrer dans cette voie. Son histoire, sa philosophie, sa théologie, sa politique même, malgré de notables erreurs, ses prédications et ses méditations sur les mystères en sont des monuments ou des essais. Tout le XVIIe siècle, au fond, était imbu de ce sublime pressentiment. Et c'est pourquoi ce siècle est le plus lumineux des siècles et le créateur de nos sciences.

« Il faut savoir, disait M. Ollier, au commence-
« ment du XVIIe siècle ; il faut savoir qu'il y a trois
« sortes de sciences : la première est purement
« humaine, la seconde divine simplement, et la
« dernière, divine et humaine tout ensemble. Et
« cette dernière est proprement la vraie science
« des chrétiens ! »

Nous citions ce beau texte au glorieux archevêque de Paris, mort en juin 1848. Il répondit en propres termes : « Ces paroles devraient être gra-
« vées en lettres d'or au fronton de toutes nos
« écoles. »

CHAPITRE VI.

CAUSES DE NOS ERREURS. — LES MÉTHODES EXCLUSIVES.

Une autre forme du vice philosophique peut se nommer l'habitude des méthodes exclusives. Les méthodes exclusives sont manifestement l'une des causes principales des sectes, des querelles et des malentendus philosophiques. C'est un vice grossier, mais très-commun. Dès qu'un homme a quelque peu pensé, il prend son point de vue actuel et sa manière de regarder pour la contemplation du tout et pour la seule manière de voir, et il s'écrie : « Voici l'objet total ; voici la vraie mé-

« thode ; il n'y en a point d'autre. » Egarés ainsi par la fausse simplicité de l'inexpérience et de l'inattention, les uns voient toute la méthode dans l'analyse de la sensation ; d'autres, dans le développement spontané de la raison pure, qui tire tout d'elle-même ; d'autres, dans la pratique du bien, considéré comme source unique de lumière ; d'autres, dans l'autorité du genre humain, le sens commun, et les données traditionnelles transmises par le langage ; d'autres, dans le sens commun légitime, ou l'autorité de la partie saine du genre humain ; d'autres, dans la comparaison de toutes les doctrines par l'histoire de la philosophie. Il en est qui soutiennent que toute vérité vient du cœur, et que la source de toute science pour l'individu, c'est l'inspiration de Dieu dans chaque âme.

Il est évident que chacun de ces points de vue a sa vérité, mais que tous sont faux en tant qu'exclusifs. Il est clair que la sensation est une source de connaissance ; que le sens intime en est une autre; que la raison est l'instrument et le flambeau, et que la volonté est l'ouvrier; que, sans la donnée du langage, la raison d'ordinaire ne s'éveillerait pas; que le sens commun nous dirige, nous corrige, nous instruit; qu'il faut choisir dans le sens commun, et en prendre la partie saine; que l'histoire

de la philosophie est la contre-épreuve du travail de chacun, et que le rapport légitime de l'âme et de l'humanité à Dieu est la condition essentielle et première de la vie même de l'âme, de la raison et de la volonté.

Les fausses méthodes consistant donc dans l'exclusion de quelque source ou de quelque moyen de connaître, la vraie méthode consiste dans la réunion de toutes les sources et de tous les moyens. Il est trop clair que le principal caractère de la méthode philosophique véritable est d'être entière et non pas mutilée, et d'embrasser toutes nos facultés et tous nos moyens de connaître.

Mais précisons. Dans les points de vue énumérés ci-dessus, on distingue, au premier abord, ce que l'on peut appeler des *sources* et des *facultés :* les sources qui fournissent la matière de l'œuvre philosophique, les facultés qui mettent en œuvre les matériaux reçus. Par exemple, les sens externes, le sens intime, voilà deux sources : l'intelligence et la volonté, qui élaborent ce que donnent ces sources, voilà des facultés. Les sources et les facultés sont le côté passif et le côté actif de la méthode.

De plus, parmi les sources, on distingue aussitôt les sources directes et les sources indirectes. Il est clair que la sensation, le sens intime, sont des sour-

ces directes, et que l'autorité de tous ou de quelques-uns, celle du langage ou de l'histoire de la philosophie, peuvent être des sources nécessaires, mais ne sont qu'indirectes.

Or, il y a deux facultés : l'intelligence et la volonté. Il y a deux sortes d'opérations : l'opération rationnelle ou spéculative, l'opération morale, pratique.

Quant aux sources directes ou fondamentales, il y en a trois, ni plus ni moins : *la sensation, le sens intime, le sens divin.*

Répétons-le, négliger une des facultés ou l'une des sources, laisser les unes, prendre les autres, c'est l'origine des fausses méthodes. Chercher le vrai, dans toutes ses sources, par toutes les forces de l'homme, là doit être la vraie méthode.

Or, l'erreur la plus ordinaire, nous l'avons déjà vu, consiste à négliger, parmi les facultés, la principale des deux, la volonté; à traiter la philosophie par l'esprit seul, ou à la rendre exclusivement spéculative. C'est tout perdre.

En outre, dans l'usage même de l'intelligence, on néglige et l'on méconnaît d'ordinaire l'un des deux procédés essentiels de la raison, et celui qu'on néglige est justement le principal.

Quant aux sources, il y a tel système qui con-

siste à les négliger toutes, ou tout au moins à l'entreprendre (car ce n'est pas possible), afin de tirer toute la science de la raison individuelle seule, et de son propre fonds. C'est le rationalisme. Mais l'erreur la plus générale sur ce point consiste, parmi les sources, à négliger la principale.

On admet très-généralement aujourd'hui que la vraie méthode est à la fois expérimentale et rationnelle, c'est-à-dire qu'il faut les sources et l'opération. Mais comme on néglige d'ordinaire, parmi les facultés, la principale des deux, il se trouve qu'à peu près toujours on néglige aussi l'une des trois sources, la principale aussi, celle qui n'a pas encore de nom dans la philosophie élémentaire. C'est ce qu'il est nécessaire de montrer plus amplement.

Il y a trois objets de la connaissance : Dieu, l'homme et la nature. Or, dit-on, nous connaissons la nature par les sens, l'homme par le sens intime, et Dieu par la raison. Voilà, dit-on, les sources de la connaissance. Mais ce point de vue est à la fois incomplet et incohérent. Et d'abord ces trois termes : sens extérieur, sens intime, et raison, dans le sens ordinaire des mots, ne sont nullement des termes homogènes, comme disent les algébristes C'est déjà un grand préjugé contre la

légitimité de l'énumération ; car, en algèbre ni ailleurs, on ne peut énumérer des termes non homogènes. Et de fait, il suffit d'un moment d'attention pour voir qu'on ne connaît pas la nature par les sens, puisque les animaux ne la connaissent pas, mais bien par la raison appuyée sur les sens; qu'on ne connaît pas l'homme par le sens intime seulement, mais bien par la raison appuyée sur le sens intime. De même, assurément, on connaît Dieu par la raison, mais sera-ce par la raison sans point d'appui ? La raison aura-t-elle besoin des données extérieures du monde, pour connaître le monde, des données intérieures de l'âme, pour connaître l'âme, et n'aura-t-elle besoin de rien, pour connaître Dieu ? Elle ne s'appuiera pas sur Dieu pour le connaître, et elle n'aura besoin d'aucune donnée de Dieu pour s'élever à Dieu ?

Quand, il y a trois siècles, la philosophie moderne est sortie du rationalisme abstrait et exclusif, qu'on appelait la scolastique, c'est-à-dire, de cette manie de chercher la science dans la raison pure, *à priori,* sans point d'appui expérimental, on a commencé par admettre, même avant Bacon, qu'on ne peut pas connaître la nature, sans s'appuyer continuellement sur l'expérience sensible des faits de la nature. Plus tard, la philosophie a compris,

prouvé, que pour connaître l'homme, il y avait une expérimentation psychologique tout aussi positive et réelle que l'expérience des faits de la nature physique [1]; et la meilleure partie de la philosophie contemporaine cherche avec raison son point d'appui expérimental dans l'observation psychologique. Il reste à faire un pas de plus, analogue aux deux autres; il s'agit enfin de comprendre qu'on ne peut pas plus parvenir par la raison isolée à la science de Dieu, à la philosophie réelle, qu'on ne parvient par la raison seule, sans point d'appui d'observation et d'expérience, à la philosophie de la nature, ou à la science de l'homme.

Nous affirmons qu'il faut, pour la vraie science de Dieu, une base expérimentale, une donnée extérieure à la faculté de connaître, comme pour la science de la nature et pour la science de l'homme. C'est ce que la philosophie doit reconnaître tôt ou tard.

Et c'est ce qu'affirme déjà l'un des plus grands esprits contemporains, qui, par un demi-siècle de méditation et de réserve philosophique, a précisé, nous l'espérons du moins, le côté vrai, et corrigé

[1] Il est bien entendu que cela était connu, depuis longtemps, des vrais mystiques.

le côté dangereux de son premier enseignement : « La philosophie, dit M. de Schelling, est à la « veille de subir une nouvelle révolution, qui, pour « le fond des choses, sera la dernière. »

En quoi doit consister cette révolution ? « En ce « que *l'expérience* sera entendue dans un sens « beaucoup plus élevé qu'on ne l'a jamais fait; dans « son sens le plus élevé, selon lequel, Dieu même « doit être pour l'homme un objet d'expérience. »

Quand ce progrès sera consommé, on comprendra ce que répètent, depuis des siècles, les théologiens catholiques et les mystiques orthodoxes, lorsqu'ils décrivent cette expérimentation divine dont parle Thomassin quand il dit : « Il y a dans « l'âme, outre l'intelligence, un sens profond, par « lequel l'âme touche Dieu plutôt qu'elle ne le « voit. « (*Supra vim intelligendi est arcanus quidam sensus quo Deus tangitur magis quam videtur aut intelligitur.*) On comprendra que l'âme sent tout, tout ce qui est : Dieu, le monde et elle-même; que le sens humain est triple, parce qu'il y a trois objets de connaissance. On saura qu'il y a dans l'âme un sens divin, aussi bien qu'un sens intime et des sens extérieurs.

Le sens divin, voilà pour l'homme la source première et principale des connaissances, et pour

l'âme totale, le ressort général de la vie. Voilà le terme scientifiquement rigoureux qu'il est indispensable d'introduire en philosophie. La conséquence n'en sera pas petite.

Je n'ignore pas que nous sommes ici sur les limites de la théologie et de la philosophie; que les philosophes, d'un côté, en entendant nommer le sens divin, peuvent craindre l'introduction illégitime d'un élément purement théologique dans leur domaine; et que les théologiens, à leur tour, peuvent se demander si, par ce mot, on n'entre pas dans l'ordre surnaturel : la réponse est facile.

Il y a un fait psychologique fondamental, reconnu de tous les philosophes et de tous les théologiens, un fait que chaque homme, au premier coup d'œil intérieur, découvre dans son âme; c'est l'attrait du souverain bien, ou, comme parle Aristote, l'attrait du désirable et de l'intelligible.

Cet attrait de Dieu, nous ne le discernons pas toujours comme tel, bien loin de là; mais nous le sentons tous et toujours : voilà le sens divin. Ce sens est manifestement universel, inné, naturel à tout homme.

Certes, quand saint Jean dit : « Le Fils de Dieu « nous a donné un sens, afin de connaître le vrai « Dieu, » il est clair qu'il s'agit ici d'un don sur-

naturel, et il en est de même quand saint Thomas, après saint Augustin, parle de cette *connaissance expérimentale* de Dieu (*experimentalem Dei notitiam*), qui est donnée à ceux à qui le Verbe est envoyé, et dans l'âme desquels il habite.

Mais de même qu'on distingue, en théologie, une connaissance naturelle et une connaissance surnaturelle de Dieu, un amour naturel et un amour surnaturel de Dieu, et que ceux qui n'ont voulu admettre ni connaissance ni amour naturel de Dieu ont été condamnés par l'Église; de même que la théologie donne au mot *foi* un double sens, l'un dans l'ordre surnaturel, foi théologique (*fides theologica*), et l'autre, dans l'ordre naturel, foi dans l'inspiration de la conscience (*fides quæ est practicum conscientiæ dictamen*); de même au sens divin surnaturel, dont parle saint Jean, répond dans l'ordre naturel un sens divin qui diffère de l'autre, comme l'amour et la connaissance diffèrent dans les deux ordres: différence que, dans notre Traité de Dieu, nous avons fait amplement ressortir.

Il y a donc, disons-nous, les sens externes, le sens intime, le sens divin, correspondant aux trois objets qui sont en face de l'âme, et que l'âme sent.

Quand on réunira ces trois sources directes et

principales de connaissance, entourées, comme contre-épreuve, des sources secondaires; quand on exploitera ces sources, et spéculativement et pratiquement, c'est-à-dire, par les deux facultés humaines, l'intelligence et la volonté; quand on y appliquera, non pas seulement l'un des deux procédés de la raison, le syllogisme, mais l'autre procédé, qui est à peine nommé jusqu'à présent dans la philosophie élémentaire, alors, et alors seulement, on possédera la pleine et entière méthode philosophique; on sortira enfin du règne stérile des méthodes exclusives.

Mais ce progrès, de toute manière, demande d'abord un progrès moral.

En effet, nul doute que la vraie cause des méthodes exclusives ne soit la manière même dont vivent les hommes. Presque tous vivent d'une vie partielle. C'est pourquoi leur intelligence n'embrasse que des fractions. Les uns n'ont qu'une vie sensuelle, et ne croient qu'à la sensation. D'autres se font une existence factice de réflexion et d'abstraction ; ils s'isolent artificiellement de la totalité de la vie humaine; ils travaillent à rendre leur esprit vide et froid, croyant le rendre exact et rigoureux. Ce sont des hommes tout littéraires, littéraires dans le plus petit sens du mot : hommes qu'É-

pictète comparait à ces arbres qui ne fleurissent que par la tête, indice de leur stérilité. Enfin, la plupart des hommes oublient Dieu, et ne tiennent aucun compte de sa présence réelle et de son action permanente sur notre intelligence et notre volonté. Il en est, d'un autre côté, mais bien rarement, qu'un faux enthousiasme religieux rend exclusifs, et qui condamnent, ou tout au moins négligent, comme source de science, les sens et l'observation extérieure, pour se réfugier dans la foi et dans ce qu'ils nomment l'inspiration. De là les méthodes exclusives et les philosophies partielles; de là ces trois grandes branches d'hérésies philosophiques que Bacon appelait: *Genus empiricum, genus sophisticum, genus superstitiosum,* et qu'on appelle aussi matérialisme, rationalisme, et mysticisme.

Mais pourrions-nous ne pas indiquer ici l'une des causes les plus déplorables de la partialité intellectuelle, et des voies et méthodes exclusives qui en résultent? C'est la manière dont les esprits se regardent entre eux. Les hommes s'aiment peu les uns les autres; mais les esprits, et surtout les esprits qui pensent, s'aiment moins encore. Pour peu qu'un homme ait de lumière, ce peu de lumière qu'il a lui cache toute autre lumière, celle du pré-

sent, celle du passé et celle de tous les autres hommes. Les esprits qui commencent à penser croient que ce commencement, dont ils sont auteurs et témoins, est la naissance de la pensée au sein du genre humain. La moindre de leurs découvertes leur paraît beaucoup plus lumineuse que l'ensemble des grands travaux des plus illustres maîtres, et, comme le dit excellemment Malebranche, « leur « petit doigt leur paraît plus grand qu'une étoile. » Oui, les autres, au loin, sont pour nous des étoiles, des astres de nuit à peine visibles. Nous, nous sommes le soleil, en face duquel disparaissent les étoiles. Les écrivains du XVIII[e] siècle, généralement si vides, sont prodigieux sous ce rapport. Chacun découvre tout, chacun pense le premier, chacun s'écrie : « Je pense, et il suffit ! » J'en trouve un qui nous dit : « Je ne sais pas si mes pensées sont « vraies, mais je sais qu'elles sont miennes ! » Avouons que Descartes, à cet égard, n'a pas donné le bon exemple. Il ne sait pas que, de ses deux démonstrations de l'existence de Dieu, l'une, Dieu démontré par ses effets, est, au fond, la démonstration d'Aristote, et l'autre, Dieu démontré par son idée, est celle de saint Anselme. Et il ne se doute pas de ce qu'affirme si judicieusement Fénelon, prévenu d'ailleurs d'une si haute estime

pour Descartes, « qu'on retrouverait dans saint « Augustin tout Descartes et plus encore. » C'est une des grandes faiblesses de notre esprit de voir clair dans sa petite pensée, de ne rien voir dans celle d'autrui. Quand saura-t-on donc la puissance de la charité intellectuelle, de la communion des esprits ! Le maître des hommes a dit : « Lorsque « deux ou trois d'entre vous s'unissent en mon « nom sur la terre, je suis au milieu d'eux. » N'apercevez-vous pas le reflet philosophique de cette divine parole ? Lorsque deux intelligences sont unies, et que les pensées coïncident dans deux esprits, cette étonnante coïncidence pourrait-elle avoir lieu ailleurs que dans la vérité ? Comment peut-on, lorsqu'on croit posséder une idée, ne pas chercher d'abord si quelqu'autre homme a eu la même pensée ? Et comment n'est-on pas trop heureux, quand on découvre que saint Augustin, par exemple, ou saint Thomas, ou Platon, Aristote, Descartes, Malebranche, Bossuet ou Fénelon, ont vu ce que vous avez vu ? Mais qui sait reconnaître même ses propres idées dans la parole d'autrui ? Que d'écrivains combattent avec acharnement leur pensée même, cachée sous le langage d'un autre siècle ou d'un autre système ? Sous ce rapport et dans ce sens, il faut le dire, l'un des points les plus impor-

tants de la méthode pratique pour arriver à la philosophie, c'est l'étude bienveillante, respectueuse, admiratrice, de l'histoire de l'esprit humain : avec cette réserve essentielle qu'il y a des sophistes et qu'il les faut exclure. Et encore est-il nécessaire d'utiliser les sophistes eux-mêmes, comme démonstrations par l'absurde, comme ombres dans le tableau. Le spectacle de leur chute honteuse, à partir de la négation des principes, établit les principes. Cette réserve bien maintenue, il faut savoir comprendre autrui, sous peine, le plus souvent, de ne pas s'entendre soi-même. Il faut savoir patiemment regarder dans la pensée d'autrui ce qui est difficile, sonder ce qui est profond, expliquer ce qui est obscur, et se garder de rejeter trop tôt : « Un chrétien est toujours plus « prêt, dit un grand saint, à accepter une proposi- « tion obscure qu'à la condamner. »

Cette intelligence d'autrui, après tout, c'est l'indice d'un esprit fermé, où la lumière pénètre peu. Et croit-on qu'en se séparant de la lumière des hommes on trouvera la lumière de Dieu ? En sera-t-il de la lumière et de l'intelligence tout autrement que de l'amour ? « Si vous n'aimez pas vos « frères que vous voyez, dit l'apôtre saint Jean, « comment aimerez-vous Dieu, que vous ne voyez

« pas ? » J'en dis autant de l'intelligence. Si vous n'entendez pas vos frères, dont la parole frappe vos oreilles, comment serez-vous capable d'entendre les imperceptibles murmures de la parole intérieure de Dieu ? Renfermés dans votre entendement étroit, vous excluez Dieu et les hommes, et vieillissez dans votre stérilité.

Dirai-je toute ma pensée sur les incalculables privations de l'isolement ? L'esprit humain, selon Pascal, marche comme un seul homme universel, qui grandit, et qui apprend toujours. Il y a deux manières d'entendre ceci, vraies l'une et l'autre, outre le sens absurde qu'y donnent les panthéistes. J'entends que la société humaine a, comme l'Église, l'âme et le corps. Outre la société visible sur la terre, où s'accumulent les livres et les découvertes, il y a une société invisible que nous oublions trop. Croyez-vous à l'anéantissement des morts ou à leur renaissance dans la justice et dans la vérité, s'ils en ont eu le germe sur la terre ? Si vous ne croyez pas à l'anéantissement des morts, il y a donc l'invisible société de nos Pères qui nous regardent, qui nous attendent, et qui nous aident, selon l'enseignement de l'Église catholique. Leurs travaux, leurs doctrines passées, purifiées et illuminées, rectifiées dans la vérité; leur contemplation actuelle, le faisceau

de ces lumières unies, la réunion et l'accumulation de ces étoiles, qui brillent au ciel, exercent sur le monde et sur l'esprit des hommes présents sur terre une sourde et profonde influence, qui est comme le fond salutaire de chaque siècle. Pourquoi ne le pas croire? Eh quoi! au moment où nous écrivons, voici que la moitié du genre humain aime à se persuader que les esprits nous parlent par des signes physiques, que les âmes des morts nous répondent à partir de la pierre et du bois. Pourquoi donc ne pas croire plutôt ce qu'enseigne l'Église catholique, que les esprits peuvent nous parler à partir des fibres intimes de notre cœur, et que ceux qui nous parleront clairement au ciel peuvent déjà nous guider au-dedans et nous inspirer aujourd'hui?

Mais, sur la terre, les esprits exclusifs, peu communicatifs, peu pénétrables, qui croient peu, et qui admirent peu, ces esprits qui ne savent même pas comprendre les bienfaits de lumière palpable que leur présente le monde visible, comment s'apercevraient-ils seulement des lointaines et délicates inspirations de l'invisible société?

Apprenons donc à entendre nos frères, pour arriver à entendre Dieu. Apprenons l'art de nous plier avec souplesse, humilité, docilité, respect,

amour, aux mouvements actuels d'une autre intelligence semblable à nous et visible par la parole, et nous nous rendrons dignes peu à peu d'entrer dans l'invisible et universelle communion des esprits, plus grands, plus avancés que nous, qui vivent en Dieu, et voient ensemble en Dieu la vérité.

LIVRE DEUXIÈME.

LA LOGIQUE DU PANTHÉISME.

CHAPITRE IER.

LOGIQUE DU PANTHÉISME. — PRINCIPE D'IDENTITÉ.

Jusqu'ici, nous ne sommes pas entré dans le détail de la Logique. Nous avons donné des conseils fondamentaux sans la pratique desquels on n'avance pas dans la recherche de la vérité. Nous croyons avoir démontré qu'un esprit qui met de côté la religion et la morale, et qui veut faire abstraction, aujourd'hui, de l'admirable domaine des sciences mathématiques et naturelles, pour

se poser dans cette philosophie abstraite, chercheuse de pensée pure, dont la devise est : « Moi ! « moi, dis-je, et c'est assez ; » nous croyons avoir démontré qu'un tel esprit n'arrivera point à la sagesse, et ne connaîtra pas la vérité. L'homme n'a pas trop de toutes ses forces, l'intelligence et la volonté ; il n'a pas trop de toute sa sensibilité, étendue à tout ce qui est, Dieu, l'âme et la nature visible ; la raison n'a pas trop de ses pieds et de ses ailes, comme on l'a fort bien dit, pour arriver à la vérité.

Ce sont là comme les indispensables prolégomènes, ou plutôt la première partie et le fondement de la Logique. Il fallait solidement établir ces principes manifestes, mais si souvent oubliés aujourd'hui. Maintenant nous pouvons entrer dans le détail, et aborder l'étude des procédés de l'intelligence, dans son opération sur les diverses données des trois mondes au sein desquels l'homme vit.

Il y a deux procédés de l'esprit, le *syllogisme* et l'*induction :* le syllogisme, qui procède par voie d'identité, et déduit d'un principe ce qu'il contient ; l'induction, qui prend son point de départ, non comme principe, mais comme simple point de départ, comme base d'élan intellectuel, et qui s'élève à des vérités plus hautes que le point de dé-

part. « L'induction, dit Aristote, trouve les prin-
« cipes; le syllogisme déduit les conséquences. »

Jamais la Logique théorique élémentaire n'avait nettement posé cette distinction fondamentale.

L'induction, quoique continuellement pratiquée, n'était pas bien connue en théorie, si ce n'est des grands maîtres, qui même ne l'ont jamais bien systématiquement exposée.

Ces deux procédés reposent sur deux principes, que l'on peut appeler *principe d'identité* et *principe de transcendance*.

Le syllogisme repose sur le principe d'identité, qui se nomme aussi *principe de contradiction*, selon qu'il s'applique à montrer l'identité là où elle est, ou bien à la nier où elle n'est pas, c'est-à-dire, selon qu'il s'agit d'affirmer ou de nier. Ce principe est celui qu'Aristote appelle le premier et le plus évident des principes, celui sur lequel reposent tout raisonnement et toute pensée. Aristote le formule ainsi : « On ne peut affirmer et nier, dans
« le même sens et sous le même rapport, un même
« attribut d'un même sujet. »

L'induction repose sur le principe de transcendance que Platon a la gloire d'avoir entrevu et décrit, quand il parle de cet idéal que toute chose a en Dieu. Mais saint Thomas d'Aquin surtout l'a

scientifiquement formulé lorsqu'il dit : « Tout ce « qu'il y a, en toute créature, d'être, de bonté, de « perfection, tout cela est en Dieu infiniment. » (*Quidquid entitatis, bonitatis, perfectionis est in quacumque creatura, totum est eminentius in Deo* [1]).

Nous allons étudier d'abord ces deux principes, mais indirectement, c'est-à-dire dans la doctrine qui les nie.

Cette étude sera pour nous du plus grand intérêt, puisqu'elle implique toute la question du panthéisme.

Nous avons annoncé, dans notre Traité de la connaissance de Dieu, que nous ne parlerions du panthéisme qu'en Logique. En effet, c'est en Logique seulement que cette erreur peut être radicalement détruite, autant du moins qu'il est donné de détruire l'erreur en ce monde. C'est en Logique que s'est aujourd'hui réfugié le panthéisme, sous le nom de *doctrine de l'identité.* C'est en ce point même que le panthéisme réside. Les sophistes, en partant du principe logique d'identité, tel qu'ils le font, croient avoir établi solidement l'édifice de leur panthéisme, et c'est en y joignant le principe

[1] Citez.

de transcendance, pris à rebours, qu'ils font de leur panthéisme la forme la plus savante et la plus radicale de l'athéisme. Et c'est parce qu'ils se croient bien appuyés sur les deux principes logiques fondamentaux, qu'ils nomment eux-mêmes leur doctrine, d'après Hégel, un système scientifique absolument irréfutable. Et de fait, si on leur accorde le point de départ, ils ont raison : le reste s'en déduit. Mais pour établir ce point de départ, ils ont été forcés, et ils l'avouent, de changer la Logique. C'est là même l'entreprise de Hégel, qu'il annonce sans détour quand il dit : « Le temps est venu de transformer la Logique. » Cette entreprise, nous l'avons déjà dit et montré, est une attaque directe à la raison, c'est un effort pour renverser les lois intellectuelles nécessaires, connues et pratiquées depuis le commencement du monde.

Oui, on en est venu à attaquer en face la raison, non pas seulement en pratique, mais par des théories formelles. Nous avons dit, et nous croyons que là se trouve peut-être l'un des plus redoutables dangers du temps présent : La lumière de notre raison naturelle, c'est la lumière de Dieu, c'est le Verbe éclairant tout homme venant en ce monde[1].

[1] On pourrait donner à cette phrase un sens très-faux et même

Ce Verbe, lorsqu'il est incarné, c'est le Christ. Nous disons que les sophistes du XVIII[e] siècle ont attaqué le Christ au nom de la raison ; mais que les sophistes du XIX[e] attaquent à la fois et le Christ et la lumière de la raison, c'est-à-dire qu'ils poursuivent le Verbe de Dieu sous toutes les formes où il se donne.

Nous ne sommes pas seul à remarquer ce fait épouvantable, mais en un sens très-admirable, et qui peut devenir, grâce à Dieu, aussi fécond qu'il paraît d'abord désastreux. « Les sectes ennemies, « dit un savant auteur, travaillent et s'agitent, tan- « tôt pour nier la réalité historique du Christ, tan- « tôt pour dénier à la raison humaine une réalité « quelconque. Voilà l'ennemi ; tel est son plan[1]. »

Le plus complet représentant de ces attaques à la raison qui jamais ait paru dans le monde, c'est Hégel. Ce sophiste résume en lui la sophistique de

panthéistique, si l'on entendait que la lumière dont brille notre raison est le Verbe de Dieu. Il s'agit évidemment de la lumière qui illumine notre raison pour la faire briller. Il y a donc deux lumières : l'une est la *lumière illuminante*, ainsi que s'exprime saint Augustin ; elle est increée, elle est Dieu. L'autre, la *lumière illuminée*, est créée, est humaine. C'est ce que nous avons surabondamment développé, soit dans notre *Traité de la connaissance de Dieu*, soit dans cette *Logique*.

[1] Rohrbacher, Histoire de l'Église catholique, t. XXIV, p. 452.

tous les siècles, et y ajoute la tranquille audace de systématiser l'absurde, et d'avouer cette entreprise devant les hommes, hautement et décidément.

Il est bien entendu que nous n'entreprenons ici, en aucune sorte, la réfutation de Hégel. On ne réfute pas les sophistes, comme le dit fort bien Aristote. On les cite, on les décrit, on les classe, on les emploie, mais on ne se commet pas avec eux, parce qu'avec eux la victoire même est ridicule. Beau triomphe, en effet, que d'arracher à un adversaire terrassé l'aveu que quelque chose existe, que l'on en peut être certain, que le mal et le bien sont contraires, que les contradictoires ne sont pas identiques ! Sur tous ces points la victoire est déjà remportée d'avance. On ne réfute donc pas les sophistes, on les emploie comme démonstration par l'absurde. Hégel, sous ce rapport, est pour nous d'un usage excellent et presque continuel, comme contradicteur direct et complet de toutes les vérités, comme destructeur pratique et théorique de toute logique et de toute raison. Je ne puis m'empêcher de comparer sa doctrine à ces substances immondes que l'art emploie dans la fabrication des produits les plus excellents. On purifie l'un des plus précieux aliments de l'homme, on le blanchit, par la plus noire des substances, affreux débris de mort et de

putréfaction. En ce sens, les œuvres de Hégel doivent être désormais, selon nous, d'un assez grand usage en philosophie.

Nous ne réfuterons donc point Hégel dans le sens ordinaire du mot. Mais nous prétendons mieux. Nous prétendons et espérons, à la fin de cette étude, nous faire adresser, par nos lecteurs, l'éloge que Cicéron, dans ses Dialogues, se fait donner par un de ses interlocuteurs au sujet d'Épicure : « Vous venez, lui dit-on, de rayer Épicure « de la liste des philosophes. » (*Epicurum e choro philosophorum sustulisti.*) Nous aussi, nous croyons que tout lecteur, dont la raison ne sera pas entamée d'avance par la sophistique hégélienne, nous dira : « Vous venez de rayer Hégel de la liste des philosophes. » Nous disons que Hégel n'est pas un philosophe; nous le nommons sophiste, et, avec l'aide de Dieu, nous lui imposons ce nom pour toujours.

Quant au panthéisme lui-même, nous mettons, avec une grande confiance, la cognée à la racine de cet arbre.

Ou l'évidence n'est rien, et la raison est impuissante, ou nous allons faire voir que le panthéisme actuel, le plus savant, le plus complet qu'ait enfanté l'erreur, est, pour l'idée du vrai Dieu distinct du monde et créateur du monde, la plus puissante des

démonstrations par l'absurde. Nous espérons dégager nettement la philosophie de cette lèpre, et mettre un terme à cette gravité cauteleuse, à cette terreur respectueuse avec laquelle nous entendons encore parler autour de nous du panthéisme.

Cela posé, voici en résumé notre assertion touchant l'œuvre logique du sophiste, auteur du panthéisme, ou plutôt de l'athéisme contemporain.

La raison, avons-nous dit, a deux procédés qui sont toute la logique. Nous affirmons que Hégel détruit l'un et renverse l'autre. Il détruit et il doit détruire les deux procédés de la raison, toute la raison, pour établir le panthéisme. Si cela est vrai, comme nous le ferons voir, il s'ensuit que le panthéisme et la raison s'excluent. C'est tout ce que nous voulons démontrer.

Entrons donc dans l'étude de la Logique du panthéisme.

Hégel, disons-nous, détruit le procédé syllogistique d'identité en affirmant que les contradictoires sont identiques.

Et il retourne le procédé dialectique ou inductif, qui, dans la vue du fini, affirme l'infini par la négation des limites; il le retourne, en appliquant l'affirmation à la limite, la négation à l'être.

Voilà tout.

C'est-à-dire que Hégel détruit absolument toute raison, en détruisant également les deux procédés de la raison.

Telle est notre assertion. Mais quelque vraie qu'elle soit, comment la rendre vraisemblable ? Tout ce que nous pouvons dire pour l'expliquer en quelque chose, c'est que Dieu, dans sa miséricordieuse bonté, a permis qu'il y eût en ce siècle une doctrine, fruit du rationalisme absolu, laquelle, avec beaucoup de science, arrivât en même temps à l'athéisme, au panthéisme et à la destruction de la conscience et de la raison, pour que la rigoureuse identité de l'athéisme, du panthéisme, de l'immoralité et de l'absurdité, fût scientifiquement démontrée.

Voyons d'abord comment Hégel détruit le procédé syllogistique de la raison, en détruisant le principe d'identité ou de contradiction. Nous montrerons ensuite comment il renverse le procédé dialectique.

II.

Chacun sait que le procédé syllogistique est fondé, aussi bien que la théorie de la proposition analy-

tique, sur le principe d'identité, c'est-à-dire que le principe d'identité est le principal fondement des règles universelles de l'affirmation ou de la négation. Par exemple, quand on dit : *Dieu est bon ;* cela est vrai, parce qu'il y a identité entre Dieu et bonté. *Dieu est mauvais ;* cela est faux, parce qu'il y a contradiction. Donc, ce qui constitue la vérité ou l'erreur de la proposition, c'est le principe d'identité ou le principe de contradiction ; de même pour le syllogisme : *Dieu est bon : or ce qui est bon est aimable : donc Dïeu est aimable.* Il est clair que ce qui constitue la vérité du syllogisme c'est l'identité, totale ou partielle, de ces trois propositions entre elles, aussi bien que l'identité, totale ou partielle, du sujet et de l'attribut dans chacune d'elles.

Le principe d'identité signifie donc, tant pour le syllogisme que pour la proposition, qu'on peût affirmer de chaque sujet ce qui lui est identique, et le principe de contradiction qui en découle signifie qu'on en doit nier ce qui lui est contradictoire. Hégel nie cela. Il n'admet pas que les contradictoires s'excluent. Il soutient qu'ils sont identiques. Bien plus, selon lui, il n'y a que les contradictoires qui soient identiques, et il n'y a que les identiques qui soient vraiment contradictoires : de sorte que le fond de sa logique et de tout son système est

exprimé par cette forme : *l'absolu, c'est l'identité de l'identique et du non identique*[1] ; ce qui n'est pas une assertion émise transitoirement, mais le fond du système, le principe radical incessamment, imperturbablement répété à chaque page pendant dix-huit volumes. Nous citerons donc à ce sujet autant de textes que les bornes raisonnables de ce chapitre nous le pourront permettre. Et il faut bien savoir comment Hégel l'entend. Pour lui, l'identique et le non identique sont l'être et le néant. Rien de moins identique assurément, puisque ce sont les deux termes les plus contradictoires qu'atteigne la pensée. Mais justement le fond du système est ceci : *Identité de l'Être et du Néant*[2].

C'est ici que vous commencez à apercevoir la marche et le but du sophiste. Il nie le principe de contradiction pour établir le principe de *l'identité absolue*, l'identité des différences, des contraires et des contradictoires. Alors tout est même chose : il n'y a qu'une substance ; tout est Dieu, rien n'est Dieu Le panthéisme est établi, et l'athéisme du même coup.

[1] Œuvres (2e édition). Das Absolute ist die Identität des Identischen und Nicht-Identischen. Tome. XIV, p. 226.

[2] Tome VI, p. 168. Das Seyn als solches.... das n i c h t s ist. — Ibid., 171. Seyn und Nichts ist dasselbe.

Mais pour procéder avec ordre, prenons Hégel dans sa racine d'abord, c'est-à-dire dans ses prédécesseurs et ses pères, qu'il reconnaît lui-même comme tels, les sophistes grecs.

Il est bon d'ailleurs de savoir comment les sophistes, dans tous les temps, ont traité la raison.

Nous l'avons dit souvent, d'après Platon, Leibniz et d'autres : il y a deux directions contraires que peut suivre l'esprit de l'homme, l'une qui s'élève vers l'être, vers Dieu, l'autre qui descend vers le néant : celle des philosophes, celle des sophistes. Il y a, dans tous les siècles, des traces de ces deux directions, imitation intellectuelle de la vie ou de la mort des âmes, selon qu'elles montent vers Dieu ou s'en éloignent librement.

Les sophistes, en Grèce, représentent cette seconde tendance. Hégel les reconnaît pour ses prédécesseurs. « Oui, dit-il, les sophistes sont les maî-« tres de la Grèce ; les créateurs de sa civilisation [1]. « Ils sont décriés, je l'avoue, aux yeux *de la saine* « *raison,* aussi bien que de la morale, mais pour-« quoi ? Parce que, dans l'ordre spéculatif, ils *di-* « *sent que rien n'existe,* ce que l'on croit être un

[1] XIV, 8. Ja, die Sophisten sind die Lehrer Griechenlands, durch welche die Bildung überhaupt in Griechenland zur Existenz kam.

« non sens ; et que, dans l'ordre pratique, ils ren-
« versent tous les principes et toutes les lois.... Voilà
« le fondement de la clameur universelle contre
« les sophistes : c'est le cri de la *saine raison* qui ne
« sait comment s'en tirer autrement[1]. » N'oublions pas que Hégel ne parle jamais qu'ironiquement de la saine raison. Il lui est en effet indispensable de commencer par récuser la saine raison ; car c'est le seul moyen d'établir la doctrine de ses pères et la sienne.

« Les sophistes apprirent donc à la Grèce à dé-
« ployer la libre pensée.... Cette pensée identique
« à elle-même qui dirige sa puissance négative con-
« tre ces affirmations multiples, théoriques et pra-
« tiques, que l'on appelle les vérités naturelles de
« conscience, les règles et les principes immédiate-
« ment évidents[2]. »

[1] XIV, 6 et 7. So sind sie beim gesunden Menschenverstande ebenso verschrieen als bei der Moralität : bei jenem, ihrer theoretischen Lehre wegen, da es ein Unsinn sey, daß nichts existire ; in Ansehung des Praktischen, weil sie alle Grundsätze und Gesetze umstoßen..... Dies ist der Grund des allgemeinen Geschreis gegen die Sophistik : ein Geschrei des gesunden Menschenverstandes, der sich nicht anders zu helfen weiß.

[2] Der mit sich identische Gedanke richtet also seine negative Kraft gegen die mannichfaltige Bestimmtheit des Theoretischen und Praktischen, die Wahrheiten des natürlichen Bewußtseins, und die unmittelbar geltenden Gesetze und Grundsätze. XIV, 8

« Gorgias, par exemple, était puissant dans la « dialectique oratoire ; mais son plus brillant tra- « vail est son œuvre dialectique pure, sur les caté- « gories universelles de l'Être et du Néant. Tiede- « mann dit à ce sujet, fort mal à propos, que Gor- « gias a été beaucoup plus loin que ne peut faire « un homme dont la raison est saine. Oui, tout « philosophe va au delà de la saine raison. En ce « sens seulement, Gorgias a été au delà de la saine « raison. » En effet qu'a-t-il enseigné ? Dans son livre de la Nature il prouve : « 1° que rien n'existe ; « 2° que, supposé que quelque chose existe, nous « ne pouvons en rien savoir; 3° qu'enfin, lors même « que nous pourrions en savoir quelque chose, « nous n'en pouvons transmettre la connaissance. « Or, ce n'est pas là du bavardage comme on le « croit ordinairement : la dialectique de Gorgias « a une valeur tout à fait objective, et du contenu « le plus intéressant[1]. »

[1] XIV, 33. Er war stark in der Dialektik für die Beredsamkeit; aber sein Ausgezeichnetes ist seine reine Dialektik über die ganz allgemeinen Kategorien von Seyn und Nichtseyn, und zwar nicht nach Art der Sophisten. Tiedemann sagt sehr schief: „Gorgias ging viel weiter, als irgend ein „Mensch von gesundem Verstande gehen kann." Das hätte Tiedemann von jedem Philosophen sagen können; jeder geht weiter als der gesunde Menschenverstand.... So ist Gorgias allerdings weiter gegangen als der gesunde Menschenverstand.... Gorgias' Werk, „über die Natur," worin

Cela posé, Hégel développe avec le plus grand sérieux et la plus grande estime ces trois thèses de Gorgias; puis il ajoute : « Cette dialectique, qu'Aris« tote reconnaît comme propre à Gorgias, a sa par« faite vérité : en effet, quand on parle de l'Être, on « dit toujours en même temps le contraire de ce que « l'on veut dire. Être et non être sont tout aussi bien « même chose qu'autre chose; s'ils sont même « chose, je dis qu'ils sont deux, donc différents; « sont-ils différents, j'affirme de l'un et de l'autre « le même prédicat, savoir la différence; » donc ils sont même chose.

« Ne croyons pas que cette dialectique soit mé« prisable, comme si elle ne traitait que d'abstrac« tions. Ces deux catégories dans leur pureté (l'être « et le néant) sont ce qu'il y a de plus général, et « s'ils ne sont pas le dernier mot des choses, ce« pendant être ou non être est toujours la ques« tion [1]. »

er seine Dialektik verfaßte, zerfällt in drei Theile: in dem ersten beweist er, daß Nichts ist; im zweiten, daß, auch angenommen, das Seyn wäre, es doch nicht erkannt werden könne; im dritten, daß, wenn es auch ist und erkennbar wäre, doch keine Mittheilung des erkannten möglich sey.,' ....Das ist kein Geschwätz, wie man sonst wohl glaubt: sondern Gorgias, Dialektik ist ganz objektiver Art, und von höchst interessantem Inhalt.

[1] XIV, 37. Diese Dialektik, die Aristoteles gleichfalls als dem Gorgias eigenthümlich angehörend bezeichnet, hat ihre vollkommene Wahrheit; man

De tout cela, Hégel conclut que les sophistes étaient de très-profonds penseurs.

Ces monstruosités sont de grande importance. Comme le remarque fort bien Hégel : *être ou non être, c'est toujours la question.* La question pour l'esprit humain est en effet toujours celle-ci : *Dieu ou non.* L'esprit de ténèbres ou d'athéisme a de tout temps lutté contre l'esprit de Dieu. Par un choix libre et secret de chaque âme, il y a des esprits qui descendent vers les ténèbres, il y en a qui montent vers la lumière de Dieu. La formule de Hégel, l'identité de l'être et du néant, est l'expression de cette tendance vers les ténèbres, qui, du même coup, pose que Dieu n'est pas, et que la raison n'a ni l'évidence positive de l'identité, ni l'évidence négative de la contradiction, par cela même que les contradictoires sont identiques.

Poursuivons donc. Nous prions le lecteur de nous suivre avec patience, avec courage, sans trop

sagt, indem man von Seyn und Nichtseyn spricht, immer auch das Gegentheil von dem, was man sagen will. Seyn und Nichtseyn sind sowohl dasselbe, als nicht dasselbe: sind sie dasselbe, so sage ich Beide, also Verschiedene; sind sie verschieden, so sage ich von ihnen dasselbe Prädicat, die Verschiedenheit, aus. Diese Dialektik darf uns nicht verächtlich scheinen, als ob sie es mit leeren Abstractionen zu thun habe; sondern diese Kategorien sind einerseits in ihrer Reinheit das Allgemeinste, und sind sie andererseits auch nicht das Letzte, so ist Seyn oder Nichtseyn doch immer die Frage.

de regret, dans cette descente vers les mystères de la mort et de la décomposition intellectuelles. Ces spectacles sont profondément salutaires.

III.

Ce qui est admirable, c'est que Parménide, ce penseur singulier que Platon nomme le grand Parménide, a décrit ces deux voies. Hégel le cite, quoiqu'il soit absolument contre lui. Mais ici apparaît un des traits les plus saillants du caractère sophistique de Hégel. Rien n'est contre lui. Comment cela? Précisément parce que ce qui lui est contraire lui est identique, puisque tous les contradictoires sont identiques. Vous dites que l'être est, que le néant n'est pas; fort bien; je le dis aussi : je les pose comme contradictoires; mais c'est précisément en cela que je prouve leur identité, et vous aussi. Hégel cite donc Parménide dans ce texte étrange où le philosophe éleate touche du doigt ce mystère de l'esprit humain, qui vacille entre l'erreur et la vérité, l'être et le non être. « Apprends, dit la « déesse, quelles sont les deux voies du savoir : « l'une part de ce principe que l'Être seul existe, « que le Néant n'est pas; là est la certitude, la vé-

« rité. L'autre part de ce principe que l'Être n'est « pas, que le Néant est nécessaire. Je te le dis, cette « voie-là marche en sens contraire de la raison ; car « tu ne peux ni connaître, ni atteindre, ni expri- « mer ce qui n'est pas. Nécessairement, dire et pen- « ser portent sur l'Être. L'Être est, et le Néant n'est « pas[1]. » Parménide parle ensuite de certains esprits « sourds, aveugles et insensés, *pour qui l'être « et le non être sont à la fois même chose et autre « chose.* » (Οἷς τὸ πέλειν τε καὶ οὐκ εἶναι ταὐτὸν νενόμισται κ'οὐ ταὐτόν.) Hégel cite ces textes et s'en tire aussitôt, d'abord par sa doctrine générale de l'identité des contradictoires, puis aussi, en remarquant que le raisonnement de Parménide n'est que le point de vue de la raison abstraite. Il faut savoir que Hégel appelle *abstrait* l'être sans le néant, ou le néant sans l'être, et *concret* l'être identifié au néant. D'ailleurs, Hégel remarque que ce point de vue de Parménide « qui croit que l'absolu c'est l'être, qui affirme « que l'être seul est, et que le néant n'est pas, « est l'enfance de la Logique et de la philoso- « phie[2]. »

[1] Essai sur Parménide, par Riaux, p. 209.

[2] ....Der Anfang der Logik, wie der Anfang der eigentlichen Geschichte der Philosophie. Diesen Anfang finden wir in den eleatischen und näher in

Héraclite, ce hardi penseur, dit Hégel, est le premier qui, même avant les sophistes, ait prononcé ce mot profond : L'*Être et le Néant sont même chose* [1]... Cicéron ne l'a pas compris. Cela « tient à « la platitude de son esprit, qui met dans Héra« clite sa propre platitude [2]. » Hégel ne peut pas souffrir Cicéron. Ci-dessous nous verronspourquoi.

« Héraclite donc, étant le premier qui ait dit ce « grand mot, qui ait vu le *concret* et l'absolu dans « l'unité des contraires [3], » Héraclite est le père de la philosophie.... « C'est ici qu'il faut dire : Terre ! « il n'est pas une seule proposition d'Héraclite que « je n'admette dans ma Logique [4]. »

Déjà la pensée de Hégel est assez claire au sujet de l'un des procédés de la raison, le syllogisme, fondé sur le principe d'identité et le principe de contradiction. Il rejette ce principe, puisqu'à ses

der Philosophie des Parmenides, welcher das Absolute als das Seyn auffaßt, indem er sagt : das Seyn nur ist, und das Nichts ist nicht. VI, p. 168.

[1] Das allgemeine Princip betreffend, hat dieser kühne Geist zuerst das stiefe Wort gesagt : „Seyn und Nichts ist dasselbe." XIV, 305

[2] ....Die eigene Plattheit des Cicero, die er zur Plattheit Heraklit's macht. XII, 304.

[3] Das ist das erste Concrete, das Absolute, als in ihm die Einheit entgegengesetzter, XIII, 301.

[4] Hier sehen wir Land ; es ist kein Satz des Heraklit, den ich nicht in meine Logik aufgenommen. XIII, 301.

yeux la philosophie commence au moment où un premier penseur courageux ose dire : « L'Être et le « Néant sont même chose, et les contradictoires « sont identiques. » Selon lui, le fondement de la logique, c'est la destruction du principe de l'identité et du principe de contradiction, supprimés l'un par l'autre. Mais nous allons voir en détail comment Hégel, en pratique et en théorie, pose que le principe de l'*ancienne* logique doit être remplacé par le principe contraire : *identité de l'identique et du non identique.*

IV.

Et d'abord, de fait, en vertu de ce principe, aussi audacieusement appliqué en pratique que formulé en théorie, Hégel affirme en différents endroits les identités que voici :

L'identité précise et rigoureuse de l'être et du néant. «L'Être et le Néant sont même chose. Seyn « und Nichts ist dasselbe. Le Néant, en tant que Néant, « en tant que semblable à lui-même, est précisé- « ment la même chose que l'Être. » Das Nichts ist als dieses unmittelbare, sich selbstgleiche, eben so umgekehrt dasselbe, was das Seyn ist (VI, 171).

L'identité des ténèbres et de la lumière. « La « lumière pure, c'est la nuit pure. » Das reine Licht ist reine Finsterniß (VI, 76).

L'identité de l'identique et du non identique, qui est la formule générale du système. « L'absolu, « c'est l'identité de l'identique et du non identi- « que. » Das Absolute ist die Identität des Identischen und Nicht-Identischen (XIV, 226).

L'identité des deux faces d'un dilemme. « Au lieu « de poser le principe du dilemme, qui exclut tout « milieu, qui est le principe de la raison abstraite, il « serait plus vrai de dire : Les contraires coexistent « en tout. Dans le fait, il n'y a jamais de *oui* ou *non* « si absolu, comme le soutient la raison vulgaire. « Tout ce qui existe est concret, et, par conséquent, « renferme en soi les opposés et les contraires[1]. »

L'identité de l'identité et de la différence. « Le « principe, c'est l'unité de l'identité et de la diffé- « rence. » Der Grund ist die Einheit der Identität und des Unterschiedes (VI, 243).

[1] Anstatt nach dem Satz des ausgeschlossenen Dritten (welches der Satz des abstrakten Verstandes ist) zu sprechen, wäre vielmehr zu sagen: Alles ist entgegengesetzt. Es gibt in der That nirgends.... ein so abstraktes Entweder-Oder, wie der Verstand solches behauptet. Alles was irgend ist, da ist ein Concretes, sonst in sich selbst Verschiedenes und Entgegengesetztes. (VI, 242.)

L'identité du fini et de l'infini. « Le Fini et l'In-« fini, en tant que moments du développement, « SONT EN COMMUN LE FINI ; » sous un autre point de vue « on les nomme avec verité L'INFINI. Leur « différence réside dans le double sens des deux « mots. Le Fini a deux sens : premièrement il est « seulement le Fini relativement à l'Infini ; secon-« dement, il est ÉGALEMENT et le Fini et l'infini. L'In-« fini, à son tour, a deux sens : d'abord il est l'un « des deux moments, et en ce sens il n'est que le « faux Infini. Ensuite il est l'Infini en qui les deux, « l'Infini et SON AUTRE (le Fini), sont des moments... « C'est alors l'Infini véritable [1]. »

Donc poser l'unité du fini et de l'infini, c'est trop peu dire ; il faut dire que l'infini c'est le fini, et réciproquement. « C'est le dualisme qui pose le con-

[1] Indem sie beide, das Endliche und das Unendliche selbst Momente des Prozesses sind, sind sie gemeinschaftlich das Endliche, und indem sie ebenso gemeinschaftlich in ihm und im Resultate negirt sind, so heißt dieses Resultat als Negation jener Endlichkeit beider mit Wahrheit das Unendliche. Ihr Unterschied ist so der Doppelsinn, den beide haben. Das Endliche hat den Doppelsinn, erstens nur das Endliche gegen das Unendliche zu seyn, das ihm gegenübersteht, und zweitens das Endliche und das ihm gegenüberstehende Unendliche zugleich zu seyn. Auch das Unendliche hat den Doppelsinn einer jener beiden Momente zu seyn, so ist es das Schlechtunendliche, und das Unendliche zu seyn, in welchem jene beide, es selbst und sein Anderes, nur Momente sind.... als Wahrhaft Unendliches seyn. (III, 154.)

« traste absolu du Fini et de l'Infini. » Der Dualismus, welcher den Gegensatz von Endlichem und Unendlichem unüberwindlich macht (VI, 186). Du reste, la doctrine de Hégel est que, dans la réalité concrète, il n'existe que l'infini. C'est le panthéisme. Mais comment Hégel l'entend-il? Il entend que le fini, dans ses continuelles transformations, est le véritable infini (VI, 186). Donc, en réalité, Hégel entend que le fini seul existe. C'est l'athéisme : athéisme pour le fond, et panthéisme par la forme.

L'identité de Dieu et de l'homme. «Dieu n'est « Dieu qu'en tant qu'il se connaît; la connaissance « qu'il a de lui-même c'est la conscience qu'il a de « lui dans l'homme. » Gott ist Gott nur insofern er sich selber weiß; sein sich Sich-Wissen ist ferner sein Selbstbewußtseyn im Menschen (VII, 448).

L'identité de la liberté et de la nécessité. « L'esprit « est concret et ses caractères sont la liberté et la « nécessité. L'esprit dans sa nécessité est libre, et « c'est dans la nécessité seule qu'il trouve la li- « berté, de même que sa nécessité repose sur sa « liberté. » Der Geist ist concret, und seine Bestimmungen Freiheit und Nothwendigkeit. Der Geist in seiner Nothwendigkeit ist frei, nur in ihr findet er seine Freiheit, wie seine Nothwendigkeit nur in seiner Freiheit ruht (XIII, 39).

L'identité du bien et du mal. Après avoir montré

que la nécessité et la liberté sont même chose, Hégel ajoute : « Il en est de même de l'opposition « du *bien* et du *mal*, cette grande antinomie du « monde moderne enfoncé en lui-même. » Eben so verhält es sich mit dem Gegensatz des Guten und Bösen, diesem Gegensatz der in sich vertieften modernen Welt (vi, 73).

L'identité, en physique, du continu et du discontinu. « La matière, dira-t-on, est ou absolument « continue, ou composée de points. Non, dans le « fait elle a ces deux caractères à la fois. La quantité « continue est en même temps discontinue. « Entweder ist die Materie schlechthin continuirlich oder punktuell; sie hat aber in der That beide Bestimmungen (xiii, 39). Die continuirliche Quantität ist aber eben so wohl discret (vi, 201).

L'identité de l'épicurisme et du stoïcisme. « L'épi-« curisme arrive au même résultat que le stoïcisme. « Son but, son résultat a la même élévation, et lui « est tout à fait parallèle. » Und es kommt eigentlich dasselbe Resultat heraus, als bei den Stoikern..... Ihr Zweck und Resultat somit auf gleicher Höhe, und ganz parallel mit der stoischen Philosophie (xiv, (453).

L'identité du positif et du négatif en algèbre. « On croit qu'il y a une différence absolue entre « le positif et le négatif. Non, les deux sont en « eux-mêmes la même chose, et l'on pourrait

« nommer positif le négatif, et réciproquement. » Am Positiven und Negativen meint man einen absoluten Unterschied zu haben. Beide sind indeß an sich dasselbe und man könnte deshalb das Positive auch das Negative nennen, und ebenso umgekehrt (VI, 240). Ceci serait très-vrai quant aux noms conventionnels donnés en géométrie aux axes coordonnés. Mais le sophiste ne l'entend pas seulement ainsi, car il en conclut que 3 *moins* 8 font *onze* et que $+y-y=2y$. So sind in $-8+3$ überhaupt eilf Einheiten vorhanden..... So ist $+y-y=2y$ (IV, 52).

L'identité de l'*actif* et du *passif* en économie, par cette raison que « ce qui est *passif* pour l'un « est *actif* pour l'autre. « Was bei dem Einen, als Schuldner, ein Negatives ist, dasselbe ist bei dem Andern, dem Gläubiger, ein Positives (IV, 53, et VI, 240).

« Quand l'actif et le passif se compensent, on « n'en a par moins son capital positif, comme dans « l'équation $+a-a=a$. » Wenn seine active und passive Bestimmung sich auch zur Null reducirten, bleibt erstens positives Capital, als $+a-a=a$ (IV, 53).

Hégel pose aussi, si nous pouvons en croire nos yeux, une identité que l'on ose à peine énoncer, c'est celle du soleil et de la lune. Ici nous ne voulons rien affirmer. Nous ne soutenons pas que Hégel enseigne cette identité. Nous citons seulement

le texte, écrit dans un langage qui sera expliqué ci-dessous. Le lecteur jugera. «*Quelque chose* est « en soi l'*autre* de soi-même, et trouve dans cet « *autre* sa limite. Que si l'on demande maintenant « la différence entre *quelque chose* et *autre chose*, « on trouve qu'ils sont *même chose :* identité que « le latin exprime fort bien par les mots *aliud-* « *aliud.* L'*autre*, opposé à *quelque chose,* est lui- « même *quelque chose*, et c'est pourquoi nous « disons *quelque chose d'autre ;* de même que le « *premier quelque chose,* opposé à l'*autre*, est « lui-même l'*autre* de l'autre. Quand nous disons « *quelque chose d'autre,* nous nous figurons que « *quelque chose,* pris en soi, est simplement « *quelque chose,* et que la détermination qui le « présente comme *autre chose* est purement acci- « dentelle et extérieure. Par exemple, nous nous « figurons que la lune, qui est *quelque chose* « *d'autre* quant au soleil, pourrait exister si le « soleil n'existait pas. Dans le fait, cependant, la « lune, en tant que quelque chose, a son autre « en elle-même.... » (VI, 182, voir ci-dessous n. V). Donc puisque *quelque chose* et *autre chose* sont toujours *même chose,* comme le démontre ce paragraphe, il s'ensuit bien que le soleil et la lune sont même chose ; d'autant plus que la lune a le soleil

en elle-même, puisqu'en général *quelque chose* a toujours en soi-même *autre chose*.

Enfin l'identité de l'erreur et de la vérité. « L'idée, en se développant, pose en face d'elle-« même son contraire, une illusion, et son activité « consiste à enlever cette illusion. La vérité ne « peut sortir que de cette erreur, et ici est le fon-« dement de notre réconciliation avec l'erreur, « comme avec le fini. *L'autre*, c'est-à-dire l'erreur, « en tant qu'absorbé, est un moment nécessaire « de la verité [1]. »

On ne comprend le sens complet de ce passage qu'en remarquant qu'il ne s'agit pas de détruire l'erreur ou le fini, mais de l'absorber et de l'identifier. « Car, dit Hégel ailleurs, l'idée est l'unité « de l'idéal et du réel, du fini et de l'infini, de « l'âme et du corps. » Die Idee als die Einheit des Ideellen und Reelen, des Endlichen und Unendlichen, der Seele und des Leibes (VI, 388). De sorte que l'erreur, étant même chose que le fini, doit, comme le fini, être

[1] Die Idee in ihrem Prozeß macht sich selbst eine Täuschung, setzt ein Anderes sich gegenüber, und ihr Thun besteht darin, diese Täuschung aufzuheben. Nur aus diesem Irrthum geht die Wahrheit hervor und hierin liegt die Versöhnung mit dem Irrthum und mit der Endlichkeit. Das Andersseyn oder der Irrthum, als aufgehoben, ist selbst ein nothwendiger Moment der Wahrheit. (VI, 384.)

fondue dans l'infini, mais non anéantie. Pour mieux entendre tout ceci, il faut se rappeler le sens sacramental du mot *enlever* (aufheben), qui est le ressort général du système de Hégel. Hégel définit ce mot comme signifiant à la fois *supprimer* et *conserver;* et il loue beaucoup la langue allemande de donner à ce mot ce double sens sans lequel le système de l'identité serait impossible. « Remarquez ici, dit-il, le double sens de notre « mot allemand *enlever* (aufheben). Par *enlever* « nous entendons d'abord *supprimer*, *nier*, « comme quand nous disons qu'une loi ou une « institution est supprimée (aufgehoben). Mais *enle-* « *ver* veut dire aussi *conserver*, *maintenir*, comme « on dit qu'une chose est *bien enlevée*. Ce double « sens du mot, qui le rend à la fois négatif et af- « firmatif, n'est pas un effet du hasard, et ne doit « point du tout être regardé comme un défaut de « notre langue, ou une source de confusion, c'est « au contraire une preuve de son esprit spécu- « latif transcendant, qui l'élève au-dessus *des di-* « *lemmes* de la raison vulgaire[1]. » Vous avez là

[1] Es ist hierbei an die gedoppelte Bedeutung unseres deutschen Ausdruckes aufheben zu erinnern. Unter aufheben verstehen wir einmal so viel als hinwegräumen, negiren, und sagen demgemäß, z. B., ein

toute la clef du système hégélien : affirmer et nier simultanément par le même mot. Ce mot est la vraie clef du système de l'identité.

Et qu'on ne nous accuse pas de tronquer les textes et de les altérer, quand nous les citons en partie. Nous ne citons que ce qui est nécessaire ; mais nous citons le sens de l'auteur. Par exemple, la plus étonnante des identités de Hégel, après celle de l'être et du néant, qui n'est pas contestable, est celle du bien et du mal. Or, nous citons de lui ce texte : *Le mal, réfléchi en nous..... est même « chose que la bonne intention du bien....* » Das Böse als die innerste Reflexion..... ist dasselbe, was die gute Gesinnung des Guten..... Le texte complet est ceci : « *Le mal, comme réflexion profonde de la subjecti- « vité en elle-même, opposée à l'être objectif et « universel, qui pour elle n'est qu'apparent, est la « même chose que la bonne intention du bien* « ABSTRAIT. » Das Böse als die innerste Reflexion der

Gesetz eine Einrichtung, u. s. w., seyen aufgehoben. Weiter heißt dann aber auch aufheben so viel als a u f b e w a h r e n, und wir sprechen in diesem Sinn davon, daß etwas wohl aufgehoben sei. Dieser sprachgebräuchliche Doppelsinn, wonach dasselbe Wort eine negative und positive Bedeutung hat, darf nicht als zufällig angesehen, noch etwa gar der Sprache zum Vorwurf gemacht werden, als zur Verwirrung Veranlassung gebend, sondern e ist darin der über das blos verständige E n t w e d e r - O d e r hinausschreitende spekulative Geist unserer Sprache zu erkennen. (VI, 191.)

Subjektivität in sich gegen das Objective und Allgemeine, das ihr nur Schein ist, ist dasselbe, was die gute Gesinnung des abstrakten Guten (VII, 390).

On pourrait reprocher ici la suppression du mot *abstrait*. Ce serait bien à tort, puisque cette suppression, loin d'altérer la pensée de l'auteur, affaiblit plutôt ce que nous voulons prouver, et c'est aussi pourquoi nous y revenons. Qu'est-ce, en effet, pour Hégel que le *bien abstrait*, l'*être abstrait*, etc. ? C'est le bien pur, l'être pur; c'est le bien non réuni à son contraire, le mal. C'est le bien pur, le bien immédiat, le bien en lui-même. Le bien concret, pour le sophiste, c'est le bien reconnu pour identique à son contraire, le mal ; comme l'être concret est l'être reconnu comme identique à son contraire, le néant. Ceci est dans tous les ouvrages de Hégel le sens constant, continuellement répété, des deux mots *abstrait* et *concret*. Aussi, pour lui, le bien pur, sans mélange, pris en lui-même, est exprimé par les règles et lois morales données par la conscience. C'est ce qu'il affirme en parlant des sophistes, nous l'avons vu. C'est là le *bien abstrait*, qu'il dit être identique au mal. Le bien concret, du reste, ne vaut pas mieux, car le bien concret, c'est ce que donne la volonté universelle (VII, 388). Or, cette

volonté universelle, ce bien, *est droit et devoir tout aussi bien qu'il n'est pas droit et devoir.* Ist der allgemeine Wille, das Gute, Recht und Pflicht eben so wohl, als auch nicht (VII, 390).

Donc le texte que nous avons traduit ainsi : « Le mal réfléchi en nous... est même chose que la « bonne intention du bien, » nous pourrions le traduire bien plus énergiquement comme il suit : « Le « mal réfléchi en nous, comme opposition à la vo- « lonté universelle, est même chose que le bien pur, « le bien en lui-même. » C'est exactement le sens de Hégel, par suite duquel, au reste, il montre, dans cent endroits de ses ouvrages, le plus profond mépris pour la morale ; méprisant ceux qui l'établissent, louant tous ceux qui la détruisent, plaisantant Socrate comme inventeur de la morale bourgeoise, et affirmant que ce qu'il y a de plus louable et de meilleur dans Épicure, c'est sa morale. « La partie la plus décriée de toute la doctrine « d'Épicure, c'est sa morale ; c'est dès lors sa partie « la plus intéressante ; mais l'on peut dire aussi « que c'est le meilleur côté du système[1]. »

[1] Ist Epikur's Moral das Verschrienste seiner Lehre, und daher auch das Interessanteste ; aber man kann auch sagen, sie ist das Beste daran. (XIV, 444.)

Il n'y a donc pas d'équivoque. Hégel pose toutes les identités que nous avons dites, dans le sens où nous les présentons.

V.

Il est donc établi, qu'en pratique, la sophistique contemporaine, en posant l'identité des contradictoires, détruit à la fois le principe d'identité et le principe de contradiction, c'est-à-dire qu'elle détruit le fondement du syllogisme, et le fondement même de la proposition, qui est la pensée même, la parole même.

Mais comme ceci, quoique prouvé, est incroyable, nous insistons, et nous allons montrer les textes où Hégel procède théoriquement à cette attaque, et répudie toute la Logique connue jusqu'à ce jour, comme absurde, contradictoire et désormais ruinée.

« La formule du principe de l'identité, dit Hégel, « est celle-ci : *Tout est identique avec soi-même,* ou « bien $A = A$, ou bien, prise négativement (le prin- « cipe de contradiction) *A ne peut pas, en même « temps, être et ne pas être A*. Or cette formule, au « lieu d'être une vraie loi de la pensée, n'est que la

« loi du raisonnement abstrait. La forme même de « cette proposition est en contradiction avec son « contenu, puisque toute proposition promet une « différence entre le sujet et l'attribut, et que « celle-ci ne fournit pas ce que promet sa forme[1]...

« L'école dans laquelle seule de telles lois sont « encore conservées a, depuis longtemps, par sa « Logique, qui promulgue sérieusement de telles « lois, perdu tout crédit, soit aux yeux de la saine « et commune raison, soit aux yeux du pen- « seur[2]... La théorie de l'identité est de la dernière « importance. Il faut bien s'entendre sur le vrai « sens du mot, c'est-à-dire, qu'avant tout, il faut « savoir qu'il ne doit plus être question de l'iden- « tité abstraite, c'est-à-dire de celle qui n'est iden- « tité qu'avec exclusion de la différence. C'est là le « point qui sépare toutes les mauvaises philoso-

[1] Der Satz der Identität lautet demnach: Alles ist mit sich identisch; A=A; und negativ: A kann nicht zugleich A und nicht A seyn. — Dieser Satz, statt ein wahres Denkgesetz zu seyn, ist nichts als das Gesetz des abstrakten Verstandes. Die Form des Satzes widerspricht ihm schon selbst, da ein Satz auch einen Unterschied zwischen Subjekt und Prädicat verspricht, dieser aber das nicht leistet, was seine Form fordert. (VI, 230.)

[2] Die Schule, in der allein solche Gesetze gelten, hat sich längst mit ihrer Logik, welche dieselbe ernsthaft vorträgt, bei dem gesunden Menschenverstande, wie bei der Vernunft um den Kredit gebracht. (VI, 231.)

« phies de celle qui mérite seule le nom de phi-
« losophie[1]...

« On formule ainsi le principe de contradiction : « *De deux attributs contraires, un seul convient à « la même chose*... On ne voit par que ce principe, « qu'on appelle aussi le principe du troisième ex- « clu (*principium exclusi tertii*), est le principe de « la raison déterminée[2], qui, voulant échapper à « la contradiction, y tombe au même instant. On « nous dit : A doit être + A ou — A, pas de milieu. « Mais en parlant ainsi, ce milieu est déjà posé, « puisqu'on a commencé par dire A, lequel n'est « ni plus A ni moins A, et est en même temps et « plus A et moins A[3]. »

[1] Es ist von großer Wichtigkeit, sich über die wahre Bedeutung der Identität gehörig zu verständigen, wozu dann vor allen Dingen gehört, daß dieselbe nicht blos als abstrakte Identität, d. h. nicht als Identität mit Ausschließung des Unterschiedes aufgefaßt wird. Dies ist der Punkt wodurch sich alle schlechte Philosophie von dem unterscheidet, was allein den Namen der Philosophie verdient. (VI, 231.)

[2] Hégel appelle raison déterminée celle qui n'affirme pas l'identité des contraires, et qui dès lors détermine quelque chose comme étant ou comme n'étant pas.

[3] Der Satz des Gegensatzes.... wie er auch ausgedrückt worden ist: „Von zwei entgegengesetzten Prädikaten kommt dem Etwas nur das Eine „zu, und es giebt kein Drittes..." Der Satz des ausgeschlossenen Dritten (*)

(*) Principium exclusi tertii.

Essayons de nous rendre compte de cette attaque au principe d'identité et au principe de contradiction. *Plus A* et *moins A* signifient l'affirmation et la négation directement contraires; comme, par exemple : « Je mourrai demain, ou je ne mourrai pas demain. » La logique ordinaire dit que ces deux propositions contradictoires s'excluent; que si l'une est vraie, l'autre est fausse; pas de milieu. Le sophiste, pour échapper à cette évidence, trompe l'œil par une apparence d'algèbre. Il dit que l'affirmation c'est *plus A,* que la négation c'est *moins A,* et qu'entre l'une et l'autre il y a un milieu qui n'est ni l'un ni l'autre, ou qui est l'un et l'autre, comme on voudra, et qui est A. L'auteur ne dit pas que quand, en algèbre, on pose A, cela veut dire nécessairement, inévitablement et toujours *plus A,* ce qui anéantit sa fraude. Mais sortons de l'algèbre où Hégel n'entend rien. Le principe de contradiction, en Logique, signifie que, étant donné un attribut A, par exemple, l'attribut *bon,* on ne peut dire d'un même sujet que l'une de ces

ist der Satz des bestimmten Verstandes, der den Widerspruch von sich abhalten will, und indem er dies thut, denselben begeht. A soll entweder + A oder — A seyn; damit ist schon das Dritte, das A ausgesprochen, welches weder + noch — ist, und das eben so wohl auch als + A und als — A gesetzt ist. (VI, 239.)

deux choses : *Il est bon,* ou : *Il n'est pas bon ;* il faut, ou l'affirmer ou le nier, pas de milieu. Hégel soutient qu'il y a toujours, entre le *oui* et le *non,* un milieu et une conciliation possible qui affirme et qui nie à la fois l'un et l'autre. Or, essayez de former avec l'attribut *bon,* ces trois propositions dont la Logique nie la troisième. Voici la première : *Dieu est bon.* Voici la seconde : *Dieu n'est pas bon.* Comment formerez-vous la troisième, en n'y mettant ni *plus A,* ni *moins A,* mais A tout pur, sans oui ni non ? Essayez : formez une proposition dont le sujet soit *Dieu,* l'attribut *bon,* mais sans oui ni non. Evidemment vous ne pouvez parler.

Mais essayez cependant de parler et dites : *Dieu bon.* La Logique alors vous répond, comme l'algèbre : Quand on dit *Dieu bon,* cela veut dire Dieu est bon. Quand rien n'est explicite, c'est l'affirmation qui est nécessairement sous-entendue, comme quand vous posez A en algèbre, c'est poser *plus A.* Il est donc absolument impossible de former une troisième proposition entre les deux, qui les concilie. Il n'y a que deux propositions possibles, dont l'une est vraie, l'autre fausse, voilà tout. Il est absolument vrai que Dieu est bon. Il est absolument faux que Dieu ne soit pas bon. Il est absolument vrai qu'il n'y a pas de milieu entre

ces deux propositions. Il est absolument vrai qu'un triangle a trois côtés; absolument faux qu'il n'ait pas trois côtés; et absolument vrai qu'il n'y a pas de milieu entre l'une et l'autre assertion. C'est le principe de contradiction, ou *principium exclusi tertii,* lequel régit inévitablement et toute parole et toute pensée.

Comment donc Hégel se tire-t-il de là? Il vous l'a déja dit, mais vous ne l'avez pas compris. Il s'en tire par un principe que, le premier, il a introduit dans la science, et qui transforme la Logique, le principe du troisième survenant, *principium tertii intervenientis.*

On ne peut se défendre ici d'une réminiscence des Lettres Provinciales. Qu'on se rappelle l'étonnement du provincial, lorsque le casuiste lui nomme le Mohatra. — Le Mohatra, mon père !... — Je vois bien, dit le casuiste, que vous ne savez ce que c'est [1]. Les deux interlocuteurs viennent de convenir que, dans un cas donné, prendre l'argent serait un vol. — Donc on commet un vol si on prend l'argent, dit le provincial.—Pas précisément, reprend le casuiste. — Mais comment? — Par ce principe qui ne vous était pas connu : le *Mohatra !*

[1] Lettre VIII, t. I, p. 139.

Or, le Mohatra est ici le principe du *troisième survenant,* par lequel il existe un milieu entre voler et ne pas voler, tout en prenant l'argent.

Avouons donc que nous ne savons pas non plus ce que c'est que le principe du *troisième survenant.* Il faut nous en instruire. On nous l'a pourtant déjà dit. Le troisième survenant, c'est A, qui survient entre *plus A* et *moins A*, c'est-à-dire, entre *oui* et *non.* Nous avons déjà vu, il est vrai, qu'il est impossible de former une proposition sans oui ni non, ou que, si l'on essaie d'omettre l'un et l'autre, c'est toujours oui que l'on sous-entend, et que chacun entend à l'instant même.

Comment Hégel fera-t-il donc la troisième proposition survenant pour concilier les deux contradictoires, par exemple entre *Dieu est bon,* et *Dieu n'est pas bon?* Le voici : il nous a dit que A n'est ni *plus A* ni *moins A*, mais il a ajouté aussitôt, ce que l'on n'a pas aperçu, peut-être, que A, par cela même, était en même temps et *plus A* et *moins A.* Donc, rien de plus facile que de formuler la troisième proposition survenante, et la voici : *Dieu est et n'est pas bon.*

Tel est le Mohatra logique de Hégel. Mais le sophiste ne voit pas que la troisième proposition n'est pas une proposition, mais deux proposi-

tions que, pour abréger, on prononce de suite sans répéter le sujet. Ce sont les deux propositions contradictoires, entre lesquelles rien du tout n'est intervenu. Et, en effet, l'une demeure absolument vraie, l'autre absolument fausse, comme par le passé ; de même que quand on dit : Un triangle a et n'a pas trois côtés.

Hégel soutiendrait-il qu'on peut dire : Tel homme est bon et n'est pas bon? Il suffirait alors de remarquer que deux propositions contraires, quand il ne s'agit plus de Dieu ni de géométrie, c'est-à-dire de la vérité même, mais d'un être contingent, d'un être complexe, d'un homme, par exemple, peuvent s'énoncer sous différents rapports, mais non pas en même temps, sous le même rapport : l'une est vraie sur un point, l'autre sur un autre point. Cet homme est bon jusqu'à tel point, non au delà : où est ici la contradiction? Son cœur est bon et sa tête ne l'est pas : ce sont deux sujets différents, *cœur* et *tête*. Donc ce n'est pas du même sujet qu'on affirme deux attributs contraires. Le principe de contradiction demeure donc vrai sans aucune exception. *A ne peut pas, en même temps, être et ne pas être A,* comme Hégel le formule lui-même en le niant.

Selon lui, les contradictoires sont identiques

absolument, et la même chose peut s'affirmer et se nier en même temps, dans le même sens et sous le même rapport. Il loue Platon de l'avoir entendu ainsi.

« Platon exprime que *l'autre, le négatif, le non* « *identique*, est en même temps l'identique, et cela « sous un seul et même rapport. Ce ne sont pas « seulement des faces différentes du même ob- « jet, qui demeurent en contradiction avec elles- « mêmes. » (Hist. philos., p. 213.)

Mais veut-on savoir comment Hégel, après avoir renversé, comme il s'en flatte, le principe de l'ancienne logique, établit son propre principe et le démontre directement?

On ne le peut pas croire sans les textes; on ne le croit plus quand on n'a plus les textes sous les yeux.

Voici donc cette démonstration.

Soit un objet quelconque: je dis que cet objet est identique à tout autre. En effet, soit un second objet différent du premier. Ce second objet est *l'autre,* à l'égard du premier; mais le premier est *l'autre,* à l'égard du second. Donc ils sont *l'autre* tous les deux.

Donc ils sont identiques: par ce principe de l'ancienne Logique, que deux choses identiques à une troisième sont identiques entre elles.

Telle est cette risible démonstration.

Vous voyez ici le rôle du troisième survenant (*principium tertii intervenientis*), dans la dialectique de Hégel. *L'autre* est ici le moyen terme qui unit les deux objets différents, et en démontre l'identité. C'est ainsi que toujours l'identique et le non identique sont identiques.

Dira-t-on que nous ne citons pas exactement ? Mais c'est Willm, son impartial et patient historien, qui comprend ainsi l'argument.

« Telle est, dit-il[1], la subtile déduction *du prin-*
« *cipe fondamental* de Hégel. Elle repose princi-
« palement sur cette assertion sophistique, que
« quelque chose de déterminé, en devenant un
« autre, ne fait que revenir à soi, *parce qu'il est*
« *lui-même un autre quant à l'autre, et par con-*
« *séquent identique avec lui.* »

Veut-on le texte même ?

Pour l'intelligence de ce texte, il faut prendre le mot *quelque chose,* comme si c'était un nom propre.

« Dans son rapport à un autre, *quelque chose* est
« déjà lui-même *un autre* quant à celui-ci ; de
« telle sorte que, si quelque chose passe à un autre

[1] Willm, tome IV, p. 160.

« état, étant déjà identique à ce qu'il devient (les « deux n'étant pas jusqu'ici autrement déterminés), « quelque chose, en devenant un autre, ne fait que « revenir à lui-même. Ce rapport à soi, qui subsiste « dans le passage et dans le changement, constitue « véritablement l'infini, ou plutôt l'infinité. En « d'autres termes, du point de vue négatif, ce qui « est changé est *l'autre*, il devient *l'autre de l'au-* « *tre*. Ainsi l'être se trouve rétabli, mais comme « négation de la négation : il est alors *être pour* « *soi*[1]. »

Ceci paraît-il trop obscur ; voici un autre texte. Prenez toujours *quelque chose* pour un nom propre.

« *Quelque chose* est en soi *l'autre* de soi-même, « et *quelque chose* a cet *autre* pour limite objec- « tive. Nous demande-t-on quelle différence il y a « entre *quelque chose* et *autre chose*, il est visible

[1] Etwas ist im Verhältniß zu einem Anderen, selbst schon ein Anderes gegen dasselbe; sonst da das, in welches es übergeht, ganz dasselbe ist, was das, welches übergeht — beide haben keine weitere, als eine und dieselbe Bestimmung, ein Anderes zu seyn — so geht hiermit etwas in seinem im Übergehen in Anderes nur mit sich selbst zusammen, und diese Beziehung Übergehen und im Andern auf sich selbst ist die wahrhafte Unendlichkeit. Oder negativ betrachtet, was verändert wird, ist das Andere, es wird das Andere des Anderen. So ist das Seyn, aber als Negation der Negation wieder hergestellt und ist das Fürsichseyn. (VI, 186.)

« qu'ils sont tous les deux la même chose (daß beide « dasselbe sind); identité que la langue latine rend « fort bien par l'expression *aliud aliud*. *Autre « chose* en face de *quelque chose*, est lui-même « *quelque chose;* et c'est pourquoi l'on dit *quel- « que chose d'autre;* de son côté, le premier *quel- « que chose*, étant déterminé, est lui-même *autre « chose* en face de *l'autre chose*[1]. »

C'est ainsi que *quelque chose* et *autre chose* sont identiques, puisque *quelque chose* est *autre chose*, et qu'*autre chose* est *quelque chose*.

On ne saurait trop multiplier les citations sur ce point: c'est là le principe fondamental de Hégel, principe qu'il prétend avoir démontré sans répli-

[1] Etwas ist an sich das Andere seiner selbst und dem Etwas wird im Andern seine Grenze objektiv. Fragen wir nunmehr nach dem Unterschied zwischen dem Etwas und dem Andern, so zeigt es sich, daß beide dasselbe sind, welche Identität dann auch im Lateinischen durch die Bezeichnung beider als aliud-aliud ausgedrückt ist. Das Andere, dem Etwas gegenüber, ist selbst ein Etwas, und wir sagen demgemäß: Etwas Anderes; ebenso ist andererseits das Erste Etwas dem gleichfalls als Etwas bestimmten Anderen gegenüber selbst ein Anderes. Wenn wir sagen: Etwas Anderes — so stellen wir uns zunächst vor, Etwas, für sich genommen, sey nur Etwas, und die Bestimmung, ein Anderes zu seyn, komme demselben nur durch eine bloß äußerliche Betrachtung zu. Wir meinen so, z. B. der Mond, welcher etwas Anderes ist als die Sonne, könnte wohl auch seyn, wenn die Sonne nicht wäre. In der That aber hat der Mond (als Etwas) sein Anderes an ihm selbst, und dies macht seine Endlichkeit aus. (VI. 182.)

que. Voici donc encore cette démonstration tirée de sa grande Logique (2e édit., t. I, p. 116). Les mots soulignés dans notre traduction sont soulignés dans le texte. Ici la démonstration est triomphante, et tout à fait claire.

« *En premier lieu*, *quelque chose* et *autre chose* « existent l'un et l'autre ; donc ils sont tous les « deux *quelque chose.* »

« *En second lieu*, chacun des deux est en même « temps *autre chose*, peu importe celui des deux « qu'on appellera d'abord *quelque chose.* En latin, « quand ils se présentent l'un et l'autre dans une « proposition, tous les deux s'appellent *aliud.* On « dit *alius alium;* on dit *alter alterum.* Si nous « appelons A un certain être, et B un autre être, « B d'abord est par là déterminé comme *autre.* « Mais A est en même temps tout aussi bien *l'au-* « *tre* de B. Tous les deux sont, au même titre, *autre* « *chose.*

« Donc tous les deux, soit en tant que *quelque* « *chose*, soit en tant qu'*autre chose*, sont bien tou- « jours *même chose.* »

Le texte allemand de cette démonstration fondamentale du système de Hégel est à la fois trop clair et trop précieux pour ne pas trouver place en entier dans notre propre texte. Il faudrait le savoir

par cœur ; c'est la meilleure de toutes les réfutations de Hégel.

Etwas und Anderes sind beide erstens Daseyende oder Etwas.

Zweitens ist eben so jede ein Anderes. Es ist gleichgültig, welches zuerst und bloß darum Etwas genannt wird; (im Lateinischen, wenn sie in einem Satze vorkommen, heißen beide *aliud,* oder Einer den Anderen, *alius alium;* bei einer Gegenseitigkeit ist der Ausdruck: *alter alterum* analog.) Wenn wir ein Daseyn A nennen, das andere aber B, so ist zunächst B als das Andere bestimmt. Aber A ist eben so sehr das Andere des B. Beide sind auf gleiche Weise auch Andere. Beide sind sowohl als Etwas als auch als Anderes bestimmt, hiermit dasselbe.

Or, ce qui est vraiment incroyable, c'est que la démonstration burlesque qui vient d'être exposée, et sur laquelle repose tout le système, est appelée par Hégel et ses disciples « une démonstration « bien simple, mais irréfutable [1]. »

Nous ne la réfuterons donc pas. Mais nous allons voir ce que pense Aristote sur ce sujet.

[1] Die ganz einfachen, darum vielleicht unscheinbaren, aber unwiderleglichen Reflexionen, die im § 95 enthalten sind. (VI. 189.)

VI.

Ici se présentent trois curiosités à la fois. La première, c'est qu'Aristote a connu et décrit le système de Hégel. La seconde, c'est qu'il l'a parfaitement jugé. La troisième, c'est que Hégel, qui le sait bien, admire passionnément Aristote, et que les hégéliens se disent fils d'Aristote, aussi bien qu'ils se reconnaissent petits-fils des sophistes.

Le dernier fait ne peut plus nous surprendre; car si Aristote contredit directement Hégel sur tous les points, il s'ensuit qu'il dit la même chose, par cela même que les contradictoires sont identiques. Mais alors pourquoi Hégel ne peut-il supporter Cicéron, qui le réfute d'avance sur plus d'un point? Pourquoi lui reproche-t-il son ineptie, sa fadeur et sa platitude, pendant qu'il prodigue la flatterie à Aristote, par lequel il est accablé sur tous les points? C'est qu'il a eu peur d'Aristote, et qu'il n'a pas osé mettre ce nom-là contre lui. On n'en voit pas d'autre raison.

Cicéron, et c'est ce que Hégel doit trouver fort mauvais, réfute dans Épicure le principe du troisième survenant, que ce dernier n'a pas su formu-

ler, mais dont il a senti le besoin, comme tout sophiste : « L'épicurien, dit Cicéron, résiste impu-« demment à l'évidence ; c'est ce que fait Épicure « au sujet du *oui* et du *non*, dont on affirme, quand « on pose la disjonction, que l'un des deux est « vrai. Épicure a craint qu'en accordant une pro-« position comme celle-ci : *ou Épicure vivra demain,* « *ou il ne vivra pas*, l'un des deux ne fût nécessaire ; « et il s'est résolu à nier la nécessité du dilemme. « Y a-t-il une stupidité comparable à celle-là[1] ? »

Mais c'est d'Aristote qu'il s'agit.

Hégel, disons-nous, pour fonder le panthéisme, détruit toutes les lois de la raison et ses deux procédés. Or, en tant que détruisant le syllogisme, il est clair qu'il doit avoir affaire à Aristote ; en tant que détruisant la dialectique, c'est Platon qu'il rencontrera.

Voyons si Aristote a prévu Hégel, et comment il le juge. Mais d'abord, voici l'opinion de Hégel sur Aristote.

[1] Tam impudenter resistere .... Ibid. Idem facit contra dialecticos : a quibus cum traditum sit in omnibus disjunctionibus, in quibus *aut etiam, aut non* poneretur, alterutrum verum esse ; pertimuit ne si concessum esset hujusmodi aliquid : aut vivet cras, aut non vivet Epicurus, alterutrum fieret necessarium ; totum hoc, *aut etiam, aut non*, negavit esse necessarium. Quo quid dici potest obtusius ? (De Nat. Deor., I, xxv.)

Hégel nomme Aristote « un des plus riches, des « plus profonds génies qui aient paru dans le « monde : un homme auquel nul autre, dans au- « cun temps, ne saurait être comparé.... de tous « les philosophes celui envers lequel on a été le « plus injuste, et auquel la stupide tradition attri- « bue des doctrines qui sont précisément le con- « traire des siennes.... Du reste, il est à peu près « inconnu[1]. »

Cela posé, nous disons, — et nous pesons bien nos paroles, — qu'il n'y a pas un seul point essentiel du système de Hégel qu'Aristote n'ait connu, n'ait décrit, n'ait dévoilé, n'ait contredit absolument, n'ait qualifié d'absurde, et n'ait traité avec le plus profond mépris.

On comprend la possibilité de cette réfutation, écrite vingt-trois siècles d'avance.

Aristote avait sous les yeux les sophistes, pères de Hégel, que Hégel reconnaît comme tels. Il avait sous les yeux Héraclite, dont Hégel dit : « Il n'y a « pas une seule proposition d'Héraclite que je n'a-

[1] Ein Mann, dem keine Zeit ein Gleiches an die Seite zu stellen hat.... keinem Philosophen so viel Unrecht gethan worden (ist) durch ganz gedankenlose Traditionen.... denn man schreibt ihm Ansichten zu, die gerade das Entgegengesetzte seiner Philosophie sind.... so gut als unbekannt. (XIV, 264.

« dopte dans ma Logique. » Enfin le profond génie d'Aristote avait en face de lui la réalité de l'esprit humain et la possibilité psychologique de la double tendance de l'esprit vers la lumière de l'être ou les ténèbres du néant. Il a compris, décrit et absolument condamné les tendances ténébreuses des sophistes, qui sont les mêmes dans tous les temps.

Voici donc ce que dit Aristote au sujet du principe d'identité, ou du principe de contradiction qui nous occupe ici, principe dont Hégel affirme qu'il n'est plus soutenu que par la scolastique*, laquelle, par cela même, a perdu tout crédit, soit aux yeux du sens commun, soit aux yeux du penseur.

« Le principe certain par excellence, dit Aris-
« tote[1], est celui au sujet duquel toute erreur est
« impossible (περὶ ἣν διαψευσθῆναι ἀδύνατον). En effet,
« le principe certain par excellence doit être le plus
« connu des principes, et un principe qui n'ait rien
« d'hypothétique, car le principe dont la posses-
« sion est nécessaire pour comprendre quoi que ce
« soit ne peut être une supposition. Enfin, le prin-
« cipe qu'il faut nécessairement connaître pour

[1] Met. III [IV], 3. Nous suivons ici, et souvent ailleurs, la savante traduction de MM. Pierron et Zévort.

« connaître quoi que ce soit, il faut aussi le pos-
« séder nécessairement, pour aborder toute espèce
« d'étude. Mais ce principe, quel est-il? Le voici :
« *Il est impossible que le même attribut appartienne*
« *et n'appartienne pas au même sujet, dans le*
« *même temps, sous le même rapport.* (Τὸ γὰρ αὐτὸ
« ἅμα ὑπάρχειν καὶ μὴ ὑπάρχειν, ἀδύνατον τῷ αὐτῷ κατὰ
« τὸ αὐτό.) N'oublions ici, afin de nous prémunir
« contre les subtilités logiques, aucune des con-
« ditions essentielles que nous avons déterminées
« ailleurs.

« Ce principe est, disons-nous, le plus certain
« des principes. C'est celui-là qui satisfait aux con-
« ditions requises pour qu'un principe soit le prin-
« cipe certain par excellence. Il n'est pas possible,
« en effet, que personne conçoive jamais que la
« même chose existe et n'existe pas (Ἀδύνατον γὰρ
« ὁντινοῦν ταὐτὸ ὑπολαμβάνειν εἶναι, καὶ μὴ εἶναι.) Héra-
« clite dit le contraire, selon quelques-uns; mais
« tout ce qu'on dit ainsi, le pense-t-on? Que si,
« d'ailleurs, il est impossible que le même être ad-
« mette en même temps les contraires (et il faut
« ajouter à cette proposition toutes les circon-
« stances qui la déterminent habituellement); et si
« enfin deux pensées contraires ne sont pas autre
« chose qu'une affirmation qui se nie elle-même, il

« est évidemment impossible que le même homme « conçoive en même temps que la même chose est « et n'est pas. Il mentirait donc celui qui affirme- « rait qu'il a cette conception simultanée; puisque, « pour l'avoir, il faudrait qu'il eût simultanément « les deux pensées contraires. C'est donc au « principe que nous avons posé, que se ramè- « nent en définitive toutes les démonstrations : il « est, de sa nature, le principe de tous les autres « axiomes. »

Certes, ceci ne laisse rien à désirer. Aristote, on le voit, affirme, de la manière la plus catégorique, précisément le contraire de tout ce que dit Hégel. Mais on va voir de plus ce qu'il pense de ceux qui n'admettent pas le principe en question, c'est-à-dire « de certains philosophes qui prétendent « que la même chose peut être et n'être pas, « et qu'on peut concevoir simultanément les con- « traires [1]. »

Celui qui soutient de telles choses, dit Aristote, « est un homme qui détruit la possibilité de la pa- « role, et qui persiste néanmoins à parler [2]. »

[1] Εἰσὶ δέ τινες οἵ αὐτοί τε ἐνδέχεσθαί φασι τὸ αὐτὸ εἶναι, κα μὴ εἶναι, καὶ ὑπολαμβάνειν οὕτως (Met. III [IV], 4.)

[2] Ἀναιρῶν γὰρ λόγον, ὑπομένει λόγον. (Ibid.)

Voilà qui est de main de maître ! Il est impossible de rien dire de plus profond, de plus complet sur Hégel. Aristote développe ainsi sa pensée : « Quant à nous, nous croyons qu'il est impossible « d'être et de ne pas être en même temps ; et c'est à « cause de cette impossibilité que nous avons dé« claré que notre principe est le principe certain « par excellence [1]. »

« Il est aussi quelques philosophes qui, par igno« rance, veulent démontrer ce principe ; car c'est « de l'ignorance de ne pas savoir distinguer ce qui « a besoin de démonstration de ce qui n'en a pas « besoin. Il est absolument impossible de tout dé« montrer : il faudrait pour cela aller à l'infini ; de « sorte qu'il n'y aurait même pas de démonstra« tion. Or, s'il y a des vérités dont il ne faut pas « chercher la démonstration, qu'on nous dise quel « principe, plus que le principe en question, se « trouve dans ce cas.

« On peut toutefois établir par voie de réfutation « cette impossibilité des contraires. Il suffit que « celui qui conteste ce principe attache un sens à

[1] Ἡμεῖς δὲ νῦν εἰλήφαμεν ὡς ἀδυνάτου ὄντος ἅμα εἶναι καὶ μὴ εἶναι, καὶ διὰ τούτου ἐδείξαμεν ὅτι βεβαιοτάτη αὕτη τῶν ἀρχῶν πασῶν. (Met. III [IV], 4.)

« ses paroles. S'il n'y attache aucun sens, il serait « ridicule de chercher à répondre à un homme qui « ne raisonne pas, et qui est privé de raison : ce « n'est plus un homme, c'est une plante[1]. »

Celui qui accorde que les paroles ont un sens, celui-là, dit Aristote, accorde ce principe : qu'il est impossible d'être et de n'être pas en même temps. Pourquoi? « Parce qu'il est hors de doute que le « nom seul d'une chose signifie que telle chose est « ou qu'elle n'est pas ; de sorte que rien absolu-« ment ne saurait être et n'être pas de telle ma-« nière...... de là l'impossibilité des contraires. « Tout mot doit signifier un objet un. En effet, ne « pas signifier un objet un, c'est ne rien signifier. « Si la pensée ne porte sur un objet un, toute pen-« sée est impossible[2]. »

Ailleurs, Aristote revient sur ce sujet : « Il y a « un principe, dit-il, relativement auquel on ne peut « être dans le faux. Voici ce principe : Il n'est pas « possible que la même chose soit et ne soit pas en « même temps, et de même pour toutes les autres

[1] P. 67. Ἔστι δ' ἀποδεῖξαι ἐλεγκτικῶς καὶ περὶ τούτου ὅτι ἀδύνατον, ἂν μόνον τὶ λέγῃ ὁ ἀμφισβητῶν· ἂν δὲ μηθέν, γελοῖον τὸ ζητεῖν λόγον, πρὸς τὸν μηθενὸς ἔχοντα λόγον, ᾗ μηθένα ἔχει λόγον. Ὅμοιος γὰρ φυτῷ ὁ τοιοῦτος ᾗ τοιοῦτος. (Ibid.)

[2] Met. III [IV], 4

« oppositions absolues. Il n'y a pas de démonstra-« tion réelle de ce principe, parce qu'il n'y a pas « de principe plus certain que celui-là [1].

« Quant à celui qui dit que telle chose est et « n'est pas, il nie ce qu'il affirme, et par consé-« quent il affirme que le mot ne signifie pas ce « qu'il signifie [2]. »

Donc, précisément, comme nous l'avons fait, Aristote montre que Hégel, par son principe fondamental de l'identité des contraires, cesse d'attacher un sens aux mots, et détruit absolument la possibilité de la parole et de la pensée.

« Évidemment, dit Aristote, l'opinion de ces « hommes ne mérite pas un examen sérieux. Car « de fait, ils ne disent rien. Ils ne disent pas que « les choses sont ainsi ou qu'elles ne sont pas ainsi, « mais qu'elles sont et ne sont pas ainsi en même « temps. Puis après, vient encore la négation de ces « deux assertions, et ils disent qu'il n'en est ni « ainsi ni pas ainsi, mais qu'il en est ainsi et pas « ainsi [3]. »

[1] Met. x [xi], 5.

[2] Ὁ δὴ λέγων εἶναι τοῦτο, καὶ μὴ εἶναι, τοῦτο ὃ ὅλως εἶναι φησιν, οὔ φησιν. Ὥσθ' ὃ σημαίνει τοὔνομα, τοῦτο οὔ φησι σημαίνειν. (Met. x [xi], 5.)

[3] Ἅμα δὲ φανερὸν ὅτι περὶ οὐδενός ἐστι πρὸς τοῦτον ἡ σκέψις.

Il semble vraiment qu'Aristote ait lu Hégel et qu'il ait en vue ce passage, cité plus haut, où Hégel dit qu'il n'y a pas seulement *plus A* ou *moins A*, c'est-à-dire que *les choses sont ainsi* ou *pas ainsi*, mais qu'il y a encore A qui est à la fois *plus A* et *moins A*; c'est-à-dire *que les choses sont et ne sont pas ainsi en même temps*: mais que, de plus, ce même A n'est encore ni plus A ni moins A; c'est-à-dire *qu'il n'en est ni ainsi ni pas ainsi, mais qu'il en est ainsi et pas ainsi*. On le voit, Aristote avait traduit Hégel.

Partout il affirme avec insistance que ceux qui nient le principe de contradiction ne peuvent « ni « articuler un son, ni discourir; car en même temps « ils disent une chose et ne la disent pas. Or, s'ils « n'ont conception de rien, s'ils pensent et ne pen- « sent pas tout à la fois, en quoi diffèrent-ils des « plantes [1] ?

Οὐθὲν γὰρ λέγει. Οὔτε γὰρ οὕτως, οὔτ' οὐχ οὕτως λέγει, ἀλλ' οὕτως τε καὶ οὐχ οὕτως. Καὶ πάλιν γε ταῦτα ἀπόφασιν ἄμφω, ὅτι οὔθ' οὕτως, οὔτε οὐχ οὕτως λέγει, ἀλλ' οὕτως τε καὶ οὐχ οὕτως. (Met. III [IV], 4.)

[1] Εἰ δὲ ὁμοίως ἅπαντες καὶ ψεύδονται καὶ ἀληθῆ λέγουσιν, οὔτε φθέγγεσθαι, οὔτε εἰπεῖν τῷ τοιούτῳ ἐστιν. Ἅμα γὰρ ταὐτά τε καὶ οὐ ταὐτὰ λέγει. Εἰ δὲ μηθὲν ὑπολαμϐάνει, ἀλλ' ὁμοίως οἴεται καὶ οὐκ οἴεται, τί ἂν διαφερόντως ἔχοι τῶν πεφυκότων. (Met. III [IV], 5.)

« Telle est la doctrine des philosophes qui se « disent de l'école d'Héraclite (dont Hégel admet « toutes les propositions sans exception). Telle est « celle de Cratyle, qui allait jusqu'à penser qu'il « ne faut rien dire : il se contentait de remuer le « doigt[1]. »

Mais, dira-t-on peut-être, ce malentendu entre Hégel et Aristote vient de ce qu'Aristote ne connaissait pas le principe du troisième survenant, inventé par Hégel. Qu'on se détrompe. Aristote connaissait parfaitement ce principe. On va le voir.

Le grand législateur de la Logique pose d'abord, en ces termes, le principe vrai (*principium exclusi tertii*), ce principe qui, d'après Hégel, est un principe contradictoire en lui-même : « Il n'est pas « possible, dit-il, qu'il y ait un terme moyen entre « deux propositions contraires. Il faut nécessaire-« ment affirmer ou nier une chose d'une autre. Cela « deviendra évident si nous définissons ce que c'est « que le vrai ou le faux. Dire que l'être n'est pas ou « que le non être est, voilà le faux. Dire que l'être

[1] Ἐκ γὰρ ταύτης τῆς ὑπολήψεως ἐξήνθησεν ἡ ἀκροτάτη δόξα τῶν εἰρημένων, ἡ των φασκόντων ἡρακλειτίζειν, καὶ οἵαν Κρατύλος εἶχεν, ὃς τὸ τελευταῖον οὐθὲν ᾤετο δεῖν λέγειν, ἀλλὰ τὸν δάκτυλον ἐκίνει μόνον. (Met. III [IV], 5.)

« est et que le non être n'est pas, c'est le vrai ; de « sorte qu'on est nécessairement ou dans le vrai ou « dans le faux, selon qu'on dit de l'un ou de l'autre « *qu'il est* ou *qu'il n'est pas*. Mais il est clair qu'on « ne peut dire de l'être qu'il est ou n'est pas : ni du « non être qu'il est ou n'est pas[1].... » Et ailleurs : « Les opposés par contradiction n'ont point d'in- « termédiaires. La contradiction est en effet l'op- « position de deux propositions, entre lesquelles il « n'y a pas de milieu (lib. x, cap. 7).

« Tout ce qui est intelligible ou pensé, la pen- « sée l'affirme ou le nie ; et cela elle le doit évi- « demment, d'après la définition même du vrai « et du faux. Quand elle prononce tel jugement « affirmatif ou négatif, elle est donc dans le vrai. « Quand elle prononce le jugement contraire, elle « est dans le faux[2]. »

Si on admet « ce troisième survenant (εἶναί τι με-

[1] Ἀλλὰ μὴν οὐδὲ μεταξὺ ἀντιφάσεως ἐνδέχεται εἶναι οὐθέν· ἀλλ' ἀνάγκη ἢ φάναι ἢ ἀποφάναι ἓν καθ' ἑνὸς ὁτιοῦν. Δῆλον δὲ πρῶτον μὲν ὁρισμένοις, τί τὸ ἀληθὲς καὶ ψεῦδος. Τὸ μὲν γὰρ λέγειν τὸ ὂν μὴ εἶναι, ἢ τοῦτο εἶναι, ψεῦδος· τὸ δὲ τὸ ὂν εἶναι, καί τὸ μὴ ὂν μὴ εἶναι ἀληθές. Ὥστε καὶ ὁ λέγων εἶναι ἢ μὴ εἶναι, ἀληθεύσει, ἢ ψεύσεται. Ἀλλ' οὔτε τὸ ὂν λέγεται μὴ εἶναι, ἢ εἶναι οὔτε τὸ μὴ ὄν. (Met. III [IV], 7.)

[2] Ἔτι πᾶν τὸ διανοητὸν καὶ νοητὸν ἡ διάνοια ἢ κατάφησιν ἢ ἀπόφησι· τοῦτο δ' ἐξ ὁρισμοῦ δῆλον ὅταν ἀληθεύει ἢ ψεύδεται. Ὅταν μὲν

« ταξὺ τῆς ἀντιφάσεως), on devra dire que cet intermé-
« diaire existe également entre toutes les proposi-
« tions contraires, à moins qu'on ne parle pour
« parler. Alors on ne dirait ni vrai ni non vrai. Il
« y aurait un intermédiaire entre l'être et le non
« être... Il y aurait même un intermédiaire dans le
« cas où la négation implique son contraire. Ainsi
« il y aurait un nombre qui ne serait ni pair ni im-
« pair; or cela est impossible. » On le voit, Aristote a connu le principe du troisième survenant, et en a jugé la valeur. Ce principe poserait un nombre qui ne serait ni pair ni impair, ou, comme nous l'avons dit, un triangle qui aurait et qui n'aurait pas trois côtés [1].

« L'opinion que nous combattons, dit toujours
« Aristote, a été adoptée par quelques-uns comme
« tant d'autres absurdités.

« Du reste, la pensée d'Héraclite, quand il dit que
« tout est et n'est pas, semble être que tout est vrai ;

ὡδὶ συνθῇ, φᾶσα ἢ ἀποφᾶσα ἀληθεύει· ὅταν δὲ ὡδί, ψεύδεται (Ibid.)

[1] Ἔτι παρὰ πάσας δεῖ εἶναι τὰς ἀντιφάσεις, εἰ μὴ λόγου ἕνεκα λέγεται. Ὥστε καὶ οὔτε ἀληθεύσει τὶς οὔτ' οὐκ ἀληθεύσει· καὶ παρὰ τὸ ὂν καὶ τὸ μὴ ὂν ἔσται.... Ἔτι ἐν ὅσοις γένεσιν ἡ ἀπόφασις τὸ ἐναντίον ἐπιφέρει, καὶ ἐν τούτοις ἔσται, οἷον ἐν ἀριθμοῖς οὔτε περιττὸς, οὔτε οὐ περιττὸς ἀριθμός· ἀλλ' ἀδύνατον. (Met. III [IV], 7.)

« celle d'Anaxagore, quand il prétend qu'entre les « contraires il y a un intermédiaire, est que tout « est faux. Puisqu'il y a mélange des contraires, « le mélange n'est ni tel ni tel ; on n'en peut donc « affirmer rien de vrai [1]. »

Mais voici où se montre toute la profondeur d'Aristote : c'est qu'il aperçoit et le point de départ et toute la marche et toutes les conséquences du système ; et il les analyse avec la dernière précision et la plus grande délicatesse.

Il en voit le point de départ dans cet abus de la raison, dans ce rationalisme des sophistes qui pensent qu'on peut rendre raison de tout, qui cherchent le premier principe, et croient qu'on peut y arriver par voie de démonstration.... qui veulent se rendre raison de choses dont il n'y a pas de raison. C'est parce qu'ils cherchent la raison de tout (*διὰ τὸ πάντων λόγον ζητεῖν*) qu'ils admettent l'existence d'un intermédiaire (*τι μεταξὺ τῆς ἀντιφάσεως*). Pour eux, il y a un intermédiaire entre l'être et le non être (*καὶ παρὰ τὸ ὂν καὶ τὸ μὴ ὂν ἔσται*)[2].

[1] Ἔοικε δ' ὁ μὲν Ἡρακλείτου λόγος, λέγων πάντα εἶναι καὶ μὴ εἶναι, ἅπαντα ἀληθῆ ποιεῖν· ὁ δ' Ἀναξαγόρου, εἶναί τι μεταξὺ τῆς ἀντιφάσεως· ὥστε πάντα ψευδῆ. Ὅταν γὰρ μιχθῇ, οὔτε ἀγαθὸν οὔτε οὐκ ἀγαθὸν τὸ μῖγμα· ὥστ' οὐδὲν εἰπεῖν ἀληθές. (Met. III [IV], 7)

[2] Met. III [IV], 7.

« Ce n'est pas tout. Si toutes les affirmations con- « tradictoires relatives au même être sont vraies en « même temps, *il est évident que toutes les choses « seront alors une chose unique.* Une galère, un « mur et un homme, doivent être la même chose[1]. » Hégel a tiré et avoué cette conséquence en affirmant l'identité absolue de toute chose.

Aristote analyse ici les dernières racines de l'erreur. Il dévoile cet esprit sophistique absolu qui se sépare de l'être et de la vérité, en se repliant artificiellement sur la raison pure, abstraite de toute donnée. Il montre que cette folle raison, à force de se chercher elle-même, elle seule, parvient à se séparer même des principes nécessaires qui la supportent et la font vivre : suicide profond de la pensée, analogue à l'acte mortel qui, dans la vie morale, sépare l'âme de Dieu, pour la replier en elle seule, et lui ôter ainsi la vie. Chose admirable, Aristote voit toutes les conséquences de cette mort intellectuelle !

Il voit parfaitement au fond de cette doctrine le panthéisme : c'est-à-dire l'identité de tout. « Si l'on

[1] Ἔτι εἰ ἀληθεῖς αἱ ἀντιφάσεις ἅμα κατὰ τοῦ αὐτοῦ πᾶσαι, δῆλον ὡς ἅπαντα ἔσται ἕν. Ἔσται ἄρα τὸ αὐτὸ καὶ τριήρης, καὶ τοῖχος, καὶ ἄνθρωπος, εἰ κατὰ παντός τι ἢ καταφῆσαι ἢ ἀποφῆσαι ἐνδέχεται. (Met. III [IV], 4)

« part, dit-il, de la proposition de Protagoras d'où « résulte que les contradictoires sont vrais, en « même temps on arrive à l'identité de tout[1].

« Nous parvenons ainsi à la proposition d'Anaxa- « gore : *Toutes les choses sont même chose*[2]. Toutes « les choses seraient alors une seule chose; comme « nous l'avons déjà dit, entre un homme, Dieu et « une galère et les contraires de tout cela, il y au- « rait identité[3]. »

Voilà donc bien le panthéisme auquel les hégeliens arrivent en affirmant l'identité de Dieu, de l'homme et du monde. Sur quoi le Philosophe fait cette remarque profonde, que ces sophistes n'ont vraiment pas l'idée de l'être. « L'objet de leurs dis- « cours, dit-il, c'est donc, ce semble, *l'indétermi-* « *né;* et quand ils croient parler de l'être, ils par- « lent du non être[4]. » N'est-ce pas précisément pour

[1] Ἔτι εἰ ἀληθεῖς αἱ ἀντιφάσεις ἅμα κατὰ τοῦ αὐτοῦ πᾶσαι, δῆλον ὡς ἅπαντα ἔσται ἕν... καθάπερ ἀνάγκη τοῖς τὸν Πρωταγόρου λέγουσι λόγον. (Ibid.)

[2] Καὶ γίνεται δὴ τὸ τοῦ Ἀναξαγόρου, ὁμοῦ πάντα χρήματα. (Met. III [IV], 4.)

[3] Καὶ πάντα δ'ἂν εἴη ἕν, ὥσπερ καὶ πρότερον εἴρηται· καὶ ταὐτὸν ἔσταί καὶ ἄνθρωπος, καὶ Θεὸς, καὶ τριήρης, καὶ αἱ ἀντιφάσεις αὐτῶν. (Ibid.)

[4] Τὸ ἀόριστον οὖν ἐοίκασι λέγειν, καὶ οἰόμενοι τὸ ὂν λέγειν περὶ τοῦ μὴ ὄντος λέγουσι. (Ibid.)

cela que Hégel dit que l'être pur, pris en lui-même, c'est le néant? Il sent que l'être, dont il croit parler, c'est le néant.

De sorte que, dit Aristote, « si ce qui constitue « l'existence de l'homme, c'est ce qui constitue « l'existence du non-homme, il faut bien que ceux « dont nous parlons disent que rien n'est marqué « du caractère de l'essence et de la substance, mais « que tout est accident [1]. »

Aristote, qui vient de montrer le panthéisme dans cette doctrine, y voit aussi l'athéisme, qui est même chose. « Pour réfuter ces philosophes, dit-il, « on n'a qu'à leur démontrer qu'il existe une na- « ture immuable, et à les convaincre de cette exis- « tence [2].

« En effet, ceux qui admettent l'existence simul- « tanée, dans les êtres, des contradictoires et des « contraires, ont conçu cette opinion par le spec-

[1] Εἰ δ' ἔσται αὐτῷ καὶ τὸ ὅπερ ἀνθρώπῳ εἶναι, ὅπερ μὴ ἀνθρώπῳ εἶναι, ἢ ὅπερ μὴ εἶναι ἀνθρώπῳ ἄλλο ἔσται. Ὥστ' ἀναγκαῖον αὐτοῖς λέγειν, ὅτι οὐθενὸς ἔσται τοιοῦτος εἰδικὸς καὶ οὐσιώδης, καὶ ἀεὶ τῷ ὑποκειμένῳ προσηρμοσμένος λόγος, ἀλλὰ πάντα κατὰ συμβεβηκός. (Met. III [IV], 4.)

[2] Ἔτι δὲ δῆλον, ὅτι καὶ πρὸς τούτους ταὐτὰ τοῖς πάλαι λεχθεῖσιν ἐροῦμεν. Ὅτι γάρ ἐστιν ἀκίνητός τις φύσις, δεικτέον αὐτοῖς, καὶ πειστέον αὐτούς. (Met. III [IV], 5.)

« tacle des choses sensibles...., en voyant toute « cette nature toujours en mouvement;... mais « nous leur disons qu'il faut concevoir, dans le « monde, l'existence d'une autre substance, qui « n'est susceptible ni de mouvement, ni de destruc- « tion, ni de naissance [1]. » Ces profondeurs nous font comprendre l'admiration de saint Thomas et de son siècle pour le grand logicien.

Aristote voit donc que l'idée de Dieu ruinerait cette doctrine, empruntée à de grossières et vagues apparences, malgré le cri de la raison. Il voit les sophistes essayer de se former un principe des choses qui soit à la fois *l'être* et le *non être* (l'identité de l'être et du non être), principe qui leur permette de paraître comprendre comment quelque chose devient. « Car s'il n'est pas possible que le non être « devienne, il faut que dans l'objet préexistent l'être « et le non être [2]. » Aristote aperçoit donc cet *être néant* de Hégel, qui est son principe des choses, qui

[1] Ἐλήλυθε δὲ τοῖς διαποροῦσιν αὕτη ἡ δόξα ἐκ τῶν αἰσθητῶν· ἡ μὲν τοῦ ἅμα τὰς ἀντιφάσεις καὶ τἀναντία ὑπάρχειν.... πᾶσαν ὁρῶντες ταύτην κινουμένην τὴν φύσιν.... ἔτι δ' ἀξιώσομεν αὐτούς ὑπολαμβάνειν καὶ ἄλλην οὐσίαν εἶναι τῶν ὄντων, ᾗ οὔτε κίνησις ὑπάρχει, οὔτε φθορὰ, οὔτε γένεσις τὸ παράπαν. (Met. III [IV], 5.)

[2] εἰ οὖν μὴ ἐνδέχεται γενέσθαι τὸ μὴ ὄν, προϋπῆρχεν ὁμοίως τὸ πρᾶγμα ἄμφω ὄν. (Met. III, 5.)

est son Dieu, qui est le *devenir;* et il réfute la possibilité de ce devenir, par la raison que nous avons donnée nous-même. « Voici, dit-il, la con- « séquence de ce système : *Prétendre que l'être et « le non être existent simultanément, c'est admet- « tre l'éternel repos, plutôt que l'éternel mouve- « ment* (l'éternel devenir de Hégel); il n'y a rien en « effet, dans le système, en quoi se puissent trans- « former les êtres, puisque déjà tout est identique « à tout[1]. »

Aristote est ici au centre du système et il s'y établit, pour en détruire radicalement le principe même. C'est à quoi il consacre tout le huitième chapitre du IX[e] livre de sa Métaphysique.

La question est celle-ci : Ce monde, que nous voyons devenir, devient-il par lui-même et à partir de rien? Est-ce un germe qui, comme le dit Hégel, se déploie seul à partir du non être et du simple possible, ou bien, comme le dit la raison, est-ce un germe que développe une force préexistante déjà en acte? C'est la question de l'antériorité de la puissance à l'acte, ou bien de l'acte à la puissance. En

[1] Καὶ τοί γε συμβαίνει τοῖς ἅμα φάσκουσιν εἶναι καὶ μὴ εἶναι, ἠρεμεῖν μᾶλλον φάναι πάντα, ἢ κινεῖσθαι. Οὐ γάρ ἐστιν εἰς ὅ τι μεταβάλλει· ἅπαντα γὰρ ὑπάρχει πᾶσι. (Met. III, 5.)

langage ordinaire, cela veut dire : Le monde s'est-il développé à partir de rien et sans rien ? Le monde s'est-il développé à partir de rien, mais par Dieu ? Hégel croit que tout ce qui est se développe spontanément à partir de rien et sans rien, et que ce tout en croissance est Dieu. Voilà son athéisme panthéistique, et le fond même de sa pensée. Aristote montre qu'il n'en peut être ainsi, et que l'acte est toujours antérieur à la puissance. Mais ce point capital se rapporte surtout à la seconde partie de cette discussion, où il sera question de la dialectique et du premier principe des choses. Nous y renvoyons le lecteur.

Aristote aperçoit encore cette monstrueuse conséquence du système de Hégel que notre pensée crée les choses : « de sorte que rien n'a été, rien ne « sera, si quelqu'un n'y a pensé auparavant (ὥστ' « οὔτε γέγονεν οὔτε ἔσται οὐθὲν, μηδενὸς προδοξάσαντος). »

Aussi, comme nous l'avons annoncé, Aristote ne traite qu'avec le plus profond mépris le sophiste qui enseigne ces absurdités. Pour lui c'est un menteur (ὁ διεψευσμένος) ; ou bien une plante (ὅμοιος γὰρ φυτῷ ὁ τοιοῦτος) ; une chose qui ne pense pas (οὐθὲν γὰρ ἐνδέχεται νοεῖν), qui ne parle pas (οὐθὲν γὰρ λέγει) ; qu'il serait ridicule de réfuter par des raisons, puisqu'il ne raisonne pas, et n'a pas de raison (γελοῖον

τὸ ζητεῖν λόγον, πρὸς τὸν μηθενὸς ἔχοντα λόγον, ἡ μηθένα ἔχει λόγον) ; et dont enfin la doctrine effrontée (ἀκράτου λόγου) ne mérite pas un examen sérieux (περὶ οὐδενός ἐστι πρὸς τοῦτον ἡ σκέψις)[1].

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'ajouter quelque chose à ce jugement d'Aristote, motivé comme nous l'avons vu. Le juge est bon et compétent, nullement récusé par le condamné lui-même, qui le nomme au contraire le plus grand des philosophes. Il suffit de résumer le jugement d'Aristote en deux mots : Le point de départ de ce système, c'est le rationalisme absolu, qui veut penser comme Dieu sans recevoir le principe nécessaire, indémontrable et imposé, de toute démonstration ; le moyen, c'est la négation du principe de l'identité ou du principe de contradiction, en d'autres termes, c'est la destruction même de toute parole et de toute pensée ; le résultat, c'est le panthéisme et l'athéisme.

Il est triste, convenons-en, pour un si hardi novateur, et pour ses fiers disciples, de se retrouver ensevelis tout entiers, et depuis vingt-trois siècles, dans Aristote.

Cuvier, sur quelques débris d'ossements, recon-

[1] Met. III, 3, 4, 5, 6, *passim*.

struisait les monstres du passé. Aristote, sur des fragments futurs du grand sophiste, a reconstruit le monstre à venir. Il en a décrit tous les membres, en a distingué les organes, en a connu les mœurs, en a dit la génération, et l'offre aux yeux si complet et si conservé, qu'on pourra voir et étudier, jusqu'à la fin des siècles, la merveilleuse monstruosité, dans les pages du grand philosophe.

CHAPITRE II.

LOGIQUE DU PANTHÉISME. — PRINCIPE DE TRANSCENDANCE.

—❦—

I.

Nous venons d'établir que Hégel détruit la possibilité du syllogisme aussi bien que celle de la proposition analytique, puisqu'il nie le principe d'identité et le principe de contradiction, principes sur lesquels sont fondés le syllogisme et la proposition.

Nous allons voir que l'autre procédé de la raison, nommé par Platon Dialectique, et quelquefois aussi par Aristote, qui le nomme plus souvent Induction, est appliqué par Hégel précisément à rebours. Ce procédé dès lors est entièrement détruit.

La discussion dans laquelle nous entrons est, selon nous, de la plus extrême importance. Elle

soulève le fond même de ce que nous nommons le mystère du vrai et du faux, par conséquent aussi, le mystère du bien et du mal. Qu'est-ce que l'esprit de vérité? Qu'est-ce que l'esprit d'erreur? Qu'est-ce que la voie philosophique et la voie sophistique? C'est ce que l'on pourra comprendre ici.

Platon a dit sur ce sujet le mot le plus profond : « L'objet du philosophe c'est l'être, et celui du so- « phiste le non être. » Ce mot, Leibniz le répète et l'approuve. Et Aristote, qui cite et approuve peu Platon, n'a pas laissé tomber cette vérité : « Aussi, dit-il, le mot de Platon n'est-il pas sans « justesse : la sophistique roule sur le non être. » (Met. XI, 8.)

Celui qui nous a suivi jusqu'ici, ou plutôt quiconque sait la valeur des mots, sait parfaitement que l'objet de l'esprit, comme celui de la volonté, c'est l'Être, le souverain Bien, qui est à la fois le désirable et l'intelligible. Or le mal et l'erreur consistent dans cette étonnante perversion de certaines volontés et de certains esprits, qui prétendent connaître et aimer sans Dieu, c'est-à-dire sans l'objet propre de la connaissance et de l'amour.

Que ceux qui ne comprennent pas ces assertions les méditent, ils les trouveront vraies, par toute l'histoire de l'esprit humain.

Le sophiste est celui qui se pose ce problème : Connaître avec ma faculté seule de connaître, pure, abstraite, prise en elle-même et telle qu'elle est en moi, indépendante de toute donnée autre qu'elle-même. C'est précisément le problème identique à celui-ci : Voir avec l'œil seul, l'œil pur, l'œil séparé, pris en lui-même, indépendant de toute donnée autre que lui. Essayez : ôtez artificiellement toute donnée extérieure à l'œil, supprimez toute lumière. Cela se peut. Alors que voyez-vous ? La nuit. L'œil voit la nuit : il n'a plus d'autre objet que les ténèbres ; il ne voit plus qu'une chose, l'absence de la lumière. Supposez que l'œil dise alors : Voilà mon objet propre, mon objet pur et primitif. Et l'œil sera l'image parfaite de l'esprit du sophiste. Car c'est ainsi que le sophiste, au lieu de prendre l'être, prend le non être pour objet.

Platon, Aristote et Leibniz l'ont affirmé ; Kant l'a développé. Tout ce qu'il y a de vrai dans Kant se réduit à ce point : la raison pure, entièrement pure, abstraite et isolée ne mène à rien. Kant a prétendu dévoiler enfin le principe du scepticisme et du sophisme, qui est la prétention de procéder par la raison pure, en elle-même, et indépendamment de son objet.

Seulement, qu'est-il arrivé ? Kant n'était pas élo-

quent, ni clair, ni simple ; il s'est embarrassé dans sa démonstration. Il a tellement insisté sur l'impuissance de la raison pure, qu'on a pu croire, malgré ses continuelles précautions, qu'il s'en prenait à la raison elle-même. Les sophistes ont maintenu d'autant plus leur prétention à la raison pure, et ont tourné contre lui toute son œuvre. La raison pure, dites-vous, ne démontre ni Dieu ni monde. Cela est vrai ; c'est qu'en effet ni Dieu ni monde n'existent. Dieu et monde sont des phénomènes subjectifs : Il y a moi, et il n'y a pas de non moi ; il n'y a que des apparences qui sont moi. Ainsi parla Fichte, en s'appuyant sur Kant. Voilà donc l'œil privé d'objet, n'ayant d'autre objet que lui-même. Mais Hégel va plus loin, il est complet. D'abord, selon lui, en dehors de la raison pure il n'y a *rien*. Mais de plus il faut savoir que *ce rien* lui-même est l'objet propre de la raison : Le rien c'est mon objet ; la nuit c'est ma lumière. Voilà Hégel, voilà la sophistique dans sa racine.

Qu'est-ce donc que la sophistique ? C'est l'esprit humain retourné, renversé.

Ceci est scientifiquement vrai, vrai dans le détail et dans l'application. La méthode principale de Hégel, c'est, à la lettre, en toute rigueur, la véritable méthode renversée. Nous le verrons.

« La lumière pure, c'est la nuit pure, » dit Hégel (das reine Licht ist reine Finsterniß).

C'est la formule même du sophisme, comme nous venons de le montrer. Hégel s'exprime et devait s'exprimer ainsi, puisqu'il retourne la dialectique.

La dialectique est le procédé principal de la raison, qui s'élève de la vue du fini à l'infini, à Dieu. Ce procédé, nous l'avons vu, nie les limites, et affirme à l'infini toutes les qualités positives, toutes les traces d'être, de beauté, de bonté, que nous présentent les choses. Hégel critique ainsi ce procédé, afin d'établir son contraire :

« Dans ce procédé, l'opposition de négation et « de réalité est prise comme absolue ; d'où résulte « le concept vide de l'être indéterminé, de la pure « réalité, de la pure *positivité*, ce produit mort de « la pensée moderne [1]. »

Ainsi, selon Hégel, la religion ou la philosophie moderne, qui sait qu'il n'y a pas en Dieu de ténèbres, point de négation, et qu'il est tout être ; cette sagesse qui a élevé l'esprit moderne à l'idée de l'in-

[1] Der Gegensatz von Realität und Negation kommt hier als absolut vor; daher bleibt für den Begriff, wie ihn der Verstand nimmt, am Ende nur die leere Abstraktion des unbestimmten Wesens, der reinen Realität oder Positivität, das todte Produkt der modernen Aufklärung. VI.72.

finie réalité, n'a donné au monde en cela qu'un produit mort ! Elle a pris une *position renversée* (verkehrte Stellung. VI, 73). Elle est pleine de contradictions : « elle considère le monde fini comme existant vraiment ; elle se représente Dieu comme distinct de « ce monde ; elle se figure dès lors des rapports « divers de Dieu au monde qu'elle nomme les attributs de Dieu, lesquels sont d'un côté des rapports de *nature finie* au monde *fini* (par exemple « la justice, la bonté, la puissance, la sagesse), et « d'un autre côté doivent cependant être infinis : « contradiction que, de ce point de vue, on n'évite « que par une vague conciliation, en donnant un « accroissement quantitatif à ces qualités, et les « poussant à l'indéterminé, ce qu'on appelle les accepter éminemment (*in sensum eminentiorem*)... « Ce procédé, de fait, anéantit toutes les propriétés « de Dieu, et n'en laisse subsister que le nom. Ce « procédé d'ailleurs est arrêté par la difficulté de « se frayer un passage du fini à l'infini [1]. »

[1] Insofern aber noch die endliche Welt als ein wahres Seyn und Gott ihr gegenüber in der Vorstellung bleibt, so stellt sich auch die Vorstellung verschiedener Verhältnisse desselben zu jener ein, welche als Eigenschaften bestimmt, einerseits als Verhältnisse zu endlichen Zuständen, selbst endlicher Art (z. B. gerecht, gütig, mächtig, weise u. s. f.) seyn müssen, andererseits aber zugleich unendlich seyn sollen. Dieser Widerspruch läßt auf diesem

On voit déjà que Hégel ne comprend pas le procédé, ou n'en comprend que les fausses applications. Il poursuit :

« Cette théologie rationnelle de la vieille méta-« physique ne se meut que dans les déterminations « abstraites de la pensée... En effet elle conçoit « Dieu comme l'abstrait, composé de toute réalité « et de toute positivité, à l'exclusion de toute né-« gation, et elle définit Dieu comme l'être totale-« ment, souverainement réel. » (als das allerrealste Wesen. [1])

Ici Hégel comprend et voit que le procédé vrai de la raison conçoit Dieu comme l'être qui est souverainement, absolument, en qui ne se trouve pas de négation. Mais comment le sophiste ose-t-il nom-

Standpunkte nur die nebulose Auflösung durch quantitative Steigerung zu, sie in's Bestimmungslose, in den sensum eminentiorem zu treiben. Hiedurch aber wird die Eigenschaft in der That zu nichte gemacht und ihr bloß ein Name gelassen......... Dies Beweisen, das die Verstandes-Identität zur Regel hat, ist von der Schwierigkeit befangen, den Übergang vom Endlichen zum Unendlichen zu machen.

[1] Die rationelle Theologie der alten Metaphysik bewegte sich nur in abstrakten Gedankenbestimmungen........... Indem diese sich daran begab, die Vorstellung von Gott durch das Denken zu bestimmen, so ergab sich als Begriff Gottes nur das Abstraktum von Positivität oder Realität überhaupt, mit Ausschluß der Negation und Gott wurde demgemäß definirt als das allerrealste Wesen. (VI, 75.)

mer ceci une abstraction ? En quoi l'être tout positif et tout réel est-il abstrait ? C'est ce qu'il est impossible de saisir, si on ne connaît pas d'avance le langage de Hégel. Hégel nomme *abstrait* l'être qui n'est pas identique au néant, et qui n'implique pas son contraire, le néant. On l'oublie toujours, on ne le croit jamais; mais cela se retrouve, dans Hégel, à chaque page. Il poursuit donc : « Or il est « facile de voir que cet être tout réel est, par cela « même qu'on en exclut la négation, précisément « le contraire de ce qu'il doit être, et de ce que la « raison croit tenir. »

Nous sommes d'accord. Il dit que nous voyons précisément le contraire de ce qu'il voit, comme nous soutenons qu'il voit précisément le contraire de ce que nous voyons.

« Au lieu d'être souverainement riche et abso« lument plein, il est, *vu l'abstraction* qui l'engen« dre, tout ce qu'on peut concevoir de plus pauvre « et de plus absolument vide. L'esprit cherche, à « bon droit, un contenu concret ; mais ce concept « concret n'est possible que s'il renferme en lui la « *détermination*, en d'autres termes, la *négation*. « Si l'on ne conçoit Dieu que *comme l'être abstrait*, « *c'est-à-dire comme l'être tout réel*, il ne peut « plus être question de connaissance de Dieu; car

« là où il n'y a pas détermination, il n'y a pas « de connaissance[1]. »

Certes nous affirmons aussi qu'il n'y a connaissance que là où il y a détermination. Mais qu'est-ce que cette formule : « La détermination est né« gation ? » C'est la grande formule de Spinosa, que Hégel cite sans cesse (*determinatio est negatio*). Que veut-elle dire ? Elle veut dire que l'infini, c'est l'indéterminé ; que le déterminé, c'est le fini déterminé par des limites, c'est-à-dire par des négations ; en d'autres termes, c'est l'infini devenu fini. Voilà bien la formule du panthéisme : l'identité du fini et de l'infini, de Dieu et du monde.

Vous apercevez donc ici déjà, dans le sophiste, la marche précisément contraire à celle des philosophes. Ceux-ci passent du monde à Dieu, en niant

[1] Nun aber ist leicht einzusehen, daß dieses allerrealste Wesen dadurch, daß diese Negation von demselben ausgeschlossen wird, gerade das Gegentheil von dem ist, was es seyn soll und was der Verstand an ihm zu haben meint. Anstatt das Reichste und schlechthin Erfüllte zu seyn, ist dasselbe, um seiner abstrakten Auffassung willen, vielmehr das Allerärmste und schlechthin Leere. Das Gemüth verlangt mit Recht einen konkreten Inhalt, ein solcher aber ist nur dadurch vorhanden, daß er die Bestimmtheit, d. h. die Negation in sich enthält. Wird der Begriff Gottes bloß als der des abstrakten oder allerrealsten Wesens aufgefaßt, so wird Gott dadurch für uns zu einem bloßen Jenseits und von einer Erkenntniß desselben kann dann weiter nicht die Rede seyn, denn wo keine Bestimmtheit ist, da ist auch keine Erkenntniß möglich. (VI. 75.)

les limites et affirmant à l'infini les qualités bornées des choses, sachant très-bien qu'ils ne franchissent pas ce passage par déduction, pár voie d'identité; mais seulement qu'ils conçoivent Dieu, Dieu infini, absolument distinct du monde, à l'occasion du monde fini. Le sophiste, au contraire, met en Dieu la limite, la négation; en cela donc il nie Dieu, ou, ce qui est même chose, il le fait identique au monde.

Voilà donc le sophiste, dans sa recherche de la science, descendu déjà de Dieu au monde ou de l'infini au fini. Mais sa tendance, inverse de celle des philosophes, étant de descendre toujours, il descendra plus bas.

« L'Être même c'est la définition métaphysique « de Dieu, » dit Hégel. (vi, 163.) « L'Etre pur est « le principe et le commencement. » (vi, 165.) « L'absolu c'est l'Être... Ce qui revient à cette « définition que Dieu est la plénitude de toute « réalité : conception qu'on obtient en ôtant les « limites que renferme toute réalité, et l'on en abs« trait Dieu, en disant qu'il est le réel en toute « réalité, la souveraine réalité. Or, cette concep« tion est, de toutes, la plus naïve, la plus abstraite « et la plus pauvre. » Das Absolute ist das Seyn.... Sie ist die Definition der Eleaten.... daß Gott der Inbegriff

aller Realitäten ist. Es soll nämlich von der Beschränktheit, die in jeder Realität ist, abstrahirt werden, so daß Gott nur das Reale in aller Realität, das Allerrealste sey.... Es ist dies die (im Gedanken) schlechthin anfängliche, abstrakteste und dürftigste. (VI, 166.)

« C'est l'enfance de la Logique, pour qui l'être « c'est l'absolu, mais qui croit, avec Parménide, « que l'absolu c'est l'être, et qui dit : L'Être est, et « le néant n'est pas. » Daß der Anfang der Logik derselbe ist.... Diesen Anfang finden wir.... in der Philosophie des Parmenides, welcher das Absolute als das Seyn auffaßt, indem er sagt: das Seyn nur ist und das Nichts ist nicht. (VI, 168.)

« La vérité est, au contraire, que l'être en tant « que tel n'est rien de fixe ni de définitif, mais un « terme que la dialectique pousse à son contraire, « lequel, considéré dans sa nature immédiate, est « le néant. » Das wahre Verhältniß ist dagegen dieses, daß das Seyn als solches nicht ein Festes und Letztes, sondern vielmehr als dialektisch in sein Entgegengesetztes umschlägt, welches, gleichfalls unmittelbar genommen, das Nichts ist. (VI, 168.)

Nous voici au néant. De l'être infini nous sommes descendu à l'être fini, de l'être fini au néant. Vous voyez la marche de cette dialectique.

« Oui, L'ÊTRE PUR est une pure abstraction, c'est

« l'absolu négatif, qui, considéré dans sa nature « immédiate, EST LE NÉANT. » Dieses reine Seyn ist nun die reine Abstraction, damit das Absolut-Negative, welches, gleichfalls unmittelbar genommen, das Nichts ist. (VI, 169.)

On le voit: la philosophie dit que Dieu est l'ètre positif, absolu; que l'objet de la connaissance est l'être positif, absolu. Le sophiste dit précisément le contraire. Le principe de la logique, la pensée première, pour lui, c'est l'absolu négatif, c'est le néant. Car le sophiste ne recule pas. « De là dé« coule, dit-il, la seconde définition de l'absolu : « l'absolu c'est le néant. » Es folgte hieraus die zweite Definition des Absoluten, daß es das Nichts ist. (VI, 169.)

Cependant, ajoute-t-il, ce n'est pas là la définition la plus précise et la plus vraie de l'absolu; l'absolu c'est l'être, l'absolu c'est le néant, voilà deux définitions abstraites de l'absolu : « La con« crète et la vraie est celle qui renferme les deux, « être et néant [1]. »

Réciproquement, « le néant, dans sa nature im-

[1] Jede folgende Bedeutung, die sie erhalten, ist darum nur als eine nähere Bestimmung und wahrere Definition des Absoluten anzusehen; eine solche ist dann nicht mehr eine leere Abstraktion, wie Seyn und Nichts, vielmehr ein Konkretes, in dem beide, Seyn und Nichts, Momente sind. (VI, 170.)

« médiate, identique à lui-même, est précisément « la même chose que l'être ! La vérité de l'être et « celle du néant sont l'unité des deux. Cette unité, « c'est le devenir.

« Cette formule : *L'être et le néant sont même « chose*, paraît un paradoxe, et on a peine à la « prendre au sérieux : et en effet, c'est une pro- « position des plus dures et des plus hardies [1]. »

« Sans doute il ne faut pas une grande dépense « d'esprit pour rendre ridicule cette assertion que « l'être et le néant sont la même chose, et pour en « déduire des absurdités dans l'application. On « soutiendra, par exemple, qu'en conséquence de « ce principe, c'est même chose que mon bien, ma « maison, l'air qu'on respire, la patrie, le soleil, « *la justice, l'âme, Dieu même*, que toutes ces « choses soient ou ne soient pas..... Dans le fait « cependant, la philosophie est la doctrine qui ap- « prend à l'homme à se délivrer d'une infinité de

[1] Das Nichts ist als dieses unmittelbare, sich selbstgleiche, ebenso umgekehrt dasselbe, was das Seyn ist. Die Wahrheit des Seyns, so wie des Nichts ist daher die Einheit beider; diese Einheit ist das Werden.

Der Satz: Seyn und Nichts ist dasselbe, erscheint für die Vorstellung oder den Verstand als ein so paradoxer Satz, daß sie ihn vielleicht nicht für ernstlich gemeint hält. In der That ist er auch von dem härtesten, was das Denken sich zumuthet. (VI, 171.)

« buts et de points de vue particuliers, et qui le « rend indépendant de tout, de telle sorte QU'IL LUI « SOIT ABSOLUMENT INDIFFÉRENT QUE CES CHOSES SOIENT « OU NE SOIENT PAS[1]. »

Comprenez-le, nous sommes ici à l'origine même de l'esprit de sophisme ; disons mieux, nous sommes ici au fond de l'abîme, à la naissance de l'esprit de ténèbres. Esprit de sophisme est un mot trop faible qui nomme peu son objet ; esprit de ténèbres est le vrai mot. Ce mot théologique devient ici rigoureusement philosophique et scientifique. L'origine de l'esprit de ténèbres est donc celle-ci : Tuer l'âme ; la rendre absolument indifférente à l'existence ou à la non-existence du monde, de la justice, de la vérité, de l'âme elle-même, de Dieu ! Lui ôter, comme le dit Hégel, tout *intérêt* en ces choses ; la délivrer de l'intérêt de la raison pratique

[1] Es erfordert keinen großen Aufwand von Witz, den Satz, daß Seyn und Nichts dasselbe ist, lächerlich zu machen oder vielmehr Ungereimtheiten vorzubringen, mit der unwahren Versicherung, daß sie Konsequenzen und Anwendungen jenes Satzes seyn; z. B. es sey hienach dasselbe, ob mein Haus, mein Vermögen, die Luft zum athmen, diese Stadt, die Sonne, das Recht, der Geist, Gott sey oder nicht.!.......... In der That ist die Philosophie eben diese Lehre, den Menschen von einer unendlichen Menge endlicher Zwecke und Absichten zu befreien, und ihn dagegen gleichgültig zu machen, so daß es ihm allerdings dasselbe sey, ob solche Sachen sind oder nicht sind. (VI, 172.)

dont parle Kant, cet intérêt d'amour pour la justice et pour la vérité, qui est, nous l'avons démontré, le ressort même du procédé dialectique, selon Platon et tous les philosophes. Lorsque le ressort est brisé, quand l'âme est morte, il n'y a plus de procédé dialectique ; la raison pure, isolée, abstraite, déracinée, devient de fait, comme le veut Hégel, indifférente à l'être ou au néant : ou plutôt, comme par cela même elle est déjà la proie de la doctrine du néant, qui vient précisément de lui ôter la vie en la rendant indifférente à l'être, il s'ensuit que tout le mouvement qui lui reste consiste à poursuivre sa chute dans la nuit qu'elle s'est faite, et qu'elle a prise pour son objet. Elle ne reste pas même dans l'indifférence dont on parle : elle préfère le néant : elle lui donne ce qu'elle ôte à l'être : elle lui donne d'être ; elle ôte à Dieu d'être infini : elle anéantit, elle extirpe l'idée-mère de l'esprit humain, l'idée de l'infini. Hégel, quoique parlant sans cesse de l'infini, en anéantit l'idée absolument : par le mot infini, il n'entend jamais que l'indéterminé et l'indéfini, jamais l'infini. Le véritable infini pour lui, c'est le fini se transformant indéfiniment. Pour lui le néant est, mais l'infini n'est pas. Et si l'on veut pleinement caractériser ces ténèbres, il faut dire que, comme nous l'avons montré, l'Être même,

l'Être dans son sens plein, étant l'infini même, il s'ensuit que de fait et de droit, pour l'esprit de sophisme ou l'esprit de ténèbres, c'est-à-dire pour l'esprit renversé, l'être n'est pas, le néant est.

Nous avions donc raison de soutenir que la dialectique de Hégel est la dialectique renversée, la dialectique de Platon prise à rebours ; et nous voyons ici précisément les deux tendances contraires signalées par Platon dans ce passage fondamental, cité et approuvé par Aristote et par Leibniz, et que voici dans son entier : « Il n'y a que le vrai philosophe, « lui seul, dit Platon [1], qui possède la dialectique. « Or, le philosophe est établi dans une région telle « qu'il n'est pas facile de l'y voir clairement : mais « c'est pour une raison bien différente de celle qui « rend le sophiste invisible. Le sophiste, en effet, « se réfugie dans les ténèbres du néant ; il y vit par « l'habitude ; ces ténèbres l'enveloppent, et on ne « peut l'apercevoir. Le philosophe, tout au con- « traire, appliqué à l'idée de l'être, de l'être qui « est toujours, est difficile à voir dans cette splen- « deur, s'il est vrai que l'œil de la foule ne peut « soutenir l'éclat de la splendeur divine. »

Jamais on n'a mieux parlé sur ce point. Platon a

[1] II. Sophist., p, 319.

connu et décrit les deux esprits qui se partagent le monde : l'esprit de ténèbres et l'esprit de lumière ; et il a formulé leur loi.

Il a vu cette dialectique qui mène à la lumière ; il a vu cette dialectique négative qui descend dans la nuit. Et chose merveilleuse ! Hégel aussi a vu les deux : il nomme une *dialectique négative*, opposée à la dialectique positive et concrète qui est, dit-il, la sienne. Seulement, à ses yeux, le croirait-on ? la dialectique négative est celle qui mène à un Dieu absolu, à un Dieu qui ne naît pas et qui ne périt pas. « On a dit que le un, c'est-à-dire l'absolu, « ne naît pas et ne périt pas. Cette dialectique s'ar- « rête au côté négatif du résultat ; elle abstrait, au « lieu de prendre le résultat déterminé qui se pré- « sente, savoir le néant, le néant pur, mais un néant « qui renferme en lui l'être, un être qui renferme « en lui le néant[1]. »

Ainsi tous sont d'accord : il y a une dialectique vraie, et une dialectique négative, retournée ; seulement Hégel appelle dialectique négative celle de

[1] .... daß das Eine, d. i. das Absolute, nicht entstehe noch vergehe. Diese Dialektik bleibt bloß bei der negativen Seite des Resultats stehen, und abstrahirt von dem, was zugleich wirklich vorhanden ist, ein bestimmtes Resultat, hier ein reines Nichts, aber Nichts, welches das Seyn, und eben so ein Seyn, welches das Nichts in sich schließt. (VI. 178.)

Platon, parce qu'elle est le contraire de sa propre dialectique. Que veut-on de plus? Il affirme que sur ce point la métaphysique avait pris, avant lui, une position renversée (verkehrte Stellung). L'assertion est incontestable. La métaphysique universelle du genre humain, et de tous les grands philosophes, est renversée à l'égard de celle de Hégel. Nous le disons comme lui.

II.

Nous sommes presque honteux de nous arrêter si longtemps sur Hégel ; mais que le lecteur ne l'oublie pas : pour nous, Hégel c'est le sophiste, comme Cicéron c'est l'orateur, comme Aristote, pour saint Thomas d'Aquin, c'était le philosophe. Et de plus, c'est l'auteur du panthéisme contemporain, c'est-à-dire du panthéisme pris dans la plus haute forme qu'il ait jamais revêtue et qu'il puisse jamais revêtir.

Nous nous soucions peu du professeur allemand nommé Hégel, mais nous nous occupons beaucoup des deux voies de l'esprit humain, l'une qui s'élève

vers la lumière, l'autre qui descend vers les ténèbres. Or le représentant complet de cette seconde voie, le sophiste qui résume en lui la sophistique entière, poussée à bout et systématisée, est un objet d'étude aussi indispensable au philosophe, que l'étude de la maladie l'est au médecin.

Nous voyons quel est le résultat de la dialectique de Hégel : au lieu de monter, comme Platon, du monde fini qui est jusqu'à un certain point et n'est pas au delà, vers l'Être qui est absolument (τῷ παντελῶς ὄντι), il descend de l'infini au fini, et du fini jusqu'au néant. Et il ne répare point cette chute par son principe d'identité, en disant, comme il le fait ailleurs : « Mais ce fini c'est l'infini, « mais ce néant c'est l'être. » Hégel n'admet pas d'être concret qui soit infini ; il n'admet réellement qu'un seul être concret, ce mélange d'être et de néant, identité des deux, qui devient, qui naît et meurt, qui se développe sous nos yeux, qui est le monde ; et, pour lui, le principe de ce monde c'est l'être pur, c'est-à-dire la possibilité pure, c'est-à-dire le néant, comme il le dit lui-même. Tout est sorti et sort de ce néant, principe de tout. Oui, dit-il, tout vient de rien. Le néant s'est developpé spontanément. Quand Platon parle de s'élever par la dialectique au principe de tout, il entend par là

l'Être même, celui qui est, qui ne naît ni ne meurt, qui possède la vie, l'intelligence, la force, l'amour. Hégel entend par là le néant pur, comme les Bouddistes[1].

Aristote, nous l'avons déjà dit, a connu ce renversement et il a consacré tout un chapitre de sa Métaphysique à combattre ce principe radical de l'athéisme. La question est de savoir si ce qui devient, devient sans cause ; si, à tout mouvement, à tout effet, à toute croissance, ne répond pas nécessairement une force, un être déjà en acte antérieurement ; s'il est possible d'admettre que ce qui n'était pas devient spontanément ; si le principe de toutes choses est la possibilité d'être, ou bien l'être actuel. C'est la question métaphysique de l'antériorité de la *puissance* ou de *l'acte :* lequel des deux est antérieur à l'autre, la *puissance d'être* ou l'*actualité de l'être ?*

[1] Es muß aber als wunderbar auffallen, die Sätze: Aus Nichts wird Nichts, oder aus Etwas wird nur Etwas, auch in unseren Zeiten ganz unbefangen vorgetragen zu sehen, ohne einiges Bewußtsein, daß sie die Grundlage des Pantheismus (ist). (VI, 175.) « Il est surprenant qu'on « soit encore aujourd'hui assez aveugle pour produire la formule : « *Rien ne vient de Rien,* ou *quelque chose seul peut produire quelque* « *chose*, sans se douter qu'elle est le principe même du Panthéisme. » Remarquez en passant que Hégel dit sur chaque chose le contraire précis de ce qui est vrai.

Aristote, qui admet Dieu, est ici, comme partout, directement opposé à Hégel, qui n'admet pas Dieu.

« J'appelle puissance, dit Aristote, tout principe « de mouvement ou de repos..... Or l'acte est an- « térieur à la puissance (φανερὸν ὅτι πρότερον ἐνέργεια « δυνάμεώς ἐστι). Les êtres en puissance viennent « d'autres êtres qui, sous le rapport du temps, « sont en acte antérieurement à ces puissances; « car il faut toujours que l'acte provienne de la « puissance par l'action d'un être qui existe en « acte. Il y a toujours un premier moteur, et le « premier moteur existe déjà en acte... L'acte est « antérieur à la puissance et sous le rapport de la « notion et sous le rapport de l'essence..... Par la « même raison, l'acte est antérieur à la puissance « sous le rapport du temps; et l'on remonte, « comme nous l'avons dit, d'acte en acte, jusqu'à « ce qu'on arrive à l'acte du moteur premier et « éternel (τοῦ χρὸνου ἀεὶ προλαμβάνει ἐνέργεια ἑτέρα πρὸ « ἑτέρας, ἕως τῆς τοῦ ἀεὶ κινοῦντος πρώτως). L'éternel est « antérieur, quant à la substance, à l'être péris- « sable, et rien de ce qui est en puissance n'est « éternel..... Tout ce qui est impérissable est en « acte; il en est ainsi des principes nécessaires : « car ce sont des principes premiers; s'ils n'é-

« taient pas, rien ne serait[1]. » Aristote avait dit ailleurs : « Ce qui est nécessaire est un acte ; or « ce qui est éternel ayant évidemment la priorité, « l'acte est antérieur à la puissance[2]. »

Ce point de vue est fondamental dans Aristote ; il revient partout : c'est la démonstration de l'existence de Dieu.

Au reste, ce n'est autre chose que le développement de cette formule, assurément bien voisine de l'évidence : *Il n'y a pas d'effet sans cause* : ou, *Rien ne vient de Rien*. Hégel n'admet pas cela[3], il le nie formellement. Il dit que l'axiome prétendu, *Rien ne vient de Rien*, est un principe panthéistique. Pour lui, le commencement de toutes choses, c'est le néant. Cela doit être, puisqu'il retourne la dialectique, dont le terme vrai est l'affirmation de l'être absolu, infini en toute perfection.

III.

Il est bien évident que, dans l'application, Hégel retourne le procédé dialectique. Mais, entrons

[1] Met. VIII [IX], 8. — [2] De interpret. XIII.

[3] Das Werden enthält, daß Nichts nicht Nichts bleibe, sondern in

maintenant dans la théorie même du procédé, telle que la donne Hégel. Voyons s'il rétourne la théorie même.

Il n'y manque pas.

Quel est le procédé? Voir les êtres finis, leurs perfections bornées, concevoir l'être infini et ses perfections infinies par l'élimination des bornes du fini[1]. Où porte l'élimination dans ce procédé? Sur la limite des perfections qu'on aperçoit et non pas sur les perfections mêmes : ce serait le procédé renversé.

Hégel fait ce renversement, en prenant pour axiome premier de sa dialectique la formule même de Spinosa : *Determinatio est negatio : Toute détermination est négation*. Que veut dire cette formule? Un mot l'explique : *détermination* signifie *qualité*. Mais alors la formule, ainsi traduite, montre déjà sa fausseté: Qui admettra ceci : *Toute qualité est négation?* Comment la beauté, la bonté, la justice, la force, la sagesse (et c'est ce que Hégel appelle des déterminations), comment ces qualités sont-elles des négations? Il est bien manifeste, au con-

Sein Anderes, in das Seyn übergehe. Seyn ist nur Seyn, Nichts ist nur Nichts.... ist das Wesen des Pantheismus. Log. I, p. 80, 81.

[1] Quidquid bonitatis, entitatis, perfectionis est in quacunque creatura, totum est eminentius in Deo.

traire, que ce sont des affirmations : affirmations absolues s'il s'agit de Dieu, relatives et partielles s'il s'agit de la créature, mais, en tout cas, affirmations.

Comment donc est-on tombé sur cette formule, qui, on le voit déjà, retourne tout ? On y est tombé par une tromperie grossière de l'imagination.

Hégel qui, par un indigne abus de mots, appelle produit de l'imagination (Vorstellung) les données nécessaires de la raison, comme celle-ci : *L'Être est, et le néant n'est pas ; il n'y a pas d'effet sans cause ;* Hégel qui appelle ces principes un produit de la raison abstraite, est, nous l'avons déjà montré, la dupe aveugle des imaginations les plus grossières.

Par exemple, toute l'idée qu'il se forme de l'ensemble des choses, Dieu et monde, c'est, comme il le dit, celle d'une plante qui *pousse.* Et comme l'imagination ne lui montre *rien* d'abord (l'œil n'aperçoit pas le germe), comme ensuite il ne voit que la plante en croissance, mais non les forces qui la font croître, il dit : *L'univers, Dieu et monde en un, est une simple puissance d'être qui se développe spontanément.* C'est du fétichisme proprement dit ; l'imagination ne peut descendre plus bas. De même, pour la formule, toute détermination est

négation, ou toute qualité est négation. L'imagination du sophiste voit l'être pur comme un espace vide et indéterminé. C'est là son être, identique au néant. Il n'y a là ni vie, ni qualité, ni *détermination* quelconque. Mais tracez des circonscriptions dans cet espace vide et indéterminé, tracez des cercles ou autres figures, ce seront là des déterminations, des qualités. On joue ici sur le mot détermination, que l'on fait synonyme de *borne physique* ou *circonscription dans l'espace*. La détermination ainsi conçue, on voit que la circonscription quelconque qu'on imagine, nie tout l'espace indéfini qu'elle n'enveloppe pas ; puis transportant à Dieu, à l'âme, à l'esprit, à l'essence des choses, cette grossière image, on dit : *Toute détermination est négation.*

Telle est la source logique du Panthéisme de Spinosa et de Hégel. On se figure les créatures comme des circonscriptions particulières tracées dans l'être indéfini de Dieu.

Donc, comme le pratique Hégel, pour remonter au principe des choses, il suffit d'effacer toutes ces circonscriptions particulières, et l'on retombe dans ce qu'il appelle l'indéterminé après détermination, ou dans l'identité de l'indéterminé et du déterminé, qui est Dieu même.

De sorte que le procédé dialectique dans sa vé-

rité, qui est un procédé d'affirmation universel et absolu, devient, pour Hégel, un procédé de négation. L'esprit ne saisit pas une qualité bornée pour en ôter la borne et pour en affirmer l'essence à l'infini. Tout au contraire on prend cette qualité bornée et on la nie radicalement.

Ainsi la formule : *Toute détermination est négation,* cette formule, dès le point de départ, retourne le procédé et le fait *négatif* au lieu d'*affirmatif* qu'il est.

C'est ce que les Hégéliens purs appellent les principes purement et simplement négatifs de la science moderne ; et c'est précisément le procédé principal de la raison appliqué à rebours.

IV.

Ce qui est fort curieux, c'est que Hégel est l'un des hommes qui ont le plus nettement et le plus décisivement affirmé l'existence et la distinction des deux procédés de la raison ; seulement il détruit le premier en y introduisant le principe du *troisième survenant*, et il retourne l'autre.

Il admet avec Platon que les deux procédés peu-

vent être exprimés par les deux mots grecs διανοῖα et νοῦς qu'on peut traduire par *raison discursive* et *raison spéculative;* lui les exprime toujours par les deux mots allemands Verstand et Vernunft qu'on a traduits par *entendement* et *raison :* seulement il faut bien noter que le mot *entendement* ne montre en rien l'idée de Hégel. Par le mot Verstand, il entend à la fois la *raison discursive* et ces données vulgaires et ordinaires de la raison qu'on nomme le *sens commun* ou le *bon sens*, la saine raison. Vernunft c'est la raison savante, dans laquelle il distingue deux degrés ou *moments,* qu'il nomme *moment dialectique* et moment *spéculatif*.

A ses yeux voici toute la marche de la pensée[1].

Il y a trois degrés ou trois moments de la pensée :

« 1° Degré abstrait : logique de l'entendement ;

« 2° Degré dialectique : logique de la raison négative ;

« 3° Degré spéculatif, ou logique de la raison positive. »

Au premier degré, la pensée croit à l'existence réelle des êtres, à leur identité propre et à leur

[1] Das Logische hat der Form nach drei Seiten α) die abstrakte oder verständige, β) die dialektische oder negativ-vernünftige, γ) die spekulative oder positiv-vernünftige.

distinction réelle. Ce degré abstrait (abstrait parce que la pensée sépare les êtres et ne les identifie pas en un seul), est celui où la pensée s'appuie sur le principe d'identité. (Das Princip desselben ist die Identität.)

Les conclusions, dans ce degré, sont données par un procédé qui déduit et qui marche par voie d'identité. (So ist dies Schließen nichts Anderes als ein Fortgang nach dem Princip der Identität.)

Le second degré est le degré dialectique. « Or, « dit Hégel, il est de la plus haute importance de « bien concevoir la dialectique, car elle est le prin- « cipe du mouvement, de la vie, de l'action dans « l'ordre des réalités, comme elle est, dans l'ordre « de la pensée, l'âme de toute connaissance scien- « tifique[1]. »

Ce serait fort bien dit, si c'était compris.

« Dans le premier degré, le degré abstrait, la « pensée s'arrête à des déterminations fixes et à « leurs différences ; elle croit que les qualités diver- « ses des choses sont et subsistent. Elle s'arrête en-

[1] Das Dialektische gehörig aufzufassen und zu erkennen, ist von der höchsten Wichtigkeit. Es ist dasselbe überhaupt das Princip aller Bewegung, alles Lebens, und aller Bethätigung in der Wirklichkeit. Eben so ist das Dialektische auch die Seele alles wahrhaft wissenschaftlichen Erkennens. VI, 152.

« core, comme la jeunesse, à cette question abs-
« traite : Oui ou non (Entweder-oder) [1].

« Le degré dialectique, au contraire, consiste à « enlever (aufheben) toutes ces déterminations finies « et à les transformer en leurs contraires [2]. »

« La dialectique ou *raison négative*, est ce mo- « ment de la pensée qui montre chaque détermina- « tion finie comme étant ce qu'elle est en effet, « c'est-à dire sa propre négation [3]. »

« Enfin, le troisième moment, *moment spécu-* « *latif* ou *positivement rationnel,* est celui qui sai- « sit l'unité des déterminations et de leurs con- « traires [4]. »

Selon Hégel, voici les formules de ces trois degrés de la pensée, dont le dernier seul est la vérité :

1° L'Être est et le Néant n'est pas ; — naïveté primitive.

2° L'Être n'est pas, le Néant est ; — scepticisme ; premier pas de la science.

[1] VI, 151, 147.

[2] Das dialektische Moment ist das eigene Sich-Aufheben solcher endlichen Bestimmungen und ihr Übergehen in ihre entgegengesetzte. VI, 151.

[3] Die Dialektik ist das immanente Hinausgehen, worin die Einseitigkeit und Beschränktheit der Verstandesbestimmungen sich als das, was sie ist, nämlich als ihre Negation, dargestellt. VI, 152.

[4] Das Spekulative oder Positiv-Vernünftige faßt die Einheit der Bestimmung in ihrer Entgegensetzung auf. VI, 157.

3° L'Être est et n'est pas, le Néant n'est pas et est; — vérité absolue.

Le premier moment voit l'identité. Le second voit la non identité de l'identique. Le troisième degré voit l'identité de l'identique et du non identique. Ou encore : 1° Synthèse primitive; 2° Analyse de la synthèse; 3° Synthèse après analyse.

On voit aussitôt que cette dernière forme de la distinction est pleine de sens, et que les formes précédentes en sont un calque aussi grossier qu'absurde, puisque, évidemment, analyser n'est pas nier.

Voilà donc, pour Hégel, toute la logique, toute la pensée. Nous y voyons clairement le procédé syllogistique par voie d'identité: c'est son premier degré (Verstand). Le reste appartient au second procédé (Vernunft).

Hégel décrit souvent et amplement ce procédé dialectique. Dans sa logique, par exemple, il se demande comment on peut s'élever au premier principe : il remarque qu'on ne peut s'y élever par voie de déduction. « C'est pourquoi, dit-il, quelques- « uns ont pensé qu'on ne pouvait démontrer l'exis- « tence de Dieu. Mais si la raison vulgaire (Verstand) « ne peut donner cette preuve, la raison philoso- « phique le peut. La preuve que donne la raison « philosophique a sans doute aussi *pour point de*

« *départ* (Ausgangspunkt) un autre objet que Dieu « (ein Anderes als Gott), mais dans sa marche (Fortgang) « elle ne prend pas cet autre objet comme quelque « chose d'immédiat qui soit vraiment ; elle ne le « prend que comme un moyen, une position (Vermitteltes und Gesetztes) pour passer outre (c'est l'ὑπο-« θέσις de Platon), et elle obtient Dieu comme ren-« fermant ce terme moyen, détruit et conservé en « lui ; comme étant le véritable immédiat, le prin-« cipe reposant en soi-même.

« Quand on dit : Regardez la nature, elle vous « conduit à Dieu, car elle vous mène à un but final « absolu : cela ne veut pas dire que Dieu soit con-« sidéré comme conséquence déduite de ce moyen « terme, mais seulement que nous prenons pour « point de départ de notre marche autre chose que « Dieu ; et cela, de telle sorte que Dieu, dans la suite « du mouvement de la pensée, se trouve être le prin-« cipe absolu de ce premier objet ; la situation se re-« tourne : ce qui apparaissait comme conséquence « se montre comme principe ; réciproquement, ce « qui semblait principe n'est plus que conséquence. « Telle est la marche de la preuve rationnelle[1]. »

[1] Man hat in dieser Beziehung in der neuern Zeit gesagt, Gottes Daseyn sey nicht zu beweisen, sondern müsse unmittelbar erkannt werden. Die Ver-

Hégel, ainsi que nous l'avons avancé, distingue donc aussi nettement que possible le procédé dialectique du procédé de déduction ; il montre, presque dans les mêmes termes que Platon, dont il a du reste assez exactement traduit la théorie dialectique, que prenant la nature pour point de départ (Ausgangspunkt), on n'a pas alors une majeure qui implique Dieu ; mais *on part d'autre chose que Dieu* pour s'élever à ce principe des choses (wir den Gang machen von einem Andern zu Gott) qui est autre que le point de départ, et n'y est pas contenu (ἐπ' ἀρχὴν ἀνυπόθετον, dit Platon).

Rien de mieux, et voici donc Hégel platonicien ? Il passe donc de la nature à Dieu considéré comme

nunft versteht indeß unter Beweisen etwas ganz anders als der Verstand, und auch der gesunde Sinn thut dies. Das Beweisen der Vernunft hat zwar auch zu seinem Ausgangspunkt ein Anderes als Gott, allein es läßt in seinem Fortgang dies Andere nicht als ein Unmittelbares und Seyendes, sondern indem es dasselbe als ein Vermitteltes und Gesetztes aufzeigt, so ergiebt sich dadurch zugleich, daß Gott als der die Vermittelung in sich aufgehoben Enthaltende, wahrhaft unmittelbare, Ursprüngliche und auf sich Beruhende zu betrachten ist. — Sagt man: betrachtet die Natur, sie wird Euch auf Gott führen, Ihr werdet einen absoluten Entzweck finden, — so ist damit nicht gemeint, daß Gott ein Vermitteltes sey, sondern daß nur wir den Gang machen von einem Andern zu Gott, in der Art, daß Gott als die Folge zugleich der absolute Grund jenes Ersten ist, daß also die Stellung sich verkehrt und dasjenige, was als Folge erscheint, sich auch als Grund zeigt, und was erst als Grund sich darstellte, zur Folge herabgesetzt wird. Dies ist dann auch der Gang des vernünftigen Beweisens. (VI, 76.)

au-dessus de la nature, absolument différent d'elle? En aucune sorte. Pour lui, sans doute, Dieu est l'*autre* du monde, mais le monde est *l'autre* de Dieu. Son principe fondamental, qu'on se le rappelle, c'est que « *quelque chose* et *autre chose* sont *même chose*[1]. » Donc la dialectique, en passant du *même* au *différent*, ne fait que montrer *comment le différent contient le même*, et réciproquement, et c'est ce que nous trouvons dans le texte même qui vient d'être cité : « Ce point de départ « autre que Dieu n'est pas pris comme chose qui « *soit* vraiment, mais comme un moyen, et on ob- « tient Dieu *comme renfermant ce terme moyen*. » De sorte que le principe du *troisième survenant* s'introduit aussi dans la dialectique et la détruit, aussi bien qu'elle détruit le syllogisme et la proposition. Précisément ce troisième degré de la pensée n'est autre chose que l'introduction, dans la dialectique, de ce principe propre à Hégel; puisque ce *troisième* moment est défini : Le moment spéculatif qui saisit *l'unité des déterminations et de leurs contraires*. C'est là, dit Hégel, ce qui accomplit le *mouvement dialectique* dont le propre

[1] VI, 182. Fragen wir nunmehr nach dem Unterschied zwischen dem Etwas und dem Andern, so zeigt es sich, daß Beide dasselbe sind. (VI, 182.)

est de passer du *même* au *différent*. Le dernier moment de la raison est celui qui voit l'identité du même et du différent, et accomplit ainsi le travail de la pensée.

Il est donc manifeste que Hégel détruit absolument le procédé principal de la raison, tout en semblant d'abord le décrire exactement. Il le retourne par son axiome : *toute détermination est négation*. Il le détruit en lui superposant ce qu'il nomme le *troisième moment, qui saisit l'unité des contraires*.

V.

Tout n'est pas dit. Il nous reste à montrer comment Hégel traite Platon, et réciproquement. Nous avons déjà vu le jugement décisif de Platon sur le sophiste, dont la pensée habituelle roule sur le néant, et qui descend dans les ténèbres de son objet, pendant que le philosophe (et Platon certes se considère comme tel) cherche à s'élever vers la lumière de l'Être.

Ce seul mot capital, le plus profond qui ait été dit sur ce point, devrait interdire à Hégel la pensée

de profaner Platon. Loin de là, Hégel fait de Platon un sophiste semblable à lui-même, qui affirme l'identité de l'Être et du Néant. Il fait de Platon, comme d'Aristote, un de ses précurseurs.

« La plus haute forme de la pensée platoni-
« cienne, dit-il, c'est l'identité de l'être et du non-
« être[1]. »

« Platon exprime, par ce passage du sophiste,
« que l'autre (θάτερον) comme négatif, et comme
« non identique est précisément, et sous ce même
« rapport, l'identique de lui-même; *c'est bien sous*
« *le même rapport et non sous différents rapports.*
« Ceci est le point le plus élevé, le caractère essen-
« tiel de la dialectique platonicienne[2]. »

Or, tout ceci est fondé sur le plus audacieux contre-sens, et le perpétuel oubli des textes les plus absolument contraires à ces absurdités.

Sur quels textes Hégel appuie-t-il les éloges calomniateurs qu'il prodigue ici et ailleurs à Platon?

[1] Die höchste Form bei Plato ist die Identität des Seyns und Nichtseyns. XIV, 212.

[2] XIV, 215. Plato spricht es so aus, daß das Andere als das Negative, Nicht-Identische überhaupt, zugleich in einer und derselben Rücksicht das mit sich Identische ist; es sind nicht verschiedene Seiten, die in Widerspruch gegen einander bleiben. Dies ist die Hauptbestimmung der eigenthümlichen Dialektik Plato's.

Sur un texte du *Sophiste,* dialogue que l'on pourrait intituler *la Chasse au Sophiste.* Ce dialogue est presque une ironie perpétuelle contre le sophiste, « animal très-difficile à prendre, mais que l'on « peut chasser de position en position, jusque « dans un dernier refuge où on le saisira enfin, « si l'on est très-persévérant. » C'est là le ton de cette vigoureuse satire, qui se termine par une définition du sophiste tout ironique et dont voici le commencement : « Le sophiste est un rejeton de « l'espèce *énantiopoiologique.* » Qu'est-ce que l'énantiopoiologie ? Ce mot veut dire littéralement *la logique des contradictions.* C'est donc précisément le système de Hégel, tel qu'il le définit lui-même par sa formule fondamentale : *Identité de l'identique et du non-identique.* Il est impossible de donner au système de Hégel un meilleur nom que celui d'*énantiopoiologie,* puisque c'est le nom précis du principe fondamental. D'où il suit que Platon, évidemment, connaissait le sophiste aussi bien qu'Aristote lui-même.

Or, tel est le dialogue au milieu duquel Hégel va trouver Platon pour lui donner la main, et lui prouver qu'ils sont d'accord.

Voici comment Hégel s'y prend. Platon, traitant du sophiste, doit nécessairement parler du *non-*

être ; puisque c'est dans ce dialogue même qu'il tranche la distinction du philosophe et du sophiste en plaçant l'un dans la lumière de l'être, et l'autre dans les ténèbres du néant.

Or, dans ce même dialogue, Platon, là où il ne parle pas du non-être ironiquement, comme le fait quelque part un mystique qui affirme que le néant est tellement vide et pauvre « qu'on ne saurait « assez déplorer son état, » dans ce dialogue et ailleurs, Platon, selon nous, parle du non-être comme en parle Bossuet.

Bossuet, dans sa logique, a un chapitre intitulé[1] : *Le néant n'est pas entendu et n'a point d'idée.* « L'idée, dit-il, étant l'idée de quelque chose, si « le rien avait une idée, le rien serait quelque « chose. De là s'ensuit encore que, à proprement « parler, le néant n'est pas entendu. Il n'y a nulle « vérité dans ce qui n'est pas : il n'y a donc aussi « rien d'intelligible, *mais où l'idée de l'être man-* « *que, là nous entendons le non-être.* De là vient « que pour exprimer qu'une chose est fausse, sou- « vent on se contente de dire : *Cela ne s'entend* « *pas ; cela ne signifie rien ;* c'est-à-dire qu'à ces « paroles, il ne répond, dans l'esprit, aucune idée.

[1] Log., chap. XV.

« Le faux et le mal, comme faux et comme mal, « sont un *non-être*, qui n'a point d'idée, ou, pour « parler plus correctement, ne sont pas un être « qui ait une idée. Ce qui pourrait nous tromper, « c'est que nous donnons au mal et au faux, et « même au néant, un nom positif : mais de là il « ne s'ensuit pas que l'idée qui y répond soit posi- « tive : autrement le néant serait quelque chose, « ce qui est contradictoire. Ces choses, légères en « soi, sont nécessaires à observer pour entendre « le discours humain, et pour éviter l'erreur d'ima- « giner quelques qualités positives, toutes les fois « que nous donnons des noms positifs. »

Donc, disons-nous, dans ce dialogue, comme dans beaucoup d'autres, Platon parle de l'être et du non-être comme Bossuet même vient d'en parler, comme le fait Malebranche quand il dit : « Apercevoir rien ou ne rien apercevoir, c'est la « même chose[1]. » Platon a même ici un mot identique à celui de Malebranche : « Dirons-nous « qu'un tel homme parle, mais ne dit rien ? disons « plutôt qu'il ne parle pas, celui qui prétend énon- « cer ce qui n'est pas[2]. » Peu après, poursuivant

[1] Entretien d'un philosophe chrétien..., etc.

[2] Ἆρ' οὖν οὐδὲ τοῦτο ξυγχωρητέον τὸ τὸν τοιοῦτον λέγειν μεν, λέ-

le sophiste, il lui fait trouver ceci : « Ne faudra-t-il « pas dire que ce qui est absolument n'est nulle- « ment[1] ? » C'est justement la formule de Hégel : « L'être pur c'est le néant pur (Das reine Seyn ist « das reine Nichts). » Surquoi Platon reprend : « Mais « ceci c'est le mensonge même. Précisément, dit « l'interlocuteur[2]. »

C'est encore dans ce dialogue que Platon attri- « bue à l'être absolu (τῷ παντελῶς ὄντι) le mouve- « ment, la vie, l'esprit, la sagesse, l'auguste et « sainte intelligence. »

Or c'est là la doctrine que Hégel considère comme étant identique à la sienne. C'est là qu'il trouve la grandeur et le caractère propre de la dialectique platonicienne, consistant, selon lui, à poser nettement l'identité de l'être et du néant, et à soutenir que les contraires sont identiques ; qu'ils le sont en tant que contraires, et non sous un autre point de vue.

Or, tout cela est fondé sur un passage traduit à

γειν μέντοι μηδέν, ἀλλ' οὐδὲ λέγειν φατέον, ὅς ἂν ἐπιχειρῇ μὴ ὂν φθέγγεσθαι. (Soph. 237.)

[1] Τίδὲ ; οὐ καὶ μηδαμῶς εἶναι τὰ πάντως ὄντα δοξάζεται. (Soph. 240.)

[2] Καὶ τοῦτο δὴ ψεῦδος — Καὶ τοῦτο. Ibid.

contre-sens. Voyons d'abord ce qui précède et explique ce passage.

« Essayons, dit Platon, s'il est permis de dire « impunément que le non-être n'est vraiment « pas[1]. Vous accordez qu'il y a *être absolu* (τὰ μὲν « αὐτὰ καθ' αὑτά) et *être relatif* (τὰ δὲ πρὸς ἄλληλα). « Oui. Mais l'*autre* est toujours relatif (τὸ δ' ἕτερον « ἀεὶ πρὸς ἕτερον.) »

Cela posé, voici quelques-uns des passages de Platon, dont Hégel abuse.

« On voit qu'il y a encore du non-être dans le « mouvement et dans tous les genres d'existence; « car la nature de l'*autre,* constituant tout ce qui « est différent de l'*être lui-même*, fait que ces cho- « ses ne sont pas; ainsi, nous pouvons dire que « sous ce rapport (κατὰ ταὐτὰ) elles ne sont pas, et « que pourtant elles sont et *participent de l'être* « (μετέχει τοῦ ὄντος). »

Que trouvons-nous ici? La doctrine connue de Platon, de saint Augustin, des philosophes et des théologiens, savoir: qu'il y a un être absolu, celui qui est, et des êtres relatifs, qui sont finis, c'est-à-dire qui sont jusqu'à un certain point, et qui ne

[1] Ἐὰν ἄρα ἡμῖν πῃ παρεικάθῃ τὸ μὴ ὂν λέγουσιν ὡς ἔστιν ὄντως μὴ ὂν ἀθῴοις ἀπαλλάττειν. (Soph. 240.)

sont pas au delà. Seulement Platon emploie ici les mots *être* et *non-être* pour se faire entendre, mais sans en abuser plus que Bossuet, dans le passage cité plus haut. Ce point de vue se confirme par toute la suite de ce dialogue. Platon ajoute en effet aussitôt :

« Donc l'*Être même* (τὸ ὂν αὐτὸ) est différent de « toutes ces choses, — l'Être même n'est pas mul- « tiple comme toutes ces choses. — Il n'est pas « toutes ces choses; il est un par soi-même ; il n'est « pas ces choses innombrables[1]. Quand nous nom- « mons le *non-être,* il est bien clair que nous n'en- « tendons pas le *contraire de l'être*, mais seule- « ment cet *autre,* qui n'est pas l'Être même. Quand « nous posons la négation, comme par exemple « quand nous disons le non-grand, nous n'enten- « dons pas poser le contraire de ce que nous « nommons grand, mais seulement quelque chose « d'autre ou de différent.

« Qu'on ne vienne donc pas nous dire que nous « avons posé le non-être comme contraire de l'être,

[1] Οὐκοῦν καὶ τὸ ὂν αὐτὸ τῶν ἄλλων ἕτερον εἶναι λεκτέον ; — Ἀνάγκη. — Καὶ τὸ ὂν ἄρ᾽ ἡμῖν, ὅσαπέρ ἐστι τὰ ἄλλα, κατὰ τοσαῦτα οὐκ ἔστιν· ἐκεῖνα γὰρ οὐκ ὂν ἓν μὲν αὐτό ἐστιν, ἀπέραντα δὲ τὸν ἀριθμὸν τἄλλα οὐκ ἔστιν αὖ. (Soph. 257.)

« et affirmé ensuite que le non-être est. Le con-
« traire de l'être nous l'avons envoyé promener
« depuis longtemps, sans chercher à savoir s'il est
« ou s'il n'est pas, s'il est concevable ou absurde;
« ce *non-être*, dont nous défendons l'existence
« (qu'on nous réfute ou qu'on dise comme nous),
« est une suite de l'union possible de certains
« genres. *L'autre*, uni à ce qui est, est aussi par
« cette union; mais il n'est pas l'être lui-même
« auquel il est uni; il est autre chose, tout autre
« chose que l'être même; il faut donc l'appeler
« non-être; l'Être à son tour, uni à *l'autre*, est tout
« autre chose que tous ces genres; il n'est aucun
« d'eux en particulier, il n'est pas tous ces genres
« ensemble, il n'est que lui-même; de sorte que
« l'être n'est pas certainement ces millions d'êtres,
« et que ces autres êtres, genres et individus, *sont*
« dans un certain sens, et dans un autre sens, *ne*
« *sont pas* (πολλαχῇ μὲν ἔστι, πολλαχῇ δ' οὐκ ἔστιν) [1].

« Mais tout ceci était facile et n'a rien d'exquis;
« voici le difficile et le beau. — Voyons cela. —
« Il était simple, facile, intelligible même, de pré-
« tendre que *l'autre* est *le même* sous un certain
« rapport, que le *même* est *autre* sous un certain

[1] Soph., 259.

« rapport, le tout, pour l'un ou l'autre, en des sens « différents, et sous des points de vue différents « (ἐκείνῃ και κατ' ἐκεῖνο). Mais soutenir que le *même* « *est l'autre, de toute manière* (ἀμηγέπῃ, *omni modo*), « et *l'autre le même ;* que le grand est le petit, « que le semblable est le dissemblable, et glorifier « perpétuellement sa parole de ces propositions « contradictoires (*καὶ χαίρειν οὕτω τἀναντία ἀεὶ προφέ-* « *ροντα*), voilà qui n'est pas d'un novice dans la « science de l'être [1]. »

On le voit clairement, Aristote lui-même n'a pas connu Hégel mieux que Platon ne le connaît. Platon avait traduit Hégel d'avance. Quand il dit : « Voici le difficile et le beau : prouver que *l'autre* « et *le même* sont identiques sous tous les rap- « ports, » il traduit ce texte de Hégel : « *L'autre,* « en tant que non identique, est en même temps « et sous le même rapport identique à lui-même. « Voilà le point le plus élevé de la dialectique pla- « tonicienne [2] ! »

Hégel prend au sérieux l'évidente ironie de Platon sur le sophiste. Platon s'écrie : « Voici le diffi-

[1] Soph., 259.

[2] Daß das Andere als Nicht-Identische, zugleich in einer und derselben Rücksicht das mit sich Identische ist.... Dies ist die Hauptbestimmung der eigenthümlichen Dialektik Plato's.

« cile et le beau ! C'est affirmer que *l'autre* est « identique *au même*, sous le même rapport ! » Hégel répète : « Oui, voici le point essentiel de la « dialectique de Platon : montrer que *l'autre*, en « tant que non identique, est, en même temps et « sous le même rapport, identique à lui-même. »

Aussi Platon, se voyant si bien compris, poursuit son ironie, et termine tout son dialogue par l'éclat de rire que voici :

« Un rejeton de l'espèce *énantiopoiologique*, qui « rentre dans le genre ironique, qui fait partie du « doxastique mimique, qui fait partie du fantastique, qui fait partie du fantasmagorique, qui rentre enfin dans la thaumaturgie des mots, un rejeton purement humain, et nullement divin, de « cette race-là et de ce sang-là, voilà le sophiste [1]. »

VI.

Mais il reste à Hégel un refuge, son refuge ordinaire. S'il vivait, il répondrait à tout ceci un seul

[1] Sophist. fin.

mot : « Vous ne comprenez pas, » et c'est ce que ses disciples vont nous répondre.

Nous allons charger Cicéron, que Hégel ne peut pas souffrir, de lever cette difficulté.

Remarquons d'abord que nous n'entendons pas Hégel autrement que Wilm, son impartial historien, autrement que Barchou de Penhoën, son partisan, autrement que la gauche hégélienne, qui a posé toutes les identités du maître, et d'autres encore, telles que celle-ci : « Dieu, c'est le mal; la religion, c'est l'athéisme; le gouvernement, c'est l'anarchie; l'économie, la non-propriété. » En outre, Hégel reconnaît les sophistes grecs pour ses pères; il avoue Héraclite et Anaxagore, et les admire. Mais Héraclite et Anaxagore, nous l'avons vu, sont ceux qu'Aristote nomme et qu'il réfute. Aristote donc les entend comme nous : donc il entend aussi comme nous Hégel qui les copie. D'ailleurs, il n'y a pas deux manières d'entendre Hégel : seulement, quand on lui reproche ses monstruosités, il les nie ; quand on lui reproche l'athéisme, il le nie : « Vous ne ne m'entendez pas, dit-il ; je crois en Dieu, je le démontre. »

Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons avec Aristote, qui appelle ces sophistes des menteurs; avec Fénelon, qui appelait les panthéistes une

secte de menteurs, et non de philosophes; nous le disons dans toute la portée du terme, en cela Hégel ment et ses disciples mentent, car Hégel savait parfaitement que ce qu'on appelle Dieu, c'est l'être infini, tout-puissant, intelligent, créateur du monde, et que l'être néant, cet être fantastique de ses rêves, cet être qui devient, qui ne prend conscience de lui-même qu'à la longue, et dans l'homme, et qui est lent, aveugle et paresseux dans ce travail, Hégel savait bien que ce monstre-là n'est pas Dieu. Mais cet esprit menteur s'enveloppe à dessein de ténèbres. Il y faut faire descendre le jour.

Cicéron donc s'occupait beaucoup d'Épicure, l'un des ancêtres directs de Hégel, et lui reprochait, comme tous le lui reprochent, de faire de la volupté la vertu, et « d'introduire la volupté dans le « chœur des vertus, comme une prostituée dans « une assemblée de matrones. » *Tanquam meretricem in matronarum cœtum, sic voluptatem in virtutum concilium adducere.* Mais les Épicuriens lui répondaient de suite : Vous ne comprenez pas ce que nous entendons par volupté; *non intelligere nos quam dicat Epicurus voluptatem.* « Toutes « les fois qu'on me répond ainsi, dit Cicéron (et ce « n'est pas rare), j'avoue que, quoique assez modéré

« dans la dispute, je suis alors très-près de la « colère. Moi, je ne comprends pas ce que veut « dire en grec ἡδονὴ, en latin *voluptas !* mais quelle « est donc celle des deux langues que je ne sais « pas[1] ? » Nous en pourrions dire autant à Hégel : Quoi, je ne comprends pas ce que veut dire en allemand Sein und Nichts, en français *être* et *non-être !* Hégel nous répondrait : « Vous n'entendez ni « l'un ni l'autre. Quand on parle de l'être et du non-« être, on dit précisément et en même temps le « contraire de ce que l'on veut dire. » Soit, lui dirai-je; mais si j'entends par être ce que vous appelez non-être, et non-être ce que vous appelez être, je n'en comprends pas moins votre formule fondamentale : « L'être c'est le non-être. » Si j'entends bien, vous avez dit : L'être c'est le non-être ; si j'entends mal, vous avez dit l'inverse, vous avez dit : Le non-être c'est l'être. Où est la différence ? Dans les deux cas je vous comprends.

Vous comprenez les mots, disent les hégéliens, mais vous ne comprenez pas ce que nous voulons dire par ces mots. « Eh bien, oui, disait « Cicéron, vous avouez que je sais ce que veut dire « *volupté*, mais que j'ignore ce qu'Épicure veut

[1] *De Finib. bon. et mal.*, II, 4.

« dire par là. Ce n'est donc pas nous qui ne com-
« prenons pas, c'est lui qui parle à sa manière et
« laisse la nôtre. » Nous entendons par volupté, disent les épicuriens, l'absence de la douleur; dites donc absence de la douleur, s'écrie Cicéron, et non pas volupté. Parler ainsi, c'est vouloir extirper de l'esprit le sens des mots, *extorquere ex animis cognitiones verborum quibus imbuti sumus*. « Pourquoi tous ces efforts pour donner à deux
« choses dissemblables un même nom? ce que je
« souffrirais encore! mais pourquoi en faire une
« même chose? » *Vos ex his tam dissimilibus rebus non modo nomen unum (nam id facilius paterer), sed etiam rem unam ex duabus facere conamini.*

« Oui, me réplique l'épicurien, il emploie ces
« mots-là, mais vous ne voyez pas ce qu'il veut dire.
« A quoi je réponds que s'il veut dire une chose,
« pendant qu'il en dit une autre, je ne compren-
« drai jamais ce qu'il veut dire. En attendant, je
« comprends parfaitement ce qu'il dit; et s'il a
« dit tout ceci, il a dit des absurdités. »

Il n'y a pas autre chose à répondre à Hégel ou aux hégéliens, quand ils nous disent qu'on ne les entend pas.

C'est ce que nous ferons toujours, nous efforçant

de mériter, pour notre compte à l'égard de Hégel, l'éloge que l'interlocuteur de Cicéron lui donne : « Certes, vous supprimez Épicure tout entier, et « l'enlevez du chœur des philosophes. » Il me semble que c'est une prétention modeste, que d'aspirer à démontrer que Hégel n'est pas un philosophe, mais un sophiste, puisqu'on appelle sophiste celui qui détruit le sens des mots, la condition de la parole et de la pensée, la possibilité du raisonnement.

Voici d'ailleurs ce que nous pouvons dire aux hégéliens sur le reproche qu'ils nous adressent de ne pas comprendre leur maître.

On connaît le mot de Hégel : « Un seul homme « m'a compris ; et encore, celui-là même ne m'a-« t-il pas compris ! » Nous sommes de cet avis. Nul n'a compris Hégel, il ne s'est pas compris lui-même; mais nous, nous affirmons que nous l'avons compris. Nul des disciples ne l'a compris : c'est la parole du maître ; mais nous, placé en dehors de la secte, nous comprenons, et la preuve que nous le comprenons, c'est que nous l'expliquons.

Et voici cette explication. Nous l'avons donnée ailleurs, nous la répétons ici, et la développerons encore, s'il y a lieu.

Le fait est celui-ci. Il y a depuis cinquante ans, en Europe, une école enseignant qu'il faut transfor-

mer la logique ; que le principe du dilemme est faux; qu'il y a toujours un moyen terme; que les contraires ne s'excluent pas; que les contradictoires sont identiques; que non-seulement le fini et l'infini, Dieu et le monde, et tous les êtres sont identiques entre eux, mais encore que l'être et le néant, que le bien et le mal, la liberté et la nécessité, la vérité et l'erreur, sont identiques. Cette école existe, elle dit cela, et elle a exercé sur le siècle une influence visible. Voilà le fait. Comment l'explique-t-on? Je l'explique par l'admirable puissance logique de l'esprit humain ; par la belle et consolante loi du progrès; par la bonté providentielle de Dieu, qui ruine l'erreur, en la poussant à bout, par sa propre logique et son propre progrès. Il y avait dans l'esprit humain un germe de panthéisme. Le panthéisme est la racine intellectuelle du péché. Se croire Dieu, c'est le mal de l'intelligence, et le panthéisme, Aristote même le montre, vient de ce que l'esprit humain prétend penser comme Dieu seul pense. Or, poser le panthéisme, c'est poser l'unité de substance. Mais si, dans l'ordre réel de la substance, toute chose est identique, comment dans l'ordre moral et logique y aurait-il des contraires et des contradictoires? Il faut donc, pour maintenir le panthéisme, établir l'identité des con-

tradictoires, en d'autres termes, il faut nier ce qu'Aristote appelle le principe premier et fondamental de tout discours, de toute pensée, de toute raison. C'est-à-dire qu'il faut renverser et détruire la raison. C'est-à-dire que le panthéisme, ou la prétention implicite d'être Dieu, qui est le fondement du mal et de l'erreur, se montre absolument contraire à la raison, et se déclare absurde. Donc l'esprit humain a aujourd'hui démontré par l'absurde que le panthéisme est faux, et l'on a mis à nu la racine de l'erreur. C'est un grand fait, un fait immense, unique dans l'histoire de l'esprit humain. Une sentine d'erreur, profonde, immense, systématisant toute erreur, avait formé au sein de l'Europe contemporaine comme un épouvantable abcès. L'abcès crève, et manifeste aux yeux de tous l'affreux mélange sans nom qu'il renfermait. Dieu soit loué! car c'est le retour à la vie, c'est le salut de l'esprit humain, si nous savons en profiter.

Voilà l'explication claire, raisonnable, consolante, de l'étrange phénomène qui sans cela demeure inexpliqué.

Hégel, l'un des plus puissants logiciens qu'ait vus le monde, a été, en sens inverse de son orgueil, un aveugle instrument de Dieu, choisi pour porter à l'erreur le plus grand coup qui lui ait jamais été porté,

dans aucun siècle, par une école philosophique. Donc aucun des disciples de Hégel ne l'a compris : il ne s'est pas compris lui-même. Nous, nous l'avons compris, puisque nous l'expliquons.

Osons le proclamer d'avance, c'est ainsi que Hégel sera compris et défini, pour toujours, dans l'histoire de l'esprit humain.

CHAPITRE III.

CONCLUSION SUR LE PANTHÉISME.

—◦—

I.

Dans tout ce qui précède, nous ne sommes pas sorti du plan sévère de la Logique. Un écrivain que beaucoup de penseurs, aujourd'hui encore, regardent comme un philosophe, ou même comme le plus grand des philosophes, annonce qu'il a transformé la Logique. Il est clair que nous avions, en Logique, à dire l'histoire de cette transformation. Mais cette histoire se trouve être la réfutation radicale du panthéisme, en même temps que l'histoire contemporaine des deux procédés essentiels de la raison.

Tant mieux pour nous, si, tout en poursuivant notre traité de Logique dans son plan naturel, nous atteignons dans sa racine même la grande erreur métaphysique. Néanmoins, nous demandons ici au lecteur la permission d'ajouter sur le panthéisme un chapitre, que l'on considérera, si l'on veut, comme digression, mais qui résumera ce que nous osons affirmer, savoir, que le panthéisme est logiquement vaincu, qu'il ne peut plus être permis au savant de le prendre au sérieux, et que tout panthéiste et tout athée est et demeure scientifiquement exclu du titre de philosophe.

La science a rigoureusement confirmé sur ce point ce qu'affirme au premier abord le sens commun. Le sens commun prononce, à première vue, qu'il est absurde de dire que tout est Dieu. Le sens commun, par cela seul, donne une première réfutation suffisante du panthéisme ; puis viennent de simples raisonnements, qui se présentent naturellement à tout esprit. S'il n'y a qu'une substance, si cette substance est Dieu, comment peut-il y avoir du mal et de l'erreur? Suis-je Dieu, moi, avec mes ignorances et mes souffrances? Cette simple question est une seconde réfutation du panthéisme à laquelle on ne peut répondre, à moins de dire qu'il n'y a ni mal ni erreur. Le panthéisme est donc

jugé suffisamment, par le simple bon sens et la simple raison.

Mais, d'un autre côté, il y a, au fond du cœur et de l'esprit humain, un germe secret de panthéisme. L'esprit, surtout l'esprit qui pense, veut procéder comme Dieu. Instinctivement et en vertu d'une profonde racine d'égoïsme que l'homme apporte en ce monde en naissant, et notre intelligence, et notre volonté, veulent se faire centre, principe et source. C'est vouloir être Dieu ; et cet instinct, historiquement, se manifeste dans presque tous les hommes élevés trop haut par leurs semblables en gloire ou en puissance. On l'a vu, non-seulement dans l'ancien monde, en Asie, en Grèce, à Rome surtout, chez les empereurs déclarés dieux, mais encore de nos jours chez les sophistes et les lettrés. On sait que Hégel, par exemple, a été regardé par quelques-uns de ses disciples comme étant l'Esprit saint ; et sa philosophie est présentée par lui et par tous ses disciples comme le plus haut point de clairvoyance et de conscience où Dieu soit parvenu. Il y a, disons-nous, dans cet instinct pervers de l'homme déchu une racine très-vivace de panthéisme.

De plus, il y a dans l'homme un insatiable besoin de Dieu, et les peuples livrés à eux-mêmes, à

toutes leurs ignorances et à toutes leurs passions, plongés de plus dans l'amour exclusif des choses terrestres, déifient ce qu'ils aiment, et vont, par la pente naturelle de la nature déchue, poussés par le besoin de Dieu, au fétichisme et au polythéisme, adorant tout, les astres, les animaux, les plantes, les pierres, taillées ou non. Or, le fétichisme et le polythéisme ne sont que la forme populaire du panthéisme.

Mais les esprits qui pensent ont à leur tour de grandes séductions qui les mènent facilement, tantôt à l'athéisme, tantôt au panthéisme, deux formes d'une même erreur. Ces deux écueils sont, d'une part, une sublime vérité qu'entrevoit toute intelligence, et d'autre part, une difficulté qu'aucune intelligence ne peut sonder. Cette sublime vérité est celle qu'exprime saint Paul par ces admirables paroles : « Nous sommes en Dieu, vivons « en Dieu, et nous mouvons en Dieu. « Et cette difficulté qu'aucun esprit créé ne peut résoudre, c'est le *comment* de la création. Qu'est-ce que la création, et qu'est-ce que la substance créée, relativement à Dieu ? Sur cette question l'esprit s'égare de deux manières. Ou bien il suppose que ce Dieu, partout présent, est lui-même la substance unique de toutes choses ; ou bien, plus coupable

et plus déraisonnable encore, il efface de sa pensée le Dieu caché qui porte le monde, et il affirme que le monde n'est porté par aucun être supérieur à lui, et qu'il subsiste par lui-même sur le vide. Les uns divinisent la substance créée, les autres la séparent de Dieu, et appellent Dieu ce néant et ce vide qu'ils croient voir au-dessous du monde.

De là le nihilisme et le panthéisme : le nihilisme qui, depuis trois mille ans, forme la philosophie principale d'un tiers du genre humain, la Chine ; le panthéisme qui, depuis trois mille ans, forme la principale religion du monde indien. Les Grecs ont connu tout cela, et au milieu de leur polythéisme et de leur fétichisme populaire, ils ont eu des philosophies nihilistes et panthéistes. Cependant, il faut reconnaître que la saine raison n'a jamais perdu tous ses droits dans le monde, même en dehors du peuple de Dieu. Il y a eu des déistes en Chine, aux Indes, surtout en Grèce. En Grèce, Socrate, Platon et Aristote ont été réellement déistes, et c'est la grande gloire de la Grèce (quelle que soit la cause de cette gloire), que sa philosophie principale n'ait été ni panthéiste ni nihiliste, et que Platon et Aristote aient réellement écrasé ces deux sectes, ainsi que nous l'avons montré. L'histoire vérifie ainsi la doctrine catholique,

savoir que l'étincelle de saine raison subsiste dans l'homme déchu.

Cette étincelle de saine raison avait été inondée de lumière divine par la venue du Christ, et cette lumière avait relégué le panthéisme bien loin de la pensée moderne.

Mais voici qu'après dix-huit siècles de cette surnaturelle lumière, la raison, séparée de la foi chrétienne, entrepend un nouvel effort pour résoudre la grande question : Qu'est-ce que la création ? La raison moderne, beaucoup plus vigoureuse que la raison antique, se met à l'œuvre, appuyée sur toute l'histoire de l'esprit humain, que résume le travail de trois siècles, et que l'imprimerie met dans chaque main. Appuyée de plus sur les merveilleux résultats de la science des nombres, des formes, des lois physiques, grande science inconnue aux anciens ; lancée en outre par une sorte de vitesse acquise, sous l'influence des grands siècles chrétiens, la raison moderne se met à l'œuvre au début de ce siècle, pour résoudre le fatal problème. Mais qu'était-il arrivé? L'esprit du siècle s'était séparé tout à coup de la foi, et cette brusque rupture avec la foi chrétienne avait immédiatement changé l'orientation même de la raison, comme quand un choc retourne les pôles d'un aimant. La pensée

moderne, avec sa force et son élan, se trouvait donc, dans l'un de ses courants, tournée en sens inverse de la raison des Grecs, de la saine raison naturelle, telle qu'elle se trouvait en Socrate, Aristote et Platon. Chez ce dernier, la raison convergeait vers le christianisme à venir; chez les sophistes dont nous parlons, elle repoussait le christianisme venu. Ce sont là, par rapport à la vérité, les deux orientations contraires de la raison. L'une tend par un instinct secret à l'affirmation absolue, et l'autre à la négation radicale.

Très-libre donc, comme elle s'en flatte, à l'égard de la vérité vivante et substantielle qui est la foi chrétienne, libre même à l'égard de tout ce qu'on nomme saine raison, sens commun et bon sens, la raison pure, qui est encore une merveilleuse puissance, puisqu'elle porte en elle-même ses lois, lois nécessaires, quand bien même elle prétend les nier; la raison, dirigée et prévenue à son insu dans le sens de la négation radicale; cette raison, dis-je, a voulu faire un nouvel essai de sa force. Nous allons résumer ici fidèlement ce qu'elle a dit et ce qu'elle a écrit.

II.

« Je veux connaître tout, je veux sonder le fond des choses, connaître la substance des êtres, leur origine, et reconstruire le monde *à priori*. J'entends penser toutes choses comme Dieu les pense, tenir en moi et développer en moi, par la pensée, l'ensemble universel, dans l'ordre où il devait se développer et s'est développé.

« Or, qu'y a-t-il dans l'univers entier, dans cet univers triple, Dieu, monde et homme? Qu'y a-t-il? J'y vois du mouvement et de la stabilité. Je vois des vérités nécessaires, absolues, infinies, éternelles, et des êtres finis, relatifs, contingents et qui passent.

« Qu'est-ce à dire? Voici deux grandes catégories qu'on peut nommer celle du fini et celle de l'infini. Toute chose, Dieu ou monde, rentre dans ces deux classes. Mais ces deux inévitables différences sont-elles absolument séparées (absolute Trennung)? Recommencerons-nous les erreurs de ceux qui les séparent, et qui, dès lors, sont forcés de nier l'une ou l'autre, car l'une des deux ne peut se concevoir sans l'autre? Poser l'infini comme subsistant à part, c'est le nier; poser le fini comme subsis-

tant à part, c'est le nier. Prendre à part l'un de ces deux termes, c'est abstraire. Or, rien d'abstrait n'est réel. Il faut donc prendre les deux ensemble comme un même tout. Et, en effet, ces deux catégories du fini et de l'infini n'ont-elles rien de commun ? Évidemment l'être leur est commun. Ce sont donc deux formes de l'être, deux formes de la substance. L'être est, et la substance subsiste, soit sous forme finie, soit sous forme infinie. Donc, en remontant ces deux séries, dont l'une peut se dire idéale, l'autre réelle, tout infini étant idéal et tout réel étant fini, on trouve un seul et même principe, savoir, l'être; et c'est ce qu'a dit Aristote, en parlant de ces deux séries qui découlent également de Dieu : Leur principe, dit-il, est commun (*αὐτῶν τὰ πρῶτα τὰ αὐτα*) [1].

« Mais est-ce tout? Ce principe de tout ce qui est, soit infini, soit fini, ce principe lui-même est-il le fond des choses, est-il le principe absolument premier? L'être est-il tout? Mais alors comment pourrions-nous nommer le néant ? Comment pourrions-nous penser le néant ? On ne peut nommer que ce qui est, comme l'ont dit bien des philosophes; on ne peut penser que ce qui est, comme

[1] Le lecteur voit l'abus de ce beau texte d'Aristote.

l'ont dit Aristote et Platon, aussi bien que les théologiens ou philosophes du XVII[e] siècle, notamment Descartes, Bossuet, Malebranche. Donc, si l'on pense au néant, si on le nomme; si l'immense doctrine du nihilisme, qui fait du néant le principe de toute chose, occupe depuis longtemps un tiers du genre humain; si l'Inde la place à côté de son panthéisme; si la Grèce l'a connue dans Gorgias; si Platon même a dû lui rendre hommage, malgré les anathèmes de Parménide, qui n'a saisi qu'un point de vue exclusif; si Platon dit : « Oui, nous avons prouvé que ce qui n'est pas, est » (ἡμεῖς δέ γε ὡς ἔστι τὰ μὴ ὄντα ἀπεδείξαμεν. Sophist. 258); si le monde est plein de l'idée du néant; si les mystiques chrétiens de tous les siècles, depuis Denys d'Alexandrie jusqu'à M. Olier, traitent le néant comme un terme essentiel de la vie et de la pensée; si, d'un autre côté, dans le monde réel, toute chose est et n'est pas; si notre globe existe jusqu'à telle dimension et non plus au delà; s'il en est ainsi de tout corps, s'il en est ainsi de toute forme, de toute qualité, laquelle existe jusqu'à sa limite et pas au delà; si tout esprit réel, à nous connu, a sa limite, sa force et sa sphère, au delà de laquelle il n'est pas et n'agit pas; s'il en est manifestement ainsi de tout être que nous voyons et de toute

qualité des êtres, puisqu'aucune qualité d'aucun être, connu par l'expérience, n'est infinie, il s'ensuit, comme on le voit, qu'il y a une limite à tout, c'est-à-dire que la limite de toute chose existe, c'est-à-dire qu'au delà de toute chose vient ce qui n'est pas. La catégorie de l'être est-elle donc la seule parmi les catégories réelles ou concevables? Évidemment non, puisqu'il y a le *non-être*. Qu'y a-t-il donc en dehors de l'être? Il y a manifestement le non-être; c'est une identité dans les termes, et c'est un fait expérimental; donc il y a le néant.

« Voici donc deux nouvelles catégories, l'être et le néant, obtenues en résumant toutes les pensées des hommes, nécessairement et également négatives et affirmatives, toutes les doctrines de tous les temps, et toutes les qualités des êtres, y compris, comme il le fallait bien, toutes les limites.

« Mais à leur tour ces deux catégories seront-elles isolées? Laquelle est le principe des choses? Poserons-nous, comme tous les dualistes, poserons-nous deux principes des choses? Évidemment il n'y a qu'un principe, comme le dit si bien Aristote (εἷς κοίρανος). L'hypothèse des deux principes est absurde, contraire à la raison, qui cherche avant tout l'unité, l'identité. L'identité est le premier principe de la raison. Mais si, d'un côté, il n'y a

qu'un principe, si, d'un autre côté, il y a deux catégories bien distinctes, ce que démontre toute expérience comme toute pensée ; il faut bien que ces deux grandes séries des êtres et de leurs limites, de l'être et du néant, aient à leur tour un principe commun. Il le faut : donc il ne reste qu'à le chercher. Mais quel peut être le commun principe de l'être et du néant? Où trouver cette identité de l'être et du néant ? Mais plutôt comment ne pas la trouver? où peut-on ne pas la rencontrer ? Elle est en tout, partout, et toujours sous nos yeux; elle est en nous et hors de nous, dans tous les êtres : nous sommes nous-même cette identité. Et, en effet, l'être est-il différent de sa limite ? Évidemment non. Donc cette limite n'est pas différente de cet être. Donc tout être met sous nos yeux l'identité de l'être et du néant. Et tout être manifeste cette identité par chacun des moments de sa vie. Qu'est-ce en effet que vivre ? C'est avancer, changer, devenir, en un mot, passer de ce qu'on était à ce qu'on n'était pas. Le moment où je pense, moment indivisible, n'est-il pas réellement l'identité de l'avenir et du passé dans l'unité du présent, l'identité, par conséquent, de ce qui est et de ce qui n'est pas? Le temps, l'espace, dans tous leurs points, nous présentent cette identité, et c'est elle que met en

évidence l'admirable merveille du calcul infinitésimal, merveille que la géométrie, qui ne la comprend pas encore, n'a jamais expliquée, et dont le principe fondamental consiste à saisir, dans la science infaillible, l'identité de l'être et du néant. Car qu'est-ce que l'élément infinitésimal, sinon, comme Newton le définit, la quantité saisie au moment même où elle s'évanouit, non pas après, car alors elle ne serait rien, non pas avant, car alors elle serait quelque chose; mais en ce moment même où n'étant plus elle est encore, où elle identifie par conséquent en elle, et l'être, et le néant. Oui, la géométrie même, cette science irréfutable, nous montre que le principe du temps, du mouvement, de la grandeur et de la force, est l'identité même de l'être et du néant. Eh bien, nous l'affirmons, cette identité même, prise absolument et universellement, cette identité-là est elle-même le principe de toutes choses : elle est Dieu.

« Et, en effet, tout commence. Mais qu'est-ce que commencer à être? Comment ce qui n'était pas devient-il? Par un terme moyen que met en évidence l'élément infinitésimal, principe de la grandeur; par un état intermédiaire entre le néant et l'être, qu'il faut appeler le *devenir,* comme Newton, du point de vue inverse, le nomme l'*évanouir*.

« Et en vérité, toute chose, toute vie, est un *devenir* perpétuel, aussi bien qu'un perpétuel *défaillir*. Tout passe, dit l'éternelle sagesse, tout coule (πάντα ῥέει), dit Héraclite que suit Platon; tout est fluide, dit Fénelon, et puisque le temps marche toujours, et change toute chose à chaque instant; puisque tout naît et meurt, il s'ensuit que tout être commence et finit, aux deux termes de son existence, et aux deux bouts infiniment rapprochés de chaque moment indivisible de sa durée. Donc enfin le *devenir* est le principe, *l'évanouir* est le terme.

« Mais ce principe et ce terme coexistent toujours, sont manifestement identiques, sauf le point de vue. Ce devenir et cet évanouir sont le principe et la fin de toutes choses, *l'alpha* et *l'oméga*, sont Dieu. Dieu donc devient (Gott ist im Werden) et se transforme incessamment, en toute créature, et en tout mouvement des créatures, et c'est là l'infini véritable, car il ne meurt que pour renaître, et va du même au différent, pour revenir du différent au même, depuis l'éternité jusqu'à l'éternité. Voilà l'infini réel et vivant, le Dieu vivant. Dieu donc se transforme en toute créature; mais il se développe aussi lui-même et il avance. Son travail, le travail de l'esprit universel, n'est pas vain pour lui-même.

D'abord, avant tout, il n'était pas. Comme *devenir,* il était à peine, ou plutôt il n'était qu'en voie d'être. Dans le monde matériel, dans les règnes inférieurs, il sommeillait, ou sans conscience aucune, ou avec une très-vague conscience de lui-même. Les pierres, les plantes, ne soupçonnent pas leur existence ; l'animal la soupçonne et la sent, mais ne la connaît pas, et ne la saurait réfléchir. L'esprit universel, en cet état, ne réfléchissait pas. C'est dans l'homme que l'esprit prend enfin conscience de lui-même et peut dire : Je suis celui qui suis !...

« Voilà la science de la réalité. Quant à la genèse de l'idéalité, qui est la logique proprement dite, peut-elle être autre que celle de la réalité ? L'ordre idéal n'est-il pas le modèle, ou le calque de l'ordre réel ? Tout ce qui est rationnel est réel; tout ce qui est réel est rationnel, comme l'enseigne fort bien Descartes. Donc, il suffit de traduire ce qui précède pour avoir la Logique, la Logique transformée, la Logique virile de l'âge philosophique du monde, la Logique réelle et concrète, opposée à la Logique abstraite, à la Logique puérile du monde présent et du monde passé, Logique qui se nomme *saine raison* et *bon sens,* et qui consiste à retourner le principe d'identité contre lui-même ; qui met à part, comme l'enfant, tout ce qui paraît différent;

qui sépare d'une séparation radicale le fini de l'infini, l'être et le néant, et toutes les autres antithèses possibles; qui voit des dilemmes partout, qui admet des contradictions absolues, comme font les dualistes, et les adorateurs des deux principes, et tous ceux qui ne se sont pas encore élevés à la souveraine identité.

« A cette Logique puérile succède la vivante Logique que voici : de même que l'identité de l'être et du néant est le principe universel et créateur du monde, de même l'identité des contradictions, ou mieux encore *l'identité de l'identique et du non identique*, est le principe fondamental de toute vie intellectuelle, de toute pensée, de tout discours. Car enfin toute proposition consiste à affirmer l'identité de termes différents; sans cela, elle n'apprendrait rien, et n'aurait que cette forme vide: *le même est le même*, ou A est A. Et par la même raison, tout syllogisme, tout raisonnement, s'il a un contenu réel, ne pose-t-il pas l'identité de trois propositions différentes, à moins qu'il ne se réduise à ce non-sens : A est A; or A est A; donc A est A; discours entièrement vide, comme l'être pur et l'affirmation pure, comme tout ce qui est abstrait, et tout ce qui n'implique pas son contraire.

« De cette manière, il n'y a plus d'erreur, et l'es-

prit n'a jamais pensé en vain, car toute contradiction est identique à l'affirmation opposée. Tous les systèmes sont vrais en tant que pensés, tous sont faux en tant qu'exclusifs et abstraits, en tant que refusant d'impliquer leur contraire. Le seul système dernier et absolument vrai est celui qui les embrasse tous dans le principe de l'identité absolue.

« De même qu'il n'y a point d'erreur, il n'y a point de mal. Car tout bien est relatif, et, pris d'un certain point de vue, est mal. Tout mal est relatif, et, d'un certain point de vue, est bien.

« Il est bien de sacrifier à la patrie un criminel, mais il est mal de tuer un homme. C'est un mal de tuer un homme, mais c'est un *bien relatif* aussi que de jouir des richesses qu'on lui prend; comme c'est un mal de faire périr des milliers d'hommes pour conquérir une partie de la terre, mais c'est un bien d'agrandir un empire. C'est un mal de tuer son père, mais c'est un bien que d'avoir la vigueur et l'indépendance nécessaires pour consommer un acte aussi saillant, relativement à la platitude ordinaire de la vie. Socrate a été mis à mort injustement, car il annonçait la vérité; mais il a été mis à mort justement, parce qu'il violait les lois de sa patrie. De même pour le divin auteur du christianisme. Tout est donc relatif, et pris de haut, ren-

ferme toujours les deux points de vue que la conscience vulgaire et la moralité bourgeoise croient toujours séparés ; comme la raison vulgaire, le sens commun (Verstand), croient le pour et le contre, le oui et le non, et les contradictions irréconciliables.

« Voilà notre Logique.

« Et dans tout cet ensemble si rigoureusement enchaîné, dont on ne saurait arracher un seul chaînon, dont aucun point ne saurait être logiquement réfuté, nous avons pour nous, outre cette irréfutable dialectique, nous avons tout l'ensemble de la science moderne, en même temps que toute l'histoire de l'esprit humain.

« Quels sont, en effet, les trois grands résultats de la science, soit dans l'histoire de la nature, soit en physique proprement dite, soit en mathématiques?

« Voici les trois grandes lois plus larges que celles de Kepler, où se résume la science moderne :

I. Tout vient de rien, c'est-à-dire de l'identité implicite de l'être et du néant ;

II. Tout se développe par l'opposition et la contradiction des deux termes, l'être et le néant ;

III. Tout se consomme par l'union des deux termes, ou l'identité explicite de l'être et du néant.

« En effet, les trois grandes données de la science

moderne, savoir : la loi infinitésimale ou loi du principe des grandeurs, puis la loi des germes en croissance, et puis la loi de l'électricité, qui est la substance de toute force, tout se résume dans nos trois lois.

« Tout commence par un germe, qui d'abord n'a pas d'existence ; tout se développe et marche de la petitesse à la grandeur, à partir du principe infinitésimal des grandeurs, lequel n'a aucune grandeur assignable, aucune grandeur finie, et qui est, relativement à la grandeur, l'identité de l'être et du néant. C'est là le type scientifique de tout germe. Or, tout vient par germe ; le monde lui-même, le monde entier n'est qu'une fleur en développement. Or, la science naturelle nous apprend que notre terre a été d'abord un nuage, qu'elle a été ensuite un globe en feu, et qu'aucun germe, ni végétal, ni animal, n'y pouvait subsister, sinon idéalement, sans aucun corps, c'est-à-dire sous une forme d'être identique au néant. Cependant, par le fait, les germes ont pris corps et ont peuplé la terre. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui des générations spontanées, et des germes surgir là où d'abord ils n'étaient pas ? Or, il en est ainsi de la terre même, de tout notre système solaire, de toute la pléiade de soleils dont nous faisons partie, et de toutes les

pléiades d'étoiles prises ensemble. Il en est de même pour tout ce qu'on appelle esprit, si l'on maintient cette ancienne distinction. Il en est de même pour tout ce qui est, y compris Dieu. Rien n'était, et tout est devenu, par le développement spontané du néant fécond, en puissance d'être.

« Mais l'ensemble et le détail des trois lois est rendu manifeste par la loi de l'électricité, l'un des noms de la force et de la vie universelle. Cette loi est la loi universelle de la vie et physique et logique.

« Quelle est la loi de l'électricité ? D'abord un fluide neutre, où rien ne paraît, mais qui implique deux fluides contraires. C'est là le premier moment de toute chose. L'instrument de Volta, c'est-à-dire l'instrument révélateur de la vie, distingue, sépare ces deux fluides en deux fluides contraires, les accumule en deux pôles opposés dont l'un est positif et l'autre négatif. C'est le second moment de la vie, où chaque être, comme chaque idée, se montre comme renfermant en lui deux choses, savoir : lui-même et son contraire, le positif et le négatif opposés. Mais l'instrument révélateur va plus loin : après avoir posé les deux fluides comme adverses et contraires, il les unit ; et que donne leur union ? Cette union donne la lumière, la chaleur et la vie. C'est le troisième moment de l'existence. Oui, toute lu-

mière, solaire ou factice, physique ou intellectuelle, vient de cette cause. Toute lumière, toute chaleur, tout mouvement, toute vie, tout cela, c'est l'union, l'identification des contraires, du positif et du négatif opposés, l'identité enfin de l'être et du néant. Car, de même que dans l'électricité il n'y a qu'un fluide, le positif, dont l'autre n'est que la négation, de même, il n'y a qu'un être, dont l'*autre*, l'adverse ou la limite, n'est que la négation.

« Et ces principes se vérifient par les applications. Car, d'abord, nous expliquons par eux l'admirable et profonde métaphysique du calcul infinitésimal, restée absurde jusqu'à ce jour. En second lieu, la physique, l'embryogénie, la physiologie, la philologie même, doivent leurs meilleures lumières à notre loi universelle des trois moments. Donc notre loi est la vérité même. Et les choses sont ainsi dans l'ordre réel et dans l'ordre logique. Il n'y a qu'un seul être, ou, ce qui est même chose, une seule idée, mais cet être ou idée est identique à son contraire et à sa négation. Cet être d'abord nul, tant qu'il est implicite et demeure en lui-même, se développe à l'infini, c'est-à-dire indéfiniment par des périodes successives d'affirmations, suivies de négations précisément contraires et d'identification des deux. »

III.

Arrêtons-nous. Tel est le système auquel arrive la raison pure, appuyée sur toutes les richesses du passé, sur toute la science du présent, fortifiée par la vigueur logique des siècles modernes, mais orientée dans cette direction négative que lui imprime l'opposition au christianisme. Quand on lit l'une quelconque des expositions qui ont été données de ce système, mais surtout quand on peut lire Hégel lui-même, si l'on s'efforce de comprendre cette monstrueuse dialectique, il semble qu'on devient fou. Quelque habitués que nous soyons nous-même à cette lecture, nous n'avons pu écrire cette analyse sans que notre poitrine ne se soulevât, et ne fût comme gonflée de larmes, en reproduisant ces blasphèmes contre la lumière éternelle qui éclaire tout homme venant en ce monde, et que je sais être mon Dieu. Mais c'était pour en venir à une heureuse et féconde conclusion, et il a bien fallu prendre courage.

Que le lecteur veuille bien considérer que tout ce qui précède est en effet parfaitement irréfutable,

comme le soutiennent Hégel et ses disciples, si l'on accorde un point. Mais quel est ce point ? C'est que le *rien* est *quelque chose*, et que l'être c'est le néant. Mais comme cette assertion est la formule même de l'absurde, il en résulte que le système n'a pas besoin d'autre réfutation que son propre énoncé, puisque son énoncé est sa réduction à l'absurde. Un souffle donc l'anéantit. Ce système n'est pas seulement absurde, il est l'absurde proprement dit, l'absurde lui-même sous sa forme la plus saillante et la plus explicite, l'absurde posé en principe, mis en doctrine, développé encyclopédiquement et pénétrant harmoniquement tout ce système d'athéisme panthéistique dans chaque détail.

Mais quel besoin avait-on donc d'ériger l'absurde en système? Le voici : « Suivant Hégel, dit un cri-
« tique judicieux, il est faux de dire que deux con-
« tradictoires s'excluent réciproquement. Chaque
« être au contraire est en contradiction avec lui-
« même ; la contradiction forme son essence ; il les
« contient dans son sein, et son identité consiste à
« être l'unité de deux choses opposées. Hégel a fort
« bien compris que la contradiction est l'argument
« invincible qui s'élève éternellement contre le
« panthéisme ; il a compris qu'il n'y aurait rien de

« fait tant que cette arme ne serait pas émoussée, « tant que l'affirmation et la négation seraient con- « sidérées comme incommunicables. Il a senti que « là était le nœud de la question. Sa méthode, qui, « suivant son école, est sa grande découverte, son « invention immortelle, n'est que la théorie de ce « principe que les contradictoires sont identiques. « Dans Fichte, dans Schelling, on trouve de fortes « contradictions ; mais ils respectent, jusqu'à un « certain point, les lois universelles de la raison ; « l'absurdité se cache sous des apparences logi- « ques. Ici, la contradiction marche le front levé. « L'absurdité se pose comme méthode fondamen- « tale [1]. »

Telle doit être, en effet, la méthode, si l'on veut parvenir au panthéisme, qui soutient qu'il n'y a qu'un seul être, ou bien à l'athéisme, puisque l'athéisme consiste à affirmer que l'être n'est pas.

Or, ce point de départ et ce procédé de Hégel est le non-sens le plus inepte, le plus puéril, qui ait jamais été commis par aucun sophiste ou rhéteur. Dans le fond, c'est l'éternel esprit d'erreur et de négation absolue qui a été, dans tous les siècles et dans tous les esprits éteints, le fonds commun du

[1] Ott, Hégel et la Phil. allemande, p. 84.

panthéisme, de l'athéisme et du sophisme. Dans la forme, c'est la plus étrange de toutes les mystifications de la pensée que nous présente l'histoire de la philosophie. C'est une erreur d'un autre ordre que celles de tous les philosophes. Le raisonnement de Hégel est une faute matérielle de Logique, punissable dans un écolier, comme est celle d'un élève de philosophie qui présente un syllogisme grossièrement faux, ou d'un élève de mathématiques appliquant à rebours les règles du calcul infinitésimal. Pour préciser et pour donner le nom même de cette faute de Logique, il faut dire que c'est le plus monstrueux exemple *d'abstraction réalisée* qui ait jamais été donné dans l'histoire de l'esprit humain.

Le système tout entier et toute la méthode de Hégel reposent sur un puéril jeu de mots. En face des choses, et cherchant leur premier principe, on se demande : Que vois-je ? Je vois le fini. Mais en dehors de la catégorie du fini, n'y a-t-il rien ? Il y a l'infini. Qu'ont de commun ces deux catégories ? L'être. C'est bien. Voilà donc la catégorie de l'être, mais en dehors de la catégorie de l'être, qu'y a-t-il ?

Ici commence la découverte de Hégel ; elle est tout entière dans la réponse à cette question : Qu'y a-t-il en dehors de l'être ? A cette question, la ré-

ponse ordinaire est celle-ci : En dehors de l'être, il n'y a rien. Mais que répond Hégel ? Il répond : En dehors de l'être, il y a LE RIEN. Tout est là.

Voilà la découverte, le principe, le système. En dehors de l'être; il y a *le rien ;* et ces deux catégories réunies produisent l'être-néant, qui est le principe de toutes choses.

Une abstraction réalisée qui consiste à faire du mot *rien* un substantif concret, à lui donner une réalité, contrairement au sens même du mot; qui fait d'une simple forme grammaticale, synonyme de la particule *non*, un être réel[1], un terme fondamental de l'univers, voilà la découverte de Hégel. C'est le plus insaisissable non-sens, et le plus étrange évanouissement de la pensée qu'offre l'histoire, si étrange déjà, des erreurs de l'esprit humain.

On ne saurait caractériser complétement, ni montrer l'extrême grossièreté de ce risible sophisme, qu'en avouant qu'il est de l'ordre des plus triviales facéties et des non-sens grotesques commis pour rire. « Partageons en frères, disait Poli« chinelle : à moi tout, à toi le reste. » C'est le procédé de Hégel. Polichinelle prend le tout pour

[1] Hégel, du reste, dit aussi que *non*, *ici*, *maintenant*, sont des êtres réels.

l'une des parts, et le reste pour l'autre part, précisément comme Hégel prend l'être ou le tout pour l'une des faces de l'univers, et le reste, c'est-à-dire le rien, pour l'autre face.

Oui, c'est par de tels procédés que les sophistes, ces dangereux farceurs de la pensée, en amusant de leurs paradoxes grossiers la foule des penseurs ignorants, répandent dans l'esprit des peuples les semences de l'erreur, de l'athéisme, du désespoir, du crime, et travaillent à la ruine intérieure des âmes et à la ruine des sociétés.

Mais si l'on voulait suivre Hégel dans cette voie fantastique et ce risible procédé, consistant à chercher quelque chose en dehors de la totalité de l'être, ne pouvait-on pas voir qu'après l'être et après le néant, il restait encore quelque chose, comme en mathématiques, au-dessous des quantités positives et au-dessous de zéro, il reste quelque chose, savoir, toute la série des quantités négatives? Ainsi après l'être et le néant de Hégel, il restait encore et le fini négatif, et l'infini négatif, très-différents du néant ou de zéro.

Il n'y avait donc pas seulement, dans l'univers, l'antagonisme de l'être positif et du néant, dont la combinaison produit le *devenir:* il y avait, de l'autre côté de zéro, la combinaison entre le néant et

l'infini négatif, dont la rencontre produit évidemment le *défaillir*. Je dis donc que la synthèse fondamentale et dernière n'avait pas du tout lieu, comme le prétend Hégel, entre l'être et le néant, d'où naît le *devenir,* principe des choses, mais bien entre le *devenir* lui-même et le *défaillir,* deux forces égales, identiques en intensité, mais de sens contraires, d'où résulte incontestablement le *demeurer,* c'est-à-dire l'équilibre parfait, le zéro fixe, le néant stable, le vide non sollicité, l'indifférence absolue, l'éternelle immobilité. C'est ce qu'Aristote a remarqué. Nous l'avons cité ci-dessus. Tel serait le principe de toutes choses, et l'existence serait démontrée impossible. C'est là ce que devait produire l'analyse fantastique de Hégel rigoureusement et complétement appliquée.

On voit que l'athéisme, ou, si l'on veut, le panthéisme, n'est pas heureux dans la plus rigoureuse et la plus scientifique de ses tentatives. On voit qu'il est identique à l'absurde, et que l'essai d'incrédulité radicale de l'école hégélienne n'est autre chose que l'apparition de l'absurdité absolue érigée en méthode, développée en système.

IV.

Voilà pour la partie dialectique du système. Sa partie historique, comme résumé de l'histoire de l'esprit humain, nous l'avons amplement appréciée en montrant ce qu'en ont dit d'avance Aristote et Platon.

Quant au fond prétendu scientifique, emprunté aux sciences naturelles, physiques, mathématiques, il faut en dire un mot.

D'abord, en ce qui concerne l'élément infinitésimal géométrique, considéré comme l'identité de l'être et du néant dans la grandeur, c'est une absurdité gratuite. L'élément infinitésimal n'a point de grandeur, sa définition même l'implique. S'il avait une grandeur quelconque, il ne serait plus infinitésimal. Il est nul en grandeur, voilà tout. Et il n'y a aucun prétexte, ni aucune possibilité de dire, qu'étant nul en grandeur, il a néanmoins une grandeur. Les mots s'y refusent. Ceci est ajouté pour le système, afin de trouver, en géométrie, l'identité de l'être et du néant. C'est de la même manière que l'on trouve en algèbre l'identité du positif et du négatif, et que l'on pose cette équation $2x - 3x = 5x$.

L'élément infinitésimal est en dehors de la quantité, comme Leibniz le dit de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, double limite de la quantité en dehors de la quantité ; *extremitates quantitatis, non inclusæ, sed seclusæ.*

Secondement, Hégel, après avoir cru trouver qu'en géométrie le principe des grandeurs est un point réunissant en lui l'identité de l'être et du néant, après avoir cru démontrer que tel est le principe de toutes choses, que c'est là Dieu même, et que tout vient de rien, Hégel s'appuie sur ce qu'il voit grandir les germes dans la nature, à partir de points invisibles, et il affirme que l'ensemble des choses, Dieu et monde, grandit par développement spontané

Assurément c'est là une des plus insupportables absurdités du système. Croire, en effet, qu'il n'y a dans l'ensemble des choses qu'un seul être en croissance, à partir de rien, c'est croire que ce qui n'est pas devient, et devient par soi-même : c'est croire qu'il y a des effets sans cause.

Hégel, comme tous les athées, est ici le jouet d'une imagination grossière et d'une donnée empirique mal comprise. Il voit croître des germes et compare le monde à un germe. C'est bien. Mais il suppose que les germes grandissent tout

seuls, et il ne tient pas compte des forces invisibles qui les fécondent et qui les vivifient.

Il appelle énergie spontanée cette force qui fait venir ce qui n'est pas, qui développe ce qui commence, et qui augmente ce qui est peu. Mais qu'est-ce qu'une énergie spontanée inhérente à ce qui n'est pas?

L'énergie spontanée d'un germe vide, inconscient, c'est-à-dire d'un simple possible qui n'est pas, c'est une grossière image formée dans l'imagination par le spectacle d'une plante en développement. On voit un germe passer de la petitesse à la grandeur, de la simplicité à la distinction des parties, déployer des rameaux et se charger de feuilles et de fruits. On le voit croître, on dit : *il pousse ;* on ne voit pas qu'*il est poussé.* On ne voit pas les forces invisibles qui le couvent et qui le suscitent : on n'aperçoit pas l'origine de cette prévoyance qui lui apporte les matériaux de la croissance, et la force pour employer les matériaux. On oublie l'impulsion initiale, et l'instant de fécondation sans lequel l'arbre entier resterait éternellement en germe. Encore bien moins s'informe-t-on d'où viennent les germes et qui leur donne ce plan intérieur et prédéterminé, aussi visiblement déposé dans leur sein, que l'est un

plan signé de l'architecte, sous la première pierre d'un palais. Hégel compare à chaque instant l'ensemble des choses, Dieu et monde, à un germe, à un œuf, à un chêne, à une fleur : « Le monde, « dit-il, est une fleur qui procède éternellement « d'un germe unique : cette fleur c'est l'idée divine, « absolue, universelle, produite par le mouve- « ment de la pensée[1]. »

Cette idée de développement spontané du possible, et de la croissance continue d'un principe fini, s'élevant et grandissant seul, sans être couvé par l'infini, n'est donc qu'une imagination irraisonnable. C'est le calque de l'effet visible et perceptible aux sens, et la négation de la cause invisible et accessible à la raison. C'est croire qu'une grandeur peut grandir seule, sans qu'il lui soit rien ajouté; que le moins peut devenir le plus sans addition ; qu'un jet d'eau peut s'élever plus haut que son point de départ ; qu'une source donne ce qu'elle n'a pas ; que les effets sont plus grands que les causes, les conséquences plus amples que les principes, en un mot, qu'il y a des effets sans cause.

Le principe de Hégel est le principe du féti-

[1] Hégel Ethiq., liv. II, prop. III, IV.

chisme qui adore l'arbre, parce qu'ignorant les causes du développement, il croit que cet être en croissance porte en lui-même la source absolue de sa vie. Croire cela de l'ensemble de l'univers, comme Hégel, c'est même chose que de le croire d'une plante, comme le sauvage, ou plutôt c'est un fétichisme bien plus aveugle encore. L'ensemble du monde ne grandit pas plus par lui-même, et encore moins, s'il est possible, qu'un arbre ne grandit par lui-même et n'est sa propre cause, son propre créateur et son propre vivificateur.

Enfin, pour ce qui est de l'usage que fait Hégel de la pile voltaïque, comme symbole révélateur de la genèse des choses et de leur développement historique ou logique, cet usage, ou plutôt cet abus, n'est pas moins grossièrement inepte que l'idée qu'il se fait des germes ou de l'élément infinitésimal.

Il entend dire qu'en physique on enseigne ceci : Il y a un fluide universel, partout répandu, qui est d'abord à l'état neutre, immobile et dormant. Sa vie s'éveille quand une cause quelconque divise ce fluide en deux autres, dont l'un se nomme le *fluide positif* et l'autre le *fluide négatif*. Lorsque ces deux fluides sont séparés, ils s'attirent, et quand ils viennent à se réunir, il n'y a plus ni

fluide positif, ni fluide négatif apparent, mais une identification des deux, qui est la lumière, la chaleur et la vie dans l'ordre physique. Ainsi le procédé par lequel les deux pôles électriques sont à la fois posés et détruits est le procédé qui produit la lumière.

C'est là la méthode logique, dit Hégel, et voici comment. Soit donnée l'idée : l'idée est d'abord vide et nulle. Mais l'idée a une énergie spontanée qui tend au développement. Ce développement a lieu par la distinction qui se pose au sein de l'unité primitive. Cette distinction consiste en ce que l'idée pose en face d'elle-même sa négation ou son contradictoire. Le *négatif* se pose en face du *positif*. Au lieu d'une idée, il y en a deux qui semblent se nier réciproquement. Si le mouvement s'arrêtait là, ce serait une distinction et une contradiction stérile. Mais la Logique poursuit son mouvement : il faut que les contradictoires se réunissent, s'identifient. L'idée alors est lumineuse et féconde, parce qu'elle s'est montrée renfermant son contraire, et qu'elle est maintenant l'unité et l'identité de son affirmation et de sa négation.

Il est impossible de calquer plus grossièrement. Le sophiste ne voit pas qu'on ne donne, en phy-

sique, le nom de *positif* et de *négatif* aux deux fluides, s'il y en a deux, que pour distinguer leur direction, et que la physique n'entend pas enseigner que ces fluides soient choses contradictoires qui se repoussent et qui s'excluent, puisque, tout au contraire, ils s'attirent, tandis que les contradictoires en Logique, la négation et l'affirmation, se repoussent et s'excluent, et donnent, en s'unissant, non l'évidence du vrai, mais le contraire, l'absurde.

Et sur cette théorie du procédé logique, déjà employée pour établir que l'infini c'est le fini, que l'être c'est le néant, le sophiste établit ou fera établir par ses disciples que le bien c'est le mal ; que Dieu c'est le mal ; que l'identification du bien et du mal, trop longtemps attendue, sera la morale même ; que l'abolition de la conscience et de la distinction du bien et du mal commencera la vraie vie de l'âme, la véritable vie libre et morale pour l'homme et pour la société. Oui, les disciples appliqueront, le maître en donne l'exemple, au bien, au mal, à l'erreur et à la vérité, cet axiome de la secte : « Toutes ces oppositions où la raison « vulgaire ne voit que contradiction et une oppo- « sition réelle, la raison philosophique y voit la « vérité par laquelle les deux termes sont à la

« fois posés et détruits, » précisément comme le physicien voit dans la pile voltaïque l'instrument merveilleux par lequel les deux pôles électriques sont à la fois posés et détruits pour produire la lumière.

Tel est le fond du système de Hégel : deux idées : l'idée de germe comparée à l'idée de l'élément infinitésimal, et l'idée des deux pôles électriques ; double vérité naturelle très-féconde et très-générale, empruntée à la philosophie de la nature, à M. de Schelling, dont Hégel fut d'abord le disciple. Tel est le fond saisissable et solide du système. Le reste est absolument fantastique et purement absurde.

Quant à la démonstration du panthéisme, de l'athéisme qui annule Dieu, et le réduit à faire partie d'un germe aveugle en développement, nous l'avons vu, cette démonstration c'est le procédé infinitésimal renversé, c'est l'acte fondamental de la vie raisonnable exécuté à rebours, c'est le procédé sophistique de tous les siècles, franchement appliqué et produisant son fruit, savoir : l'absurde absolu, manifesté et avoué.

Et voilà par quel usage de la science, de l'histoire et de la raison, l'esprit de ce siècle, dans son courant spéculatif principal en dehors de la vie

chrétienne, est parvenu à établir du même coup le panthéisme et l'athéisme. Le panthéisme, car tout est Dieu ; l'athéisme, car ce tout en croissance, à partir de rien, demeure toujours borné et n'a jamais rien d'infini, ni en sagesse, ni en puissance, ni en bonté, ni en amour, ni en félicité.

Mais qu'on le remarque, ces risibles abus de la science et de l'histoire ne sont que surajoutés au système. Le fond est ce que nous avons dit souvent, et surabondamment démontré dans les chapitres précédents, le fond, le principe de toutes ces monstruosités, c'est la dialectique même telle que la manient les sophistes : c'est la raison, orientée en sens inverse de sa direction légitime et retournée, par un crime de la volonté libre, contre Dieu et vers le néant : c'est le procédé principal de la raison qui, à la vue des êtres limités, efface toutes les limites pour concevoir Dieu ; c'est, dis-je, ce procédé même retourné : c'est la pensée effaçant l'être pour s'efforcer de concevoir des limites infinies, c'est-à-dire le néant. Mais la raison, ainsi retournée et profanée dans ces esprits prévaricateurs, se venge et montre bien sa céleste origine, en les menant avec une infaillible rectitude et une irrésistible force là où ils doivent aller,

à l'absurde absolu, manifesté avec son critérium et son caractère propre, la contradiction dans les termes.

Et maintenant, qu'avions-nous annoncé? Nous avions annoncé que nous mettions, avec joie et confiance, la hache à la racine du panthéisme, parce que nous espérions le détruire. Ou l'évidence n'est rien, disions-nous, et la raison est impuissante, ou nous allons faire voir que le panthéisme actuel, le plus savant, le plus complet qu'ait enfanté l'erreur, est, pour l'idée du vrai Dieu, distinct du monde et créateur du monde, la plus puissante des démonstrations par l'absurde. Or, nous croyons avoir tenu parole.

Ce n'est pas nous, bien entendu, qui détruisons le panthéisme. Il s'est détruit lui-même. Nous avons seulement montré qu'il est détruit, détruit aux yeux de tous ceux qui comprennent, quoique non pas aux yeux de ceux qui ne voient rien.

Cette erreur, disons-nous, aussi bien que son autre face, l'athéisme, est maintenant chassée de la philosophie. En effet, ce qui est démontré absurde et forcé de se déclarer tel, est détruit aux yeux de la raison.

Or, en elle-même, sans doute, cette erreur double a été de tout temps détruite aux yeux du sens

commun. Le sens commun n'a jamais pu admettre ni que tout fût Dieu, ni que Dieu ne fût rien. Scientifiquement, Aristote a détruit le panthéisme, en posant que, s'il n'y a qu'une substance, les contraires et les contradictoires sont identiques, et que, si les contradictoires sont identiques, il n'y a qu'une substance. Or, comme l'identité des contradictoires est précisément la formule de l'absurde, il s'ensuit que le panthéisme est absurde, par conséquent détruit scientifiquement.

Mais ce simple raisonnement, auquel on ne peut rien répondre, pouvait n'être pas bien compris. L'histoire, dirigée par la Providence, l'histoire s'est chargée, dans notre siècle, de le développer sur une immense échelle, et de le rendre manifeste à tous les yeux. L'histoire donc, au sein de la nation la plus savante et au foyer de la plus vive lumière, a fait éclore le monstre du panthéisme et de l'athéisme, sous des proportions gigantesques, parfait dans ses organes et développé dans les plus heureuses conditions. Et le monstre, vivant sous nos yeux, a parlé et a dit : Mon principe et ma loi est ceci : l'être et le néant sont même chose (Sein und Nichts ist dasselbe); mon principe et ma loi, c'est l'absurde lui-même.

Ainsi, le panthéisme et l'athéisme scientifiques

sont revenus un instant parmi nous. Le monstre à deux têtes a essayé de vivre, s'est soulevé de terre dans un suprême effort, et a dit : Je suis l'absurde ! Il me faut, pour vivre, l'identité des contradictoires et l'anéantissement de la raison. Et en parlant ainsi, le monstre est tombé mort; son venin a ruisselé sur une partie de l'Europe, et son gigantesque cadavre infecte encore les airs.

Nous, en ce moment, nous approchons le flambeau de cet amas de corruption pour constater que ce n'est plus chose vivante, et nous disons avec assurance : Le grand Pan est mort !

Ce spectacle étant sous nos yeux, je dis que, dans l'histoire de l'esprit humain, jamais erreur n'a été mise à nu et détruite aussi radicalement.

Or, comme la double erreur du panthéisme et de l'athéisme implique en elle toutes les erreurs, j'ai dit, et je répète ici, que cette radicale destruction (radicale en Logique) est un moment très-solennel dans l'histoire de l'esprit humain. Les racines de la double erreur, certes, ne sont pas détruites dans le cœur des méchants, ni dans l'esprit renversé des sophistes; mais du moins cette erreur est exclue de la philosophie. La société intellectuelle est délivrée, et n'a plus qu'à faire disparaître les traces de cette putréfaction.

La philosophie purifiée, instruite enfin sur ce qu'il faut nommer l'orientation légitime et l'orientation perverse de la raison, comprendra où est son étoile, et verra que l'étoile directrice est celle qui a conduit les sages de l'Orient au berceau du Verbe incarné. Unie alors à Dieu, au lieu d'en être détournée, la philosophie peut recommencer un grand siècle, plus grand que le XIIIe et plus grand que le XVIIe. Et nous répéterons ici ce qu'annonçait Schlegel, il y a vingt-cinq ans, en parlant de l'époque prochaine où le ténébreux panthéisme disparaîtrait, et où l'esprit humain s'appuierait, avec une inébranlable confiance, sur la double révélation de Dieu, naturelle et surnaturelle, et sur ce qu'il nommait le *positif divin :* « Tant que le positif « divin, disait ce philosophe, n'interviendra pas « dans l'ensemble, le point d'appui, le sol ferme « ne sera pas trouvé. La science doit redevenir une, « et doit renaître, comme un arbre plein de vie et « de séve, des racines de la révélation reconnue « comme divine.

« Le temps approche, dit-il encore, et cette nou- « velle carrière dans la connaissance de l'invi- « sible sera plus importante pour le monde que « ne le fut, il y a trois siècles, la découverte d'un « autre hémisphère, ou celle du véritable système

« du monde, et que ne le fut jamais toute autre « découverte[1]. »

Ce grand siècle sera peut-être aussi celui où l'Église catholique manifestera davantage un de ses plus glorieux mystères, le mystère de la pure étoile, dont les rayons puisés en Dieu, et transmis sans réserve comme sans mélange, chassent les ténèbres de toutes les hérésies.

[1] Schlegel. *Histoire littéraire*, conclusion.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I[er].

NATURE, FORME, FIGURES, MODES DES SYLLOGISMES.

Nous avons, dans le livre précédent, exposé indirectement les deux procédés de la raison. Nous avons montré amplement que ces deux procédés essentiels, le syllogisme et la dialectique, sont détruits ou retournés par la Logique du panthéisme. Nous voyons des sophistes accrédités, aujourd'hui encore, nier absolument le principe d'identité, c'est-à dire le principe même de la pensée, de la parole, de la proposition, du syllogisme. Nous

les voyons retourner et détruire l'autre procédé fondamental de la raison, en l'appliquant à contre-sens d'une part, et d'autre part en niant l'absolue différence des termes entre lesquels passe la dialectique. Nous avons compris comment il fallait cette Logique pour créer le panthéisme, et comment le panthéisme est donné, dès que cette Logique est posée.

Nous avons admiré le sens vraiment providentiel de cette audacieuse attaque à la raison. Nous avons vu la sophistique, qui est même chose que le rationalisme pur, qui est l'orgueil de la raison humaine prétendant à la souveraineté absolue, c'est-à-dire à la pensée sans la source de la pensée, nous avons vu cette raison pervertie, par une conséquence formidable et sublime, se nier et se détruire elle-même dans son effort pour agir seule, pour se faire principe absolu, pour procéder comme Dieu, sans Dieu.

Nous pouvons passer maintenant à l'étude directe des deux procédés de la raison. Dans ce troisième livre, nous étudierons le syllogisme, et dans le quatrième, la dialectique ou l'induction.

I.

Dans sa lettre à Wagner sur la Logique, Leibniz écrit ceci : « J'ai fait autrefois, à propos d'une dis-
« cussion mathématique, avec un fort savant
« homme, l'expérience que voici. Nous cherchions
« l'un et l'autre la vérité, et nous avions échangé
« plusieurs lettres, avec beaucoup de courtoisie,
« mais non cependant sans nous plaindre l'un de
« l'autre, chacun de nous reprochant à son adver-
« saire de dénaturer, involontairement sans doute,
« le sens et les paroles de l'autre. Je proposai
« alors d'employer la forme syllogistique : mon
« adversaire y consentit ; nous poussâmes l'essai
« jusqu'au douzième prosyllogisme. A partir de ce
« moment même, toute plainte cessa ; chacun des
« deux comprit l'autre, non sans grand profit
« pour tous les deux. Je suis persuadé que si l'on
« en agissait plus souvent ainsi, si l'on s'envoyait
« mutuellement des syllogismes et des prosyllo-
« gismes avec les réponses en forme, on pourrait
« par là très-souvent, dans les plus importantes
« questions scientifiques, en venir au fond des
« choses, et se défaire de beaucoup d'imaginations

« et de rêves; l'on couperait court, par la nature « même du procédé, aux répétitions, aux exagéra- « tions, aux divagations, aux expositions incom- « plètes, aux réticences, aux omissions involon- « taires ou volontaires, aux désordres, aux mal- « entendus, aux émotions fâcheuses qui en résul- « tent[1]. »

Nous admettons complétement ce point de vue, et nous croyons que l'oubli ou plutôt l'ignorance de toute forme syllogistique est aujourd'hui une source d'abus et d'inconvénients innombrables, dans la vie publique et privée, dans l'enseignement, dans l'étude solitaire, dans la littérature, à la tribune et dans la presse. La raison est à chaque instant insultée, foulée aux pieds dans l'absence de ces formes protectrices. De cette source découlent peut-être plus de préjugés, de malentendus, de colères, qu'on ne pense.

Il est à remarquer que, depuis sept cents ans, il n'y a pas eu en Europe un siècle aussi ignorant que le nôtre sur l'article des formes de la raison. Les penseurs, et ceux qui mènent le monde par la parole les méprisent. Joignez à cela que ce même siècle est le premier qui ait produit une école de

[1] Lettre à Wagner, p. 423.

philosophie niant absolument les formes nécessaires de la raison. Se peut-il qu'il n'y ait pas là un danger?

Il est donc bon de reprendre partout, dans l'enseignement, l'étude et la pratique du syllogisme et de ses règles. Entrons en matière.

La pensée, dans son mouvement vers le vrai, dans son discours, procède de ce qu'elle connaît à ce qu'elle ignore. Or, nous l'avons souvent dit, elle peut passer du connu à l'inconnu de deux manières. En premier lieu, elle peut aller d'un point à l'autre, par voie d'identité et de déduction, si l'inconnu est impliqué dans le connu, et n'en diffère ainsi que par une différence de forme, sous laquelle on n'apercevait pas l'identité. Ou bien la pensée passe du connu à l'inconnu par voie de transcendance ou d'induction dialectique, si l'inconnu n'est pas contenu dans le connu, et ne lui est lié que par un tout autre rapport que le rapport d'identité. Alors il y a *transcendance* de la pensée du même au différent, et non plus seulement descente du contenant au contenu, ou passage de plain-pied du même au même.

Le syllogisme est le premier de ces deux procédés.

La théorie du syllogisme est un des travaux les

plus ingénieux, les plus curieux, et les plus rigoureusement exacts qu'ait produits la philosophie. C'est une théorie faite comme la géométrie ; elle n'a pas varié depuis Aristote et ne peut varier.

Nous trouvons un excellent résumé tiré de saint Thomas d'Aquin, sur la nature du syllogisme. Nous le donnons ici en abrégé.

Qu'est-ce que le syllogisme? Quelles sont ses fomes? Quelles sont ses règles?

Le syllogisme ayant pour but de démontrer l'identité, totale ou partielle, de deux termes dont on ne voit pas d'abord l'identité, fait usage d'un intermédiaire, et, montrant les deux termes comme identiques à un troisième, les démontre identiques entre eux. Le fondement du syllogisme est cet axiome : « Deux termes identiques à un troisième « sont identiques entre eux. » *(Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem inter se.)*

Pour plus de clarté, distinguons dans le syllogisme la *matière* et la *forme*.

Quant à la matière, distinguons la matière prochaine et la matière éloignée. La matière éloignée, ce sont les *termes*. La matière prochaine, ce sont les *propositions*. Les propositions se composent de termes, et le syllogisme se compose de propositions.

Or la règle générale du syllogisme, quant à la matière, est celle-ci : il ne peut renfermer que trois termes, et trois propositions formées de ces termes.

La raison en est évidente. Tout syllogisme, en effet, consiste à unir dans la conclusion deux termes, qui ont d'abord été unis dans les prémisses avec un troisième terme : donc il ne faut que trois termes et trois propositions. De ces propositions, la première pose l'unité du premier terme et du troisième, la seconde pose l'unité du second terme et du troisième, la troisième pose l'unité des deux premiers termes entre eux.

L'attribut de la conclusion se nomme le *grand extrême,* parce que l'attribut a plus d'extension[1] que le sujet ; *le sujet* de la conclusion s'appelle *petit extrême,* et le troisième terme, qui unit les deux autres par les prémisses, se nomme *moyen terme*, parce qu'il est le lien des deux autres.

La première proposition, celle qui unit le grand extrême au moyen terme, s'appelle *majeure.* Celle

[1] On nomme *extension* ou étendue d'un terme le nombre des individus auxquels il s'applique. Il est évident que dans cette proposition : « Tout homme est mortel, » l'attribut *mortel* s'étend à un beaucoup plus grand nombre d'individus que le sujet homme, puisque les animaux aussi sont mortels.

qui unit le petit extrême au moyen terme s'appelle *mineure*. Et la troisième, qui unit les deux extrêmes, s'appelle *conclusion*.

Un exemple éclaircira ceci. Je veux prouver que Dieu est aimable. Pour unir les deux extrêmes qui sont *Dieu* et *aimable*, je cherche un troisième terme, dans lequel ils s'unissent, et je trouve le moyen terme *bon;* et j'unis ainsi ces trois termes:

« Tout ce qui est bon est aimable. Dieu est bon. Donc Dieu est aimable. »

Aimable est le grand extrême. *Dieu* est le petit extrême. *Bon* est le moyen terme.

La première proposition, qui unit *bon* et *aimable,* c'est la *majeure*. La seconde, qui unit *bon* et *Dieu,* est la *mineure*. La troisième, qui unit les deux termes *Dieu* et *aimable*, est la *conclusion*.

On voit que, dans le syllogisme, chaque terme doit être répété deux fois sans plus. Les deux extrêmes entrent chacun une fois dans les prémisses, puis une fois encore dans la conclusion. Le moyen terme entre deux fois dans les prémisses et n'entre pas dans la conclusion.

On appelle *forme* du syllogisme, la disposition de la *matière, termes* ou *propositions*.

La disposition des termes dépend de la combi-

naison du moyen terme et des *extrêmes*, selon qu'on prend le moyen terme comme *attribut* ou comme *sujet:* dans les prémisses, c'est ce qui détermine *la figure syllogistique.*

La disposition des propositions s'entend de leur combinaison en tant qu'*universelles, particulières, affirmatives* ou *négatives :* c'est ce qu'on appelle *mode* du syllogisme.

Ces différentes combinaisons pouvant beaucoup varier, il en résulte divers *modes* et diverses *figures syllogistiques* dont nous allons parler.

II.

La figure du syllogisme dépend de l'emploi du moyen terme, comme sujet ou comme attribut des prémisses.

Comme il n'y a que quatre combinaisons possibles, il ne peut y avoir plus de quatre figures syllogistiques: mais comme deux de ces combinaisons rentrent l'une dans l'autre sous un certain rapport, on peut, sous ce point de vue, n'admettre que trois figures syllogistiques. C'est pour cela que les

logiciens se partagent, les uns admettant trois figures avec Aristote, les autres quatre, avec d'autres auteurs. Bien entendu que ce n'est qu'une dispute de mots, tous étant d'accord sur le fait.

Le fait est qu'il y a quatre groupes ou modes syllogistiques, dont deux ont entre eux un rapport intime que n'ont pas les deux autres, ni entre eux, ni avec les premiers. De sorte que le partage en quatre figures est trop tranché pour deux d'entre ces groupes ; et le partage en trois figures simples l'est trop peu pour ces mêmes groupes.

Ce qui répond le mieux à la réalité, c'est de poser qu'il y a trois figures dont l'une doit être dite *figure double*.

Il n'y a, disons-nous, dans l'emploi du moyen terme, comme sujet ou comme attribut, que quatre combinaisons possibles. Il peut être ou deux fois attribut des prémisses, ou deux fois sujet des prémisses, ou une fois sujet et une fois attribut. Mais ce dernier cas se subdivise, le moyen terme pouvant être sujet de la majeure et attribut de la mineure, ou bien sujet de la mineure et attribut de la majeure.

Ces combinaisons ont été exprimées par les syllabes initiales *Præ Præ, Sub Sub, Sub Præ, Præ Sub* ; ou *Bis Præ, Bis Sub, Præ Sub*.

De sorte que ceux qui admettent trois figures les mnémonisent par ce vers :

Sub præ prima ; sed altera *bis præ ;* tertia *bis sub.*

Ceux qui en admettent quatre les formulent par cet autre vers :

Sub præ ; tum *præ præ ;* tum *sub sub ;* denique *præ sub.*

Mais comme le premier vers n'indique en rien la dualité de l'une des figures ; comme le second en sépare les deux groupes aux deux extrémités du vers, sans en indiquer le rapport intime, nous proposons de formuler les figures par cet autre vers qui réunit les deux points de vue, vrais l'un et l'autre :

Præ præ ; tum *sub sub ;* tum SUB PRÆ *non sine* PRÆ SUB.

On comprendra mieux tout ceci par les exemples suivants :

Première figure, celle où le moyen terme est deux fois attribut (*Præ Præ*) : « Nulle vertu n'est « contraire à *l'amour de la vérité.* — Il y a un amour « de la paix qui est contraire à *l'amour de la vé-* « *rité.* — Donc il y a un amour de la paix qui n'est « pas vertu. »

Seconde figure, où le moyen est deux fois sujet

(*Sub Sub*) : « *La divisibilité de l'étendue à l'infini* « est incompréhensible. — *La divisibilité de l'é-* « *tendue à l'infini* est certaine. — Donc il y a « des choses certaines qui sont incompréhensi- « bles. »

Troisième figure (première forme), celle où le moyen terme est sujet de la majeure et attribut de la mineure (*Sub Præ*) : « Tout *ce qui sert au salut* « est avantage. — Il y a des afflictions *qui servent* « *au salut.* — Donc il y a des afflictions qui sont « des avantages. »

Exemple de la troisième figure (seconde forme), celle où le terme est attribut de la majeure et sujet de la mineure (*Præ Sub*) : « Il y a des afflictions « *qui servent au salut.* — Tout *ce qui sert au salut* « est avantage. — Donc il y a des avantages qui sont « des afflictions. »

III

Le *mode* syllogistique dépend de la nature des propositions en tant qu'*universelles*, *particulières affirmatives* ou *négatives*. Or il y a quatre espèces de propositions possibles sous ce point de vue : *af-*

firmative universelle, négative universelle, affirmative particulière, négative particulière.

Les logiciens ont représenté ces quatre espèces de propositions par les lettres a, e, i, o, dont ils ont formulé la signification par ces deux vers :

Asserit a, negat e ; verum generaliter ambo.
Asserit i, negat o ; sed particulariter ambo.

Mais comme quatre espèces de propositions, et en général quatre termes, peuvent s'arranger trois à trois de soixante-quatre manières, d'après la formule algébrique des arrangements[1], il s'ensuit qu'il y a en tout soixante-quatre modes possibles de syllogismes, dans chaque figure.

Mais quand nous disons *modes possibles*, nous voulons dire possibles mécaniquement, mais non rationellement.

Or, il y a des règles, en quelque sorte mécaniques elles-mêmes, pour distinguer les *pseudosyllogismes* des syllogismes véritables, les modes qui ne concluent pas des *modes utiles*.

[1] Cette formule pose que si m est le nombre total des termes, et n le nombre des termes de l'arrangement, le nombre des arrangements sera m^n. Ici il y a *quatre* termes en tout, et il y en a *trois* dans l'arrangement. La formule signifie que le nombre total des arrangements égale le nombre 4 multiplié trois fois par lui-même, c'est-à-dire $4 \times 4 \times 4 = 64$.

Ces règles ont été présentées de diverses manières que nous allons faire connaître.

Mais pour comprendre ces règles, il faut connaître quelques termes et quelques axiomes.

On nomme *compréhension* d'un terme le nombre des attributs qu'il désigne. On nomme *étendue* du terme le nombre des sujets auxquels il convient.

Il est clair qu'on ne peut ôter à un terme rien de sa *compréhension* sans en détruire le sens. Il est clair aussi qu'on peut restreindre le terme quant à son *étendue* et ne l'affirmer que d'une partie des sujets qu'il désigne. C'est-à-dire qu'on le peut prendre ou *particulièrement* ou *universellement ;* on peut dire : « Tout homme est mortel, » c'est une *proposition universelle ;* on peut dire : « Quelque homme est vertueux, » c'est une *proposition particulière*. Ainsi le sujet d'une proposition pris universellement ou particulièrement est ce qui la rend universelle ou particulière.

On nomme propositions de même *qualité* toutes les propositions affirmatives, de même toutes les propositions négatives. Il n'y a donc que deux *qualités* des propositions, selon qu'elles sont affirmatives ou négatives.

On nomme *quantité* d'une proposition sa nature

d'universelle ou de particulière. Il n'y a donc que deux *quantités* des propositions.

Il est clair que les propositions particulières sont renfermées dans les générales de même *qualité*, et non les générales dans les particulières. Cela est évident.

L'affirmation mettant l'idée de l'attribut dans le sujet, c'est proprement le sujet qui détermine l'extension de l'attribut dans la proposition affirmative. L'identité qu'elle marque regarde l'attribut comme resserré dans une étendue égale à celle du sujet, et non comme pris dans sa plus grande généralité, s'il en a une plus grande. Quand on dit : *Les lions sont tous animaux*, c'est dire que tout lion renferme l'idée d'animal ; mais non pas que les lions sont tous les animaux. Donc l'attribut *animal*, dans cette proposition, n'est pris que dans une extension égale à celle du sujet.

D'où il suit que l'attribut est mis dans le sujet par la proposition affirmative selon toute l'extension que le sujet a dans la proposition. Si le sujet est universel, l'attribut est appliqué selon toute cette extension ; s'il est particulier, l'attribut n'est conçu que dans une partie de son extension, celle qui convient au sujet.

D'où il suit encore que l'attribut d'une propo-

sition affirmative, puisqu'on borne toujours son étendue à celle du sujet, est toujours pris particulièrement.

Au contraire, l'attribut d'une proposition négative est toujours pris universellement.

Par exemple, si je dis : *Nul homme n'est immortel,* il est clair qu'immortel est pris ici dans toute son extension, puisqu'on nie précisément que l'homme soit aucun des sujets auxquels s'étend l'attribut immortel.

On appelle *conversion* d'une proposition une transposition des deux termes, qui, sans altérer la vérité, change l'attribut en sujet et le sujet en attribut. C'est une opération analogue à l'opération algébrique qui, dans l'égalité de deux rapports, met les numérateurs à la place des dénominateurs, et réciproquement, sans qu'il cesse pour cela d'y avoir encore égalité.

Il est clair d'abord qu'en général, la conversion d'une proposition, sans altérer la vérité, est une opération possible. En effet, toute proposition énonçant une identité (totale ou partielle) du sujet et de l'attribut, il est clair que l'identité subsiste dans quelque sens qu'on l'énonce. Il suffit donc de la laisser subsister telle qu'elle était sans la rendre totale quand elle était partielle. C'est toute la

règle des conversions. Dès lors, puisque, comme on vient de le dire, l'attribut d'une proposition affirmative, particulière ou générale, est toujours pris particulièrement, il faut dans la conversion le prendre aussi particulièrement. Il n'y a pas d'autre règle pour la conversion des propositions affirmatives. Néanmoins, en prenant les choses par le dehors, les logiciens en ont posé deux, savoir : pour les affirmatives générales, il faut restreindre l'attribut par le mot *quelque,* pour en faire le sujet; c'est ce qu'on appelle *convertir par accident.* Notez qu'on ne restreint ici l'attribut que par la forme, puisqu'il était déjà restreint par le sens. Cette restriction dans la forme ne fait donc que maintenir l'étendue de l'identité primitive. En second lieu, pour les affirmatives particulières, on laisse à l'attribut devenu sujet la restriction qui affectait l'ancien sujet. C'est ce qu'on appelle convertir *simplement.*

Quant aux propositions négatives, puisque leur attribut est toujours pris universellement, il est clair que si le sujet est universel, c'est-à-dire s'il s'agit d'une négation universelle, il n'y a qu'à la convertir *simplement.* Mais si elle est particulière, comment peut-on la convertir? Elle nie un certain attribut universel d'un certain sujet particulier.

Comment confirmer ce rapport en l'affirmant en sens inverse? Par exemple: *Quelque homme n'est pas juste.* Cette proposition pose l'identité entre *quelque homme* et la négation de l'idée de *juste.* Tout juste est nié de l'idée de quelque homme. Ou ce qui revient au même, *non-juste* est affirmé de l'idée de quelque homme. On pourrait donc transformer la proposition en cette affirmative : *Non juste est quelque homme.* Mais les logiciens, pour la simplicité de leurs règles, tiennent à conserver la forme négative dans la proposition négative donnée. S'appuyant alors sur ce que deux négations valent une affirmation, ils convertissent ainsi cette négation particulière : *non juste n'est pas quelque non homme* (qui revient à celle-ci : *quelque injuste est homme*). Cette conversion bizarre et inusitée est dite *par contraposition.* Comme de plus il est évident qu'une affirmative universelle peut être convertie de la même manière, puisque deux négations valent toujours une affirmation, et qu'en outre il est visible qu'une négative universelle peut être convertie aussi par accident, c'est-à-dire en restreignant son attribut qui devient sujet, puisque ce qui est vrai dans tous les cas est vrai dans quelques cas particuliers ; il s'ensuit que toute la théorie de la conversion des propositions est ren-

fermée dans ces deux vers latins où le mot Feci signifie la négative universelle et l'affirmative particulière ; le mot Eva, la négative et l'affirmative universelles ; le mot Alto, l'affirmative universelle et la négative particulière.

> *Feci simpliciter* convertitur, *Eva* per *accid.*
> *Alto* per *contrap.*; sic fit conversio tota.

CHAPITRE II.

RÈGLES DU SYLLOGISME.

I.

On présente de plusieurs manières les règles du syllogisme. Il y a d'abord ce qu'on appelle *les huit règles des anciens,* formulées d'après Aristote. La Logique de Port-Royal n'en pose que six, pour les réduire ensuite à un moindre nombre encore. Bossuet, dans sa Logique, ne donne aussi que six règles. Euler n'en présente que quatre. Goudin, logicien très-exact, dans sa philosophie de saint Thomas, n'en donne aussi que quatre. Dans une logique récente, Mgr l'évêque de Montauban ra-

mène toutes ces règles à trois. Port-Royal, après les avoir d'abord réduites à six, les réduit à deux, puis à une seule, que l'on appelle quelquefois *la règle des modernes*.

Nous présenterons au lecteur toutes ces manières d'exposer les règles du syllogisme. Leur comparaison en fera mieux comprendre l'esprit.

Voici d'abord les huit règles des anciens attribuées à Aristote.

1. Terminus esto triplex, medius, majorque, minorque.
2. Latius hunc quam præmissæ conclusio non vult.
3. Aut semel aut iterum medius generaliter esto.
4. Nequaquam medium capiat conclusio fas est.
5. Ambæ affirmantes nequeunt generare negantem.
6. Utraque si præmissa neget, nihil inde sequetur.
7. Pejorem sequitur semper conclusio partem.
8. Nil sequitur geminis ex particularibus unquam.

Expliquons ces huit règles.

I. *Terminus esto triplex, medius, majorque, minorque.*
Il faut trois termes, moyen, majeur, mineur.

Ceci est comme la règle fondamentale du syllogisme, puisque le syllogisme est fondé sur ce principe : « Deux choses identiques à une troisième sont identiques entre elles. » (*Quæ sunt eadem uni tertio sunt eadem inter se.*) S'il y a moins de trois termes, il est clair qu'il n'y a pas de syllogisme. S'il y en a plus de trois, le syllogisme n'est plus

valable, car le quatrième terme vient ou détruire l'unité du moyen terme, ce qui empêche la démonstration, ou détruire celle de l'un des deux extrêmes, ce qui l'empêche encore.

II. *Latius hunc quam præmissæ conclusio non vult.*

Nul terme ne peut avoir plus d'étendue dans la conclusion que dans les prémisses.

En effet, ce serait affirmer ce qui n'est pas prouvé : ce serait conclure du particulier au général ; il y aurait en réalité quatre termes : celui qui serait pris avec plus d'extension dans la conclusion que dans les prémisses formerait un quatrième terme, différent de celui qui est dans les prémisses.

III. *Aut semel aut iterum medius generaliter esto.*

Le moyen terme doit être pris universellement au moins une fois.

Car, si le moyen terme était pris deux fois particulièrement, il ne serait probablement pas pris chaque fois avec la même extension : ce serait donc un terme double, ou du moins ce pourrait être un terme double ; dès lors, la conclusion pourrait être vraie accidentellement, mais serait fausse généralement, et le syllogisme ne serait concluant en aucun cas.

IV. *Nequaquam medium capiat conclusio fas est.*

La conclusion ne peut pas renfermer le moyen terme.

Exemple : Les philosophes sont savants.
Or, Aristote fut philosophe,
Donc Aristote fut un *savant philosophe.*

Il est évident qu'ici *savant philosophe* est un quatrième terme composé qui ne se trouve pas dans les prémisses, et le sens d'ailleurs comme la forme du syllogisme montrent qu'on doit conclure qu'Aristote fut un savant, mais non un savant parmi les philosophes.

V. *Ambœ affirmantes nequeunt generare negantem.*

Deux prémisses affirmatives ne peuvent donner une conclusion négative.

En effet, la conclusion contredirait les prémisses. Les prémisses étant affirmatives l'une et l'autre ont montré l'identité (totale ou partielle) des deux extrêmes au moyen terme. La conclusion ne peut nier cette identité.

VI. *Utraque si præmissa neget, nihil inde sequetur.*

Si les deux prémisses sont négatives, il n'y a pas de conclusion.

Car si l'une des prémisses nie l'identité d'un extrême et du moyen terme ; si l'autre nie l'identité du second extrême et du moyen terme, il ne s'en-

suit évidemment pas que les deux extrêmes soient identiques; mais il ne s'ensuit pas davantage le contraire : puisque ces deux extrêmes, qui ne sont identiques ni l'un ni l'autre à ce moyen terme, pourraient être identiques à un autre.

VII. *Pejorem sequitur semper conclusio partem.*

La conclusion suit toujours la plus faible partie.

On appelle *plus faible* la proposition négative relativement à l'affirmative, la particulière relativement à l'universelle.

En effet, si l'une des prémisses est négative, l'autre étant affirmative, cela veut dire que l'un des deux extrêmes est identique au moyen terme, et que l'autre ne l'est pas; donc ils ne sont pas identiques entre eux ; donc la conclusion doit nier cette identité.

Si l'une des prémisses est particulière, cela veut dire que l'identité du moyen terme à l'un des extrêmes n'est affirmée que partiellement dans cette prémisse : d'où l'on ne peut conclure que l'identité partielle des deux extrêmes.

VIII. *Nil sequitur geminis ex particularibus unquam.*

Deux propositions particulières ne donnent aucune conclusion.

En effet, deux propositions particulières affir-

ment l'identité partielle des extrêmes et du moyen terme : mais rien ne dit que la partie dont on affirme l'identité du moyen terme soit ou ne soit pas la même pour les deux extrêmes.

Ainsi des deux propositions : Quelques savants sont absurdes ; Quelques savants sont médisants, on ne peut conclure ni que tous les esprits absurdes soient médisants, ni que les esprits absurdes ne soient pas médisants.

Telles sont les règles dites des anciens.

II.

Voici les règles de Port-Royal.

1. Le moyen ne peut être pris deux fois particulièrement, mais doit être pris au moins une fois universellement.

« Car devant unir ou désunir les deux termes de la conclusion, il est clair qu'il ne le peut faire, s'il est pris pour deux parties différentes d'un même tout, parce que ce ne sera pas peut-être la même partie qui sera unie ou désunie de ces deux termes. Or, étant pris deux fois particulièrement, il peut être pris pour deux différentes parties du même tout, et par conséquent on n'en pourra rien con-

clure, au moins nécessairement ; ce qui suffit pour rendre un argument vicieux, puisqu'on n'appelle bon syllogisme, comme on vient de dire, que celui dont la conclusion ne peut être fausse, les prémisses étant vraies ; ainsi dans cet argument : Quelque homme est saint ; quelque homme est voleur : donc quelque voleur est saint, le mot d'homme étant pris pour diverses parties des hommes, ne peut unir voleur avec saint, parce que ce n'est pas le même homme qui est saint et qui est voleur.

II. Les termes de la conclusion ne peuvent point être pris plus universellement dans la conclusion que dans les prémisses.

« C'est pourquoi, lorsque l'un ou l'autre est pris universellement dans la conclusion, le raisonnement sera faux s'il est pris particulièrement dans les deux premières propositions.

« La raison est qu'on ne peut rien conclure du particulier au général (selon le premier axiome) ; car de ce que quelque homme est noir, on ne peut pas conclure que tout homme est noir.

III. On ne peut rien conclure de deux propositions négatives.

« Car deux propositions négatives séparent le sujet du moyen et l'attribut du même moyen. Or,

de ce que deux choses sont séparées de la même chose, il ne s'ensuit ni qu'elles soient, ni qu'elles ne soient pas la même chose. De ce que les Espagnols ne sont pas Turcs, et de ce que les Turcs ne sont pas chrétiens, il ne s'ensuit pas que les Espagnols ne soient pas chrétiens ; il ne s'ensuit pas aussi que les Chinois le soient, quoiqu'ils ne soient pas plus Turcs que les Espagnols.

IV. On ne peut prouver une conclusion négative par deux propositions affirmatives.

« Car de ce que les deux termes de la conclusion sont unis avec un troisième, on ne peut pas prouver qu'ils soient désunis entre eux.

V. La conclusion suit toujours la plus faible partie, c'est-à-dire que s'il y a une des deux propositions qui soit négative, elle doit être négative ; et s'il y en a une particulière, elle doit être particulière.

« La preuve en est que, s'il y a une proposition négative, le moyen est désuni de l'une des parties de la conclusion ; et partant il est incapable de les unir, ce qui est nécessaire pour conclure affirmativement.

« Et s'il y a une proposition particulière, la conclusion n'en peut être générale, car si la conclusion est générale affirmative, le sujet étant universel, il

doit aussi être universel dans la mineure, et par conséquent il en doit être le sujet, l'attribut n'étant jamais pris généralement dans les propositions affirmatives. Donc le moyen joint à ce sujet sera particulier dans la mineure; donc il sera général dans la majeure, parce que autrement il serait deux fois particulier; donc il en sera le sujet, et par conséquent cette majeure sera aussi universelle. Et ainsi il ne peut y avoir de proposition particulière dans un argument affirmatif dont la conclusion est générale.

« Cela est encore plus clair dans les conclusions universelles négatives; car de là il s'ensuit qu'il doit y avoir trois termes universels dans les deux prémisses, suivant le premier corollaire. Or, comme il doit y avoir une proposition affirmative par la troisième règle, dont l'attribut est pris particulièrement, il s'ensuit que tous les autres trois termes sont pris universellement, et par conséquent les deux sujets des deux propositions, ce qui les rend universelles. Ce qu'il fallait démontrer.

VI. De deux propositions particulières, il ne s'ensuit rien.

« Car si elles sont toutes deux affirmatives, le moyen y sera pris deux fois particulièrement, soit qu'il soit sujet (par le deuxième axiome), soit qu'il

soit attribut (par le troisième axiome). Or, par la première règle, on ne conclut rien par un syllogisme dont le moyen est pris deux fois particulièrement.

« Et s'il y en avait une négative, la conclusion l'étant aussi (par la règle précédente), il doit y avoir au moins deux termes universels dans les prémisses. Donc il doit y avoir une proposition universelle dans ces deux prémisses, étant impossible de disposer en sorte trois termes en deux propositions où il doit y avoir deux termes pris universellement, que l'on ne fasse ou deux attributs négatifs, ce qui serait contre la troisième règle, ou quelqu'un des sujets universels, ce qui fait la proposition universelle. »

III.

Bossuet s'écarte peu du point de vue de Port-Royal. Néanmoins sa manière de présenter les choses est toujours digne d'attention.

Voici, d'après Bossuet, les six règles du syllogisme.

I. Le syllogisme n'a que trois termes.

« Cette règle est fondée sur la nature même du syllogisme, où nous avons vu qu'il n'y a de termes que le grand et le petit extrême, qui composent la conclusion, et le moyen qui les unit ou les désunit dans les deux prémisses. Ainsi, quatre termes dans un argument le rendent nul, parce qu'il n'y a point d'union entre les parties du syllogisme, ni pour affirmer, ni pour nier, et par conséquent point de conclusion.

II. Une des prémisses est universelle.

« Cela paraît encore, parce que nous avons vu que la force du raisonnement consiste dans une proposition qui en contienne une autre, et qui, par conséquent, soit universelle.

« De là, il s'ensuit la converse, que de pures particulières il ne se conclut rien.

III. Une des prémisses est affirmative.

« Car tout est désuni dans les négatives ; où il n'y a nulle liaison, il n'y a nulle conséquence.

« Nous avons vu que la force du syllogisme est dans le terme moyen qui se trouve dans la majeure avec le grand terme, et dans la mineure avec le

petit. Mais ce qui rend fort, tant pour produire une affirmative que pour produire une négative, c'est qu'il se trouve dans une affirmative; car, sans cela, il paraît que, n'étant uni avec aucun terme, il n'en pourrait désunir aucun, puisqu'il ne fait cette désunion qu'en s'unissant lui-même avec celui qu'il doit détacher de l'autre.

« Ainsi, un anneau qui doit détacher un autre anneau d'avec un tiers doit être uni avec celui qu'il doit détacher du tiers, puisqu'il ne peut s'en détacher qu'en l'entraînant avec lui. De là donc s'ensuit cette règle que nous proposons : De pures négatives il ne se conclut rien.

IV. Il n'y a rien de plus dans la conclusion que dans les prémisses.

« Parce qu'elle y est en vertu (virtuellement), et qu'on ne peut pas plus conclure que prouver; d'où il s'ensuit la cinquième règle :

V. La conclusion suit toujours la plus faible partie.

« C'est-à-dire, dès qu'il y a une prémisse particulière, la conclusion l'est aussi; et que si l'une des prémisses est négative, la conclusion le doit être.

« Autrement, la conclusion serait plus forte que les prémisses, qui, toutefois, doivent faire toute la

force du raisonnement; car il y a plus de force à affirmer qu'à nier, et plus de force à établir l'universel que le particulier. Si donc le terme moyen restreint le grand ou le petit terme dans les prémisses, il ne pourra plus conserver sa généralité dans la conséquence; et si le terme moyen exclut le grand ou le petit terme dans les prémisses, il n'y aura plus moyen de les unir dans la conséquence.

« Cette règle ne prouve pas seulement que dès là qu'une des prémisses est particulière, la conclusion le doit être; mais qu'elle ne peut pas être plus universelle qu'une des prémisses, parce que la restriction faite une fois dans l'une des deux dure encore dans la conclusion. Et cette règle s'étend non-seulement aux propositions, mais encore aux termes, qui ne peuvent jamais être plus pris universellement dans la conclusion que dans les prémisses; autrement on tomberait toujours dans l'inconvénient de conclure plus qu'on n'a prouvé.

VI. Le terme moyen doit être pris, du moins une fois, universellement.

« Elle suit des précédentes; et, premièrement, dans le syllogisme affirmatif, le terme moyen qui doit unir les deux autres en doit du moins contenir l'un, et par conséquent être universel.

« Et pour le syllogisme négatif, il n'y a point de force, si dans l'une des deux prémisses le terme moyen n'est nié du grand terme. Il doit donc être nécessairement l'attribut d'une négative ; d'où il s'ensuit, selon la nature des négatives, qu'il est pris universellement.

« Car nous avons vu que dans toutes les négatives, fussent-elles particulières, l'attribut est universel. Quelque prince n'est pas sage, ce n'est pas à dire quelque prince n'est pas quelqu'un des sages ; mais quelque prince n'est aucun des sages, est exclu entièrement de ce nombre.

« Faisons servir maintenant cette négative dans un syllogisme dont la conclusion soit « quelque prince n'est pas heureux ; »

« Tout heureux est sage ;

« Quelque prince n'est pas sage ;

« Donc, quelque prince n'est pas heureux. »

« Cette conclusion négative sépare tous les heureux d'avec le prince ; ce qui ne se pourrait pas si la mineure ne l'avait auparavant séparé de tous les sages.

« C'est donc une règle incontestable que le terme moyen doit être au moins une fois pris universellement ; autrement, on ne conclut rien. »

IV.

Euler (lettre xxxix) présente ces quatre règles du syllogisme :

I. De deux propositions négatives, on ne saurait tirer aucune conclusion.

« La raison en est évidente : car en posant P et Q pour les termes de la conclusion et M pour le moyen terme, si les deux prémisses sont négatives ; on dit que les notions P et Q sont, ou tout entières, ou en partie, hors de M ; or, de là on ne saurait rien conclure sur la convenance ou la disconvenance des notions P et Q. Par exemple, quoique je sache par l'histoire que les Gaulois n'étaient pas des Romains, et que les Celtes n'étaient pas des Romains non plus, cela ne me fournit aucun éclaircissement si les Gaulois ont été Celtes ou non. Ainsi deux prémisses négatives ne conduisent à aucune conclusion.

« Les deux prémisses ne sont aussi nulle part particulières toutes les deux ; et de là la Logique nous prescrit cette règle :

II. De deux propositions particulières on ne saurait tirer aucune conclusion.

« Ainsi, par exemple, de ce que quelques savants sont pauvres et quelques savants sont médisants, on ne saurait conclure ni que les pauvres sont médisants, ni qu'ils ne le sont point. Pour peu qu'on réfléchisse sur la nature d'une conséquence, on s'apercevra bientôt que deux prémisses particulières ne conduisent à aucune conclusion.

III. Si l'une des prémisses est négative, la conclusion doit aussi être négative.

« C'est la troisième règle qu'on trouve dans la Logique. Dès qu'on a nié quelque chose dans les prémisses, on ne saurait rien affirmer dans la conclusion; il y faut nier aussi absolument. Cette règle se trouve ouvertement confirmée par toutes les règles des syllogismes, dont j'ai démontré ci-dessus la justesse. »

En effet, dire qu'une des prémisses est négative, c'est dire que l'un des extrêmes ne convient pas non plus à l'autre extrême.

IV. Si l'une des prémisses est particulière, la conclusion doit aussi être particulière.

« C'est la quatrième règle que prescrit la Lo-

gique. Le caractère des propositions particulières étant le mot quelques-uns, dès qu'on parle seulement de quelques-uns dans l'une des prémisses, on ne saurait parler généralement dans la conclusion ; elle doit être restreinte à quelques-uns. Cette règle se trouve aussi confirmée par toutes les formes des syllogismes, dont la justesse est hors de doute.

Il est évident que si l'un des deux extrêmes ne convient au moyen terme que sous quelque rapport, pendant que l'autre extrême lui convient sous tous les rapports, les deux extrêmes ne se peuvent convenir que sous quelque rapport.

V.

Goudin, l'abréviateur de saint Thomas, ne pose aussi que quatre règles.

> I. Le syllogisme ne doit avoir que trois termes : le grand extrême, le petit extrême, et le moyen terme.

C'est en cela, dit-il, que consiste essentiellement le syllogisme. Et il faut bien noter que les termes

ne doivent être que trois, non-seulement quant au nombre des mots, mais aussi quant au sens. Car s'il y avait une équivoque dans l'un des termes, ce terme en représenterait deux, puisqu'il offre deux sens. Il y aurait donc quatre termes, et non plus trois. De même, une restriction ajoutée à l'un des termes dans l'une des trois propositions fait un terme de plus ; comme, par exemple, dans ce syllogisme :

Tout animal est sensible ;
Or le lion est un animal ;
Donc un lion mort est sensible.

Un *lion mort* est un quatrième terme différent du lion vivant dont parle la mineure.

II. Le moyen terme dans l'une des prémisses doit être pris universellement.

Ainsi ce syllogisme ne vaut pas :
Pierre est substance ;
Tout arbre est substance ;
Donc Pierre est un arbre.

Ce syllogisme est faux, parce que le moyen terme *substance* n'est pris universellement ni dans l'une ni dans l'autre prémisse.

La raison de cette règle, dit Goudin, est que le moyen terme, pris disjonctivement (partiellement),

est comme divisé en deux portions, devient multiple en quelque sorte, et ne demeure pas *un* formellement[1].

Alors il y a plus de trois termes, et l'axiome : « Deux choses identiques à une troisième sont iden« tiques entre elles, » ne s'applique pas.

III. Nul terme ne peut être pris universellement dans la conclusion, s'il n'est pas universellement dans les prémisses.

Si l'on dit :

Tout homme est substance ;

Tout homme est animal ;

Donc toute substance est animale,

le syllogisme est faux, parce que le terme *substance* est pris universellement dans la conclusion et n'était pris que partiellement dans les prémisses.

La raison de cette règle, dit Goudin, est que les extrêmes ne sont *un* entre eux que dans la limite où ils sont *un* avec le moyen terme. Si donc ils ne sont que partiellement unis au moyen terme, on n'en peut pas conclure qu'ils sont unis dans toute leur étendue.

[1] Goudin, t. I, p. 62.

IV. De deux propositions négatives, on ne peut rien conclure.

Ce syllogisme est faux :

Nul homme n'est pierre ;

Nul animal n'est pierre ;

Donc nul animal n'est homme.

La raison de cette règle est que si deux choses ne sont pas identiques à une troisième, on n'en saurait conclure ni qu'elles ne sont pas identiques entre elles, ni qu'elles le sont.

Les quatre autres règles des anciens, dit Goudin, se ramènent à celles-ci, qui suffisent pour discerner, parmi tous les modes possibles du syllogisme, les modes utiles et concluants.

VI.

Mgr l'évêque de Montauban [1] propose trois règles remarquablement bien formulées :

I. La majeure de tout syllogisme doit être universelle.

II. La mineure doit être affirmative.

III. La conclusion doit avoir la *qualité* de la majeure, et la *quantité* de la mineure.

Cette dernière règle signifie que la conclusion

[1] *Institutiones logicæ* de Mgr. l'évêque de Montauban.

doit être négative ou affirmative comme la majeure, et qu'elle doit avoir la même extension que la mineure. Si la mineure est particulière, la conclusion sera particulière aussi.

Ces règles supposent que le syllogisme donné est ramené d'abord au syllogisme parfait, ce qui est toujours possible, mais demande du travail ; tandis que les huit règles, dites des anciens, s'appliquent immédiatement à tout mode donné. Nous verrons ci-dessous que tout syllogisme, c'est-à-dire tout mode du syllogisme peut se ramener à la forme parfaite dont l'un des types est celui-ci :

Tout homme est mortel ;

Pierre est homme;

Donc Pierre est mortel.

Le syllogisme étant donc supposé ramené au mode parfait, voici comment il faut comprendre ces règles.

I. La majeure doit être universelle.

Car *la forme parfaite* prend pour majeure celle des deux prémisses qui est universelle ; mais l'une des deux prémisses doit être universelle, sans quoi les trois termes ne seraient pas comparables, et on ne pourrait en affirmer la convenance dans la conclusion. En effet, si les deux prémisses étaient par-

ticulières, l'une des deux affirmerait l'identité du moyen terme à un extrême *sous un certain rapport;* l'autre prémisse affirmerait l'identité de l'autre extrême au moyen terme *encore sous un certain rapport.* Comment déduire de là que les extrêmes sont identiques ? Mais si l'une des deux est universelle, c'est qu'elle affirme l'identité d'un extrême et du moyen terme sous tous les rapports; l'autre affirme l'identité du moyen terme et de l'autre extrême, ou sous tous les rapports, ou seulement sous un certain rapport. On en peut manifestement conclure que les deux extrêmes s'affirment l'un de l'autre ou sous tous les rapports ou du moins sous un certain rapport. Donc, puisque l'une au moins des deux prémisses doit être universelle, et que la forme parfaite prend pour majeure cette universelle, s'il n'y en a qu'une, il est clair que la majeure doit toujours être universelle.

II. La mineure doit être affirmative.

Sans quoi le syllogisme ne pourrait se conclure en aucun sens.

Soient en effet les deux prémisses :

Tout homme est mortel ;

Une plante n'est pas un homme.

Qu'en conclure ? Rien, car si la plante ne rentre

pas dans l'espèce humaine, dont tous les individus sont mortels, elle peut rentrer dans une autre catégorie d'êtres qui soient mortels, et la mineure ne dit ni si elle entre ni si elle n'entre pas dans cette autre catégorie.

Dans ce cas, l'une des deux prémisses compare l'un des extrêmes au moyen terme, l'autre prémisse ne le compare pas. Il est clair qu'on n'en peut conclure ni pour ni contre les convenances des deux extrêmes.

III. La conclusion doit être affirmative ou négative en même temps que la majeure. Elle doit être universelle ou particulière en même temps que la mineure.

En premier lieu, il est clair que si la conclusion affirmait ou niait en sens inverse de la majeure, elle serait en contradiction avec les prémisses. Si elle était particulière, quand la mineure est universelle, elle affirmerait moins que les prémisses; si elle était universelle quand la mineure est particulière, elle affirmerait plus que les prémisses.

VII.

Enfin, avons-nous dit, on a résumé davantage encore le nombre des règles.

Euler s'exprime ainsi touchant les modes du syllogisme : « Le fondement de toutes ces formes, dit-« il, se réduit à ces deux principes sur la nature « du contenant et du contenu : 1° Tout ce qui est « dans le contenu se trouve aussi dans le conte-« nant ; 2° Tout ce qui est hors du contenant se « trouve aussi hors du contenu [1]. »

Ces deux principes reviennent aux deux principes que, dans la philosophie de saint Thomas, Goudin formule ainsi : « 1° Quæ sunt eadem uni « tertio sunt eadem inter se ; 2° Quorum unum est « idem uni tertio, aliud vero non est idem, non « possunt esse eadem inter se [2]. »

Il est manifeste que ce principe : « Deux choses « identiques à une troisième sont identiques entre « elles, » ne s'entend pas nécessairement de l'identité totale des trois termes, quoiqu'il s'applique aussi à ce syllogisme que l'on appelle syllogisme par substitution. La forme de ce syllogisme est A = C or B = C donc A = B. Dans ce cas il s'agit

[1] Euler. IIe partie, lettre XXXVI.

[2] Deux choses identiques à une troisième sont identiques entre elles. Si, de deux choses, l'une est identique à une troisième, et l'autre non, les deux premières ne peuvent être identiques entre elles.

de trois termes totalement identiques, qui s'affirment l'un de l'autre dans toute leur extension.

Mais sauf ce cas particulier, le syllogisme est déductif et l'identité des trois termes n'est que partielle ; il est de cette forme : B est une espèce du genre A : or, l'individu C est de l'espèce B ; donc C est du genre A. L'individu C a bien toute la *compréhension* de l'espèce B et toute celle du genre A, mais il n'a pas toute *l'extension* de l'espèce, et encore moins toute celle du genre.

Tout nègre est homme ;

Pierre est nègre ;

Donc Pierre est homme.

L'individu a toute la compréhension de l'espèce et du genre ; il a tous les attributs, tous les caractères de l'humanité, mais il n'est pas tout le genre humain. Il est identique par la compréhension à l'idée d'homme : il renferme toute l'idée de l'humanité. Mais par l'extension il est partie du *contenu*, espèce noire, laquelle fait partie du *contenant*, l'humanité.

Ce principe de l'identité des termes rentre donc dans le principe d'Euler relativement à la nature du contenant et du contenu.

Or, c'est précisément aussi la règle de Port-Royal, qu'on appelle quelquefois la règle des modernes :

« L'une des prémisses contient la conclusion et « l'autre le fait voir. »

Le xe chapitre de la IIIe partie de la Logique de Port-Royal porte ce titre : « Principe général par « lequel, sans aucune réduction aux figures et aux « modes, on peut juger de la bonté ou du défaut « de tout syllogisme. »

« Comme il n'y a point d'apparence, dit Port-Royal, que notre esprit ait besoin de cette réduction pour faire ce jugement, cela a fait penser qu'il fallait qu'il y eût des règles plus générales, sur lesquelles même les communes fussent appuyées, par où l'on reconnût plus facilement la bonté ou le défaut de toutes sortes de syllogismes. Et voici ce qui est venu dans l'esprit :

« Lorsqu'on veut prouver une proposition dont la vérité ne paraît pas évidemment, il semble que tout ce qu'on a à faire soit de trouver une proposition plus connue qui confirme celle-là, laquelle, pour cette raison, on peut appeler la proposition *contenante*. Mais parce qu'elle ne la peut pas contenir expressément et dans les mêmes termes, puisque si cela était elle n'en serait point différente, et ainsi elle ne servirait de rien pour la rendre plus claire, il est nécessaire qu'il y ait encore une autre proposition qui fasse voir que celle que nous avons

appelée *contenante* contient en effet celle que l'on peut prouver. Et celle-là se peut appeler *applicative.*

« Il n'est pas difficile de montrer que toutes les règles que nous avons données ne servent qu'à faire voir *que la conclusion est contenue dans l'une des premières propositions*, *et que l'autre le fait voir,* et que les arguments ne sont vicieux que quand on manque à observer cela, et qu'ils sont toujours bons quand on l'observe. Car toutes les règles se réduisent à deux principales, qui sont le fondement des autres : l'une que *nul terme ne peut être plus général dans la conclusion que dans les prémisses.* Or, cela dépend visiblement de ce principe général, que les prémisses doivent contenir la conclusion ; ce qui ne pourrait être, si le même terme était dans les prémisses et dans la conclusion. Car le moins général ne contient pas le plus général, *quelque homme* ne contient pas *tout homme.*

« L'autre règle générale est que *le moyen doit être pris au moins une fois universellement ;* ce qui dépend encore de ce principe, que *la conclusion doit être contenue dans les prémisses.* Car, supposons que nous ayons à prouver que *quelque ami de Dieu est pauvre*, et que nous nous servions

pour cela de cette proposition : *quelque saint est pauvre*, je dis qu'on ne verra jamais évidemment que cette proposition contient la conclusion, que par une autre proposition où *le moyen*, qui est *saint*, soit pris universellement. Car il est visible qu'afin que cette proposition, *quelque saint est pauvre*, contienne la conclusion, *quelque ami de Dieu est pauvre*, il faut, et il suffit, que le terme *quelque saint* contienne le terme *quelque ami de Dieu*, puisque pour l'autre elles l'ont commun. Or, un terme particulier n'a point d'étendue déterminée, et il ne contient certainement que ce qu'il enferme dans sa compréhension et dans son idée.

« Et par conséquent, afin que le terme *quelque saint* contienne *quelque ami de Dieu*, il faut que *ami de Dieu* soit contenu dans la compréhension de l'idée de *saint*.

« Or, tout ce qui est contenu dans la compréhension d'une idée en peut être universellement affirmé; tout ce qui est enfermé dans la compréhension de l'idée de triangle peut être affirmé de tout triangle ; tout ce qui est affirmé dans l'idée d'homme peut être affirmé de tout homme. Et, par conséquent, afin que *ami de Dieu* soit enfermé dans l'idée de *saint*, il faut que tout saint soit ami

de Dieu. D'où il s'ensuit que cette conclusion, *quelque ami de Dieu est pauvre*, ne peut être contenue dans cette proposition, *quelque saint est pauvre*, où le moyen *saint* est pris particulièrement, qu'en vertu d'une proposition où il soit pris universellement, puisqu'elle doit faire voir qu'un ami de Dieu est contenu dans la compréhension de l'idée de saint. C'est ce qu'on ne peut montrer qu'en affirmant *ami de Dieu* de *saint* pris universellement, *tout saint est ami de Dieu*. Et, par conséquent, nulle des prémisses ne contiendrait la conclusion, si le moyen étant pris particulièrement dans l'une des propositions, il n'était pris universellement dans l'autre. Ce qu'il fallait démontrer. »

C'est ce principe très-simple qu'Euler a exprimé dans les termes que nous avons déjà cités, et qu'il a rendu sensible par des figures géométriques appliquées à chaque mode du syllogisme[1].

[1] Voyez les lettres 103 et suiv.

VIII.

En pesant bien toutes ces règles, il est visible qu'en effet on les peut toutes ramener à une seule : mais la formule de Port-Royal, qui est vraie, n'est, ce me semble, ni assez simple ni assez précise : *Il faut que l'une des deux prémisses renferme la conclusion, et que l'autre le fasse voir.* Cette règle, évidemment, en renferme encore deux, dont la seconde n'est pas une règle, mais seulement une condition qui doit être remplie, ce qu'il s'agit précisément de vérifier par quelque règle. En pratique, ce qu'il y a de mieux, ce sont encore les huit règles des anciens. Mais si l'on veut ramener la théorie à une idée, à une formule unique, il semble que la plus simple et la plus précise de toutes est celle-ci :

Tres unum sint.

Le syllogisme est toujours bon si ses termes observent cette loi, et toujours mauvais s'ils la violent.

En effet, si cette loi est observée, les quatre

règles de Goudin et les huit règles d'Aristote, et par conséquent toutes les autres sont satisfaites

D'abord la formule *tres unum sint* n'est que l'énoncé même de la première et de la quatrième règle de Goudin : 1° *qu'il n'y ait que trois termes,* et 2° *que les deux prémisses ne soient pas négatives.* Qu'est-ce en effet que deux prémisses négatives ? C'est l'affirmation de la *non identité* des deux extrêmes, au moyen terme : dans ce cas, les trois termes ne sont pas un.

Ainsi la formule *tres unum sint* est bien l'énoncé même des règles première et quatrième de Goudin. Quant à la seconde règle de Goudin, qui est *que le moyen terme doit être pris du moins une fois universellement,* les termes, dit Goudin, sont *quatre,* quand cette règle est violée. Mais alors aussi les deux extrêmes, n'étant plus comparés à un seul et même terme, ne sont plus *un* non plus. Les termes donc alors ne sont ni *trois* ni *un.* Donc, quand on en peut dire *tres unum sint,* cette deuxième règle est observée. Enfin la troisième règle, *qu'aucun terme ne peut avoir plus d'étendue dans la conclusion que dans les prémisses,* rentre encore dans notre formule. Car lorsqu'un terme a plus d'étendue dans la conclusion que dans les prémisses, il est clair, selon Goudin encore, que c'est un qua-

trième terme, ou, ce qui revient au même, un terme qui diffère dans la conclusion de ce qu'il était dans les prémisses. Donc, en effet, la formule *tres unum sint* renferme rigoureusement toutes les règles du syllogisme.

CHAPITRE III.

CRITIQUE DES MODES DU SYLLOGISME.

I.

Telles sont les règles du syllogisme. Il s'agit maintenant d'appliquer ces règles.

Nous avons dit qu'il y a soixante-quatre modes possibles du syllogisme, dans chaque figure syllogistique; mais la plupart de ces modes, mécaniquement possibles, ne sont point concluants, sont inutiles ou impossibles rationnellement.

Essayons de les discerner par les règles qui viennent d'être exposées.

Il y a, disions-nous, les quatre espèces de propositions désignées par les lettres a, e, i, o. Ces

quatre lettres arrangées trois à trois donnent les soixante-quatre combinaisons qui suivent, à chacune desquelles nous joignons sa critique. Cette critique est un travail que tout élève de philosophie doit faire par lui-même, plusieurs fois, d'abord par les huit règles des anciens, puis par les quatre de Goudin, puis par la formule *tres unum sint*. Pour suivre cette dernière voie, il faut ainsi poser la question : En quoi cette forme montre-t-elle, par elle-même, que les termes ne peuvent être trois et un ?

Rien de plus facile que d'opérer l'exclusion par les règles des anciens, si on les sait par cœur. Dans le tableau suivant, nous mettons après chaque mode la règle qu'il viole, et le mot *bon* s'il n'en viole aucune.

a a a Bon, car il ne viole aucune des huit règles.
a a e Ambæ affirmantes nequeunt generare negantem.
a a i Bon.
a a o Ambæ affirmantes nequeunt generare negantem.
a e a Pejorem sequitur semper conclusio partem.
a e e Bon.
a e i Pejorem sequitur semper conclusio partem.
a e o Ne viole aucune règle ; mais est inutile, parce qu'ici le petit terme, qu'il soit sujet ou attribut de la mineure, est pris universellement dans les prémisses. Il doit donc être pris aussi universellement dans la conclusion, et ne peut dès lors être sujet d'une proposition particulière.

a	i	a	Pejorem sequitur semper conclusio partem.
a	i	e	*Idem et aussi* ambæ affirmantes, etc.
a	i	i	Bon.
a	i	o	Ambæ affirmantes nequeunt generare negantem.
a	o	a	Pejorem sequitur semper conclusio partem.
a	o	e	*Idem.*
a	o	i	*Idem.*
a	o	o	Bon.
e	e	e	Utraque si præmissa neget, nihil inde sequetur.
e	e	a	*Idem.*
e	e	i	*Idem.*
e	e	o	*Idem.*
e	a	a	Pejorem sequitur semper conclusio partem.
e	a	e	Bon.
e	a	i	Pejorem sequitur semper conclusio partem.
e	a	o	Bon.
e	i	a	Pejorem sequitur semper conclusio partem.
e	i	e	*Idem.*
e	i	i	*Idem.*
e	i	o	Bon.
e	o	a	Utraque si præmissa neget, nihil inde sequetur.
e	o	e	*Idem.*
e	o	i	*Idem.*
e	o	o	*Idem.*
i	i	i	Nil sequitur geminis ex particularibus unquam.
i	i	a	*Idem.*
i	i	e	*Idem.*
i	i	o	*Idem.*
i	a	a	Pejorem sequitur semper conclusio partem.
i	a	e	*Idem.*
i	a	i	Bon.
i	a	o	Ambæ affirmantes nequeunt generare negantem.
i	e	a	Pejorem sequitur semper conclusio partem.
i	e	e	*Idem.*
i	e	i	*Idem.*

i	e	o	Latius hunc quam præmissæ conclusio non vult. Impossible, parce qu'ici le grand terme, soit sujet, soit attribut de la majeure, y est pris particulièrement. Donc il ne peut être attribut de la conclusion négative, qui prend son attribut toujours universellement.
i	o	a	Nil sequitur geminis ex particularibus unquam.
i	o	e	*Idem.*
i	o	i	*Idem.*
i	o	o	*Idem.*
o	o	o	Utraque si præmissa neget, nihil inde sequetur.
o	o	a	*Idem.*
o	o	e	*Idem.*
o	o	i	*Idem.*
o	a	a	Pejorem sequitur semper conclusio partem.
o	a	e	*Idem.*
o	a	i	*Idem.*
o	a	o	Bon.
o	e	a	Utraque si præmissa neget, nihil inde sequetur.
o	e	e	*Idem.*
o	e	i	*Idem.*
o	e	o	*Idem.*
o	i	a	Nil sequitur geminis ex particularibus unquam.
o	i	e	*Idem.*
o	i	i	*Idem.*
o	i	o	*Idem.*

Les exclusions ainsi opérées, nous voyons qu'il reste dix modes qui peuvent être concluants : ce sont les modes :

a a a
a a i
a e e

a i i
a o o
a a e
e a o
e i o
i a i
o a o

Il y aurait donc dix modes dans chaque figure, c'est-à-dire quarante modes en tout. Mais nous allons voir que chaque figure, à son tour, exclut, en ce qui la concerne, plusieurs modes, ce qui réduit encore le nombre des modes concluants.

II.

La première figure, celle où le moyen terme est deux fois attribut (*Præ, Præ*), exclut par cela même les modes composés de deux prémisses affirmatives, puisque, dans ce cas, le moyen terme serait pris deux fois particulièrement, l'attribut d'une proposition affirmative étant toujours pris particulièrement. Cette figure exclut encore les modes dont la majeure est particulière, parce qu'alors le grand extrême sujet de la majeure, est particulier. Mais,

ce grand extrême qui est toujours l'attribut de la conclusion, laquelle est ici négative, y sera donc pris *généralement*, comme tout attribut de proposition négative. Donc alors ce terme serait général dans la conclusion et particulier dans les prémisses, ce qui pèche contre la règle :

Latius hunc quam præmissæ conclusio non vult.

Enfin cette figure exclut encore la forme e a o, parce que le petit terme, qui est sujet de la mineure, y est universel et ne doit point être pris particulièrement dans la conclusion ; la conclusion conclurait trop peu. Donc il reste, comme modes valables, pour cette figure :

a e e
e a e
a i i
o a o

La seconde figure ou le moyen terme est deux fois sujet, exclut tous les modes dont la mineure est négative ; car alors la conclusion est négative, et la majeure affirmative. Dès lors le grand extrême, qui est attribut des deux, serait pris particulièrement dans les prémisses et généralement dans la conclusion, ce qui est impossible.

Latius hunc quam præmissæ conclusio non vult.

Mais puisque, dans cette figure, la mineure est toujours affirmative, et que le petit terme en est l'attribut, et que l'attribut d'une affirmative est toujours pris particulièrement, il est clair que les conclusions de cette figure ne peuvent être que particulières.

Excluant donc les mineures négatives et les conclusions générales, il reste six modes.

a	a	i
a	i	i
e	a	o
e	i	o
i	a	i
o	a	o

La troisième figure (première forme), celle où le moyen terme est sujet de la majeure et attribut de la mineure, exclut, par cela même, les modes dont la majeure est particulière, ou dont la mineure est négative. Car d'abord, si la mineure est négative, la conclusion l'est aussi ; le grand extrême, qui en est l'attribut, y est donc pris universellement; mais il n'était pris que particulièrement dans la majeure, qui ne peut être qu'affirmative. Donc le syllogisme pécherait contre la règle qui défend de conclure du particulier au général.

Latius hunc quam præmissæ conclusio non vult.

En second lieu, si la majeure est particulière, le moyen terme, qui en est le sujet, y est pris particulièrement; dès lors, la mineure étant affirmative, il y est encore pris particulièrement, comme attribut d'une proposition affirmative : il n'est donc pas pris universellement dans les prémisses, ce qui viole la règle :

> Aut semel aut iterum medius generaliter esto.

La première de ces deux règles rejette a e e, et a o o; la seconde i a i, et o a o. Mais de plus, puisque dans a, a, i, aussi bien que dans e, a, o, le petit terme est sujet d'une mineure universelle, il peut et par conséquent doit être pris universellement dans la conclusion. Donc il reste les quatre modes :

a a a
a i i
e a e
e i o

La troisième figure (seconde forme), où le moyen terme est attribut de la majeure et sujet de la mineure, exclut les modes dont la majeure étant affirmative, la mineure est particulière. Car alors le moyen terme est pris particulièrement dans la majeure affirmative dont il est l'attribut, et encore

particulièrement dans la mineure particulière, dont il est le sujet, ce qui pèche contre la règle :

Aut semel aut iterum medius generaliter esto.

Ceci rejette les deux formes a i i, a o o.

Cette figure exclut encore les formes dont la conclusion est générale quand la mineure est affirmative ; car le petit terme, attribut de la mineure affirmative, y est pris particulièrement : il ne peut donc pas être pris généralement dans la conclusion.

Ceci exclut les deux modes a a a, e a e ; de plus le mode o a o est exclu, parce que le grand extrême, sujet de la majeure, y est pris particulièrement : donc il ne peut être pris généralement dans la conclusion comme attribut d'une proposition négative.

Il reste donc les cinq modes :

a a i
a i i
a e e
e a o
e i o

Ainsi la première figure nous donne les quatre modes suivants :

e a e
a e e

e i o
a o o

La deuxième, les six modes :

a a i
e a o
i a i
a i i
o a o
e i o

La troisième (1re forme), les quatre modes :

a a a
e a e
a i i
e i o

La troisième (2e forme), les cinq modes :

a a i
a e e
i a i
e a o
e i o

Par où l'on voit qu'il y a en tout dix-neuf modes ou dix-neuf espèces de syllogismes, sur lesquels on peut faire les remarques suivantes.

Il n'y a que cinq modes qui ne renferment que des propositions universelles. Les quatorze autres en renferment de particulières.

Il y a sept modes qui concluent affirmativement; il y en a douze qui concluent négativement.

Un seul mode (a, a, a) présente une conclusion affirmative universelle. C'est le seul aussi où les trois termes soient égaux, c'est-à-dire aient la même quantité et la même qualité. Il n'y a que cette forme unique qui soit composée de la même lettre trois fois répétée.

Quatre ont une conclusion négative universelle; six, une conclusion affirmative particulière; huit, une conclusion négative particulière.

Sur quoi l'on pourrait remarquer, en se rappelant ce vers :

Pejorem sequitur semper conclusio partem,

qu'en effet, les pires conclusions sont et doivent être plus nombreuses. La conclusion affirmative absolue est unique.

Mais il y a, sur les dix-neuf modes du syllogisme, une remarque plus importante à faire; c'est que ces dix-neuf modes ne sont en effet que des modes, c'est-à-dire des formes extérieures, qui, quant au sens, se réduisent à un moindre nombre. Ainsi, par exemple, tous les modes à conclusion négative générale se réduisent et se ramènent à un seul mode, le mode e a e. Tous les modes à conclusion affirmative particulière, excepté un, a a i

(de la troisième figure, deuxième forme), se réduisent à un seul, le mode a i i.

Tous les modes à conclusion négative particulière, excepté deux, se réduisent au mode e i o. De sorte qu'au fond, sauf les trois exceptions dont nous verrons le sens, et qui rentrent sous la loi d'un autre point de vue, il n'y a que quatre syllogismes, selon les quatre conclusions possibles : affirmative universelle, négative universelle, affirmative particulière, ou négative particulière.

Chaque mode se ramène, par une opération appelée en Logique *réduction des syllogismes,* à l'un des quatre modes a a a, e a e, a i i, e i o, qui sont appelés modes parfaits, nous verrons pourquoi.

Mais avant d'expliquer tout ceci, nous réclamons l'attention entière des élèves de philosophie qui liront ces pages. Nous les engageons fort à ne les point passer et à ne pas se laisser effrayer par les signes ou termes algébriques dont cette partie de la Logique est hérissée. Nous les prions de considérer que leurs condisciples qui étudient l'algèbre s'occupent fort sérieusement, pendant cinq ans de leur vie, et parfois plus, de combinaisons et d'opérations sur les lettres a, b, c, x et y; opérations qui ne sont ni plus ingénieuses ni plus parfaite-

ment exactes, et, très-souvent, en rien plus applicables que les combinaisons logiques dont il s'agit. Pourquoi donc ne consacrerait-on pas huit jours, dans sa vie, à connaître l'ingénieux artifice du syllogisme ? C'est que l'algèbre est à la mode, et que la Logique n'y est pas. Il n'y a pas aujourd'hui d'écolier qui ne sache se moquer d'un Barbara et d'un Baroco ; mais il n'en est aucun qui n'incline la tête avec respect devant un x ou un y. On admire a + b, et l'on méprise a, e, i, o.

Mais les écoliers, et j'en sais d'assez savants pour cela, nous répondront peut-être que, par l'algèbre, l'esprit humain a découvert la loi de la gravitation universelle, tandis que le syllogisme ne découvre rien.

A quoi nous répondrons nous-même que l'algèbre et le syllogisme sont la même chose, et que par conséquent le syllogisme a découvert tout ce qu'a découvert l'algèbre. C'est ce que nous pourrions prouver en appliquant précisément le syllogisme en forme au problème de la gravitation universelle, et en montrant que la belle découverte de Newton se déduit des découvertes de Képler, par voie d'identité. Mais sans donner ici ces formules syllogistiques, nous recommandons ce travail à tous ceux qui voudront s'exercer au raisonnement.

Qu'ils prennent les trois lois de Képler et qu'ils en déduisent, par syllogismes mis en forme, la loi de l'attraction. Cela est évidemment possible, puisque cette déduction a été opérée par voie d'équations algébriques, c'est-à-dire par voie d'identité, en d'autres termes, par voie syllogistique. Bien entendu que, dans le fait, Newton n'a procédé ni par algèbre ni par syllogisme. Il n'a pas déduit, il a réellement découvert. Mais il eût pu déduire ; et il a pu et dû vérifier son illumination soudaine par déduction.

III.

Les dix-neuf modes du syllogisme, leurs rapports, leur division en figure, et la manière de réduire chacun d'eux, ont été formulés et mnémonisés en quatre vers latins très-ingénieusement composés. On a pris les voyelles exprimant les dix-neuf modes utiles, on y a ajouté des consonnes pour en former des mots ; on a calculé ces consonnes de telle manière qu'elles indiquassent celui des quatre modes parfaits auquel chaque mode dérivé se rapporte, et de plus, l'opération ou les

opérations à effectuer pour réduire chaque mode. Enfin on a mis le tout en vers latins pour faciliter la mémoire.

Ces vers, composés par les logiciens scolastiques, ont été modifiés par Port-Royal, puis par d'autres Logiques modernes. Nous y introduisons nous-même une modification dont nous rendrons compte, et qui consiste surtout à changer l'ordre des figures.

Voici ces vers, après toutes ces modifications :

I. Cesare, Camestres, Festino, Baroco. II. — Darapti, Felapton, Disamis, Datisi, Bocardo, Ferison.
III[1] — Barbara, Celarent, Darii, Ferio. III[2] — Bamalipton Camentes, Dimatis, Fresapno, Fresisonorum.

Dans ces vers, où sont distinguées les trois figures et les deux formes de la troisième, il faut remarquer que tous les mots commencent par l'une des quatre lettres B, C, D, F, qui sont les initiales des quatre modes parfaits, *Barbara, Celarent, Darii, Ferio*. Chaque mode se réduit à celui des quatre modes parfaits dont il porte l'initiale. Mais comment ?

La réduction des modes est fondée sur ce principe algébrique évident, qu'on ne change pas une équation en changeant de place ses deux membres.

Si A = B, il s'ensuit que B = A. C'est le principe de la conversion des propositions, que nous avons expliqué ci-dessus.

Étant donnée une proposition quelconque, on peut toujours, par les règles que nous avons déjà données, et dont on se rappelle la formule, *convertir* cette proposition, sans en ôter la vérité, sans changer sa valeur, sans augmenter l'étendue de son affirmation.

Les règles de la conversion, nous l'avons vu, sont renfermées dans ces deux vers :

> Feci Simpliciter convertitur : Eva Per accid.
> Alto per Contrap. sic fit conversio tota.

Ces vers signifient que la négative universelle et l'affirmative particulière se convertissent simplement ; que la négative universelle se convertit aussi par accident, ainsi que l'affirmative universelle ; que l'affirmative universelle se convertit aussi par contra-position, ainsi que la négative particulière.

Remarquez les lettres S, P, C, initiales des trois manières de convertir les propositions. Ces lettres, placées dans les mots qui nomment les modes, signifient que la proposition désignée par la voyelle qui précède doit être convertie, soit simplement (S), soit par accident (P), soit par contra-position

(C). Ainsi le mode *Camestres* se réduit au mode parfait *Celarent*, de même initiale, en convertissant simplement la mineure et la conclusion.

Quant à la lettre m, elle indique que, dans le mode où elle se trouve, la majeure et la mineure doivent être transposées, la majeure devenant la mineure et réciproquement.

Ces opérations sont indiquées par ces deux vers :

S vult simpliciter verti ; P vero per accid.
M vult transponi ; C per impossibile duci.

La quatrième opération (désignée par C), qui ne se rencontre que deux fois, savoir dans les modes *Baroco* et *Bocardo*, signifie que le mode, quoique concluant, est *irréformable*, comme disaient les anciens logiciens, c'est-à-dire qu'il ne peut être transformé directement dans l'un des modes parfaits ; mais qu'il peut y être ramené indirectement, de manière à donner, dans ce mode, une conclusion par l'absurde.

IV.

Nous comprendrons mieux tout ceci, et le sens de ces exceptions, en discutant les raisons qui ont

porté les logiciens de Port-Royal à modifier les noms de quelques modes, et à admettre quatre figures au lieu de trois qu'admettaient les anciens. Nous y ajouterons les raisons qui nous portent nous-même à modifier encore deux de ces noms, et à admettre, comme les anciens, trois figures, en distinguant toutefois les deux groupes, qui composent l'une d'elles, d'une manière plus tranchée que ne le font les anciens logiciens.

Les anciens vers étaient ceux-ci :

1re *Figure.*

Barbara Celarent Darii, Ferio —— Baralipton
Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisesomorum.

2e *Figure.*

Cesare, Camestres, Festino, Baroco

3e *Figure.*

Darapti,
Felapton, Disamis, Datisi, Bocardo, Ferison.

Ces quatre vers ne diffèrent de ceux que nous avons présentés que par l'ordre des figures, ce qui importe peu, et par le changement de cinq mots.

Ces cinq mots sont *Baralipton, Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisesomorum.* Ils ont été modifiés par Port-Royal, et ne peuvent en effet être maintenus : ils forcent les choses, par la volonté arrêtée de maintenir simplement les trois figures posées par Aristote.

Éclaircissons d'abord ce point. Aristote n'admet que trois figures. Galien en pose quatre. La plupart des auteurs, jusqu'à Port-Royal, n'en admettent que trois. La Logique de Port-Royal, suivie en cela par Euler, en distingue quatre, mais sans attacher d'importance à ce changement. Bossuet n'en compte que trois. L'existence de ce petit débat est assez étrange, si l'on considère que c'est ici comme une question d'algèbre, où il ne s'agit en quelque sorte que de constater des faits de calcul. Du reste, la question n'est pas sans quelque intérêt spéculatif.

Ceux qui disent qu'il y a quatre figures ont pour eux le fait extérieur que nous venons d'étudier, savoir que sur les dix modes concluants, chacune des quatre positions possibles du moyen terme dans les prémisses en exclut, pour sa part, un certain nombre, et que, par conséquent, il n'y a pas deux de ces positions qui reviennent au même absolument.

Ceux qui disent qu'il n'y a que trois figures prétendent que ce qui importe, dans la position du moyen terme, est de savoir s'il est pris, dans les prémisses, deux fois comme sujet, ou deux fois comme attribut ; mais qu'il n'importe pas de distinguer celle des deux prémisses dans laquelle le

moyen terme est ou sujet ou attribut ; qu'en effet, cette distinction n'amène pas des modes essentiellement distincts des premiers. Ces nouveaux modes ne sont que des modes indirects de la première figure, dont on a changé la majeure en mineure, ou dont on a converti la conclusion, ce qui a changé la majeure en mineure.

Mais, d'une part, il est impossible de dire, comme les anciens, que ces deux groupes sont simplement la même figure. Pour arriver à cette assertion, on a été obligé d'introduire deux modes, dont l'un est inutile, l'autre impossible. Tels sont les deux modes a e o, i e o, *Fapesmo et Frisesomorum*[1].

I, e, o est évidemment un mode impossible. Nous l'avons rejeté comme tel dans la critique générale des modes, parce que la majeure étant affirmative particulière, le grand extrême, qu'il soit sujet ou attribut de la majeure, y est pris particulièrement, soit comme sujet d'une proposition par-

[1] Quatuor primæ voces (Goudin, p. 63) designant quatuor modos *directos* primæ figuræ, qui sunt omnium perfectissimi ; quinque sequentes voces designant quinque modos *indirectos* primæ figuræ, qui oriuntur ex quatuor primis, invertendo solum conclusionem.

Excipitur *Fapesmo*, qui non oritur ex aliis, sed ex combinatione universalis affirmativæ et universalis negativæ, quæ combinatio directe quidem nihil concludit, indirecte tamen, convertendo conclusionem universalem in particularem, potest concludere.

ticulière, soit comme attribut d'une proposition affirmative. Donc il ne peut être pris universellement dans la conclusion, qui, étant négative, a toujours un attribut universel. A, e, o est un mode inutile, quoique possible, car le petit extrême se trouve ici ou attribut ou sujet de e, universelle négative; il est donc pris universellement dans les deux cas. Alors pourquoi ne le prendre que particulièrement dans la conclusion o, puisqu'on peut le prendre universellement? De plus, d'où vient ce même mode a e o? Les autres viennent des quatre modes parfaits en convertissant seulement la conclusion, dit Goudin, excepté a e o, lequel est formé d'un mode déjà rejeté, comme non concluant, que l'on reprend ici, on ne sait pourquoi.

C'est donc forcer les choses que de ne vouloir admettre que trois figures simplement. Il faut dire qu'il y en a trois, dont l'une a deux formes et se compose de deux groupes distincts. C'est ce qu'on appelle en effet les modes *directs* et les modes *indirects* de cette figure. Cette distinction est excellente. Mais pourquoi changer la forme de ces mots indirects qui est réellement:

a a i
a e e
i a i

e a o
e i o

et en faire :

a a i
e a e
a i i
a e o
i e o

Ce qui ne les ramène pas même à la forme voulue?

C'est pour cela que Port-Royal propose ces cinq mots :

Barbari, Calentes, Dibatis, Fespamo, Fresisom.

Mais outre que ces cinq mots, ainsi faits, mettent une lacune dans les quatre vers mnémoniques, ils n'expliquent point l'opération à exécuter pour les réduire. C'est pourquoi un logicien moderne propose ces mots :

Bamalipton
Camentes, Dimatis, Fresamno, Fresisomorum.

Pour nous, nous avons proposé, comme on l'a vu, les mots :

Bamalipton
Camentes, Dimatis, Fresapno, Fresisonorum.

La dernière forme, selon nous, indique d'une manière plus nette l'opération à faire pour réduire le mode donné au mode parfait.

V.

Mais il faut faire comprendre plus clairement, par des exemples, l'opération appelée *réduction des syllogismes*, ce qui précisera encore cette théorie des modes.

Nous disons que, sauf trois exceptions qui seront expliquées, et où la réduction n'est qu'indirecte, chaque mode se réduit directement à l'un des quatre modes parfaits de même conclusion qui sont :

Barbara, Celarent, Darii, Ferio.

En général, les réductions s'opèrent de la manière la plus simple, en effectuant les opérations indiquées par les trois lettres S. P. M.

Soit, par exemple, à réduire le mode *Camentes*.

L'initiale de ce mode montre d'abord qu'il se réduit à *Celarent*. Il n'y a qu'une opération à faire, c'est celle qu'indique la lettre *s* placée après l'*e* qui désigne la conclusion. *S* indique qu'il faut la convertir simplement. Mais si on convertit la conclusion, c'est mettre l'attribut à la place du sujet et

réciproquement, en d'autres termes, c'est faire du grand extrême le petit extrême et réciproquement : dès lors, par cela même, c'est changer la majeure en mineure et réciproquement, puisque la majeure est celle des prémisses qui contient le grand extrême et la mineure celle qui contient le petit.

Dès lors, *Camentes* devient *Celarent*. L'*m*, d'ailleurs, indique qu'il faut transposer les prémisses. Cela fait double emploi, si l'on veut, puisque par cela même que l'on convertit la conclusion, on retourne les prémisses. L'*m* n'indique plus ici que le simple changement local des deux propositions, qui avant ce changement ont déjà changé de rôle.

Exemple.

Ca Tout mal de cette vie est un mal passager
men Aucun mal passager n'est à craindre
tes. Donc nul mal à craindre n'est un mal de cette vie.

Retournez cette conclusion, ce qui ne peut changer en rien sa vérité, ni l'étendue de son affirmation, et il vient cette proposition, qui est nécessairement vraie si l'autre l'était :

Nul mal de cette vie n'est à craindre.

Mais dès lors ce qui était le grand extrême, *mal*

de cette vie, devenant petit extrême, par cela même, la majeure de l'ancien syllogisme devient la mineure du second, lors même qu'on ne changerait pas l'ordre où on l'énonce. Réciproquement pour la mineure. Donc le syllogisme est devenu de la forme *Celarent,* et pour l'énoncer dans la forme ordinaire, la majeure en avant, il vient :

Ce Aucun mal passager n'est à craindre
la Tout mal de cette vie est un mal passager
rent. Donc nul mal de cette vie n'est à craindre.

Remarquez combien la conclusion du mode parfait *Celarent* est claire et directe, pendant que celle du mode indirect *Camentes* est inattendue et peu naturelle, quoique vraie. Mais l'esprit, comme naturellement, cherche à la retourner pour avoir l'autre.

Soit à réduire le mode *Fresapno.*

L'initiale indique qu'il se réduit à *Ferio. S* montre qu'il faut convertir simplement la majeure ; *p,* qu'il faut convertir partiellement la mineure ; *a* dès lors devient *i*, ce qui donne le type *e i o*, *Ferio*

Exemple.

Fres Nulle pierre n'est animal
ap Tout animal est sensible
no. Donc quelque être sensible n'est pas pierre.

Fe Nul animal n'est pierre
ri Quelque être sensible est animal
o. Donc quelque être sensible n'est pas pierre.

Soit encore à réduire le mode *Camestres.*

Il se ramène à *Celarent* en convertissant simplement la mineure et la conclusion : on sait du reste que quand la conclusion est convertie, les prémisses changent de rôle, c'est ce qu'indique du reste la lettre *m* dans *Camestres.*

Exemple.

Ca Toute science est une connaissance certaine
mes Nulle connaissance des choses contingentes n'est certaine
tres. Donc nulle connaissance des choses contingentes n'est science.

En convertissant la mineure et la conclusion, et mettant en tête la nouvelle majeure, il vient :

Ce Nulle connaissance certaine ne regarde les choses contingentes
la Toute science est une connaissance certaine
rent. Donc nulle science ne regarde les choses contingentes.

Soit à réduire le mode *Fresisonorum.*

Fres Nul malheureux n'est content
is Il y a des personnes contentes qui sont pauvres.
onorum. Donc il y a des pauvres qui ne sont pas malheureux.

Il se réduit à *Ferio.*

Fe Nul homme content n'est malheureux
ri Il y a des pauvres qui sont contents
o. Il y a donc des pauvres qui ne sont pas malheureux.

Dans cette réduction, la conclusion ne change pas de forme; la majeure reste majeure, et la mineure reste mineure.

Ces exemples suffisent pour comprendre la réduction des modes ; mais il y a les trois modes exceptionnels dont il faut dire un mot : ce sont les modes *a a i, a o o,* et *o a o,* ou *Bamalipton*, *Baroco* et *Bocardo.*

Soit à réduire le mode *Bamalipton* :

Ba Tout corps est divisible
ma Tout ce qui est divisible est imparfait
lipton. Donc quelque être imparfait est corps.

Il faut convertir la conclusion, c'est ce que propose le mot *Bamalipton* par la lettre *p* qui suit la conclusion. Mais puisque cette controversion entraîne la transposition des prémisses, ce qu'indique d'ailleurs la lettre *m*, il s'ensuit que le syllogisme qui était un *Præ Sub*, devient en effet un *Sub Præ* que voici :

Tout ce qui est divisible est imparfait.

Tout corps est divisible.

Donc quelque corps est imparfait.

où l'on reconnaît un *Barbara* mutilé qui ne s'af-

firme qu'en partie, puisque les prémisses : *Tout ce qui est divisible est imparfait; Tout corps est divisible*, entraînent évidemment la conclusion : *Tout corps est imparfait.*

C'est pour cela que les logiciens ramènent ce mode à *Barbara*, puisqu'il serait en effet un *Barbara* si l'on affirmait tout ce que contiennent les prémisses. Mais il est clair que la simple conversion de la conclusion ne le ramène qu'à un *Barbara* énoncé partiellement.

Ce mode donc, même converti, diffère du *Barbara* comme une conclusion particulière diffère de la conclusion universelle qui renferme l'infinité possible des conclusions particulières.

Quant aux deux modes nommés *irréformables*, *Baroco* (*Præ Præ*) et *Bocardo* (*Sub Sub*), on les ramène à *Barbara* par la réduction de l'absurde.

Il est évident d'abord que *a o o* est irréductible à *Ferio;* car *a* converti ne donne que *i*, et *o* converti ne donne que *o*. La réduction est donc impossible.

Mais on a remarqué que la forme *a o o*, si l'on veut la prouver par un autre syllogisme, qui démontre celui-ci (*a o o*) en réduisant le contradictoire à l'absurde, ne se démontre ainsi que par un *Barbara*.

En effet, pour prouver une conclusion par l'absurde, ce qui se fait quand l'adversaire, admettant les prémisses, nie la conclusion, il faut prendre la contradictoire de la conclusion, la combiner avec l'une des prémisses accordées, et il en sort comme conclusion la contradictoire de l'autre prémisse accordée, ce qui force l'adversaire, s'il persiste à nier la conclusion, à avouer que les contradictoires sont vraies en même temps, ce qui est absurde.

Soit le syllogisme :

Ba a Tout heureux est sage
ro o Quelque prince n'est pas sage
co o Donc quelque prince n'est pas heureux.

Si l'adversaire admet que *tout heureux est sage*, et que *quelque prince n'est pas sage*, et nie pourtant la conclusion que *quelque prince n'est pas heureux*, en soutenant, par conséquent, que *tout prince est heureux*, je prends cette proposition contradictoire de ma conclusion, et je construis ainsi l'argument par l'absurde :

Bar a Tout heureux est sage
ba a Tout prince est heureux
ra a Donc tout prince est sage.

Le contradicteur est donc obligé ou de retirer sa négation ou d'admettre en même temps ces deux propositions contradictoires :

Tout prince est sage
Et Quelque prince n'est pas sage.

C'est ainsi que les deux modes Baroco et Bocardo, étant irréductibles, peuvent néanmoins, comme les autres, être remplacés, si l'on passe à la démonstration par l'absurde, par le mode Barbara. C'est de ce point de vue seulement que les logiciens leur ont donné le *B* initial.

Du reste, tous les autres modes peuvent également se démontrer par l'absurde et être remplacés par un nouveau syllogisme dans l'un des modes parfaits.

La règle pour démontrer par l'absurde tous les modes a été formulée en ces trois vers :

Majorem servat, sed mutat prima minorem.
Altera majorem mutat, servatque minorem.
Terna minorem adimit, facit e majore minorem [1].

[1] Ces vers sont les anciens vers, modifiés selon l'ordre que nous avons adopté pour les figures. La première figure des anciens est pour nous la troisième; la seconde et la troisième deviennent première et seconde. De plus, les anciens vers qui admettent la forme *Celantes*, rejetée depuis Port-Royal, font pour cette forme une exception qu'il n'y a pas lieu de faire pour *Camentes*, les anciens vers étaient :

Prima minorem adimit, facit e majore minorem.
Celantes, minor est contrad. min. sede majoris.
Majorem servat, variatque secunda minorem.
Tertia majorem variat, servatque minorem.

C'est-à-dire que, dans la première figure, on conserve l'ancienne majeure, et l'on prend pour mineure la contradictoire de la conclusion. On fait l'inverse pour la seconde figure. Dans la troisième, on change la majeure en mineure ; l'ancienne mineure supprimée fait place à la contradictoire de la conclusion, qui devient la majeure du nouveau syllogisme.

VI.

Il résulte de tout ceci que les dix-neuf modes du syllogisme se réduisent tous à l'un des quatre modes parfaits, c'est-à-dire à la troisième figure, excepté les deux qui sont irréformables, irréductibles, et qui sont *Baroco* et *Bocārdo*. *Bamalipton* se ramène à *Barbara*, dont il est comme une dérivation particulière, une participation et une fraction, puisque, sur les mêmes prémisses d'où sort légitimement la conclusion : *Tout corps est imparfait*, il conclut seulement : *Quelque corps est imparfait*. Néanmoins, soit dans un sens, soit dans l'autre, on ne peut pas dire que ce mode soit proprement irréductible.

Si on ne peut pas dire que *Bamalipton*, en con-

vertissant ses conclusions, devient *Barbara*, puisqu'en effet la conclusion devient particulière, du moins est-il vrai que *Barbara*, par une conversion double, produit en effet *Bamalipton*.

Soit par exemple ce *Barbara* :

a Tout ce qui est divisible est imparfait
a Tout corps est divisible
a Donc tout corps est imparfait.

Convertissez la conclusion ; il vient :

Quelque imparfait est corps

Convertissez encore, et vous avez :

Quelque corps est imparfait.

Le *Barbara* n'est pas devenu *Bamalipton*, mais a produit un *Bamalipton*. L'affirmative universelle a produit une affirmative particulière, en distinguant et en plaçant à part un point de son universalité.

Il n'y a donc que deux modes, l'un de la première figure, l'autre de la seconde, qui soient irréductibles à l'un des modes de la troisième. C'est ce qui nous fait préférer la division en trois figures à celle en quatre figures, parce qu'il n'y a que trois groupes de termes entre lesquels il y ait des éléments proprement irréductibles.

Seulement, la troisième figure renferme deux

groupes distincts de termes dont aucun, néanmoins, n'est proprement irréductible à l'un des modes parfaits qui sont tous dans cette troisième figure, quoique l'un ne se réduise qu'imparfaitement, comme pour montrer la distinction du second groupe.

C'est pourquoi nous avons posé ainsi la formule des figures :

Præ præ; tum sub sub; tum sub præ, non sine præ sub.

La première figure (*Præ Præ*) est celle qui conclut sur deux prémisses dont le moyen terme est *deux fois attribut ;* donc, dans ce cas, les deux termes de la conclusion sont deux *sujets ;* elle conclut à l'identité de deux *sujets* ou *substantifs*, ou termes pris comme substantifs dans les prémisses. Elle a quatre modes.

La seconde figure (*Sub Sub*) est celle qui conclut sur deux prémisses où le moyen terme est deux fois sujet. Donc les deux termes comparés, les deux termes de la conclusion sont des attributs. Elle conclut à l'identité de deux attributs ou qualités, ou termes pris comme qualificatifs. Elle a six modes.

La troisième figure est celle qui conclut sur deux prémisses dans lesquelles le moyen terme est une fois sujet et une fois attribut. Par conséquent, des

deux termes de la conclusion, l'un sera un sujet, et l'autre un attribut. Donc la comparaison porte sur un sujet et un attribut ; cette figure conclut à l'identité d'un sujet et d'un attribut. Mais ceci est possible de deux manières : la conclusion peut aller du sujet à l'attribut ou revenir de l'attribut au sujet. Si la forme est *Sub Præ*, le grand extrême est attribut dans les prémisses, et le petit extrême sujet. La conclusion va du sujet à l'attribut. Si la forme est *Præ Sub*, le grand extrême est sujet dans les prémisses et le petit extrême est attribut. Donc la conclusion, qui va toujours du petit extrême au grand extrême, va, ici, de l'attribut au sujet, ou du moins de ce qui, dans les prémisses, était posé comme attribut, à ce qui, dans les prémisses, était posé comme sujet.

En représentant par A ce qui est posé comme *sujet* dans les prémisses, et par B ce qui est posé comme *attribut*, la conclusion des modes de la première figure est de la forme A = A. La conclusion des modes de la seconde figure est de la forme B = B. La conclusion des modes de la troisième figure est de la forme A=B, qui entraîne la forme inverse B=A.

D'où il suivrait que la troisième figure exprimerait ou symboliserait l'identité de la substance; la

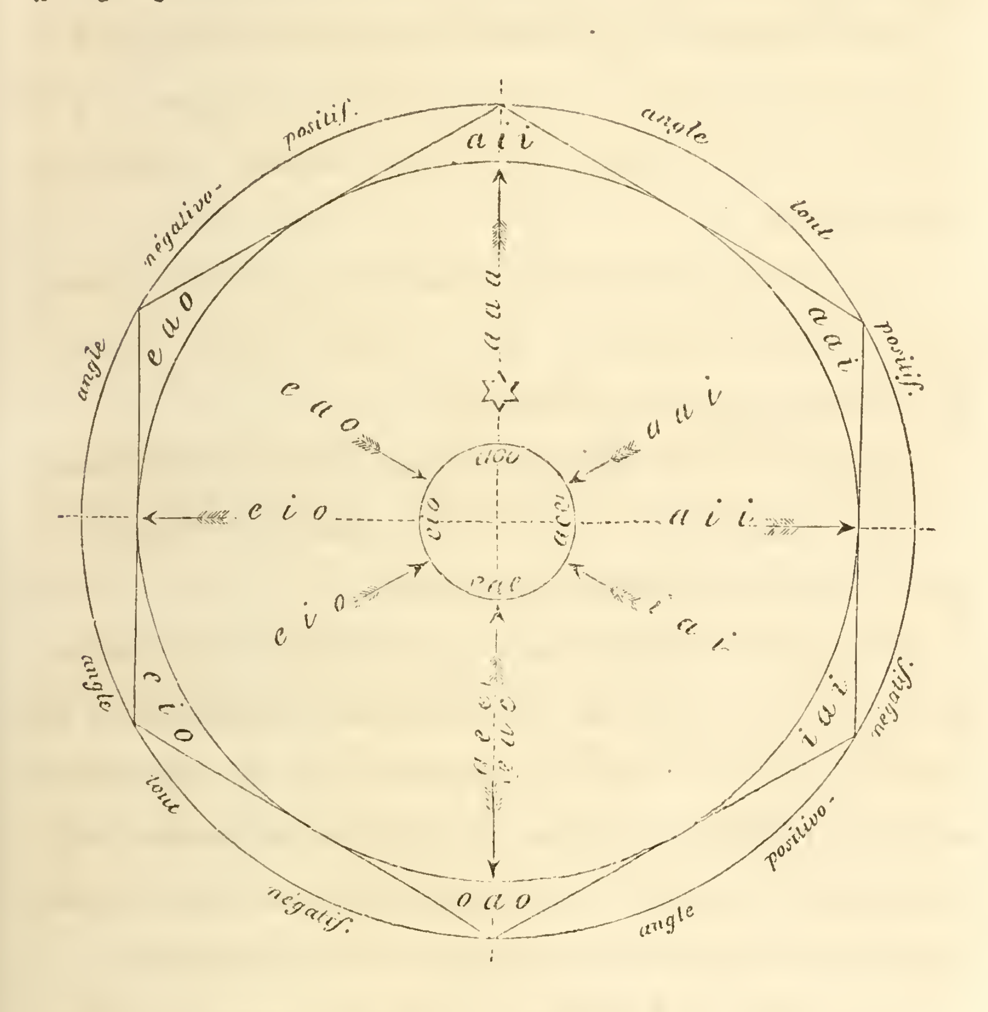
seconde, l'identité de la qualité, et la troisième, l'identité de la substance et de la qualité, ou le rapport double de la substance à la qualité, et de la qualité à la substance, en d'autres termes, le rapport direct et indirect de la substance à la qualité.

De là le fondement naturel et métaphysique des deux groupes de modes, directs et indirects, que cette figure renferme. Les quatre modes directs (*Sub Præ*) sont, comme de juste, ceux qui concluent du terme qui est sujet dans les prémisses au terme qui est attribut dans les prémisses. Les modes indirects sont ceux qui concluent universellement, d'un attribut à un sujet. Les premiers, entre tous les modes du syllogisme, étant les seuls qui posent une conclusion de sujet à attribut, entre termes qui viennent d'être présentés comme tels dans les prémisses, sont pour cela les seuls qui satisfont immédiatement l'esprit, et qui, de fait, ont été appelés les quatre modes parfaits.

VII.

On peut représenter à l'œil, par la figure suivante, la nature et les rapports des modes syllogistiques.

Cette figure localise dans le cercle les dix-neuf modes avec une symétrie remarquable, et en rend tous les rapports très-faciles à comprendre et à retenir. On pourrait appeler cette figure la *rose syllogistique,* par imitation de ce qu'on nomme en géographie la *rose des vents.*



On nous permettra d'étayer la construction de cette figure de quelques considérations symboliques que nous présenterions sans doute, si nous étions

hégélien, comme quelque intuition de l'absolu. Mais nous nous bornons à recommander ces rapprochements comme moyen d'aider la mémoire en fixant la pensée.

Soit un cercle et deux axes rectangulaires, vertical et horizontal :

Pour abréger, j'appelle *modes de la substance* les modes de la forme A=A (première figure), qui conclut entre termes présentés comme sujets ou substantifs.

J'appelle *modes de la qualité* ceux de la forme B=B (seconde figure), qui conclut entre termes présentés comme qualificatifs.

J'appelle *modes de la relation* ceux de la forme A=B ou B=A, qui concluent entre substantif et qualificatif, ou réciproquement.

Je suppose maintenant que le centre représente la substance ; que la circonférence représente la qualité, et les rayons la relation de la substance et de la qualité. Je place au centre les modes de la substance. Je place sur la circonférence ceux de la qualité, et sur les rayons, ceux de la relation.

Les modes de la substance étant quatre, je remarque qu'ils sont tous négatifs, comme on dit que le fluide négatif occupe le centre des globes : je les place chacun sur l'un des quatre axes.

Les modes de la qualité étant six, je remarque qu'ils sont tous particuliers comme il convient à leur situation circonférentielle : je les place tout naturellement sur les six sommets de l'hexagone inscrit dont l'un occupe le sommet de l'axe vertical.

Quant aux modes de la relation, il est tout simple que les quatre modes parfaits, qui expriment la relation directe de la substance à la qualité, soient placés sur les quatre axes rectangulaires ainsi qu'il suit : *l'affirmatif universel*, sur ce que la géométrie nomme l'axe vertical positif ; *le négatif universel*, sur l'axe vertical négatif ; *l'affirmatif particulier*, sur l'axe horizontal positif ; *le négatif particulier*, sur l'axe horizontal négatif.

Et je me féliciterai de cette rencontre avec la notation usitée en géométrie pour les axes. J'aurai soin d'indiquer par une flèche allant du centre à la circonférence le sens de ces quatre modes directs.

Si, au milieu de cette symétrie, je regrette l'absence d'homogénéité qui se rencontre dans ces deux modes particuliers croisant, par l'axe horizontal, les deux modes universels de l'axe vertical, j'ai recours à une image tirée de la vie de la nature. Je prends ce cercle comme une coupe tracée dans le corps d'une planète, passant par l'axe de rotation.

Je vois les deux universelles, affirmative et négative, occuper les deux pôles, et me représenter les deux pôles magnétiques du globe, pôles positif et négatif Mais dès lors, si notre axe vertical est celui d'un aimant, il doit tourner sur lui-même et faire tourner sur l'équateur les deux particulières, affirmative et négative, qui, occupant ainsi l'infinité des positions correspondantes aux points de la circonférence, se succédant d'ailleurs comme le jour et la nuit sur le globe, équivaudront, par le nombre de leurs positions, à la *quantité* des universelles.

Il ne nous reste plus à placer que les cinq modes de la relation indirecte.

Mais d'abord j'en vois quatre : *e a o, e i o, i a i, a a i*, qui, sauf ce qu'y ajoute la figure, ont même forme générale que quatre des modes de la qualité placés sur quatre des sommets de l'hexagone. Je place naturellement ces quatre modes de la relation indirecte sur les quatre rayons correspondants à ces quatre sommets. J'indique par une flèche allant de la circonférence au centre que c'est ici la relation de la qualité à la substance, et ces quatre modes de la relation indirecte me semblent, en effet, rapporter au centre les quatre modes de même nom placés à la circonférence.

Reste le mode de la relation indirecte *a e e*. Je ne puis évidemment le placer que sur l'un des deux autres rayons de l'hexagone. Lequel des deux ? Irai-je placer *a e e* sur *a a a*, mode unique par excellence, auquel nul autre ne se ramène, et qui seul, sur les dix-neuf, affirme universellement ? N'est-il pas naturel, au contraire, de placer *a e e* sur *e a e*, puisque ces deux modes presque identiques se ramènent l'un à l'autre par la simple inversion de la conclusion ? Seulement, nous marquerons par une flèche que le dernier va de la circonférence au centre ; et nous verrons avec plaisir cette négative universelle dirigée, sur le même rayon, en sens inverse de l'autre négative universelle, comme pour la compenser par ce principe que deux négations valent une affirmation. Pendant ce temps, l'unité reste sur le rayon supérieur qui porte le mode unique à conclusion affirmative universelle. Sur ce seul rayon, parmi les six de l'hexagone, il n'y a point de mode de la relation indirecte, il n'y a point, en quelque sorte, de retour de la circonférence au centre : ce sommet, qui est d'ailleurs le sommet du système entier, reste ouvert.

D'ailleurs, la symétrie revient encore ici sous un autre point de vue. Ce rayon, qui porte le mode unique, est à la fois l'un des six qui vont de la circon-

férence au centre à partir des sommets de l'hexagone, et l'un des quatre, à angle droit, qui vont du centre à la circonférence, et sur lesquels sont placés les quatre modes parfaits de la relation directe.

Or, les quatre rayons qui portent les modes de la relation directe n'en portent pas d'autre, excepté celui des quatre qui se dirige verticalement de haut en bas. Ce rayon, qui porte le seul mode direct à conclusion négative universelle allant du centre à la circonférence, est, disons-nous, comme contre-balancé par le seul mode indirect à conclusion négative universelle, mais dirigé en sens contraire et revenant de la circonférence au centre, comme si le mouvement de négation universelle du centre vers la circonférence devait être ramené sur lui-même et repris, tandis qu'au sommet opposé, le mouvement d'affirmation universelle devait s'épanouir librement.

Mais, dans tout ceci, que devient le rapport des trois modes singuliers, du mode unique auquel nul autre ne se ramène, et des deux modes irréductibles qui ne se ramènent à rien ?

Ces trois modes, qui séparent les trois figures, se trouvent, comme il convient, placés tous les trois dans l'axe de rotation ; une étoile les désigne sur la figure.

Enfin, tout étant ainsi disposé, il est très-remarquable que dans l'angle que les géomètres nomment tout positif (x, y) il n'y a sur les rayons que des modes positifs, *a a a*, *a a i*, *a i i*, *a i i*, *a a i*.

Dans l'angle tout négatif (— x — y), il n'y a que des modes négatifs, *a e e*, *e i o*, *e i o*, *o a o*, *e i o*. Dans l'angle positivo-négatif, trois modes positifs, *a a i*, *i a i*, *i a i*, et deux négatifs, *e a e*, *o a o*. Dans l'angle négativo-positif, trois négatifs, *e i o*, *e a o*, *e a o*, et deux positifs, *a a a*, *a i i*.

Remarquons aussi que nous avons rapporté nos trois figures syllogistiques aux catégories d'Aristote, *substance*, *qualité*, *relation*.

Notons enfin, en terminant, que Kepler a traité *de Adumbratione Trinitatis in circulo*[1] et a vu le centre, la circonférence et le rayon, dans leur distinction et leur unité, comme symboles des mystères de Dieu.

[1] Du Vestige de la Trinité dans le cercle.

CHAPITRE IV.

IDÉE DU SYLLOGISME, COMPARÉ A LA DIALECTIQUE.

—◎—

I.

Arrêtons-nous ici pour essayer d'approfondir ce qui précède, pour contempler le sens de toute cette théorie du syllogisme.

Il est impossible qu'il n'y ait pas un sens profond dans cette forme nécessaire de nos pensées et de nos discours.

Selon nous, le syllogisme répond en effet à une vérité absolue, à une loi éternelle en Dieu. Nous croyons savoir quel est le fondement absolu du syllogisme. Mais il n'est pas facile de l'exprimer de manière à ce que le lecteur voie, dans cette assertion, autre chose que de vaines paroles, et en com-

prenne par lui-même la vérité. Essayons cependant.

Quel est le principe, ou, si l'on veut, l'essence du syllogisme? Nous l'avons vu, c'est l'union de deux termes dans un troisième, et cette courte formule : *Tres unum sint,* comme nous l'avons montré, renferme toutes les règles du syllogisme. De ce point de vue, le principe ou l'essence du syllogisme est précisément le même que le principe du jugement, de la proposition, du moins de la proposition simple, qui n'est autre chose aussi que l'union de deux termes, *sujet* et *attribut*, par un troisième, *le verbe*. Le syllogisme, comme on l'a fort bien dit, n'est qu'un jugement analytique continué, un jugement médiat, au moyen de deux autres jugements mis en un. C'est pour cela que son essence ou sa loi est la même que celle du jugement analytique. L'un et l'autre sont la vue médiate ou immédiate, discursive ou intuitive, de l'identité de deux termes dans un troisième.

Mais qu'est-ce à dire? Qu'est-ce que l'identité de deux termes? Est-ce l'identité réelle et absolue de deux termes qui ne sont deux qu'en apparence? Est-ce l'identité réelle, mais partielle et relative, de deux termes qui sont un, sous quelques rapports, mais qui sont véritablement deux?

Dans le premier cas, le syllogisme serait le tra-

vail des esprits dans l'enfance ; il serait ce mouvement de la pensée qui, s'élevant peu à peu des apparences à la réalité, sortant de l'illusion qui lui montrait partout la multiplicité, la différence, parvient, dans son progrès, à la vue de l'unité et de l'identité qui seule serait la vérité.

C'est cela, dira-t-on peut-être ; mais qu'on veuille ne point se hâter.

Voici d'abord ce qu'il y a de vrai dans ce point de vue. Il est certain que nous apercevons d'abord la différence avec excès, et que la pensée dans l'enfant est comme polythéiste. Il y a dans l'esprit, tel qu'il est aujourd'hui, un morcellement de la vérité analogue à celui des mondes dans l'espace, et des êtres divers dans chaque monde. Les êtres, nous le voyons, sont séparés par le temps et le lieu. La vérité, nous le voyons aussi, est dispersée dans nos esprits, et il faut du travail, du temps et du mouvement pour en rapprocher les débris. Nous avons dans l'esprit des multitudes de pensées séparées ; et si les corps sont des multitudes, dit Leibniz, les esprits, dans leur primitive ignorance, sont, comme les corps, des multitudes, et peut-être sont des légions, comme s'est nommé l'esprit de ténèbres dans l'Évangile, légions sans discipline, sans unité. Quel est l'homme, quel est le siècle, qui ait

réduit toutes ses pensées à l'unité, je ne dis pas à l'identité, je dis à l'ordre, à l'harmonie, à la hiérarchie, à l'unité de commandement, ou à la pénétration mutuelle de tous les rayons dans un centre? Aujourd'hui, par exemple, nos sciences, et toutes les directions distinctes de la pensée, ne sont-elles pas comme des régions diverses, séparées par de grandes distances et par de grands obstacles, entre lesquels l'homme communique à peine, à ce point que bientôt on pourra dire que l'unité intellectuelle de l'esprit, parmi les hommes, est moindre que l'unité physique du globe. Voilà les différences, les séparations, les distances, les diversités, le morcellement dont il nous faut sortir. Chaque esprit doit travailler à l'unité, comme l'esprit humain tout entier doit tendre à l'unité et travailler à sa centralisation nécessaire, à la communication réciproque des parties dans le tout. C'est en ce sens que l'on a pu dire ce mot spirituel : « Enrichir son intel- « ligence, c'est diminuer le nombre de ses idées. » C'est en ce sens que saint Thomas d'Aquin disait que le progrès de l'esprit consiste à passer peu à peu du mouvement discursif de la pensée au repos de l'intuition simple.

Mais saint Thomas d'Aquin, au même lieu, dans sa recherche sur la contemplation, remarque que

ce repos ne sera pas l'immobilité. Il n'y a plus discours, c'est-à-dire départ et retour entre points séparés, mais il y a encore mouvement, mouvement entre choses unies. Pour lui, la contemplation même est un mouvement.

Or, il y a là de fort grandes profondeurs.

Remarquons d'abord que tel n'est pas l'avis du quiétisme, du panthéisme, ni du faux mysticisme, qui vise à l'immobilité. Mais saint Thomas d'Aquin est ici soutenu par Bossuet, qui affirme que cet état suprême où va l'esprit qui vise à l'unité est un état qui, loin d'être l'inaction, nous met tout au contraire tout en action pour Dieu.

II.

Que le lecteur, qui nous a compris jusqu'ici, veuille bien remarquer combien cette dernière assertion jette de jour sur la nature du syllogisme. Nous cherchons si les différences par lesquelles passe le syllogisme pour parvenir à l'identité ne sont jamais que des apparences et des illusions; si l'identité seule est la vérité pure; et si dès lors le syllogisme n'est pas le travail des esprits dans l'en-

fance, qui sortent de l'illusion pour arriver à la réalité, à l'unité pure, absolue, sans distinctions intimes ni déterminations diverses coexistantes dans l'unité.

Voilà ce que nous cherchons. Nous disons d'abord qu'assurément il y a un tel travail, par lequel l'esprit doit passer pour arriver à la maturité, à la consommation. Mais il ne s'ensuit pas, disons-nous, que le mouvement syllogistique de la pensée ne soit pas autre chose, et n'ait pas un fondement plus profond, un fondement éternel en Dieu même.

En effet, si la différence des termes n'était jamais qu'apparente, illusoire, s'il n'y avait jamais de différence que dans la forme et par notre ignorance, si connaître la vérité consistait à retrouver l'unité absolue de l'être sous l'apparente diversité des phénomènes, alors le panthéisme serait la vérité, alors aussi, par conséquent, la contemplation de la vérité serait l'immobilité, comme le disent les panthéistes de l'Inde. Le quiétisme serait la vérité, et saint Thomas d'Aquin se tromperait en affirmant que la contemplation est un mouvement, et Bossuet aurait tort de dire qu'elle met l'esprit tout entier en action.

Nous voulons donc en venir à montrer que le

syllogisme, comme le jugement, comme toute pensée, ne cherche pas seulement l'identité réelle de termes en apparence différents, mais encore, ce qui est sa véritable essence, il cherche l'identité réelle au sein de différences réelles : je veux dire qu'il cherche à voir la consubstantialité dans la distinction, et la distinction dans la consubstantialité. de sorte que la pensée n'arrive jamais à l'identité absolue, sans distinction ni différence, et elle ne tombe jamais par conséquent dans l'immobilité. C'est ce que nous essaierons de montrer.

Mais ici on peut nous arrêter, et nous demander si cette essence du syllogisme, cette recherche de l'unité réelle au sein de différences réelles, n'est pas même chose que l'absurde formule de Hégel : *Identité de l'identique et du non-identique*. On en verra la différence par ce qui suit.

Et d'abord, selon nous, tout n'est pas consubstantiel et identique. Il y a Dieu et il y a le monde. Il y a le fini et l'infini. Or, on ne passe pas par voie d'identité, de déduction ou de transformation, de l'un à l'autre. Il faut pour ce passage le procédé de *transcendance* dont nous avons souvent parlé. Il y a des êtres différents, radicalement et absolument différents, des unités radicalement distinctes; tel est l'éternel fondement de l'un des deux procé-

dés de la raison. S'il n'y avait pas d'unités radicalement distinctes, il n'y aurait d'abord, par cela même, qu'un procédé de la raison, le syllogisme.

Mais, d'un autre côté, si, dans un même être, c'est-à-dire dans une même unité, il ne pouvait se rencontrer aucune diversité ni distinction réelle, alors évidemment cet unique procédé de la raison n'aurait pas lui-même de solide fondement, et ne serait qu'une opération transitoire de la pensée, un effort pour sortir de l'illusion et arriver à l'immobilité. Mais loin de là, dans toute unité réelle, âme ou atome, se trouve une vraie pluralité. C'est ce que saint Thomas d'Aquin nommait l'unité et la multitude transcendantes, qui peuvent coexister dans un même sujet. Et Bossuet dit, dans le même sens : « L'unité et la pluralité ne sont pas aussi incompa- « tibles qu'on le pense. »

Pour ce qui est de tous les êtres, hors Dieu, cela est manifeste. Dieu seul est absolument simple. Les autres unités, — hors Dieu, je ne connais que deux sortes d'unités réelles, l'âme et l'atome, — ces unités vivantes, renferment visiblement en elles-mêmes des distinctions réelles. Ni l'âme n'est absolument simple, ni l'atome. L'atome, ayant une étendue, est infiniment divisible; et l'âme est, tout au moins, composée de puissance et d'acte, et de

forces diverses; elle a des profondeurs distinctes, des facultés, des qualités multiples.

Mais, dira-t-on, Dieu est absolument simple: donc, il n'y a pas en lui *réalité des différences dans l'unité;* donc en Dieu, considéré non-seulement comme intelligence, mais encore comme intelligible, il n'y a point de fondement, c'est-à-dire de modèle éternel, au mouvement syllogistique de la pensée, au jugement, au raisonnement par voie d'identité.

Qu'on ne se hâte point de conclure.

Voici d'abord ce qui est vrai dans ce point de vue.

Nous avons en théologie cette formule sur la simplicité de Dieu: « On ne peut admettre aucune « distinction réelle entre Dieu et ses attributs, ni « entre les attributs divins eux-mêmes, soit abso- « lus, soit relatifs. » C'est dire qu'en Dieu la justice n'est pas une chose et la bonté une autre; l'essence une chose et la substance une autre; l'intelligence une chose, la volonté une autre. Non, en Dieu tout est absolument simple et identique: tous les attributs sont identiques entre eux et à l'essence. De là toutes ces propositions de saint Thomas: « Son être est son essence; sa volonté est son es- « sence, etc.... » Mais si la philosophie catholique

pose cette formule, elle en pose immédiatement une autre que voici : « Il faut admettre une distinction « de raison entre Dieu et ses attributs, entre ses « attributs comparés l'un à l'autre. »

D'après cet enseignement, il y aurait donc d'abord, dans la simplicité de Dieu, des distinctions et une pluralité, non pas réelles, mais rationnelles.

Mais, dira-t-on encore, tout ce qui est rationnel est réel, tout ce qui est réel est rationnel : tout ce qui n'est pas réel n'est pas rationnel : donc, s'il n'y a pas en Dieu de différences réelles, il n'y en a pas non plus de véritablement rationnelles ; s'il n'y a entre les attributs de Dieu aucune distinction réelle, il n'y a qu'une idée en Dieu, et non plusieurs, comme le soutient Platon et avec lui toute la philosophie. Ou Dieu n'est pas simple, ou il ne voit lui-même en lui qu'une seule idée.

Distinguons. Oui, Dieu ne voit en lui qu'une seule idée. Cette idée c'est son Verbe. Mais il y a, dans l'unité du Verbe de Dieu, des idées éternellement distinctes pour toute intelligence finie. Il y a, pour nous, en Dieu, des différences dont nous ne verrons jamais l'identité, quoiqu'il y en ait d'autres d'un tout autre ordre, dont nous verrons un jour l'identité que nous ne voyons pas encore.

En effet, parmi nos idées géométriques, par

exemple, quelques-unes ne laissent pas saisir leur rapport, d'autres le laissent saisir. Comme on l'a fort bien dit, les *incommensurables* en géométrie sont des idées dont le rapport n'existe que dans l'infini. Jamais l'esprit humain n'apercevra le rapport à la même unité du diamètre et de la circonférence, ni celui du carré et de la diagonale.

On démontre directement qu'il n'y a pas d'unité finie, pas de *commune mesure,* comme parle l'arithmétique, pas de *moyen terme,* comme s'exprime la Logique, qui s'applique à la fois aux deux. Or ceci est une preuve directe et un cas particulier de l'affirmation générale que nous posons, savoir : qu'il y a des idées dont Dieu voit le rapport, mais qui n'ont de rapport que dans l'infini, c'est-à-dire dont l'intelligence infinie aperçoit seule l'identité ou le rapport à la même unité, qui est elle-même. C'est pourquoi l'on doit soutenir qu'il y a réellement pluralité d'idées, pluralité formelle, irréductible, pour notre raison. Les idées qui sont en Dieu et qui sont Dieu sont certainement identiques en elles-mêmes, c'est-à-dire en Dieu ; mais elles sont et seront toujours plusieurs relativement à toute intelligence autre que Dieu.

Et c'est même pour cela que les personnes humaines, dont chacune a en Dieu son idée, pourront

croître et s'unir sans fin, avec Dieu et entre elles, dans la vie à venir, sans perdre leur personnalité, chacune se rapprochant toujours de son idée qui est en Dieu et qui est Dieu ; mais elles demeureront toujours distinctes tant qu'elles ne seront pas leur idée même, c'est-à-dire Dieu lui-même, ce qui est impossible éternellement. La distinction des êtres subsistera toujours. La distinction, dès lors, subsiste pour Dieu lui-même, qui voit toute distinction, non comme réelle en lui, mais comme possible pour la créature, dans l'identité actuelle de son idée unique.

Aussi les livres saints nous enseignent-ils que Dieu s'est donné deux noms : l'un simple et relatif à son essence telle qu'elle est : *Je suis celui qui suis* — ceci est le nom éternel ; — l'autre multiple, relatif au monde, au temps, aux êtres qui se succèdent : *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob*. Ce qui veut dire que Dieu se connaît dans son essence simple : Je suis celui qui suis. Puis il se connaît dans le rapport des créatures à lui ; il voit comment Abraham, Isaac et Jacob, comment les différents êtres humains, et tous les autres, vivent de lui et en lui, ont en lui leur modèle, leur cause, et le fondement de leur différence

Saint Thomas d'Aquin cherche à faire compren-

dre comment Dieu voit dans sa simplicité la différence des créatures.

Qui connaîtrait à fond, dans une sphère, tout le mystère du point central, verrait en ce point simple l'origine de tous les rayons et la distinction de chaque terme de cette infinité possible de rayons. C'est ainsi, disent quelques théologiens scolastiques, que Dieu connaît dans sa simplicité l'infinité possible des êtres, et voit dans sa propre essence l'origine, *la cause exemplaire*, *la cause finale, l'idée* de chacun des effets, de chacun des rayons de sa toute-puissance créatrice. (*De principio scientiæ Dei*. Quæst. XIV.)

Saint Thomas d'Aquin n'admet cette comparaison qu'en partie. « Dieu, dit-il (I^a^, XIV, 6), par la « connaissance même qu'il a de lui, connaît les « êtres et leur distinction. Pour comprendre com- « ment Dieu connaît la multiplicité dans l'unité, « on emploie des comparaisons ; on dit que si le « centre de la sphère se connaissait, il connaîtrait, « dans sa simplicité, tous les rayons ; que si la lu- « mière se connaissait, elle connaîtrait toutes les « couleurs.

« Mais ces comparaisons, qui ont bien quelque « vérité, sont néanmoins fort imparfaites. Car tan- « dis qu'on ne saurait dire que les rayons soient

« dans le centre, nous savons que tout ce qu'il y a, « en toute créature, de perfection, préexiste en « Dieu et y est contenu d'une manière excellente. « Tous les êtres, tout ce qui leur est commun, et « tout ce qui les distingue, tout cela préexiste en « Dieu.

« Dieu donc ayant en lui toute perfection, son « essence, comparée à l'essence des êtres, n'est ni le « général comparé au particulier, ni l'unité com- « parée au nombre, ni le centre au rayon ; mais « c'est l'actualité parfaite comparée à l'actualité « imparfaite.

« L'essence de Dieu renfermant donc ainsi en « elle tout ce que toute autre essence comporte de « perfection, Dieu, en se connaissant lui-même, « connaît tout être d'une connaissance propre. Car « la nature propre d'un être consiste dans la ma- « nière dont il participe de la perfection divine. Or « Dieu ne se connaîtrait qu'imparfaitement lui- « même s'il ne savait tous les modes possibles de « participation à son être parfait. Il ne connaîtrait « pas parfaitement la nature même de l'être absolu, « s'il ne connaissait tous les modes possibles de « l'être. Dieu donc connaît d'une connaissance « propre toute chose, même en tant que distincte. »

Mais supposant ceci admis, que s'ensuit-il ? Il

s'ensuit qu'il y a en effet diversité d'êtres créés, et que ces différences, Dieu les voit dans la vue même de son essence simple. Donc, à plus forte raison, l'esprit créé verra toujours ces différences dans l'unité de Dieu. L'esprit créé verra de plus en plus comment les êtres se rapprochent dans l'unité du Verbe, et c'est ce rapprochement que procure le mouvement discursif de la pensée ; il verra toutes les créatures tendre à s'unir dans le Verbe, dans l'unité de leurs éternelles idées. Mais ces créatures, ne devenant jamais Dieu, ne deviendront jamais réellement un. Notre esprit aussi ne verra jamais dans ces créatures l'essentielle unité du Verbe, de même qu'il ne verra jamais coïncider ces lignes géométriques qui coïncident dans l'infini : il comprendra au contraire que ces lignes demeurent toujours séparées, ces créatures toujours distinctes.

III.

Mais revenons au point de départ de cette question. Nous voulions montrer en Dieu des différences réelles, nous n'y trouvons encore que la sim-

plicité réelle sous des différences relatives aux créatures.

Nous disons que dans l'identité réelle de Dieu, l'esprit verra toujours des différences, relatives à la créature, dont il ne comprendra jamais l'identité. Et néanmoins nous maintenons que Dieu étant absolument simple, toutes les idées en Dieu ne sont qu'une seule idée ; tous les attributs de Dieu, c'est-à-dire toutes nos manières de le concevoir, répondent à un même sujet simple et identique, et n'ont entre eux nulle différence réelle : toutes sont même chose.

Mais, s'il en est ainsi, l'intelligence créée, en ce qui concerne Dieu, c'est-à-dire la vérité même, est donc éternellement condamnée à l'illusion, et ne verra jamais la vérité absolue, éternelle, la vérité qui est Dieu. Elle sera toujours condamnée à voir, en Dieu, comme différent ce qui est identique, et à ne jamais voir Dieu simple ; à ne jamais voir Dieu tel qu'il est en lui-même. Ou bien si l'on admet que l'intelligence peut voir la vérité elle-même, telle qu'elle est en elle-même, alors il faut admettre qu'elle ne verra plus que l'identité absolue, sans différences ni distinctions. Alors donc, comme on semble poussé à l'admettre, cette contemplation sera, comme le soutenait Molinos, celle de l'essence

confuse et indistincte: contemplation immobile dans laquelle s'évanouira toute connaissance distincte et toute pensée distincte, et qui sera, comme disent les faux mystiques, avec Hégel, identique à la vue du néant, ou, ce qui est la même chose, identique à l'anéantissement de la vue. De sorte qu'au fond la pensée, la raison, le jugement, le raisonnement, et le principe de toutes ces choses, l'identité possible de la pluralité, n'aurait pas de fondement dans la vérité absolue. Mais peut-on ne pas reculer devant cette conséquence?

D'un autre côté, s'il est certain que la pensée, la raison, le mouvement de l'esprit, ont un objet éternel, et un principe absolument vrai, nous voici obligés d'admettre qu'il y a dans l'identité absolue de Dieu des différences réelles, et que l'identité et la différence, l'unité et la distinction ont en Dieu, dans la simplicité de Dieu, une éternelle réalité.

Eh bien, si la Logique nous y force, nous y acquiesçons. Nous ne refusons pas d'admettre qu'il y a réellement, en Dieu même, unité dans la distinction et distinction dans l'unité: en d'autres termes, nous consentons à venir appuyer la Logique sur le dogme de la Trinité. Nous sommes ici de l'avis de Hégel, qui affirme que le temps est venu d'introduire en philosophie le dogme de la Trinité. Mais

si Hégel et la sophistique contemporaine l'y introduisent en effet pour en faire l'abus monstrueux que nous savons, et que nous dirons ci-dessous, pourquoi la vraie philosophie aussi ne saurait-elle interroger ce mystère pour en tirer quelque sublime clarté ?

Ce dogme m'apprend d'abord que la vue de la vérité absolue ne sera pas la vue d'une essence indistincte et confuse. Il m'enseigne que la raison, dont l'essence est de voir des relations dans l'unité, et de croire à la réalité des relations dans l'unité, des distinctions dans l'identité, que la raison, dis-je, a un fondement éternel et absolument vrai. Il m'apprend que la vie éternelle, la vue de Dieu, ne sera pas l'inertie ni l'immobilité. Il m'apprend que quand l'intelligence créée passe de la région inférieure de l'intelligible à la plus élevée, et se détourne de la vue des *fantômes divins, des spectacles certains et vrais, ombres de Dieu, mais qui ne sont pas Dieu ;* quand le regard de l'âme se détourne du miroir de la vérité pour voir la vérité elle-même, il ne passe pas, par ce divin progrès, de la richesse au dénûment, de l'harmonie à la monotonie, de la splendeur à la pâleur, du discernement à la confusion, du mouvement à l'immobilité, de la vie à la mort. Ce dogme m'enseigne au

contraire que nous n'avons, dans notre état présent, qu'une faible idée de l'unité, qu'une faible idée de la pluralité et de la distinction, qu'une faible idée de l'harmonie, de la coexistence, de l'unité des qualités d'un même sujet.

Je vois, dans le dogme de la Trinité, l'affirmation de l'unité et de la simplicité infinie, coexistant dans la même essence avec la distinction infinie ; car la distinction infinie, c'est celle de *personne à personne*. Il est bien vrai que mon imagination ne saurait suivre et se représenter la simplicité infinie dans la distinction des personnes, ni la distinction des personnes dans l'infinie simplicité ; mais, en géométrie, je ne puis suivre davantage la coïncidence de deux points en un seul dans l'élément infinitésimal ; et je vois, du reste, qu'en introduisant l'infini dans la notion que j'ai d'une unité vivante quelconque, esprit ou organisme, ou même dans les unités secondaires que notre esprit produit, — harmonie, pensée ou discours, proposition ou syllogisme, — je suis poussé à l'idée de simplicité infinie subsistant dans la distinction infinie, comme j'obtiens, en géométrie, précisément par le même procédé, l'élément infinitésimal.

Je vois en outre que si la géométrie s'arrête, de toute nécessité, à la distinction de trois dimensions,

ni plus ni moins, dans l'unité de l'espace; que si le syllogisme s'arrête à la distinction nécessaire, ni plus ni moins, de la triplicité des jugements dans l'unité du raisonnement ; que si, dans l'unité de la proposition, l'esprit s'arrête nécessairement, sans plus ni moins, à la triplicité des termes dans l'unité, dans la simplicité du jugement; et que si, dans toutes les unités vivantes, les distinctions véritablement scientifiques, en tant que nos sciences sont formées, semblent devoir s'arrêter à trois, ni plus ni moins, je trouve donc d'abord tout au moins un étonnant rapport entre la science que j'ai et ce mystère, et j'y vois converger ma science comme une *série* vers sa *limite ;* je vois toute la Logique y tendre, comme *le triangle des différences* tend au *triangle infinitésimal.*

Nous indiquons ici ces choses. Un jour, j'espère, nous les traiterons en leur lieu.

IV.

Mais maintenant, voyez les conséquences. Si le dogme de la Trinité est vrai, il s'ensuit que la nature de la raison, de la pensée, de ses opérations,

le principe et les lois de la connaissance, ont, en Dieu même, un éternel modèle et un fondement absolu. Sinon, si le dogme de la Trinité n'est pas vrai, toute connaissance est vaine et seulement relative à ce qui passe ; toute Logique est une illusion de la pensée créée, quand elle prétend sortir de la connaissance du créé ; la possession de la vérité même, la vue de Dieu, n'est plus que la cessation de l'intelligence qui s'abîme dans la contemplation, immobile et stérile, de l'essence indistincte et confuse. Si le dogme est vrai, l'éternel fondement et la loi nécessaire de toutes les conceptions de la pensée est cette formule : *Tres unum sint,* que l'on retrouve en Dieu. On voit comment, selon saint Thomas d'Aquin, l'unité dans la distinction, la distinction dans l'unité, est le caractère de la vérité ; comment l'acte intellectuel de distinguer et de réunir est la perception de la vérité [1], comme, en physique, nous savons aujourd'hui que c'est la loi de la lumière.

On objectait ici à saint Thomas d'Aquin que si l'on définit ainsi la vérité, il n'y a pas de vérité en Dieu (I. Q. XVI, *de Veritate,* art. V), puisque si la

[1] Proprie loquendo, veritas est in intellectu componente et dividente. (Iª. q. XVI, art. II, corp.)

vérité consiste dans la composition et la distinction intellectuelle, comme ce grand philosophe le soutient, il ne saurait y avoir en Dieu, qui est simple, ni division ni composition.

On soutenait que, de plus, on ne peut former aucune proposition affirmative sur Dieu ; car où trouver en Dieu, disait-on, la distinction du sujet et de l'attribut[1] ?

Saint Thomas répond que la vérité dans l'esprit consiste à saisir l'être tel qu'il est ; que la vérité dans l'être consiste à être intelligible, et que l'une et l'autre se trouvent en Dieu souverainement. Car non-seulement son être est tout intelligible, mais il est l'intelligence même. Et non-seulement son intelligence saisit son objet tel qu'il est, mais encore elle est identique avec lui. De sorte que non-seulement il y a vérité en Dieu, mais il est la vérité même souveraine et première.

On voit ici que saint Thomas s'appuie sur la distinction que pose le dogme entre l'essence de Dieu et la personne du Verbe, qui est l'intelligence de Dieu.

Et si on lui objecte le mot de saint Augustin,

[1] Utrum propositiones affirmativæ formari possint de Deo. (Iª. q. XIV, art. XII.)

« que la vérité c'est la ressemblance au principe » (*veritas est similitudo principii*), il répond que la vérité pour l'intelligence humaine est la conformité à son principe, l'intelligence divine; mais que, dans ce sens même, en Dieu, « peut-être doit-on « dire que la vérité est le nom propre du Verbe, » lui qui n'est pas seulement semblable à son principe, mais qui le possède[1]; que, de plus, si l'on veut parler de la vérité dans le sens absolu, essentiel, on peut dire que la vérité divine est la conformité au principe, en tant que l'être de Dieu n'est pas différent de son intelligence.

Nous voyons que saint Thomas d'Aquin cherche à voir l'essence même de la vérité dans le rapport des personnes divines, dans l'unité réelle et dans la distinction réelle qui sont en Dieu.

De sorte que l'éternel modèle de la pensée, la loi exemplaire de la raison, serait la vie de Dieu, et que la forme élémentaire de la pensée, le jugement, qui est la vue de l'unité des différences, ne serait autre chose qu'un calque et une image du mystère de Dieu même; et comme il y a en Dieu, ainsi que s'exprime saint Thomas d'Aquin, ces

[1] I^a. q. XVI, art. V. Nisi forte secundum quod veritas appropriatur Filio, qui habet principium.

trois distinctions absolues, le principe, le verbe et l'amour (*principium verbi et amoris, et verbum et amor*), ou bien encore, d'après notre théologie, le principe, l'image du principe et le lien (*principium, imago, vinculum*), ces distinctions dans l'unité seraient le modèle précis de l'élément de la pensée, le jugement analytique, dont le syllogisme est une suite. Le sujet du jugement sur qui tout porte, à qui tout se ramène, répond au premier terme, au principe; le prédicat du jugement qui énonce ce qu'est le principe ou sujet répond au second terme, verbe ou image du premier; et ce que les logiciens nomment la *copule* ou le lien du *sujet* et du *prédicat* répond au troisième terme, qui a été nommé le *lien* des deux.

Quand saint Thomas d'Aquin développe ce point, que le nom d'*image* est un nom propre et personnel à la seconde personne de la sainte Trinité, il élucide ce qui précède. Il cite saint Paul, qui nomme le Verbe « l'image du Dieu invisible » (*imago Dei invisibilis*, q. XXXV, art. II), et qui le nomme encore « splendeur de la gloire et figure de la substance « de Dieu » (*splendor gloriæ et figura substantiæ ejus*). Comme dans la moindre de nos pensées l'attribut manifeste le sujet par l'affirmation qui en énonce l'identité; comme dans le moindre des

êtres la qualité manifeste la substance, qui ne nous est connue que par ses qualités ; de même, il y aurait en Dieu l'invisible, et l'image ou splendeur de l'invisible, il y aurait la substance et la figure de la substance.

Si l'on joint à cela cette parole de Jésus-Christ même : « Nul n'a jamais vu Dieu. Le Fils unique « qui est dans le sein du Père le fait connaître[1]. » Et cette autre : « Nul ne connaît le Père que le « Fils et celui à qui le Fils le révèle ; » n'aperçoit-on pas dans tous ces noms et ces mystérieux énoncés je ne sais quel merveilleux modèle des lois de la proposition ? Et ce lien mutuel des deux qui, comme l'enseigne la théologie, procède des deux et les unit, n'est-il pas symbolisé dans ce lien qui unit les deux termes de la proposition, qui en affirme l'identité, et qui est en quelque sorte comme une affirmation double[2], affirmant l'attribut du sujet et le sujet de l'attribut ; procédant aussi bien de l'attribut au sujet que du sujet à l'attribut ; sur quoi repose la possibilité de *convertir* la proposition en prenant à son tour l'attribut comme sujet, et le sujet comme attribut.

[1] Deum nemo vidit unquam, Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit. — [2] Duplex spiratio.

Que si l'on cherche ce qui constitue la *vérité* de la proposition simple et du syllogisme, ne voit-on pas que c'est l'égalité des trois termes, ce qui rappelle une autre partie du dogme catholique : *Et in hac Trinitate nihil majus aut minus, sed totæ tres personæ coeternæ sibi sunt et coæquales.* De là cette règle de la proposition, que l'attribut ne doit être jamais pris que dans une étendue précisément égale à celle du sujet, et cette règle du syllogisme :

Latius hunc quam præmissæ conclusio non vult.

En tout cas, quelle que soit la valeur de ces rapprochements[1], ce qui est bien certain, c'est que l'on est forcé d'arriver à ceci, que si la raison a un fondement éternel, il doit y avoir en Dieu simplicité réelle, et distinction réelle dans cette simplicité. Puis, ce qui est un fait, c'est que le dogme catholique sur Dieu est l'énoncé de la coexistence de l'unité et de la distinction. Enfin il est visible que l'on peut rapprocher cette vérité rationnelle de ce fait dogmatique.

[1] Il doit être entendu que nous ne présentons tout ce chapitre à nos lecteurs qu'avec réserve. Nous ne prétendons pas ici dogmatiser. Ce sont bien plutôt des questions posées et soumises aux juges compétents, afin que ces idées, si toutefois elles le méritent, soient discutées, complétées, redressées au besoin.

V.

Avant de passer outre, il nous reste à bien distinguer le légitime usage de ce rapprochement, du monstrueux abus qu'en ont fait les sophistes. Il faut dire en quoi le dogme de la Trinité, que Hégel dit rentrer dans son principe, diffère de *l'identité de l'identique et du non-identique.*

Nous venons de dire nous-même : *Coexistence de l'unité et de la distinction.* Mais nous ne disons point : *Identité de l'identique et du non-identique.* Or, voici l'absolue différence de ces deux énoncés.

Selon Hégel, l'identique et le non-identique sont identiques sous le même rapport, sous le rapport même où ils ne sont pas identiques. C'est la formule même de l'absurde. C'est celle dont Platon dit ironiquement : « Montrer que deux termes sont « distincts sous un certain rapport, et sont même « chose sous un autre rapport, cela n'a rien de « difficile ; mais faire voir que *l'un* et *l'autre*, « quoique distincts, sont identiques sous ce même « rapport, et poser fièrement de telles contradic- « tions, voilà qui n'est pas d'un novice dans la « science de l'être. » (Sophist.)

Que disons-nous par la formule : *Coexistence, dans l'être absolu, de l'unité et de la distinction?* Nous affirmons l'unité sous un rapport, et la distinction sous un autre. Que dit la théologie catholique de l'unité dans la Trinité, et de la Trinité dans l'unité? Elle enseigne que l'unité et la Trinité ne s'énoncent point sous le même rapport, mais sous deux rapports différents : *unité absolue de nature : trinité absolue de personnes.* La *nature*, qui est une, n'est pas triple; ce serait une contradiction dans les termes et la destruction même du principe nécessaire de la raison ; la nature est purement, simplement et absolument une. Les *personnes*, à leur tour, qui sont trois, ne sont nullement une; elles sont purement, simplement et absolument trois. Sans doute le mystère reste, mais la raison, que détruit la formule de Hégel, la raison se maintient ici tout entière, voilée, mais inattaquée : au lieu d'inattaquée, je pourrais dire divinement soutenue.

On objectait à saint Thomas d'Aquin que tout ce qui est en Dieu est dans l'unité de l'essence, puisque Dieu même est son essence, c'est-à-dire puisqu'il est absolument simple. Si donc il y a trinité en Dieu, il y a trinité dans l'essence divine ; il y aura en Dieu trois unités essentielles, ce qu'on

ne saurait dire sans hérésie. Il répond : « Quand « nous disons *Trinité dans l'unité*, nous ne posons « pas le nombre dans l'unité de l'essence ; nous ne « disons pas cette essence *trois fois une*, puisque « nous la maintenons une. Mais nous posons les « trois personnes dans une nature unique, comme « nous disons que *plusieurs sujets d'une nature* « *donnée* (individus d'un genre donné) *se trouvent* « *dans cette nature unique*. De même nous disons « *unité dans la Trinité*, comme on dit qu'une « même nature *est* UNE *en différents sujets*[1]. »

Saint Thomas d'Aquin montre clairement, par cette comparaison (qu'on ne peut d'ailleurs prendre à la lettre comme l'explication du mystère), que le dogme chrétien affirme la Trinité et l'unité sous deux rapports distincts. Il cite ce mot de saint Augustin : « Une est l'essence du Père, du Fils, du « Saint-Esprit... quoique personnellement, le « Père, le Fils, le Saint-Esprit, soient autres. »

[1] Iª. q. xxxi, a. i, ad 4ᵐ. Tout lecteur comprendra de lui-même ce que cette comparaison de saint Thomas a d'imparfait, et où elle doit s'arrêter. Nous traduisons ce texte : *Sicut natura dicitur esse in suis suppositis*, par ces mots : *Comme on dit qu'une même nature est une en différents sujets*. Notre traduction, qui ajoute le mot *une* pour plus de clarté, fait d'ailleurs ressortir davantage le côté faible de la comparaison.

(*Una est essentia Patris, et Filii, et Spiritus Sancti... quamquam personaliter sit alius Pater, alius Filius, alius Spiritus Sanctus.*) On peut dire, selon saint Thomas d'Aquin et toute la théologie : *Filius est alius a Patre.* Donc la distinction subsiste seule quant aux personnes, et la simplicité subsiste seule quant à l'essence. La distinction n'est nullement la simplicité ; la simplicité n'est pas la distinction : la différence n'est pas l'identité, l'identité n'est pas la différence. Il n'y a là aucune identité de l'identique et du non-identique. Pour que la formule de Hégel fût une traduction, telle quelle, du dogme de la Trinité, il faudrait dire que l'essence est à la fois une et triple, que les personnes sont à la fois trois et une ; ce qui serait une double hérésie, une double contradiction dans les termes, une double absurdité, un double renversement de la raison.

Mais ce n'est pas tout. A quoi s'étend le dogme de la Trinité ? A Dieu, à Dieu seul. Où appliquons-nous la formule : *Coexistence de l'unité et de la distinction?* En Dieu seul. Mais que font les sophistes de leur formule déjà si monstrueuse lorsqu'on l'applique à Dieu ? Ils l'appliquent à Dieu d'abord, puis à Dieu et au monde additionnés entre eux. Entre Dieu, monde et homme, et tous les êtres de la nature, dans ce tout pris en masse, il y a, disent-

ils, identité absolue et sous le même rapport de l'identique et du non-identique. Le sophiste s'arrête-t-il ici même? Non. Entre tout cet être pris en masse, et le *non-être*, entre ces deux contrastes additionnés entre eux et pris en un, il y a encore identité de l'identique et du non-identique. Est ce tout? Non. Entre les contradictoires directs et absolus, entre le vrai et le faux, le bien et le mal, il y a identité de l'identique et du non-identique. Tel est le sens de la formule, et la portée de la Trinité hégélienne, nous l'avons démontré ci-dessus. On le voit, c'est l'abolition radicale du principe même de la raison; tandis que notre dogme, non-seulement n'attaque pas la raison, mais son énoncé même est comme un sublime énoncé de la formule et de la loi de la raison : Unité de l'essence, Trinité de personnes : *tres unum sunt.*

Notre dogme est le modèle et la loi de la raison. Le mystère de la vie de Dieu est le modèle de la vie de nos âmes.

VI.

Tel est donc le fondement éternel de cette opération de la raison qui, cherchant l'unité dans ses

naturelles distinctions, rapportant à l'unité les distinctions intimes de l'unité, imite en cela la vie de toute unité vivante, ou plutôt la pratique, et imite la vie même de Dieu.

La vie de Dieu est comme une éternelle proposition. Le principe s'exprime par son Verbe, et le principe et le Verbe s'affirment l'un de l'autre comme égaux, comme un même être dans l'unité du troisième terme qui procède des deux, qui affirme le second du premier comme le premier du second. Et l'éternelle et immuable durée de cette divine proposition est le modèle des déductions indéfinies, que la raison tire d'une proposition par voie d'identité.

Or, ces opérations mêmes de la pensée, qui ont leur modèle éternel et parfait, ainsi que leur cause première en Dieu, ont, dans la vie totale de l'âme, qui est l'image de la vie de Dieu, leur cause seconde, leur modèle secondaire et imparfait. L'âme, dans son incomplète trinité, cherche incessamment, par toute sa vie, à exprimer l'invisible richesse de sa racine, de son être caché et de son fonds, et à ramener à son être, par son amour et par sa volonté, tout ce qu'elle voit en elle. C'est là le continuel propos de la vie, dans l'âme totale; propos et mouvement dont à son tour chaque petit mouvement

lumineux de la pensée est une image, la même loi se répétant toujours dans toutes les sphères.

Or, qu'on suive bien ici ce que nous allons dire. Nous le considérons comme capital.

Nous disons que Dieu, qui a en lui la vie, qui est la vie, n'a point à procéder de deux manières. Il n'a qu'un procédé, et je comprends que l'éternelle proposition de Dieu, autant qu'elle peut être traduite en termes humains, sera celle-ci : *Je suis celui qui suis ;* proposition dont le sujet est *moi*, dont l'attribut est *moi*, et dont le verbe *suis*, deux fois répété, implique *moi* deux fois. Il est évident que si l'être absolu, infini, se propose et se nomme, il se doit proposer ainsi, non autrement. Celui qui est la vie, la vie même, la vie éternelle, se propose, et, si l'on peut le dire, se continue éternellement et se déduit éternellement ainsi.

Or, voici qui est surprenant. C'est que l'homme d'ordinaire entend se *proposer* de même et penser comme Dieu. Il veut être et vivre comme Dieu, non autrement.

Telle est la tendance instinctive de l'orgueil caché au fond de l'âme. Et qu'en résulte-t-il dans la pensée? Il en résulte, par contre-coup, dans la pensée, la prétention de procéder toujours par voie d'identité ou de déduction, à partir du peu

que l'on est, du peu que l'on a, et du peu que l'on sait actuellement.

On refuse de chercher, avant tout et surtout, *à être plus*, à avoir plus, c'est-à-dire à *recevoir plus*, à savoir plus, à apprendre ce qu'on ne savait pas. On suppose qu'on est tout, qu'on a tout, qu'on sait tout, et on déduit et on conclut à partir de ce tout menteur, et l'on exclut ce qu'on n'en peut déduire.

Or, ceci même, nous ne cessons de le prouver sous toutes les formes, est la ruine de la philosophie, l'obstacle au progrès de la science, depuis le commencement du travail intellectuel de l'homme. Si l'on est conséquent, c'est la destruction radicale de la raison. Quand la pensée, poussant cette prétention à sa dernière limite, et voulant procéder rigoureusement par voie d'identité, à partir de ce qu'elle est, ou de ce qu'elle sait par elle-même, critique d'abord ce qu'elle est et sait, pour repousser toute donnée étrangère, pour se bien réduire à elle seule, pour supprimer tout ce qu'elle a reçu ; puis essaie de penser sans la source de la pensée, de s'enrichir sans possession première et sans donnée reçue, de voir sans la lumière, d'être sans l'être, c'est le suicide de la pensée. Et alors qu'arrive-t-il ? Nous l'avons maintes fois montré : la pensée s'é-

lance dans la mort, et tombe sans fin dans les ténèbres et le non-être. Les faits sont sous nos yeux, plus frappants que jamais, visibles comme la nuit, et ils ont existé dans toute l'histoire de la philosophie.

Oui, l'orgueil profond et instinctif de l'âme humaine, qui veut, sans le savoir, être, vivre et penser comme Dieu, est la source de ce délire de la pensée qui, par imitation de ce qui veut se faire dans l'âme totale, entend uniquement procéder par simple, régulière, et majestueuse déduction de ce qu'elle est ou a déjà. C'est ce qui est ridiculement visible dans tous ceux qui commencent à raisonner, dans les enfants en qui la logique vient de naître, ou dans les ignorants, et surtout dans les très-petits esprits qui, par hasard, prétendent à la pensée originale. Rien n'est plus audacieux, plus absolu, plus continu dans la déduction, à partir d'une majeure quelconque, que l'enfant, l'ignorant ou le sot. Pour eux tout est majeure, d'où ils tirent imperturbablement toute déduction. C'est ce qui n'est ni moins risible ni moins visible dans les philosophes qui, à partir d'une donnée quelconque, laquelle est le principe de leur système, déduisent ce qu'elle contient, excluent ce qu'elle ne contient pas, et nient tantôt le fini, tantôt l'infini, tantôt le mouve-

ment de l'univers, tantôt l'unité et la stabilité de l'Être souverain.

Enfin, ceci explique encore comment il se fait que la philosophie, jusqu'ici, a toujours laissé dominer de beaucoup le procédé syllogistique de la raison ; comment elle ne se fie qu'à lui, quand on en vient à la dispute, et comment elle n'a, pour ainsi dire, pas encore remarqué l'existence du second procédé que nous cherchons à faire connaître, et que la science de la logique n'a point encore décrit précisément.

Nous disons que l'homme, n'étant pas Dieu, doit avant tout chercher la vie : il doit chercher la vie avant de chercher à la manifester; il doit premièrement acquérir s'il veut déduire; il doit être pour paraître, savoir pour discourir, apprendre pour savoir, et recevoir pour posséder. La raison, avant de commencer son mouvement de procession par voie d'identité, doit d'abord acquérir cette identité primitive qu'elle veut mouvoir et transformer ; en d'autres termes, avant le développement, il faut la donnée même qu'on doit développer, et il faut la majeure avant la déduction. Pour l'être qui n'est pas Dieu, avant d'imiter Dieu, il faut avoir et recevoir incessamment de Dieu la possibilité de l'imiter.

De là, dis-je, l'autre procédé de la raison,

celui qui, pour l'homme, est toujours le premier et le principal, le seul qui ajoute, qui donne, qui acquière, qui avance, qui aille vraiment à l'inconnu pour le connaître, qui élève plus haut qu'on n'était; celui par lequel la raison cherche ce qui lui manque, avant de vouloir déployer ce qu'elle a, et trop souvent ce qu'elle n'a pas.

Et c'est ce procédé que Leibniz espérait ajouter à la logique, qui n'en parle que vaguement, afin de développer cette science, laquelle, dit-il, n'est encore que l'ombre de ce qu'elle doit être; c'est ce procédé dont nous allons traiter dans le livre suivant. Nous osons essayer de suppléer au travail inachevé de Leibniz, en nous servant des données incomplètes qu'il nous laisse, dont nous croyons avoir trouvé le sens, et ajoutant à ces données ce que d'autres esprits éminents nous enseignent plus ou moins clairement sur ce point.

VII.

Mais avant de passer à ce nouveau Traité, il nous faut ajouter ici quelques mots qui fassent bien voir où nous allons.

Si nulle logique, à nous connue, ne traite explicitement et clairement de ce procédé principal et premier de la raison, par contre, malgré la pente presque exclusive de tant d'esprits vers l'autre procédé, tous les hommes le pratiquent incessamment en quelque chose, toutes les âmes droites l'emploient d'une manière efficace, et tous les bons esprits, parmi les penseurs, l'ont entrevu, et l'ont plus ou moins signalé. Il n'en pouvait être autrement.

Fénelon, qui en parle si bien, signale quelque part les deux états d'âme auxquels répond, dans chaque esprit, l'habitude prédominante de l'un ou l'autre procédé. Comme Pascal, comme tous les observateurs, il signale deux natures d'esprits, dans l'une desquelles il entre plus d'orgueil, dans l'autre plus d'humilité. Ces deux natures d'esprits, ou plutôt ces deux caractères moraux qu'il décrit, sont les deux états d'âme, les deux dispositions intellectuelles, qui répondent à l'usage très-prédominant de l'un ou l'autre des deux procédés de la raison. Et Fénelon comprend admirablement que l'un est celui des deux mouvements de la raison qui, élevant toujours l'esprit, mène vers la foi et y dispose; l'autre, celui qui laisse dans l'incrédulité ou y conduit, si l'on s'y livre exclusivement.

Comme Platon, comme Pascal, comme tous les penseurs complets et profonds, il voit dans le cœur *le ressort caché,* ainsi que s'exprime Bossuet, qui meut l'esprit dans celui des deux procédés qui élève. Il voit : « Cette préparation du cœur.... qui « est un sentiment confus de notre impuissance, « un désir de ce qui nous manque, un penchant à « trouver au-dessus de nous ce que nous cherchons « en vain au dedans de nous-mêmes.... » « Une « tristesse sur le vide de notre cœur, une faim et « une soif de la vérité, une disposition sincère à « supposer facilement qu'on se trompe, et à croire « qu'on a besoin de secours pour ne se tromper « plus. » (*Lettres sur la religion.*)

Cette disposition d'âme favorise dans l'esprit l'habitude et la prédominance du procédé qui élève au-dessus du point où l'on est, qui recueille, qui acquiert, qui accroît. L'âme dans cet état se dit : Je ne suis point semblable à Dieu, mais je voudrais parvenir à lui ressembler davantage. Dans l'état contraire, l'âme dit implicitement : Je suis tout ce que je dois être ; je suis semblable à Dieu ; je puis agir, vivre et penser comme Dieu. Cette seconde disposition d'âme met l'esprit dans l'habitude, souvent presque exclusive, de l'autre procédé qui ne s'élève jamais au-dessus du point

où l'on est, comme le remarque fort bien Platon [1], procédé qui déploie, disperse, et fait paraître plus, sans être plus, sans acquérir, sans croître ; qui épuise en un mot, et, d'ordinaire, quand il agit seul, fait peu à peu descendre l'esprit d'une certaine conviction, d'un certain demi-jour, au scepticisme et à la nuit. « L'homme de ce caractère, « dit Fénelon, paraîtra né philosophe, amateur « passionné de la vérité..... Mais observez-le de « près : vous trouverez un homme amoureux de « son esprit, qui cherche la sagesse pour s'orner ; « qui veut prévaloir ; qui craint de paraître dans « quelque erreur, et qui s'expose d'autant plus à « errer qu'il est jaloux de paraître n'errer jamais « en rien. Au contraire, l'autre, ajoute Fénelon, « occupe son esprit *de la vérité* et *non de son es-* « *prit même ;* il va d'une démarche simple et di- « recte vers la vérité, sans se replier sur soi-même « par complaisance, il a une secrète disposition à « se défier de soi, à sentir sa faiblesse, à vouloir « être redressé. Celui qui paraît le moins avancé « l'est infiniment plus que l'autre. Dieu trouve « dans l'un un fonds qui repousse son secours et « qui est indigne de la vérité ; il met en l'autre

[1] Ὡς οὐ δυναμένην τῶν ὑποθέσεων ἀνωτέρω ἐκβαίνειν.

« cette pieuse curiosité, cette conviction de son im-« puissance, cette docilité salutaire *qui prépare à « la foi.* »

De ces deux natures d'esprits si diverses, l'une voit ce qu'elle est, ce qu'elle a, et s'occupe à le déployer, par voie d'identité, c'est-à-dire par ce mouvement de la pensée qui demeure en son niveau et s'y étend ; l'autre voit au contraire ce qu'elle n'est pas, ce qui lui manque, et cherche à l'acquérir par cet élan de la pensée qui s'élève au-dessus de ce qu'elle est déjà, et monte à des hauteurs nouvelles. L'homme sort de lui et monte vers Dieu.

Le premier de ces deux esprits, comme le dit si bien Fénelon, *amoureux de lui-même*, travaille à *s'orner* et à *paraître ;* il reste en soi : c'est son objet; sa logique est tout immanente. L'autre *occupe son esprit de la vérité* et *non de son esprit même ; il va d'une démarche simple et directe vers la vérité, sans se replier sur lui-même par complaisance.* Cet esprit-là peut sortir de soi, comme le dit ailleurs Fénelon, pour entrer dans l'infini de Dieu. Il n'y a que de tels esprits qui sortent en effet du fini et du créé, pour s'élever vers l'infini, vers Dieu. Il n'y a que les humbles qui soient élevés ; les orgueilleux restent à leur place d'abord, puis finissent par être abaissés. Les humbles seuls ont en eux le res-

sort caché qui élève. Car qu'est-ce que l'humilité ? C'est la vue de ce qui nous manque. Mais comment sais-je ce qui me manque, si je ne sens ce que je puis avoir ? Et comment puis-je me voir imparfait et borné, si je ne pressens du moins la perfection et l'infini ? L'humilité, c'est le sens de l'infini ; le sens de l'infini, c'est le ressort qui nous élève.

Que ne pouvons-nous exprimer ce qui nous semble de tout ceci ! Essayons encore en nous aidant d'un plus fort que nous.

« Sans doute, il y a en nous une divine clarté, « dit Bossuet. Un rayon de votre face, ô Seigneur! « s'est imprimé en nos âmes : *C'est la première « raison qui se montre à nous par son image*. Mais « tout cela n'est rien[1] ! »

Tout cela n'est que l'image de Dieu : tout cela n'est que nous et notre âme aperçus dans la lumière de Dieu. En resterons-nous là, et nous plairons-nous uniquement à contempler, à déployer, à analyser cette image, sans sortir de l'image, c'est-à-dire sans sortir de nous ? Pour rester en nous, il n'y a qu'à déduire. Le procédé d'identité suffit.

[1] Bossuet. Sermon sur la mort, pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.

Mais « Voici, dit Bossuet, le trait le plus admi-
« rable de notre ressemblance à Dieu. Dieu veut
« que l'homme le connaisse lui-même, et non pas
« seulement son image. Dieu veut que l'homme le
« connaisse, lui, Être éternel, immense, infini.....
« libre de toutes limites, dégagé de toute imperfec-
« tion. Quel est ce miracle? Nous qui ne sentons
« rien que de borné, qui ne voyons rien que de
« muable, où avons-nous pu comprendre cette
« éternité? Où avons-nous songé cette infinité? O
« éternité, ô infinité que nos sens ne soupçonnent
« seulement pas, par où donc es-tu entrée dans
« nos âmes? »

« Quand notre faible imagination a fait son der-
« nier effort pour monter si haut et voir en nous
« la vérité suprême, ne sentez-vous pas en même
« temps qu'il sort du fond de notre âme une lu-
« mière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si
« minces et si délicats que nous ayons pu les figu-
« rer? Si vous la pressez davantage et que vous lui
« demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du
« centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais
« néanmoins ce n'est pas cela! Quelle force, quelle
« énergie, quelle secrète vertu sent en elle cette
« âme, pour se corriger, se démentir elle-même,
« et pour oser régler tout ce qu'elle pense? Qui

« ne voit qu'il y a en elle un *ressort caché* qui n'a-
« git pas encore de toute sa force, et lequel, quoi-
« qu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas encore
« son mouvement libre, fait bien voir par une cer-
« taine vigueur, qu'il est *comme attaché par sa*
« *pointe à quelque principe plus haut.* »

Voyez-vous ce ressort caché, cette vigueur qui s'élève toujours? Voyez-vous cette lumière céleste qui dissipe les fantômes, cette secrète vertu qui corrige, qui dément tout ce que l'esprit se figure de Dieu? Entendez-vous cette voix qui s'élève du centre de l'âme pour dire toujours : Ce n'est pas cela? Voilà le caractère de cette humble nature d'esprits, dont Fénelon vient de parler, qui ne restent pas en eux-mêmes, qui ne se bornent pas à ce qu'ils sont déjà et ont déjà. A ces esprits la déduction ne suffit pas, l'identité ne suffit pas; il faut un autre procédé qui, cherchant la vérité même, immuable, parfaite, absolue, infinie, commence par dire, en présence de la nature et de l'âme et de l'image elle-même de Dieu : Ce n'est pas cela; je veux ce qui n'est pas fini; qui alors, comme nous l'avons déjà montré, et le montrerons amplement, au lieu de déduire de l'image ce qu'elle contient, trouve l'étonnant moyen, l'art merveilleux de s'aider de l'image pour obtenir ce que l'image ne con-

tient pas; qui s'élève, comme le dit Platon et toute la philosophie, au-dessus du point de départ, et, par la négation des bornes de ce qu'on voit, arrive à affirmer et à concevoir l'invisible infini.

Comprend-on maintenant l'analogie de ce procédé rationnel qui nie les limites et les imperfections, et qui dit à la vue de l'image, « Ce n'est pas cela, » et de ce procédé du cœur dont parle Fénelon, sentiment de notre impuissance, désir de ce qui nous manque, faim et soif de la vérité, tristesse sur le vide du cœur, penchant à trouver au-dessus de nous ce que nous cherchons en vain en nous-mêmes; humilité qui dit en face de l'homme entier: Ce n'est pas cela, et qui, en parlant et sentant ainsi, s'élève à Dieu et attire Dieu?

Et ne comprend-on pas aussi à quel divin mystère correspond ce procédé de la raison, ce procédé d'acquisition qui appartient surtout à l'homme, pendant que l'autre, qui déploie et dépense, convient surtout à Dieu, et puis à nous secondairement?

Ce dernier procedé est, dans la vie de la raison, l'imitation du mystère de la vie de Dieu en lui-même; l'autre est l'imitation du mystère de la vie de Dieu dans son rapport aux créatures. Comment les créatures sont-elles supportées par le Verbe? Comment le Verbe s'incarne-t-il? *Cur Deus homo?*

Comment le fini conçoit-il l'infini ? Quelle est l'universelle condition de la coexistence, dans une même vie, de deux natures radicalement séparées et incommunicables, créée et incréée, finie et infinie? Comment l'humanité conçoit-elle Dieu ? Quelles sont les conditions de sa maternité divine ? Est-ce à cela que tend chaque âme, et toute l'humanité ? Est-ce à cela que Dieu les appelle toutes ? L'humanité entière doit-elle dire à la fin comme saint Paul : « *Non jam vivo ego, vivit vero in me* « *Christus ?* »

Je puis ici m'appuyer encore sur un plus fort que Bossuet même et que Fénelon réunis : nous avons les paroles du Christ. Nous comprenons, par tout l'Évangile, que ce mouvement de la raison qui cherche l'infini, est semblable à celui qui, sous la lumière surnaturelle, mène à la foi, à la vue de Dieu même, vu en lui-même, non plus en nous, en son image ou son énigme. La dernière démarche de la raison, dernière démarche que saint Augustin nomme « la raison parvenant à sa fin, » c'est-à-dire à sa fin dernière, cette démarche suprême est celle qui conduit à la foi, à la foi, cet essai de vision, dit Bossuet, cette vision commencée, dit saint Thomas d'Aquin. C'est l'œuvre divine elle-même, dit Jésus-Christ : « L'œuvre de Dieu, c'est de croire

« à celui qu'il envoie. » (*Hoc est opus Dei, ut credatis in eum quem misit ille.* Jean, VI, 29.)

Je ne puis pas ne pas nommer ici la foi, la grâce, tous les fruits de l'incarnation, toutes les formes, tous les degrés d'union, de communication du fini et de l'infini ; et je ne puis pas ne pas voir, dans celui des deux procédés de la raison qui l'enrichit et qui l'élève, un mouvement qui cherche à imiter, à figurer et à représenter, dans la sphère rationnelle, tous ces mystères ; à pousser la pensée dans leur sens, en attendant que l'âme entière, prévenue et aidée de Dieu, parvienne, par des mouvements analogues de toutes ses forces rassemblées, prière, intelligence, amour, à vivre de leur substance.

Puisse-t-il nous être un jour donné d'arriver aux dernières précisions théologiques et scientifiques de ces rapports, rapports de l'universelle religion à la philosophie universelle ; rapports de la foi que Dieu donne à la raison qu'il a déjà donnée ; rapports dont la vue sera, sur ce point principal, cette science comparée qu'on a nommée la vraie science des chrétiens, à la foi divine et humaine ! Puissent les penseurs chrétiens, les adorateurs en esprit et en vérité, fonder enfin leur science sur la connaissance détaillée de ces sublimes rapports, et, par là, réveiller du même coup, en Europe, la foi

et la raison publiques, la vie et l'espérance, et l'ardeur dévouée d'un travail convaincu, d'une marche droite vers de plus saintes et de plus sereines destinées !

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DU TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER. Les chapitres fondamentaux.

CHAPITRE Ier. Quelques lacunes de la Logique.

CHAPITRE II. Certitude.

LIVRE DEUXIÈME. La Logique du panthéisme.

CHAPITRE I[er]. Logique du panthéisme. — Principe d'identité.

CHAPITRE II. Logique du panthéisme. — Principe de transcendance.

PHILOSOPHIE

IV.

Tous les exemplaires sont revêtus de la signature de l'Auteur.

A. Gratry

Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, 5.

PHILOSOPHIE

LOGIQUE

PAR

A. GRATRY,

PRÊTRE DE L'ORATOIRE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.

SAINT PAUL. I Corinth., II, 2.

TROISIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE D'UN APPENDICE POLÉMIQUE, ET D'UNE INTRODUCTION SUR LA THÉORIE DU PROCÉDÉ INDUCTIF.

TOME SECOND.

PARIS

CHARLES DOUNIOL,
LIBRAIRE,
Rue de Tournon, n. 29.

J. LECOFFRE & Cie,
LIBRAIRES,
Rue du Vieux-Colombier, 29.

1858

LOGIQUE.

LIVRE QUATRIÈME.

INDUCTION OU PROCÉDÉ DIALECTIQUE.

CHAPITRE Ier.

PLATON ET ARISTOTE.

Nous entreprenons de décrire le procédé le plus important de la raison, qui n'a jamais été suffisamment décrit, quoiqu'il ait été pratiqué de tout temps.

Il s'agit de ce grand et universel procédé par lequel la raison passe, sans syllogisme — le syllogisme n'y pouvant rien — d'une vérité à une vérité

d'un autre ordre, du contingent au nécessaire, et du fini à l'infini; de manière à conclure l'infini à partir du fini qui ne le contient pas.

Ce procédé a été glorieusement, quoique imparfaitement pratiqué par Platon, qui le nommait *dialectique*. C'est le fond de la méthode platonicienne. Aristote, qui le pratiquait moins, et surtout moins explicitement, le nommait *induction* (ἐπαγωγὴ), et quelquefois aussi *dialectique*. Tout philosophe en a connu quelque chose. Les théologiens catholiques, qui ont régénéré l'esprit humain, en ont puissamment provoqué l'application; mais surtout le XVIIe siècle l'a précisé, l'a pratiqué et appliqué dans toutes les directions, en philosophie, en mathématiques, et dans la science de la nature. Des deux dernières applications, l'une a créé la merveille du calcul infinitésimal, et l'autre, le prodige de nos sciences modernes et de leurs magnifiques développements.

L'existence de ce procédé, aujourd'hui, ne peut pas ne pas frapper tous les yeux; mais la spéculation ne l'a pas encore assez mis en lumière. Vulgairement, on attribue encore la création de la science moderne à ce que Reid appelle la seconde grande ère de l'esprit humain, qu'a ouverte, dit-il, l'application de l'induction baconienne à la recher-

che des lois de la nature. Il n'y a de vrai dans ce point de vue que le mot *induction ;* seulement ce n'est en aucune sorte l'induction baconienne. C'est l'ancienne induction, l'ancienne dialectique dont ont parlé tous les vrais philosophes, et dont Képler avait tiré tous les principes et tous les germes de la science, avant que Bacon n'eût parlé.

On ne rencontre, aujourd'hui, en philosophie, dans la théorie de la méthode telle qu'elle est vulgairement enseignée, que peu de traces de la véritable induction. Ce grand et capital procédé est souvent confondu avec la synthèse, presque toujours avec le tâtonnement empirique de Bacon, et souvent avec le syllogisme, dans lequel on s'efforce en vain de le faire rentrer.

Avant de décrire nous-même ce procédé tel qu'il doit être entendu, selon nous, commençons par faire connaître ce qu'en ont enseigné Platon et Aristote, et ce qu'on en dit aujourd'hui.

I.

Il existe une page de Platon, qui nous semble n'avoir été jamais comprise, et dont, en tout cas,

on n'a jamais tiré ce qu'elle renferme. C'est celle où il décrit ce qu'il appelle le procédé dialectique (διαλεκτικὴν τὴν πορεῖαν)[1], et la loi de ce procédé (ὁ τρόπος τῆς τοῦ διαλέγεσθαι δυνάμεως), et le terme de ce procédé (τέλος τῆς πορείας). Voici cette page :

« Cherchez donc à présent comment il faut établir la division du monde intelligible. — Dites-le-moi vous-même. — Le voici : ces deux divisions répondent aux deux procédés de l'âme qui, forcée de se servir des images du monde visible dans sa recherche, tantôt ne s'élève pas de ces points de départ (ἐξ ὑποθέσεων) vers leur principe (οὐκ ἐπ' ἀρχὴν πορευομένη), mais descend vers leurs conséquences (ἀλλ' ἐπὶ τελευτὴν); et tantôt, dans l'autre procédé, s'élance de son point de départ à un principe qui n'y est pas contenu (ἐπ' ἀρχὴν ἀνυπόθετον ἐξ ὑποθέσεως ἰοῦσα); puis alors, sans aucune image, continue à marcher d'idée en idée. — Je ne comprends pas bien cela. — Vous allez le comprendre. Vous savez que les géomètres prennent pour point de départ la définition des figures, du pair et de l'impaïr, des trois sortes d'angles et autres notions du même genre, selon l'objet de chaque démonstration. Ils prennent

[1] Rép. VII, 532.

« ces notions, qu'ils supposent assez claires par « elles-mêmes, comme points de départ (ὑποθέ-« σεις), et n'en rendent aucun compte, ni à eux-« mêmes ni aux autres, puisqu'elles sont évidentes « à tous. De là, comme d'autant de principes (ἐκ « τούτων δ' ἀρχόμενοι), ils tirent toutes leurs déduc-« tions, par voie de conséquence et d'identité ma-« nifeste (διεξίοντες τελευτῶσιν ὁμολογουμένως), et ils par-« viennent ainsi à ce qu'ils voulaient démontrer. « — Je sais cela très-bien. — Vous savez comment « ils se servent, dans leurs démonstrations, des « formes et figures visibles (τοῖς ὁρωμένοις εἴδεσι); ils ne « raisonnent pas à proprement parler sur ces figu-« res visibles, mais bien sur les notions représen-« tées par ces figures; ils raisonnent sur le carré « lui-même, sur la diagonale elle-même, et non sur « la diagonale ou le carré qu'ils ont tracés; ainsi de « toutes les figures qu'ils taillent ou dessinent, cho-« ses physiques, qui ont elles-mêmes leurs ombres « et leurs images physiques, mais dont ils se servent « à leur tour comme d'images (ὡς εἰκόσιν), pour ex-« primer des choses intelligibles qu'on n'atteint que « par la pensée (τῇ διανοίᾳ). — C'est très-vrai.

« C'est là l'une des deux divisions du monde in-« telligible dont j'ai parlé; pour la connaître, l'es-« prit, partant toujours nécessairement de quelque

« point de départ (*ὑποθέσεσι δ' ἀναγκαζομένην χρῆσθαι*), « ne s'élève pas au-dessus de ce point de départ (*οὐ* « *δυναμένην τῶν ὑποθέσεων ἀνωτέρω ἐκβαίνειν*), ne monte « pas jusqu'au principe même (*οὐκ ἐπ' ἀρχὴν ἰοῦ-* « *σαν*), mais il se sert des images du monde d'en « bas comme de signes sensibles qui représentent « à la fois, à l'imagination et à la raison, cette ré- « gion du monde intelligible. — J'entends. — Tout « cela se passe dans la géométrie et dans les scien- « ces qui lui ressemblent. »

« Mais voici maintenant l'autre région du monde « intelligible. C'est celle que la raison elle-même « (*αὐτὸς ὁ λόγος*) atteint par la puissance de la dia- « lectique (*τῇ τοῦ διαλέγεσθαι δυνάμει*), prenant son « point de départ, non comme principe de déduc- « tion, mais réellement comme simple point de « départ (*ὑποθέσεις ποιούμενος οὐκ ἀρχὰς, ἀλλὰ τῷ ὄντι ὑπο-* « *θέσεις*), comme point d'appui, comme base d'élan « (*οἷον ἐπιβάσεις τε καὶ ὁρμὰς*), d'où elle s'élance jus- « qu'au principe qui ne contient pas le point de « départ, le principe universel lui-même (*μέχρι τοῦ* « *ἀνυποθέτου ἐπὶ τὴν τοῦ παντὸς ἀρχὴν ἴων*). Puis, lorsque « l'esprit tient le principe avec ce qu'il renferme, « il marche alors par voie de conséquence, et va « des idées aux idées, sans nul secours ni point « d'appui sensible.

« — Je comprends, mais néanmoins encore imparfaitement. Il me semble que vous voulez parler « d'une bien grande chose. Ne voulez-vous pas établir que la dialectique atteint et voit l'être et l'intelligible plus clairement que la géométrie elle-même ; et que ce procédé où le point de départ « lui-même est le principe de déduction (*αἷς αἱ ὑποθέσεις ἀρχαί*), et qui, sans doute, regarde son objet « par la pensée, non par les yeux, mais qui ne « s'élance pas jusqu'au principe, ne le voit pas lui-même, et ne regarde toujours que le point de « départ, ce procédé, dis-je, ne vous paraît pas « obtenir l'intelligence proprement dite (*νοῦν*) des « notions dont il traite, quoique ces notions, rattachées au principe, soient en elles-mêmes intelligibles. Je crois aussi que vous appelez notion, « et non intelligence, le résultat du procédé des « géomètres, les notions étant quelque chose d'intermédiaire entre l'*opinion* et l'*intelligence*. — « Vous avez bien compris. »

Dans cette page, Platon décrit clairement les deux procédés de la raison : le procédé syllogistique, qui va du même au même, qui prend son point de départ comme principe de déduction; qui en déduit les conséquences, qui ne peut s'élever au-dessus du point de départ, puisqu'il procède

par voie d'identité; et le procédé dialectique, qui ne prend son point de départ que comme un point d'appui, une base d'élan, pour monter au-dessus du point de départ, et atteindre le principe même, le principe universel, que ne saurait contenir aucun point de départ.

Il est bien entendu que le mot grec ὑπόθεσις signifie *point de départ*. Si l'on traduit ce mot par le mot français *hypothèse*, on fait un contre-sens, et l'on ne comprend point cette page fondamentale. Platon et Aristote entendent par *hypothèse* un point de départ positif, dont l'existence est donnée. C'est ce que dit Aristote en propres termes : « Quand je « pose qu'une chose est, c'est l'hypothèse ; si je ne « la pose pas comme existant, c'est la définition « (οἷον λέγω τὸ εἶναι τι, ὑπόθεσις · ἡ δ' ἄνευ τούτου, ὁρισμός. II « Anal. II). »

Cette page résume clairement la doctrine platonicienne, touchant les deux procédés de la raison. Il est bon néanmoins de montrer, par d'autres textes, comment Platon entend que la dialectique est entièrement distincte du procédé syllogistique de déduction. « La dialectique, dit-il, fait le vrai « philosophe (Soph. 253, E). Lui seul, par la dia- « lectique seule, arrive au sommet de la science « (ἔχειν ἤδη τέλος τὰ τῶν μαθήματων, Rép. 534, E). Le

« procédé dialectique seul élève le point de départ « de la pensée jusqu'au principe des choses (ἡ δια- « λεκτικὴ μέθοδος μόνη ταύτῃ πορεύεται, τὰς ὑποθέσεις ἀναι- « ροῦσα ἐπ' αὐτὴν τὴν ἀρχήν. Rép. 533, C); il y pose « fermement l'esprit, et trouvant l'œil de l'âme « comme enseveli dans je ne sais quel bourbier « barbare, seul il l'en tire doucement et le relève « vers le monde d'en haut (Rép. VII, 533, C). » Ceux qui ne l'emploient pas, « sont des hommes qui « ont peur de leur ombre, et se cramponnent, « pour plus de sécurité, au point de départ de la « pensée (σὺ δὲ δεδιὼς τὴν σαυτοῦ σκίαν, ἐχόμενος ἐκείνου « τοῦ ἀσφαλοῦς τῆς ὑποθέσεως. Phœdo, 101, C). » Platon décrit ici fort bien l'état de ces esprits, qui n'entendent procéder qu'à coup sûr, c'est-à-dire qui ne veulent avancer qu'en déduisant par voie d'identité, semblables à des navigateurs qui ne voudraient jamais quitter la côte, et qui, dès lors, ne pourraient point passer d'un continent à l'autre. « Si quelqu'un se tient à son point de départ, sans « en vouloir sortir (εἰ δὲ τις αὐτῆς τῆς ὑποθέσεως ἔχοιτο), « laissez-le ; ne lui répondez pas ; mais apprenez « vous-même à voir ce qui s'élance hors du point « de départ (ἕως ἂν τὰ ἀπ' ἐκείνης ὁρμηθέντα σκέψαιο. « Phœdo, 101, C). Les sciences qui n'emploient « pas la dialectique ont le rêve de l'être, mais n'en

« ont pas la vue éveillée : c'est impossible, tant « qu'elles laissent immobiles les points de départ « dont elles se servent (ὁρῶμεν ὡς ὀνειρώττουσι μὲν περὶ « τὸ ὄν, ὕπαρ δὲ ἀδύνατον αὐτας ἰδεῖν, ἕως ἂν ὑποθέσεσι « χρώμεναι ταύτας ἀκινήτους ἐῶσι. Rép. VII, 533, C). « Mais la plupart des hommes ignorent que, sans « ce procédé qui passe librement à travers toutes « choses, il est impossible de parvenir à l'intelli-« gence de la vérité (ἀγνοοῦσι γὰρ οἱ πολλοὶ ὅτι ἄνευ « ταύτης τῆς διὰ πάντων διεξόδου τέ καὶ πλάνης ἀδύνατον « ἐντυχόντα τῷ ἀληθεῖ νοῦν σχεῖν. Parmen. 136, E). »

Platon voit admirablement ces deux degrés de la science, l'un dans lequel les esprits sont comme des chasseurs, qui trouvent les données de la vérité, mais ne savent pas en faire usage pour s'élever à Dieu ; et l'autre où l'esprit sait monter de ces choses à Dieu même. « Les géomètres, dit-il, les « astronomes, et les autres penseurs de cet ordre, « sont des chasseurs, qui ne font pas arbitraire-« ment leurs théorèmes, qui les trouvent où ils « sont ; mais ils ne savent pas en faire usage, ils « ne savent que les poursuivre et les saisir, et ils « les livrent au philosophe (τοῖς διαλεκτικοῖς), qui « saura s'en servir s'il n'est pas dénué de sens « (Euthyd. 290, C). »

Mais qu'est-ce que le point de départ de la dia-

lectique? Platon parle ici comme Aristote, comme saint Thomas : le point de départ premier, ce sont les données du monde sensible : « Oui, dit-il, j'en « conviens, l'intelligence n'arrive ni ne peut arri- « ver à son but qu'à partir de la vue, du toucher « ou de tout autre sens : on ne part point d'ailleurs « (μὴ ἄλλοθεν. Phœdo, 175). » Et quel est ce but? C'est le principe de toutes choses (ἐπὶ τὴν τοῦ παντὸς ἀρχήν). Mais ce terme du procédé est-il impliqué dans le point du départ? En aucune sorte. On va du point de départ à un principe qui n'y est pas contenu (ἐπ' ἀρχὴν ἀνυπόθετον ἐξ ὑποθέσεως ἰοῦσα).

Et maintenant si le procédé dialectique ou inductif, qui va d'un point de départ sensible à un principe invisible, en d'autres termes, qui passe du monde à Dieu, n'est pas une illusion platonicienne, on demandera comment, selon Platon et selon la vérité, le raisonnement peut ainsi s'élever d'un point de départ vers un terme ou une conclusion qui n'y est pas contenue. Mais pourquoi pose-t-on cette question? C'est parce qu'on admet d'avance, par habitude, que la raison de l'homme n'a qu'un seul procédé, le procédé déductif par voie d'identité. C'est pour cela que l'on pose comme une grave objection à l'existence du procédé dialectique, essentiellement distinct de l'autre procédé, cette

étrange question : Comment l'esprit peut-il passer d'un point à l'autre? Comment peut-il passer d'un premier terme à un second terme non contenu dans le premier? Mais ne voit-on pas que cette objection revient à celle-ci : Comment l'esprit peut-il sortir du point où il est ? Comment l'esprit peut-il marcher? Comment l'esprit n'est-il pas immobile ? Or, précisément, l'esprit peut marcher, et n'est pas immobile, par cela même qu'il n'est pas enfermé dans le principe d'identité, et qu'il peut passer *du même au différent*. Si le principe d'identité régnait seul, l'esprit serait réellement immobile, et par une conséquence éloignée, mais très-claire à nos yeux, l'identité de toutes choses s'ensuivrait, et le panthéisme serait la vérité. C'est précisément par cette voie que des esprits paralysés dans la meilleure partie d'eux-mêmes sont arrivés au panthéisme, en refusant de sortir du seul principe d'identité.

Néanmoins, nous voulons satisfaire à la question posée, qui, d'un certain point de vue, est fondée. Il faut reconnaître qu'on ne tire point l'infini du fini, ni Dieu du monde. Ce serait là même du panthéisme. Il faut reconnaître que notre esprit ne saurait s'élever par la pensée, sans autre donnée, de la vue du monde à l'idée de Dieu. Mais nous l'avons déjà dit, d'après Platon et tous les philoso-

phes que nous avons cités, cet élan de l'esprit, qui s'élève de la vue du monde à l'idée de Dieu, est impossible sans une condition essentielle. C'est pourquoi il y a des esprits qui ne l'exécutent pas. Platon va jusqu'à dire que personne ne sait se servir de ce procédé qui lance l'esprit, à partir de toutes choses, vers l'Être même (*χρῆσθαι δ' οὐδεὶς αὐτῷ ὀρθῶς, ἑλκτικῷ ὄντι παντάπασι πρὸς οὐσίαν*. Rép. 522, 523). Pourquoi? Parce qu'il faut élever l'œil de l'âme vers le monde d'en haut, et qu'il est fixé sur les choses d'en bas (*περὶ τὰ κάτω στρέφουσι τὴν τῆς ψυχῆς ὄψιν*. Rép. 515, B); et parce que l'œil de l'âme ne change sa direction qu'avec l'âme tout entière, et qu'il faut, pour accomplir le mouvement principal de l'esprit, se retourner avec l'âme tout entière, à partir de ce qui naît et meurt, pour s'élever à l'être même (*ξὺν ὅλῃ τῇ ψυχῇ ἐκ τοῦ γιγνομένου περιακτέον εἶναι, ἕως ἂν εἰς τὸ ὂν*... Rép. 518, C). Il faut donc d'abord retrancher l'obstacle, couper les liens (*εἰ ἐκ παιδὸς εὐθὺς κοπτόμενον, περιεκόπη τὰ τῆς γενέσεως συγγενῆ*. Rép. 515, B).

Mais cela suffit-il? suffit-il de retrancher l'obstacle? Où est la force qui donne l'élan? Platon le dit, avec tous les philosophes. Il y a dans l'homme un don divin, qui habite le centre de l'âme (*οἰκεῖν μὲν ἡμῶν ἐπ' ἄκρῳ*); un don divin qui suspend à Dieu

le principe et la racine de l'âme (τὸ θεῖον τὴν κεφαλὴν καὶ ῥίζαν ἀνακρεμάννυν). C'est là la force qui nous élève de terre (ἀπὸ γῆς ἡμᾶς αἴρειν). C'est ce qui nous donne des ailes, et met en nous l'amour ailé (ἔρωτα ὑπόπτερον). N'est-ce pas là ce que dit Bossuet, lorsqu'il parle « d'une lumière céleste qui sort du fond de « notre âme, d'une voix qui s'élève du centre de « l'âme, » et enfin « de ce *ressort caché* qui fait « bien voir, par une certaine vigueur...., qu'il est « comme attaché par sa pointe à quelque prin- « cipe plus haut? » N'est-ce pas aussi ce *sens divin* dont parle Thomassin si admirablement, lorsqu'il décrit « ce sens caché et plus profond en nous « que l'intelligence même, qui touche Dieu avant « de le voir? » Voilà la donnée vivante, non logique, qui fait que l'esprit n'est pas immobile, qu'il peut passer d'un point à un point différent, du monde à Dieu et du fini à l'infini, et qu'à la vue de ce monde visible il confesse Dieu; comme lorsque l'apôtre Thomas, dit saint Augustin, « vit un homme « et confessa Dieu (*hominem vidit, Deum confes-* « *sus est*). » Non, certes, on ne va point à Dieu sans Dieu; on ne tire pas l'infini du fini; mais Dieu est déjà au fond de l'intelligence, par sa lumière implicite, secrète, par l'élan qu'il veut imprimer, quand l'obstacle est levé; et lui, seul moteur pre-

mier, sans qui tout mouvement est impossible, lui, par sa force infinie, pousse la raison en dehors de son point de départ, bien au-dessus de la donnée logique, qui n'est point pour elle un principe (οὐκ ἀρχάς), mais seulement une base d'élan (ἐπιβάσεις καὶ ὁρμάς).

Mais où conduit précisément la voie dialectique? Ici Platon est admirable, et se montre bien profondément philosophe. « La voie dialectique, dit-il, « consiste à rompre ses liens, à se détourner d'a- « bord des ombres de la caverne vers les objets et « la lumière de la caverne ; puis à sortir de la ca- « verne, pour venir à la lumière du jour ; puis, « faute de pouvoir contempler le soleil lui-même, « regarder sa lumière reflétée sur les corps ; à con- « templer non plus des ombres d'objets artificiels, « mais des fantômes divins, et les ombres de ce qui « est; et à conjecturer enfin que les ombres se « rapportent à une autre lumière, à la lumière de « leur propre soleil. Telle est la marche dialectique : « et c'est ainsi que toute cette discipline prépare « l'esprit, et relève peu à peu ce qu'il y a de plus « haut dans l'âme, jusqu'à la vue du plus excellent « des êtres. (Rép. 532.) »

Telle est, selon la théorie platonicienne, la distinction des deux procédés essentiels de l'esprit

humain, et la prééminence du procédé dialectique.

II.

Chacun sait assez qu'Aristote est le législateur du syllogisme; mais on ignore vulgairement combien il a parlé de l'induction. Aristote pose nettement que la raison a deux procédés, ni plus, ni moins: que l'un est l'induction, l'autre le syllogisme.

« Toutes les démonstrations, dit-il, se font ou « par syllogisme ou par induction (ἅπαντα γὰρ πισ- « τεύομεν ἢ διὰ συλλογισμοῦ ἢ ἐξ ἐπαγωγῆς)[1]. Parmi les « raisonnements, les uns sont syllogistiques, les « autres inductifs (περὶ τοὺς λόγους οἵτε διὰ συλλογισμῶν « καὶ οἱ δι' ἐπαγωγῆς)[2]. Tout ce que nous apprenons, « nous l'apprenons ou par induction ou par dé- « duction (εἴπερ μανθάνομεν ἢ ἐπαγωγῇ ἢ ἀποδείξει)[3]. « L'une des sources de conviction est l'induction, « l'autre est le syllogisme (μία μὲν πίστις ἡ διὰ τῆς « ἐπαγωγῆς, ἄλλη δὲ πίστις ἡ διὰ συλλογισμοῦ)[4]. Si l'on

[1] I. Anal. II. 23. — [2] II. Anal. I. 1. — [3] II. Anal. I, 18. — [4] Top I, 8.

« veut distinguer les genres de raisonnement, l'un « est l'induction, l'autre le syllogisme (*χρὴ διελέσθαι « πόσα τῶν λόγων εἴδη τῶν διαλεκτικῶν· ἔστι δὲ τὸ μὲν ἐπα- « γωγὴ, τὸ δὲ συλλογισμὸς*)[1]. La science vient ou par « induction ou par syllogisme (*ἡ μὲν γὰρ δι' ἐπαγωγῆς, « ἡ δὲ συλλογισμῷ*)[2]. Il est absolument nécessaire que « quiconque démontre quoi que ce soit emploie « pour cela le syllogisme ou l'induction (*ὅλως ἀνάγκη « συλλογιζόμενον ἢ ἐπάγοντα δεικνύναι ὁτιοῦν ἢ ὁντινοῦν*)[3]. »

Voilà qui est clair : la raison a deux procédés, ni plus, ni moins.

Mais qu'est-ce que l'induction comparée au syllogisme? « L'induction est l'inverse du syllogisme « (*τρόπον τινὰ ἀντίκειται ἡ ἐπαγωγὴ τῷ συλλογισμῷ*)[4]. En « effet, l'induction pose les propositions auxquelles « l'esprit vient sans intermédiaire logique, le syl- « logisme pose les conclusions auxquelles mènent « des intermédiaires (*ὧν μὲν γὰρ ἔστι μέσον, διὰ τοῦ μέσου « ὁ συλλογισμὸς· ὧν δὲ μή ἐστι, δι' ἐπαγωγῆς*)[5]. Le syl- « logisme part de l'universel et l'induction part du « particulier. Mais cet universel dont part la déduc- « tion syllogistique, il est impossible de l'obtenir « autrement que par l'induction (*εἴπερ μανθάνομεν ἢ*

[1] Top. I, 12. — [2] Eth. Nicom. VI, 4. — [3] Rhet. I, 2. — [4] I. Anal. I, 23. — [5] Ibid.

« ἐπαγωγῇ ἢ ἀποδείξει. Ἔστι δ' ἡ μὲν ἀπόδειξις ἐκ τῶν « καθόλου, ἡ δ'ἐπαγωγὴ ἐκ τῶν κατὰ μέρος· ἀδύνατον δὲ τὰ « καθόλου θεωρῆσαι μὴ δι' ἐπαγωγῆς)[1]. Même les géné- « ralités dites abstraites ne s'obtiennent que par in- « duction (ἐπεὶ καὶ τὰ ἐξ ἀφαιρέσεως λεγόμενα ἔσται δι' « ἐπαγωγῆς γνώριμα ποιεῖν)[2]. L'induction est le pas- « sage du particulier à l'universel (ἐπαγωγὴ δὲ ἡ ἀπὸ « τῶν καθ'ἕκαστων ἐπὶ τὰ καθόλου ἔφοδος)[3]. Les raison- « nements inductifs sont ceux qui montrent l'uni- « versel dans la lumière du particulier (οἱ δεικνύν- « τες τὸ καθόλου διὰ τοῦ δῆλου εἶναι τὸ καθ'ἕκαστον)[4]. L'in- « duction donne le principe et l'universel; le syl- « logisme déduit de l'universel (ἡ μὲν δὴ ἐπαγωγὴ « ἀρχῆς ἔστι καὶ τοῦ καθόλου, ὁ δὲ συλλογισμὸς ἐκ τῶν καθό- « λου)[5]. Les majeures sont les points de départ du « syllogisme ; le syllogisme ne les donne pas ; c'est « donc l'induction qui les fournit (εἰσὶν ἄρα ἀρχαὶ ἐξ « ὧν ὁ συλλογισμὸς, ὧν οὐκ ἔστι συλλογισμὸς· ἐπαγωγὴ « ἄρα)[6]. L'induction est la voie qui conduit aux « majeures (ἡ ἐπι τὰς ἀρχὰς ὁδὸς αὕτη ἐστὶν)[7]. L'induc- « tion est donc le procédé qui trouve la proposition « primitive où ne conduit aucun intermédiaire (τῆς « πρώτης καὶ ἀμέσου προτάσεως)[8]. Toute connaissance

[1] II. Anal. I, 18. — [2] Ibid. — [3] Top. I, 12. — [4] II. Anal. I, 1. — [5] Ethic. Nicom. VI, 3. — [6] Ibid. — [7] II. Anal. I, 23. — [8] I. Anal. II, 23.

« n'est pas déductive ; les propositions immédiates « ne s'obtiennent pas par déduction (οὔτε πᾶσαν ἐπι- « στήμην ἀποδεικτικὴν εἶναι, ἀλλὰ τὴν τῶν αμέσων ἀναπό- « δεικτον)[1]. Il est évident que l'induction est néces- « saire pour trouver les propositions premières (δῆ- « λον ὅτι ἡμῖν τὰ πρῶτα ἐπαγωγῇ γνωρίζειν ἀναγκαῖον)[2]. »

L'induction est donc ce qui nous donne les majeures, les propositions primitives, celles où ne mène aucun intermédiaire logique. Car « lorsqu'il « y a un intermédiaire par lequel une proposition « se peut déduire d'une autre, c'est le syllogisme « qui nous y mène. Mais lorsqu'il n'y a point d'in- « termédiaire, c'est l'induction (ὧν μὲν γὰρ ἔστι μέ- « σον διὰ τοῦ μέσου ὁ συλλογισμὸς, ὧν δὲ μή ἐστι, δι' ἐπα- « γωγῆς)[3]. »

Mais comment un procédé de la raison peut-il trouver des propositions primitives et sans intermédiaire, puisqu'il est démontré que toute connaissance rationnelle vient de quelque donnée antérieure (πᾶσα διδασκαλία διανοητικὴ ἐκ προϋπαρχούσης γίνεται γνώσεως)[4]. Le voici : ceci est comme le résumé de la Logique d'Aristote. C'est le dernier chapitre de ses Analytiques.

[1] II. Anal. I, 3. — [2] II. Anal. II, 19. — [3] I. Anal. II, 23. — [4] II. Anal. I, 1.

« Nous avons parlé, dit Aristote, du syllogisme et de la déduction, et, en même temps, de la science déductive ; car c'est même chose. Quant aux principes, comment les connaît-on ? Comment s'appelle la connaissance que l'on en prend ?

« Évidemment on ne peut acquérir aucune science déductive, si l'on ne connaît d'abord les premiers principes auxquels ne mène aucun intermédiaire. Mais la connaissance de ces principes est-elle de même nature que celle des déductions ? Y a-t-il science des deux, ou bien science seulement pour les déductions et une autre espèce de connaissance pour les principes ? Cette possession des principes (ἕξις) est-elle acquise et vient-elle du dehors, ou bien est-elle en nous d'abord à notre insu ? Il serait étrange qu'elle fût primitivement en nous ; car nous aurions en nous, sans le savoir, des connaissances plus précises et plus claires que celles que nous en déduisons. Que si nous la recevons du dehors, si nous ne l'avons pas toujours en nous, comment pouvons-nous connaître et apprendre sans aucune connaissance préalable ? C'est impossible, comme nous l'avons montré. — Il est donc clair à la fois que nous ne possédons pas d'avance les principes, et que, d'un autre côté, ils ne surviennent pas en nous, si nous n'en possédons d'abord quelque

chose. Il en résulte nécessairement que nous les possédons en puissance, mais en puissance implicite et obscure. Tout être animé paraît avoir une puissance analogue, puissance innée de percevoir, qui est la sensibilité. Seulement la sensibilité éveille la raison chez l'homme, tandis que chez les animaux elle ne réveille rien. La sensation éveille d'abord la mémoire, et la mémoire souvent renouvelée fait l'expérience. De l'expérience ou de l'universel reposant dans l'âme naît le principe de chaque science. De sorte que nous n'avons pas d'abord en nous la possession actuelle et déterminée des principes ; ils ne nous sont pas venus d'autres principes plus clairs ; ils nous viennent de la sensation. Mais comment? Comme quand les individus dispersés d'une armée en déroute s'arrètent et se rallient parce que l'un s'est arrêté. Qu'une sensation unique s'arrête aussi dans notre esprit, aussitôt le premier universel, qui est déjà dans l'âme, s'étend au genre dont un individu nous a frappés, jusqu'à ce que l'universel déterminé en principes particuliers (*universalia in particulari* : τοιονδὶ ζῷον, ἕως ζῷον), se pose dans notre esprit. Évidemment c'est par l'induction que ces principes seront déterminés en nous ; car c'est aussi par l'induction que la sensation elle-même nous élève à l'universel. D'après cela, qu'est-

ce que la connaissance explicite des principes? Ce n'est pas la science. Car la science est discursive, déductive, et les principes sont antérieurs et sont encore plus clairs. La déduction ne saurait être le principe de la déduction. Cette connaissance explicite des principes, il faut la nommer intellect. L'intellect est le principe de la science. L'intellect est le principe des principes de chaque science, et il s'étend à toutes les sciences. »

Ce passage suivi, qui est le résumé de la Logique d'Aristote, nous fait connaître toute sa pensée. Il y a d'abord dans l'âme une puissance des principes (*τινὰ δύναμιν*), l'intellect en puissance et indéterminé. Cet intellect possible, c'est la lumière même de la raison, représentée en nous par la possession nécessaire des axiomes, qui sont des lois idéales et nécessaires fondées sur l'existence de l'Être nécessaire : en d'autres termes, il y a d'abord en nous une lumière implicite qui nous vient de Dieu. Les axiomes (*ἀξιώματα*) sont les lois, les principes communs (*κοινὰ*) de la science, et ne viennent, ni de l'expérience, ni de l'induction. Ils sont absolument innés à l'âme. Il faut nécessairement les posséder d'avance pour connaître quoi que ce soit. Quant aux principes particuliers, principes qu'on ne déduit pas, mais qu'il n'est pas nécessaire de pos-

séder d'avance, et à partir desquels la science dérive par syllogisme, ces principes viennent de l'expérience par l'induction.

L'intellect possible (*τινὰ δύναμιν*) devient une intelligence actuelle et déterminée (*ἕξεις ἀφορισμέναι*) lorsque la sensation vient éveiller cette puissance. Une seule sensation suffit pour réveiller dans l'âme le premier universel (*στάντος γὰρ τῶν ἀδιαφόρων ἑνὸς, πρῶτον μὲν ἐν τῇ ψυχῇ καθόλου*). Donc puisque l'induction est le passage du particulier au général, il est clair, conclut Aristote, que c'est nécessairement par induction que nous connaissons les principes. C'est par l'induction seulement que la sensation peut mettre en nous l'universel (*καὶ γὰρ καὶ αἴσθησις οὕτω (ἐπαγωγῇ) τὸ καθόλου ἐμποιεῖ*).

Tout ceci se confirme par d'autres passages d'Aristote. Il distingue partout les principes d'un côté, et de l'autre la science qu'on en déduit par syllogisme. Mais les principes sont de deux genres très-différents (*αἱ γὰρ ἀρχαὶ διτταὶ*) : ceux qui sont les règles de la démonstration, et ceux mêmes au sujet desquels on démontre (*ἐξ ὧν τε καὶ περὶ ὅ*). Les premiers sont les principes communs, les autres les principes propres à chaque science (*αἱ μὲν οὖν ἐξ ὧν κοιναὶ, αἱ δὲ περὶ ὃ ἴδιαι*). Les principes dont on part dans les sciences démonstratives, dit-il ailleurs,

sont de deux sortes, les principes propres de chaque science, et les principes communs (Ἔστι δ' ὧν χρῶνται ἐν ταῖς ἀποδεικτικαῖς ἐπιστήμαις τὰ μὲν ἴδια ἑκάστης ἐπιστήμης τὰ δὲ κοινά)[1]. La démonstration comprend nécessairement trois choses : ce par quoi on démontre (axiomes), ce dont on démontre (le principe propre), ce qu'on en démontre, ou l'ensemble de la déduction scientifique (ἀνάγκη γὰρ, ἔκ τινῶν εἶναι καὶ περί τι καὶ τινῶν τὴν ἀπόδειξιν)[2]. Les principes communs sont des principes qu'il est nécessaire de posséder d'avance pour être capable d'entendre et d'apprendre quoi que ce soit (ἣν δὲ ἀνάγκη ἔχειν τὸν ὁτιοῦν μαθησόμενον, ἀξίωμα)[3]. Il faut les avoir d'avance, car on ne peut les recevoir en écoutant (Δεῖ γὰρ περὶ τούτων ἥκειν προεπισταμένους, ἀλλὰ μὴ ἀκούοντας ζητεῖν)[4]. Là est le sens de ce qui est dit dans le Ménon, que la science est réminiscence (ὁμοίως δὲ καὶ ὁ ἐν τῷ Μένωνι λόγος, ὅτι ἡ μάθησις ἀνάμνησις)[5]. Ce n'est pas que l'on ait jamais d'avance les connaissances particulières, mais au moment même où l'induction s'opère, nous prenons connaissance de l'individuel, comme si nous le reconnaissions ; car il y a des choses que l'on sait immédiatement. (Οὐδαμοῦ γὰρ

[1] II. Anal. I, 10. — [2] II. Anal. I. — [3] II. Anal. I, 2 — [4] Met. III. 3. — [5] I. Anal. II. 21.

συμβαίνει προεπίστασθαι τὸ καθ' ἕκαστον, ἀλλ' ἅμα τῇ ἐπαγωγῇ λαμβάνειν τὴν τῶν κατὰ μέρος ἐπιστήμην ὥσπερ ἀναγνωρίζοντας · ἔνια γὰρ εὐθὺς ἴσμεν)[1]. L'axiome est une loi nécessaire, absolue, comme celle-ci : On ne peut affirmer et nier en même temps le même du même (λέγω δὲ κοινὰς οἷον τὸ πᾶν φάναι ἢ ἀποφάναι)[2]. Les axiomes embrassent sans exception tout ce qui est, et non pas tel ou tel genre d'être pris à part, à l'exclusion des autres (ἅπασι γὰρ ὑπάρχει τοῖς οὖσιν, ἀλλ' οὐ γένει τινὶ χωρὶς ἰδίᾳ τῶν ἄλλων)[3]. Aussi, d'où dépendent les axiomes? Dépendent-ils de la géométrie? Non; de la physique? Non. Il y a au-dessus de la nature quelque chose de plus haut que la nature. Celui qui s'occupe de l'universel et de la substance première, celui-là est à la source des axiomes (ἐπεὶ δ'ἔστιν τοῦ φυσικοῦ τὶ ἀνωτέρω...... τοῦ καθόλου καὶ τοῦ περὶ τὴν πρώτην οὐσίαν θεωρητικοῦ καὶ ἡ περὶ τούτων ἂν εἴη σκέψις)[4].

Ainsi, d'après Aristote, les axiomes constituent les premières données innées qu'il faut posséder d'avance. Leur universalité, leur nécessité vient de ce qu'ils sont fondés sur la nature même de l'universel et de la substance première, c'est-à-dire de

[1] I. Anal. II, 21. — [2] II. Anal. I, 32. — [3] Met. III, 3. — [4] Met. III, 3.

Dieu, de Dieu supérieur à toute nature créée et contingente. Celui qui s'occupe des axiomes s'occupe de Dieu indirectement. Et, chose admirable ! Aristote posant le premier des axiomes, le principe de contradiction, comme fondé dans l'essence de l'être premier, pose implicitement cette belle vérité qu'il développe ailleurs, — nous l'avons vu à propos de la Logique du panthéisme, — que celui qui attaque la vérité des axiomes attaque l'idée de Dieu et la détruit, et que, si quelques-uns attaquent la vérité de l'axiome fondamental dérivé de l'idée de l'être, il suffit de leur démontrer que Dieu existe. Certes il lui fallait du génie pour voir ces choses avant le XIX[e] siècle, avant la venue de la Logique du panthéisme !

Quoi qu'il en soit, outre les axiomes qui sont universels, nécessaires, possédés d'avance et innés, — qui sont, comme l'intelligence, en puissance, puissance innée (δυναμιν ἔμφυτον), et qui résultent en nous de la nature de Dieu, — il y a les principes propres de chaque science (ἀρχὴ ἐστιν.... τὸ πρῶτον τοῦ γένους περὶ ὃ δείκνυται)[1]. Ces principes-là, on ne les possède pas d'avance, quoiqu'il n'y ait pas d'intermédiaire qui y conduise ; on peut les appeler *thèses*. Ces

[1] II. Anal. I, 6.

thèses ou principes propres, majeures des syllogismes, majeures qu'on ne démontre pas déductivement, ni par aucun intermédiaire (*ἀμέσου δ' ἀρχῆς συλλογιστικῆς*)[1], il n'est pas nécessaire de les posséder d'avance : ce qu'il faut posséder d'avance, ce sont les axiomes (*ἣν δ' ἀνάγκη ἔχειν τὸν ὁτιοῦν μαθησόμενον, ἀξίωμα*)[2]. Mais comment les trouve-t-on, ces majeures acquises? Par l'induction, par l'induction appliquée aux données de l'expérience (*Ἡμῖν τὰ πρῶτα ἐπαγωγῇ γνορίζειν ἀναγκαῖον. Τὰς μὲν ἀρχὰς τὰς περὶ ἕκαστον ἐμπειρίας ἐστὶ παραδοῦναι*)[3].

Voilà donc toute la Logique dans ses grands traits. C'est la Logique de saint Thomas, c'est la Logique complète. En présence de cette simple esquisse, dans laquelle nous croyons être, à peu de chose près, d'accord avec les beaux travaux contemporains sur Aristote[4], qui, selon nous, ne sont

[1] II. Anal. I, 2. — [2] II. Anal. I, 2. — [3] II. Anal. II, 19.

[4] Nous sommes d'accord, touchant l'induction aristotélicienne, avec M. Barthélemy Saint-Hilaire en ce qui suit : « La théorie de « l'induction est présentée ici d'une manière très-concise ; et cependant Aristote y attache la plus grande importance, puisqu'il re- « connaît que l'induction est, avec le syllogisme, la seule chose sur « laquelle se fonde la certitude. L'induction est *le syllogisme* (le rai- « sonnement) de la proposition immédiate, c'est-à-dire de celle qui « ne peut être le résultat d'une conclusion ordinaire. C'est qu'elle est « alors une majeure indémontrable. Toutes les majeures qui ne sont

dépassés que par les commentaires de saint Thomas, on partage le profond étonnement de M. de Maistre à la lecture de ce texte de Reid : « Le genre « humain s'étant fatigué pendant deux mille ans à

« pas la conséquence de prosyllogisme sont dans ce cas. On les ob- « tient avec autant de certitude que les conclusions elles-mêmes : « elles méritent la même foi, quoiqu'on ne les obtienne pas par la « même méthode. Dans le syllogisme, on prend les majeures pour en « tirer ensuite les mineures et les conclusions nécessaires. . . . C'est « par l'induction seule qu'on acquiert ces majeures. . . . S'il fallait « recourir encore ici au syllogisme *ordinaire*, la recherche serait « sans fin, et l'on n'arriverait jamais à la science. Il faudrait re- « monter à l'infini de prosyllogisme en prosyllogisme, sans jamais « trouver de limites. L'induction, au contraire, en donne une. — « Ainsi, sans l'induction pas de syllogisme, puisque sans elle on « n'aurait point les majeures, qui sont la source et la cause de la « conclusion (*) » Nous admettons parfaitement tout ceci ; mais nous avons omis à dessein, dans ce texte, le point sur lequel nous ne sommes pas d'accord avec le savant traducteur. Quel est ce point ? C'est que, comme M. de Maistre, comme M. Ravaisson, M. Barthélemy St-Hilaire, malgré ce qu'il vient d'établir touchant la différence évidemment radicale du syllogisme et de l'induction, dit cependant que, d'après Aristote, comme d'après la vérité, l'induction est un syllogisme. « L'induction rentre elle-même dans le syllogisme, qui « comprend et explique toutes les formes possibles du raisonne- « ment. » Or, en partant de ce que notre auteur vient de dire de l'induction, comment peut-on admettre qu'au fond ce soit un syllogisme ? Je dis que deux procédés, dont l'un trouve les majeures, dont l'autre déduit les conséquences, dont l'un remonterait sans fin dans sa recherche, dont l'autre seul donne un point de départ à l'es-

(*) Anal. II, 23. Traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

« chercher la vérité à l'aide du syllogisme, Bacon « proposa l'induction comme instrument plus ef- « ficace. Son nouvel instrument donna aux pensées « et aux travaux des chercheurs une direction plus

prit, dont l'un ne saurait arriver à la science, dont l'autre donne les principes de la science, je dis que ces deux procédés sont manifestement distincts. Je crois pouvoir soutenir qu'ils ne diffèrent point par la forme comme le syllogisme ordinaire diffère de l'enthymème, mais qu'ils diffèrent par le sens et le fond. Ce sont deux procédés irréductibles, auxquels tous les autres se ramènent, dit Aristote. Ce sont deux procédés inverses, dit encore Aristote (τινὰ τρόπον ἀντίκειται), inverses par le point de départ, inverses par le résultat, puisque l'un va du général au particulier, l'autre du particulier au général; et non-seulement inverses, mais autres dans le point essentiel. Et quel est le point essentiel? Notre auteur nous le dit : « L'élément essentiel du syllogisme, c'est le *moyen.* » (*Plan général*, p. LXII.) Or précisément l'induction n'a pas de moyen. C'est en cela même qu'elle diffère du syllogisme, dans le fait, comme d'après Aristote. L'induction diffère donc du syllogisme par le point essentiel, d'après notre auteur. Notez bien que l'induction ne diffère pas du syllogisme, comme l'enthymème qui sous-entend une des prémisses. L'induction ne sous-entend pas le moyen, puisqu'elle n'en a pas, comme le dit sans cesse Aristote : « Là où il n'y a pas de « moyen, c'est l'induction qui agit; là où il y a un moyen, c'est le « syllogisme. » Par exemple, quel moyen y a-t-il entre le fini et l'infini, entre le monde et Dieu? Là, le syllogisme seul ne peut pas passer. Là l'induction est nécessaire. Les principes, et surtout les premiers principes se trouvent nécessairement par induction, dit toujours Aristote. Là, dit-il ailleurs, le syllogisme ne peut rien, c'est donc à l'induction d'agir. — Deux choses, je le sais, peuvent, dans les textes d'Aristote, tromper le lecteur sur ce point. C'est qu'Aristote, comme le remarque M. de Maistre, et ce que notre savant auteur

« utile que ne l'avait fait l'instrument aristotéli-
« cien, et l'on peut le considérer comme la seconde
« grande ère des progrès de la raison humaine[1]. »
Il est impossible de se tromper plus radicalement

sait mieux que nous, c'est qu'Aristote emploie le mot syllogisme, tantôt dans le sens général de raisonnement où il signifie aussi l'induction, et tantôt dans le sens propre et technique où il est l'opposé de l'induction. C'est en ce sens qu'Aristote dit : « L'induc- « tion est le syllogisme de la proposition immédiate, ... cette pro- « position immédiate que le syllogisme ne peut donner. » Voilà, dans le même passage, le mot syllogisme pris dans les deux sens. En second lieu, Aristote parle souvent d'un cas particulier de l'induction, qui consiste à conclure de tous les cas particuliers au général, c'est-à-dire du général au général, de tous à tous. Dans ce cas, l'induction n'est plus seulement un syllogisme, c'est une identité, ou plutôt une tautologie. Dans ce cas singulier, l'induction n'est plus rien qu'une forme stérile ou impossible, stérile comme la tautologie, possible quand on connaît tous les cas particuliers, impossible quand on ne les connaît pas, ce qui arrive toujours. Ce n'est pas là l'induction féconde qui est l'âme du raisonnement humain et qui donne les principes. Quoi qu'il en soit, nous avouons que l'autorité d'un savant qui connaît certainement Aristote mieux que nous, et qui, par ses travaux, nous a aidé nous-même à le connaître, doit nous mettre en défiance. Il se peut donc, à la rigueur, que nous nous trompions sur la pensée d'Aristote au sujet de l'induction. S'il faut que l'erreur soit de notre côté ou du côté de tant de savants hommes, il est probable d'avance qu'elle est de notre côté. Néanmoins nous leur soumettons ce qui suit. Ne se peut-il point que, convaincus d'avance de l'identité du syllogisme et de l'induction,

[1] D[r]. Reids, *Analysis of Aristote's Logik*, p. 140.

sur l'importance et la solidité de la Logique d'Aristote et sur la presque nullité des travaux de Bacon. Bacon n'a fait qu'enfoncer, à grand bruit et de la manière la plus gauche, la porte de la science, par-

ils maintiennent cette identité en thèse générale, tout en montrant fort bien dans le détail, d'après Aristote, comment les deux procédés sont radicalement distincts? Cette distinction, encore une fois, est évidemment d'un autre ordre que celle du syllogisme et de l'enthymème. Elle n'est pas dans la forme, elle est dans l'essentiel du procédé. Car, puisque le terme essentiel du syllogisme est le moyen, il s'ensuit que là où il n'y a pas de moyen, il n'y a pas l'essentiel du syllogisme, il n'y a pas de syllogisme. Or, l'induction n'a pas de moyen. C'est sa définition et son caractère propre. Donc elle n'est pas un syllogisme.

Mais il se peut aussi qu'il y ait ici, jusqu'à un certain point, dispute de mots. Si l'on m'accorde que le syllogisme et l'induction sont deux procédés inverses, que l'un déduit par voie d'identité une conséquence d'une majeure donnée, par un intermédiaire indispensable, tandis que l'autre, sans intermédiaire, sans déduction possible, pose les majeures immédiates que l'on ne peut tirer d'autres majeures; que l'un descend du général au particulier, que l'autre monte du particulier au général; que l'un nous jetterait dans une recherche sans fin, et rendrait la science impossible, que l'autre donne un commencement à la recherche et pose les principes de la science, si l'on m'accorde tout cela, j'accorde, de mon côté, bien volontiers qu'on peut donner au mot syllogisme, comme le fait Aristote, outre son sens propre et technique, un sens général qui le rend synonyme de raisonnement; que, dès lors, l'induction, qui est l'un des deux procédés essentiels du raisonnement humain, rentrera dans la catégorie du syllogisme, c'est-à-dire du raisonnement, et qu'elle y rentrera, non pas arbitrairement, mais parce que, comme le syllogisme, elle va d'un point de départ à une

faitement ouverte déjà, puisqu'on venait d'y voir passer Kepler et son escorte. Aristote, au contraire, a créé la Logique qui subsiste et qui subsistera. Aristote a connu beaucoup mieux que Bacon, ainsi

conclusion. Seulement, ainsi que le montre Platon, le syllogisme proprement dit ne s'élève pas plus haut que le point de départ, jusqu'au principe non contenu dans le point de départ (εἰς ἀρχὴν ἀνυπόθετον).

Et, puisque nous avons cité M. de Maistre, nous devons signaler une singulière erreur de fait dans ce qu'il dit touchant l'induction baconnienne comparée à celle d'Aristote. M. de Maistre a pleinement raison contre Bacon, en soutenant qu'Aristote a connu l'induction véritable, et que Bacon n'a inventé qu'une machine sans valeur. Mais, chose étrange! en parlant ainsi, M. de Maistre attribue à Bacon l'induction même d'Aristote, et il la condamne dans Bacon. Voici la preuve du fait. M. de Maistre cite une théorie de l'induction que Bacon rejette par ces paroles : « Cette forme vicieuse de l'induc-« tion, nous l'envoyons promener; la bonne, nous la donnons dans « le *Novum Organum.* » M. de Maistre croit que cette théorie de l'induction est celle de Bacon, tandis que Bacon la repousse; et M. de Maistre la rejette à son tour, comme inintelligible, en lui préférant celle d'Aristote, tandis que c'est précisément celle d'Aristote. Il est tellement vrai que cette théorie de l'induction, rejetée par Bacon, est celle d'Aristote, que nous allons la mettre en grec avec des phrases d'Aristote. Voici d'abord comment Bacon nous la présente : « Passons au jugement, à l'art de juger, où il s'agit de la « nature des preuves et des démonstrations. Dans cet art de juger « (tel qu'il est vulgairement admis) on conclut, ou par induction, « ou par syllogisme. Car l'enthymème ou l'exemple ne sont que le « syllogisme ou l'induction abrégés. Quant au jugement qui se fait « par induction, il n'y a pas beaucoup à nous y arrêter. C'est par « un seul et même acte de l'esprit que ce qu'on cherche est trouvé

que le remarque fort bien M. de Maistre, « l'induc-
« tion, qui est l'âme du raisonnement humain dans
« tous les objets possibles. »

Aussi, nous souscrivons très-volontiers au juge-

« et jugé. Car ce n'est par aucun intermédiaire que s'opère ce juge-
« ment, c'est immédiatement, à peu près comme dans la sensation.
« Le sens, en face de ces objets premiers, saisit, comme du même
« acte, sa perception, et en admet la vérité. Il en est autrement du
« syllogisme, où la preuve n'est pas immédiate, mais se donne par
« un intermédiaire. Autre est la découverte du moyen, autre le ju-
« gement sur la conséquence : ici l'esprit est d'abord discursif et ne
« s'arrête qu'ensuite. Mais cette forme vicieuse de l'induction, nous
« l'envoyons nettement promener : quant à la bonne, nous ren-
« voyons au *Novum Organum*. Nous en avons dit assez sur le juge-
« ment par induction (*). »

Mettons maintenant en grec, et mot à mot, le latin de Bacon :

Transeamus nunc ad judicium, sive artem judicandi in qua agitur de natura probationum, sive demonstrationum. In arte autem ista judicandi (ut etiam vulgo receptum est) aut per inductionem aut per syllogismum concluditur. ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τοὺς λόγους οἱ δὲ διὰ συλλογισμῶν καὶ οἱ δι' ἐπαγωγῆς (II. Anal. I, 1). — Τῶν δὲ διὰ τοῦ δεικνύναι... τὸ μὲν ἐπαγωγή ἐστι, τὸ δὲ συλλογισμὸς (Art. Rhet. I, 2). Nam exempla et enthymemata illorum duorum compendia tantum sunt : ἢ γὰρ διὰ παραδειγμάτων, ὃ ἐστιν ἐπαγωγὴ, ἢ δι' ἐνθυμημάθων, ὅπερ ἐστὶ συλλογισμὸς (II. Anal. I, 1). — ἔστι γὰρ τὸ μὲν παράδειγμα ἐπαγωγὴ, τὸ δ' ἐνθύμημα συλλωγισμὸς (Art. Rhet. I, 2). At quatenus ad judicium quod fit per inductionem, nihil est quod nos detinere debeat. Uno siquidem eodemque mentis opere illud quod quæritur et invenitur et judicatur : ἅμα τῇ ἐπαγωγῇ λαμβάνειν τὴν τῶν κατὰ μέρος ἐπιστήμην ὥσπερ ἀναγνωρίζοντας. Ἔνια γὰρ

(*) De Augment. scientiarum. Lib. V, cap. IV.

ment de M. de Maistre sur Aristote : « Il n'existe, « ni chez les anciens ni chez les modernes, aucun « ouvrage de philosophie rationnelle qui suppose « une force de tête égale à celle qu'Aristote a dé-

εὐθυς ἴσμεν (I. Anal. II, 21). Neque enim per medium aliquod res transigitur, sed immediate : ὧν δὲ μὴ ἐστι μέσον, δι' ἐπαγωγῆς (I. Anal. II, 23). — τῆς πρώτης καὶ ἀμέσου προτάσεως (II. Anal. II, 23). Eodem fere modo quo fit in sensu. Quippe sensus, in objectis suis primariis, simul et objecti speciem arripit, et ejus veritati consentit. τοῦτο δ' εἰλήφθω δὶ ἐπαγωγῆς ἢ δὶ αἰσθήσεως. — καὶ γὰρ καὶ αἴσθησις οὕτω τὸ καθόλου ἐμποιεῖ (II. Anal. II, 19). Aliter autem fit syllogismo, cujus probatio immediata non est, sed per medium perficitur (τρόπον τινὰ ἀντίκειται ἡ ἐπαγωγὴ τῷ συλλογισμῷ· ὧν μὲν γὰρ ἔστι μέσον, διὰ τοῦ μέσου ὁ συλλογισμὸς) (I. Anal. II, 23).

Nous le voyons, c'est l'induction aristotélicienne. On peut s'en assurer encore en consultant les textes du *Novum Organum*, où Bacon décrit l'induction qu'il donne comme légitime et comme toute nouvelle (*intentata*).

Du reste, M. de Maistre se trompe bien gravement du même coup au sujet de l'induction d'Aristote, dont il croit démontrer la parfaite identité avec le syllogisme. « Qu'importe que je dise : Tout être « simple est indestructible de sa nature : or, mon âme est un être « simple, donc elle est indestructible ; ou bien que je dise immédia- « tement : Mon âme est simple, donc elle est indestructible ? C'est « toujours le syllogisme qui est virtuellement dans l'induction, « comme il est dans l'enthymème. On peut dire même que ces « deux dernières formes, ou ne diffèrent nullement, ou ne diffèrent « que par ce que les dialecticiens appellent le lien, mais nullement « dans leur essence. » Grave erreur. L'enthymème est un pur syllogisme, ayant positivement trois termes, dont l'un est sous-entendu dans le discours. L'induction, au contraire, manque de moyen

« ployée dans ses écrits sur la métaphysique, et no-
« tamment dans ses Analytiques. Ils ne peuvent
« manquer de donner une supériorité décidée à
« tout jeune homme qui les aura médités et com-
« pris. »

terme, car c'est ce qui la caractérise. L'induction est le procédé qui s'élève du particulier au général, dit Aristote. Entre le particulier et le général, où est le moyen terme? Il y a l'infini entre les deux. Aussi Aristote ne dit nullement que le moyen terme est sous-entendu dans l'induction, il dit qu'il n'y en a point. Toujours est-il qu'à travers ces deux erreurs qui se compensent, M. de Maistre se trouve avoir raison dans son affirmation générale contre Bacon. Bacon rejette l'induction aristotélicienne, c'est-à-dire l'induction telle que l'esprit humain la pratique, pour lui substituer une *machine* (*novum organum*) qui jamais ne produira rien.

M. de Maistre dit d'ailleurs expressément que cette forme d'induction, que nous voyons être celle d'Aristote, n'est pas l'induction ordinaire de Bacon. Cette dernière, il l'a vue et jugée avec ce coup d'œil du génie qu'il porte si souvent dans l'ensemble, lors même qu'il se trompe sur les détails.

CHAPITRE II.

QUELQUES ANTÉCÉDENTS SUR L'INDUCTION.

Un seul contemporain, à notre connaissance, a clairement parlé du procédé inductif, tel que nous l'entendons : c'est Royer-Collard. Ce qu'il dit est bien remarquable.

« Le principe d'induction, dit Royer-Collard[1], « repose sur deux jugements. L'univers est gou-« verné par des lois stables, voilà le premier : l'u-« nivers est gouverné par des lois générales, voilà « le second. »

Il serait plus précis de dire qu'il n'y a là qu'un

[1] Œuvres de Reid, 2e édit., t. IV, p. 279.

jugement ainsi conçu : L'univers est gouverné par des lois. L'idée de loi implique essentiellement les idées de stabilité et de généralité.

« Il suit du premier jugement que, connues en « un seul point de la durée, les lois de la nature « le sont dans tous ; il suit du second que, connues « dans un seul cas, elles le sont dans tous les cas « parfaitement semblables.

« Ainsi, l'induction nous donne à la fois l'avenir « et l'analogie. Son caractère propre est de con- « clure du particulier au général ; et, par là, elle « est *diamétralement opposée à la déduction ou au* « *raisonnement pur,* qui conclut toujours du géné- « ral au particulier. »

C'est justement ce qu'a dit Aristote.

« L'induction, ajoute Royer-Collard, fait qu'il y « a, en quelque sorte, deux raisons humaines, « QUI ONT CHACUNE LEURS PRINCIPES, LEURS RÈGLES ET « LEUR LOGIQUE. La Logique du raisonnement pur « est celle d'Aristote et de la géométrie, selon la- « quelle toute proposition certaine remonte par « une chaîne non interrompue à un principe évi- « dent en soi. La règle du raisonnement inductif a « été créée par Bacon dans le *Novum Organum*[1] ;

[1] On voit que Royer-Collard se trompe complétement au sujet

« les quatre règles de Newton, *Regulæ philoso-*
« *phandi*, en sont les principes les plus généraux.
« Elle est bien plus difficile et bien plus utile que
« l'autre ; car la philosophie naturelle et la phi-
« losophie de l'esprit humain étant des sciences de
« pure induction, la Logique de l'induction est
« l'instrument de toutes les découvertes qu'on y
« peut faire. »

Ces deux raisons, dont parle Royer-Collard, sont les deux procédés de la raison, et constituent les deux Logiques, qu'on peut appeler, l'une *Logique de déduction,* qui va du même au même, l'autre *Logique d'invention*, qui passe vraiment du connu à l'inconnu.

Plus loin Royer-Collard discute si le fondement de l'induction est un principe nécessaire ; si les deux jugements sur la stabilité et la généralité des lois de la nature sont des jugements nécessaires. Il affirme que ces deux jugements ne sont pas nécessaires, et que l'on conçoit parfaitement la possibilité des deux propositions contradictoires à celle-là ; c'est ce dont chacun ne conviendra pas. Ces deux jugements sur la stabilité et la généralité

d'Aristote et de Bacon. Mais s'il se trompe sur ces questions de fait, il a raison sur l'idée de la véritable induction.

des lois de la nature ne sont, comme nous l'avons remarqué, qu'un seul jugement fort simple, que voici : Il y a des lois. Or se peut-il qu'il n'y ait pas de lois ? La création n'aurait pas de sens, l'œuvre de Dieu serait déraisonnable. De ce que Dieu est sage, il suit qu'il y a des lois dans son œuvre. Ce jugement est donc la conséquence légitime de cette vérité nécessaire : Dieu est sage.

Quoi qu'il en soit, Royer-Collard dit très-bien ailleurs[1] que ce procédé est l'évaluation des signes ou l'interprétation du sens de la nature : « C'est l'in-« duction, dit-il, qui nous met en rapport avec la « nature, qui crée ce que Bacon appelle « le com-« merce de l'esprit aux choses (*commercium mentis* « *et rerum*). » Sans elle l'univers ne serait qu'un « vaste cadavre : l'induction lui donne la vie, et lui « prête, en quelque sorte, la parole, en nous ap-« prenant que chaque événement est un signe dont « la valeur est constante, et qui nous révèle à la fois « l'événement qui a précédé et celui qui va suivre. « Ce langage de la nature est l'étude des enfants « comme celle des philosophes ; mais les philo-« sophes, dit ingénieusement Reid, en sont les cri-« tiques. La nature ne ment jamais, ajoute-t-il aus-

[1] Œuvres de Reid, 2e édit., t. IV, p. 282.

« sitôt, mais pour nous trop hâter d'interpréter son « langage, ou pour vouloir l'interpréter en certains « cas où il ne nous est pas intelligible, nous tom- « bons dans une foule d'erreurs. »

Ainsi la nature parle : elle est un signe dont il faut comprendre le sens. Ce sens, évidemment, c'est Dieu, sa loi et sa sagesse ; et il y a un procédé qui va du signe au sens, de la nature à Dieu ou à la loi qui est en Dieu.

Ailleurs, Royer-Collard entre plus profondément encore dans l'essence de ce procédé[1]. « Le procédé « par lequel nous passons de notre propre durée « à la durée des autres existences, et de là à la « durée universelle et nécessaire, est le même qui « nous fait passer immédiatement de notre causa- « lité et de notre substance à la substance et à la « causalité extérieures. Ce serait une grave erreur « de le confondre, soit avec la déduction, soit avec « cette autre induction sur laquelle reposent les « sciences naturelles, et dont Bacon a tracé les lois[2]. « Je ne déduis point de ma durée la durée exté- « rieure : elle n'y est point contenue ; encore moins

[1] Œuvres de Reid, 2e édit., t. IV, p. 383.

[2] Selon nous, Royer-Collard se trompe encore faute de connaître la vraie nature de l'induction scientifique, dont Kepler a fait la première grande application.

« la durée universelle, car le tout ne saurait être « renfermé dans la partie ; mais à l'occasion de ma « durée, je conçois et ne puis pas ne pas concevoir « la durée de toutes choses, la durée infinie et ab- « solue. J'induis donc, je ne déduis pas ; d'un autre « côté, je n'induis pas à la manière du physicien ; « l'induction du physicien a pour base la stabilité « des lois de la nature, d'où il suit que ses con- « clusions sont toujours hypothétiques ; les lois de « la nature ne pourraient être rigoureusement con- « statées que par l'universalité des faits ; d'où il suit « que le physicien, concluant un fait inconnu du « petit nombre des faits connus, n'obtient jamais « qu'une probabilité plus ou moins forte ; au lieu « que l'induction dont nous parlons, s'appuyant « sur un seul fait attesté par la conscience, s'élève « sans incertitude à des conclusions qui ont toute « l'autorité de l'évidence. Cette différence dis- « tingue absolument ces deux procédés : *elle est « assez importante pour regretter que ce dernier « n'ait pas un nom qui lui soit propre* : c'est par in- « duction que nous l'appelons induction. »

Le nom que regrettait Royer-Collard, le voici : Ce procédé s'appelle LE PROCÉDÉ INFINITÉSIMAL. Ce nom est le nom scientifique, qui définit la nature du procédé. On peut le nommer aussi procédé

dialectique, opposé au procédé *syllogistique*. Dans l'usage, le mot *induction* subsistera probablement, mais en perdant le sens vague et insignifiant qu'on lui donne aujourd'hui.

Jouffroy signalait aussi cette lacune, et pensait qu'on pouvait la combler. « Il se peut, disait-il, « que la science n'ait pas encore trouvé le secret, « la formule générale de ces jugements prompts, « rapides, sûrs, que pose le sens commun comme « par instinct ; mais enfin il les porte ; il perçoit « obscurément les motifs de les porter ; il a une in- « telligence sourde de ces motifs ; ils existent donc, « et, s'ils existent, il est possible de les apercevoir « réellement, de les déterminer [1]. »

La théorie du procédé dialectique aperçoit et détermine ces motifs : car ce procédé est l'acte fondamental de la vie raisonnable et morale. Tous les hommes le pratiquent instinctivement : il est le fond de la prière, de la poésie ; il est le fond de la science ; par lui seul l'homme connaît la nature ; par lui seul l'homme peut connaître Dieu.

L'existence de ce procédé bien constatée, scientifiquement décrite, donne à la philosophie théorique un point d'appui qui lui manquait, double

[1] Jouffroy. Nouveaux Mélanges philosophiques, p. 94-96.

la force de la Logique, ôte au scepticisme savant sa principale ressource, et peut contribuer très-puissamment à terminer enfin la lutte absurde de la raison et de la foi.

II.

Mais, si le procédé dialectique, si l'induction telle que nous l'entendons, est l'un des deux procédés essentiels de la raison, il est impossible qu'on n'en retrouve point, dans le langage ordinaire, beaucoup de traces. Tâchons de rassembler ces membres épars du grand procédé de la pensée. Or, il nous semble que les mots Perception, Abstraction, Généralisation, Analogie, Induction, ces cinq mots pris ensemble, convenablement rapprochés et adaptés, reproduisent tout le procédé que nous voulons décrire.

La *perception,* dit l'Académie, c'est l'idée que produit en nous l'impression d'un objet. Percevoir, c'est atteindre hors de moi, par la pensée, l'objet dont l'impression est en moi ; c'est aller de la sensation à l'objet ; c'est sortir de soi pour concevoir et affirmer ce qui n'est pas soi ; c'est fran-

chir ce fameux abîme du *moi* au *non moi*, du *subjectif* à l'*objectif*, comme s'expriment dans leur langage barbare les philosophes de profession : c'est traverser ce terrible passage qui a paru infranchissable à tant de penseurs, notamment à Kant et à Fichte. Kant a soutenu qu'on ne le franchissait jamais, que l'âme restait toujours dans le *subjectif*, et que la raison n'atteignait que ses propres lois. Fichte, plutôt que de s'élancer de l'autre côté de l'abîme, a préféré soutenir que *tout est moi*, et poser la fameuse et niaise formule *moi égale moi*, qui constitue le système de l'égoïsme transcendantal.

Il y a dans la perception un rapide passage de la sensation à l'idée de l'objet. Dans le rapport de l'âme à l'objet extérieur qui la frappe, il y a deux choses, comme le soutient Malebranche : ou bien, s'il n'y a qu'une chose, comme le prétend Arnaud, il faut dire, avec Arnaud lui-même, « que cette « chose, quoique unique, a deux rapports l'un « à l'âme qui est modifiée, et l'autre à l'objet « aperçu. » Distinguons ces deux choses ou ces deux faces de la même chose, par les mots *impression* et *perception*, l'impression plus relative à l'âme, la perception plus relative à l'objet. L'âme passe d'une face à l'autre, de son impression à sa

perception, c'est-à-dire d'elle-même à l'objet. Elle va d'elle-même à ce qui n'est pas elle. Elle passe d'une modification d'elle-même à une vue ou affirmation de l'existence réelle d'un objet extérieur. C'est, on peut le dire, sortir de soi pour atteindre ce qui est hors de soi, sortir de soi pour concevoir le monde visible, distinct de nous et extérieur à nous : mouvement analogue à celui dont parlent les maîtres de la vie intérieure, quand ils disent : « Sortir de soi pour entrer dans l'infini de Dieu. » Pour tout rapport vivant à ce qui n'est pas nous, il faut cette espèce de sortie de nous-mêmes. Il faut un élan, il faut tout autre chose que l'immanence syllogistique; il faut l'élan dialectique qui passe du même au différent. Mais cet élan est si rapide et immédiat, si implicite et instinctif, que, selon nous, il ne fait pas partie du procédé dialectique proprement dit, et n'est que son analogue, ou comme son germe au point de départ de la pensée.

L'*abstraction* considère les accidents, en mettant à part les objets auxquels sont attachés les accidents ; ou plutôt elle considère les sujets, en ne tenant pas compte des accidents. Ainsi, pour caractériser les genres dans la nature, la science fait abstraction des conditions ou accidents purement individuels.

Le caractère humain, l'idée de l'homme, par exemple, est indépendante de certaines qualités extérieures qui peuvent varier, comme la taille, la couleur, la forme individuelle du corps, le caractère particulier de chaque esprit, les différents états de l'âme. Mais d'autres propriétés sont essentielles à l'idée d'homme : par exemple, volonté libre, esprit intelligent et corps organisé. Le corps humain, à son tour, a des caractères essentiels sans lesquels il n'est plus corps humain. D'un autre côté, il est certain qu'il y a des accidents qui peuvent varier dans le corps, dans l'âme et dans l'esprit, sans que le caractère humain soit altéré par cette variation. Or, l'abstraction enlève ces accidents variables, ces conditions individuelles, pour ne considérer, s'il s'agit de l'homme, que les caractères génériques, et les conditions essentielles qui font que l'homme est homme.

Autre exemple. Les géomètres, pour définir l'ellipse, disent qu'étant données des ellipses particulières, il faut faire abstraction de toutes les conditions individuelles, de la grandeur de la circonférence, du rapport variable des axes, et de l'excentricité propre ; il ne faut garder dans la définition que ce qui est commun à toutes les ellipses, et abstraire tout ce qui est particulier à chaque

ellipse. Deux foyers solidaires toujours également distants de tous les points de la circonférence, voilà le caractère essentiel du genre. Mais que l'ellipse soit très-grande, ou très-petite, très-allongée, très-aplatie, ou très-voisine du cercle, ces conditions n'importent pas. Voilà pourquoi l'algèbre, langue tout abstraite, peut n'exprimer que les caractères généraux et laisser les caractères individuels. C'est ce qui a lieu pour toutes les formes géométriques.

L'algèbre, donc, peut représenter toutes les ellipses possibles par une seule proposition très-courte que voici : $a^2x^2 + b^2y^2 = a^2b^2$. Dans cette phrase de la langue algébrique, toutes les conditions individuelles sont en blanc, sont indéterminées et abstraites ; il ne reste que l'idée pure et universelle de l'ellipse, quoique la phrase indique aussi l'existence inévitable des caractères individuels.

Notez-le bien, ce qu'on nomme vulgairement l'abstraction, et aussi la généralisation, renferme quelque chose du procédé dialectique qui passe du fini à l'infini. C'est ce que Malebranche avait déjà remarqué. « Vous ne sauriez vous ôter de l'esprit, dit-il, que vos idées générales ne sont qu'un assemblage confus de quelques idées particulières,

ou du moins que vous avez le pouvoir de les former de cet assemblage. Vous pensez à un cercle d'un pied de diamètre, ensuite à un de deux pieds, à un de trois, à un de quatre, et enfin vous ne déterminez point la grandeur du diamètre, et vous pensez à un cercle en général : l'idée de ce cercle, direz-vous, n'est donc qu'un assemblage confus de cercles auxquels j'ai pensé. Certainement cette conséquence est fausse ; car l'*idée du cercle en général représente des cercles infinis et leur convient à tous, et vous n'avez pensé qu'à un nombre fini de cercles*... Mais je vous soutiens que vous ne sauriez vous former des idées générales que parce que vous trouvez dans l'idée de l'infini assez de réalité pour donner de la généralité à vos idées. Vous ne pouvez penser à un diamètre indéterminé que parce que vous voyez l'infini dans l'étendue, et que vous pouvez l'augmenter ou la diminuer à l'infini. Je vous soutiens que vous ne pourriez jamais penser à ces formes abstraites de genres et d'espèces, *si l'idée de l'infini,* qui est inséparable de votre esprit, *ne se joignait tout naturellement aux idées particulières que vous apercevez.* Vous pourriez penser à tel cercle, mais jamais au cercle... Mais l'esprit joint sans réflexion à ses idées finies l'idée de la généralité qu'il trouve dans l'infini.... Et

vous ne sauriez tenir de votre fonds cette idée ; elle a trop de réalité, il faut que l'infini vous la fournisse de son abondance. »

On voit dès lors très-clairement le rapport de l'abstraction à la généralisation. L'abstraction est le moyen de la généralisation. On abstrait les caractères généraux des caractères individuels ; on néglige, on efface les derniers pour ne conserver que les autres. Dans l'exemple géométrique que nous venons de citer, on néglige toute grandeur particulière, toute excentricité particulière, pour ne garder que la loi des foyers, la même pour toute ellipse, et qui implique la nature entière de l'ellipse. Par l'abstraction donc, l'algèbre dégage l'universel de l'individuel, c'est-à-dire, détermine l'unité qui règne dans l'infinie variété possible des individus. C'est ce qu'on peut appeler la détermination du genre, par abstraction, à partir des individus.

Il est à propos d'ajouter que les mathématiques vont plus loin dans l'abstraction qu'elles opèrent sur les formes géométriques. Étant donnés les individus d'un genre, non-seulement on s'élève à l'unité du genre par l'abstraction de tout caractère individuel, mais on cherche de plus l'unité simple qui règne au milieu de la variété infinie des points

d'une forme géométrique, soit abstraite, soit individuelle : on trouve par le calcul infinitésimal la loi simple de la génération de tous les points, la loi de passage d'un point au point suivant. On trouve cette loi en faisant abstraction de la distance particulière des points pour les supposer contigus. Mais c'est sur quoi nous reviendrons.

Or, cette dernière opération n'est pas seulement une abstraction qui travaille à généraliser ; c'est plus et autre chose qu'une généralisation proprement dite ; c'est une *induction* fondée sur une *analogie*.

Mais ici nous venons d'employer des mots qui ont perdu leur force dans le langage philosophique, et dont presque personne ne connaît ou n'admet le sens précis et rigoureux.

L'induction, dans le sens obvie du mot, est l'inverse de la déduction. La déduction, étant donné le caractère du genre, en déduit, par voie d'identité, une foule de vérités relatives à l'individu. Étant donnée une vérité générale, elle explique toutes les vérités particulières qui y sont renfermées. Mais l'induction n'est pas si simple, elle ne part pas d'un centre, comme la déduction, pour aboutir nécessairement, et quelque direction qu'elle prenne, à quelque point de la circonférence. Elle

part d'un ou de plusieurs points de la circonférence pour arriver au centre, qu'elle peut manquer de mille manières si elle ne saisit pas l'exacte direction des rayons. Il lui faut démêler dans les individus ce qui est individuel, accidentel, de ce qui est général, universel. Il lui faut démêler dans les faits, l'accident, la perturbation, et l'effet croisé d'une foule de lois secondaires, pour arriver à la loi principale que l'on cherche. Elle doit abstraire, et abstraire avec science. Elle compare les individus pour élaguer les différences et conserver les ressemblances. Voilà l'induction baconienne, qui est une sorte de procédé de tâtonnement.

Mais le mot *induction* a un tout autre sens encore. Il désigne le procédé dialectique, ce procédé dont Royer-Collard parle quand il dit « qu'il ne sait comment le nommer, » et ajoute : « Ce n'est « que par *induction* que nous le nommons *induc-* « *tion*. »

Prise dans ce sens, l'induction marche sans tâtonnement et procède à coup sûr. Appuyée sur un seul cas particulier, elle affirme l'universel avec pleine certitude. Un seul point de la circonférence la mène au centre, parce qu'elle connaît clairement d'avance et le sens du rayon et sa longueur ; ou bien parce qu'elle a trois points de la circonfé-

rence, et que, dès lors, une construction régulière la mène au centre. Telle est certainement l'induction sur laquelle est fondé le calcul infinitésimal, dont nous parlerons amplement ci-dessous, et qui est l'application même du procédé dialectique à la géométrie.

L'*analogie* est une opération qui, admettant une certaine ressemblance entre deux choses différentes, juge de l'une par ce qu'elle voit de l'autre. Mais pour connaître la force de l'analogie, il faut précisément savoir comment les choses de nature différente et d'ordres très-différents peuvent se ressembler. Il faut avoir constaté par la science ou croire d'avance ce que dit Pascal, répété par Leibniz, et inspiré par la théologie catholique, savoir : que l'ensemble de tout ce qui est, Dieu et monde, subsiste comme il suit. Il y a Dieu, monde éternel, infini, créateur, modèle et loi des choses. Puis il y a le monde des esprits, créé de Dieu à son image ; et puis le monde des corps, image, à sa manière, du monde des esprits et de Dieu. Or, s'il est vrai que les trois mondes se ressemblent dans certaines limites déterminées, il s'ensuit que, dans certains cas aussi, on peut conclure de l'un à l'autre ; ce qui est vrai dans l'un est vrai dans l'autre quand on change ce qui est à changer (*mutatis mutandis*).

Or, en général, on méprise profondément l'analogie. L'analogie, en philosophie, est aujourd'hui un mot sans force. Nous voulons lui rendre sa force.

On croit donc que l'analogie ne mène qu'à l'illusion ou à de vagues conjectures. Citons un exemple du contraire, exemple où l'analogie conclut toujours à coup sûr, où elle sait précisément ce qu'il faut changer, et précisément ce qu'il faut affirmer, quand on franchit le passage, pour conclure du même au différent. Voici l'exemple : c'est la géométrie entière.

La géométrie est un monde d'analogies. Il n'y a pas une figure géométrique qui n'ait au moins deux figures analogues, l'une qui, quoique très-différente, lui répond *point par point*, *ligne par ligne*. C'est ce qu'on appelle en géométrie *homographie*. L'homographie est l'une des deux espèces d'analogies. Quant à l'autre figure analogue à la figure donnée, elle lui répond, non plus ligne par ligne et point par point, mais au contraire *point par ligne* et *ligne par point*. C'est ce qu'on appelle *corrélation*. Or, ces deux espèces d'analogies se trouvent si parfaitement exactes et suivies, que toujours, sans aucune exception, dès qu'on tient une propriété de la première figure, on est certain qu'en

transposant, soit par *homographie,* soit par *corrélation,* on trouve la même propriété, la propriété précisément correspondante dans les deux figures analogues. De sorte que l'étude de l'une des trois figures analogues donne à coup sûr la connaissance des deux autres, en transposant, en changeant ce qu'il faut changer pour passer d'un système à l'autre.

Ainsi, dans l'ordre géométrique, l'analogie, comme méthode certaine, règne partout. Voilà donc un nombre immense de cas où l'analogie est certaine.

Mais n'est-ce ainsi que dans l'ordre géométrique abstrait? n'en est-il point de même dans l'ordre réel et concret? S'il n'en était de même dans l'ordre réel et concret, toutes les métaphores seraient fausses, et la parole, dans une de ses formes essentielles, nous tromperait. C'est ce qui n'est pas possible. De plus, s'il est vrai que Dieu a créé l'homme à son image, il est certain qu'il y a *analogie* entre Dieu et l'homme. Si Dieu a tout créé conformément à lui-même, et d'après ses divines idées, il s'ensuit qu'entre les trois mondes il doit y avoir analogie, comme le comprend immédiatement quiconque a quelque idée philosophique.

Et vers quelle conclusion s'avance de plus en

plus la science de la nature, si ce n'est vers la connaissance toujours plus claire de l'harmonie et de l'analogie de tous les êtres? Quelle idée préside aujourd'hui à toutes les découvertes, si ce n'est celle de l'unité de type? Tout ce qui vit se rapporte comme à un seul modèle, que chaque être particulier développe plus ou moins dans quelqu'un de ses traits.

Quoi qu'il en soit, il suit de l'analogie nécessaire des trois mondes, que quand la science a décrit, par exemple, le monde visible des corps, pris en lui-même, elle doit aller plus haut, et comparer ce monde au monde invisible des esprits, puis les deux mondes à Dieu ; et la science même, comme le disent tous les vrais philosophes, consiste à comparer, à rapporter toute chose à Dieu, à monter de toute chose à son modèle en Dieu.

Nous venons donc de reconnaître les membres épars du procédé dialectique, de la véritable induction. Nous voyons que tous ceux qui ont étudié la pensée en ont aperçu l'existence sous quelque point de vue. Le langage ordinaire est plein de mots qui expriment les divers mouvements du procédé de passage de l'esprit vers ce qu'il n'avait pas ; l'autre procédé est celui qui développe ce que l'esprit avait. Chacun voit que, dans le premier acte de

l'esprit, dans la simple appréhension des données, dans la perception, il y a un passage de l'esprit, d'abord isolé en lui-même, vers l'objet qui le sollicite (Ἐπαγωγὴ). Chacun voit en outre que les données concrètes de toute perception sont innombrables dans le détail de leur variété, de leurs circonstances et accidents, et que l'esprit qui veut connaître, c'est-à-dire savoir ce qui est, c'est-à-dire remonter à l'essence ou du moins au caractère essentiel de chaque chose, ou au caractère générique, doit abstraire avant tout pour connaître.

L'âme, éveillée par un objet quelconque, sort d'elle-même en un sens, pour concevoir ou percevoir l'objet. Puis elle veut aussitôt sortir de l'objet tel qu'il se présente avec ses accidents et apparences, pour aller à l'objet tel qu'il est en lui-même. La raison sait implicitement que les choses concrètes sont des signes sous lesquels il y a du sens. Cette signification des choses, ce sont les essences et les lois.

Vient alors, après l'abstraction, l'induction, qui cherche à remonter des phénomènes et des effets aux lois des phénomènes et des effets, et des lois aux essences et aux causes. On voit déjà que c'est à Dieu que tend instinctivement la raison par ces démarches. De sorte que toute l'histoire de la con-

naissance serait l'éveil de l'âme sortant d'elle-même pour s'élever à Dieu en traversant le monde. Quoi qu'il en soit, aller des phénomènes aux lois, des lois aux causes et aux essences, ce sont les deux grands mouvements, les deux termes du procédé dialectique, de la véritable induction. Nous verrons en action toute cette marche de la pensée, dans la création de la science moderne, représentée par l'astronomie d'une part, et de l'autre par le calcul infinitésimal. Tout lecteur, savant ou non, pourra, je crois, nous suivre.

CHAPITRE III.

L'INDUCTION APPLIQUÉE PAR KEPLER.

—◎—

I.

Le XVIIe siècle a nettement appliqué l'induction à la métaphysique, à la géométrie, et à la science de la nature ; il lui a donné sa vraie forme, sa dernière précision, et en a démontré la rigueur absolue par l'invention du calcul infinitésimal, invention qui, selon nous, est comme un effort de ce siècle entier, et un résultat de tout son travail sur l'idée de l'infini, en théologie d'abord, puis en philosophie, puis en géométrie.

Voyons d'abord comment le XVIIe siècle, appliquant ce procédé à la recherche des lois de la nature, a su créer l'astronomie. Ensuite nous étu-

dierons le procédé en lui-même, dans sa forme la plus précise, qui est le calcul infinitésimal.

Nous n'admettons pas, comme Royer-Collard, la contingence des lois de la nature. La nature est contingente, ses lois ne le sont pas. Les lois de la nature, ce sont les formes et les mouvements des phénomènes. « Tout se fait par formes et mouve-« ments, » disait Pascal d'après Descartes, comme l'avait déjà dit saint Augustin. Mais les formes et les mouvements tombent sous le nombre et la mesure. Nos livres saints l'ont enseigné avant les philosophes : « Vous avez tout créé, Seigneur, dans « la mesure, le nombre et le poids. » (*Omnia in mensura, numero et pondere disposuisti.* Sap., XI, 21.) C'est bien dire que dans la nature tout est soumis aux lois mathématiques. Et de fait, les lois connues et obtenues, comment la science les exprime-t-elle? Par des formules mathématiques. Or, les mathématiques ne sont point contingentes. La géométrie est éternelle, nécessaire ; elle est en Dieu.

Sous un autre point de vue, si la nature a quelque sens, en quoi consiste ce sens? En ce que la nature, qui est un signe, ressemble à Dieu, et en quelque manière, le représente. Dieu est le sens du mot et de l'énigme qu'on appelle la nature. Connaître la nature, l'interpréter, évaluer ses signes,

c'est savoir quelque chose de Dieu. On ne tient pas la loi d'un phénomène, tant qu'on ne voit pas sa ressemblance à Dieu. C'est, du reste, ce qu'affirme saint Thomas d'Aquin. Tout, dit-il, est gouverné par des lois éternelles. « La loi éternelle est en « Dieu la raison ou la conception du gouverne- « ment des choses[1]. — Tout est réglé par la loi « éternelle et tout y participe, en tant que cette loi « règle les mouvements, les actes et la fin de toutes « choses[2]. — Toute créature est soumise à cette « loi éternelle[3]. — Une créature peut être soumise « de deux manières à la loi éternelle, ou avec con- « naissance, comme la créature raisonnable, ou « par un principe intérieur qui la pousse, comme « toutes les autres créatures[4]. — Les irraisonnables, « les perturbations mêmes, et tout ce qui est con- « tingent en toute nature est soumis à la loi éter- « nelle[5]. — Le Fils de Dieu, par son humanité, est

[1] Lex æterna est ratio seu conceptus gubernationis rerum in Deo. (I. 2ª q. 91)

[2] Omnia regulantur lege æterna, et participant eam, in quantum ex ea inclinantur in proprios actus et fines. (Ibid.)

[3] Omnia creata subduntur legi æternæ. (Ibid.)

[4] Aliquid subditur legi æternæ dupliciter, secundum cognitionem sicut creatura rationalis, vel per aliquod principium interius, ut omnis creatura. (Ibid.)

[5] Irrationabilia, defectus, et omnia contingentia omnium naturarum subduntur legi æternæ. (I. 2ª q. 91.)

« soumis à cette loi, par sa divinité, il est lui-même « cette loi [1]. » De sorte que, d'après saint Thomas d'Aquin, la loi de la nature est éternelle, et cette loi est Dieu même. Du reste, cette proposition : Dieu est la loi universelle, n'est-elle pas identique dans les termes ?

C'est bien aussi la doctrine de saint Augustin, lorsqu'il dit : « Les raisons de tous ces modes ne « sont pas seulement en Dieu, mais Dieu les met « dans les créatures en les créant [2]. »

Qu'est-ce donc alors que cette induction incertaine, hypothétique, dont on parle, qui n'atteint que des lois contingentes ? Ce n'est pas l'induction, c'est le tâtonnement de l'induction : tâtonnement qui n'atteint pas les lois, ou les atteint sans le savoir, et sans le démontrer. C'est là cette dialectique inférieure qu'apercevait saint Thomas d'Aquin, lorsqu'il disait : La dialectique est un tâtonnement [3].

[1] Filius Dei, secundum humanitatem, legi æternæ subditur, sed secundum deitatem, est ipsa lex æterna. (Ibid.)

[2] Horum et talium modorum rationes non tantum in Deo sunt, sed ab illo etiam rebus creatis inditæ atque concreatæ. (Tom. III. p. 140. c.)

[3] Dialectica dicitur temptativa, quia temptantis proprium est ex principiis extraneis procedere, id est ex intentionibus rationis quæ sunt extraneæ a natura rerum. (Métaph. 4, lect. 4. Ma b. 1.)

Donc, nous croyons pouvoir dire que la recherche des lois de la nature par la véritable induction, par celle qui aboutit, c'est la recherche de lois nécessaires, éternelles, qui sont en Dieu.

Cela posé, nous pouvons comprendre comment le XVII[e] siècle a recherché ces lois, et suivre l'application du procédé dans l'histoire de la plus grande découverte qu'ait faite l'esprit humain : la découverte du vrai système du monde.

Pendant que Bacon disait en théorie : *Viam aut inveniam aut faciam,* et donnait les lois du tâtonnement inductif, Kepler se frayait cette voie en pratique, et découvrait les grandes lois du monde, lois que toutes les découvertes nouvelles ne cessent de vérifier dans les moindres détails, non-seulement pour tout le système planétaire, mais pour tout le système stellaire; lois qui sont, comme le dit M. Biot, le fondement de tout ce qu'on a fait depuis.

Voici, de fait, comment Kepler a procédé dans sa magnifique découverte.

Kepler est en effet parti de la croyance à l'existence des lois de la nature. Non-seulement, comme tous les hommes, il croit que la nature est régie par des lois, mais cette croyance est en lui une foi vive, une foi religieuse, pieuse et ardente. Cette

distinction est bonne à introduire, parce que la croyance commune et naturelle aux lois de la nature, lorsqu'elle n'est pas une religion, reste de fait, le plus souvent, inerte en face des phénomènes. Parfois même elle se perd, comme dans certains états de l'âme très-dégradés, ou dans certaines écoles scientifiques infimes, telles, par exemple, que les écoles de matérialisme médical, où l'on entend balbutier « qu'il n'y a pas de lois, « qu'il n'y a que des faits successifs. » Mais, lors même qu'elle subsiste, la croyance naturelle aux lois de la nature manque souvent d'énergie, de décision : elle croit à des lois, mais à des lois très-compliquées ; elle ne serre pas d'assez près l'idée d'unité et de simplicité ; elle ne voit pas l'unité dans chaque loi et dans toutes les lois réunies. La foi religieuse, au contraire, celle qui rapporte à Dieu l'idée de loi, qui croit à l'existence et à la toute-puissance du Dieu unique, celle-là se fait une plus haute idée de la puissance universelle, de la grandeur, de l'unité, de la simplicité des lois que Dieu impose à la nature.

La foi religieuse va plus loin. Elle affirme que la loi de toute créature consiste à ressembler à Dieu, à être la trace de Dieu, son signe, ou son image. Les lois physiques, comme les lois morales, aux

yeux de Kepler, devaient être impliquées dans cette parole antique : « La ressemblance à Dieu. » Le ciel visible doit ressembler à Dieu : tel est, par le fait, le point de départ de l'inventeur des lois du ciel.

Et ici, — comme rien ne marche par abstraction dans la réalité, — Kepler, appuyant sa foi naturelle sur les traditions positives de la religion révélée [1], se demande : Qu'est-ce que Dieu ? Quelle est sa loi, si l'on peut s'exprimer ainsi ? Sa loi, c'est la trinité : trinité de personnes dans l'unité de l'essence. Donc, disait Kepler avec saint Thomas d'Aquin, tout doit porter le cachet de cette trinité divine, et je dois croire que si l'homme seul a été créé à l'image et à la ressemblance de la sainte Trinité, toute créature en porte le vestige.

Nous racontons. Nous ne prétendons pas que ces intermédiaires aient été nécessaires à la décou-

[1] Il y a les degrés suivants. Il y a d'abord ce que Platon nomme les deux régions du monde intelligible. Dans la moins élevée sont les esprits qui voient les lois diverses, les vérités géométriques isolées, non rattachées à leur principe, qui est en Dieu. La plus élevée des deux régions est celle où l'intelligence atteint le principe de toutes choses, et connaît Dieu comme principe et modèle des lois. Mais dans cette région même il y a deux degrés, qui sont les deux degrés de l'intelligible divin, selon saint Thomas, l'un que la raison peut atteindre, dit toujours saint Thomas, l'autre qui ne nous est donné que par la foi et la révélation.

verte des lois astronomiques, quoique sans eux, peut-être, la découverte n'eût pas eu lieu.

Nous prions le lecteur de faire bien attention à cette réserve. Dire que Kepler a déduit sa découverte du dogme de la Trinité, serait absurde. Mais nous disons que, par le fait, — les textes existent, — Kepler a fait ces comparaisons : elles l'ont soutenu, encouragé, enthousiasmé. Les vestiges de la Trinité dans le cercle sont une curiosité subtile, contestable, accidentelle. Le fonds philosophique et scientifique de la pensée de Kepler est ceci : Tout doit ressembler à Dieu ; Dieu est par excellence l'unité, la simplicité, l'harmonie. Je vois ces caractères dans le cercle surtout. J'en conclus que le cercle est la figure qui règne au ciel.

Mais reprenons. Quel vestige de la Trinité, disait Kepler, peuvent comporter les formes et les mouvements des astres? Ces formes et ces mouvements sont des figures géométriques. Où trouver, dans les formes géométriques, quelque vestige du dogme de la Trinité ?

Sera-ce dans cette figure que Pythagore, Platon, saint Augustin et tous les philosophes qui ont traité des mathématiques, ont regardée comme la forme la plus parfaite ? Le cercle porterait-il quelque vestige de la sainte Trinité ?

Oui, dit Kepler, il en est ainsi. Et dans quatre de ses ouvrages, au moins, il traite « du vestige « de la sainte Trinité dans la sphère » (*de adumbratione sacrosanctæ Trinitatis in sphærico*)[1]. Ailleurs il parle, comme Platon et saint Augustin, « de la ressemblance de l'âme au cercle » (*de cognatione animæ cum circulo*).

Donc enfin, disait Kepler, Copernic a raison : Tout est cercles et sphères au ciel ; il ne doit y avoir dans le ciel qu'une seule loi, la ressemblance à Dieu ; qu'une seule forme, qui est parmi les formes, l'image de Dieu, le cercle.

Et, ainsi convaincu, Kepler demandait ardemment à Dieu la grâce de faire quelque grande découverte qui tournât à sa gloire, en vérifiant ces grandes idées.

Ne disons pas que Kepler s'est trompé, quand il ne concevait au ciel qu'une seule forme, le cercle. N'objectons pas que l'ellipse y règne à peu près seule, et qu'il y a peut-être, au ciel, plus d'hyperboles encore ou de paraboles que de cercles. Kepler, au fond, avait raison. Toutes ces courbes

[1] De sacrosanctæ Trinitatis adumbratione in sphærico scripsi passim, in opticis, in commentariis Martis, in doctrina sphærica, quæ hic repetita volo. (Harm., lib. IV, cap. I.)

ensemble sont la loi générale dont le cercle est un cas particulier : la même formule algébrique renferme le cercle, l'ellipse, la parabole et l'hyperbole. C'est une seule et même loi, une seule et même forme. Tout est courbe du second degré, c'est-à-dire cercle, ou cercle modifié. Le cercle et l'ellipse sont tellement même chose, et la même loi, que les orbites elliptiques des planètes tendent à devenir des cercles, ou l'ont été ; et l'on calcule l'époque où l'orbite de chaque planète, sans sortir en rien de sa loi, sera un cercle parfait, qui ne subsistera que peu de temps, redeviendra ellipse, puis encore cercle.

Poursuivons. Voici donc Kepler en possession, d'avance, de la loi qu'il veut trouver. Il faut la vérifier. Mais qu'est-ce qu'une loi ainsi supposée, non prouvée ? C'est une hypothèse. On peut donc admettre, si l'on veut, qu'ici Kepler a procédé par hypothèse et non par induction. Toutes les méthodes, du reste, se touchent et se compliquent Seulement il faut bien remarquer que, d'ordinaire, l'hypothèse vient toujours à la suite de quelques observations qui la dictent : c'est l'époque du tâtonnement inductif ; c'est une première tentative d'induction à vérifier de près ; c'est une première lecture de la loi, qu'il faut relire et discuter dans

ses détails. Lorsque Kepler voit dans le cercle la forme la plus parfaite, quelque vestige de ressemblance à Dieu, la forme probable des lois de la nature, il est clair qu'il est aidé en cela par des siècles d'observations et par le génie des grands hommes, qui, à la vue d'une foule de faits de l'âme et de la nature, ont eu l'idée du cercle, comme loi de la nature, et y ont vu le plus parfait symbole de l'unité, de l'uniformité, de la régularité, de la simplicité dans la pluralité, de l'harmonie la plus parfaite, en un mot, la plus haute expression de la loi.

Quoi qu'il en soit, par voie d'hypothèse, ou plutôt par voie de première induction, voici Kepler convaincu qu'il n'y a qu'une loi dans le ciel, et que cette loi, c'est le cercle.

Dès lors, pour lui, tous les corps célestes seront des globes, et tous leurs mouvements se feront en cercle.

C'est ce qu'il y avait à vérifier. Pour cela, Kepler, au milieu de l'immense confusion apparente des mouvements célestes, va droit au fort de la mêlée, là où les plus inextricables complications de phénomènes paraissaient se soustraire à toute loi. Il s'adresse à la planète de Mars, qu'on tenait, en astronomie, pour un vrai Protée ; il court à l'insaisissable Protée, et déclare, avec une foi digne

du triomphe qu'elle a produit, qu'il réduira Mars à marcher dans un cercle.

Il faut savoir que, selon les apparences sensibles, Mars paraît marcher dans une route dont l'étrange figure ne peut se comparer qu'au zigzag d'un lacet.

Déjà, sans doute, les astronomes, et Ptolémée lui-même, avaient fait justice de ces apparences, et leur système d'épicycles était un premier essai de législation des phénomènes. Mais Kepler prétend établir que Mars se meut exactement et mathématiquement dans un cercle. Certes, il fallait une foi scientifique vigoureuse pour voir dans ces mouvements apparents si brisés la présence réelle du cercle.

Soutenu par cette foi, Kepler se met à l'œuvre, et, toujours déçu pendant quatre ans, il recommence soixante fois son immense calcul.

Ces calculs lui démontrent qu'il faut abandonner le cercle pur. Il y substitue l'ovale. Ceci était un manque de foi. Il fallait aussitôt passer à l'ellipse, sœur du cercle. Cette hésitation ne fut pas une des moindres complications du travail de Kepler. Longtemps il crut tenir Mars dans cet ovale; et il le croyait subjugué, lorsqu'il s'aperçut qu'il lui échappait de nouveau. Mais, reprenant bientôt courage, il se lance de nouveau à sa poursuite, et abandon-

nant « cet ovale factice, » comme s'exprime fort bien Montucla, ovale qui, étant factice et arbitraire, ne pouvait être une loi, il revient à l'idée pure, à l'ellipse, c'est-à-dire au cercle, et, bien armé, cette fois, il atteint son fugitif. Le fugitif, en présence de la loi, « se rendit de bonne grâce, dit « Kepler, et ne fit plus d'efforts pour s'échapper. » Il demeura donc alors certain pour lui que toutes les observations relatives aux diverses positions de Mars se trouvent, comme le prouve le calcul, sur une ellipse presque circulaire, dont le soleil occupe l'un des foyers.

Le plus difficile était fait. Kepler entreprend le même calcul pour les autres planètes, et obtient le même résultat. Il pose alors sa grande loi : « Toutes les planètes se meuvent dans des ellipses « dont le soleil occupe l'un des foyers. »

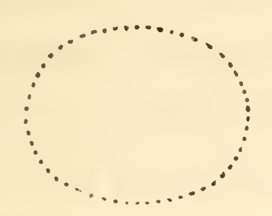
Arrêtons-nous ici, et voyons en détail tout ce qu'implique, comme théorie de la méthode, l'affirmation de cette première loi.

Évidemment cette affirmation consiste en ce que, sur la vue d'un certain nombre, très-limité, de positions des planètes, positions déterminées approximativement par l'observation, on affirme que toutes les positions possibles, passées, présentes, futures, et toute la continuité du mouvement des

planètes, continuité qui renferme un nombre infini de positions, comme une courbe renferme un nombre infini de points, que toutes ces positions, disons-nous, toute cette continuité est rigoureusement dans la loi dont *approchent* plus ou moins les quelques positions observées à intervalles finis. C'est-à-dire que l'on conclut, ou plutôt que l'on s'élance réellement de la pluralité à la totalité, à la totalité infinie, c'est-à-dire du fini à l'infini.

Précisons encore tout ceci par la vue même du travail de Kepler. L'observation lui donne des positions de Mars représentées, relativement à la terre, supposée immobile, par des points dont la suite forme une ligne bizarre, indescriptible, comparable, je le répète, au zigzag d'un lacet.

Kepler, par son calcul, démêle d'abord, sous ces apparences relatives à la terre, les positions réelles de l'astre relatives au soleil, et il les trouve ainsi réparties :



Cette seconde courbe représente la réalité des faits observés, et non plus seulement leur appa-

rence, comme la première. On y aperçoit aussitôt quelque figure du cercle, ou de l'ovale, ou de l'ellipse. Mais comment conclure de là scientifiquement que les positions réelles de l'astre sont plus rapprochées de l'ellipse idéale que ne l'indique l'observation, et, en outre, qu'entre les points observés, en nombre fini, les points inobservés, en nombre infini, rentrent dans la même loi ?

Rien de plus naturel, dira-t-on. Cela est vrai. Mais pourquoi ?

Parce que rien n'est, en effet, plus naturel que l'exercice de la raison, et rien n'est plus naturel à la raison que la croyance à l'existence des lois, à l'existence de l'unité sous la diversité, de l'absolu sous le contingent, de la loi éternelle sous les formes de la nature. C'est-à-dire que rien n'est plus naturel à la raison que l'exercice du procédé qui du fini s'élance à l'infini.

Rien de plus naturel, de plus simple, de plus rapide, de plus immédiat que l'exercice de ce procédé. Cet exercice est si rapide qu'il est presque invisible, et passe inaperçu, quoiqu'il soit le ressort même et le mouvement fondamental de la raison. Ce mouvement, qui ne se rend visible par aucun syllogisme, par aucun intermédiaire, est aussi simple qu'il est essentiel et puissant. C'est comme l'es-

sence de la raison ; c'est ce qui distingue l'homme qui voit la loi, dans son universalité, dans son extension infinie, de la bête qui ne voit que la pluralité des phénomènes.

Ainsi, l'induction véritable, ou le procédé infinitésimal a pour ressort cette foi naturelle qui affirme d'avance les lois, c'est-à-dire qui croit à l'unité sous la diversité, au nécessaire sous le contingent, à l'infini sous le fini, à la géométrie sous la confusion apparente. C'est cette croyance qui, affirmant d'abord qu'il y a des lois, cherche, par l'observation, quelles sont ces lois, et affirme ces lois dès que les faits en montrent quelque trace.

Ce procédé, qui, pour le monde physique, consiste dans l'application de la géométrie et des mathématiques aux phénomènes, a créé les sciences. Toute la science moderne, astronomie, physique et mécanique, repose sur ce seul procédé, c'est-à-dire sur l'application de la géométrie et du calcul aux phénomènes bien observés.

Ce procédé est donc, du moins pour la nature physique, la méthode scientifique proprement dite.

Mais voyons sa portée philosophique.

Que signifie cette foi en la présence de la géométrie, comme loi de la nature ? Que signifie cette méthode qui fait trouver des lois géométriques, des

nombres et des formes sous les phénomènes? Qu'est-ce que la géométrie?

La géométrie, dit Kepler, la géométrie réelle est en Dieu et est Dieu. « La géométrie, antérieure au « monde, coéternelle à l'intelligence de Dieu, et « Dieu lui-même, — car tout ce qui est en Dieu est « Dieu, — la géométrie a donné à Dieu les formes « de la création, et a passé dans l'homme avec « l'image de Dieu[1]. » C'est, du reste, ce que développe saint Augustin dans ses *Soliloques*.

En effet, les vérités mathématiques sont éternelles, immuables, et elles ont leur réalité en Dieu seul. Y a-t-il quelque part, dans la nature créée, une sphère parfaite, ayant un centre absolument simple, et une périphérie infinie, en ce sens qu'elle serait composée d'une infinité actuelle d'éléments infiniment petits? En aucune sorte. Cette géométrie, idéale, absolue, ne subsiste qu'en Dieu, et c'est en Dieu, indirectement selon nous, qu'on voit les vérités mathématiques. Tous les philosophes ont dit cela.

Qu'est-ce donc alors que la vraie et complète in-

[1] Geometria, ante rerum ortum, menti divinæ coæterna, Deus ipse (quid enim in Deo, quod non sit ipse Deus), exempla Deo creandi mundi suppeditavit, et cum imagine Dei transivit in hominem. (Kepl., *Harm. mundi*, lib. IV, cap. I.)

duction ou le procédé infinitésimal? C'est un procédé qui recherche Dieu en toutes choses. Qu'est-ce que le principe de l'induction, cette croyance naturelle à la loi? C'est une foi sourde en la présence de Dieu dans la nature. Le procédé infinitésimal, dans ses applications particulières, est un procédé qui recherche, dans chaque ordre de phénomènes, l'idée qui y répond en Dieu.

Tout cela donc, c'est la raison cherchant son principe qui est aussi sa fin ; c'est la raison cherchant la vue de Dieu à travers la nature; c'est la raison travaillant à ce que dit saint Paul : « Les « perfections invisibles de Dieu, sa puissance éter- « nelle et sa divinité, sont visibles à travers les « choses, depuis la création du monde [1]. » La raison ne travaille que pour parvenir à cette vue. Le principe de la raison en nous, ce qui la pousse, c'est une vue très-implicite du Verbe universel, une première impression obscure du sens divin qui est en nous; la fin de la raison, ce qu'elle cherche, c'est une vue claire, quoique indirecte ou spéculative, de Dieu. Dieu est le principe et la fin de la raison.

[1] Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur; sempiterna quoque ejus virtus et divinitas. (Rom., I, 20.)

Voilà donc le procédé infinitésimal tel que le XVII[e] siècle l'appliquait à la science naturelle. C'est la raison cherchant l'infini dans le fini et Dieu dans la nature. C'est la raison cherchant Dieu, le cherchant avec connaissance de cause, avec piété, avec prière. Dieu étant vivant et présent, l'esprit de prière, qui rapproche, soumet, conforme l'âme et l'esprit à Dieu, doit, de toute nécessité, pousser l'esprit à la lumière, bien plus encore que les efforts de la pensée elle-même. Kepler priait, et c'est pourquoi, sans doute, il est le génie le plus complet et le plus puissant qui ait jamais contemplé la nature. Ses écrits sont parsemés de prières parfois sublimes et pleines de l'enthousiasme le plus vrai ; il avait prié Dieu avec ferveur de lui inspirer quelque découverte importante qui pût confirmer le système de Copernic ; et il avait voué sa vie entière à cette œuvre qui lui paraissait propre à démontrer la sagesse infinie et la toute-puissance de son créateur. Ce fut le début et l'origine de sa vie et de sa vocation. Arrivé à son but, il s'écrie :

« Depuis huit mois j'entrevois la lumière ; de-
« puis trois mois j'aperçois le jour : depuis quel-
« ques jours je contemple le plus admirable soleil…
« Si vous voulez en savoir l'époque exacte, c'est le
« 8 mars 1618 que cette idée m'est apparue.

« Conçue, mais mal calculée, puis rejetée comme « fausse, elle m'est revenue avec une nouvelle vi« vacité le 15 mai ; et alors elle a pleinement dis« sipé les ténèbres de mon esprit. Elle se trouvait si « pleinement confirmée par mes observations, que « je croyais rêver ou faire quelque pétition de prin« cipes... Je me livre à mon enthousiasme : je veux « braver les hommes par l'aveu naïf que j'ai dérobé « les vases d'or des Égyptiens, pour en former un « tabernacle à mon Dieu. Si vous m'approuvez, je « m'en réjouis ; si vous m'en blâmez, je supporte « vos reproches. Mais le sort en est jeté : j'écris « mon livre. Que m'importe que mon livre soit lu « par l'âge présent ou par un âge à venir ! Mon « livre attendra son lecteur. Dieu n'a-t-il pas at« tendu six mille ans un contemplateur de ses « œuvres ? »

II.

C'est ainsi que le procédé dialectique cherche et trouve, sous les phénomènes, dans un nombre fini de données particulières, la *loi* qui est universelle et a le caractère de l'infini, puisqu'elle régit

l'infinité possible des cas particuliers. Le procédé a passé d'une donnée finie à une donnée marquée du caractère de l'infini.

Pour cela, il a fallu d'abord, dans la première vue des phénomènes, faire abstraction des apparences, puis des accidents de l'observation, accidents venant de deux sources, ou de l'erreur dans l'observation, ou de la perturbation dans les phénomènes. Puis, surtout, il a fallu, pour nommer la loi et donner sa formule, faire abstraction des caractères accidentels des ellipses observées, afin de saisir le caractère essentiel de cette forme géométrique, travail fait d'avance par la géométrie, et que l'esprit a fait aussi naturellement que rapidement. Puis, par l'induction proprement dite, la raison a passé d'un nombre fini de faits particuliers rentrant *à peu près* dans la loi, à l'affirmation de la loi, de la loi précise, s'étendant à l'infinité possible des cas particuliers. Ce faisant, la raison franchit un abîme, le même absolument qu'elle franchit en géométrie, lorsqu'elle passe dans ses conclusions du polygone au cercle, c'est-à-dire d'un nombre fini de points placés sur une circonférence, à une infinité de points constituant la circonférence. Dans les deux cas, elle passe du fini à l'infini, en supposant anéanti l'intervalle fini des points. Mais cet

élan est précisément justifié, comme nous le verrons ci-dessous, par toute la méthode infinitésimale.

Quoi qu'il en soit, la raison arrivée à la loi ne s'arrête pas et cherche sous la loi la cause, la force capable d'imposer la loi et de produire les phénomènes.

Mais la loi, relativement à la force ou à la cause, est comme l'image relativement à l'être; elle est ce que sont, relativement à Dieu, les idées des perfections divines dans notre esprit. Ces idées ne sont pas Dieu même; elles ne sont pas la vue directe de Dieu; elles ne sont, disait Platon, que les fantômes de Dieu, les ombres de Celui qui est, les images intelligibles de Dieu. Ces idées sont des effets de Dieu en nous; et quand nous les voyons, nous ne voyons pas directement leur cause même. Mais l'homme veut voir la cause quand il voit les effets. Il veut voir Dieu quand il en a l'idée par ses effets. De même, quand nous voyons les phénomènes et que nous connaissons leur loi, nous voulons en savoir la cause et connaître la force qui maintient les faits sous la loi.

Mais ces lois, chose admirable! sont une image exacte de la cause et représentent la nature de la force; et, si nous cherchons bien, si nous dédui-

sons de ces lois tout ce qu'elles contiennent et signifient, nous arriverons à connaître cette force et cette cause; seulement, il y aura dans notre connaissance une lacune que nous signalerons, après avoir expliqué tout ceci par l'exemple de l'astronomie.

Nous avons vu comment Kepler avait trouvé les lois des phénomènes astronomiques. Voici ces lois :

I. Les planètes décrivent autour du soleil des aires proportionelles au temps.

II. Les planètes parcourent des ellipses dont le soleil occupe l'un des foyers.

III. Pour les diverses planètes, les carrés des temps des révolutions sont proportionnels aux cubes des grands axes.

Ces lois, nous l'avons vu, ont été découvertes par l'application du procédé dialectique aux données de l'observation. La raison s'est élevée de ce point de départ à un principe qui ne le contenait pas; c'est-à-dire qu'à partir d'un nombre particulier de données qui rentrent dans la loi approximativement, la raison a découvert le principe absolu, géométrique, parfait, qui règle l'infinité des cas possibles. Mais, dit Platon, arrivée là la raison n'a plus besoin de s'appuyer sur aucune donnée sen-

sible, et elle va d'idée en idée, développant ce que contient le principe trouvé; c'est-à-dire qu'ici revient le procédé syllogistique, qui déduit de la loi ce qu'elle renferme. C'est ce qui a lieu en astronomie. La raison, par le développement du principe d'identité, par la déduction seule, par le syllogisme enfin, tire de ces lois, on va le voir, des idées qui y sont contenues, mais que l'esprit n'aperçoit pas d'abord. Et ceci est peut-être, dans l'histoire de l'esprit humain, l'exemple le plus frappant de ce que peut le syllogisme. En effet, par simple déduction, par le principe d'identité algébriquement appliqué, la raison a déduit ou aurait pu déduire toute la découverte de Newton. Elle transforme les lois de Kepler, les exprime d'une manière entièrement différente, et, sans y rien ajouter, en conservant leur essence et leur contenu, arrive à d'admirables conclusions sur les caractères de la cause ou de la force qui donne ces lois aux phénomènes.

Par voie de pure identité, on déduit de la première loi de Kepler que la force qui retient chaque planète dans son orbite est constamment dirigée vers le centre du soleil. Dire que les planètes décrivent autour du soleil des aires proportionnelles au temps, c'est dire qu'une force semble les pous-

ser ou les attirer constamment vers le centre du soleil. On déduit de la seconde loi que l'intensité de la force qui semble pousser ou attirer chaque planète vers le soleil est en raison inverse du carré des distances au soleil. Orbite elliptique et force en raison inverse du carré des distances, ces deux idées, en apparence si diverses, sont la même loi ou la même idée transformée. Enfin, on déduit de la troisième loi qu'à égalité de distance du centre du soleil, l'intensité de la force motrice est proportionnelle à la masse de chaque planète. Ainsi, la proportionnalité des carrés du temps aux cubes des grands axes signifie, en d'autres termes, cette autre loi, en apparence si différente, que la force cherchée agit en proportion des masses [1].

Déduire par syllogisme la découverte de Newton des trois lois de Kepler : étant donnée la loi des phénomènes, en conclure par voie d'identité les caractères de la cause, ou du moins tous les caractères que doit avoir la cause pour pouvoir imposer ces lois ; arriver ainsi en astronomie à l'idée de l'attraction universelle agissant en raison inverse du carré des distances : certainement, voilà la plus

[1] On peut voir cette déduction dans le *Traité de mécanique* de Poisson. Tom. I, p. 432.

admirable transformation syllogistique dont on puisse rencontrer l'exemple dans aucune science.

Cependant, nous avons annoncé une réserve : nous avons dit qu'il y avait dans cette connaissance de la cause par ses effets et par ses lois une grande lacune. En effet, cette lacune est telle qu'après tous ces raisonnements, après Newton, et en ce siècle même, plusieurs savants ont nié l'attraction, ont soutenu qu'on ne peut dire s'il y a ou s'il n'y a pas attraction ; si la force qui meut et dirige les planètes est attractive ou répulsive ; si elle les pousse ou les attire vers le soleil, ou bien s'il n'y a pas là quelque effet purement mécanique, analogue à celui que Descartes attribuait aux tourbillons. Tout se passe, disent les opposants, comme s'il y avait attraction, attraction selon les lois que donne Newton ; mais il ne s'ensuit pas qu'il y ait attraction. L'attraction, disent-ils, est une hypothèse qu'une autre hypothèse, expliquant aussi bien et les phénomènes et les lois, peut renverser. Car, enfin, cette attraction est un mystère et ressemble bien aux qualités occultes des anciens, si justement bannies de la science. Il se peut donc que le soleil et les planètes, au lieu d'être des corps presque animés d'une espèce de vie attractive et sympathique pour toute matière, ne soient que de simples

masses étendues, telles que l'on conçoit naturellement la matière, poussées dans leur orbite par de simples actions mécaniques survenant du dehors, actions qu'un jour la science analysera et calculera. De sorte que plusieurs physiciens, notamment tous les cartésiens, et même le cardinal Gerdil, appuyés de Maclaurin et autres, traitent l'attraction comme Kant l'idée de Dieu dans sa *Critique de la raison pure*. Fort bonne idée, dit Kant, idée inévitable, car, en effet, les choses se passent comme si Dieu existait ; mais Dieu peut n'être qu'une idée, une loi, loi à laquelle peut ne pas répondre, hors de nous, l'existence de l'Etre réel, actuel, objectif que nous croyons. Il faut de plus, dit Kant, un acte de foi qui vient de la raison pratique, non plus de la raison pure, acte de foi qui seul affirme l'existence actuelle, objective de l'Être qui répond à l'idée que notre esprit se forme à la vue des faits et des lois. — Ainsi parlent les opposants. Et j'avoue que, pour l'attraction, je ne sais que répondre, quoique je croie parfaitement à l'attraction. Mais, pour ce qui est de l'existence de Dieu, nous avons déjà répondu : c'est que la raison pure, isolée de toute foi naturelle, principe nécessaire de toute raison, peut, en se déracinant et en se renversant elle-même, nier Dieu, démontrer le néant

de Dieu. Mais comme précisément Dieu même est le principe nécessaire qu'implique la raison ; comme il n'est pas seulement un principe abstrait, mais un principe réel, actuel, qui porte et qui vivifie la raison ; comme l'âme en a quelque sens expérimental, ce qu'affirme saint Augustin[1] ; il s'ensuit que la raison non renversée, non déracinée, atteint Dieu simultanément comme réel et comme idéal, et le démontre par un procédé logique fondé sur une base expérimentale. Il n'en est pas de même de l'attraction, car l'attraction n'est pas une force nécessaire, et, d'ailleurs, n'agit pas sur l'âme ou la raison humaine par sa réalité physique et substantielle.

Et, néanmoins, il y a une analogie entre ces deux choses, entre les raisonnements qui démontrent Dieu et ceux qui semblent démontrer l'attraction. C'est que, de part et d'autre, il y a lacune évidente, et que l'esprit, naturellement, cherche un degré de plus. Oui, nous démontrons, appuyés sur les faits, puis sur les lois, et par déduction rigoureuse, que tout se passe, dans la vie des astres, comme si l'attraction existait avec ses caractères

[1] L'âme de l'homme n'est vivifiée, illuminée, béatifiée que par la substance même de Dieu : *animam humanam non vegetari, non illuminari, non beatificari, nisi ab ipsa substantia Dei.*

connus. Mais nous ne voyons pas directement, immédiatement, que l'attraction existe, ni ce qu'elle est en elle-même dans sa propre nature : à la rigueur, une toute autre cause pourrait produire les mêmes effets et les mêmes lois. De même, nous démontrons, et cela d'une manière rigoureuse, que Dieu existe, car, outre le raisonnement abstrait, notre esprit en a quelque sens expérimental. Néanmoins, nous ne voyons pas Dieu : nous n'avons pas l'intuition directe, immédiate de son essence, de sa nature [1]. Nous connaissons clairement qu'il existe et avec quels caractères essentiels de vérité, de justice, de bonté, d'infinité; mais nous ne voyons pas l'essence et la substance de l'être immuable et de ses perfections.

Il y a donc, soit dans la métaphysique, soit dans la science de la nature, il y a toujours une lacune et quelque autre chose à chercher, lors même que la raison a poussé le procédé dialectique aussi loin que les forces de l'esprit humain peuvent le pousser. Nous avons déjà indiqué le sens et la portée de ce fait significatif ; mais nous en parlerons ailleurs plus amplement.

[1] Quem nullus hominum vidit, sed nec videre potest. Paul. I. *Ad Timotheum*, VI, 16.

CHAPITRE IV.

L'INDUCTION APPLIQUÉE PAR LEIBNIZ.

—◎—

I.

Nous venons de décrire le procédé dialectique, ou l'induction, dans son application à la nature inanimée, et nous avons montré que cette application a été la création de la science.

Mais c'est surtout en mathématiques que ce grand procédé se montre dans toute sa précision, et avec tous ses caractères.

Essayons donc de faire connaître le procédé mathématique infinitésimal, et de montrer qu'il n'est que le procédé même par lequel la métaphysique démontre l'existence de Dieu.

Comme ce que nous avons à dire est précis;

comme il ne s'agit point ici d'une vague analogie entre ces deux méthodes, mais d'une entière identité ; comme le calcul infinitésimal n'est autre chose que l'application aux mathématiques du procédé dialectique général, il s'ensuit qu'il doit être facile de montrer cette identité. Aussi, ne demandons-nous que deux pages pour l'expliquer aux mathématiciens. Nous l'exposerons avec détail pour les autres lecteurs.

Parlons d'abord aux mathématiciens.

Comme on pourrait craindre ici l'esprit de système, et soupçonner que, pour mieux établir l'identité dont il s'agit, nous accommodons à nos fins la description du procédé philosophique, laissons parler un auteur évidemment désintéressé, que cite Dutens à propos de ce mot de Leibniz : « les per« fections de Dieu sont celles de nos âmes, moins « les limites. — Voici, dit cet auteur, la méthode « pour arriver à l'idée des attributs de Dieu. Je « considère dans l'homme les images des attributs « divins : je distingue dans les attributs humains « ce qui s'y trouve de réel, et ce qui tient de la li« mite. Par exemple, dans l'idée que le sens intime « me donne de mon intelligence, je distingue la « réalité positive de cette faculté, et sa limitation. « Je supprime cette limite, que remplace aussitôt

« (par cela même) l'idée d'infinité. J'élève ainsi les « idées des attributs humains, jusqu'à les placer en « Dieu même. L'essentiel, dans ce procédé, est de « bien distinguer ce qui, quoique limité en nous, « est en soi-même concevable comme illimité. » En résumé, j'aperçois dans le fini quelque qualité positive, mais limitée. Je distingue cette qualité de cette limite. Par la pensée j'efface cette limite. Il reste cette même qualité considérée comme infinie. — Je demande si ce n'est pas là le procédé même qui est la base du calcul infinitésimal ?

En effet, pour connaître le rapport infinitésimal $\frac{dy}{dx}$, on considère le rapport des différences finies $\frac{\Delta y}{\Delta x}$. On trouve que ce dernier rapport égale $f' x + X \Delta x$, X étant une fonction de x et de Δx. Cette expression est composée de deux parties, l'une $f' x$, qui ne varie pas, quel que soit Δx, même si Δx s'annulle, et l'autre $X \Delta x$, qui diminue avec Δx, et qui s'évanouit lorsque Δx s'annulle.

Mais quand Δx s'annulle, le rapport $\frac{\Delta y}{\Delta x}$ n'est plus un rapport de différences finies, c'est au contraire le rapport infinitésimal $\frac{dy}{dx}$, celui que l'on cherche à connaître. On pose donc que Δx est nul. Dès lors, le second terme du rapport $f' x + X \Delta x$ est nul aussi. Il ne reste que le premier terme

$f'' x$, qui est précisément le rapport infinitésimal cherché.

Voilà le procédé infinitésimal.

Or, où est la différence entre ce procédé mathématique et le procédé philosophique que nous avons décrit? De part et d'autre, pour connaître l'infini, on considère le fini correspondant. De part et d'autre, on trouve dans le fini deux éléments, un élément invariable et un élément variable Ce dernier caractérise le fini. Il s'anéantit dès qu'on sort du fini, et l'on sort du fini, par la pensée, dès qu'on le suppose anéanti. On l'efface donc, et on affirme que ce qui reste est vrai dans l'infini.

On le voit, c'est un seul et même procédé dans les deux cas.

II.

Essayons maintenant de mettre cette explication à la portée de tout lecteur. Nous avons l'ambition de rendre intelligible à tous les esprits cultivés l'idée du calcul infinitésimal. Nous ne pouvons penser qu'il soit réellement impossible de rendre clair ce grand arcane de la science moderne, et nous en-

treprenons d'y réussir. Mais, pour cela, nous demandons de nos lecteurs plus qu'une lecture ; nous demandons une étude attentive de deux heures sur les quelques pages qui vont suivre. Deux heures, pour comprendre le point le plus fécond et le plus important de la Logique et des mathématiques, ce n'est pas trop. Commençons par quelques préliminaires historiques qu'il suffira de lire attentivement, et dont il n'est même pas nécessaire de comprendre tous les détails. Nous avertirons le lecteur quand nous arriverons aux paragraphes qui doivent être étudiés.

Kepler, qui a si heureusement appliqué l'induction véritable à la science du monde visible, Kepler, près d'un siècle avant Leibniz, commençait à appliquer le principe infinitésimal à la géométrie. « Kepler le premier, dit Montucla, osa introduire « en géométrie, dans le langage scientifique ordi- « naire, le nom et l'idée de l'infini. Il affirme que « les formes géométriques sont, en toute rigueur, « composées d'une infinité d'éléments infiniment « petits ; qu'un cercle est composé d'une infinité « de triangles infiniment petits ayant leurs som- « mets au centre, et dont les bases infiniment pe- « tites sont les éléments de la circonférence ; que « la sphère est composée d'une infinité de pyra-

« mides analogues aux triangles du cercle ; le cône « et le cylindre d'une infinité de pyramides ou de « prismes, et ainsi des autres figures géométriques, « et par cette notion, Kepler démontrait d'une « manière directe et très-claire les vérités qui exi« geaient, chez les anciens, des détours si singuliers « et si difficiles à suivre. »

C'est cette méthode facile, directe et simple, surtout depuis Leibniz, que de nos jours un célèbre mathématicien appelait l'*unique méthode générale d'investigation et de démonstration* en mathématiques, et que, par l'influence de cet illustre maître, l'Université avait essayé de rendre obligatoire dans l'enseignement. Mais ce progrès, que tant de bons esprits ont réclamé, n'est pas encore obtenu dans la pratique. On s'attache, peut-être par une *sainte horreur de l'infini,* comme s'exprimait Fontenelle, à la considération du fini tout seul ; on travaille lourdement, pour marcher plus ou moins sur les traces de Lagrange, à se passer de l'idée de l'infini, et par là l'enseignement des mathématiques élémentaires est privé de la vie, de la lumière, et de la rapidité qu'on lui pourrait donner [1].

[1] Le lecteur est prié de ne pas croire que nous voulions ici, de notre autorité philosophique privée, nous mettre à gourmander les

Le XVIIe siècle, qui avait une foi vive à l'infini, a, pour ainsi dise, créé les mathématiques, et, par elles, l'ensemble des sciences modernes, en y introduisant l'idée de l'infini. « On sait, dit Fontenelle, « que la découverte de Leibniz porte nos connaissances jusque dans l'infini, et presque au « delà des bornes de l'esprit humain, du moins « infiniment au delà de celles où était renfermée « l'ancienne géométrie. C'est une science toute nouvelle, née de nos jours, très-étendue, très-subtile, « très-sûre. Les solutions les plus élevées, les plus « hardies, les plus inespérées naissent sous les pas « de ceux qui la pratiquent. »

géomètres, comme le fait Hégel dans ses digressions mathématiques. De ce que nous avons eu l'honneur de passer par l'École polytechnique, il ne s'ensuit pas que nous nous regardions comme un grand mathématicien. Notre prétention va tout au plus à l'espoir de comprendre, avec de l'attention et du travail, ce que nous enseignent les maîtres. Mais lorsque nos maîtres à nous, maîtres illustres entre tous, nous ont, dans notre jeunesse, enseigné une doctrine ; lorsque beaucoup d'excellents esprits la partagent pleinement ; lorsqu'elle est celle des inventeurs, Kepler et Leibniz ; lorsqu'elle a été partagée pendant au moins un quart de siècle par toute l'Académie des sciences, et par l'Europe entière ; enfin, lorsqu'il s'agit uniquement du côté métaphysique de la science, il est clair qu'en présence de ce partage d'opinion parmi les maîtres, nous avons le droit, comme tout auditeur attentif, de nous ranger à un parti, surtout si nous avons l'espoir de contribuer peut-être à concilier les deux partis.

Nous l'avons déjà dit, ce sont les saints et les théologiens de la fin du XVI[e] siècle et du commencement du XVII[e], c'est la grande philosophie, pleine de l'idée de Dieu et de l'infini, sortie, à son insu, de la sainte impulsion des contemplatifs, c'est cette théologie et cette philosophie qui ont surtout préparé la voie à Leibniz, et lui ont presque donné la méthode qu'il n'a eu qu'à traduire en langue mathématique.

Leibniz lui-même emploie, en parlant de sa découverte, une comparaison toute théologique, lorsqu'il dit (121 et 122 de la *Théodicée*) : « S'il « est vrai que nous ne soyons rien au prix de l'in- « finité de Dieu, c'est justement le privilége de « son infinie sagesse, qu'il peut très-parfaitement « prendre soin de l'infiniment petit. Et encore qu'il « n'y ait aucune proportion assignable entre les « petites choses et son infinie grandeur, elles gar- « dent entre elles l'ordre, et servent au plan que « Dieu leur a marqué. Et les géomètres imitent « presque Dieu en cela par l'analyse infinitésimale, « tirant de la comparaison des infiniment petits « et des grandeurs inassignables des vérités plus « grandes et plus utiles qu'on ne le croirait au « calcul des grandeurs assignables. »

Quoi qu'il en soit de cette filiation, nous avons,

en tout cas, montré, dans notre traité *De la Connaissance de Dieu,* que la droite voie de la prière, telle qu'elle a été définie par l'Église, contre les faux mystiques, que le procédé métaphysique qui démontre l'existence de Dieu, et le procédé infinitésimal de Leibniz semblent calqués l'un sur l'autre.

Le procédé géométrique consiste véritablement dans un passage du fini à l'infini, fondé aussi sur ce principe que ce qui est dans le fini se trouve dans l'infini, moins les limites.

Quel est le but de l'analyse géométrique ? C'est de connaître l'essence des formes, leur nature, leur caractère. Qu'est-ce qu'une forme géométrique ? Une forme géométrique, — je parle d'une forme absolue, continue, rigoureusement mathématique, — c'est d'abord une idée dans notre esprit. Chacun sait qu'il n'existe dans la nature aucune forme mathématique absolue, aucune ligne droite, aucun cercle, aucune figure parfaite et continue. Dans la nature, les lignes et surfaces des cristaux, par exemple, ne sont ni absolument droites, ni absolument planes, ni surtout continues, mais formées de points espacés, en nombre fini approximativement rangés en surfaces planes et en lignes droites. Rien donc, sans aucune exception, ne saurait être ni absolu, ni par-

fait, ni continu dans la nature; car absolu, parfait et continu sont des synonymes d'infini. En effet, si une courbe d'une longueur finie est vraiment continue, il s'ensuit qu'elle renferme un nombre actuellement infini de points. Or l'infini, le parfait, l'absolu, n'existent qu'en Dieu. Un cercle parfait et continu est donc, non une réalité naturelle, mais une idée, idée abstraite pour notre esprit, mais qui a sa réalité en Dieu et en Dieu seul, en qui seul est tout ce qui est parfait et absolu. Et, pour nous, ces idées des figures parfaites et absolues sont, comme le reconnaissent tous les théologiens et tous les philosophes (je ne parle jamais des sophistes), ces idées ne peuvent être qu'une certaine connaissance de Dieu, une certaine vue de Dieu, non pas directe et immédiate, comme le croyait Malebranche, mais indirecte et médiate : vue de Dieu, toutefois, qui, toute médiate et indirecte qu'elle est, ne saurait avoir lieu, si Dieu ne la produisait en nous, s'il n'en était la cause première, si les réalités correspondantes n'existaient pas en Dieu. Et c'est pourquoi Kepler, après Platon, saint Augustin et tous les philosophes chrétiens, disait : « La géo- « métrie est éternelle en Dieu. » (*Geometria ante rerum ortum menti divinæ plane coæterna.*)

Ces idées absolues, ces figures parfaites, dont

l'objet réel n'est qu'en Dieu, qu'on ne peut voir qu'en Dieu ; ces idées qui portent sur toutes les faces et sous tous les points de vue le caractère de l'infini, voilà ce qu'il s'agit d'analyser. Et, en effet, Leibniz nomme son calcul : « Analyse des in- « finis » (*Analysis infinitorum*) ; analyse qui était un chapitre de son ouvrage si attendu, dont Malebrance réclamait si instamment l'apparition, et dont nous n'avons que le titre : *De Scientia infiniti*[1]. Mais comment peut-on analyser l'infini ? Comment entrer par la pensée dans la nature intime de ces formes parfaites, qui, si elles sont parfaites et absolument continues, renferment à la fois, de toute nécessité, et l'infiniment simple et l'infiniment grand, c'est-à-dire une infinité d'éléments infiniment petits, ne constituant qu'une seule forme, en d'autres termes, une seule idée ?

Comment atteindre cet élément simple, qui est l'unité, la loi, le caractère de cette forme ou de cette idée, en qui se trouve toute la nature et toute la loi de la forme donnée ?

Que peut être la loi d'une forme, d'une courbe déterminée ? Rien autre chose assurément que sa loi

[1] Aujourd'hui, grâce aux recherches heureuses de M. le comte Foucher de Careil, nous en possédons des fragments.

de génération. J'entends par là, précisément et simplement, la loi suivant laquelle un point succède à l'autre ; en d'autres termes, le rapport de deux point contigus, rapport toujours le même entre tous les points contigus de la courbe, et qui fait justement l'unité, le caractère, la loi, ou l'élément de la courbe donnée.

Mais il semble que la difficulté augmente par ce que nous disons. Comment, en effet, analyser un élément, une loi qui n'est que le rapport de deux points contigus ? Qu'est-ce que deux points géométriques contigus ? Sont-ils distincts dans l'espace et séparés par un intervalle fini, quel qu'il soit ? Non, puisque alors ils ne seraient pas contigus. Ils ne le seraient pas, car, entre deux, il y aurait, tout au contraire, une infinité de points — l'intervalle, quel qu'il soit, qui les sépare, étant toujours divisible à l'infini. Entre deux points contigus d'une courbe idéale et parfaite, il n'y a donc pas d'intervalle. Donc les deux points coïncident dans l'espace.

C'est ce rapport et cette distinction idéale, non réalisable par l'espace, ce rapport de deux points contigus qui sont inséparables et indivisibles, c'est là ce qu'il faut analyser. Et c'est pourquoi Leibniz appelle encore son procédé, « analyse des indivi-

sibles » (*analysis indivisibilium*), en même temps qu'analyse des infinis (*analysis infinitorum*).

Mais comment la géométrie, comment la raison peut-elle atteindre le rapport de deux points qui coïncident, ce qui revient à demander encore une fois comment analyser le continu, l'indivisible et l'infini ?

Voici comment Leibniz procède. C'est par l'analyse du fini, du divisible et du discontinu. Il analyse le fini, le divisible et le discontinu, qui correspond, comme signe, à l'infini qu'il veut analyser. Comme quand l'observateur, en physique, opère sur des phénomènes détachés, discontinus, en nombre fini, afin de trouver la loi qui, si elle est loi, est continue ; de même Leibniz opère d'abord sur le discontinu, le divisible et le fini. Puis, quand il a trouvé les propriétés du fini, du divisible, du discontinu, il cherche la propriété correspondante que suppose dans l'infini cette propriété du fini.

Il passe du fini à l'infini en vertu de ce principe : l'infini ressemble au fini, sauf son caractère d'infini ; principe qu'en théodicée il exprime ainsi : « Les « perfections de Dieu sont celles de nos âmes, moins « la limite. » Ce principe est le ressort ; voici le procédé : « Pour passer du fini à l'infini, il suffit d'anéantir, dans toutes les propriétés du fini, ce

qui constitue le caractère même du fini ; ce qui reste est vrai dans l'infini. »

C'est cette hypothèse, ce principe, ou, si l'on veut, ce postulatum qui, en géométrie, se vérifie toujours. Ce procédé, dont, selon quelques-uns, on ne peut démontrer la légitimité, pas plus que celle des deux degrés d'induction dont parle Royer-Collard, ce procédé, selon tous, se vérifie toujours en géométrie par ses applications : il résout des questions que tout autre procédé est impuissant à résoudre ; il résout, avec une merveilleuse facilité, ce que tout autre procédé résout péniblement et lentement.

C'est lui enfin qui, comme le dit Fontenelle, transforme la géométrie et en fait une science toute nouvelle, infiniment supérieure en puissance à l'ancienne géométrie.

C'est ainsi que Leibniz entendait le calcul infinitésimal, lorsqu'il écrivait à Varignon [1] : « Si quel-
« qu'un n'admet point les lignes infinies et infini-
« ment petites à la rigueur métaphysique et comme
« des choses réelles, il peut s'en servir sûrement
« comme de notions idéales. On peut dire que les
« infinis et infiniment petits sont tellement fondés

[1] Œuvres, t. III, p. 370.

« que tout se fait dans la géométrie, et même dans « la nature, comme si c'étaient de parfaites réa- « lités ; témoin non-seulement notre analyse géo- « métrique des transcendantes, mais encore ma loi « de la continuité, en vertu de laquelle il est per- « mis de considérer le repos comme un mouvement « infiniment petit, et la coïncidence comme une dis- « tance infiniment petite, loi dont je remarquai de- « puis que toute la force n'avait pas été assez con- « sidérée.

« Cependant on peut dire, en général, que toute « la continuité est une chose idéale, et qu'il n'y a « jamais rien dans la nature qui ait des parties « parfaitement uniformes (continues); mais, en « récompense, le réel ne laisse pas de se gouverner « parfaitement par l'idéal et l'abstrait ; et il se « trouve que les règles du fini réussissent dans « l'infini, et que, *vice versa*, les règles de l'infini « réussissent dans le fini, comme s'il y avait des « infiniment petits métaphysiques.... c'est parce « que tout se gouverne par la raison, et qu'autre- « ment il n'y aurait point de science ni de règles, « ce qui ne serait point conforme avec la nature « du principe souverain. »

Poursuivons donc. Nous disons que pour connaître l'essence des formes mathématiques, ou, si

l'on veut, l'essence des lois de la nature, c'est-à-dire pour analyser le continu, l'indivisible, l'infini, le procédé infinitésimal analyse d'abord le discontinu, le divisible, le fini. Puis, par un procédé d'élimination, qui chasse, qui anéantit tout ce qui tient du fini dans le résultat obtenu, il modifie ce résultat, et enfin il affirme que ce résultat ainsi modifié est vrai pour le continu, l'indivisible et l'infini. Ce qui revient aux deux principes de saint Thomas d'Aquin, par lesquels, dit-il, on peut s'élever à la connaissance de Dieu, à partir de la nature et du créé, double principe que voici : « Pour connaître Dieu, il faut user d'un procédé « d'élimination. — Tout ce qu'il y a, en toute créa« ture, de perfection, de bonté, d'être, est en « Dieu infiniment. »

III.

Venons au fait et à l'application. Ce qui précède ne demandait qu'à être lu attentivement. Ici commence l'étude que nous nous permettons de demander à nos lecteurs.

Il s'agit d'une ligne géométrique définie. La dé-

finition d'une ligne ou courbe quelconque se donne par son *équation*. Une équation est une véritable proposition, un énoncé qui exprime et formule, en langue algébrique, le genre et le caractère de la courbe. Les équations définissent les courbes, en faisant connaître les distances de tout point de la courbe à deux lignes fixes, nommées les axes. On appelle y la distance du point à la ligne AB (*voir la figure ci-dessous*) et x la distance à la ligne AC. Ces deux distances, on le comprend immédiatement, font connaître la position de ce point. Or, la position de tous les points de la courbe est ainsi donnée par l'équation.

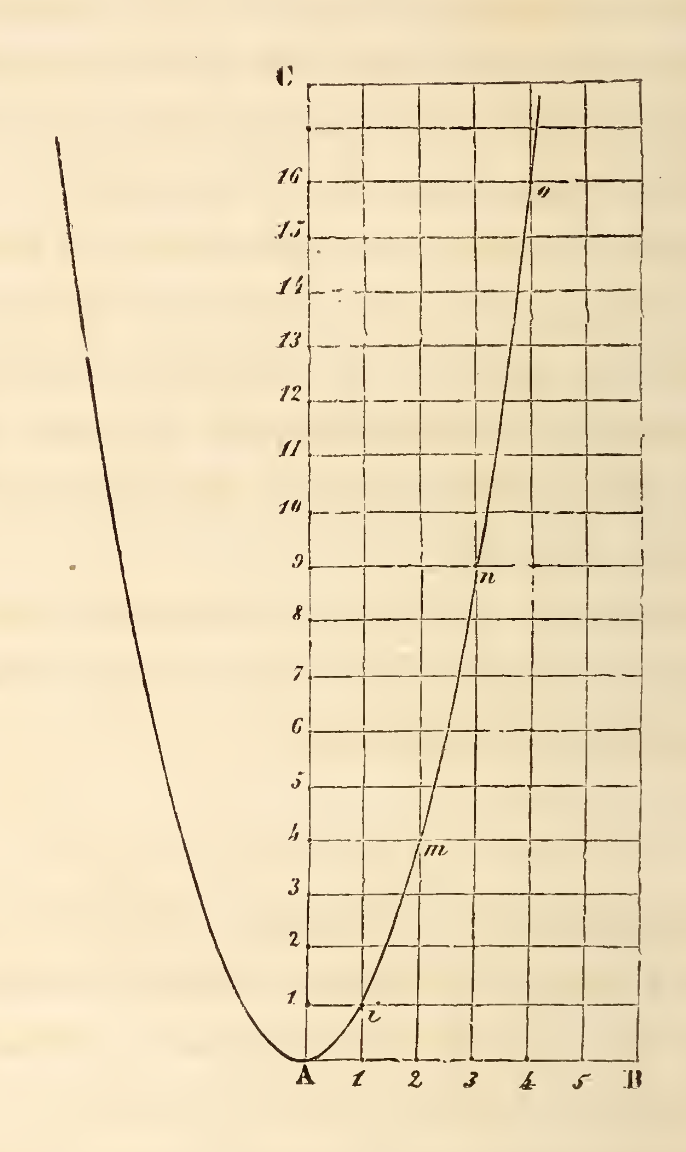
En effet, soit, par exemple, la courbe dont la définition, — qu'on veuille bien ne pas s'effrayer, — est donnée pas l'équation

$$y=x^2,$$

ce qui se prononce *y égale x deux*, et veut dire que, pour tout point de la courbe donnée, la distance à la ligne AB, distance qu'on nomme y, est le *carré* de la distance à la ligne AC, ou de la distance x : ce qui veut dire encore, — puisque le carré d'un nombre est ce nombre multiplié par lui-même, — que, si la distance x d'un point de la courbe est 2, la distance y sera 4 ; que si, pour un autre point, la

distance x est 3, la distance y sera 9 ; si la distance x est 4, la distance y sera 16 ; et ainsi de suite.

On va voir que cette définition suffit pour faire



connaître la courbe et la tracer. Tout lecteur, muni d'un double décimètre, peut la tracer lui-même

Prenez pour unité le demi-centimètre. Tracez

sur le papier les deux lignes rectangulaires AB, AC. Divisez ces deux lignes en parties égales au demi-centimètre que l'on a pris pour unité. Numérotez ces points de division, et par ces points menez des lignes horizontales et verticales, qui seront comme des degrés de longitude et de latitude, pour y rapporter les différents points de la courbe.

Cela posé, essayez de déterminer un premier point, celui, par exemple, dont la distance x, — distance à la ligne AC, — est égale à 2. Ce point évidemment se trouvera quelque part sur la seconde verticale. Mais à quelle hauteur? L'équation l'indique; car $y = x^2$ veut dire, nous l'avons vu, que, si la distance x est 2, la distance y doit être le carré de 2, c'est-à-dire 4. Donc le point cherché se trouvera sur la quatrième ligne horizontale. Ce sera donc le point m.

Mais, de même, le point dont la distance x est 3 se trouvera sur la 3e verticale et sur la 9e horizontale. Ce sera le point n. Le point dont la distance x est 4 se trouvera sur la 4e verticale et sur la 16e horizontale. Ce sera le point o. Le point dont la distance x est 5 se trouvera sur la 5e verticale et sur la 25e horizontale. Ce sera le point p. Quant au point dont la distance x est 1, comme sa distance y doit être 1 multiplié par 1, ce qui fait 1,

il devra se trouver et sur la 1re verticale et sur la 1re horizontale. Ce sera le point *i*. Et le point dont la distance x est zéro, c'est-à-dire le point de la courbe qui se trouvera, s'il s'en trouve, sur la ligne AC elle-même, ce point aura aussi zéro pour distance y, puisque zéro multiplié par zéro donne toujours zéro. Ce sera donc le point A lui-même, puisqu'il doit se trouver à la fois à une distance nulle de ces deux lignes, c'est-à-dire sur les deux ensemble, c'est-à-dire sur le point A, où elles se rencontrent. On déterminerait de même tous les autres points de la courbe.

Reliez maintenant tous ces points par un trait. La courbe prend figure. Il est inutile d'expliquer comment, de l'autre côté de la ligne AC, elle prendrait justement la même forme. Cette courbe se nomme la parabole.

On voit, d'ailleurs, que cette courbe est indéfinie dans ses deux branches, car en donnant à x toutes les valeurs possibles dans la série indéfinie des nombres, il y aura toujours une valeur de y correspondante : ce sera le nombre x multiplié par lui-même ; ce qui veut dire que le point en question sera toujours possible, toujours réel et déterminé.

On comprend qu'il n'en est pas de même de

toutes les courbes et de toutes les équations. Car, par exemple, l'équation du cercle exprime qu'au delà d'une certaine valeur de x il n'y a plus de valeur pour y, et que, par conséquent, la courbe ne va pas au delà.

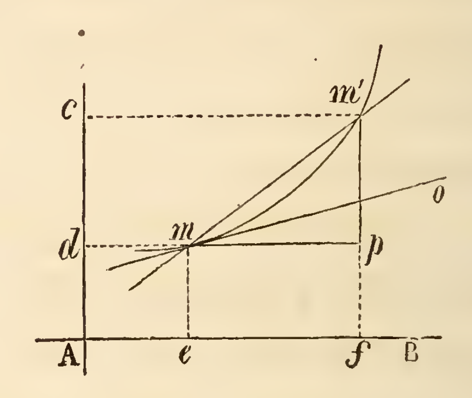
Quoi qu'il en soit, le lecteur doit avoir compris comment l'équation ou formule algébrique $y=x^2$ définit sa courbe géométrique. Ceci n'est pas encore le calcul infinitésimal : c'est ce qu'on appelle l'application de l'algèbre à la géométrie ; découverte admirable, due à Descartes. Mais voici ce que Leibniz y ajoute : et c'est à quoi nous en voulions venir.

IV.

Étant donnée une courbe quelconque, celle, par exemple, que nous venons de tracer, l'analyse infinitésimale prétend trouver la loi intime de sa génération, c'est-à-dire la loi de passage d'un point au point suivant, en d'autres termes, la relation de deux points continus, c'est-à-dire de deux points qui coïncident. Et pour cela, comme nous l'avons dit, elle étudie la position relative de deux points

séparés par une distance finie quelconque, et elle y découvre ce qu'est la relation de deux points successifs que ne sépare aucune distance.

Soient deux points m et m', dont les distances sont x et y pour m, et x' et y' pour m'. On veut



connaître d'abord leur position relative, quand ils sont séparés, c'est-à-dire la longueur et la direction de la ligne $m\,m'$ qui les joint. La longueur, il est vrai, n'importe point ici, puisque bientôt on va la supposer nulle ; il s'agit donc seulement de la direction.

Or, il est facile de connaître la direction de la ligne mm', car la géométrie nous apprend que, dans un triangle $m'mp$, tel que celui-ci, on connaît l'angle en m, qui est la direction cherchée de la ligne mm', si l'on connaît les deux côtés du triangle mp et $m'p$. Cet angle est mesuré par le rapport des deux côtés, c'est-à-dire qu'il égale $m'p$ divisé par mp.

C'est un théorème géométrique que le lecteur admettra comme un fait.

Mais par la définition de la courbe, c'est-à-dire par son équation, nous connaissons les deux côtés cherchés *mp* et *m'p*; car *mp* est évidemment la distance x' moins la distance x, ce que l'algèbre explique ainsi $mp = x' - x$ (*mp* égale *x prime* moins *x*). De même *m'p* c'est $y' - y$, et l'algèbre dit : $m'p = y' - y$ (*m'p* égale *y prime* moins *y*). Or, la géométrie nous dit que l'angle cherché égale *m'p* divisé par *mp*, ou, ce qui est même chose, $y' - y$ divisé par $x' - x$, ce que l'algèbre écrit ainsi :

L'angle $= \frac{y' - y}{x' - x}$ (L'angle égale *y* prime moins *y*, divisé par *x* prime moins *x*. La barre horizontale signifie divisé par.)

Mais cet angle est ainsi exprimé d'une manière générale pour toute espèce de courbe. Quel est-il en particulier pour la courbe que représente l'équation $y = x^2$?

Un calcul algébrique très-simple [1] montre que

[1] Pour mieux parler aux yeux, désignons par la lettre *d*, initiale du mot différence, la différence $x' - x$, c'est-à-dire la ligne *mp*. Cela voudra dire évidemment que x' égale $x + d$.

Or, puisque pour tout point de la courbe il est vrai que *y* égale *x* élevé au carré, il s'ensuit que y' égalera x' élevé au carré,

l'angle qui en général est $\frac{y'-y}{x'-x}$ se trouve représenté, pour notre courbe, par la quantité $2x+d$, en appelant d la différence $x'-x$.

Ainsi $2x+d$ est la valeur de l'angle cherché. Cette quantité fait donc connaître la direction relative des deux points m et m', puisqu'elle donne l'angle que fait avec l'horizon AB la ligne qui les joint.

Comprenons bien où nous en sommes. Nous voulons connaître la direction relative de deux points m et m' séparés par une distance finie, afin d'arriver à connaître la relation de deux points que ne sépare aucune distance, ou une distance infiniment petite, comme s'exprimait Leibniz.

Or, nous touchons au but, car il nous suffit maintenant de considérer avec attention ce que veut dire la quantité $2x+d$

c'est-à-dire égalera $x+d$ élevé au carré, ou $x+d$ multiplié par lui-même.

Par la règle de la multiplication algébrique, que le lecteur admettra comme un fait, on trouve que $x+d$ multiplié par lui-même, c'est $x^2+2\,x\,d+d^2$. C'est la valeur de y' et on devra écrire : $y'=x^2+2\,x\,d+d^2$. Mais alors que vaudra $y'-y$? Il suffira évidemment de retrancher x^2 de $x^2+2\,x\,d+d^2$, ce qui donnera $2\,x\,d+d^2$. Dès lors $\frac{y'-y}{x'-x}$ sera $\frac{2\,x\,d+d^2}{d}$ ou $2x+d$.

Cette quantité se compose de deux parties : l'une $2x$ ne varie évidemment pas quand le point m' se rapproche du point m, puisque m restant en place, sa distance x demeure la même, ainsi que $2x$. Par conséquent l'autre partie d, qui égale $x'—x$, diminue manifestement dans ce cas ; car x' diminue, et la différence $x'—x$ ou d diminue nécessairement alors. Donc le rapport ou la position relative de deux points séparés par une distance finie s'exprime par deux termes, l'un qui ne varie pas, quand l'un des points se rapproche, quel que soit le rapprochement ; l'autre qui diminue alors, et qui de plus s'anéantit rigoureusement lorsqu'ils viennent à coïncider. Donc, pour avoir le rapport de deux points lorsqu'ils coïncident, il suffit de connaître ce rapport tel qu'il est lorsque les points sont séparés, et d'effacer dans ce rapport ce qui caractérise la distance finie. Ce qui reste est vrai lorsqu'il n'y a plus de distance, ou que les points sont infiniment rapprochés, comme s'exprime Leibniz. Or, nous l'avons vu, ce rapport $2x+d$ représente l'angle que fait la ligne qui joint les deux points m et m' ; en d'autres termes, cette quantité exprime ou détermine la direction de la ligne droite indéfinie qui passe par les deux points. Quand les deux points sont séparés, cette ligne indé-

finie mm' a la direction que présente la figure, et une partie finie d'elle-même est comprise entre les deux points. Lorsque les deux points se rapprochent, cette ligne tourne sur le point m et se rapproche de la direction mo. Lorsque les deux points coïncident, la partie de la ligne comprise entre les deux points est rigoureusement nulle; mais cependant la ligne demeure déterminée par ces deux points, distincts dans l'idée, quoique confondus dans l'espace. Elle a précisément la direction mo que détermine la quantité $2x$, valeur de l'angle om.

On a donc analysé le fini pour connaître l'infiniment petit. Dans ce que donnait le fini on a effacé le caractère du fini; ce qui reste s'est trouvé vrai pour l'élément infinitésimal, c'est-à-dire pour l'analyse et la connaissance de l'indivisible et de l'infini. On a analysé le discontinu, le divisible, le fini, et on y a trouvé la loi du continu, de l'indivisible, de l'infiniment petit.

Il est bien entendu aussi que tout ce raisonnement ne dépend en aucune sorte de l'exemple particulier que nous avons pris; car, dans tous les cas, quelle que soit l'équation donnée, l'expression qui représente la direction relative des deux points se compose toujours de deux parties, l'une qui ne va-

rie pas, l'autre qui diminue avec la distance des deux points, et s'annulle lorsqu'ils coïncident. C'est ce que l'algèbre exprime par cette formule générale, applicable à toutes les courbes possibles : $f'x +$ $X\Delta x$. Le lecteur n'a pas besoin de la comprendre : il suffit qu'il voie de ses yeux qu'elle est composée de deux termes, l'un $f'x$, et l'autre $X\Delta x$. Le premier terme fx ne varie pas lorsque les deux points se rapprochent ; le second $X\Delta x$ diminue toujours dans ce cas, et s'annulle rigoureusement lorsqu'ils se touchent : de sorte que, dans tous les cas, l'anéantissement du second terme transporte notre pensée dans l'invariable, dans l'infiniment petit, en dehors de la discontinuité, dans la continuité, en dehors de la quantité variable, dans l'infini.

Et il faut bien comprendre que quand nous montrons l'analyse infinitésimale s'élevant de la considération du fini à l'idée et à la connaissance de l'infiniment petit, nous pouvons dire simplement qu'elle s'élève de la vue du fini à celle de l'infini, soit de l'infini en simplicité, soit de l'infini en grandeur.

L'idée géométrique infinitésimale implique en effet toujours indivisiblement ces deux faces de l'infini ; car elle consiste, comme nous l'avons vu, à considérer les lignes, les surfaces, les solides

comme composés d'une infinité d'éléments infiniment petits. Du moment où l'esprit sort du fini, de la quantité qui peut toujours croître ou décroître, il entre des deux côtés dans l'infini, qui ne peut ni décroître ni croître; il entre dans les deux infinis, comme s'exprime Pascal; il entre, comme le dit Leibniz, dans *ces deux extrémités de la quantité, en dehors de la quantité,* dans l'infini, en simplicité et en immensité.

Maintenant, le lecteur peut comprendre l'identité de ce procédé infinitésimal mathématique et du procédé logique général, que nous nommons le procédé fondamental de la vie raisonnable, et par lequel tous les grands philosophes ont démontré l'existence de Dieu et de ses attributs.

On voit comment Leibniz a précisément la même méthode en théodicée et en géométrie, lorsqu'il dit d'un côté : « Les perfections de Dieu sont celles de « nos âmes, moins la limite, » et que de l'autre il dit : « Les règles du fini réussissent dans l'infini et « réciproquement, » et qu'il applique cette règle en affirmant de l'infini géométrique ce qu'il voit dans le fini, après avoir effacé la limite, ou le caractère du fini.

Le lecteur peut donc juger lui-même si ce que nous venons d'exposer du calcul infinitésimal n'est

pas exactement le même procédé que celui par lequel nous avons démontré l'existence de Dieu et de ses attributs. Et pour que cette comparaison entre le procédé géométrique et le procédé métaphysique ait toutes ses données, nous reproduisons encore ici, avec le texte latin, la description du procédé métaphysique, formulé non par nous-même, mais par un auteur évidemment désintéressé.

« Voici, dit cet auteur, la méthode pour arriver « à l'idée des attributs divins. Je considère dans « l'homme les images des attributs divins; je dis-« tingue dans les attributs humains ce qui s'y trouve « de réel et ce qui tient de la limite. Par exemple, « dans l'idée que le sens intime me donne de mon « intelligence, je distingue la réalité positive de « cette faculté et sa limitation. Je supprime cette « limite, que remplace aussitôt l'idée d'infinité. « J'élève ainsi les idées des attributs humains jus-« les placer en Dieu même. — L'essentiel dans ce « procédé est de bien distinguer ce qui, quoique « limité en nous, est en soi-même concevable « comme illimité. »

[1] Bilfingerius, *Dilucid. philosoph.*, sect. IV, § 118. Modus investigandi notiones attributorum divinorum hic est..... Ad exempla

Regarder le fini pour connaître l'infini ; prendre le fini pour exemple ou signe de l'infini ; distinguer dans ce fini ce qui est essentiel, réel et positif, comme l'explique aussi Descartes, de ce qui n'est que la limite [1], limite qui s'évanouit à mesure que la pensée s'élève vers l'infini, et qui s'annulle quand elle y touche; limite qui, en s'annulant, introduit par cela même le caractère de l'infini dans la notion qu'on avait tirée du fini : voilà tout le procédé métaphysique.

Or, le procédé infinitésimal, lui aussi, regarde le fini pour analyser l'infini ; prend le fini pour exemple de l'infini ; distingue dans ce fini deux termes, l'un essentiel, invariable ($f'x$), et l'autre

illorum inter homines obvia attendendum est. Operam dabo ut in exemplis *discernam quid proprie reale sit, quid limitationi debitum*. Sic in idea quam de intellectu et conscientia interna sollicite instituta hausi, *distinguere oportet id quod reale est*, in ea facultate, *ab eo quod limitatum est*. Tunc vero vice limitationis *adjungo ideam infinitudinis*. Ita licet attributorum nostrorum ideas evehere ut et Deo tribui illas non indecorum sit. Præcipuum igitur hoc puto in omni hac causa, ut indagem *quid in attributis nostris sit quod etsi in nobis limitatum sit, in sese tamen ideam infinitudinis admittat*.

[1] Les géomètres comprendront qu'ici le mot *limite* a un tout autre sens qu'en géométrie. De notre point de vue métaphysique, nous appelons ici *limite*, non plus le terme extrême vers lequel converge la quantité croissante ou décroissante, mais au contraire l'intervalle qui sépare de ce terme final la quantité qui s'en approche.

accidentel et variable ($X \Delta x$) qui diminue à mesure que l'on approche de l'infini, et qui s'annulle quand on y touche, ou plutôt qui, annulé par hypothèse, introduit par cela même le caractère de l'infini dans la notion qu'on avait tirée du fini. Tel est le procédé géométrique infinitésimal.

L'identité de procédé, pour la métaphysique et la géométrique, est manifeste.

CHAPITRE V.

CONSIDÉRATIONS SUR L'INDUCTION GÉOMÉTRIQUE.

I.

De tout ce qui précède découlent d'importantes et nombreuses conséquences. Il en résulte d'abord que la raison n'a pas seulement un procédé; elle en a deux, également rigoureux, quoique le second soit plus fécond et plus puissant. Le procédé syllogistique déduit du *même* au *même*. Il ne sort pas de son point de départ, il ne s'élève jamais plus haut que ce point de départ. Il développe ce qu'on avait. L'autre procédé, le procédé dialectique, passe et s'élance du *même* au *différent*, et il s'élève plus

haut que son point de départ ; il ne développe pas seulement, il acquiert.

Ce procédé est celui qui, à la vue du monde et de l'âme, pris comme points de départ, non comme principes de déduction, démontre l'existence de Dieu, infiniment élevé au-dessus de ces points de départ. Ce procédé ne s'élève pas seulement du même au différent, mais du fini à l'infini. C'est au fond tout le procédé de la poésie, qui cherche en tout le beau sans tache et le bien sans limite. C'est tout le procédé du cœur et de l'imagination. C'est le procédé de la prière, et cet acte fondamental de la vie raisonnable se trouve aussi le procédé le plus fécond de la géométrie. D'où il suit que toutes ces choses sont solidaires, et qu'il y a, comme le dit Leibniz, « de l'harmonie, de la géométrie, de la mé-« taphysique, de la morale partout. » D'où il suit que la poésie dans son essence est aussi vraie que la géométrie, et que la preuve métaphysique de l'existence de Dieu a une rigueur mathématique.

D'où il suit encore qu'il y a dans l'esprit humain un procédé universel et principal qui n'était pas assez connu, qui maintenant se trouve mis en lumière plus que par le passé, et qui, s'il est vulgairement introduit en Logique, comme nous en avons l'espérance, donnera des ailes à la Logique, qui

n'avait que des pieds. Je ne parle toujours ici que de la Logique élémentaire et théorique, vulgairement connue aujourd'hui. La Logique pratique du peuple, et la Logique pratique et théorique des philosophes du premier ordre a toujours eu des ailes. Mais la classe moyenne des penseurs, surtout depuis le XVIIIe siècle, ne travaille qu'à couper ces ailes, et semblait y avoir réussi. Il faut qu'elle reconnaisse sa faute, ou, pour mieux dire, son crime.

De là résulte encore une autre conséquence, sur laquelle il nous paraît bon d'insister amplement. La métaphysique du calcul infinitésimal, jusqu'à présent si difficile et si obscure, devient toute lumineuse.

Pourquoi beaucoup de géomètres disent-ils encore que la méthode de Leibniz, inventeur du calcul infinitésimal, n'est pas rigoureuse? Ces géomètres parlent ainsi parce qu'ils supposent, ce qui est faux, que la raison n'a qu'un seul procédé rigoureux, le syllogisme. Et comme Leibniz emploie ici précisément l'autre procédé de la raison, on dit que sa marche n'est pas rigoureuse, par cela même qu'on ignorait l'existence de ce principal procédé de la raison. Et comme ce procédé est précisément celui de la Logique d'invention, il s'ensuit, comme

le dit spirituellement l'homme de nos jours qui écrit le mieux la géométrie, qu'en acceptant les découvertes des inventeurs, souvent on rejette leurs démonstrations, « comme s'ils avaient mal inventé ce « qu'ils ont si bien découvert[1]. » Sur quoi, un autre géomètre, qui unit la philosophie aux sciences, remarque fort à propos qu'on a certainement abusé de cette disposition au rigorisme ; que le procédé par lequel l'esprit saisit des vérités nouvelles est souvent très-distinct du procédé par lequel l'esprit rattache logiquement et démonstrativement les vérités les unes aux autres, et que la plupart des vérités importantes ont été d'abord entrevuës à l'aide « de ce *sens philosophique* qui devance la preuve « rigoureuse[2]. »

[1] M. Poinsot. *Théorie nouvelle de la rotation des corps.*

[2] Cournot. *Essai sur les fondements de nos connaissances*, t. II, p. 76.

Nous regrettons que l'auteur réserve ici la qualification de rigoureuse à la démonstration syllogistique. Car, du reste, il établit d'une manière surabondante que la raison n'a pas seulement un procédé, le syllogisme ou le développement du principe d'identité ou de contradiction, mais qu'il y a un autre procédé fondamental, fondamental par sa nécessité et sa fécondité, et que ce procédé doit être appelé *l'induction*. Jusqu'ici c'est ce que nous enseignons. Mais quel n'est pas notre regret de constater que l'auteur nomme cette induction, l'*induction philosophique probable,* et qu'il ne s'est point décidé à considérer en face ce grand fait de l'esprit humain, afin de

Quoi qu'il en soit, nous disons que la philosophie du calcul infinitésimal peut maintenant devenir lumineuse, et il n'y a pour cela qu'un mot à dire et qu'une seule vérité à comprendre. C'est que la méthode infinitésimale n'est autre chose, comme nous l'avons montré, que l'application aux mathématiques de l'un des deux procédés essentiels de la raison. C'est dire que cette méthode est véritablement rationnelle, certaine, rigoureuse : et quant au résultat, puisque ce procédé de la raison consiste précisément à connaître l'infini par le fini, il faut admettre que l'analyse infinitésimale analyse en effet, comme le disait Leibniz, l'indivisible et l'infini[1].

reconnaître que le procédé qui, plus que l'autre, mène l'esprit à la vérité, n'est pas moins raisonnable que l'autre, pas moins certain ; et qu'il n'y a pas de raison pour attribuer plus longtemps au syllogisme seul l'imposante et austère épithète de *rigoureux* ?

Et pourtant il est difficile d'être plus voisin de la vérité que ne l'est notre auteur dans ce passage remarquable : « C'est ainsi que « la preuve logique, qui résulte de l'enchaînement des propositions « du syllogisme, peut avoir pour condition préalable une induction « philosophique et pour fondement une probabilité, mais une pro- « babilité de l'ordre de celles qui forcent l'acquiescement de la « raison (*). »

[1] Connaître et analyser l'infini n'est pas *comprendre* l'infini. L'infini est incompréhensible, comme Dieu lui-même. L'homme peut et

(*) *Essai sur les fondements de nos connaissances*, t. II, p. 82.

II.

Mais qu'est-ce que l'infini ? dira-t-on. Qu'est-ce que cet élément infiniment petit ? Est-ce une réalité ? Existe-t-il dans la nature ? Est-ce une quantité très-petite ? Est-ce quelque chose, ou n'est-ce rien ? Nous répondons, avec Ampère, avec Poisson, nos chers et illustres maîtres, que l'élément infinitésimal n'est pas une quantité très-petite ; ce n'est en aucune sorte une quantité. Comme quantité, l'élément infinitésimal est absolument nul.

Il nous semble encore entendre M. Ampère, dans son cours de mécanique, s'écrier avec indignation : « Non ! non ! ce n'est pas très-petit, c'est nul ; c'est « absolument nul ! » En effet, il n'y a pas là de quantité. Il y a ce que Leibniz appelle « les deux

doit connaître Dieu, et ne le peut comprendre. Nous ne comprendrons jamais l'infini, lors même que nous parviendrons à connaître plusieurs vérités claires sur la nature de l'infini, et sur ses rapports au fini. C'est pourquoi le côté incompréhensible du calcul infinitésimal subsiste toujours comme tel, lors même que l'on n'y voit comme nous que la simple et rigoureuse application de l'un des deux procédés de la raison.

« extrémités de la quantité, en dehors de la quan-
« tité, » enveloppant la quantité ; il y a l'infini en simplicité, l'infini en immensité. « Chez moi, dit « ailleurs Leibniz, écrivant à Fontenelle, chez « moi, les infinis ne sont pas des *touts,* et les infi-« niment petits ne sont pas des grandeurs[1]. » Mais si l'élément infinitésimal n'est pas une quantité, qu'est-il ? C'est une idée ; une idée, dis-je, et c'est assez ! Et si tout idéal est réel, c'est une réalité. Mais serait-ce une réalité qui existe dans la nature ? Je réponds non, si par nature on entend la nature créée. Je réponds oui, s'il s'agit de la nature incréée. Oui, à l'idée abstraite que nous avons de l'infiniment grand et de l'infiniment petit correspond une réalité qui existe, dans la nature des choses, en Dieu, dans l'infini réel et actuel. L'idée que nous en avons, comme toute idée, est une certaine vue de Dieu, indirecte et médiate ; mais cette idée, quoique indirecte et médiate, prouve l'existence de son objet en Dieu. Cet objet, dont nous n'avons que le reflet en nous, ce sont les lois et les idées des formes géométriques, telles que ces idées et ces lois peuvent exister en Dieu ; en sorte que,

[1] Lettres et opuscules inédits de Leibniz (Foucher de Careil). p. 234.

comme tout ce qui fait naître en nous l'idée de l'infini, le calcul infinitésimal, considéré de ce point de vue, mène aussi, comme toute autre science poussée à bout, à la démonstration de l'existence de Dieu.

III.

Mais l'admirable procédé ne s'applique pas seulement aux formes ; il s'applique aux mouvements ; d'où il suit qu'il n'atteint pas seulement l'abstrait (car on pourrait regarder les lois des formes comme de pures abstractions) ; mais on voit que le procédé infinitésimal atteint encore le fond et le principe d'un phénomène concret, réel, actuel, savoir : le mouvement. Qu'est-ce que l'élément infinitésimal d'un mouvement quelconque ? Que sont ces mouvements infiniment petits, qui ne se déplacent pas ? Que sont-ils, sinon les principes du mouvement ? Or, ces principes immobiles du mouvement, ces principes d'étendue au-dessus de toute étendue, ces principes de durée au-dessus du temps et de la mesure, sont l'immensité même entrevue sous l'espace, l'éternité sous le temps son image créée, et la force

infinie de Dieu sous les forces et sous les mouvements finis. La raison atteint donc ici le moteur immobile agissant par sa force sur la matière, qui, comme toute créature, se meut en lui.

L'élément infinitésimal n'existe pas dans la nature créée, parce que rien de créé n'est infini. Mais il existe en Dieu. Les principes immobiles du mouvement, qui produisent le mouvement sans sortir de l'immobilité, les principes simples et indivisibles de l'étendue, qui produisent l'étendue divisible, sans perdre la simplicité, ces principes éternels de temps, qui produisent la durée successive, sans entrer dans la succession et sans quitter l'éternité, ces principes sont les idées divines et créatrices, qui sont en Dieu et qui sont Dieu.

Et ici l'on comprend l'origine des deux points de vue entre lesquels les géomètres se partagent sur la notion des infiniment petits. Les uns soutiennent qu'il n'y a pas d'infiniment petits ; les autres affirment que les infiniment petits existent dans la nature. Que si l'on voulait prendre en mauvaise part le premier point de vue, il impliquerait l'athéisme, et si l'on voulait prendre en mauvaise part le second, il impliquerait le panthéisme. Mais en prenant en bonne part, comme il le faut, l'un et l'autre point de vue, voici la vérité qu'ils se partagent entre eux,

Les infiniment petits, c'est-à-dire les principes simples, producteurs et supports du temps, de l'espace et du mouvement, n'existent pas dans la nature créée, mais ils existent dans l'incréé. Les raisonnements, très-forts de part et d'autre, par lesquels on soutient les deux thèses en apparence contraires, nous aident, si on les prend ensemble, à établir la nôtre. Ainsi, quand Leibniz dit que la matière n'est pas seulement divisible à l'infini, mais encore est actuellement divisée à l'infini, il avance une proposition manifestement fausse[1]. Car il dit que l'infiniment petit existe dans la nature créée, dans la matière. Il est facile de lui prouver qu'il est dupe d'une imagination, et qu'il confond la matière concrète avec l'étendue intelligible, seule divisible à l'infini par la pensée, et par la pensée seulement. Quand, d'un autre côté, on prétend que les infiniment petits n'existent pas et ne sont que des abstractions, il faut alors se demander pourquoi tout se passe dans le temps, l'espace et le mouvement, comme si ces principes existaient? Pourquoi la connaissance qu'on en a prise a donné aux mathématiques une incalculable puissance?

[1] Lettres et opuscules inédits de Leibniz (Foucher de Careil), p. 121.

On va plus loin. On demande, avec Fontenelle, avec Leibniz, avec tous les savants qui ont assisté au triomphe de la méthode infinitésimale, avec Poisson et d'autres, avec M. Cournot, pourquoi l'on regarderait la méthode infinitésimale comme n'étant qu'un artifice ingénieux, tandis qu'il est évident qu'elle est « l'expression naturelle du mode « de *génération* des grandeurs physiques qui crois- « sent par éléments plus petits que toute gran- « deur finie[1]. » On demande si le temps qui s'écoule entre deux points de la durée ne passe pas réellement par tous les points, tous les moments indivisibles en nombre réellement infini, qui séparent les deux temps différents ; on demande si un mobile qui parcourt un espace fini ne passe point réellement d'un point à l'autre en traversant d'une manière continue tout l'intervalle, et n'a pas occupé, en se mouvant, l'infinité actuelle et réelle de positions qui existent entre les points donnés.

« On est conduit à l'idée des infiniment petits, « dit M. Poisson, lorsqu'on considère les varia- « tions successives d'une grandeur soumise à la loi « de continuité. Ainsi, le temps croît par des degrés « moindres qu'aucun intervalle qu'on puisse assi-

[1] Cournot, t. I, p. 86.

« gner, quelque petit qu'il soit. Les espaces par-
« courus par les différents points d'un corps crois-
« sent aussi par des infiniment petits, car chaque
« point ne peut aller d'un point à un autre sans
« traverser toutes les positions intermédiaires ; et
« l'on ne saurait assigner aucune distance, aussi
« petite que l'on voudra, entre deux positions suc-
« cessives. Les infiniment petits ont donc une exis-
« tence réelle ; ils ne sont pas seulement un moyen
« d'investigation imaginé par les géomètres [1]. »

Voilà l'infiniment petit en action. Il n'y a pas à le nier, la durée est bien évidemment divisible à l'infini, et l'espace aussi. Donc un être concret qui avance dans le temps et l'espace traverse réellement l'infini. Donc, quand la terre, par exemple, a vécu encore une année, quand elle a parcouru son orbite une fois de plus, elle a manifestement traversé tous les moments indivisibles de l'année et tous les points de son immense ellipse en nombre réellement infini. Il n'y a pas là seulement un temps abstrait, ni une ellipse abstraite et idéale ; il y a là un temps réellement écoulé dans tous ses points indivisibles et continus ; il y a une ellipse d'une grandeur donnée, réellement et continûment par-

[1] Poisson. *Traité de mécanique*, t. I, p. 14, 2e édit.

courue par un être concret. Voilà donc l'infiniment petit réel et actuel, vivant et agissant, et comme rendu visible aux yeux

Mais il semble que ce que l'on voit ici, comme de ses yeux, est impossible en soi. Comment la terre peut-elle, en un temps donné, occuper réellement un nombre infini de points ? Ou bien elle ne met pas de temps pour passer d'un point à un autre, ou elle met à cela quelque temps. Si elle ne met pas de temps pour passer d'un point au suivant, il est clair qu'il ne lui faudra non plus aucun temps pour parcourir l'orbite entière. Si, au contraire, elle met un temps quelconque, quelque petit qu'il soit, à passer d'un point à l'autre, il est clair qu'elle ne pourra jamais parcourir toute son orbite. Car pour traverser cette infinité de points, il faudrait un temps infini. Donc, pour tout mouvement il faudrait un temps infini, et le mouvement serait démontré impossible. Et pourtant il y a du mouvement, car la terre marche, et nous aussi.

Je ne vois pas d'autre solution possible à cette difficulté que d'admettre, comme formule scientifique rigoureusement exacte, le mot de saint Paul : *In Deo vivimus, movemur et sumus* : « C'est en Dieu « que nous sommes, que nous vivons et que nous

« nous mouvons. » Dieu seul est cause, principe, support de l'être; de même, lui seul est cause, principe, support de la vie et de la durée ; seul il est cause, principe, support du mouvement. Sans lui, ni l'être, ni le temps, ni l'espace, ni le mouvement, ne peuvent être conçus ni exister. Lui, la force infinie, qui lance et porte notre terre, lui seul peut donner à cette masse inerte d'accomplir sa tâche impossible, d'achever sa course dans le temps qu'il lui donne, et d'en finir avec un nombre infini de points. Lui-même emporte la terre dans l'espace, comme lui-même fait traverser le temps à tous les êtres. Les êtres se meuvent comme cause seconde, mais Dieu les meut d'abord comme cause première du mouvement. Il faut, au fond du mouvement, sa vertu infinie, pour que le mouvement soit possible ; et il faut, sous le temps, sa puissance infinie et son éternité, pour que le temps se développe, et pour que l'avenir, qui n'est pas, devienne !

Oui, c'est ainsi que s'opère le mouvement de notre globe, comme celui de tout corps qui se meut. Rien ne se meut qu'en Dieu. *In ipso movemur*. Il y a, comme le dit admirablement l'école, la cause seconde et la cause première du mouvement. Dieu seul est cause première de tout, et agit

comme cause première et principale en toute action, en tout mouvement des créatures.

IV.

Mais si la métaphysique du calcul infinitésimal mène à de telles considérations, et semble vouloir nous faire atteindre, par voie de conclusion certaine, l'immensité, l'éternité et la force infinie de Dieu, on comprend facilement l'horreur que l'idée des infiniment petits mathématiques doit inspirer à certains esprits. Fontenelle parle de cette *sainte horreur de l'infini* qui a tenu pendant vingt ans l'Académie des sciences en suspens sur la valeur des idées de Leibniz, et il remarque que Leibniz, par respect humain, a dû souvent voiler le fond de sa pensée sur ce sujet. Sur quoi, le spirituel secrétaire de l'Académie des sciences s'écrie fort à propos: « S'il faut tempérer la vérité en géométrie, « que sera-ce en d'autres matières ? » Néanmoins la vérité a triomphé, et, pendant cinquante ans, non-seulement la méthode, mais encore la philosophie leibnizienne a régné en Europe. Or, c'est là ce que la fin du XVIIIe siècle n'a pas pu supporter. Il y avait,

dans cette métaphysique, une ouverture vers l'infini, et je ne sais quel mystère qui paraissait pouvoir impliquer Dieu. Il a fallu chasser de la science cette étrange et importune idée, et l'un de nos plus habiles géomètres s'est mis à l'œuvre pour en finir. Lagrange a écrit sa célèbre Théorie des Fonctions, dont le titre entier est digne de toute notre attention : « Théorie des Fonctions analytiques, contenant les principes du calcul différentiel (calcul « infinitésimal) dégagés de toute considération « d'infiniment petits ou d'évanouissants, de limites ou de fluxions, et réduits à l'*analyse algébrique des quantités finies*. » Plus d'un disciple de Condillac a tressailli de joie à la lecture de ce titre. « Nous voilà donc, pensait-il, nous voilà délivrés de tout ce mysticisme géométrique, de ce mystère infinitésimal, de tout ce prétendu besoin de l'infini. Voici tous ces sublimes arcanes réduits à l'analyse algébrique des quantités finies. » Eh bien, le disciple de Condillac s'est réjoui trop tôt ; il n'est débarrassé de rien. L'entreprise de Lagrange repose sur un fondement ruineux : tous les géomètres le savent. Sa méthode est abandonnée. Voici comment en parle l'écrivain que nous avons déjà cité plus haut : « Lagrange imagina de « prendre la série de Taylor pour base de la théorie

« des fonctions, et, par ce moyen, d'éluder, à ce « qu'il croyait, dans le passage de la discontinuité « à la continuité, l'emploi de toute notion auxi- « liaire de limites, de fluxion ou d'infiniment petits[1].

« Selon Lagrange, la théorie des fonctions se « trouve ramenée à une simple application des rè- « gles du calcul algébrique ordinaire. On peut « consulter, pour le développement de cette idée « fondamentale, les deux traités spéciaux que ce « grand géomètre y a consacrés, la théorie des « fonctions analytiques et les leçons sur le calcul « des fonctions.

« Mais si ces deux ouvrages, à cause du nom « imposant de leur auteur, ont été accueillis par « toute une génération de jeunes géomètres, comme « fixant les bases de l'enseignement, un examen « attentif a dû montrer qu'il s'y trouve *un de ces* « *parologismes* métaphysiques dans lesquels les « plus grands maîtres peuvent tomber, lorsque la « nature de leur sujet les force à sortir de l'analyse « et de la synthèse scientifiques, pour entrer dans « la critique des idées qui sont les matériaux « mêmes de la science.

[1] Cournot. *Traité élémentaire de la théorie des fonctions*, t. I, p. 180.

« En effet, le développement en série n'a de sens « que lorsqu'il mène à une série convergente, ou « mieux encore lorsqu'il est démontré que le reste « de la série tend sans cesse vers la limite zéro « quand le nombre des termes croît indéfiniment. « Toute induction tirée d'un développement en sé- « rie non convergente manque de solidité, et peut « conduire, comme les exemples le font voir, à « des résultats fautifs. La méthode de Lagrange n'a « donc point l'avantage d'éliminer la notion des li- « mites ou toute autre équivalente. La nature des « choses et les lois de l'entendement exigent ici « l'emploi de l'une de ces notions auxiliaires, *dont* « *le simple développement, par l'algèbre, du prin-* « *cipe d'identité ne peut tenir la place.*

« D'ailleurs, les raisonnements de Lagrange, « outre qu'ils reposent sur un principe subtil et « sujet à controverse, ne peuvent, en tous cas, « s'appliquer qu'aux fonctions algébriques : tan- « dis que la théorie des fonctions, comme nous « nous sommes attaché à le faire voir, doit essen- « tiellement comprendre les fonctions continues « quelconques, et former un corps de doctrine « qui subsiste indépendamment des applications « à l'algèbre. Le développement en série n'est « qu'un artifice de calcul, et ne peut convena-

« blement servir à établir des lois et des rapports « dont l'existence est indépendante de nos procé- « dés artificiels. » Ainsi, la théorie de Lagrange est sujette à controverse, erronée dans certains cas, et ne s'applique, d'ailleurs, qu'à une partie de la question.

Ailleurs, le même écrivain montre encore parfaitement comment la crainte des infiniment petits vient de ce que l'on croit que la raison n'a qu'un seul procédé rigoureux, celui qui s'appuie sur le *principe d'identité*. On ignore la puissance et la solidité de l'autre procédé, et malgré cela la nature des choses et le besoin de la science ramènent toujours à la méthode infinitésimale. Même la méthode des limites, que repoussait Lagrange, et qui est un intermédiaire entre l'algèbre pure calculant le fini, et les infiniment petits directement considérés, même cette méthode ne peut être heureusement substituée, dans tous les cas, à la méthode infinitésimale franchement appliquée.

« Effectivement, si nous pouvions comparer dès « le début, non plus seulement dans leurs germes, « mais dans leurs applications aussi variées qu'éten- « dues, la méthode des limites et la méthode infini- « tésimale, nous verrions que toutes deux tendent « au même but, qui est d'exprimer la loi de con-

« tinuité dans la variation des grandeurs, mais « qu'elles y tendent par des procédés inverses. « Dans la première méthode, étant donnée à trai- « ter une question sur des grandeurs qui varient « d'une manière continue, on suppose d'abord « qu'elles passent subitement d'un état de gran- « deur à un autre; et l'on cherche vers quelles li- « mites convergent les valeurs obtenues dans cette « hypothèse, quand on resserre de plus en plus « l'intervalle qui sépare deux états consécutifs. Il « est clair qu'on n'obtient ainsi qu'après coup, à « la fin de la solution, les simplifications qui ré- « sultent de la continuité, et que la méthode infi- « nitésimale, par l'évanouissement successif des « infiniment petits d'ordres supérieurs, donne di- « rectement et successivement, à mesure qu'on « avance dans le traitement de la question.

« Aussi, peut-on poser en fait que, quelque « adresse que l'on mette à employer la méthode « des limites, et quelques simplifications que les « progrès des sciences apportent dans les théories « mathématiques et physiques, on arrive toujours « à des questions pour lesquelles il faut renoncer « à cette méthode, et y substituer, dans le langage « et dans les calculs, l'emploi des infiniment petits « des divers ordres.

« D'ailleurs, la méthode infinitésimale ne con-
« stitue pas seulement un artifice ingénieux : elle
« est l'expression naturelle du mode de génération
« des grandeurs physiques qui croissent par élé-
« ments plus petits que toute grandeur finie.

« En résumé, la méthode infinitésimale est mieux
« appropriée à la nature des choses ; elle est la mé-
« thode directe, au point de vue objetif ; et c'est
« pour cela que l'algorithme de Leibniz, qui prête
« à cette méthode le secours d'une notation régu-
« lière, est devenu un si puissant instrument, a
« changé la face des mathématiques pures et appli-
« quées, et constitue à lui seul une invention capi-
« tale dont l'honneur revient sans partage à ce
« grand philosophe. »

On le voit, la méthode infinitésimale est l'expression naturelle du mode de génération des grandeurs ; elle est mieux appropriée à la nature des choses ; elle est la méthode directe; elle a changé la face des mathématiques ; elle seule peut conduire à la solution des questions compliquées. Cependant notre auteur partage lui-même ce préjugé, que la rigueur démonstrative appartient directement à la méthode des limites ; mais d'autres, comme Lagrange et les dialecticiens grecs, trouvent encore que la méthode des limites ne repose pas encore

sur un concept assez rigoureusement défini. Ils ne veulent pas sortir de la considération du fini bien clairement circonscrit et du principe d'identité ou de contradiction. Mais alors, comme Lagrange, ils forcent les choses, ils tombent dans des calculs faux et des raisonnements faux, quand ils veulent atteindre les résultats de la méthode infinitésimale; ou comme les dialecticiens grecs, ils se tiennent dans la réduction à l'absurde et dans la méthode d'exhaustion ; procédés indirects, compliqués, qui ne découvrent rien, qui ne montrent que ce qui est connu, comme le syllogisme, et qui ne sauraient mener en aucune sorte, ni à découvrir, ni même à démontrer les résultats que la méthode infinitésimale trouve et démontre en se jouant. C'est pourquoi M. Biot, dans sa biographie de Leibniz, après avoir cité plusieurs problèmes inabordables sans la méthode infinitésimale, ajoute : « Ces pro-
« blèmes et une infinité d'autres, parmi lesquels
« il faut compter presque toutes les questions de
« physique, ne sont pour ainsi dire accessibles
« que par les considérations tirées des infiniment
« petits [1]. »

[1] Biograph. univers., art. Leibniz, t. XXIII, p. 638.

V.

Mais si la fin du XVIII[e] siècle a eu l'horreur de l'infini, et a fait les plus grands efforts pour bannir de la science l'idée de l'infini, afin de tout réduire à l'idée du fini, efforts infructueux, comme nous venons de le voir, il était réservé au XIX[e] siècle de voir une métaphysique du calcul infinitésimal bien autrement étrange.

S'il y a des esprits qui se cantonnent avec ténacité dans le fini, et qui refusent avec une sainte horreur, en toute question, en tout ordre de choses, de s'élever à quelque idée de l'infini; il en est d'autres qui veulent bien sortir de la considération du fini, à condition de tomber au-dessous, et d'aller au néant. Pour eux l'infiniment grand et l'infiniment petit sont le néant. Tandis que ces deux extrémités de la quantité, qui en effet ne peuvent être exprimées par aucun nombre ni aucune grandeur finie, mais qui sont le principe et la fin de la quantité, en dehors de la quantité, tandis que ces deux infinis ont l'un et l'autre une existence incontestable et presque visible à travers la nature

du temps, de l'espace et du mouvement, voici des esprits qui soutiennent que ces deux infinis sont le néant. A ce trait on a reconnu le sophiste, comme le dit Platon, qui, au lieu de monter vers l'être, vers l'être parfait et infini, descend et tombe vers le néant.

On pouvait prévoir, et nous affirmons pour notre part l'avoir prévu et annoncé, que si Hégel parlait du calcul infinitésimal, il en parlerait ainsi, et qu'il y appliquerait cette dialectique renversée que nous avons souvent décrite. Convaincu d'avance sur ce point, nous parcourions, il y a quelques années, les œuvres de Hégel, pour vérifier notre conviction, lorsqu'arrivant au long chapitre de sa Logique, où il traite en détail du calcul infinitésimal, nous trouvâmes les textes suivants :

« Dès qu'on suppose une différence absolue entre « l'être et le néant, il en résulte, ce que l'on entend « dire si souvent, que le commencement des choses « et leur *devenir* demeure absolument inconcevable. « Car en effet on part d'une supposition qui est la « négation du *commencer* et du *devenir,* deux cho- « ses qu'on affirme pourtant, et cette contradiction, « qu'on pose soi-même et dont on rend impossible « la solution, s'appelle *inconcevable,*

« C'est un exemple de cette même dialectique que

« la raison vulgaire oppose au concept scientifique « des grandeurs infiniment petites qu'emploie la « haute analyse géométrique. Nous traiterons plus « loin de ce concept. Disons ici que ces grandeurs « sont déterminées par ce caractère, qu'elles sont « prises au moment de leur *évanouissement;* non « pas avant leur évanouissement, car elles seraient « alors des grandeurs finies; non pas après leur « évanouissement, car alors elles ne seraient rien.

« Contre ce pur concept on objecte, et l'on ne « cesse pas d'objecter, que ces grandeurs infinitési« males doivent être *rien* ou *quelque chose;* qu'il « n'y a pas d'état intermédiaire entre l'être et le « néant. Mais en parlant ainsi, on suppose précisé« ment qu'il y a une différence absolue entre l'être « et le néant. Or, au contraire, nous avons déjà dé« montré qu'en fait, *l'être et le néant sont la même* « *chose,* ou, pour parler le langage de la raison « vulgaire, qu'il est faux qu'il n'y ait pas de moyen « terme entre le néant et l'être Les mathématiques « doivent leur plus brillante découverte à l'admis« sion de cette vérité, qui contredit la raison vul« gaire.

« Le raisonnement ci-dessus mentionné, qui part « de la fausse supposition d'une absolue différence « entre l'être et le néant, ne doit pas être nommée

« *dialectique*, mais *sophistique*. Car un sophisme « est un raisonnement qui repose sur une suppo« sition mal fondée, qu'on laisse valoir sans la son« der par la critique ; mais nous nommons dialec« tique ce mouvement plus haut de la raison, par « lequel les suppositions arbitraires sont détruites « et dans lequel des termes, qui paraissaient abso« lument séparés, passent au contraire l'un dans « l'autre, étant bien pris pour ce qu'ils sont. Or, la « nature dialectique intime de l'être et du néant « consiste précisément à montrer leur vérité dans « leur union, qui est le *devenir*. »

N'insistons pas sur les détails de ce risible et audacieux délire du sophiste enivré, qui appelle bonne dialectique sa dialectique retournée, et qui nomme sophistique la dialectique de Platon, d'Aristote, de Leibniz, de tous les philosophes du premier ordre sans exception, et celle de tous les hommes, sauf Hégel et Gorgias. Mais on ne critique pas un homme ivre, on le montre à ceux qui auraient besoin de cette vue. Ne sortons pas de notre question. Il s'agit de l'élément infinitésimal.

Qu'est-ce que l'élément infinitésimal ? C'est, dit Hégel, la grandeur décroissant jusqu'à s'évanouir, et prise au moment même où elle s'évanouit, car avant, ce serait trop tôt, et après, ce serait trop

tard. C'est la grandeur prise au moment où, cessant d'être quelque chose, elle n'est pas encore rien du tout, c'est-à-dire au moment où elle parvient à la féconde identité de l'être et du néant. L'identité de l'être et du néant étant le principe fondamental de la doctrine de l'identité, il fallait retrouver ce principe dans l'élément infinitésimal, et il faut avouer que l'infiniment petit offre au sophiste une assez heureuse occasion. Aussi consacre-t-il cent pages, chargées d'algèbre et d'apparente érudition mathématique, à démontrer que les mathématiques doivent leur plus brillant développement au principe de l'identité de l'être et du néant, et que les géomètres seront dans une fausse position, tant qu'ils n'admettront pas que l'élément infinitésimal est la quantité parvenue à cette identité de l'être et du néant.

Au reste, le sophiste ne traite pas seulement ainsi l'infiniment petit; il traite de même l'infiniment grand. Pour lui l'infiniment grand, lorsqu'il n'est pas identique au fini, c'est l'absolu, c'est l'être pur, et l'être pur c'est le néant pur. L'être pur ne commence à être en effet quelque chose que quand il s'identifie au néant. C'en est assez sur la métaphysique infinitésimale de Hégel.

CHAPITRE VI.

SUITE DES CONSIDÉRATIONS SUR L'INDUCTION GÉOMÉTRIQUE.

Nous l'avons vu, la vérité du principe infinitésimal est immédiatement liée à celle de la parole de saint Paul : « C'est en Dieu que nous sommes, que nous vivons et que nous nous mouvons. »

Quand le calcul a trouvé l'élément infinitésimal, principe immuable de chaque forme, et qui contient éminemment en lui tout le détail des changements, qu'a-t-il trouvé? Une idée pour l'esprit. Mais qu'est-ce que l'objet auquel correspond cette idée? Cet objet est de même nature que la courbe idéale : ce n'est rien de créé ni de fini ; il n'y a pas, il ne peut y avoir un être particulier, créé, fini, qui soit

cette courbe; car le fil d'or le plus délié, et supposé merveilleusement déduit selon la loi de cette courbe, n'en serait qu'une image, image finie, intermittente, discontinue, puisque les atomes du fil d'or ne se touchent pas. Rien de créé, de corporel, ni de fini, n'est continu. Mais pourtant cette forme idéale que je conçois, et dès lors son élément infinitésimal, ne répond-il à rien de réel? C'est ce qu'on ne peut dire. Car, par exemple, quand notre terre a parcouru son orbite elliptique, elle a véritablement parcouru une ellipse, ellipse continue dont tous les points ont été réellement occupés par la terre; cette ellipse n'est donc pas une pure abstraction. Elle n'est ni corps, ni abstraction, ni seulement une idée qui n'existerait que dans l'esprit de l'homme. D'ailleurs, tous les philosophes depuis Platon, et surtout les philosophes chrétiens, nient formellement qu'une idée claire et vraie dans l'esprit puisse ne répondre à rien. Elle est une certaine vue de Dieu. Elle ne serait pas en nous si Dieu ne l'y mettait actuellement en se montrant lui-même en quelque manière. Mais ici nous voyons pour ainsi dire directement que cette idée répond à quelque réalité hors de nous. Il y a ici une réalité extérieure, l'ellipse réellement parcourue par la terre point par point; ellipse dans laquelle ou plutôt sous

laquelle une infinité absolue de points, c'est-à-dire d'éléments infiniment petits, existent en effet. Et il y a réellement dans cette idée, qui a sa réalité hors de nous, il y a dans cette réalité, comme dans l'idée que nous en concevons, la coexistence de ces deux infinis, l'infini en simplicité et l'infini en immensité. Mais ne faut-il pas dire précisément la même chose du temps, du temps réel qu'a mis la terre à parcourir l'orbite ? Certainement tous les points de cette durée, tous ses moments simples, infiniment simples, en nombre absolument et actuellement infini, ont été parcourus par la terre. Voilà donc encore, sous la durée, comme sous l'étendue, l'existence simultanée de l'infini en simplicité, de l'infini en immensité, réellement, actuellement et objectivement existant.

Aussi nous n'en faisons nul doute, nous saisissons ici par la raison deux attributs de Dieu, l'immensité, l'éternité. Oui, la raison, appliquée à l'analyse du temps, de l'espace et du mouvement, par ses formes géométriques et algébriques, transfigurées par la méthode infinitésimale, de manière, comme le dit Fontenelle, à transporter nos connaissances dans l'infini, la raison, dis-je, atteint ici l'infini sous l'étendue, et l'infini sous la durée : elle atteint deux attributs de Dieu, et les atteint non-seulement

comme concevables, mais comme réellement existants. S'il est vrai que l'espace, le temps et le mouvement existent; s'il est vrai seulement que le mouvement existe, il faut dès lors que sous l'étendue et sous la durée, il y ait une infinité actuelle et réelle d'éléments ou de moments simples, ou infiniment petits.

Si quelque lecteur craignait que, par ces considérations, on ne donnât quelque prise ou du moins quelque prétexte aux panthéistes, nous le prions de considérer que nous développons ici une vérité banale, qui est d'ailleurs un article de foi, savoir : « Dieu est immense, c'est-à-dire intimement pré-« sent, par sa substance, à tous les lieux, à tous les « êtres, tant corporels que spirituels. » (*Deus est immensus, adeoque omnibus locis, rebusque omnibus corporalibus et spiritualibus sua substantia intime præsens.*) Donc sous le temps, sous l'espace, sous le mouvement, sous la force finie, choses créées, il y a nécessairement l'éternité, l'immensité, le moteur immobile et la force infinie. Mais l'éternité, l'immensité et la force infinie, Dieu en un mot, intimement présent par sa substance, en tout temps, en tout lieu, à tout être spirituel et corporel, est infiniment différent et du temps, et du lieu, et de tout être corporel et spirituel. De ce que Dieu

est principe créateur et vivificateur de toutes choses, il ne s'ensuit nullement qu'il soit rien de ces choses. De ce qu'il porte en lui éminemment toutes les idées, les lois, les essences de toutes choses, idées, essences qui sont lui-même, il n'en est pas moins séparé de ces choses comme l'infini l'est du fini. Quant à nous, nous croyons couper court absolument au panthéisme, non-seulement par la réfutation que nous en avons faite au livre second, mais plus encore, s'il est possible, par notre axiome métaphysique, encore peu compris : « Il n'y a qu'un « seul Être infini ; tout ce qui est infini en un sens « est infini en tout sens : tout ce qui est fini en un « sens est fini en tout sens. » Dès que cet axiome est compris, on voit clairement comment il est impossible d'affirmer, comme on le fait encore, que le nombre des soleils est infini, ou que l'âme est, dans l'homme, l'élément infini. Comment l'âme serait-elle infinie en un sens quelconque, puisqu'elle est évidemment finie, actuellement, quant à sa connaissance et à son amour ? Dira-t-on qu'elle connaîtra et aimera toujours de plus en plus ? Je l'accorde, mais il s'ensuit seulement que l'âme est *inexterminable*, ou immortelle, ou indéfinie, mais elle n'est nullement infinie. Dira-t-on, avec Bossuet, Fénelon, saint Augustin, que nos idées sont mar-

quées du caractère de l'infini ? Sans nul doute. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que nous avons l'idée de l'infini, et que cette idée est impliquée dans toutes nos idées générales. Avoir l'idée de l'infini, selon nous, c'est voir en une certaine manière l'être qui est infini, soit indirectement et par reflet, soit directement et face à face, comme nous croyons qu'il en sera dans la vie éternelle. Mais parce que nous voyons ici quelque reflet de l'infini, et que nous verrons un jour face à face l'Être infini, s'ensuit-il que nous lui serons identiques, ou que notre connaissance soit infinie? En aucune sorte. Nous ne serons jamais cet être, et nous ne le comprendrons jamais. On peut voir sans comprendre, sans tout comprendre. Comme nous voyons aujourd'hui le monde des corps sans le comprendre, sans savoir en rien ce qu'est la substance des corps, de même on peut voir l'infini, le distinguer absolument de ce qui n'est pas lui, le connaître de mille manières et très-profondément, sans pour cela connaître infiniment.

Mais revenons. L'analyse, en s'appliquant au mouvement, s'applique manifestement à la force, et démontre, par les effets finis des forces, l'infini dans la force, aussi bien que dans l'étendue et la durée. L'infini dans la force est démontré, non pas

seulement comme concevable, mais encore comme nécessaire et actuellement existant. Car, ou le mouvement est continu, ou bien il est intermittent. S'il est intermittent, il faut à chaque intermittence l'action d'une force infinie pour faire franchir à un mobile quelconque un intervalle fini, si petit qu'il soit, sans aucun temps. Si le mouvement est continu, son action implique l'infini; car dans le mouvement continu il faut admettre un nombre actuellement infini d'impulsions infinitésimales. Le mouvement se décompose absolument comme l'étendue et la durée. L'existence du mouvement, quel qu'il soit, suppose donc, comme cause première, l'existence actuelle d'une force douée du caractère de l'infini.

Mais en est-il autrement de toutes les manifestations de l'être et de la vie, aussi bien de la vie intellectuelle et morale que de la vie physique? N'en est-il pas de même de toutes les forces de la nature? Est-ce que l'intelligence et l'amour ne sont pas des qualités réelles existant dans les êtres? Y a-t-il des êtres qui aiment et qui connaissent? Oui, sans doute; nous sommes nous-mêmes ces êtres. Or, qu'y a-t-il, par exemple, dans notre connaissance? Nous l'avons vu : intermittence, puissance souvent sans acte, acte toujours partiel relative-

ment à l'ensemble du vrai, toujours partiel relativement à tout objet total, acte toujours obligé de chercher une vérité plus pleine, acte toujours discursif, successif dans la recherche de la vérité. Partout limite, imperfection, borne et insuffisance. Et pourtant, d'un autre côté, Bossuet a-t-il eu tort de dire que « Dieu, dans nos idées, a pris soin de « marquer son infinité ? » Ne nommons-nous pas l'infini, ne savons-nous pas le distinguer du fini par des caractères manifestes? N'étudions-nous pas l'infini en ce moment même, et toute proposition universelle n'implique-t-elle pas l'idée de l'infini? Et, en lui-même, le pouvoir de connaître, et son acte réel, si faible qu'il soit, pourvu qu'il soit, si petite qu'en soit la portée, pour peu qu'il atteigne une vérité quelconque, quel en peut être le principe premier, la cause première, la fin, l'objet? Le pouvoir de connaître l'infini, de quelque manière que ce soit, — non pas de le concevoir ou de le comprendre, mais d'en atteindre une notion quelconque, — ce pouvoir est actuellement donné à l'être borné que je suis! Mais, dans ce pouvoir, j'aperçois l'infini deux fois, comme dans l'espace, la durée ou le mouvement. Je le vois comme principe de ce pouvoir concevant, je le vois comme l'objet conçu.

Ce n'est pas moi que je vois et conçois comme infini, en voyant dans mon âme l'idée ou la notion telle quelle de l'infini ; ce n'est pas moi non plus, qui seul ai le pouvoir de monter à cette conception. Mais il ne s'agit pas seulement de la notion de l'infini, il s'agit d'une idée ou connaissance quelconque. Quoi ! il se passe en moi un mouvement intellectuel ! Ma connaissance qui n'était pas devient ! Ma pensée qui n'était qu'une puissance passe à l'acte ! Comment puis-je franchir cet abîme de rien à quelque chose ? Rien ne devient tout seul, et rien ne va de la puissance à l'acte que sous l'influence d'un moteur déjà en acte, à moins qu'on ne soutienne, avec Hégel, que le néant passe à l'être en vertu de sa propre force.

Quelle peut donc être la cause première de cet acte dont je suis cause seconde ? Tout mouvement intellectuel, dit saint Thomas d'Aquin, vient de Dieu, comme de sa cause première, et vient comme cause seconde de l'intelligence créée qui l'opère. Oui, il faut être porté par l'intelligence infinie pour arriver par la pensée à un point où l'on n'était pas, pour passer d'un point à un autre. La vérité, c'est Dieu ; l'intelligence créée, qui se meut dans la vérité, qui avance dans la vérité, se meut en Dieu, se meut dans l'intelligence de Dieu, comme un

corps qui se meut dans l'espace est porté dans l'immensité, et poussé par la force de Dieu; comme un être qui dure dans le temps est porté par l'éternité. C'est ce que dit Leibniz : « Le temps et la du-« rée n'ont leur réalité que de lui[1]. » De même, l'esprit fini est porté par l'intelligence infinie, sans laquelle il ne pourrait ni exister, ni se mouvoir, ni avancer.

C'est ainsi que, dans toute créature et dans tout mouvement des créatures, il y a deux éléments radicalement distincts. Il y a celui qui dépend de la créature ; il y a celui qui dépend de Dieu ; il y a ce qui vient de la cause seconde et ce qui vient de la première ; ce qui vient de l'être par soi, et ce qui vient de l'être communiqué et emprunté. Ces deux éléments sont partout, dans tout créé, et notre esprit les voit ensemble, et la raison nous est donnée afin de les discerner. L'intelligence nous est donnée pour voir par le créé l'invisible de Dieu, dit saint Paul. Lorsque Fénelon analyse ce qu'il nomme « le fond de notre esprit, » il y voit, soit dans la raison, soit dans la volonté, la présence manifeste de ces deux éléments radicalement distincts. Dans l'analyse de la raison surtout, il met

[1] Nouv. Essais, II, chap. XV.

cette distinction dans la plus éclatante lumière. Il faut relire toute cette admirable analyse dont nous citons la conclusion : « En toutes choses nous « trouvons comme deux principes au dedans de « nous ; l'un donne, l'autre reçoit ; l'un manque, « l'autre supplée ; l'un se trompe, l'autre corrige. « Chacun sent en soi une raison bornée et subal- « terne, qui s'égare dès qu'elle échappe à une en- « tière subordination, et qui ne se corrige qu'en « rentrant sous le joug d'une autre raison supé- « rieure universelle et immuable. » Voilà bien les deux éléments dont l'un est immuable, dont l'autre tombe dans l'accident et la variation. Mais que sont ces deux éléments ? L'un est borné, l'autre infini : « Mon esprit a l'idée de l'infini même... « D'où vient cette idée de l'infini en nous ? Oh ! « que l'esprit de l'homme est grand ! Il porte en « lui de quoi s'étonner et de quoi se surpasser « infiniment lui-même ; ses idées sont universel- « les, éternelles et immuables. Ces idées sans bor- « nes ne peuvent jamais ni changer, ni s'effacer « en nous, ni être altérées ; elles sont le fond de la « raison.

« Voilà l'esprit de l'homme, faible, incertain, « borné, plein d'erreurs. Qui est-ce qui a mis l'idée « de l'infini, c'est-à-dire du parfait dans un sujet

« si borné et si rempli d'imperfections ? Se l'est-il « donnée à lui-même, cette idée si haute et si pure, « cette idée qui est elle-même une espèce d'infini « en représentation, c'est-à-dire le vrai infini dont « nous avons la pensée ? » Il s'ensuivra que de ces deux éléments l'un est la créature bornée, et que l'autre est au-dessus du créé. « Voilà donc deux « raisons que je trouve en moi ; l'une est moi-« même, l'autre est au-dessus de moi. Ainsi, ce « qui paraît le plus à nous, et le fond de nous-« mêmes, je veux dire notre raison, est ce qui nous « est le moins propre, et ce qu'on doit croire le « plus emprunté. Nous recevons sans cesse et à « tout moment une raison supérieure à nous, « comme nous respirons sans cesse l'air, qui est « un corps étranger, ou comme nous voyons sans « cesse les objets voisins de nous, à la lumière du « soleil, dont les rayons sont des corps étrangers « à nos yeux. » Et quels sont encore, en fait, les caractères de ces deux éléments que l'analyse rencontre dans la raison ? Quels sont les caractères de ces deux raisons ? Celle qui est moi « est *très-im-« parfaite,* fautive, incertaine, prévenue, préci-« pitée, sujette à s'égarer, *changeante,* opiniâtre, « ignorante et bornée ; enfin elle ne possède ja-« mais rien que d'emprunt. L'autre est commune

« à tous les hommes et supérieure à eux, elle est « parfaite, *éternelle*, *immuable*, toujours prête à « se communiquer en tous lieux et à redresser « tous les esprits qui se trompent, enfin incapable « d'être jamais *ni épuisée, ni partagée,* quoiqu'elle « se donne à tous ceux qui la veulent. »

Or, l'élément immuable, c'est partout et toujours, en tout être, en toute force de quelque nature qu'elle soit, en tout mouvement, c'est partout et toujours Dieu lui-même.

Aussi, Fénelon s'écrie-t-il enfin : « Où est-elle « cette raison parfaite, qui est si près de moi et si « différente de moi? Où est-elle? Il faut qu'elle soit « quelque chose de réel, car le néant ne peut être « partout, ni perfectionner la nature imparfaite. « Où est-elle cette raison suprême? N'est-elle pas le « Dieu que je cherche? » C'est par là que Fénelon termine cette page, l'une des plus importantes, pour la vraie connaissance des choses, qui soient sorties de la main de l'homme!

Les mêmes éléments, Fénelon les retrouve ensuite dans l'analyse de la volonté. A quoi nous ajoutons que les mêmes éléments se retrouvent en toutes choses. Nous prenons à la lettre et dans la plus grande étendue ces mots de Fénelon : « En « toutes choses nous trouvons comme deux prin-

« cipes au dedans de nous. » Nous allons plus loin. Non pas seulement au dedans de nous, mais en toute chose, en tout être créé, en toute force, en tout mouvement de tout être créé : dans la lumière physique comme dans la raison, dans la chaleur, l'électricité, l'attraction, comme dans la volonté, dans tout mouvement des corps comme dans tout mouvement des esprits, dans le temps, dans l'espace, dans toutes les formes de l'étendue. Ne pourrions-nous pas analyser l'attraction comme Fénelon a analysé la raison ? Nous y trouverions les mêmes éléments que Fénelon découvre dans la raison. Nous ajoutons que ce discernement des deux éléments se fait et doit se faire par principe et méthode, par le principal des deux procédés de la raison, par l'acte intellectuel que nous avons nommé l'acte fondamental de la vie raisonnable. Nous disons que cela se fait avec rigueur et précision. Nous montrons que la géométrie l'opère dans son domaine, et c'est sa principale opération et la source de sa puissance. La géométrie voit dans ce qu'atteint l'analyse mathématique l'élément infinitésimal sous toute donnée finie : elle discerne et exprime à part l'élément immuable et l'élément variable. Pour saisir nettement l'infini, elle anéantit un instant, par la pensée, l'élément variable.

C'est qu'en effet le fini, pris en lui-même, est un voile qui cache l'infini, et en même temps une image qui le montre. Il faut saisir ce que montre l'image, et il faut découvrir ce qu'elle cache. Effacez tout caractère fini, l'intermittence, la discontinuité, l'accident et la borne, le caractère partiel et successif des éléments ou des mouvements, il ne reste plus, dans notre intelligence, que le fond immuable, plein et sans bornes, qui portait cette image finie. Et ce qui reste après avoir effacé tout ce qui peut s'anéantir, ce qui reste ne sera point l'infini indéterminé; ce sera, dans l'infini, la loi, l'idée déterminée, non pas seulement de tel genre, mais de telle forme particulière du genre donné. Ce sera sa ressemblance exacte, en dehors du fini, en dehors de tout accident.

Mais qu'est-ce que cette limite qu'il s'agit partout d'effacer? En géométrie, ce que, pour parler comme les philosophes, nous nommons ici la *limite* [1], c'est une grandeur finie et assignable, qui diminue par degrés à mesure que l'on tend vers l'infini, et qui s'évanouit quand on l'atteint. En

[1] Avec les philosophes, nous appelons ici *limite*, non plus, comme les mathématiciens, le terme extrême vers lequel converge la quantité croissante ou décroissante, mais, au contraire, l'intervalle qui sépare de ce terme final la quantité qui s'en approche.

est-il de même en métaphysique ? Quand on compare l'intelligence finie à l'intelligence infinie, qu'est-ce qui constitue la limite ? Suffit-il, pour accomplir le procédé métaphysique infinitésimal, d'ajouter l'adjectif *infini* au mot qui nomme une qualité finie des créatures ?

Il s'en faut de beaucoup. Prenons pour exemple la manière dont l'auteur qui décrit si nettement le procédé l'applique à étudier l'intelligence divine.

« Je dis que l'intelligence divine est la connaissance, absolument distincte, de tous les possibles.

« Il y a dans l'intelligence humaine des représentations distinctes, et tout esprit intelligent n'est tel que parce qu'il peut connaître et lui-même et ce qui n'est pas lui. Ce *pouvoir* de connaître est une réalité positive ; c'est donc un attribut commun et à Dieu et à l'esprit créé ; mais en Dieu ne se trouveront point les *limites* qui se rencontrent dans l'intelligence créée.

« Quelles sont ces limites ? La première, c'est que l'intelligence créée est faculté et non pas acte. L'intelligence créée n'est pas toujours en acte, car souvent elle n'est qu'en puissance ; et lorsqu'elle est en acte sur un point, elle n'est qu'en puissance sur le reste. Elle est donc seulement *faculté*. Il

n'en est pas de même en Dieu. L'intelligence divine n'est point une faculté séparable de l'acte, mais elle est acte pur. Elle est toujours tout actuelle. Cela résulte de notre principe, que tout ce qui appartient à Dieu lui appartient dans toute l'étendue du possible. — En outre, l'intelligence créée connaît tantôt confusément, tantôt distinctement : elle ne connaît rien d'une manière adéquate ; elle ne connaît pas toutes choses en même temps, mais successivement et discursivement[1]. »

Qu'est-ce que l'intelligence finie ? qu'est-elle au fond ? quelle est sa réalité positive ? UN POUVOIR DE CONNAÎTRE. Là est le positif distinct de toute limite. Viennent ensuite les limites qui ne sont point un pur néant, mais qui sont les formes et degrés variables sous lesquels le pouvoir de connaître se développe dans les êtres finis. D'abord ce pouvoir de connaître ne connaît pas toujours. C'est un pouvoir, mais qui n'opère pas toujours ce qu'il peut. De plus, il ne connaît pas tout ; s'il s'applique à un point, il demeure en puissance sur le reste. Cet objet même qu'il voit actuellement, il ne le voit pas tout entier ; en tout, il y a plus à connaître que l'intelligence créée ne connaît. Puis ce

[1] Bilfing. Dilucid., phil. p. 345.

pouvoir connaît successivement : il passe d'un point à l'autre ; il additionne les fractions de la connaissance, et s'efforce d'en former un tout ; il est intermittent, partiel et discursif.

Voici donc deux points de vue : le premier, « pouvoir de connaître ; » le second, « pouvoir « de connaître ne s'exerçant qu'avec intermittence, « partiellement, successivement. » Mais on conçoit des différences extrêmes et des degrés sans nombre dans un pouvoir ainsi défini. Il y a des esprits où l'exercice de l'intelligence est très-rare ; chez d'autres, il est habituel. L'un ne connaît qu'une très-faible partie de ce que connaît l'autre ; l'un aperçoit en un instant d'innombrables et lointaines conséquences, qu'un autre esprit ne saisira qu'après des années de travail. Il y a des esprits qui ne sont guère que discursifs, tandis que d'autres sont plus ordinairement contemplatifs, et voient ensemble tout ce qu'ils voient. Dans tout cela, l'idée d'intelligence, prise en elle-même, est le fond invariable qui porte tous ces degrés et ces états divers des intelligences finies. Mais l'intermittence, la succession et la partialité des vues varient d'un esprit à un autre. Plus un esprit s'élève, plus ces accidents diminuent, plus on converge vers la notion d'intelligence toujours en

acte, en acte sur tous les possibles, en acte plein sur chaque possible, et sur tout possible à la fois. Tant qu'on reste dans le fini, ces accidents peuvent décroître indéfiniment, mais jamais s'annuler. Supposez qu'ils s'annullent : alors vous sortez du fini, et vous entrez dans l'infini de Dieu ; vous arrivez immédiatement à l'idée d'*une intelligence adéquate et simultanée de tout intelligible*. Voilà l'idée de l'intelligence infinie à laquelle nous élève l'analyse de l'intelligence finie. Puis, si vous croyez à la Logique, vous affirmez l'existence actuelle de cette intelligence infinie. Vous comprenez qu'elle est la source, la cause et le principe, le modèle de toute intelligence finie.

Il en est de la lumière intelligible des esprits comme de la lumière visible des mondes. La source de la lumière, l'astre lumineux par lui-même, envoie dans l'espace son auréole immense. Mais qu'est-ce que prend, dans cette pleine auréole, chacune des terres qui voguent autour de lui ? D'abord les terres, n'étant pas lumineuses par elles-mêmes, n'ont qu'une simple puissance d'être éclairées ; et cette puissance n'est pas toujours en acte, puisqu'il y a vicissitude de nuit et de jour. Pour tout point de chaque terre et pour chaque horizon, la lumière n'est qu'intermittente,

Mais quand un horizon voit le jour, et nage actuellement dans la lumière, reçoit-il toute la lumière possible? Non, certes, car il ne peut jamais recevoir qu'un imperceptible faisceau de l'immense auréole, de la lumineuse plénitude. Mais de plus, reçoit-il dans toute l'intensité possible ce que sa grandeur propre comporte de lumière? Non, certainement; car s'il était plus près, la lumière serait plus intense, et ces intensités varient suivant une loi connue. Enfin chaque horizon voit-il d'un même regard dans son soleil tout ce qu'il y peut voir? Non, puisque, pour obtenir la totalité successive de ses aspects possibles, il lui faut un labeur discursif d'un an.

Or, que devrait conclure de ces faits un être raisonnable, s'il en existe, sur la plus reculée des terres, sur ce globe obscur, enveloppé d'une couche d'épais nuages qui lui cachent la vue du soleil, et n'en laissent jamais voir que la lumière diffuse? Que saurait du soleil l'habitant d'un tel monde? Voici ce qu'il verrait : sur le globe où il vit, la lumière est intermittente, et vient toujours du même côté; quand la planète s'approche de ce côté, la lumière devient plus intense; de plus, le calcul montre que d'autres globes, plus rapprochés du point d'où semble venir la lumière, en re-

çoivent plus. Ne faut-il pas conclure qu'en approchant de ce point central, la lumière devient plus intense, et qu'en ce point est concentrée toute la lumière que se partagent les mondes, et toute celle qu'ils ne se partagent point? qu'elle y est tout entière? qu'elle y est sans intermittence, sans décroissance ni vicissitude, et que là se trouve ramassé dans un perpétuel midi tout ce que les terres ne recueillent que jour par jour, et en courant à travers les saisons?

Oui, les terres, s'il en est, qui ne voient du soleil que sa lumière diffuse et indirecte, sans en apercevoir jamais le disque, source du jour, doivent conclure le soleil sans le voir. Cependant, s'il est sur ces terres des esprits froids et rigoureux, qui entendent ne jamais conclure au delà de ce qu'ils aperçoivent, peut-être nient-ils le soleil; peut-être regardent-ils avec pitié les enthousiastes qui croient, sur ces données insuffisantes, à l'existence de l'astre qui répand la lumière; peut-être soutiennent-ils que tout se passe, pour les quelques planètes bien connues, comme s'il y avait un soleil central, mais que rien n'autorise à soutenir scientifiquement son existence. Il est au contraire bien à croire, diraient-ils, qu'au delà de la planète la plus centrale, il n'y a rien, et qu'il n'y a point de

monde lumineux par lui-même, monde dont les faits connus ne donnent point l'analogue. La croissance des intensités lumineuses, à mesure qu'une planète est plus près du centre commun de gravité, centre bien probablement vide, tient sans doute à une autre cause, comme serait leur plus grande densité et la plus grande rapidité de leurs mouvements. Les enthousiastes qui placent un foyer de lumière dans ce centre de figure du système, centre vide des mondes réels et peuplés, sont d'heureux insensés, qui manifestement tirent des données de l'expérience et des prémisses du raisonnement une conclusion qui n'y est pas contenue.

Et pourtant nous, qui voyons le soleil, que disons-nous? Nous le savons, les enthousiastes ont raison. De fait, il y a un soleil, et de plus la Logique le démontrerait aux globes qui ne le verraient pas, si sur ces globes la Logique n'est pas mutilée et réduite à la seule déduction, si l'on y sait supprimer les limites des réalités positives, pour affirmer l'existence pleine et infinie.

En toute forme, en tout mouvement, en toute expression rationnelle de grandeur variable de tout genre, soit qu'elle réponde au temps, à l'espace, au mouvement, soit qu'elle n'y réponde point, l'analyse infinitésimale, cet universel pro-

cédé de la raison appliqué aux mathématiques, l'analyse, disons-nous, atteint et met à part les deux éléments essentiels, le variable et l'invariable. C'est le fondement de son travail, au point qu'elle a, pour tous les cas possibles, une formule générale que nous avons déjà citée : $f'x + X\Delta x$. Ce sont les deux éléments mis à part. L'un, $f'x$, demeure invariable ; l'autre, Δx, varie indéfiniment, pendant que l'autre, sans varier, renferme éminemment en lui tout le détail de ces changements. Pendant que le premier est immuable, le second peut s'anéantir, ou être conçu comme nul ; et c'est cet anéantissement, ou, si l'on veut, cette hypothèse de l'anéantissement du second terme, qui laisse en évidence le principe infinitésimal, le principe générateur, le principe en dehors du temps, l'idée simple, éternelle, de l'espace, du mouvement et de toute quantité, loi et source des formes, des mouvements, des forces.

D'où il suit, encore une fois, que le procédé par lequel les philosophes démontrent l'existence de Dieu est le même que le procédé géométrique infinitésimal. Des deux côtés, c'est la raison s'élevant, à partir du créé, jusqu'à l'idée d'un attribut de Dieu ; ici par le langage vulgaire et les formes ordinaires de la pensée, et à partir du monde

visible et de ses qualités, de l'âme et de ses facultés ; là, sous forme géométrique, par la langue algébrique, et à partir du temps, de l'espace, et des figures qu'implique l'espace, à partir du mouvement et des forces qui le produisent. De part et d'autre la raison atteint l'infini ; non pas l'infini vague et indéterminé des anciens, mais l'infini plein de lois et d'idées ; non pas l'infini de Hégel, l'infini abstrait, mais l'infini concret, c'est-à-dire l'infini conçu comme réellement et actuellement existant. Car le mouvement est concret, l'espace et le temps sont concrets, la pensée et la volonté sont concrètes, et le principe infinitésimal de ces forces ou choses concrètes, principe que l'on découvre au-dessous de l'espace, et du temps, et du mouvement, ne peut être un principe abstrait. Autrement il faut soutenir avec Hégel que le *néant* devient en vertu de ses propres forces : affirmation nécessaire dans le système qui pose que l'infini n'est pas, mais dont la nécessité même démontre, par l'absurde, que l'infini existe comme source et principe de toutes choses, portant tout et vivifiant tout, réellement et actuellement : l'infini, qui serait toujours ce qu'il est, si tout ce qui n'est pas lui était conçu comme nul, ou même était anéanti.

CHAPITRE VII.

RÉSUMÉ SUR L'INDUCTION OU PROCÉDÉ DIALECTIQUE.

—⊙—

I.

Rendons-nous compte du chemin que nous avons parcouru jusqu'ici dans l'étude du procédé dialectique. Nous l'avons étudié dans Platon, qui le distingue radicalement du syllogisme, en montrant qu'il s'élève au principe non contenu dans le point de départ, tandis que le syllogisme part d'un principe, en tire les conséquences par déduction, et ne peut jamais s'élever au-dessus de son point de départ.

Nous l'avons ensuite étudié dans Aristote, qui

le distingue radicalement du syllogisme, en affirmant que l'induction est en quelque sorte l'opposé du syllogisme ; qu'elle pose les majeures ou principes, ce que ne peut le syllogisme, lequel déduit seulement à partir des principes ou majeures.

Nous avons vu ensuite que, si les modernes le confondent assez souvent avec le vague procédé de tâtonnement attribué à Bacon, cependant de bons esprits signalent sur ce point une lacune et demandent le vrai nom de ce procédé inconnu, dont ils entrevoient l'existence. Il est à regretter, dit Royer-Collard, que ce procédé n'ait pas encore de nom dans la science. Et Jouffroy espère qu'une science plus avancée donnera la formule de ces jugements rapides que portent spontanément les hommes. Cette formule, nous l'avons donnée ; c'est celle du procédé infinitésimal : « Passer du fini à l'infini « par l'effacement des limites du fini. » Ce nom, nous le proposons : c'est, si l'on veut, LE PROCÉDÉ INFINITÉSIMAL ; ou pour prendre un nom plus classique, plus ancien et plus général, c'est le *procédé dialectique* comparé au *procédé syllogistique.* La racine des deux mots *dialectique* et *syllogistique* exprime assez bien que le premier des deux procédés est transcendant, c'est-à-dire s'élève au-dessus de son point de départ, et va du même au dif-

férent, tandis que l'autre enchaîne ses déductions par un lien continu, ne va que du même au même, et ne peut que déduire par voie d'identité. Nous croyons néanmoins que l'INDUCTION sera toujours le nom vulgaire et usité du procédé qui s'élève aux principes.

Nous avons ensuite cherché dans la langue les membres épars de ce procédé, et nous avons trouvé que les mots *perception, abstraction, généralisation, analogie* et *induction* l'expriment chacun sous quelque point de vue. L'acte de simple perception franchit l'abîme d'une sensation à un jugement implicite. L'abstraction, qui généralise, efface les accidents, les caractères individuels des données sensibles. La généralisation, comme le remarque fort bien Malebranche, passe d'un petit nombre d'individus à tous les individus possibles, c'est-à-dire en un sens du fini à l'infini. L'analogie, légitimement appliquée, montre, dans l'image qu'on voit, les caractères du modèle invisible ; de sorte que tous ces actes de la pensée pris ensemble réalisent plus ou moins le mot de saint Paul : « Les perfections invisibles de Dieu sont aperçues par l'intelligence, dans la vue de ce monde créé. »

Après ces considérations préliminaires, nous avons fait connaître le procédé dialectique, en le

mettant en action sous les yeux du lecteur. Son application à la science du monde visible crée l'astronomie, la science la plus achevée que l'esprit humain ait produite. Son application aux mathématiques crée le calcul infinitésimal, qui est le grand levier de la science moderne, mathématique, physique et mécanique. Et nous voyons déjà combien cette découverte peut réagir sur la logique, en montrant la légitimité et l'exactitude rigoureuse du principal des procédés de la raison, procédé que tant de logiciens oubliaient ou méconnaissaient.

Dans ces deux exemples vivants, qui sont les deux grands chefs-d'œuvre de la Logique humaine, nous avons pu comprendre la nature du procédé dialectique. Dans Kepler, nous trouvons comme point de départ quelques faits, quelques observations en nombre fini, relatives au mouvement d'une planète. De cette donnée, savoir : un nombre fini de phénomènes particuliers et contingents, l'esprit s'est élevé à l'idée nécessaire, qui régit comme loi l'infinité possible des faits de même nature. L'esprit a réellement passé du fini à l'infini, mais il lui a fallu pour cela, par le fait et dans la pratique, un puissant ressort ; il fallait croire fermement d'avance, comme Kepler, qu'il y a des lois, c'est-à-dire que les idées éternelles de Dieu gouver-

nent le monde, que le monde, en quelque manière, ressemble à Dieu. Il fallait que la raison prétendît chercher Dieu dans la nature, avec cette ferme conviction, ou implicite ou explicite, que le monde visible est une certaine figure ou un certain miroir, dans lequel notre intelligence peut voir Dieu. Il fallait croire à l'analogie du monde des corps et du monde des esprits et du monde divin. Il fallait posséder et suivre avec docilité ces données primitives de lumière naturelle que Dieu nous donne, par lesquelles il nous parle, par lesquelles il opère en nous plus de la moitié de la science. Il fallait croire qu'étant donnée une seule planète, grain de poussière dans l'immensité, sa loi serait celle de tous les astres; et qu'étant donnés quelques points de l'orbite, ces quelques points devraient rentrer dans une forme immuable et simple et imposée de Dieu au mouvement de cet atome, comme à celui de tous les autres. Étant donnée cette foi, qui est plus de la moitié de la science, il fallait regarder la nature visible avec une infatigable attention, il fallait lire correctement les données sensibles, afin d'en découvrir la loi particulière et d'en fixer le caractère précis.

Pour cela il fallait appliquer le procédé dialectique ou inductif, tel que nous l'avons décrit dans

notre étude sur le calcul infinitésimal. De même que le calcul infinitésimal cherche à trouver la loi intime d'une forme, la loi simple de sa continuité, la loi unique qui lie tout point au point suivant, et pour cela cherche dans le rapport de deux points quelconques, séparés par une distance variable, la partie variable et la partie invariable de ce rapport, de même Kepler, étant données plusieurs positions de son astre, devait les comparer entre elles, pour en découvrir l'unité. Sans insister ici sur la nécessité de les rapporter au soleil et non pas à la terre, point de comparaison relativement auquel la loi eût été comme insaisissable, disons qu'il fallait éliminer la partie variable et individuelle de ces positions, pour ne conserver que leur partie constante, chacune étant, à la première vue, différente. Si toutes ces positions avaient été également distantes du soleil, la loi était trouvée, c'était le cercle. Mais toutes offraient quelque inégalité. Il y avait donc au moins une partie différente et variable dans le rapport de chaque point au soleil ou de chaque point à l'égard de tout autre. Y avait-il un élément commun, constant pour toutes les positions ? En d'autres termes, y avait-il une loi ? et quel était cet élément constant ou quelle était la loi ? Continuant à comparer pour

chercher l'unité sous la différence, Kepler trouve enfin que, si chaque point différait de tout autre, dans sa position relative au soleil, tous s'accordaient en ceci : qu'en prenant à côté du soleil un certain point idéal, et rattachant chaque position de l'astre et au soleil et à ce point, la somme de ces deux distances réunies était toujours la même pour toutes les positions de l'astre. C'était la loi. C'était dire que le soleil et l'autre point étaient deux foyers d'une ellipse dont toutes les positions de la planète occupaient la circonférence. Donc, faire abstraction des inégalités relatives au soleil, et de toute autre circonstance individuelle, effacer toutes ces circonstances par la pensée, pour saisir la partie constante dans la position de chaque point, c'est-à-dire l'égalité sommaire des distances aux foyers, c'était trouver la loi. C'est le travail analogue à celui du mathématicien qui, partant de l'équation d'une courbe fx, trouve sa fonction dérivée $f'x$, c'est-à-dire la partie constante du rapport entre deux points quelconques. Quand cette partie invariable est trouvée, le mathématicien affirme que si l'on passe du discontinu au continu, c'est-à-dire du fini à l'infini, cette partie invariable subsiste, et est la loi de la continuité, de l'élément infinitésimal.

De même Kepler dut affirmer, après avoir découvert cette partie constante dans un nombre fini de cas, qu'elle subsiste dans tous les cas.

Quant à la découverte de Leibniz, nous voyons Leibniz convaincu d'avance que Dieu gouverne tout conformément à lui-même et que les règles du fini réussissent dans l'infini et réciproquement. Dès lors, il croit pouvoir analyser le fini géométrique pour juger de l'infini géométrique, et il puise, par contre, dans l'infini géométrique des règles pour le fini ; il passe du discontinu et du divisible au continu et à l'indivisible, et affirme de l'un ce qu'il trouve dans l'autre, moins la limite. Il découvre dans le fini deux éléments, l'un variable et l'autre invariable ; il efface le second et il affirme que le premier subsiste dans l'infini, dans l'indivisible et le continu. Il agit en géométrie comme il agit en psychologie et en métaphysique : les perfections de Dieu sont celles de nos âmes, moins les limites, et il affirme que ces perfections infinies, illimitées, dont cet effacement donne quelque idée, sont vraies et subsistent en Dieu.

Tel est le procédé dialectique ou inductif : même méthode en physique, en géométrie et en métaphysique.

II.

Il semble à propos de nous demander ici à quoi peut nous conduire, relativement à la connaissance de Dieu, le procédé dialectique dans son application au monde visible, telle que nous l'avons trouvée dans Kepler; puis dans son autre application au monde abstrait de la géométrie, telle que Leibniz l'a pratiquée.

Le procédé dialectique, dans son application à l'étude du monde visible, nous élève à la connaissance des lois. La raison croit d'avance à des lois; mais elle en veut connaître le caractère précis. Les lois, comme le disait saint Augustin, d'après l'Écriture sainte, ce sont des nombres et des figures gouvernant la matière, les forces et les mouvements. Cette matière, ces forces et ces mouvements sont des choses contingentes, qui sont, mais pourraient n'être pas. Les lois, ce sont des idées nécessaires, comme la géométrie, ou plutôt elles sont la géométrie même. C'est là le degré inférieur du monde intelligible qu'avait en vue Platon, lorsqu'il parle de la géométrie qui a le songe, mais non la vue de

l'Être. Ce résultat vérifie dans le détail l'antique parole : « Dieu gouverne tout par mesure et par « nombres ; » et le mot de saint Augustin : « Ce sont « les nombres qui règnent ; » et cet autre de Descartes : « Tout se fait par formes et mouvements. » Ce n'est pas tout : l'intérêt théorique principal consiste ici à atteindre l'idée de l'infini dans ces figures, dans ces mouvements, dans l'espace, le temps, et la force que suppose le mouvement. Dans les idées de figures parfaites et continues, mais abstraites, la raison découvre l'idée abstraite de l'infini, et à travers le temps, l'espace, la force, le mouvement, choses concrètes, elle saisit l'idée de l'infini, conçu comme réellement et actuellement existant. C'est là le degré supérieur de l'intelligible dont parle Platon, et dans lequel la géométrie est rattachée à son principe.

Mais, étant donnée l'idée abstraite de l'infini, la philosophie se demande si cette idée peut exister dans notre esprit sans correspondre à rien de réel ; puis, étant donnés des forces et des mouvements, l'espace et la durée, dont la continuité absolue ne s'explique que par l'existence de l'infini actuel, il s'ensuit immédiatement que l'infini réel et actuel existe. De sorte que le procédé dialectique, scientifiquement appliqué à l'étude du

monde visible, et puis à l'analyse intime des lois, des formes et des mouvements, conduit à quelque idée de plusieurs attributs de Dieu : simplicité, immensité, force infinie, loi nécessaire.

Il ne faut pas dire pour cela que la géométrie démontre l'existence de Dieu, et qu'il s'agit ici d'une nouvelle preuve de l'existence de Dieu, la preuve par le calcul infinitésimal. Pour nous, nous n'avons jamais eu cette ridicule pensée.

En effet, nous arrivons par le calcul infinitésimal appliqué à la géométrie pure à l'idée abstraite de l'infini. Voilà tout. L'infini abstrait est-il Dieu ? Non, il n'est rien. C'est le Dieu de Hégel, qui est athée. L'infini mathématique n'existe pas dans la nature, comme on l'enseigne d'ordinaire, et comme l'a démontré le cardinal Gerdil dans sa dissertation sur l'infini absolu. L'infini mathématique est une abstraction. Rien dans la nature n'est infini. A cette idée abstraite de l'infini que notre esprit conçoit ne répond, dans la nature créée, aucune réalité. L'infini n'a sa réalité qu'en Dieu. Mais par contre-coup il en résulte que toute idée de l'infini est une certaine idée de Dieu. Donc si la géométrie nous mène à l'idée d'infini, la raison peut ultérieurement s'emparer de cette idée abstraite, idée que notre esprit rencontre d'ailleurs

partout, indépendamment de toute géométrie et de tout procédé scientifique, et elle peut, à partir de cette idée, considérée comme un effet de Dieu en nous, établir les démonstrations ordinaires de l'existence de Dieu. Ce n'est pas démontrer Dieu par la géométrie, c'est le démontrer seulement par l'idée d'infini en nous. Cette démonstration est connue, surtout depuis l'admirable développement que Fénelon lui a donné. Au fond, toute idée vraie en nous, étant bien pesée, comme au reste toute créature et tout mouvement des créatures, tout démontre l'existence de Dieu. Les idées qui nous viennent par la géométrie ne sont pas exemptes de cette loi commune. C'est-à-dire qu'à partir d'une idée réellement existant en nous, surtout si c'est l'idée de l'infini, qu'elle nous vienne par la géométrie ou sans la géométrie, la saine philosophie démontre l'existence de Dieu.

Mais il n'y a pas seulement la géométrie pure, il y a la géométrie appliquée aux mouvements, au temps et à l'espace. Et ici l'analyse infinitésimale démontre que sous les phénomènes du temps, de l'espace et du mouvement, il y a l'infini, non plus abstrait, mais réellement et actuellement existant.

L'analyse infinitésimale démontre cela avec une précision et un détail que la raison, libre de toute

formule géométrique et scientifique, n'avait pas encore rencontrés. Mais qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire, qu'étant donné le mouvement, phénomène réel, qui ne peut exister ni être conçu si Dieu n'existe pas, — ce qu'on a toujours enseigné, — la raison, à partir du fait du mouvement, démontre l'existence de Dieu. Mais c'est la démonstration bien connue d'Aristote ; c'est celle que saint Thomas développe amplement et dans la Somme théologique et dans la Somme philosophique. Oui, à partir du fait du mouvement, on peut, on doit démontrer l'existence de Dieu ; car Dieu est seul cause première de tout mouvement ; rien ne se peut mouvoir sans Dieu, surtout si l'on définit le mouvement, comme Aristote, comme saint Thomas d'Aquin, le passage de la puissance à l'acte. Alors la démonstration par le mouvement est celle de Descartes, comme nous l'avons montré dans notre Traité de la connaissance de Dieu. Alors il est clair que tout mouvement implique à l'origine le moteur immobile d'Aristote, et que tout passage de la puissance à l'acte, qui est la vie même du monde visible et des esprits créés, prouve l'existence de l'Être éternellement en acte. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'effets sans causes, et point de série de causes secondes sans cause première.

Qu'y a-t-il d'étonnant si l'analyse infinitésimale, appliquée à l'étude du mouvement, retrouve l'équivalent de ces idées, et les précise?

L'analyse infinitésimale appliquée donne, selon nous, plus de détail et de précision à la démonstration antique de l'existence de Dieu par le mouvement, et la met sous les yeux avec une clarté saisissante.

Mais le plus grand service que le calcul infinitésimal ait rendu à la philosophie, c'est de faire mieux comprendre la rigueur du procédé inductif général. Si ce procédé dialectique, que nous avons décrit, s'applique à la géométrie, la transfigure et l'élève à une incalculable puissance, il s'ensuit que ce procédé logique général est un procédé légitime et puissant, rigoureux comme le syllogisme, et plus fécond. Donc, quand les sceptiques objectent à toutes nos démonstrations de l'existence de Dieu, qui toutes impliquent essentiellement le procédé dialectique, quand ils objectent que le raisonnement n'est pas rigoureux, que la déduction est interrompue, la chaîne des identités brisée, qu'on franchit des abîmes, que l'on passe du fini à l'infini, ce qui, disent-ils, est impossible, c'est qu'ils supposent que la raison n'a qu'un seul procédé, le syllogisme, qui va d'identités en identités, et qu'ils

ignorent que la raison possède, avant tout, le procédé dialectique ou inductif, qui passe très-réellement et très-rigoureusement, en géométrie et ailleurs, du fini à l'infini, procédé sans lequel la pensée serait impossible. Le seul fait du calcul infinitésimal renverse toutes leurs objections.

Donc il est bien entendu : 1° que le procédé infinitésimal appliqué à la géométrie pure ne fait que nous donner l'idée de l'infini abstrait, et dès lors ne démontre pas l'existence de Dieu; 2° que ce procédé, appliqué à l'analyse du mouvement, ne fait que préciser dans le détail l'ancienne preuve de l'existence de Dieu par le mouvement; et encore, ne voyons-nous pas clairement, nous l'avouons, comment l'idée d'une force infinie, qu'implique le mouvement, comment l'idée de durée continue et de grandeur continue, mène nécessairement à celle d'un Dieu sage et bon, intelligent et personnel. Saint Thomas franchit ces abîmes, je le sais; mais j'aime mieux, avec Clarke, reprendre pied dans la réalité, et démontrer la sagesse infinie de Dieu, à partir de la sagesse finie qu'il met en nous. Quoi qu'il en soit, une chose subsiste : c'est que le procédé dialectique, qui démontre l'existence de Dieu, dans toutes les démonstrations connues, est un procédé logique général, qui, appliqué aux mathé-

matiques, a créé le calcul infinitésimal : cette remarque, d'une part, démontre la légitimité du procédé, et prouve, par contre-coup, ce qu'avaient avancé Descartes et Leibniz aussi bien que le cardinal Gerdil, que la démonstration de l'existence de Dieu est d'une rigueur mathématique.

III.

Appliqué à l'étude du monde visible, le procédé dialectique en trouve les lois, lois géométriques, lois nécessaires, immuables, absolues en elles-mêmes [1], quoique la nature créée soumise à ces lois

[1] Nous disons *nécessaires en elles-mêmes*, en ce sens que toutes les vérités géométriques sont des vérités nécessaires. Mais nous ne disons nullement que les lois de la nature soient nécessaires, en ce sens que Dieu n'eût pu donner au monde d'autres lois. Cette proposition, à nos yeux, serait fausse et très-voisine de l'hérésie. Toute la géométrie est nécessaire ; mais, évidemment, Dieu peut choisir dans l'infinie géométrie.

J'admets aussi que l'on puisse appeler *lois* de la nature certaines habitudes des choses, certaines répétitions des phénomènes, qui n'aient rien de géométrique. Cependant, en présence de ce texte sacré, si conforme d'ailleurs à la raison et à la science : « Dieu a « *tout* créé sous le nombre, la mesure et le poids ; » en présence de ce texte, je suis porté à croire que les vraies lois de la nature, bien

ne soit pas nécessaire, mais contingente. Appliqué à l'étude de ces lois elles-mêmes, considérées dans leur essence intime et dans la loi de leur génération, il nous conduit à l'idée abstraite de l'infini, en petitesse et en grandeur, en simplicité et en immensité. Appliqué à l'analyse du mouvement dans le temps et l'espace, par le calcul infinitésimal, on arrive à l'idée d'une immensité continue infinie, d'une durée continue infinie, et d'une force infinie réellement existante. Ce procédé consiste donc, soit qu'on le sache ou qu'on l'ignore, à chercher Dieu et à voir Dieu dans la nature : car chercher la loi sous les faits, l'unité et la stabilité dans le multiple et le mobile, c'est chercher Dieu sans le savoir ; c'est chercher le sens de ce signe sensible qu'on appelle la nature, c'est voir comment la nature signifie Dieu et ses différents attributs.

Ce n'est pas seulement l'unité et la stabilité que cherche la raison dans la nature ; elle y cherche tous les attributs de Dieu. A travers les choses contingentes, elle recherche l'idée d'être absolu, de substance absolue ; à travers le temps et l'espace, les deux idées d'éternité, d'immensité ; à travers la

comprises, ont toujours forme géométrique (*omnia in numero et mensurà*).

série des causes secondes, l'idée de cause première et de cause finale.

Appuyons encore ces idées sur la doctrine et l'autorité de l'homme qui, en ce siècle, a le mieux pressenti l'existence du procédé infinitésimal, et qui en a demandé le nom.

« Considérons, dit Royer-Collard, notre âme en face de la nature[1]. Les sensations qu'elle produit en nous sont en nous des modifications de notre âme. Mais en même temps la sensation, ou du moins quelques sensations ont l'étonnante vertu de nous faire sortir de nous-mêmes, et de nous faire savoir que l'impression qui est en nous vient d'un être qui est hors de nous. Les sensations du toucher, par exemple, ont cette étrange propriété. Si je viens à toucher un corps dur, je suis intérieurement modifié d'une certaine manière, je change d'état, voilà la sensation. Mais en même temps que je change d'état, j'ai la conception subite d'une chose étendue et solide qui résiste à mon effort. Non-seulement je conçois cette chose, mais j'affirme la réalité de son existence. Bien plus, je juge sans défiance qu'elle existait avant d'être touchée, et

[1] Fragments de Royer-Collard, à la suite des Œuvres de Reid. T. IV, p. 434 (2e édit.).

qu'elle continuera d'exister quand je ne la toucherai plus. C'est cette connaissance, et cette suite de jugements qu'elle implique, que nous appelons *perception.* Nous renfermons sous ce mot toutes *les croyances* qui se développent dans l'exercice des sens. Ces croyances qui ne donnent ni le raisonnement pur ni l'expérience raisonnée, ayant été peu remarquées et n'ayant trouvé place dans aucune théorie accréditée, n'avaient pas de nom dans le vocabulaire philosophique.

« Ainsi c'est un acte de foi naturel, inévitable, inexplicable, antérieur à tout raisonnement, qui affirme l'être et la substance, et les affirme comme permanents et comme causes de nos sensations.

« Mais si l'on veut creuser l'origine de ces idées de substance, de durée et de cause, on est conduit à la découverte de la plus singulière des lois de la pensée humaine, loi antérieure à la perception et sans laquelle celle-ci ne s'accomplirait pas.

« C'est que les sens nous montrent des *qualités* et que nous affirmons des choses. C'est que le tact, par exemple, dont l'objet est l'étendue impénétrable, ne porterait dans notre esprit aucune de ces idées, si nous ne les avions auparavant. La perception les puise donc dans une autre source. Elles vont du dedans au dehors, par une sorte d'induc-

tion dont la nature seule a le secret et qu'elle seule légitime. La perception qui les emprunte au dedans les réalise impérieusement au dehors ; et la croyance qu'elle produit n'est pas moins irrésistible que celle qui serait produite par l'intuition immédiate. Le fait est merveilleux, mais il est indubitable. C'est une loi primitive de la croyance humaine.

« Ce procédé, par lequel nous transférons hors de nous, dans la perception, ce que nous n'avons pu observer qu'en nous-mêmes, je l'appelle *induction,* pour le distinguer de la *déduction,* avec laquelle il n'a rien de commun. Quoique la conscience de notre propre existence soit, de fait, le commencement, l'occasion et la condition de toute la connaissance extérieure que nous recevons par les sens, elle ne garantit point au raisonnement la certitude de cette connaissance, dont elle reste à jamais distincte.

« L'induction dont nous parlons ici, distincte de l'expérience comme du raisonnement, et libre du joug des hypothèses, ne permet à la pensée aucune incertitude. Ses *jugements* universels et *absolus* ont la force de la nécessité.

« Nous durons. De là nous comprenons la durée extérieure. Mais ce n'est pas tout : à l'occasion de la durée contingente et limitée des choses, nous

comprenons *une durée nécessaire et illimitée*, théâtre éternel de toutes les existences ; et non-seulement nous la comprenons, mais nous sommes invinciblement persuadés de sa réalité !

« Comme la notion d'une durée limitée nous suggère celle d'une durée sans bornes, qui n'a pu commencer et qui ne pourrait pas finir, de même la notion d'une étendue limitée nous suggère celle d'une étendue infinie et nécessaire, qui demeure immobile, tandis que les corps s'y meuvent en tous sens. Le temps se perd dans l'éternité, l'espace dans l'immensité. Newton a cru que c'est Dieu lui-même qui, étant partout et toujours, constitue l'immensité et l'éternité, en qui se meuvent et vivent toutes choses ; et Clarke a tiré de là le sublime argument qui prétend prouver *à priori* l'existence d'un être immense et éternel. Toujours est-il qu'en décrivant et qu'en suivant dans son progrès l'induction appliquée à la durée finie, à l'étendue finie, nous la voyons créer l'infini dans la pensée de l'homme. Elle va jusque-là.

« Mais c'est lorsqu'elle s'applique à l'idée de cause, que cette induction progressive crée la loi la plus énergique et la plus féconde de la croyance humaine, celle qui l'élève jusqu'à l'auteur de l'univers. *Tout ce qui commence à exister a été produit*

par une cause, est un jugement primitif que l'idée de cause nous fait concevoir irrésistiblement. Les sceptiques ont prouvé sans réplique qu'on ne tire ce jugement, ni de l'expérience, ni du raisonnement, et il le faut nier, ou reconnaître que c'est une croyance primitive, universelle et nécessaire de la nature humaine.

« De là l'induction s'élève aussitôt à la cause première et à la volonté première, source commune de toutes les volontés contingentes ; cause première et nécessaire que la pensée de l'homme affirme sans la connaître, dont vient toute force, toute loi. »

Sans garantir dans tous ses détails l'exactitude parfaite de la doctrine que nous venons d'analyser, ou plutôt de reproduire presque textuellement, nous disons que l'ensemble en est fondamental.

On le voit, dans tout ce procédé que Royer-Collard nomme procédé de perception et d'induction, il n'y a point de déduction antérieure aux affirmations ; et quant à l'expérience, elle éveille ces affirmations, mais ne les fournit pas. Ces lumières sont en nous ; elles sont données par la nature, c'est-à-dire par Dieu même, qui vivifie ainsi notre nature, et qui, comme le dit saint Thomas d'Aquin, met en nous la lumière naturelle de

la raison, lumière dans laquelle il nous parle. (*Ex lumine naturali rationis divinitus interius indito, quo in nobis loquitur Deus. — Ipsum naturale lumen rationis est illustratio Dei.*)

Cette lumière nous est donnée implicitement; elle est véritablement la lumière universelle qui éclaire tout homme venant en ce monde. Elle ne donne pas d'abord des idées claires, mais des *croyances* ou idées implicites qui sont en nous sans nous. Ces croyances peuvent se nommer aussi le sens divin en nous; c'est la raison de Dieu, qui parle en nous sans nous. Le devoir de notre raison est de les écouter, de s'y soumettre, non de les discuter. La raison humaine qui les écoute a la foi naturelle; elle repose sur ses bases véritables, et vit de la vie de son principe; celle qui les discute ou qui les rejette ne vit pas, parce qu'elle ne vit pas de la vie de son principe, qui est raison première, elle qui n'est pas raison première, elle ne vit pas; elle se renie, s'épuise, s'évanouit et se détruit.

« La vie intellectuelle, dit Royer-Collard, est « une succession non interrompue, non pas seulement d'idées, mais de croyances explicites ou « implicites. Les croyances de l'esprit sont les « forces de l'âme et les mobiles de la volonté. Ce

« qui nous détermine à croire, nous l'appelons « *évidence* (VUE). Il y a donc autant de sortes d'évi- « dence qu'il y a de lois fondamentales de la « croyance. La raison ne rend pas compte de « l'évidence. L'y condamner, c'est l'anéantir. Si le « raisonnement ne s'appuyait pas sur des principes « antérieurs à la raison, l'analyse n'aurait point « de fin, ni la synthèse de commencement. Ce sont « les lois fondamentales de la croyance qui consti- « tuent l'intelligence ; et comme elles découlent « de la même source, elles ont la même autorité : « elles jugent au même titre ; il n'y a point d'appel « du tribunal des uns au tribunal des autres Qui « se révolte contre une seule se révolte contre « toutes, et abdique toute sa nature.

« Le rebelle alors, comme le remarque Royer- « Collard, nie successivement tout ; la perception, « la conscience, la mémoire, le sens moral, *toute* « *la raison*. Il anéantit l'étendue. Il nie la liberté. « Il *nie* le vice et la vertu, *et les axiomes* de la rai- « son. *Le néant même n'est plus nul, il entre dans* « *le domaine de l'être, il est quelque chose*. Je ne « déclame point, toutes ces conséquences ont été « tirées avec une exactitude qui ne laisse rien « à désirer ni à contester : les exemples sont « connus. »

Cette belle et simple analyse des sources de la connaissance met en lumière la nature et le fond du procédé dialectique, acte fondamental de la vie raisonnable.

Elle établit que la lumière, disons le sens divin, est d'abord en nous, sans nous, nous donnant, sous forme de croyances implicites ou obscures, la vérité. Puis le témoignage extérieur, celui des sens, celui des faits de la conscience, celui de la parole, éveille ces croyances obscures et en fait des idées. Le créé se présente au dehors pour rendre témoignage à la lumière qui est en nous. Mais cette lumière, toujours inspirée au dedans, et réveillée par le témoignage extérieur, notre esprit s'y soumet ou ne s'y soumet pas. Il en devient fils; ou bien il refuse de naître de ce père, et de se développer sous cette donnée. S'il veut naître de lui-même, de lui seul, *à priori,* comme s'il était raison première, il reste dans les ténèbres et ne naît pas. S'il veut naître de Dieu, il vit; il passe à la lumière, à la connaissance de l'infini par le fini, de Dieu par la nature.

L'élan et le ressort de ce passage inconcevable de la nature à Dieu et du fini à l'infini, le fond même du procédé infinitésimal, c'est réellement, comme le répète Royer-Collard, un acte de foi;

c'est une croyance que Dieu inspire d'abord et que l'esprit accepte par un acte. « Penser, c'est vouloir, « dit encore Royer-Collard. La connaissance est « inséparable de quelque degré d'attention, l'at- « tention de quelque exercice de la volonté (p. 436). « Penser, c'est vouloir : la pensée est active de sa « nature, et c'est pour cela qu'elle est un si noble « privilége, et qu'elle nous élève au-dessus de la « matière inerte, dont les mouvements ne sont pas « des actions, et qui ne veut rien de ce qu'elle « fait. » Oui, la pensée est active, et il y a au fond du procédé dialectique intellectuel, non-seulement le sens de l'infini, croyance offerte, mais un acte et un mouvement volontaire vers l'infini, croyance reçue, acte de foi.

Nier cela, c'est nier le résultat le plus solide et le plus positif des travaux de la pensée humaine depuis deux siècles.

Il y a, répétons-le bien, au fond du procédé dialectique, acte fondamental de la vie raisonnable, un acte de volonté, un acte libre, un choix, un acte de foi que l'esprit exécute ou refuse, par suite duquel l'esprit va vers l'être et monte vers l'infini, ou baisse vers le néant, comme l'observe Royer-Collard, comme l'avaient observé Platon, Leibniz, comme le prouve toute l'histoire de la

philosophie, et surtout l'étonnant et lumineux exemple des sophistes contemporains.

IV.

Nous croyons avoir établi que le procédé *dialectique* est le procédé fondamental et principal de la raison.

Dans le procédé syllogistique, la raison passe, par voie d'identité, d'une vérité à une seconde que la première implique. Le syllogisme développe, mais n'ajoute pas. Le procédé inductif, au contraire, ajoute des clartés nouvelles aux anciennes; il passe d'une première vérité à une seconde que ne contient pas la première, et qui ne la touche point; il passe de l'une à l'autre, non plus en marchant pas à pas, mais en franchissant un abîme avec ses ailes, selon le mot platonicien.

On peut dire que ce procédé a trois degrés : la perception, l'induction, le procédé infinitésimal proprement dit, ou la dialectique poussée à bout.

La perception, comme le démontre Royer-Collard, après les Écossais, et comme on l'admet au-

jourd'hui, implique un acte de foi naturel, supérieur à tout raisonnement, et qu'aucun raisonnement ne peut ni ne doit vouloir remplacer, sous peine de détruire la raison. Cet acte de foi affirme l'être.

L'induction implique un autre acte de foi, la foi aux lois ; c'est-à-dire, la foi à l'unité dans la variété, à la stabilité dans le mouvement de la nature.

Mais la perception qui affirme les êtres particuliers, l'induction qui affirme les lois particulières, ne constituent pas le mouvement total de la raison dans cette voie. La raison poussée à bout, développée dans tout son cours, veut aller et arrive jusqu'à l'infini même. C'est exactement ce que dit Newton, à la fin de son livre sur la lumière, en parlant de la philosophie naturelle poussée à bout par l'*analyse* ou l'*induction*[1]. A la vue des êtres particuliers, elle affirme l'Être infini ; et, à la vue des lois particulières ou contingentes, elle affirme les lois éternelles, universelles et nécessaires. C'est le procédé infinitésimal proprement dit. La raison cherche l'infini. Elle part de l'infini, implicite pour elle, qui la touche et l'inspire et dont le sens s'éveille par le témoignage du fini ; elle part de cet infini

[1] Nous avons cité ce texte dans la Préface de cette édition.

implicite pour chercher l'infini explicite et lumineux; c'est-à-dire, en termes plus simples et plus incontestables, que Dieu est le principe et la fin de la raison; que notre raison part de Dieu et cherche Dieu, et que c'est là son but, sa nature et sa loi.

Il est certain, de fait, aussi bien que théoriquement, que la raison, par son légitime et fondamental procédé, qui est tout à la fois vulgaire et scientifique, poétique et mathématique, absolument inattaquable pour qui ne nie pas la raison, tend à Dieu et le trouve. Elle trouve, c'est-à-dire elle affirme l'être infini, nécessaire, éternel et immense, absolu et unique, cause première, cause finale des choses.

Mais est-ce là le dernier mouvement de l'âme vers l'infini? Est-ce là la dernière démarche de la raison? Est-ce là ce que saint Thomas et saint Augustin appellent la fin dernière de la raison?

Non, il reste encore une chose sans laquelle tout ce qui précède ne suffit pas à l'homme.

Je vois les vérités mathématiques et autres vérités nécessaires, disait saint Augustin; elles sont éternelles, immuables, invariables, donc en elles-mêmes elles sont en Dieu et elles sont Dieu. Pourquoi donc mon cœur ne tressaille-t-il pas? Comment se fait-il que cette vue de Dieu me laisse froid? Si je

voyais Dieu même, est-ce que je ne serais pas enivré de cette vue comme par un torrent de délices? Qu'est-ce donc que cette vue froide de Dieu?

C'est ici que nous répondons par la grande doctrine de saint Thomas d'Aquin sur les deux ordres de l'intelligible divin. La fin naturelle de la raison, c'est la vue indirecte, spéculative et abstraite de la vérité qui est Dieu; la fin surnaturelle de la raison consiste dans la vue directe, immédiate de Dieu.

Nous avons déjà développé cette vérité dans notre Traité de la connaissance de Dieu[1]. Mais nous allons la présenter ici sous un autre point de vue. Pour cela, nous essayons de traiter un sujet qui, en Logique, pourra d'abord sembler étrange; mais il le faut. Car il s'agit ici du point le plus important de la philosophie, et de la destinée intellectuelle de l'homme.

[1] 2e partie : Des deux degrés de l'intelligible divin.

LIVRE CINQUIÈME.

LES VERTUS INTELLECTUELLES INSPIRÉES.

—◎—

CHAPITRE Ier.

LES VERTUS INTELLECTUELLES INSPIRÉES.

—◎—

I.

Il nous faut du courage et beaucoup de résolution pour écrire le chapitre que l'on va lire, et nous avons ici besoin de dire à nos lecteurs : Frappez, mais écoutez ; ou plutôt, afin de leur épargner une injustice, nous leur dirons : Écoutez avant de frapper. Mais c'est que nous sommes décidé à parler de la SCIENCE INFUSE.

Attendez que notre pensée soit dite, et que le sens du mot vous soit connu. Il se pourrait que le XVIIIe siècle eût ri mal à propos de la science infuse.

Dans ce qui précède, nous avons montré la raison parvenue à sa fin naturelle, c'est-à-dire à une connaissance de Dieu naturelle, abstraite, médiate, indirecte, puisée dans le miroir des créatures. Mais, comme l'enseigne la théologie catholique, la raison, outre sa fin naturelle, la raison a une fin dernière surnaturelle. La raison, dit saint Thomas d'Aquin, est capable d'une double perfection, selon qu'elle se trouve éclairée par la lumière naturelle seulement, ou qu'elle est de plus éclairée par la lumière surnaturelle. Nous avons amplement commenté cette doctrine dans notre traité de la *Connaissance de Dieu.* Nous avons exposé ce que saint Thomas nomme « les deux modes ou degrés de « l'intelligible divin » (*duplex veritatis modus...... duplici veritate divinorum intelligibilium existente*).

Le degré inférieur de l'intelligible divin est celui que notre raison peut atteindre naturellement ; mais elle ne peut, par ses seules forces naturelles, s'élever jusqu'à l'autre. On n'y parvient qu'avec la foi et la révélation. Ce degré, que saint Thomas nomme la fin dernière de la raison, est celui dont saint Augustin dit : « C'est la raison parvenant à sa

« fin » (*ratio perveniens ad finem suum*) ; c'est celui que désigne Pascal, lorsqu'il parle de la dernière démarche de la raison.

Selon nous, c'est ce degré de l'intelligible divin dont Platon sentait le besoin lorsqu'il parlait du dernier terme de la marche intellectuelle (τέλος τῆς πορείας) qui consiste, dit-il, à voir le souverain bien lui-même en lui-même (αὐτὸ ὁ ἔστιν ἀγαθὸν αὐτῇ νοήσει λαβῇ. Rep , VII, 532.)

Non-seulement Platon, mais tous les hommes, tout être raisonnable porte naturellement en lui un désir inné d'arriver à ce plus haut degré de l'intelligible divin, c'est-à-dire d'arriver à voir Dieu. « Car, « comme le dit saint Thomas d'Aquin, dès que l'es- « prit arrive à quelque connaissance de Dieu par la « vue de la création, il veut voir aussitôt la cause « dont cet effet lui a démontré l'existence[1]. » Et c'est pourquoi presque toutes les écoles théologiques enseignent que le désir inné de voir Dieu existe naturellement dans toute créature raisonnable[2]. Et en effet, est-ce que l'âme de l'homme, à mesure qu'elle s'élève dans la connaissance rationnelle de Dieu et de

[1] *Contra gent.*, lib. III, cap. 50.

[2] « Inesse naturaliter creaturæ rationali appetitum innatum ad « visionem Dei intuitivam. » Voir l'Appendice du second volume de la Connaissance de Dieu.

la vérité, ne sent pas, de plus en plus vivement, l'insuffisance et la vanité de cette science, pour combler son désir de savoir et son besoin de voir? A mesure qu'elle connaît davantage, cette âme ne sent-elle pas un vide toujours plus grand ? Ne sent-elle pas que cette science, tout humaine, est pâle, est froide et creuse, quelque certaine qu'elle soit ? Quand un esprit véritablement pénétrant regarde en face et perce jusqu'au fond ses plus claires pensées, ne voit-il pas que, même les plus certaines et les plus nécessaires, ne sont pas l'être, la vie, ni la vérité substantielle, mais seulement des ombres de l'être, des traces de Dieu, et des fantômes divins ; ombres, fantômes, reflets et traces de Dieu, grandes choses, mais qui ne sont pas Dieu ; qui viennent de Dieu, mais ne le montrent pas lui-même, en son essence et sa substance? Quiconque ne voit pas cela est un enfant dans l'ordre intellectuel, et doit grandir et avancer, jusqu'à ce que l'expérience virile de la pensée lui ait appris ce qu'est notre lumière présente, et ce qu'elle peut, comme aussi ce qu'elle ne peut pas et n'est pas. Elle n'est point la lumière absolue, vue en face et dans sa source même : elle en est l'ombre ou l'image réfléchie.

Mais, si nous voyons l'ombre de la lumière, c'est que la lumière est et vit. Ne la pourrons-nous jamais

voir elle-même? Oui, sans doute, dans l'éternité. Mais n'en arrive-t-il rien jusqu'à nous dès cette vie? Pourquoi non, s'il est vrai que la foi, la foi vivante, est un état de l'âme qui met en nous le commencement de la vie éternelle? Et si nous sommes chrétiens, si nous croyons au catéchisme qui nous a été enseigné dans notre enfance, ne nous sommes-nous jamais demandé ce que peuvent être ces dons du Saint-Esprit qu'on nomme les dons de sagesse, d'intelligence, de science? Peut-être avons-nous pensé que ces dons ne concernent que quelques âmes privilégiées, à qui Dieu fait miraculeusement d'étranges révélations. Or, écoutez saint Thomas d'Aquin: « Toute âme en état de grâce, dit-il, « possède le don d'intelligence[1]. » Il y a donc, selon l'enseignement chrétien, une lumière nécessaire que Dieu donne à tout homme, parce qu'il est homme, et une autre lumière que l'âme peut ou perdre ou gagner, selon que Dieu, par sa grâce, habite ou n'habite pas en elle.

Mais comment ferons-nous comprendre ces choses aux esprits qui n'ont pas la foi, ou qui ont établi, entre leur science d'une part, et leur foi d'autre part,

[1] Nullus habens gratiam caret dono intellectus. 2ª. 2æ. q. VIII, art. IV.

un mur infranchissable? Peut-être les prierons-nous de se recueillir devant Dieu, de rappeller tous leurs souvenirs, et de se demander s'ils n'ont jamais été sollicités ou éclairés, de loin en loin, par une autre lumière bien différente de leur lumière habituelle, humaine et naturelle? Par exemple, il y a un âge dans la vie, avant les ruines et les dévastations d'esprit et de cœur qu'apporte d'ordinaire l'explosion de la puberté, il y a un âge d'angélique innocence, d'énergique et simple droiture, d'implicite clairvoyance où se réalise, pour beaucoup d'hommes, quelque chose de ce que nous apprend l'Évangile au sujet du Sauveur enfant : « L'enfant, dit l'Évan-« gile, croissait en grâce et en sagesse devant Dieu « et devant les hommes, » et il instruisait les docteurs. N'avons-nous jamais, à douze ans, entrevu quelque éclair de cette lumière de grâce et de divine sagesse? N'avions-nous point alors sur la vertu, sur la justice, sur la véracité, sur la pureté virginale, sur l'effrayante laideur des moindres fautes, sur le respect et sur l'amour des hommes, sur la compassion pour les pauvres, sur le devoir de poursuivre tout mal, sur la force que donne le droit, sur la présence intime de Dieu, sur la plénitude du bonheur qu'il veut donner à tous, sur sa paternelle providence ; n'avions-nous pas, sur toutes ces véri-

tés, certaines données de lumière implicite, sereine et vivifiante ; certaine puissance d'intuition, d'admiration, de foi ; certaine capacité d'inspiration, qui seraient aujourd'hui pour nous, si nous ne les avions perdues, d'inépuisables sources de science, d'éloquence, de poésie, et surtout d'héroïques vertus? Notre langage peut-être est devenu, sur toutes ces choses, plus flexible et plus varié, notre pensée plus analytique, notre conduite plus réfléchie. Mais qu'avons-nous fait de nos sources, de nos sources de lumière et de feu ? Peut-être étiez-vous cet enfant que prit le Sauveur, qu'il posa devant lui, et sur le front duquel il imprima un baiser de sa bouche? Si vous aviez, dans votre âge mûr, avec toute votre science acquise et votre puissance d'analyse, les vertus intellectuelles et la séve lumineuse qu'à douze ans Dieu mettait en vous, vous sauriez aujourd'hui ce qu'est la science infuse, ce qu'est le don de science, de sagesse et d'intelligence, et vous verriez peut-être cette sainte lumière ne point se borner aux bases sacrées de la justice et de la morale, mais se ramifier en même temps, avec une merveilleuse souplesse et une puissante fécondité, dans tout le détail de la connaissance, dans toute la science de l'homme, de la nature, et de ses rapports avec Dieu.

Aujourd'hui, vous n'avez plus en vous qu'une lumière de détail, qui ne se réunit à aucun soleil vivifiant; faible lumière, lumière flottante et vacillante, lumière inquiète sous le souffle toujours renaissant de perpétuelles incertitudes; lumière sans chaleur, sans bonheur, sans fécondité; qui ne se développe point d'elle-même, de nuit et de jour, soit que l'homme veille, soit qu'il dorme, comme les germes divins dont parle l'Évangile; lumière qui ne s'aide point elle-même, que vous acquérez seul, très-pauvrement à la sueur de votre front, et qui, venue avec grande peine et grand labeur, se dissipe et s'oublie dès que l'effort qui la ramasse est arrêté; lumière sans intuition, qui ne voit point l'intérieur des choses, ni rien en Dieu, ni Dieu en rien, mais qui vous montre seulement dans votre tête des mots, des textes, des formules, des souvenirs d'idées d'autrui ou de vos idées d'autrefois.

II.

Je voudrais, par ce qui précède, avoir fait entrevoir à ceux qui ne le soupçonnent pas qu'il y a ou qu'il peut y avoir deux lumières. Mais comment

caractériser précisément ces deux lumières ? Nous avons établi, dans notre traité de la *Connaissance de Dieu,* que la lumière naturelle ne montre pas Dieu, ni l'essence des choses, mais seulement les lois, l'idée de Dieu abstraite, c'est-à-dire, la ressemblance ou l'image de Dieu dans le miroir des créatures. Il est incontestable cependant que notre esprit, arrivé là, désire encore et veut voir immédiatement ce dont il connaît l'existence. Or, ce désir ultérieur de l'esprit démontre l'existence de l'autre lumière. Mais comment la décrire ?

Rien ne saurait mieux faire comprendre cette distinction fondamentale qu'une image indiquée par Kant, comme symbole de ce qu'il nomme les idées de la raison pure. Ce symbole nous était familier depuis de longues années, lorsque nous avons eu la joie de le trouver dans la *Critique de la raison pure.* Cette image a le même sens, au fond, que la caverne de Platon.

Platon disait que notre esprit, avant la possession du vrai principe philosophique, est comme un prisonnier dans une caverne, tournant le dos à la lumière et aux objets que la lumière éclaire, et ne voyant en face de lui, sur les murailles de sa prison, que l'ombre des objets.

Kant emploie une comparaison moins poétique,

mais plus savante, plus précise et plus vraie dans les détails.

On a, de tout temps, comparé l'entendement à un miroir. Nous voyons maintenant dans un miroir, dit saint Paul (*in speculo*). L'entendement humain est comparable à un miroir, dit Bacon (*instar speculi*). La comparaison est vulgaire, et par conséquent bonne. Or, disait Kant, notre esprit offre, à l'égard de la lumière intellectuelle, des phénomènes comparables aux phénomènes produits par les miroirs ardents sous l'action du soleil. Ces miroirs ont la forme de coupes, de calices; miroirs par le dedans, miroirs par le dehors. Présentez au soleil la face extérieure du calice, le dos de la coupe, miroir aussi, qu'arrivera-t-il? Il se forme, au foyer de ce miroir convexe, foyer que la science nomme *imaginaire* et non *réel*, il se forme une image abstraite du soleil, qui est un point où paraissent converger des rayons qui réellement divergent. C'est donc une apparence, une illusion d'optique, qui nous fait voir dans le miroir ce qui n'existe point en lui. C'est une lumière sans chaleur et sans feu, une image sans substance et sans vie. Mais présentez aux mêmes rayons l'intérieur du calice : que se passe-t-il? Le calice recueille en lui la lumière, comme une liqueur, en un foyer que la science

nomme *foyer réel*, parce que c'est un centre ardent, lumineux et puissant, où se croisent des rayons réels du soleil. On pourrait appeler diffuse la lumière de l'autre foyer produite par les rayons que disperse le dos de la coupe. On peut nommer infuse la lumière du foyer réel, produite par les rayons que recueille le cœur du calice.

Je crois de même que bien des hommes n'offrent à la lumière que les dehors de l'âme, et n'ont que des idées abstraites. Ils ne portent dans leur esprit que le foyer imaginaire du vrai. D'autres présentent au divin soleil le cœur de l'âme, et conçoivent un foyer réel de lumière, une vertu lumineuse infuse, au centre de leur cœur. Les premiers n'arrivent pas à la puberté de l'esprit. Ce sont des esprits qui meurent en boutons. Ils ne se sont jamais ouverts. Un bouton roulé sur lui-même, enveloppé de sa feuille verte, ne reçoit que par le dehors ce que lui envoie le soleil. Mais la fleur ouverte en calice présente aux rayons vivifiants son foyer intérieur, et, à mesure qu'elle s'ouvre et qu'elle boit la lumière, elle déploie sa beauté, ses couleurs, ses parfums et son fruit.

Et s'il faut dire ici notre pensée entière, quoique un peu énigmatiquement, il nous semble que l'âme de l'homme est naturellement comparable à une

Ellipse, close en elle-même, renfermant en elle ses foyers et n'y portant point Dieu, Dieu même conçu par l'intelligence et l'amour. Il faut une surnaturelle transformation, pour que l'ellipse s'ouvre, et prenne la forme d'une fleur ouverte, d'un calice, d'un miroir ardent. Le miroir ardent est nommé par la science miroir parabolique. Et qu'est-ce que la Parabole ? Cette courbe, dont nous avons donné la figure à propos du calcul infinitésimal, qui ressemble en effet à un calice, qu'est-elle aux yeux de la géométrie, sinon une ellipse ouverte et qui a envoyé à l'infini l'un de ses deux foyers? Notre âme ne s'ouvre qu'en s'unissant à Dieu, et en fixant sa racine principale dans la vie éternelle, dans l'infini, en Dieu. Elle ne s'ouvre qu'en sortant d'elle-même, comme le dit Fénelon, pour entrer dans l'infini de Dieu. Alors seulement elle reçoit les célestes vertus infuses ; et c'est pourquoi Thomassin dit que les vertus n'appartiennent pas à l'âme renfermée en elle-même, mais à celle qui s'est ouverte, qui s'est élancée hors d'elle-même pour se donner à Dieu [1].

C'est alors que les vertus intellectuelles aussi bien

[1] Virtutes non in se acquiescentis, sed extra se prosilientis animæ eruptiones sunt.

que les vertus morales, comme s'exprime la théologie, les dons de sagesse, d'intelligence, de science, les fruits du Saint-Esprit, commencent à se verser dans notre âme dès cette vie, et forment dans le calice de l'âme un foyer réel, emprunté au soleil de justice. Et pendant que les vertus divines proprement dites, la foi, l'espérance et la charité, unissent notre âme à la lumière directement et immédiatement, et sont peut-être ce foyer surnaturel de l'âme qui est en Dieu, dans l'infini; en même temps, à partir du foyer qui est à l'infini, par notre foi et notre amour, descendent dans l'autre foyer demeuré sur la terre, qui est notre raison, descendent les vertus et les dons, pour relever notre raison, dit saint Thomas, pour ranimer toutes les forces de l'âme, et les soumettre à cette raison redevenue capable d'inspiration divine, et flexible aux mouvements de Dieu [1].

[1] Iª. 2æ. q. LXVIII, art. VIII, corp. Sunt enim quædam virtutes theologicæ, quædam intellectuales, quædam morales. Virtutes quidem theologicæ sunt quibus mens humana Deo conjungitur; virtutes autem intellectuales sunt quibus ratio ipsa perficitur; virtutes autem morales sunt quibus vires appetitivæ perficiuntur ad obediendum rationi. Dona autem Spiritus Sancti sunt quibus omnes vires animæ disponuntur ad hoc quod subdantur motioni divinæ.

III.

Mais passons à de plus fortes autorités, à celle de l'Évangile. Écoutons la doctrine du Maître des hommes.

L'Évangile est encore inconnu ; ses paroles sont des sources insondées, absolument inépuisables, d'étincelante et féconde lumière. Heureux ceux qui, cherchant la sagesse, trouveront leur point d'appui philosophique dans l'Évangile !

Le Sauveur donc nous parle ainsi : « Je vous le « dis en vérité, celui qui écoute ma parole, et croit « en moi, a la vie éternelle. Comme le Père a la vie « en lui, de même il donne au Fils d'avoir la vie en « lui. — Vous, vous n'avez pas le Verbe de Dieu « fixé en vous, parce que vous ne croyez pas à celui « qui l'envoie. Je le sais, vous n'avez pas en vous « l'amour de Dieu. — Moi, je ne suis pas seul ; mais « mon Père est en moi [1]. »

Pour nous, en lisant ces paroles et celles qui les entourent, et l'admirable commentaire qu'en donne l'Église, nous y voyons, nous y sentons les deux

[1] Ev. Joann., cap. v et vi.

états de la lumière dans l'âme. — Car ou l'âme a la vie en elle, ou elle n'a pas la vie en elle. Or la vie, dit le même Évangile de saint Jean, la vie est la lumière des hommes (*vita erat lux hominum*). L'âme n'a pas la lumière en elle, ou elle a en elle cette lumière. Et elle n'a en elle cette lumière, comme l'enseigne notre Sauveur, que par la foi, par la grâce et l'amour. La lumière hors de nous a été décrite ci-dessus. Or voici, ce me semble, d'après l'Évangile, les deux principaux caractères de la lumière en nous. Celle-ci est à la fois ardente et lumineuse, tandis que l'autre, la lumière naturelle, a sans doute aussi sa chaleur, mais comparable à un rayon d'hiver, qui diminue le froid, mais ne donne point l'été. En second lieu, la lumière en nous, substantielle, non plus abstraite, devient comme un autre vivant qui vit en nous; c'est un autre qui demeure en nous, qui ne nous laisse pas seuls, qui parle, qui répond, qui inspire et provoque, et qui agit en nous sans nous. Il nous aide, il nous soutient, il nous guide; il répare le mal, il nous relève, il nous pardonne et il nous aime. Nous sentons que nous ne sommes pas seuls; nous nous sentons aimés, guidés, soutenus, portés par un plus sage, par un plus fort, par un plus grand que nous. Rappelez-vous, si vous avez

passé par cette désolation, ou si vous y vivez encore, rappelez-vous l'état d'une âme qui sent certainement qu'elle est seule, qui, après avoir porté quelqu'un en soi par l'amour, s'aperçoit après la rupture qu'elle est seule. Cette âme dans sa pure jeunesse avait, par la foi et l'amour, porté Dieu; puis, laissant Dieu, elle a porté une créature. Maintenant elle ne porte plus rien, elle n'est plus unie à personne, elle est seule. O désert! ô désolation! ô âme désespérée, si elle n'est pas éteinte! ô âme éteinte, si elle n'est pas désespérée! Si les sources de l'amour sont taries, vous ne pouvez souffrir, parce que vous n'êtes plus rien. Espérons donc que vous souffrez. Heureux si vous souffrez beaucoup! Heureux si votre esprit souffre comme votre cœur, et si vous avez bien la double soif de la justice et de la vérité, de l'amour et de la lumière.

Alors — et c'est l'histoire de bien des âmes — vous poursuivrez avec ardeur la lumière qui est hors de vous, la lumière que l'étude et la réflexion solitaire, plus solitaire que vous ne pensez, ramasse avec effort dans votre tête. Vous la trouverez vide et pâle, superficielle, certaine peut-être, mais inutile; claire peut-être, mais sans mystère ni profondeur, sans progrès spontané, donnant peu,

promettant moins, conséquente et logique, mais sans fécondité et sans félicité. Vous ne pouvez l'aimer, et vous n'espérez pas en elle. Ce n'est pas un être, ce n'est pas la vie, ce n'est pas une source, c'est un calque, une image, un fantôme, une abstraction. Je vous admire si, dans la recherche de la vérité, vous pouvez vous en tenir à ce degré. D'ordinaire on ne s'y tient pas; on retombe dans la vie vulgaire, dans les sens et leurs joies, ou bien l'on monte plus haut.

Et où va-t-on, si ce n'est à l'autre lumière ? Il y aura peut-être, par la grâce de Dieu, dans votre vie, quelque révolution pratique, un brusque et fondamental changement, un réveil et une vie nouvelle. Alors, jamais arbuste, presque mort sous la gelée, n'aura bu, par ses racines exténuées, l'eau de la neige fondante, et, par ses branches flétries et ses pâles bourgeons, le vent tiède du midi, avec autant d'avidité qu'en aura votre âme à s'enivrer du retour de la lumière chaude. Cette lumière réveillera tout, je dis tout, dans votre esprit, dans votre cœur, dans votre corps : sentiments oubliés, idées perdues, fibres mortes ou paralysées, reprendront vie, mouvement et sensibilité. Des milliers de germes, arrêtés et profondément enfouis, comme l'ont été parfois des grains de blé sous le plomb

d'un sépulcre, recommenceront à fermenter sous la douce excitation de la lumière vivante. Votre âme redeviendra sensible dans toute son étendue, et rentrera en communion avec tous les êtres, avec le monde physique dont le grand sens et la voix vous redeviendront perceptibles; avec les âmes dont tous les mouvements vous toucheront; avec Dieu même par le sens divin. Réveillé à la racine de l'âme, ce sens divin, principe de toute sensibilité véritable, vous rend le sens des âmes et le vrai sens de la nature. Votre racine profonde, la première de vos facultés, a repris sa vie pleine, et elle engendre en vous de nouveau les deux autres, comme la racine des plantes engendre les fleurs et les fruits, ou plutôt comme en Dieu, le Père, principe du Verbe et de l'amour, engendre le Verbe et produit l'amour. Mais, je vous prie, toutes ces choses se passeraient-elles en vous, si vous n'aviez la vie en vous? ou plutôt toutes ces choses ne sont-elles pas elles-mêmes la vie en vous? Mais, selon l'Évangile, qu'est-ce que la vie, sinon la lumière des hommes, Dieu même? Ne comprenez-vous pas qu'il est personnellement présent, que vous avez en vous son Verbe, son Verbe demeurant en vous (*Verbum ejus in vobis manens*); que vous avez en vous son amour substantiel (*dilectionem Dei in vobis*); qu'il se passe

dans votre âme ce qu'a dit le Sauveur : « Si quelqu'un m'aime, mon Père et moi nous viendrons « en lui, et nous habiterons en lui avec l'Esprit de « vérité. » Vous n'êtes plus seul; la lumière personnelle est en vous; la lumière à l'état de source vous est donnée. Vous y sentez un avenir infini, un mystère infini et une profondeur insondable, développable dans l'éternité, et aussi dans le temps, pour produire les grands siècles, pour consoler les hommes, pour dompter la nature et pour régler le monde.

IV.

Nul doute que par la pureté de cœur, par l'innocence, ou conservée ou recouvrée, par la vertu, la foi et la religion, il n'y ait, dans l'homme, des capacités et des ressources d'esprit, de corps et de cœur que la plupart des hommes ne soupçonnent pas. C'est à cet ordre de ressources qu'appartient ce que la théologie nomme la science infuse, les vertus intellectuelles inspirées, que verse dans notre esprit le Verbe divin, quand il habite en nous par la foi et l'amour. Quel homme instruit ne s'est

parfois demandé de quelle source pouvaient venir à sainte Thérèse, par exemple, ses étonnantes lumières sur la vie, la nature et l'histoire de l'âme ? De quelle source de semblables lumières pouvaient venir à de bien moindres esprits tout illettrés ? Mais pour ne pas rester dans d'inutiles généralités, je citerai, entre bien d'autres, deux exemples vraiment frappants, et qu'on ne saurait s'expliquer que par le fait d'une science infuse directement versée de Dieu dans l'âme. Comment de pauvres filles, enfouies dans quelque monastère du XI[e] siècle, ont-elles écrit ce qui suit ? Sainte Hildegarde — je ne citerai d'elle que deux lignes qui suffiront — écrit que Dieu lui révéla plusieurs mystères touchant la création. Elle rapporte cette révélation sous forme directe. Au sujet de l'origine de notre globe, je lis dans son texte ces mots : « Voici ce que le Seigneur « m'a dit : Les roches ont été en fusion dans le feu « et dans l'eau, et sont les ossements du globe ; et « j'ai fait naître de l'humidité verte, la terre féconde, « qui est la moelle du globe. » Voici le texte latin : *Lapides ex igne et aqua velut ossa fudi, et terram ex humiditate et viriditate quasi medullam constitui.* Personne, je crois, n'a jamais lu un résumé de géologie aussi scientifiquement précis dans chaque mot et dans l'ordre des mots ; où chaque mot im-

plique un chapitre, et où l'on trouve ce qui est aujourd'hui certain en science géologique, après avoir été si vivement et si longtemps controversé. Mais ce n'est pas assez dire : il y a dans ces deux lignes une sorte d'intuition immédiate de l'origine de notre globe terrestre ; cette âme a entrevu en Dieu, de je ne sais quelle manière, l'idée du globe naissant. Je comprends ce qu'elle dit d'elle-même, que, depuis sa première enfance, elle voyait sous le monde palpable un autre monde plus beau. Et n'est-ce pas là ce que cherche toute philosophie véritable, toute science digne de ce nom ? La philosophie cherche le monde idéal sous le monde visible. Elle cherche à remonter des créatures à leurs véritables idées en nous, et des idées en nous aux éternelles idées en Dieu, second terme de la raison, que la raison n'atteint pas par elle-même, mais seulement par la science que Dieu verse dans l'âme, quand l'âme lui est unie par l'amour et la foi.

Mais ce texte de sainte Hildegarde, et beaucoup d'autres analogues qu'on rencontre dans ses écrits, étonnent peut-être moins encore que le passage suivant d'une autre sainte, qui vivait à la même époque, et aussi dans l'un des mystiques monastères des bords du Rhin. Je ne puis traduire comme il faudrait ce style prodigieux, ce nerf, cet élan,

cette intuition, cette flamme, et l'éclatante beauté de ce latin transfiguré et pénétré de feu sacré jusque dans le nombre, la forme, le son des mots et des syllabes.

« Vous, mon peuple, peuple de religion sans « fraude, qui avez posé dans vos cœurs le dessein « de vaincre le monde, et de porter le ciel en vous, « ne vous détournez pas. Soyez stable dans la voie « de vision que vous avez choisie, et purifiez vos « yeux, afin de les élever à la contemplation de la « lumière où habite votre vie et votre rédemption. « Ce qui purifie l'œil du cœur, et le rend propre à « s'élever à la véritable lumière, le voici : le mépris « des soucis du siècle, la mortification du corps, la « contrition du cœur, la pure et fréquente confes- « sion de tout mal, le bain de larmes ; et lorsque « toute impureté est expulsée, voici ce qui élève le « regard : la méditation de l'admirable essence de « Dieu et de sa chaste vérité, la prière forte et pure, « la joie en Dieu, l'ardent désir du ciel. Embrassez « tout cela et restez-y ; avancez vers la lumière qui « s'offre à vous comme à ses fils, et descend d'elle- « même dans vos cœurs. Otez vos cœurs de vos « propres poitrines, et donnez-les à celui qui vous « parle, et il les remplira de splendeurs déifiques, « et vous serez fils de lumière et anges de Dieu...

« Fils d'Adam, vous semblerait-il méprisable de de-
« venir enfants de Dieu? Pourquoi donc détournez-
« vous vos regards de la face de Celui qui donne
« aux hommes une telle puissance? Vous surtout
« qui avez voulu demeurer pacifiques en ce monde,
« et vivre sur la terre comme des anges, vous qui
« êtes des flambeaux ardents, que le maître a pla-
« cés sur la montagne, pour éclairer les hommes
« et pour chasser par vos paroles et vos exemples
« les ténèbres du monde; prenez garde que l'or-
« gueil et la cupidité n'éteignent votre lumière....
« Fils de la paix, détournez vos oreilles des cris
« du monde, et faites silence, pour écouter l'esprit
« qui parle en vous [1]. »

[1] « Vos ergo populus meus, populus non fictæ religionis, qui « posuistis in corde vestro mundum expugnare! cœlum mente « gerere! vos inquam declinate ab iis qui ejusmodi sunt et ne sitis « participes eorum. State in via visionis quam elegistis, et mundate « oculos cordis ut sublevare eos valeatis in contemplationem lucis « quam inhabitat vita et redemptio vestra. Quæ autem oculos cor- « dis emundant, ut ad verum lumen sublevari possint, hæc sunt : « secularis curæ abjectio, carnis afflictio, cordis contritio, fre- « quens et pura delecti confessio, et lavacrum fletus; et cum foras « missa fuerit omnis immunditia, sursum ista eos extollunt : me- « ditatio admirabilis essentiæ Dei et castæ veritatis inspectio; oratio « munda et valida, jubilus laudis et desiderium ardens in Deum. « Amplectimini hæc et in his estote, et occurrite vivifico lumini « quod tanquam filiis vobis se offert, et mentibus vestris se ultro

Si cette page n'est pas un fragment de la musique des anges, si ce n'est pas là de la lumière et de l'harmonie infuses, il nous faut renoncer à distinguer la terre du ciel. Et que dire de cette théorie de la science infuse : « Otez vos cœurs de vos propres « poitrines et donnez-les à celui qui vous parle, et « il les remplira de splendeur déifique, et vous se- « rez fils de lumière ? » Ne voyez-vous pas ce cœur, qui sort de lui-même pour entrer dans l'infini de Dieu ! cette âme qui s'ouvre vers le ciel, comme le calice d'une fleur vers le soleil, comme la coupe du miroir ardent, comme la parabole épanouie dans l'infini, qui a ôté de son calice l'un de ses deux foyers pour le poser dans l'infini, et qui, en retour, reçoit de l'infini, dans l'autre foyer du ca-

« ingerit. Abstrahite corda vestra a vobismetipsis, et date ea in hæc « quæ audistis, et implebuntur splendore deifico, et eritis filii lucis « et tanquam angeli Dei, qui non cessant inhiare Creatori suo, et « contemplationis vigorem in suam refundere originem. Filii Adam, « num parum vobis videtur filios Dei fieri ? Et quare faciem vestram « avertitis a contemplatione vultus ejus, qui dedit potestatem talem « hominibus? vobis singulariter qui pacifici esse elegistis in mundo « et conformari angelis in terra. Vos estis lucernæ ardentes, quas « constituit Dominus illuminare verbis et exemplis vestris tenebras « mundi. Videte ne lumen, quod in vobis est, evacuetur a vento « superbiæ et cupiditatis.... Declinate aurem vestram, filii pacis, « a clamoribus mundi, et date silentium spiritui qui loquitur in « vobis. »

lice, la splendeur déifique, et la substantielle infusion de force, de lumière et de feu !

Je le demande, que faisons-nous du mot inspiration ? Pourquoi ce mot n'est-il plus aujourd'hui pour nous qu'un terme mythologique ? Pourquoi ne le prend-on plus au sérieux ? Parce que nos facultés sont affaissées par la plate incrédulité du siècle précédent. On ne croit qu'à ce que l'on touche directement par les yeux et par les oreilles ; on n'admet pas qu'un autre esprit puisse nous parler autrement qu'au moyen du son ; on ne croit pas que Dieu nous parle intérieurement. Mais est-ce que nous pouvons savoir quoi que ce soit, avoir une seule idée, comprendre la valeur d'un mot, sans que Dieu nous éclaire et nous parle au dedans ? Toute connaissance certaine, dit saint Thomas, vient de la lumière de la raison, directement versée dans l'intérieur de l'âme, et par laquelle Dieu parle en nous. Ne pas savoir cela, ne le pas croire, me paraît être le fait d'une ignorance presque animale. Et si tant d'hommes l'ignorent, c'est que l'humanité n'émerge que peu à peu, et bien lentement, au-dessus de l'animalité.

Mais si Dieu est nécessairement cause première de tout mouvement intellectuel, s'il nous éclaire et nous parle dans toute vérité ; ne comprenons-nous

pas qu'il peut nous éclairer et nous parler de deux manières? Parle-t-il de la même manière, et dit-il la même chose aux sages, et aux malheureux endormis dans les ténèbres de la sensualité? Il laisse à tous cette lumière nécessaire de la raison qu'on a parce qu'on est homme; mais il donne à ceux qui l'écoutent, qui croient et aiment, une autre lumière, substantielle et cordiale, libre, vivante et personnelle, qui est lui-même. Il dit à l'âme ce grand mot du prophète : « Moi qui vous parlais, me voici. » Il dit à l'âme le mot de Jésus-Christ à ses disciples, lorsque, la veille de sa mort, il leur parle de son amour : « Je ne vous appellerai plus « serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait « son maître. Mais je vous appelle mes amis, parce « que je vous dis tout, tout ce que me dit mon « Père. » Le Père parle autrement à ses enfants, autrement à ses ennemis. Sans doute, il veut faire de ses ennemis ses enfants; mais tant que la volonté libre se ferme à son amour, elle est ennemie. Tant qu'elle ferme l'oreille et n'entend pas la douce parole du Père, elle n'entend que le bruit nécessaire de ses lois. Tant qu'elle détourne le regard, elle ne voit que l'inévitable reflet de la lumière universelle; elle ne voit pas sa source dans le regard du Père. Cela est clair, raisonnable, manifeste d'avance. Eh

bien, nous nommons science infuse celle que Dieu verse dans l'esprit de l'homme, quand l'homme, par l'amour et la foi, est devenu enfant de Dieu. Qu'y a-t-il là d'étrange ? Et pourquoi donc s'est-on moqué de la science infuse, sinon parce qu'on ne savait rien, et qu'on ne pensait à rien ? Mais, je le sais, sur cette question de la science infuse et des vertus intellectuelles inspirées, nous sommes restés jusqu'à présent dans la théologie mystique, la poésie, la géométrie et les comparaisons. Ne pouvons-nous rien dire de plus humainement expérimental et de plus simplement raisonnable sur cette partie de la science de l'âme ? Nous le pouvons, je crois, et c'est ce que nous allons tenter.

CHAPITRE II.

LES VERTUS INTELLECTUELLES INSPIRÉES (SUITE).

I.

Appuyons-nous ici d'un témoignage contemporain vraiment considérable. Un homme que M. Cousin appelait le plus grand critique de l'Europe, et qui nous semble mériter ce nom par sa critique sur la portée de la philosophie pure, M. Hamilton, l'habile continuateur des Écossais, résume, dans son fragment *sur la doctrine de l'absolu,* ce que peut et ce que ne peut pas la raison de l'homme. Après avoir repoussé l'école qui borne la science à l'expérience seule, et l'expérience à la vue du monde par les sens, le savant professeur se rattache à la doctrine qui ajoute à l'expérience sensible l'observation des faits

de conscience, mais « qui n'accorde à l'homme « qu'une *connaissance relative* de l'être[1]. De ce « point de vue » il attaque « l'erreur des écoles qui, « en Allemagne et en France, ont fondé la doctrine « de l'absolu, et qui, regardant l'expérience comme « indigne du nom de science, comme n'atteignant « rien que de transitoire, de phénoménal, de dé« pendant, affirment que la philosophie doit être « capable de saisir l'unité, l'*absolu*, IMMÉDIATEMENT « ET EN LUI-MÊME. Pour cela, ces écoles entendent « s'élancer non-seulement au-dessus du monde sen« sible, mais encore au delà de la sphère de la con« naissance personnelle, pour se placer hardiment « au centre même de l'être absolu, et de là, jetant « le regard sur l'être en lui-même, comme sur ses « relations, nous dévoiler la nature de Dieu, et « nous expliquer, depuis la première jusqu'à la der« nière, la production de toutes les choses créées[2]... « et cela, par un acte de l'entendement qui se dé« passe lui-même, ainsi que s'exprimait Kant[3]; par « un acte que M. de Schelling appelait l'*intuition* « *intellectuelle,* acte qui ne peut être conçu par l'en« tendement, parce qu'il en dépasse la sphère[4]. »

[1] Hamilton. *Fragments* publiés par M. Louis Peisse, p. 3 et 4.
[2] Ibid., p. 8. — [3] Ibid., p. 24. — [4] Ibid., p. 28.

La méthode ainsi indiquée, M. Hamilton poursuit, et montre parfaitement[1] quel en doit être et quel en est le résultat. « Pour arriver à l'intuition de « l'absolu, on détruit et le sujet et l'objet de la con- « science. Mais que reste-t-il ? Rien. Alors on per- « sonnifie zéro : on lui impose le nom d'absolu, « et on s'imagine contempler l'existence absolue, « quand on ne contemple que l'absolue priva- « tion[2]. » C'est l'aboutissant nécessaire où vont tous les sophistes, dont nous avons dit si souvent qu'ils ne vont pas à l'être, mais au néant. Seulement, M. Hamilton, qui ne pouvait assez bien connaître Hegel, n'analyse pas complétement et ne formule pas nettement leur double erreur, savoir : 1° la négation de la lumière de Dieu, pour rester dans la raison pure, et atteindre par elle l'absolu : ce qui équivaut à nier le plus haut degré de l'intelligible divin, au moment même où ils y prétendent ; 2° le renversement de la raison naturelle, détournée de Dieu et dirigée vers le néant.

Quoi qu'il en soit, notre auteur, après avoir montré ce que ne peut pas la raison, et même selon nous, après lui avoir trop refusé, conclut toute son

[1] Hamilton. *Fragments* publiés par M. Louis Peisse, p. 29.
[2] Ibid., p. 30.

étude de la doctrine de l'absolu par ces graves et effrayantes paroles : « Ne pas désespérer de la philosophie, c'est la dernière faiblesse des nobles « âmes. Plus l'intelligence est puissante, plus la « confiance en ses forces est énergique, plus notre « soif de la science est ardente, et moins nous « sommes disposés à réfléchir sur l'incertitude de « sa possession. Le désir est le père de la pensée. « Ne voulant pas confesser que notre science n'est « tout au plus que le reflet d'une réalité inconnue, « nous nous efforçons de pénétrer jusqu'à l'être en « lui-même, et ce que nous avons si ardemment « cherché, nous croyons enfin l'avoir trouvé. Mais, « semblables à Ixion, nous embrassons une nuée « à la place d'une déesse. N'ayant conscience que « de la limitation, nous croyons comprendre l'infini, et nous rêvons la possibilité d'identifier notre science humaine avec Dieu qui sait tout. C'est « cette énergique tendance des plus vigoureux esprits à outre-passer la sphère de nos facultés, qui « fait qu'une ignorance savante est l'acquisition « la plus difficile du savoir, suivant les paroles d'un « philosophe oublié, mais profond : *Magna, immo « maxima pars sapientiæ est quædam æquo animo « nescire velle.* »

Ainsi, ce savant homme, cet esprit ferme et clair,

voit, comme Platon, comme tous ceux qui ont vu, que notre science, purement humaine, est TOUT AU PLUS LE REFLET D'UNE RÉALITÉ INCONNUE ; et que lorsque nous voulons pénétrer jusqu'à l'être en lui-même, et lorsque nous croyons l'avoir trouvé sur terre, par notre lumière naturelle, nous sommes des Ixions, saisissant une nuée, mais non pas la déesse. La nuée d'Ixion n'est-elle pas ce fantôme divin, cette ombre de ce qui est, dont parle Platon? N'est-elle pas ce degré inférieur de l'intelligible divin que nous disons abstrait et indirect, avec saint Augustin et saint Thomas d'Aquin? Seulement, ne nous moquons point ici de ce fantôme, ni de cette ombre, ni de cette nuée, ni de ce degré inférieur de l'intelligible divin, dont saint Thomas d'Aquin ne se moque point, mais qu'il estime profondément. Cette nuée est, dans la vie présente, le côté obscur de la colonne, moitié obscure et moitié lumineuse, qui, comme la colonne du désert, guide les enfants de Dieu vers la patrie promise. Ne nous moquons jamais de la raison, même dans sa fin première et naturelle. Ce calque de l'être même, ce reflet de la réalité, est un don naturel de Dieu, de Dieu qui donnera la réalité dans une lumière surnaturelle. Ne disons pas que notre science « n'est tout au plus

que ce reflet; » car elle est vraiment ce reflet. Ne disons pas qu'elle n'est que le reflet d'une réalité inconnue; réalité invisible, j'y consens, mais non pas inconnue; car cette réalité est Dieu; et la raison, que ce soit négativement ou positivement, a de lui quelque idée certaine. Seulement il faut dire qu'en effet elle ne voit pas Dieu; elle ne le voit pas en lui-même, et elle rêve, lorsqu'elle prétend identifier sa science avec celle de Dieu qui sait tout. Voilà sur ce point important la simple et précise vérité.

II.

Mais tournons-nous maintenant vers le penseur éminent dont nous citons le témoignage, et demandons-lui, à notre tour, ce qu'il fait dans sa philosophie « de cette dernière faiblesse des no-« bles âmes, qui ne désespèrent pas de la philo-« sophie; de cette énergique tendance des plus « vigoureux esprits, qui veulent outre-passer la « sphère de nos facultés naturelles; de cette soif « ardente de la science, qui s'efforce de pénétrer « jusqu'à l'être en lui-même. » Que fait-il de tout

cela ? Raisonnable et prudente philosophie écossaise qui fondez tout sur l'observation intérieure des faits de conscience, que faites-vous, je vous prie, de ce fait capital de conscience que vous venez d'observer si bien ? C'est vous qui le dites et le montrez : les plus nobles âmes et les plus vigoureux esprits, arrivés à la limite de leurs facultés naturelles, veulent outre-passer ces limites, et, arrivés à l'intuition intellectuelle, à la vue du reflet, ils veulent voir la réalité. Vous signalez ce besoin dans les sophistes comme dans les philosophes, et affirmez que c'est l'erreur des plus nobles esprits ! Ne serait-ce point ce grand fait de conscience qu'affirme la théologie catholique en ces termes : « qu'il y a, dans la créature raisonnable, « un désir naturel inné de la vision intuitive de « Dieu (*creaturæ rationali inesse naturaliter ap-* « *petitum innatum, ad visionem intuitivam Dei*) ? » Et ne serait-ce point à ce fait, à ce besoin des plus nobles âmes, je dirai même de toutes les âmes, que répond ce qu'enseigne la foi chrétienne, savoir : qu'au delà de la lumière naturelle, il y a une lumière surnaturelle ; que nos facultés naturelles peuvent être élevées au-dessus d'elles-mêmes par des forces nouvelles et des principes nouveaux surajoutés de Dieu, et qu'au-dessus de l'intelligible divin qu'atteint

la raison par elle-même, il y a un autre degré de l'intelligible divin qu'elle ne saurait atteindre que par la foi et la révélation. N'est-ce point cela ? Pour nous, nous le croyons depuis longtemps, et après avoir étudié toute la philosophie, de part en part, nous l'affirmons.

Et c'est ici le lieu de montrer par un exemple, exemple décisif, car il s'agit du point critique de toute philosophie, puisqu'il faut en ce monde désespérer ou espérer de la sagesse, selon qu'on résout la question ; c'est ici le lieu de montrer ce que c'est que la philosophie chrétienne. Voyez comment ce point, qui renferme tout, est résolu par notre docteur angélique, que je dis être de tous les philosophes le plus grand. Vous allez comprendre, je crois, comment saint Thomas d'Aquin explique, développe, dépasse toute la philosophie grecque, et la philosophie allemande, et la philosophie française, et celle des Écossais ; comment tous ces points de vue, tous ces systèmes sont des fragments ou des essais infructueux dont la très-haute philosophie de nos docteurs, aidés de la lumière de Dieu, nous présente l'ensemble et l'accomplissement.

La saine philosophie purement naturelle atteint vraiment son plus haut point dans Aristote, et

surtout dans Platon, ainsi que l'affirme saint Augustin. Platon donc pose la grande question. Il y a, dit-il, le degré inférieur de l'intelligible, qui est celui des sciences abstraites, mathématiques, non rattachées au principe unique de toute science, à l'idée de Dieu. Puis il y a l'idée de Dieu où s'élève la dialectique. Mais dans cet intelligible divin, il y a un terme dernier, qui serait la vue directe, l'intuition de l'être lui-même en lui-même. Platon pouvait dire cela, sous l'influence du désir naturel inné qu'a la créature raisonnable de voir Dieu; mais c'est le dernier terme de ce que peut la raison. La raison peut parler ainsi, et conjecturer ce mystère; mais elle ne saurait y atteindre. Ici Platon vacille. Tantôt il semble croire que le sage atteint ce terme suprême de la contemplation, et tantôt il affirme que l'âme n'y saurait parvenir que dans la vie future. Qu'est-ce que le plus sublime génie de l'ancien monde pouvait dire de plus grand? Mais voici que, dans le monde moderne, en dehors de la philosophie chrétienne, les uns affirment, comme les sceptiques, qu'on ne peut rien connaître; d'autres qu'on ne peut connaître que les corps, parce qu'on les voit; d'autres ajoutent qu'on peut connaître les esprits par la conscience que notre âme a d'elle-même. Mais

ces mêmes philosophes affirment, purement et simplement, qu'on ne peut rien connaître de plus ; qu'il faut désespérer de la philosophie; qu'on n'a que des reflets, et que les nobles âmes, les esprits vigoureux, qui veulent connaître la vérité même, l'être même, s'égarent dans l'illusion.

Pendant ce temps, d'autres déclarent nettement qu'on connaît intuitivement l'être lui-même, et en lui-même, et dans toutes ses relations, et que la raison peut et doit parvenir à cette intuition immédiate. Ils entreprennent d'y parvenir, et disent qu'ils y sont parvenus.

Comparez maintenant l'ensemble de la philosophie chrétienne, représentée par saint Thomas, à tous ces systèmes incomplets, à ces points de vue partiels ou excessifs.

Le point de départ de la philosophie chrétienne consiste précisément à montrer les limites de notre raison naturelle, mais à enseigner en même temps qu'au delà de ces limites, il existe un ordre de vérités que Dieu peut révéler et qu'il a révélées. Elle enseigne qu'il y a deux lumières, une lumière naturelle et une lumière surnaturelle, comme on voit, par exemple, dans l'ordre physique deux lumières, l'une naturelle et l'autre artificielle. On explique ce que l'on entend par cette double lu-

mière. L'homme peut connaître la vérité, c'est-à-dire Dieu de deux manières. (*Est in his quæ de Deo confitemur duplex veritatis modus... duplici veritate divinorum intelligibilium existente*[1].) On ajoute que cette distinction n'est pas relative à Dieu, mais à l'homme seul. (*Dico enim duplicem veritatem divinorum non ex parte ipsius Dei, qui est una et simplex veritas, sed ex parte cognitionis nostræ, quæ ad divina cognoscenda diversimode se habet*[2].) Mais en quoi donc consiste cette distinction des deux lumières ou ces deux manières de connaître Dieu? C'est celle précisément qui nous occupe ici. L'esprit humain voit-il l'être en lui-même, c'est-à-dire Dieu lui-même ou seulement les reflets de son invisible réalité? C'est la question philosophique par excellence. Les uns disent qu'il est absolument impossible à l'homme de voir Dieu et qu'on n'en voit que les reflets; d'autres vont jusqu'à ignorer ce que sont ces reflets. D'autres affirment qu'il est nécessaire qu'on voie Dieu, directement, immédiatement, en lui-même; que, sans cela, il n'y a pas de philosophie. Mais qu'enseigne saint Thomas sur ce sujet? Il enseigne toute la vérité; il montre que les limites naturelles de la raison con-

[1] *Cont. Gent.*, cap. III et IV. — [2] Ibid.

sistent, en effet, en ce que l'homme ne voit pas Dieu en lui-même. (*Ad substantiam ipsius capiendam intellectus humanus non potest naturali virtute pertingere*[1].) Quand on s'élève à Dieu par le spectacle du monde visible, des choses créées, on n'arrive pas à voir ce qu'est l'essence divine. (*Sensibilia ad hoc ducere intellectum nostrum non possunt, ut in eis divina substantia videatur quid sit*[2].) On n'y vient pas non plus par l'étude de notre âme, qui nous élève aussi à la connaissance de Dieu. (*Nec ipsa anima, per quam intellectus humanus in Dei cognitionem ascendit*[3].) Mais ce premier degré de l'intelligible divin n'est-il rien? C'est au contraire beaucoup, puisque c'est la connaissance vraie et certaine de l'existence de Dieu. Nous savons et nous démontrons que Dieu est Dieu connu dans ses attributs essentiels. Mais, arrivé là, l'homme est-il satisfait, ne désire-t-il plus rien? Ici saint Thomas voit aussi que les plus nobles âmes, que les plus vigoureux esprits, et même que toutes les âmes, tous les esprits désirent et cherchent autre chose. Car, dit-il, nous ne croyons pas bien connaître, tant que nous ne connaissons pas l'essence. (*Non enim arbitramur*

[1] *Cont. Gent.*, cap. III. — [2] Ibid. — [3] Ibid.

nos aliquid cognoscere, si substantiam ejus non cognoscamus[1].) Le désir naturel de savoir, inné à toute créature raisonnable, ne s'arrête qu'à la connaissance des essences. (*Non quiescit igitur sciendi desiderium naturale, omnibus substantiis intellectualibus inditum, nisi cognitis substantiis*[2].) Quand l'esprit sait que Dieu est cause de tout ce que l'on voit, il veut aussi voir Dieu dans sa substance. (*Per hoc quod cognoscunt omnium rerum quarum substantias vident esse Deum causam, non quiescit naturale desiderium in ipsis, nisi etiam ipsius Dei substantiam videant*[3].) Notre désir naturel de connaître n'est donc pas satisfait par cette première connaissance de Dieu, qui montre seulement que Dieu est, et non ce qu'il est en lui-même. (*Non igitur quietatur naturale sciendi desiderium in cognitione Dei, qua scitur de ipso solum quia est*[4].)

Voilà donc deux vérités bien établies. La raison naturelle sait que Dieu est, mais ne le voit pas en lui-même. Néanmoins, l'homme veut davantage : il veut voir Dieu. Or, ce sont les mêmes vérités qu'établissent les philosophes modestes qui observent avec le plus de bon sens les faits de l'âme, et qui disent : « La raison ne va pas plus loin ;

[1] *Cont. Gent.*, cap L. — [2] Ibid. — [3] Ibid. — [4] Ibid.

« elle ne voit rien de la substance et de l'essence. « Cependant les plus nobles âmes et les plus vi« goureux esprits désirent plus ; ils veulent aller « jusqu'à l'essence du vrai. » Jusqu'ici nous sommes donc d'accord, mais voici où l'on se sépare. Ces penseurs judicieux, mais privés, en tant que penseurs, de la lumière chrétienne, ajoutent que ce désir est une illusion, qu'il n'a pas de sens, et que ne pas désespérer de la philosophie est la dernière illusion des grandes âmes. Or, saint Thomas n'admet point qu'un aussi grand fait, le plus grand des faits de l'âme, n'ait pas de sens ; il soutient que ce fait a une immense portée, et il entend ne point désespérer de la philosophie. « Ce qui est « impossible à l'homme, dit l'Évangile, est pos« sible à Dieu ; » c'est ce que dit la philosophie chrétienne. Elle affirme qu'au delà des limites naturelles de la raison, il y a un autre terme surnaturel auquel, par une divine opération de l'amour de Dieu notre Père, l'esprit peut être élevé. Le fond même du dogme chrétien consiste précisément à dire que l'homme a été créé pour arriver à la vision béatifique de Dieu. Donc, en premier lieu, sa nature est telle, qu'il est capable d'être élevé à cette vision de Dieu ; et de plus, par le fait, Dieu veut élever l'homme à cette surnaturelle intelligence de

ce qu'il est, à cette vue de l'essence divine en elle-même. De plus, enfin, l'observation démontre que l'intelligence comme le cœur ont ce désir.

Or, puisque, de fait, nous sommes créés pour cette fin suprême, dont rien en cette vie ne nous donne l'expérience, il était bon que notre intelligence fût appelée, dès cette vie, à quelque chose de plus haut que ce que la raison peut atteindre, et qu'elle fût excitée à tendre avec ardeur à un état qui dépasse de si loin tout notre état présent[1]. C'est pour cela que la foi chrétienne nous annonce la béatitude éternelle, qui consiste dans la vision intuitive de Dieu, et même nous révèle le mystère de la nature divine.

Sans doute, dans notre état présent, la raison ne saurait pleinement comprendre ce qu'enseigne la foi, et pourtant elle acquiert une grande et nouvelle perfection en s'attachant d'une manière quelconque à l'objet de la foi[2], et c'est pourquoi saint Paul a

[1] Quia ergo ad altius bonum, quam experiri in præsenti vita possit humana fragilitas, homines per divinam Providentiam ordinantur, oportuit mentem evocari in aliquid altius quam ratio nostra in præsenti possit pertingere, ut sic disceret aliquid desiderare et studio tendere in aliquid quod præsentis vitæ totum statum excedit. (*Cont. Gent.*, cap. v.)

[2] Et ideo quamvis ea quæ supra rationem sunt, ratio humana plene

dit : « Les choses de Dieu, nul ne les sait que l'Es-« prit même de Dieu ; mais Dieu nous les a révélées « par son Esprit. »

Sans doute, la vérité de la foi n'est clairement connue que par l'intelligence qui voit l'essence divine. Cependant, la raison peut et doit s'exercer en cette vie sur les données de la foi : car si petit et si faible que soit ce qu'elle en saisira, cependant c'est un grand bonheur d'atteindre d'une manière telle quelle à ses sublimités. Et saint Hilaire nous y exhorte : « Croyez d'abord, et puis réfléchissez et « insistez : vous n'irez pas au bout ; mais je vous « félicite de votre effort. S'attacher à la vérité infi-« nie, y avancer, c'est beaucoup, quoiqu'il soit im-« possible de la saisir entière[1]. » D'où saint Thomas conclut que l'homme qui cherche la sagesse doit évidemment s'attacher aux deux degrés de l'intelligible divin, dont l'un peut être atteint par notre raison naturelle, dont l'autre nous est annoncé par la foi. (*Ex præmissis evidenter apparet sapientis in-*

capere non possit, tamen multum perfectionis sibi acquiritur, si saltem ea qualitercumque teneat fide ; et ideo dicitur (I Cor., II, 11). Quæ sunt Dei, nemo novit nisi Spiritus Dei.... Nobis autem revelavit Deus per Spiritum suum. (*Cont. Gent.*, cap. V.)

[1] Sancti Hilarii *de Trinitate*, II, cap. IV.

tentionem circa duplicem veritatem divinorum debere versari[1].)

Donc, selon la philosophie chrétienne, les limites de la raison sont bien celles que pose l'observation psychologique la plus sage. Il est vrai aussi que l'homme désire naturellement s'élever au-dessus de ces limites. Or, cet instinct universel n'est pas dénué de sens. Il tend à la fin dernière pour laquelle Dieu a créé l'homme. Cette fin dernière est la vision immédiate de Dieu et de l'essence des êtres. Et non-seulement telle est l'immortelle destinée des esprits, dans la vie future, comme le disait Platon ; mais dès cette vie, le plus haut degré de l'intelligible divin nous est révélé par la foi. La foi nous en parle et nous le montre. Comprenons-nous ce qui nous est montré[2]? Le voyons-nous clairement et pleinement? Non, sans doute; mais cette lumière surnaturelle et infinie développe grandement notre raison, et y déploie des lumières croissantes.

Et ne prenons pas le change. Ne considérons pas seulement la foi chrétienne comme un texte extérieurement proposé à chaque homme par l'ouïe. Les formules de la foi sont en effet proposées par

[1] *Contra Gent.*, cap. IX.

[2] Plurima supra sensum hominis ostensa sunt tibi. Eccli., III, 25.

l'Église qui nous parle (*fides ex auditu*). Mais ce texte venu par l'ouïe, n'est pas le principe, le motif, l'objet même de la foi. Le seul principe, le seul motif, le seul objet de la foi, c'est Dieu même, Dieu lui seul. C'est sa lumière surnaturelle, l'instinct intérieur de Dieu qui parle, la divine infusion de Dieu versant directement dans l'âme la lumière même, voilà le principe, la substance de la foi. (*Fides ex interiore instinctu Dei... fides principaliter ex infusione.*) C'est pourquoi la foi est la vérité même en substance, comme l'enseigne partout saint Thomas, d'après saint Paul. De sorte que la vérité en substance, Dieu lui-même que nous cherchions par le désir, Dieu lui-même est dès lors dans l'homme. L'homme en a quelque sens (*dedit nobis sensum ut cognoscamus verum Deum*). L'homme en a quelque perception (*perceptio...... experimentalem Dei notitiam*). L'homme en voit quelque chose par ce nouveau principe que Dieu lui donne[1]. Cette vérité elle-même, essentielle, substantielle, que nous cherchions, que par nous-mêmes nous ne pouvons atteindre ni explicitement, ni implicitement, elle nous

[1] Aliud principium intellectualis visionis est aliquod lumen habituale naturali lumini rationis superadditum. 2ª. 2ᵉ. q. XV, art. I.

est donnée implicitement, et nous avons l'immortalité, l'éternité, pour la rendre explicite.

Mais, je le sais, esclaves de la mort que nous sommes, ce qui nous importe, c'est la vie présente. Ne parlez pas de la vie éternelle, c'est tout autre chose, dira-t-on. Il s'agit ici de philosophie. Je le sais. Mais d'abord n'abusons pas du mot de philosophie, mot rétréci. Traduisons ce mot grec en français. Au lieu de philosophie, mettez sagesse, ou bien amour de la sagesse. C'est plus clair et en même temps plus grand. Nous verrons mieux si cette lumière implicite de Dieu, présent dans l'âme par l'amour et la foi, peut quelque chose ou ne peut rien, dès cette vie, pour la sagesse, ou, si l'on veut, pour la philosophie.

III.

Suivons toujours saint Thomas dans l'immense grandeur, et dans les ramifications délicates et multiples de son admirable philosophie. Voyons comment la foi développe en nous la sagesse, et comment viennent ce que saint Thomas nomme les vertus intellectuelles inspirées (VIRTUTES INTEL-

LECTUALES INFUSÆ). Il y a, dit-il, les vertus intellectuelles acquises ou naturelles, et les vertus intellectuelles infuses, inspirées, ou surnaturelles. Or, les vertus intellectuelles acquises, aussi bien que les vertus morales acquises, procèdent de certains principes naturels préexistant en nous. Mais les vertus divines, la foi, l'amour, qui nous disposent à notre fin surnaturelle, sont mises en nous par Dieu comme des principes nouveaux. De ces principes se développent des vertus nouvelles, des habitudes divinement opérées en nous, comme les vertus acquises se développent à partir des anciens principes[1].

Or, comment se nomment les vertus intellectuelles que développe en nous la divine substance de la foi ? Elles se nomment, par ordre de dignité : LA SAGESSE, L'INTELLIGENCE, LA SCIENCE. La vertu de science, plus facilement que ne le peut la raison nue

[1] Virtutes tam intellectuales quam morales, quæ ex nostris actibus acquiruntur, procedunt ex quibusdam naturalibus principiis in nobis præexistentibus. Loco quorum naturalium principiorum conferuntur nobis a Deo virtutes theologicæ quibus ordinamur ad fidem supernaturalem. Unde oportet quod his etiam virtutibus theologicis proportionaliter respondeant alii habitus divinitus causati in nobis, qui sic se habent ad virtutes theologicas, sicut se habent virtutes morales et intellectuales ad principia naturalia virtutum. 1a. 2æ. q. LXIII, art. III.

et disgraciée de l'homme sans foi, connaît l'ensemble des sciences distinctes. La vertu d'intelligence, plus facilement aussi, remonte au principe des sciences et va de tout à Dieu, à Dieu connu dans son idée abstraite : et enfin la vertu de sagesse, la plus grande des vertus intellectuelles inspirées, est une certaine perception du Verbe même, qui en donne quelque connaissance expérimentale[1], *science sapide,* qui considère Dieu même, et qui doit être le principe et l'architecte de l'ensemble des sciences. « La sagesse considère l'objet même de la félicité, « qui est l'INTELLIGIBLE SUPRÊME[2]. Au point que si la « sagesse chrétienne, en ce monde, voyait parfaitement son objet, son acte serait la félicité suprême. « Mais comme l'acte de la sagesse, en cette vie, est « imparfait relativement à son objet premier, qui « est Dieu même, la sagesse n'est que le commen-

[1] Filius mittitur cum a quoquam cognoscitur atque percipitur (S. August.). Perceptio autem experimentalem quamdam notitiam significat ; et hæc proprie dicitur sapientia, quasi sapida scientia. 1a. q. XLIII, art. V.

[2] Sapientia considerat ipsum objectum felicitatis, quod est altissimum intelligibile. Et si quidem esset perfecta consideratio sapientiæ respectu sui objecti, esset perfecta felicitas in actu sapientiæ. Sed quia actus sapientiæ in hac vita est imperfectus respectu principalis objecti, quod est Deus, ideo actus sapientiæ est quædam inchoatio seu participatio futuræ felicitatis. 1a. 2æ. q. LXVI, art. V, ad 2m.

« cement, ou la possession partielle de la félicité « future. » Commencement de la félicité suprême! possession partielle de la félicité future! contemplation partielle de Dieu! Est-ce assez?

Ainsi l'humilité philosophique des chrétiens n'ira pas jusqu'à désespérer de la sagesse. L'humilité philosophique consiste à bien savoir que la raison, par ses seules forces et ses seuls principes naturels, n'arrive que lentement et avec peine, non sans mélange d'erreurs — c'est le fait historique — à quelque connaissance de Dieu. Elle connaît que Dieu est. Elle arrive à ce premier degré de l'intelligible divin, que tous les bons esprits regardent comme un reflet, une nuée[1], une ombre[2], un calque, un foyer imaginaire[3], un fantôme[4], un simulacre[5]. Mais comme l'intelligence veut autre chose encore, l'humilité de la philosophie consiste à demander à Dieu ce qui nous manque. Puis, quand cette autre sagesse, à la fois divine et humaine, est développée dans l'âme, par le surnaturel travail de la séve divine, et par l'ardent concours de l'âme, l'humilité philosophique consiste à bien savoir que cette sagesse, qui tend à voir Dieu clairement dans la vie

[1] Hamilton. — [2] Platon. — [3] Kant. — [4] Platon. — [5] Thomassin (umbratile simulachrum).

éternelle, ne le peut voir ici qu'imparfaitement. En attendant, elle se soumet avec sérénité à cette ignorance provisoire et toujours décroissante, ou plutôt elle accepte, avec une immense joie, cette aurore grandissante, dont on sait que le terme est le jour.

Or, si la philosophie chrétienne embrasse, en effet, toutes ces idées depuis le XIIIe siècle, au moins, comme je le montre par les textes de saint Thomas, j'ai donc le droit de dire que notre docteur angélique est le plus grand des philosophes. En sa présence, tous les plus grands philosophes du dehors (*qui foris sunt*) me paraissent des enfants, qui ne savent pas, qui balbutient, qui ne se doutent pas des questions, qui ne comprennent même pas les angéliques leçons du saint docteur. Laissez-les grandir quelque temps pour qu'ils deviennent capables d'être enseignés. Mais rendez-les surtout moins inattentifs, plus dociles et plus pieux, pour qu'ils consentent à recevoir l'enseignement, et qu'enfin ils apprennent quelque chose. Ou plutôt ne rabaissons personne. Nous sommes tous des enfants, et plût à Dieu que nous fussions d'humbles et simples enfants ! Saint Thomas se regardait comme tel, et dans sa gloire, il n'accepterait pas que, pris en lui-même, je le dise plus grand que ses frères, ses frères mêmes du dehors. Pourquoi donc est-il plus grand

que nous? Parce que, comme on l'a dit[1], « il n'a « fait que traduire en philosophie la simplicité de « l'Évangile. » Parce que le vrai maître de cette philosophie, c'est après tout le seul homme complet, l'Homme-Dieu. Parce que cette traduction philosophique de la divine simplicité n'a pas été donnée par saint Thomas tout seul, mais par des milliers de docteurs, de mystiques, de contemplatifs, d'ardents amis de la vérité, par l'Église même, dans ses décisions doctrinales et dans ces assemblées universelles, réunies au nom de Dieu, pour maintenir et préciser la vérité parmi les hommes. Tout génie peut s'abaisser devant cette philosophie œcuménique, la seule que le genre humain, uni à Dieu, ait jamais entreprise en commun.

Mais, dira-t-on, où trouvez-vous, dans l'histoire, les effets ou seulement les traces de cette sagesse à la fois divine et humaine, que Dieu verse surnaturellement dans les âmes? A quoi je réponds: Nous la trouvons précisément, d'abord dans la très-haute et très-profonde philosophie chrétienne dont nous venons d'esquisser quelques traits. Nous la trouvons dans toute la civilisation moderne, dans l'ancien monde relevé de la plus honteuse décadence à

[1] Le P. Amelotte, de l'Oratoire.

la grandeur des sociétés modernes. Nous la trouvons dans la supériorité radicale, incomparable des temps modernes sur les temps anciens. Nous la trouvons dans l'admirable science de la nature, créée par le XVIIe siècle. Nous la trouvons dans l'invisible sagesse des âmes cachées, qui ont été la séve des sociétés modernes, mais qui ne sont pas descendues jusqu'à écrire avec l'encre et la plume, ce que l'apôtre saint Jean n'aimait pas : âmes dont la parole intérieure, d'autant plus forte, plus pure, plus inspirée de Dieu, a été pour le monde esprit et vie. Enfin, nous la trouvons surtout dans ces immenses progrès que nous voyons possibles par l'Évangile et par la croix, si le monde se rattache enfin plus fortement à l'Évangile et à la croix.

Et pour revenir au point de départ de ce chapitre, à cette philosophie écossaise, dont le dernier mot, plein de bon sens, mais trop découragé, a été prononcé par notre respectable et judicieux contemporain, nous nous demanderons si cette sage école qui a dit, en effet, le dernier mot et la fin purement naturelle de la philosophie, savoir : « Limites étroi-« tes, reflets, mais non réalité, — désir ardent de « franchir ces limites, et d'aller à une autre fin ; » nous nous demanderons pourquoi cette école n'entreprendrait pas un effort pour franchir ces limites?

N'y a-t-il plus, dans la noble Écosse, aucun élan d'intelligence? Il y a, au contraire, dans cette race vigoureuse, excès d'élan. N'y a-t-il en même temps, dans ce peuple énergique, aucune âme chrétienne, croyant pleinement que la vérité même est versée par le Saint-Esprit dans les cœurs, et qu'elle est déposée dans les formules de la foi chrétienne, dans l'Évangile et toute l'Écriture inspirée? Certes, il y a là beaucoup d'âmes remplies de cette foi. Oh! si la grande entrave tombait, que ne produirait pas cet élan dans cette foi! Voyez! vous avez posé le principe et le terme de ce que nous nommons le degré inférieur de l'intelligible divin; vous avez mesuré l'étendue de ce côté purement naturel de la philosophie. Cherchez de même quel pourrait être le principe et le terme de l'autre partie de la sagesse, qui atteint le plus haut degré de l'intelligible divin. Ce terme ne serait-il pas ce que désire toute intelligence, voir Dieu? Vous qui avez montré que le point de départ de l'autre sagesse est la foi naturelle aux données primitives, indémontrables, n'admettriez-vous point que le principe de la plus haute sagesse serait la foi surnaturelle?

Essayez, mettez-vous à l'œuvre! Au reste, le temps est venu, je crois, où les chrétiens, par toute l'Europe, vont se mettre au travail pour renouveler,

selon le mot de la sainte Écriture, la sagesse dans leurs cœurs, pour traduire en langage contemporain la grande philosophie chrétienne, pour l'étendre aux données nouvelles de l'histoire, aux données nouvelles de la science, aux besoins de la vie des peuples, et envelopper, pour la première fois, dans la philosophie, le monde visible récemment découvert dans sa forme et ses lois.

D'après ce qui précède, je ne pense pas que l'on puisse nous blâmer d'avoir parlé, en Logique, de ce que les chrétiens appellent LA SCIENCE INFUSE, ou les VERTUS INTELLECTUELLES INSPIRÉES.

CHAPITRE III.

LES VERTUS INTELLECTUELLES INSPIRÉES (SUITE).

I.

Il faut donc en convenir : il y a, comme l'enseigne saint Thomas d'Aquin, deux degrés de la connaissance de Dieu (*duplex veritatis modus*) ; il y a, relativement à l'homme, deux intelligibles divins (*duplici veritate divinorum intelligibilium existente*). L'un est la fin naturelle et première de la raison. L'autre est la fin dernière de la raison ; fin dernière à laquelle la raison n'arrive point par la seule lumière naturelle, mais bien par le secours de l'autre lumière. Dans cette lumière surnaturelle, Dieu lui-même se révèle, non plus par le spectacle de la nature, mais par lui-même. Or, comme l'enseignent saint Augustin et saint Thomas, suivis de toutes les

écoles théologiques, moins quelques particuliers, l'homme a naturellement quelque désir inné de cette connaissance directe de Dieu. C'est ce qui nous explique comment Platon a pu dire que le procédé dialectique avait pour fin dernière, non pas de voir seulement la vérité, la vérité abstraite, ombre de la vérité substantielle, mais de voir le principe même de la vérité, le souverain bien ; de le voir non plus dans ses reflets, dans les fantômes divins, ombres de celui qui est, mais lui-même en lui-même. Sans doute ici Platon a été saisi de vertige. Car tantôt il affirme que le sage voit ce souverain bien, et qu'il contemple le divin soleil en lui-même ; et tantôt, lorsqu'il vient à traiter la question pleinement, et à se demander à quelles conditions l'âme de l'homme arrive à voir le souverain bien, il répond nettement cette merveilleuse parole : « C'est par la mort qu'on « y parvient ! »

Ouvrez le Phédon, et lisez ce qui suit : « Oui, le « vrai philosophe désire la mort. La sagesse, dont « nous nous disons les amants, cette sagesse est « donnée aux morts, non aux vivants. Ou bien nous « ne la rencontrerons jamais, ou ce sera après la « mort, quand Dieu nous aura délivrés. Alors nous « connaîtrons par nous-mêmes la vérité. On ne le « peut dans la vie présente ; et si nous avons en

« nous l'espérance de posséder un jour la sa-
« gesse que nous avons aimée, ce sera dans le sé-
« jour de la vie à venir: sinon, il y faut renoncer.
« Donc, en toute vérité, ô ami! le philosophe digne
« de ce nom cherche la mort. »

Or, maintenant que l'on a écouté Platon, affirmant que le vrai philosophe cherche la sagesse dans la mort, pourquoi refuserait-on d'écouter saint Paul, parlant aussi de la mort chrétienne et de la croix, comme source de la sagesse? Saint Paul s'écrie : « Je « ne veux savoir qu'une seule chose : Jésus-Christ, « et Jesus-Christ crucifié. » Pourquoi ne nous permettrait-on pas de développer ici, en Logique, ce grand mot de saint Paul, qui est notre devise philosophique, et, selon nous, la devise de la Logique vivante? Nous l'affirmons, la Philosophie peut tout voir et doit tout voir en Jésus-Christ, et en Jésus-Christ crucifié. Le philosophe doit chercher la sagesse en Jésus-Christ, dans sa mort et sa croix.

Il n'y a pas d'autre sagesse véritable; il n'y a pas d'autre sagesse utile. Jésus-Christ est à la fois la sagesse même, la sagesse personnelle, la sagesse entière, la sagesse divine et humaine. Il est la source de toute sagesse; il est le modèle et le type de notre sagesse; il en est le moyen, la voie, la droite voie, et, si je l'ose dire, la méthode. Quant à la science,

il est son terme, la vérité ; il est sa voie, il est son principe et sa vie. O Seigneur, qui avez dit : Je suis la voie, la vérité, la vie, donnez-nous de mettre en lumière cette grande parole sortie de votre bouche !

II.

Et d'abord, qu'est-ce que Jésus-Christ? C'est le Verbe éternel incarné dans l'humanité. Le Christ est Dieu et homme, âme humaine douée de raison, et corps humain soumis dans tous ses mouvements et à la raison et à Dieu. Donc il est le modèle de la sagesse entière, de la science à la fois divine et humaine dont parlent les vrais mystiques, de cette science divine, qui transfigure la science humaine, de cette science humaine, que développe la raison de l'homme, raison que la science divine, infuse et inspirée de Dieu, n'éteint pas, mais rend plus lumineuse. Il est le type de cette science pleine, universelle, qui puise dans la divine révélation de Dieu, dans la lumière surnaturelle; qui vient de l'âme humaine, qui transfigure le corps, et qui, comme le disait sainte Hildegarde, est une science renfermant à la fois Dieu, l'âme et le corps. (*Corpus et*

anima in eadem scientia erunt et in eadem claritate.) Il est le type de cette lumière résultant de toute source, de Dieu directement, et de l'âme, et du monde ; de cette science incarnée, mais en même temps transfigurée, qui voit Dieu dans chaque être, et voit aussi chaque être en Dieu ; de cette lumière, pénétrant tout, dont on a dit : Tout ce qu'on pense, il le faudrait penser avec son âme entière, avec tout son esprit et tout son corps ; lumière dont le Verbe lui-même a dit : Si vous êtes pur, tout votre corps sera éclairé, et votre corps sera pour vous comme un réflecteur de lumière. Il est le modèle de cette sagesse à la fois intellectuelle et morale, qui habite dans la volonté autant que dans l'esprit, qui opère la vérité pour la voir, qui fait la vérité pour arriver à la lumière, qui opère par la vie libre, avant de luire par la vie intellectuelle. Il est le modèle de cette sagesse qui est en nous la lumière chaude, la lumière personnelle, et qui peut dire : Je ne suis pas seul, car mon Père est en moi. Et il est le modèle de ces choses, parce qu'il est lui-même ces choses ; il est tout ce qu'il sait : il est Dieu, il est homme ; il est âme raisonnable, il est corps. Il porte dans son corps et son sang le monde visible entier, toute la nature des corps ; il porte l'homme entier, l'âme entière, la raison et la volonté, toute la nature de

l'homme; il est Dieu même incarné dans l'âme et le corps; il est l'homme assumé en Dieu, il est la nature élevée jusqu'à l'union substantielle et personnelle à Dieu. Voyageur sur la terre, il connaît le temps, et immuable en Dieu, il voit l'éternité. Il est, plus véritablement que Leibniz ne l'a dit de chaque homme, un composé de temps et d'éternité. Il sait ce qui passe, il sait ce qui demeure, il sait l'union et le rapport de l'un à l'autre. Il est donc toute sagesse, et il a toute sagesse, et il est le modèle de toute science.

Entrez dans le détail du dogme sur ce qu'est Jésus-Christ; voyez si tout n'y exprime pas les lois essentielles de la science.

Il n'y a dans le Christ qu'une personne, et cette personne est Dieu. Je vois ici la première loi de la science, de ce que j'appelle la science pleine et la sagesse totale. Dans le Christ, la personne du Verbe n'est ni la substance de l'humanité, ni le sujet d'où émanent les actes humains, mais bien le *terme* de l'union des deux natures divine et humaine[1]. De même pour la vraie science à la fois divine et hu-

[1] Personam Verbi non esse respectu humanitatis instar subjecti quod humanitatem sustentet velut accidens, sed instar *termini*, quatenus ejusmodi conjunctio in unam substantiam ac personam desinit. [Perrone. *De Incarnatione*. Pars II, cap. III.]

maine. La science entière, toute la science tend à Dieu, cherche Dieu et se termine à Dieu. Tant qu'elle ne se termine pas à Dieu, elle n'est pas science. Tant qu'on n'a pas trouvé Dieu, on n'a pas la science même : on ne connaît pas ce qui est, et ce qui est nécessairement, absolument ; on ne connaît pas le rapport du contingent à ce qui est nécessairement, absolument. Les sciences diverses, partielles, abstraites et séparées ne sont pas la science. Elles sont comme cette géométrie dont parle Platon, qui serait la science, si elle était rattachée à son principe. Toutes les sciences partielles, toutes les vérités de détail peuvent et doivent être rattachées à leur principe, à leur centre commun, qui est Dieu. Alors seulement la science existe.

Mais ce n'est pas tout. Il ne suffit pas pour la science, pleine et totale, que la raison soit parvenue à Dieu, à travers l'âme humaine et le monde, et ait tout rattaché à ce que nous nommons le degré inférieur de l'intelligible divin, tel qu'il est dans l'esprit de l'homme ; non, alors même, il reste encore, d'après tous les vrais philosophes, un abîme à franchir ; il faut, selon Platon, que la raison arrive au terme du procédé ; il faut, selon saint Augustin, que la raison aille à sa fin, à sa fin dernière, comme

le précise saint Thomas d'Aquin. Il faut, pour qu'il y ait science pleine, telle que l'âme la désire, il faut que la raison soit parvenue à sa fin dernière, ce qui a lieu lorsqu'elle ne se rapporte plus seulement à la lumière naturelle, et ne s'y termine plus; il faut qu'elle se rapporte aussi et se termine toujours à la lumière surnaturelle, c'est-à-dire à Dieu même personnellement présent dans l'âme, par l'amour, la grâce et la foi. De sorte que la vraie science doit se rapporter tout entière à Dieu, non pas à Dieu connu par abstraction, mais à Dieu connu par lui-même : au Dieu substantiel, personnel, en rapport vivant et direct avec l'âme. La vraie science n'a que ce seul terme, cette seule fin dernière; elle n'a pas d'autre centre, d'autre unité. Donc, dans la science comme dans le Christ, il ne doit y avoir qu'une personne, la personne même du Verbe divin.

Mais alors, dira-t-on, Dieu dans la science agit seul; il est tout; l'homme n'agit pas et n'est plus rien. Attendez et voyez ce que le dogme enseigne sur Jésus-Christ : « Il y a en Notre-Seigneur Jésus-Christ une « seule personne, qui est divine, et deux natures, « nature divine, nature humaine. Il y a en Jésus-« Christ deux natures entières, distinctes, qui ne « peuvent se confondre en rien. Il y a en Jésus-

« Christ deux volontés, deux naturels principes « d'action, l'un divin, l'autre humain, que l'on ne « doit pas plus confondre que séparer. Jésus-Christ « est parfaitement Dieu, parfaitement homme ; il a « une âme humaine douée de raison, et un corps « humain né de la femme. » Tout le plan de la science est là. La science totale a deux natures, l'une divine, l'autre humaine, que l'on ne doit pas plus confondre que séparer. De sorte que les philosophes, qui, parmi nous encore, soutiennent que la philosophie et la religion ont le même fond et ne diffèrent que par la forme, méconnaissent cette loi essentielle des deux natures, entières, distinctes, qu'on ne doit point confondre (*duæ naturæ integræ, distinctæ, inconfusæ*). Et ceux qui ne veulent pas que la philosophie et la religion vivent dans un même ensemble, soient rapprochées, comparées, et unies dans une même science et dans une même sagesse, comme dans les deux grands livres de saint Thomas d'Aquin, et dans tous les écrits des Pères; ceux-là méconnaissent l'autre loi : « deux naturels principes d'action, qu'il ne faut « pas plus séparer que confondre (*duæ naturales « operationes indivisæ, inconfusæ*). « Et ceux-là, surtout, se tromperaient par un étrange renversement, qui méconnaîtraient à la fois ces deux lois ;

et qui, tout en affirmant d'un côté que la philosophie et la religion ont un même fond commun, soutiendraient en même temps qu'il les faut séparer en pratique et en spéculation ! C'est justement le contraire qu'il faut dire : ne point confondre et ne pas séparer. Ne point confondre ce qui est radicalement distinct comme le fini et l'infini, comme le créé et l'incréé, et ne point séparer ce que Dieu veut unir dans l'unité de sa personne. Grande leçon pour l'esprit humain !

Mais de ce qu'il y a en Jésus-Christ deux natures et deux naturels principes d'action radicalement distincts, il s'ensuit, s'il est le modèle de la science, que la science s'égare entièrement, lorsqu'elle prétend tout ramener à un point de départ unique, à une unité homogène, consubstantielle. C'est le travers d'un grand nombre d'écoles. De faux mystiques ont prétendu tirer la science entière de l'inspiration intérieure, ou des articles de la foi chrétienne, ou de la Bible. Il est des logiciens plus ineptes encore, qui ont prétendu tout déduire des premiers principes rationnels. Et, sous nos yeux, les sophistes contemporains, Hégel et son école, entendent déduire le monde entier, toute la nature et toutes ses lois, et tous ses phénomènes, de leur premier principe logique, qui est leur

Dieu, tel qu'ils le font. Ils ont essayé l'entreprise, ils ont construit un monde par cette logique, et lorsque la nature ne s'est point accordée avec leurs déductions, ils ont soutenu que la nature s'était trompée. Ils l'ont écrit, et les textes subsistent. Toutes ces aberrations viennent manifestement de ce que l'on ignore le mystère des deux natures. Le corps du Christ, comme l'ont soutenu des hérétiques, n'est point tombé du ciel. Il n'est point composé de je ne sais quelle matière céleste : il est humain, il est né de la femme (*Christi corpus non e cœlo delapsum est, neque ex cœlesti substantia consistens, sed est humanum atque ex virgine matre conceptum*). Le Christ est un divin fruit du ciel et de la terre. Quand il naît, le Prophète s'écrie : « La vérité s'est élevée de la terre, et la justice est « descendue du ciel ; et la terre a donné son fruit. « (*Veritas de terra orta est, et justitia de cœlo « prospexit : terra dedit fructum suum.*) » Ainsi de la vraie science : elle naît du ciel et de la terre ; son corps ne descend point du ciel ; son corps naît vraiment de la terre. L'âme humaine le conçoit en regardant la terre, par les sens que Dieu lui a donnés, par la raison qui vient de Dieu. Non, dans la science, Dieu n'est pas seul acteur, ainsi que s'exprime Leibniz ; l'âme de l'homme agit par les sens

et par la raison ; de même qu'en Jésus-Christ il y a une âme raisonnable douée de raison, ainsi qu'un corps humain doué de tous les sens de l'homme. Seulement rien ne doit être séparé de Dieu ; rien ne doit tendre qu'à lui seul. Tout se rapporte à Dieu, tout se termine au Dieu vivant et personnel, présent par la grâce et l'amour : car dans le Christ, tout se termine, s'adapte, se rapporte, se continue en son unique et divine personne.

Il n'y a pas jusqu'au beau mystère de la naissance du Christ, né de Dieu dans le sein d'une vierge, qui n'ait son reflet dans la science. Car, je vous prie, d'où vient l'erreur, et à quelle condition l'âme de l'homme, sa raison et ses sens sauront-ils éviter l'erreur, et rapporter à Dieu toutes les données des sens et de la raison ? Disons-le, c'est à la condition de la virginité intellectuelle.

Nous l'avons enseigné en d'autres termes au commencement de la Logique, en parlant des causes de l'erreur. Toutes les données premières sont vraies, disions-nous ; toutes viennent de Dieu, celles même qui viennent de lui médiatement par les sens et par la raison. Dieu ne sème que bon grain dans son champ, dans le champ intellectuel de notre âme. C'est l'homme qui sème l'ivraie. Il faut donc, pour éviter l'erreur, que l'homme ne sème rien, et que

l'origine de la science, l'acte premier de la fécondation soit de Dieu seul. Dieu seul semeur! alors il n'y a point d'ivraie. Si l'homme donc ne prétend pas être père de la science, mais en être la mère seulement, mère vierge sous la seule influence de Dieu, de Dieu parlant par la nature ou par lui-même; alors la science entière est pure, immaculée et remonte à Dieu sans erreur. Et le fruit de votre pensée n'en sera pas moins fils de l'homme, quand, sans en être père, vous en serez mère seulement.

Vous le voyez, tout a son sens et son analogie philosophique dans les formules du dogme. C'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ est véritablement le modèle de la science; c'est qu'il en est le plan, le but, l'objet, le terme; c'est qu'il a dit: « Je suis « la Vérité. » Mais il a dit aussi: « Je suis la Voie. »

III.

Oui, Jésus-Christ crucifié est la voie. Il est la voie, la droite voie, la MÉTHODE de la science. Platon n'a-t-il pas dit: « La véritable méthode, c'est la MORT? » Méthode morale, méthode de la sagesse

pratique pour purifier la volonté ; méthode logique pour déployer l'intelligence, et mener à sa double fin la raison ; méthode logique universelle, et même géométrique, pour passer de tout phénomène à l'essence, de tout fait à l'idée, de tout fini à l'infini, et de toute chose à Dieu, qui est le but unique de la raison ; méthode de toute science et de tout progrès naturel ; voie et méthode unique de toute élévation surnaturelle de l'âme, de l'esprit et du corps.

Est-ce que la méthode morale peut être autre que le sacrifice et la croix ? Est-ce que l'amour n'est pas toute la morale et toute la loi ? Est-ce qu'il y a d'autre obstacle à l'amour, naturel ou surnaturel, ou de Dieu ou des hommes, que l'égoïsme non sacrifié ? Est-ce que toute impression, toute sensation, tout désir, toute émotion de la vie, tout battement du cœur n'est pas double, et ne dit pas, ou ne doit pas dire : Dieu et moi : lui et moi ? Mais que dit l'injustice et le mal ? Moi ; moi d'abord ; lui, lui Dieu ou prochain, lui après moi. Et que dit la justice et l'amour ? Lui avant moi. Là est toute la racine et tout le nœud de la morale. Chaque volonté répète habituellement l'une de ces deux fondamentales propositions. Que faut-il donc ? Sacrifier ce moi qui s'élève, qui se place d'abord

avant tout, qui est excessif, monstrueux, qui se croit plus grand que le monde, qui se préfère à toute l'humanité, qui se préfère à Dieu. Hâtez-vous, ne laissez pas grandir en vous l'épouvantable monstruosité. Prenez la croix, suivez Jésus-Christ crucifié, anéantissez le mal, qui est vous-même, vous dans votre état faux; il vous en a donné l'exemple. En un sens vrai, il s'est anéanti lui-même (*semetipsum exinanivit*). Anéantissez donc en chaque émotion de la vie, dans chaque battement du cœur, donné de Dieu pour retourner à Dieu et à l'amour, anéantissez radicalement l'obstacle satanique, la limite coupable, qui prétend détourner et arrêter la vie en vous, sans la laisser jaillir en Dieu ; anéantissez l'obstacle d'égoïsme, qui, comme le dit l'Apôtre, engloutit la donnée divine dans la concupiscence ; coupez et retranchez la différence entre votre volonté propre et celle de Dieu. Soyez libres, dégagez-vous. Prenez, par ce retranchement, l'étendue et la dilatation d'un cœur, qui veut et aime comme Dieu et avec Dieu. Opérez la circoncision de tout mouvement de ce cœur, afin de retrancher l'obstacle et la limite, et permettre à ce petit mouvement, qui allait s'épuiser en vous, de s'élancer dans l'infini de Dieu.

Anéantir en tout l'obstacle et la limite, pour tout

porter à l'infini, c'est bien la voie et la méthode. C'est la méthode dans le temps, dans le mal et la lutte, dans cette époque du sacrifice sanglant. Ce sera la méthode et la voie dans l'éternité, au sein de la lumière et de la vie, lorsque toujours uni à l'éternel et perpétuel sacrifice, tout cœur, par un sacrifice non sanglant d'adoration, de louange et d'amour, dans chaque flot de lumière et chaque mouvement venant du cœur de Dieu, aimera Dieu plus que lui-même et plus que tous les hommes. Lui donc, lui Jésus crucifié, est bien en vérité, par sa croix même et par son sacrifice, la méthode et la voie, voie théorique et voie pratique du bien et de l'amour.

Mais est-il en même temps la méthode de l'esprit, la voie, la loi de l'intelligence? Jésus-Christ crucifié est-il l'objet réel, l'objet vivant que doit imiter et calquer la logique des intelligences qui veulent aller à la vérité? Qu'avons-nous donc montré dans tout ce qui précède, si ce n'est que l'esprit de l'homme, qui a deux procédés, l'un pour s'étendre dans sa lumière actuelle, en a un autre, pour s'élever, dans la lumière possible, à ce qu'il n'avait pas; pour voir, hors de soi, ce qui est; pour voir dans la périssable nature l'éternelle loi, en s'élevant plus haut que la nature; pour entrer

dans l'essence de la loi, et reconnaître en elle le caractère sacré de l'infini : pour lire Dieu dans toute créature, pour épeler dans la vue de notre âme les perfections de Dieu. Pour tout cela, il faut une chose : effacer la limite, abstraire, effacer l'accident. Séparer dans toute donnée contingente et individuelle, tout ce qui vient de la limite et du fini, séparer cet élément mobile, qui voile la loi, sa permanence et son infinité, et l'éternelle idée de Dieu. Effacer un instant, par la pensée, cet élément mobile pour voir l'idée de Dieu, dont il est l'effet et l'image, c'est la méthode métaphysique aussi bien que géométrique. Sans ce calque logique du sacrifice, nul passage à aucune idée à partir d'aucun fait ; plus d'idée, plus de loi, plus rien d'universel ni d'infini : en un mot, plus de vérité ; ni perception simple, ni affirmation générale, ni loi, ni cause, ni Dieu, ni Être. L'intelligence même est éteinte. Elle ne peut vivre que par l'imitation telle quelle du sacrifice et de la croix, par le logique sacrifice de tout être créé à Dieu.

Mais si l'intelligence, comme il est surabondamment démontré, ne s'élève à la vérité qu'autant que notre volonté s'élève au bien, Jésus-Christ, par sa croix, est donc à la fois la méthode et la voie qui mène au vrai. La volonté n'allant au bien

que par la croix, l'intelligence n'allant au vrai qu'avec la volonté, et n'y allant elle-même, de son côté, que par quelque imitation de la croix, il est visible que Jésus crucifié est deux fois, par sa croix, la méthode et la voie.

Et il est, en un autre sens encore, la méthode et la voie, en ce sens qu'il nous donne d'avance l'ensemble et le plan de la science, afin d'éviter toute erreur. Car, après la séparation de l'intelligence et de la volonté, source principale de l'erreur, il n'y a nulle source d'erreur aussi féconde que ce qu'on peut nommer les méthodes exclusives. Voulez-vous, dit saint Jean, discerner les esprits ; vous les reconnaîtrez à un seul signe : tout esprit qui divise Jésus-Christ vient du mal. Eh bien, que font tous les sophistes et tous ceux qui se trompent ? Ils divisent Jésus-Christ, ou ils s'efforcent tout au moins de le séparer de sa croix.

Essayez de chercher la sagesse et de philosopher en divisant le Christ, lui qui est le vrai monde abrégé, l'éternel plan de Dieu. Essayez de prendre à part son corps seul, séparé de son âme et de sa divinité, vous n'avez plus que des atomes, sans lien ni sens. Ce n'est plus le corps du Christ ; ce n'est plus même le corps de l'homme ; c'est la plus grossière des erreurs, la plus inepte des méthodes. La

secte est très-connue, et ne mérite pas même ici d'être nommée.

Essayez de prendre son âme, l'âme raisonnable seule, séparée de son corps et de sa divinité : vous n'avez plus ni Dieu ni homme ; car, comme le dit supérieurement le docteur angélique, l'âme à part n'est pas l'homme (*anima non est homo*). Il y a telle philosophie qui s'écrie : Point de ciel, point de terre ; point de lumière surnaturelle, point de lumière des sens ; point de théologie, point de mathématique ni de physique ; l'âme seule, la psychologie seule ! — O Psyché ! ô statue ! où donc est le sang humain dans tes veines ? où est le feu divin dans ton cœur et tes yeux ?

Essayez de prendre la divinité seule, séparée de l'âme et du corps ; que ferez-vous, pauvre homme, de ce mot, que vous aurez dans votre tête, éclairé de son sens, j'y consens, de ce mot : DIVINITÉ ? Est-ce que vous déduirez de ce grand mot l'homme et le monde ? Est-ce vous qui essaierez de reproduire, comme les sophistes contemporains, l'œuvre de la création ? Est-ce vous qui, dans votre idée abstraite de Dieu, fixée dans votre entendement par le mot Dieu, être absolu et infini ; est-ce vous qui saurez lire directement et face à face l'idée divine de l'homme et de la création ? Vous prétendez

voir Dieu lui-même, sans l'âme, sans le corps de Dieu incarné ; mais, vous le savez, c'est là le grand écueil, le grand orgueil, le grand abîme. De votre idée abstraite de Dieu, vous ne pouvez tirer qu'elle-même et ce qui lui est identique. Et comme vous êtes d'ailleurs un homme vivant sur terre, et qu'il vous faut nécessairement rendre raison de la terre et de l'homme, vous viendrez dire : Le monde c'est Dieu, et Dieu c'est moi. Ou bien, si vous comprenez que votre idée abstraite de Dieu est creuse en sa substance, quoique mathématiquement certaine dans sa forme, vous direz : Dieu n'est pas, ou Dieu n'est rien, ou l'être et le néant sont la même chose, et sont ensemble le principe de toute chose.

Mais je veux bien que vous ayez pris pour objet l'âme raisonnable et Dieu, en ôtant seulement le corps d'une part et de l'autre Dieu incarné dans l'âme et dans le corps. Vous distinguez parfaitement Dieu de l'âme, j'y consens ; et vous n'êtes plus ni panthéiste ni athée ; mais qu'êtes-vous et que pouvez-vous ? Privé de corps et de l'humble méditation du monde des corps, signe sensible de la vérité, privé de grâce surnaturelle, des forces et des lumières du Saint-Esprit, vous n'êtes plus qu'un pasteur réformé d'un culte sans sacrements et inévitablement socinien. Vous n'avez plus que la pa-

role, la raison seule, le raisonnement et la morale humaine, sans régénération surnaturelle, sans grâce et sans révélation. Vous parlez bien, mais vous ne donnez pas la vie, ni celle qu'apportent les sacrements, ni celle que peut donner l'effusion libre du Saint-Esprit. Vous ne régénérez point de l'eau et de l'esprit ; vous n'entrez point et ne faites point entrer dans le royaume des cieux.

Enfin essayez seulement de séparer Jésus-Christ de sa croix : vous aurez devant vous l'idéal, l'idéal complet, mais vous ne pourrez y atteindre. Il n'est pas mort pour vous : du moins vous ne le croyez pas ; et vous, vous ne mourez pas avec lui. Vous n'êtes pas enseveli avec lui dans la mort par le baptême (*consepulti cum illo per baptismum in mortem.*) Catéchumène non baptisé, qui ne voulez pas l'être, pour abuser de la vie plus longtemps, vous ne savez pas les mystères et n'y pouvez participer ; vous n'avez pas mangé la chair du Fils de l'homme, vous n'avez pas la vie en vous : vous ne savez pas même ce que veulent dire ces mots.

Telles sont les âmes et les intelligences idéalement chrétiennes, mais sans pratique, et privées de la foi substantielle dont parle saint Paul, qui est, dit-il, le commencement de la vie éternelle. Ne

dites pas : Je ne divise pas Jésus-Christ. J'admets le Christ entier : son corps, son sang, son âme et sa divinité. Oui, mais vous le séparez de sa croix. Vous ne comprenez pas sa mort pour vous, vous ne comprenez pas la vôtre en lui : surtout vous ne la voulez pas. Eh bien, ici est le point critique. Ici le grand passage. Ici s'arrête toute philosophie, même platonique, même devinant l'aurore évangélique, même moderne, et appuyée de l'Évangile et de sa lettre, et même de son idée. Voulez-vous, oui ou non, porter sa croix ? Vous êtes ou n'êtes pas son disciple. Voulez-vous, oui ou non, mourir en lui, uni à lui, par le sacrifice de la croix ? Vous entrez ou vous n'entrez pas dans la lumière vivante et substantielle, dans le plus haut degré de l'intelligible divin. Votre raison ne va pas à sa fin dernière, ou elle y va.

C'est ainsi que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, est seul la voie, la méthode, toute méthode, même la méthode logique, pour arriver à la vérité. Et surtout on ne franchit le passage de l'intelligible inférieur à l'intelligible d'en haut que par l'union réelle, pratique, d'intelligence et d'âme à Jésus-Christ, et à Jésus-Christ crucifié.

Ici un nouvel horizon se découvre : vous le voyez, il n'est pas seulement la vérité, il n'est pas

seulement la voie et la méthode ; il est bien plus encore, il est la vie, la vie qui donne la force de marcher dans la voie et d'arriver à la vérité.

Car, je vous le demande, qui vous donnera la force de porter la croix et d'accepter la mort? Or la croix, le sacrifice et la mort, c'est la méthode, nous l'avons amplement montré.

La science ne saurait naître que dans l'âme sacrifiée et devenue conforme au Christ par la mort volontaire, dans l'âme qui, par la pratique morale et intellectuelle de la croix, sait retrancher tout obstacle au retour à Dieu à partir de toute impression, à partir de tout mouvement d'esprit, d'âme ou de corps. Est-ce vous qui saurez vivre dans cette habitude de la mort? Mais est-ce vous qui saurez trouver en vous-même cette vie meilleure que les mystiques appellent la vie ressuscitée? Est-ce vous qui parviendrez, par quelque imitation logique du sacrifice, aux régions de la science abstraite, à la fin naturelle de la raison? Est-ce vous qui saurez vous élever jusqu'à sa fin dernière, et entrer dans le commencement de la vie éternelle que donne l'union à Dieu, par l'amour et la foi? Il y a là un abîme que celui-là seul peut combler qui est lui-même la vie, un abîme qui ne sera comblé en vous, que si lui-même vient vivre en

vous ; s'il vous donne d'être uni à sa croix et à son sacrifice, de mourir avec lui, d'être enseveli avec lui par l'esprit du baptême, d'anéantir en vous, ainsi qu'il s'est anéanti lui-même, tout obstacle, toute limite mauvaise ; s'il vous donne de briser, pour l'étendre indéfiniment, toute limite naturelle qui empêche de grandir en Dieu et d'entrer dans son infini ; d'aller de la vie naturelle, temporelle, divisée, qui passe toujours et oscille toujours, à la vie pleine et éternelle, simultanée et rassemblée. Or, il faut quelque commencement implicite de la vie éternelle au fond de l'âme (*inchoatio vitæ æternæ*), pour que, dans notre esprit, puisse luire quelque rayon de l'intelligible suprême. De sorte que la fin dernière de la raison, le terme suprême de la science, d'où la vie doit descendre sur tous les détails de la science, n'est en aucune sorte abordable que par le Christ vivant en nous. Il est de toute impossibilité qu'un homme, ou une nation, marchent dans la voie de la science pleine, de la sagesse totale, si Jésus-Christ n'habite dans cet homme et dans cette nation par la grâce et la foi. Si vous ne vous nourrissez pas de la chair du Fils de l'homme, dit le Seigneur lui-même, vous n'aurez pas la vie en vous. Toute nation, tout homme qui rejettera Jésus-Christ de son sein, rejettera la

vraie vie scientifique. Les faits, d'ailleurs, le montrent. Mais si la civilisation moderne se maintient dans la foi chrétienne, si l'esprit de la foi vivante recommence, comme il semble, à se réveiller en Europe, nous en viendrons à ce que les saints ont appelé « la vraie science des chrétiens. » Il y aura une inspiration réelle du Christ demeurant dans nos cœurs et dans le cœur des sociétés, une inspiration réelle de Jésus-Christ pour la formation de la science, de la science telle que la cherche l'humanité depuis le commencement. Lui qui a dit : « Je suis le cep et vous êtes les branches; sans moi, « vous ne pouvez rien faire ; mais demeurez en « moi, si vous voulez porter beaucoup de fruits ; » lui qui a donné ce conseil principal au monde et à chaque homme, à l'âme entière, à sa volonté prise à part, dans sa lutte pour le bien, et à l'intelligence prise à part, dans sa recherche de la vérité ; lui, dis-je, qui a fait cette promesse, la tiendra, si notre intelligence s'attache à lui, demeure en lui, et tire sa séve de ce cep divin, cœur et vie de la science.

Et selon nous, ce cœur de la science a déjà laissé voir son travail dans la création de la science moderne. La science, la vraie science de la nature est toute moderne, et, de fait, la force vive, qui l'a

produite est toute théologique et s'est manifestée par des actes de foi. Képler qui a créé l'astronomie, qui le premier a contemplé l'œuvre de Dieu dans le ciel visible, Képler était manifestement animé dans toutes ses recherches par la foi la plus vive. Nous l'avons vu. Colomb, qui le premier a vu la terre entière, était poussé par la foi élevée jusqu'à l'enthousiasme. Quant à l'idée de l'infini, elle a été peu à peu dégagée par les saints, par les mystiques et les théologiens. Les chrétiens seuls, ce semble, quelques penseurs l'ont affirmé, pouvaient créer le calcul infinitésimal, levier universel des sciences de la nature visible. Leibniz, chrétien lui-même, catholique de cœur et d'esprit, Leibniz était poussé par tout son siècle. C'est donc un grand siècle chrétien, vivant de foi, qui a créé la science de la nature, inconnue avant lui. Nous sommes fermement convaincu que, sans les secrètes impulsions de Celui qui est la vie de la science, toutes ces grandes découvertes qui domptent la nature physique ne pouvaient avoir lieu. Mais ce n'est là que le commencement du travail de ce cœur divin de la science. Il a commencé par le moindre, par la nature physique, corps terrestre de la science totale; et si l'on ne voit pas encore les invisibles artères qui rattachent tout le

corps à ce cœur et toutes nos sciences à Jésus-Christ, c'est sans doute qu'il en est de la science comme il en est du développement de notre corps. L'œil de l'observateur voit quelquefois, dans l'embryon, les organes se former à la circonférence, pendant que le cœur bat à part de son côté. Mais on ne voit encore, entre ce cœur et ces organes où coule déjà du sang, aucun passage du sang à travers les artères et les veines. Notre corps, d'ailleurs, se développe comme en trois sphères distinctes[1] : la plus centrale d'abord, puis la plus extérieure ; le lien n'arrive qu'en dernier lieu.

Or, la théologie catholique, cœur de la science, a été développée par l'Église, pendant l'avant-dernier grand siècle chrétien, que représente le docteur angélique. Au dernier grand siècle chrétien a paru le corps de la science, sa circonférence extérieure. Le lien, sans doute, se développera un jour ; ce sera l'œuvre du prochain grand siècle. Ce lien, c'est la philosophie, qui montrera comment le cœur envoie par ses artères la vie à tous les points du corps, et comment tous les points, par leurs veines, renvoient au cœur leur sang pour qu'il soit vivifié. Alors enfin se déroulera aux yeux le plan

[1] Les trois feuillets concentriques de l'embryon.

complet de la science chrétienne. Alors seulement la science pleine aura commencé sa vie dans le monde. Sans doute il faut, pour cela, que la philosophie sache la théologie, et la physique et la géométrie. Sans doute un seul homme ne peut embrasser toutes ces choses, mais plusieurs en un le pourraient. Ne voyez-vous pas déjà que la philosophie abstraite, séparée, privée de la théologie, science révélée, privée de science terrestre positive, n'est presque plus tolérée parmi nous? Visiblement stérile, elle n'a plus que bien peu de pontifes et pas un seul fidèle. C'est bien ainsi que s'éteignaient, au ve siècle ou au vi^e, les derniers restes du paganisme.

C'est qu'en effet Jésus-Christ est la vie, lui, lui seul! Il est la vie comme la voie et la vérité. Il est la science entière, son plan total, son terme dernier, sa méthode et sa vie. Donc, si je veux savoir toute chose, je dois, avec saint Paul, prendre pour ma devise sa grande parole: « Je ne veux savoir « qu'une seule chose, Jésus-Christ et Jésus-Christ « crucifié. »

IV.

Concluons. Nous avons étudié ce que nous appelons le premier et le principal procédé de la vie

raisonnable. Ce procédé est le fond de la démonstration de l'existence de Dieu, l'instrument de passage du monde à Dieu, des faits aux lois et aux idées. Il monte de tout fini à l'infini, en effaçant par la pensée, dans la vue du fini, tout ce qui constitue le propre caractère du fini, et il s'élève ainsi à quelque idée de l'élément immuable, infini, qui porte, comme cause première, créatrice et vivificatrice, tout être fini, et toute vie des êtres finis. C'est une imitation logique du sacrifice, un effacement, un anéantissement de limites, qui passe ainsi du monde à Dieu, et qui élève notre raison à sa fin naturelle.

Mais nous avons été plus loin. Nous avons de nouveau montré, ce que nous avions fait déjà dans notre Traité de la Connaissance de Dieu, que la raison, arrivée à sa fin naturelle, n'est pas encore à sa fin dernière. Dieu la destine, ainsi que l'homme entier, à une plus haute élévation, et la raison, comme le cœur, arrivée à sa fin naturelle, regrette et désire l'autre. Elle veut sa fin surnaturelle; elle veut Dieu même, non plus indirectement aperçu dans la nature, mais connu en lui-même. Et ici nous avons montré que la raison, comme l'homme entier, franchit ce passage, non plus par une imitation logique du sacrifice, mais par l'union réelle au sacrifice de Jésus-Christ, par la marche en cette voie

qui est Jésus-Christ même: divine méthode dont la méthode dialectique n'est que l'imitation abstraite. De sorte que le procédé logique principal, le procédé dialectique se trouve autorisé des deux côtés : d'un côté par son analogie avec les mystères de la foi, dont il est un calque logique, et de l'autre côté par son application à la géométrie, où il est la méthode infinitésimale.

De sorte qu'il faut nier maintenant la géométrie pour nier la légitimité des sublimes et universels résultats que la saine raison, fruit de cette lumière éternelle qui éclaire tout homme venant en ce monde, a donnés ou aurait pu donner aux âmes droites, dans tous les temps, dans tous les lieux.

Et ce travail philosophique que nous offrons à ceux qui pensent, le démontre rigoureusement, à partir d'une seule concession, savoir: que la raison est raisonnable. Qu'on nous accorde ce seul point, et ce qui précède est certain comme l'analyse géométrique. — Descartes et Leibniz déjà soutenaient que les vérités métaphysiques se démontrent aussi rigoureusement que la géométrie; seulement ils ne remarquaient pas assez que la démonstration n'est pas tout entière du même ordre que la démonstration mathématique déductive, et que la comparaison n'est pleinement exacte qu'en tenant compte

de la méthode géométrique infinitésimale. Leibniz pourtant l'a su, et il l'a fait entendre assez clairement. — Et de fait, pour nous contester toutes ces choses, il faut nous contester que la raison est raisonnable, et on le conteste : tous les sophistes, depuis Gorgias et avant lui jusqu'à Hegel, en font ainsi.

Il est absolument certain que la raison tend à l'infini, c'est-à-dire à Dieu, à toute grandeur, à toute beauté, à toute bonté et à toute perfection, à Dieu enfin ; elle tend à Dieu, le démontre et le prouve, tout autant que le cœur sur les ailes de la poésie, de la prière, de l'enthousiasme, peut y rêver, y aspirer et y monter. L'un ne va pas plus haut que l'autre. Le cœur ne saurait plus aller trop loin.

Ce n'est pas à un infini vague et indéterminé, insaisissable, abstrait, que montent le cœur et la raison, mais à un infini connaissable, visible, vivant, aimable et beau.

Ce que la Philosophie, et surtout la Théologie nous disaient, qu'on s'élève par les phénomènes à quelque connaissance des idées, idées humaines qui sont les vrais reflets de celles qui sont en Dieu : que les choses visibles représentent les perfections de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité ; que les perfections de Dieu sont celles de nos âmes, moins les limites ; que tout ce qu'il y a, en toute créature,

d'être, de bonté, de perfection, que tout cela est en Dieu souverainement, infiniment; que dès lors, pour connaître ce qui est en Dieu, il ne faut pas nier ce qui est dans les créatures, mais l'affirmer infiniment, en niant, non ce qu'elles sont, mais ce qu'elles ne sont pas, avec Platon, Descartes, Fénelon, Malebranche, Bossuet, Leibniz, après saint Thomas d'Aquin: tout cela, dis-je, malgré l'assertion contraire des sophistes, assertion qui les mène au néant; toute cette méthode de connaissance de l'infini est aujourd'hui montrée certaine comme la géométrie, puisque le procédé géométrique infinitésimal n'en est lui-même qu'un cas particulier.

Par cela seul qu'il y a quelque part quelque trace, quelque idée de beauté, de bonté, d'intelligence, d'amour, de perfection et de bonheur, il est certain qu'on peut, qu'on doit pousser à l'infini toutes ces idées, et affirmer l'existence actuelle, éternelle, infinie de leur réalité. Ni le cœur, ni l'imagination, ni la prière, ne peuvent aller trop loin. Tout est encore plus beau que ce qu'on rêve: tout est encore plus grand que ce qu'on croit.

De sorte qu'un enfant qui espère et qui croit; qu'une humble femme qui prie et pleure, qui aime, qui croit à des merveilles qu'elle attend dans une vie future, cette femme et cet enfant possèdent les

dernières conclusions de la science, et plus; car ils tiennent à la fois la vérité dans leur cœur et dans leur esprit.

D'où il faudrait encore tirer ces conclusions pratiques qu'aujourd'hui notre manque de foi, de conviction, d'enthousiasme, vient du mal, et part, soit d'une perversité qui détruit la raison, soit de l'abaissement général de la raison parmi nous et du sommeil de la philosophie: qu'il faudra détruire la raison, et c'est ce qu'on entreprend, pour détruire ces saintes et religieuses doctrines universelles qui sont, comme on le sent très-bien, le préambule et la base naturelle du Catholicisme; que le prochain grand siècle raisonnable sera un siècle plus catholique que le XVIIe siècle et même que le XIIIe; que la renaissance des fortes études philosophiques serait un gage de renaissance sociale; que la sérénité des inébranlables croyances fondées sur Dieu et la nature, sur la foi et sur la raison, qui viennent de Dieu, peut encore succéder au lamentable abattement des âmes plongées dans la langueur et dans les ténèbres du doute, et réserver aux peuples modernes de nouveaux siècles de lumière, de foi, d'union, d'héroïsme, de charité, pour le service de Dieu et pour l'ennoblissement du genre humain.

Il faut dire plus. Il faut dire que sauf l'impardon-

nable découragement de ceux qui ont conservé une lueur de raison, une étincelle d'amour de Dieu, un reste d'ardeur pour la propagation de la justice et de la vérité, une prochaine renaissance aura lieu. Le dernier siècle lumineux, le XVIIe, ce dernier grand flot du progrès, ayant été suivi d'une vague abaissée assez longue, le flot va remonter. Mais de plus, nous sommes libres : l'océan des esprits est un océan libre : le flux et le reflux, quoique poussés par la nature, dépendent aussi de nous. Il suffirait qu'aujourd'hui, parmi nous, se produisît pour relever la raison et par la raison la religion, un effort comparable à celui du XVIIIe siècle pour écraser la religion, et sur ses ruines la raison même et la philosophie. Voltaire, Diderot, d'Alembert, Lamettrie, d'Holbac, Helvétius, Condorcet, et toute cette liste de noms flétris, se sont ligués et associés pour renverser le Christ : mais qu'ont-ils fait de la philosophie ? A l'éclatante lumière du siècle qui les touchait encore, ils ont fait succéder, en peu d'années, une nuit philosophique si pleine, que Voltaire a pu dire, sans soulever un rire inextinguible, « qu'entre Platon et Locke, il n'y avait rien en Philosophie [1] ; » et après

[1] Il comptait pour rien saint Augustin, saint Thomas, tous les Pères, tous les scolastiques, tous les mystiques, et tout le XVIIe

Voltaire, Condillac a pu dire : « Nous avons quatre « métaphysiciens, Descartes, Leibniz, Malebran- « che et Locke. Ce dernier seul n'était pas mathé- « maticien, et combien n'est-il pas supérieur aux « trois autres ! » Ainsi une pleine éclipse cachait à ces étranges esprits l'étincelant soleil du siècle merveilleux qui a créé les sciences, qui a donné à la philosophie ses dernières armes. Aidés par les passions et les vices de leur temps, ces hommes ont pu renverser du même coup la religion et la philosophie. Aidés de Dieu, serons-nous incapables de relever dans les générations nouvelles la tradition philosophique véritable et complète, le culte de la droite raison, et par la droite raison, la foi ? Qu'on ose en concevoir le projet et en décréter l'entreprise, et le succès est assuré. Dieu sera certainement avec nous, dans une foule de cœurs droits, et d'esprits assez forts pour rompre le cours du préjugé. On a su vaincre, au XVIIIe siècle, le préjugé qui mène à Dieu ; on saura vaincre, au XIXe, le préjugé qui en éloigne. L'ignorance cédera ; l'absurde, regardé en face par des esprits capables de n'en avoir pas peur, perdra son impudence ; la raison se relèvera ; la lu-

siècle : Pascal, Descartes, Bossuet, Fénelon, Malebranche et Leibniz. Cela est assurément prodigieux.

mière qui éclaire tout homme venant en ce monde, agira de nouveau, en retrouvant sa liberté, et la foi renaîtra d'elle-même. Dieu s'en charge, quand l'obstacle est levé.

Comme la grâce, dans les cœurs, agit d'elle-même, et ne demande à l'homme que d'enlever l'obstacle qui l'étouffe; de même, la religion au cœur des peuples agit et se relève d'elle-même, et ne demande qu'une chose: qu'on ôte l'obstacle intellectuel et moral qui l'opprime. Otez l'obstacle intellectuel, l'obstacle moral est entamé. Or, l'obstacle intellectuel parmi nous, c'est la philosophie du XVIIIe siècle, destructive de la foi au nom menteur de la raison; l'obstacle enfin, c'est la doctrine des sophistes contemporains qui détruisent la raison aussi bien que la foi. Comment combattre cette philosophie négative? Comment combattre ce qui n'est pas? En l'employant comme démonstration par l'absurde. Nous l'avons fait. Puis en s'occupant directement de relever la raison parmi nous, par le rétablissement des fortes études philosophiques. Cela est praticable. Qu'on s'y dévoue.

Seulement, qu'on nous comprenne bien: nous ne parlons ici que de philosophie chrétienne, de cette philosophie qui a pris pour devise la parole de saint Paul: « Je ne veux savoir qu'une seule

« chose, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » Toute autre philosophie est ou stérile ou corruptrice. Il faut la vie chrétienne dans les âmes pour que la pleine philosophie soit possible, pour qu'elle naisse et se développe. Il faut cette vie nouvelle, pour relever la raison affaiblie en elle-même, plus affaiblie encore par le contagieux affaissement de la volonté, et incapable de déployer jamais toutes ses forces logiques quand elle n'est pas guérie par Jésus-Christ.

Qu'on nous permette maintenant de terminer ce livre, qui traite du plus solide et du plus court moyen d'arriver à la science, par l'invocation qui termine l'opuscule de Bossuet, intitulé : *Manière courte et facile de prier.*

Voici cette prière de Bossuet. Nous transposons ses paroles, en appliquant à la philosophie ce qu'il dit de la sainteté :

« Grand Dieu, qui, par un assemblage merveil-
« leux de circonstances très-particulières, ménagez
« de toute éternité les manifestations successives de
« ces vérités, ne permettez pas que certains esprits,
« qui se rangent parmi les savants, puissent être ac-
« cusés à votre redoutable tribunal d'avoir contri-
« bué à vous fermer l'entrée de je ne sais combien
« d'esprits, parce que vous vouliez y entrer d'une

« façon dont la seule simplicité les choquait, et par « une porte qui, tout ouverte qu'elle est depuis « longtemps par les vrais philosophes, n'était peut-« être pas encore assez connue : faites plutôt que, « devenant tous aussi petits que des enfants, comme « Jésus-Christ l'ordonne, nous puissions entrer « une fois par cette petite porte, afin de pouvoir « ensuite la montrer aux autres plus sûrement et « plus efficacement. »

LIVRE SIXIÈME.

LES SOURCES.

« Nous voudrions pouvoir écrire une Logique « utile, » disions-nous en commençant ce Traité de Logique. Voici peut-être le livre utile de ce Traité. Ce sont des règles et des conseils pratiques pour la conduite de l'esprit, pour la direction du travail, dans le but de développer la raison, et d'acquérir ce que saint Thomas d'Aquin nomme LES VERTUS INTELLECTUELLES.

Ces conseils ne s'adressent pas à tous : un très-petit nombre d'esprits, dans l'état actuel du monde, en sont ou en voudront être capables.

Ils s'adressent à cet homme de vingt ans, esprit

rare et privilégié, cœur encore plus privilégié, qui, au moment où ses compagnons d'études ont fini, comprend que son éducation commence; qui, à l'âge où l'amour du plaisir et de la liberté, du monde, de ses honneurs et de ses richesses, entraîne et précipite la foule, s'arrête, lève les yeux et cherche, dans l'immense horizon de la vie, au ciel ou sur la terre, l'objet d'un autre amour.

Je suppose que je m'adresse à cet homme. C'est à lui seul que je parle ici.

La possession de la sagesse, lui dirai-je d'abord, est à de très-sévères conditions ; sachez-le bien. Ces conditions, il est vrai, sont plus sévères en apparence qu'en vérité. Mais enfin, l'initiation exige d'austères épreuves. Êtes-vous courageux ? Consentez-vous au silence et à la solitude ? Consentez-vous, au sein de votre liberté, à un travail plus profond, mais aussi régulier que le travail forcé du collége, ce travail que les hommes imposent aux enfants, mais non pas à eux-mêmes ? Consentez-vous, dans cette voie rude, à voir vos égaux, par une voie facile, vous dépasser dans la carrière et prendre votre place dans le monde ? Pouvez-vous tout sacrifier, sans exception, à la justice et à la vérité? Alors écoutez.

I.

Si vous avez cette extraordinaire décision, et si vous savez vaincre les innombrables oppositions, déraisonnables et raisonnables, qui vont vous arrêter, sachez qui vous allez avoir maintenant pour maître. Ce sera Dieu. Le temps vient où vous avez à pratiquer cette parole du Christ : « N'appelez personne sur la terre votre maître : car vous n'avez « tous qu'un maître qui est le Christ, et vous êtes « tous frères. »

Oui, il faut que vous ayez maintenant Dieu pour maître.

C'est ce que je vais vous expliquer, en vous donnant les moyens pratiques d'arriver aux leçons du Maître divin.

Saint Augustin a écrit un livre intitulé : *De Magistro*, où il montre qu'il n'y a qu'un maître, un seul maître qui est intérieur. Lisez ce livre. Malebranche a beaucoup écrit sur ce point, et d'admirables pages, trop peu connues, et surtout trop peu pratiquées. Il vous sera facile de les trouver. Lisez-les avec attention et recueillement.

Du reste, vous avez entendu dire vulgairement, et vous l'avez probablement répété vous-même, que Dieu est la lumière universelle qui éclaire tout homme venant en ce monde. Croyez-vous cela ?

Si vous le croyez, poursuivez-en les conséquences.

Si vous croyez que vous avez en vous un maître qui veut vous enseigner la sagesse éternelle, dites à ce maître, aussi résolûment, aussi précisément que vous le diriez à un homme placé en face de vous : « Maître, parlez-moi. J'écoute. »

Mais après avoir dit j'écoute, il vous faut écouter. Voilà qui est simple assurément, mais capital.

Pour écouter, il faut faire silence. Or, je vous prie, parmi les hommes, et surtout parmi les penseurs, qui est-ce qui fait silence ?

La plupart des hommes, surtout des hommes d'étude, n'ont pas une demi-heure de silence par jour. Et quand le livre de l'Apocalypse dit quelque part : « Et il se fit dans le ciel un silence d'une « demi-heure, » je crois que le texte sacré signale un fait bien rare dans le ciel des âmes.

Pendant tout le jour, l'homme d'étude écoute des hommes qui parlent, ou il parle lui-même ; et quand on le croit seul et silencieux, il fait parler les livres, avec l'extraordinaire volubilité du regard, et il dévore en peu d'instants de longs discours Sa soli-

tude est peuplée, assiégée, encombrée, non-seulement des amis de son intelligence et des grands écrivains dont il recueille les paroles, mais encore d'une multidude d'inconnus, de parleurs inutiles et de livres qui sont des obstacles. De plus, cet homme qui croit vouloir penser et parvenir à la lumière, permet à la perturbatrice de tout silence, à la profanatrice de toutes les solitudes, à la presse quotidienne, de venir, chaque matin, lui prendre le plus pur de son temps, une heure ou plus, heure enlevée de la vie par l'emporte-pièce quotidien ; heure pendant laquelle la passion, l'aveuglement, le bavardage et le mensonge, la poussière des faits inutiles, l'illusion des craintes vaines et des espérances impossibles vont s'emparer, peut-être pour l'occuper et le ternir pendant tout le jour, de cet esprit fait pour la science et la sagesse[1].

Veuillez me croire, quand j'affirme qu'un esprit qui travaille ainsi n'apprendra rien, ou peu de chose, précisément parce qu'il n'y a qu'un maître, que ce maître est en nous, qu'il faut l'écouter pour l'entendre et faire silence pour l'écouter.

[1] On verra plus bas si nous prétendons isoler de la vie contemporaine l'homme qui veut servir Dieu. Mais nous vous élevons de toutes nos forces contre l'*usage ordinaire* que l'on fait des journaux.

Si donc vous voulez établir un peu de silence autour de vous, lisez modérément, et chassez de chez vous les profanes. Éloignez-vous de toute manière des paroles inutiles. Il en sera demandé compte, dit l'Évangile. Il en sera demandé compte aux complices aussi bien qu'aux auteurs.

II.

Il faut donc écouter Dieu. Il faut faire silence pour l'entendre. Mais le silence suffit-il?

Oui, on peut dire que le silence suffit, car, dit saint Augustin, la sagesse éternelle ne cesse de parler à la créature raisonnable, et la raison ne cesse de fermenter en nous. Seulement, il n'est pas facile d'obtenir le silence.

Faites taire les hommes, faites taire les livres, soyez véritablement seul, avez-vous pour cela le silence? Qu'est-ce que cette loquacité intérieure des vaines pensées, des désirs inquiets, des passions, des préjugés particuliers de votre éducation, des préjugés plus redoutables du siècle qui vous porte et vous inspire à votre insu? Avant d'arriver au silence sacré du sanctuaire, il y a de grandes victoires

à remporter. Il faut ces surnaturelles victoires dont l'esprit de Dieu dit : « Celui qui sera vainqueur, je « lui donnerai pouvoir sur les nations. » (*Qui vicerit, dabo ei potestatem super gentes.*)

Il faut cesser d'être esclave de soi-même, et esclave de son siècle. Je ne dis pas que la lutte doit avoir cessé; je dis qu'elle doit avoir commencé. La passion, en vous, doit avoir senti la puissance supérieure de la raison. Il faut avoir rompu avec le siècle, et avoir dit au torrent du jour : Tu ne m'emporteras pas. Il faut avoir échappé à ce côté faux de l'esprit du siècle, à cet entraînement aveugle et pervers par lequel chaque époque menace d'échapper au vrai plan de l'histoire universelle, et en retarde l'accomplissement. *Corrumpere et corrumpi sæculum vocatur*, disait Tacite. Ce siècle-là, ce corrupteur avec ses préjugés, ses doctrines, sa philosophie s'il en a, il faut s'élever, et se tenir élevé, au-dessus de lui, pour le juger, le juger pour le vaincre, et pour le diriger au nom de Dieu. C'est le sens du mot cité plus haut : « Celui qui sera vainqueur, je « lui donnerai pouvoir sur les nations. »

Je n'insiste pas davantage sur ce point capital, ni sur l'extrême difficulté de cette victoire, ni sur l'espèce de terreur profonde qu'éprouve une âme qui vivait naïvement de la vie de son siècle, et qui main-

tenant entre en lutte et en contradiction avec cette vie et ses puissants mouvements, et commence à sentir sa faiblesse, sa petitesse, son isolement, en face de ces grands flots. Tout ceci nous entraînerait trop loin. J'indique seulement ici à quelles conditions l'âme obtient le silence pour écouter Dieu.

III.

Pythagore avait divisé la journée des disciples de la philosophie en trois parties : la première partie pour Dieu dans la prière ; la seconde pour Dieu dans l'étude et la méditation ; la troisième pour les hommes et les affaires.

Ainsi toute la première moitié du jour était pour Dieu.

C'est en effet le matin, avant toute distraction et tout commerce humain, qu'il faut écouter Dieu.

Mais précisons. Qu'est-ce, en effet, qu'écouter Dieu ? me direz-vous. En pratique, écouterai-je ainsi, comme les contemplatifs de l'Inde, depuis le matin jusqu'à midi ? Me tiendrai-je le front penché et la tête appuyée sur ma main, ou les yeux levés vers le ciel ? Que ferai-je en réalité ?

Voici la réponse. Vous écrirez.

Vous êtes-vous quelquefois demandé : Quel est le moyen, y a-t-il un moyen d'apprendre à écrire? Ce moyen d'apprendre à écrire, et de développer, en ce sens, vos facultés dans toute leur étendue, je vous l'offre ici. Ce sera là l'avantage secondaire de l'emploi de vos matinées.

Parlons d'abord, sous ce second point de vue, de votre travail du matin. Ce ne sera pas un hors-d'œuvre, ni même une digression, car nous verrons que cet exercice secondaire vous mène ici droit au but principal.

Saint Augustin commence ainsi son livre des Soliloques : « J'étais livré à mille pensées diverses, et « depuis bien des jours je faisais les plus grands « efforts pour me trouver moi-même, moi et mon « bien, et pour connaître le mal à éviter, quand « tout à coup — était-ce moi-même ? était-ce un « autre ? était-il hors de moi ou en moi ? Je l'ignore, « et c'est précisément ce que je désirais ardemment « de savoir, — toujours est-il que tout à coup il « me fut dit : Si tu trouves ce que tu cherches, « qu'en feras-tu ? A qui le confieras-tu avant de « passer outre? — Je le conserverai dans ma mé« moire, répondis-je. — Mais ta mémoire est-elle « capable de conserver tout ce que ton esprit a vu ? « — Non, certes, elle ne le peut. — Il faut donc

« écrire. Mais comment, puisque tu crois que ta « santé se refuse au travail d'écrire? Ces choses ne « se peuvent dicter : elles demandent toute la pu- « reté de la solitude. — Cela est vrai; je ne sais donc « que faire. — Le voici : demande de la force, et puis « du secours pour trouver ce que tu cherches; puis « écris-le, pour que cet enfantement de ton cœur « t'anime et te rende fort. N'écris que les résultats, « et en peu de mots. Ne pense pas à la foule qui « pourra lire ces pages; quelques-uns sauront les « comprendre [1]. »

Maintenant, je vous prie, pensez-vous que ces choses n'arrivent qu'à saint Augustin? Si elles n'arrivent qu'à lui et ne nous arrivent pas, c'est que notre pitoyable incrédulité s'y oppose. Croyez-vous en Dieu? Dieu est-il muet? N'est-il pas très-certain que Dieu parle sans cesse, comme le soleil éclaire toujours? Je vous dirai ici avec Thomassin : « Qui- « conque s'étonne de ces choses et les regarde « comme incroyables, inespérées, inouïes, celui-là « ne sait pas ou ne réfléchit pas que la descente de « Dieu, réelle et substantielle, dans la nature intel- « ligente, est un fait continuel et quotidien [2]. »

[1] Œuvres complètes, t. I, p. 598.

[2] Dogm. theol., *de Incarnat.*, lib. I, cap. XXI.

Mais n'insistons pas en ce moment sur ce côté de la question. Saint Augustin lui-même, parlant de son inspirateur, ne se demande-t-il pas : « Était-ce « moi-même? Était-ce un autre? » Je vous dis seulement ici que si vous suivez mon conseil, si vous consacrez à écrire les meilleures heures du jour, rien ne peut vous donner autant de chances pour entendre ou pour voir la vérité, et rien ne saurait, au même degré, vous former à écrire. Là sont les sources du génie ou du talent.

Traitons ceci avec quelque détail, c'est le lieu : le livre correspondant de la Logique d'Aristote traite beaucoup de la rhétorique.

Vous le savez, il n'y a que les ouvrages bien écrits qui subsistent et qui font trace. Les autres, même savants, ne sont que des matériaux. Ce sont comme des créations inférieures destinées à être assimilées par quelque esprit plus vigoureux qui s'en nourrit, les fait homme, et les ajoute à la vie de l'esprit humain. Si donc vous voulez propager la vérité, il faut savoir écrire. Je dirais qu'il vous faut acquérir du style, si ce mot n'avait deux sens dont l'un, le sens vulgaire, est pitoyable. Dans ce dernier sens, il serait bon de dire : « Pas de style ! » comme on a dit : « Pas de zèle ! » Le meilleur style, en ce sens, est de n'en point avoir. Ce style,

on le voit assez, sert à déguiser la pensée ou son absence: vêtement toujours un peu de mauvais goût, qui, en tous cas, par cela seul qu'il est vêtement, nous empêche d'arriver à la sublime et saisissante nudité du vrai.

Mais si vous entendez le style dans le sens de ce très-beau mot, « le style c'est l'homme, » le style alors c'est aussi l'éloquence quand toutefois on la définit avec un maître habile : « L'éloquence n'est « que l'âme mise au dehors. »

Cela posé, je trouve tout, comme règle pratique de l'art d'écrire, dans le fragment de saint Augustin qui vient d'être cité.

Le style, l'éloquence, la parole dans le sens le plus élevé du mot, c'est l'homme, c'est l'âme, mise en lumière. C'est-à-dire que si vous voulez apprendre véritablement à écrire, il faut apprendre à éviter, non-seulement tout mot sans pensée, mais encore toute pensée sans âme.

« Le style, disait Dussaulx, est une habitude de « l'esprit. » — « Heureux ceux, dit Joubert, dans « lesquels il est une habitude de l'âme. » Et Joubert ajoutait : « L'habitude de l'esprit est artifice ; l'ha- « bitude d'âme est excellence ou perfection. »

Donc, pour écrire, il ne faut pas seulement sa présence d'esprit, il faut encore sa présence d'âme ;

il faut son cœur, il faut l'homme tout entier : c'est à soi-même qu'il en faut venir. Saint Augustin commence donc parfaitement quand il dit : JE ME CHERCHAIS MOI-MÊME.

Mais il faut plus. Non-seulement il faut apprendre à éviter toute parole sans pensée, et toute pensée sans âme; mais encore il faut éviter, je dis pour bien écrire, tout état d'âme sans Dieu. Car, sans doute, ce que l'éloquence entend mettre au dehors ce n'est pas l'âme dans sa laideur, c'est l'âme dans sa beauté. Or sa beauté, indubitablement, c'est sa ressemblance à Dieu. Car comme le dit encore excellemment Joubert : « Plus une parole ressemble à une pensée, une pensée à une « âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau. »

Il faut donc, comme saint Augustin, chercher son âme, se chercher soi, SOI ET SON BIEN, son âme et sa beauté. (*Quærenti mihi memetipsum et bonum meum.*) Il vous faut donc, pour très-bien écrire, la présence de votre âme, et la présence de Dieu; c'est-à-dire il faut que votre âme tout entière, s'il est possible, soit éveillée, et que la splendeur de Dieu soit sur elle.

C'est là, dis-je, ce qu'il faut chercher. Mais qui cherche trouve. Si vous cherchez dans le silence et la solitude, avec suite et persévérance (*volventi*

mihi diu, et per multos dies sedulo quærenti), plus d'une fois il vous arrivera d'être comme réveillé, et de sentir que vous n'êtes plus seul. Cependant l'hôte intérieur et invisible est tellement caché et impliqué dans l'âme que vous doutez. Est-ce moi-même, ou est-ce un autre qui a parlé ? Où est-il ? Se fait-il entendre de loin, ou parle-t-il dans ce fond reculé de moi-même si éloigné de la surface habituelle de mes pensées ?

Ne vous arrêtez pas à ce doute. En pratique, peu importe. Tâchez seulement de ne pas laisser perdre ce que vous entendez, et ce que vous voyez alors. Ne vous fiez pas à la mémoire. La mémoire n'est fidèle et complète qu'en présence des objets. La mémoire est une faculté qui oublie. Quand la lumière céleste des idées luit sur elle, elle croit que cette lumière ne lui sera point ôtée, et qu'elle verra toujours le même spectacle. N'en croyez rien. Quand la lumière se sera retirée, la mémoire pâlira, comme la nature quand le soleil s'en va : car ici l'absence c'est l'oubli.

Il faut donc écrire alors. (*Ergo scribendum est*). Il faut s'efforcer de décrire l'ensemble vaste, les détails délicats du spectacle intérieur que vous voyez à peine; il faut écouter et traduire les veines secrètes du murmure sacré (*venas divini susurri*) ;

il faut suivre et saisir les plus délicates émotions de cette vie maintenant éveillée.

Mais je ne puis, répond saint Augustin ; ma santé m'en empêche. (*Valetudo scribendi laborem recusat.*) Et ici, il faut reconnaître que chacun a naturellement cette sorte de santé qui ne peut pas écrire. Est-ce que l'état presque toujours grossier, enivré, remuant, lourd, somnolent, de mon corps, ne m'empêche pas d'écrire, c'est-à-dire de suivre et de fixer ces beautés intérieures que j'aperçois à peine, et ces délicates émotions, croisées, effacées, étouffées, par les rudes et pétulantes émotions de mes sens ?

Que faire donc ? (*Nescio quid agam*). Il faut qu'il soit porté remède à cet état de votre corps. (*Ora salutem et auxilium.*) Il faut fuir cet état ténébreux du corps qui empêche d'écrire. Il faut demander à Dieu cette sorte de santé précieuse et bénie qui rend le corps simple et lumineux, et dont l'Évangile parle, quand il dit : « Si votre œil est « simple, tout votre corps sera éclairé, et vous illu-« minera comme un flambeau. »

Oui, il faut que votre corps même soit entraîné, et entre dans la voie de votre esprit et de votre âme. « Tout ce qu'on pense, dit parfaitement Jou-« bert, il faut le penser avec l'homme tout entier,

« l'esprit, l'âme et le corps. » Oui, le corps est de la partie, et saint Augustin le sentait.

Il faut que l'esprit, l'âme et le corps, en harmonie, soient devenus ensemble comme un seul instrument docile à l'inspiration intérieure : inspiration qui manque peu, mais qui trouve rarement l'instrument préparé.

Le délicat et profond écrivain que j'aime à vous citer sur ce sujet l'avait bien observé : « Quand il « arrive à l'âme de procéder ainsi, dit-il, on sent « que les fibres se montent et se mettent toutes « d'accord. Elles résonnent d'elles-mêmes et mal- « gré l'auteur, dont tout le travail consiste alors à « s'écouter, à remonter la corde qu'il entend se « relâcher, et à descendre celle qui rend des sons « trop hauts, comme sont contraints de le faire « ceux qui ont l'oreille délicate quand ils jouent « de quelque harpe.

« Ceux qui ont jamais produit quelque pièce de « ce genre m'entendront bien, et avoueront que « pour écrire ou composer ainsi, il faut faire de « soi d'abord, ou devenir à chaque ouvrage un « instrument organisé[1]. »

N'est-ce pas là ce que veut dire le prophète qui

[1] *Pensées de Joubert*, t. II, p. 95.

s'écrie : « Éveille-toi, ma glorieuse lumière ! éveille-« toi, lyre de mon âme ! » (*Exsurge, gloria mea. Exsurge, psalterium et cithara.*)

Mais, je vous en préviens, si vous attendiez pour écrire que votre âme et votre corps fussent devenus cet instrument sonore et délicat, vous n'écririez pas. Que dit, en effet, saint Augustin : « Priez, « demandez la force, la santé, le secours, et « écrivez, afin que, vous sentant père, vous en « deveniez plus fort (*ut prole tua fias animo-« sior*). »

Oui, commencez par écrire et produire, dussiez-vous sacrifier ensuite les premiers-nés. Mais, en tout cas, les premiers fruits vivants de votre esprit l'animeront ; les fibres se monteront, et se mettront d'accord d'elles-mêmes.

Savez-vous pourquoi des esprits, d'ailleurs très-préparés, restent souvent improductifs et n'écrivent pas. C'est parce qu'ils ne commencent jamais, et attendent un élan qui ne vient que de l'œuvre. Ils ignorent cette incontestable vérité, que, pour écrire, il faut prendre la plume, et que, tant qu'on ne prend pas la plume, on n'écrit pas.

Et ils ne prennent jamais la plume, parce que je ne sais quelle circonspection les arrête ; ils pensent au lecteur ; ils tremblent devant toute cette foule

de critiques qu'ils imaginent, et devant leurs mille prétentions.

Aussi, que dit saint Augustin ? « Ne cherchez « pas à attirer toute cette foule ; quelques-uns sau- « ront vous comprendre. » (*Nec modo cures invitationem turbæ legentium.*)

Le respect humain est un fléau dans tous les ordres de choses. Pensez à Dieu et à la vérité, et ne craignez pas les hommes : règle fondamentale pour bien écrire, comme pour parler.

Ne faites donc point d'apprêts pour attirer les hommes. Pas de style, avons-nous dit, mais la sévère nudité du vrai ! N'écrivez que les résultats, en peu de mots (*paucis conclusiunculis breviter collige*) ; retranchez tout ce qui n'est que vêtement, ornement, appât, ruse, effet, précaution, transition. Transition ! fléau du style et de la parole ! Combien d'esprits que les transitions empêchent de passer, et ne laissent jamais arriver à ce qu'ils voulaient dire ! N'écrivez que là où vous voyez, où vous sentez. Là où vous ne voyez pas, où vous ne sentez pas, n'écrivez pas ; taisez-vous. Ce silence-là aura son prix, et rendra le reste sonore.

Quelle dignité, quelle gravité, quelle vérité dans la parole de celui qui n'attend rien des hommes, qui ne cherche aucune gloire, mais qui cherche la

vérité ; qui craint Dieu seul et attend tout de Dieu. Le Christ parlant à ceux qui cherchent la gloire venant des hommes, et non pas celle qui vient de Dieu, ne dit-il pas : « Son Verbe ne demeure point « en vous ? » (*Verbum ejus non habetis in vobis manens.*) Donc cherchez la gloire qui vient de Dieu ; alors le Verbe de Dieu demeure en vous.

« Jouez pour les Muses et pour moi, » disait un célèbre Athénien à un grand musicien méconnu. Appliquez-vous ce mot : écrivez pour Dieu et pour vous. Écrivez pour mieux écouter le Verbe en vous, et pour conserver ses paroles : Supposez toujours qu'aucun homme ne verra ce qui vous est ainsi dicté.

Plus un livre est écrit loin du lecteur, plus il est fort. Les Pensées de Pascal, les travaux de Bossuet pour le dauphin, la Somme de saint Thomas d'Aquin surtout, écrite pour les commençants, en sont des preuves. Une preuve des plus singulières en ce genre, se trouve dans les deux styles de Massillon : celui du Petit Carême et celui des Discours synodaux : le premier, préparé pour la cour, où l'auteur abuse vraiment de la ductilité de la pensée, où le délié de la trame épuise la patience du regard ; l'autre presque improvisé pour quelques curés d'Auvergne, courtes pages vivantes, énergi-

ques, où l'on rencontre un autre Massillon, aussi supérieur au premier qu'un beau visage est supérieur à un beau voile.

Un avis, en terminant ce point dont je ne touche que les sommités.

L'esprit est prosaïque, l'âme poétique et musicale. *Symphonialis est anima* : ainsi parlait une sainte du moyen âge. Le livre de l'Imitation le dit aussi. Quand l'âme se recueille et entend quelque chose de Dieu, que la paix et la joie l'inondent, il arrive bien ce que dit Gerson : *Si das pacem, si gaudium sanctum infundis, erit anima servi tui plena modulatione.* Joubert aussi l'avait compris : « Naturellement, dit-il, l'âme se chante à elle-« même tout ce qu'il y a de beau. » Aussi, quand le style est une habitude de l'âme, il y a un écueil à éviter : c'est le chant. C'est l'excès de l'harmonie musicale dans le style, et l'introduction involontaire, presque continuelle, du rhythme et du vers dans la prose : c'est un vrai défaut, quoique dans une prose parfaite, toute syllabe, je crois, est comptée, et même pesée. Mais il faut rompre ce chant trop explicite, non par un calcul de détail, mais par une modération générale et une profonde pudeur de l'âme, qui, n'osant pas chanter, modère le rhythme des mots, le rend presque insensible,

de même qu'elle renferme en elle, avec pudeur, l'enthousiasme de sa pensée, et le maintient intime, caché, réservé, presque insensible, mais d'autant plus irrésistible et pénétrant.

IV.

Je continue à vous donner ces conseils à vous, qui croyez à la présence de Dieu, et qui êtes résolu à l'austère discipline de sa divine école. Puissé-je me faire comprendre et vous mener jusqu'à la pratique même.

Je suivrai vos conseils, me direz-vous. Je saurai supporter la solitude et le silence. J'écrirai donc. Mais quoi ?

La réponse est impliquée dans ce qui précède elle est très-loin du conseil de Boileau :

« Faites choix d'un sujet.... »

Mot étrange ! Est-ce qu'un homme sérieux choisit un sujet ? Un homme sérieux a un sujet. S'il n'en a pas il n'écrit pas. Jamais il n'a le choix.

D'abord, au fond, il n'y a qu'un sujet : Dieu, l'homme et la nature dans leur rapport, rapport où se rencontrent à la fois le bien, le mal, le vrai,

le beau, la vie, la mort, l'histoire, l'avenir. De sorte que l'unique sujet total de la méditation de l'âme, c'est en effet celui qu'indique saint Augustin : Je cherchais pendant bien des jours ; je me cherchais moi-même, et mon bien, et le mal que je veux fuir. (*Volventi mihi et per multos dies quærenti memetipsum et bonum meum, et malum quod esset vitandum.*)

Soit ; mais de quel côté prendre ce sujet, qui est le sujet universel ? Je réponds : Il faut le prendre comme il se présente.

Les musiciens n'ont-ils pas remarqué que lorsque l'âme est vraiment émue, il y a un ton, un seul, à l'exclusion des autres, dans lequel il lui est possible d'entrer. Et qu'on y regarde de près : non-seulement le ton, mais la mesure, mais le fond de l'harmonie générale, peut-être même les détails de la mélodie sont donnés, sont commandés par l'émotion régnante.

Eh bien, si vous êtes en silence, si vous êtes éveillé, ému, — et d'ordinaire le vrai silence amène l'éveil et donne l'émotion vraie, — alors ces harmonies et ces mélodies intérieures, quoique vous ne sachiez pas peut-être encore bien les entendre, sont en vous, et à ces harmonies répondent certains spectacles, certaines faces des idées éternelles, cer-

taines inspirations particulières et actuelles de Dieu. Croyez-vous que, lorsque vous serez recueilli, vous allez vous trouver en face des attributs de Dieu tels que les professeurs de philosophie les expliquent ? Certainement non. Vous allez vous trouver, de fait, en face de ce qu'annonce l'Évangile, le Verbe fait chair. C'est pourquoi l'Évangile ne dit pas : Vous n'avez tous qu'un maître qui est Dieu ; il dit d'une manière plus précise : « Vous « n'avez tous qu'un maître qui est le Christ. » Dieu n'est pas seulement pour nous l'éternel, l'immobile, l'absolu, l'invisible, il est aussi le Dieu vivant, présent, aimant et souffrant dans l'humanité, et celui de qui vous viendront, si vous êtes vraiment son disciple, les plus particulières, les plus précises, les plus actuelles inspirations.

Or, que voulez-vous que le Verbe fait chair pour le salut du monde inspire à ses disciples, sinon ce qui est nécessaire actuellement au salut du siècle où ils vivent, et surtout à leur propre salut ? Leur salut, le salut du siècle où ils vivent, voilà l'œuvre et l'idée universelle, identique pour tous les serviteurs de Dieu dans le même temps, mais variée pour chacun d'eux selon le peuple dont on fait partie, selon le rôle qu'on peut et qu'on doit remplir dans la lutte.

Ainsi l'idée vraiment inspiratrice pour vous,

comme pour tous, c'est le salut du siècle où vous vivez, c'est votre salut, lié à votre œuvre, et qu'il faut assurer à chaque heure par un travail et une obéissance propre à cette heure. Votre idée, votre lumière, votre source de vie, c'est le Dieu vivant et fait homme, voulant et travaillant par sa providence actuelle à votre salut et à celui du siècle, et vous provoquant à l'aider ; vous montrant le côté précis de la vérité que le monde, au moment présent, et que vous-même, en ce moment, devez comprendre, développer et pratiquer pour ne pas échapper au plan providentiel, ou y rentrer si vous en êtes sorti.

Venons plus au détail. Voyons plus en particulier ce qui est inspiré à l'âme qui a su parvenir au silence.

J'ai dit que vous avez dû imposer silence au bruit du siècle ; que, pour cela, vous avez dû rompre avec lui. Mais pensez-vous que vous avez rompu avec l'humanité pour écouter Dieu seul ? Loin de là. Rompre avec le siècle c'est bien. Mais rompre avec l'humanité ne se peut pas. Le siècle n'est pas l'humanité. La tendance du siècle et la tendance du genre humain sont deux choses. Celle-ci est la loi, et l'autre la perturbation sur la loi. De même que le mouvement total de la terre, dans sa course autour

du soleil, implique deux mouvements, celui qui lui fait parcourir sa course régulière, et celui qui la pousse à dévier en des oscillations accidentelles, de même l'humanité, en chaque point de sa marche, a deux mouvements, son mouvement providentiel et régulier, et un mouvement capricieux et pervers qu'on nomme le siècle. Auquel des deux mouvements voulez-vous appartenir? Auquel des deux voulez-vous donner toutes vos forces? Il faut choisir. Il faut vaincre ce mouvement faux qu'on nomme le siècle, le mauvais siècle, qui est la résultante de tous les égoïsmes, de toutes les sensualités, de tous les aveuglements et de tous les orgueils du temps: mouvement coupable, qui croise et retarde le mouvement vrai du genre humain.

Ainsi donc, rompre avec le siècle, ce n'est pas rompre avec l'humanité ; c'est être avec l'humanité, en même temps qu'avec Dieu. Et de fait, la première chose que retrouve l'âme qui se dégage pour être à Dieu, c'est l'amour de l'humanité. Qui aime le siècle n'aime pas l'humanité. Mais quand le sens divin est réveillé en nous par le silence, le sens humain, le sens d'autrui, le sens fraternel nous revient. La communion avec l'immense humanité commence, parce qu'on vient d'abjurer l'esprit toujours sectaire du siècle. Nous rentrons en union,

en sympathie réelle, inspiratrice, avec l'ensemble des hommes de tous les siècles et de toutes les parties de la terre, vivants ou morts, qui sont unis entre eux et avec Dieu. Cette partie saine et essentielle du genre humain, qui a l'unité, dans le temps et l'espace, parce qu'elle a Dieu, cette assemblée universelle, cette *Église catholique* dans le sens le plus large du mot, cette communion des hommes en Dieu, nous retrouve, nous reprend, nous ranime de sa séve puissante et de ses divines inspirations. Les craintes communes, les espérances communes, les volontés, les pensées, les efforts de ce grand faisceau d'âmes pour le salut et le progrès du monde, nous portent, nous pénètrent, nous multiplient. Nous regardons le globe, comme Jésus-Christ le regardait, avec larmes; et, en voyant les hommes couchés dans les ténèbres et l'ombre de la mort, accablés et foulés aux pieds par le mal, nous voyons, avec Jésus-Christ, que la moisson est grande et qu'il y a peu d'ouvriers. Nous savons alors ce qui nous reste à faire. Nous savons à quoi penser, et à quoi travailler. Le sujet de tous nos travaux est trouvé.

V.

Tout n'est pas dit sur ces heures de la matinée qui doivent vous apporter, comme fruit secondaire, le don d'écrire ; qui ouvrent les sources de l'âme et la pensée originale; qui font travailler en nous la raison plus que des années de lecture; qui mettent en mouvement l'homme entier ; qui clarifient l'esprit et même le corps. Je n'ai pas dit encore tous les moyens de donner à ces heures toute leur fécondité, ni de vous faire arriver au grand but, vous, disciple de la justice et de la vérité, qui voulez avoir Dieu pour maître.

Vous avez déjà bien compris que ce travail d'écrire est en grande partie une prière. Je vous parlerai, en effet, tout à l'heure, de la prière proprement dite, qui est le grand moyen de donner à ces heures et à la vie entière, toute leur fécondité. Mais, avant cela, voici un moyen que je vous recommande pour doubler votre temps.

Voulez-vous doubler votre temps? Faites travailler votre sommeil. — Je m'explique.

Dans un sens beaucoup plus profond qu'on ne pense, *la nuit porte conseil.*

Posez-vous des questions le soir : bien souvent vous les trouverez résolues au réveil.

Quand un germe est posé dans l'esprit et le cœur, ce germe se développe non-seulement par nos travaux, nos pensées, nos efforts, mais par une sorte de fermentation sourde, qui se fait en nous sans nous. C'est ce que l'Evangile fait entendre quand il dit : « Lorsqu'un homme a jeté en terre une se-« mence, soit qu'il veille ou qu'il dorme, la se-« mence croît et se développe : car la terre fructifie « d'elle-même (*terra enim ultro fructificat*). » Ainsi de notre âme ; elle fructifie d'elle-même.

Que font les écoliers pour bien apprendre leur leçon ? Ils la regardent le soir, avant de s'endormir, et ils la savent le lendemain matin. Que font les religieux pour bien méditer le matin ? Ils préparent leur méditation la veille, après la prière du soir, et ils la trouvent toute vivante au réveil dans leur esprit et dans leur cœur. Rien de plus connu.

Laplace, l'illustre mathématicien, nous apprend, dans un de ses ouvrages, que souvent il posait le soir des problèmes par le travail et la méditation, et que le matin, au réveil, ils les retrouvait résolus.

Parmi ceux qui travaillent, qui n'a pas observé ces faits ? Qui ne sait à quel point le sommeil développe les questions posées, fait fructifier les germes

dans notre esprit? Que de fois, au réveil, la vérité qu'on avait poursuivie en vain brille dans l'âme au sein d'une clarté pénétrante! On dirait que les fruits du travail se concentrent dans le repos, et que l'idée se dépose en notre âme comme un cristal, quand l'*eau-mère,* longtemps agitée, vient à dormir.

Voilà le fait. Le sommeil travaille. Il faut donc le faire travailler, en lui préparant son travail le soir.

L'emploi du soir! Le respect du soir! Quelle grave question pratique!

Nous venons de parler de ce qu'on peut appeler la consécration du matin. Parlons de la consécration du soir.

C'est ici ou jamais qu'il faut savoir rompre avec nos habitudes présentes. Je défie que les esprits se forment et grandissent avec l'organisation actuelle du soir.

Quand toute journée finit par le plaisir, sachez que toute journée est vide. Je ne parle pas de ceux qui, chaque soir, brisent toute leur force et leur dignité d'homme par une orgie. Je parle de ceux qui, comme presque tous aujourd'hui, cessent toute vie sérieuse à un moment donné, pour l'interrompre pendant au moins douze heures ou quatorze heures. Que devient ce temps? Qu'est-ce que nos conversations du soir, nos réunions, nos jeux, nos visites,

nos spectacles? Il y a là comme un emporte-pièce de quatorze heures sur la vie véritable. C'est du repos, dira-t-on. Je le nie. Ce qui dissipe ne repose pas. Le corps, l'esprit, le cœur, épuisés, dissipés, hors d'eux-mêmes, se précipitent, après une soirée vaine, dans un lourd et stérile sommeil, qui ne repose rien, parce que la vie, trop dispersée, n'a plus ni le temps ni la force de se retremper dans ses sources. Dans quel état sort-on d'un tel sommeil?

Certes, il faut du repos; et nous manquons aujourd'hui de repos bien plus encore que de travail.

Le repos est le frère du silence. Nous manquons de repos comme de silence.

Nous sommes stériles faute de repos plus encore que faute de travail.

Le repos est une chose si grande que la sainte Écriture va jusqu'à dire: « La sage acquerra la sa- « gesse au temps de son repos. » Et ailleurs, le grand reproche qu'un prophète adresse au peuple juif est celui-ci: « Vous avez dit: Je ne me reposerai pas. » (*Et dixisti: Non quiescam.*)

Qu'est-ce donc que le repos? Le repos, c'est la vie se recueillant et se retrempant dans ses sources.

Le repos pour le corps, c'est le sommeil: ce qui s'y passe, Dieu le sait. Le repos pour l'esprit et

pour l'âme, c'est la prière. La prière c'est la vie de l'âme, la vie intellectuelle et cordiale, se recueillant et se retrempant dans sa source, qui est Dieu.

La vie devrait se composer de travail et de repos, comme la suite du temps de cette terre se compose de jour et de nuit,

Nous donc aujourd'hui, nous travaillons encore un peu, mais nous ne nous reposons plus. Après l'agitation du travail, vient l'agitation du plaisir, et après l'une et l'autre, la prostration et l'affaissement.

Où est pour nous le repos du soir, le repos sacré du dimanche, celui des fêtes, et ces plus longs repos encore qu'ordonnait la loi de Moïse !

Le repos, moral et intellectuel, est un temps de communion avec Dieu et avec les âmes, et de joie dans cette communion. Or, il est bien visible que nous n'avons conservé du repos que des figures vides dans nos coutumes et nos plaisirs du soir.

Je ne connais qu'un seul moyen de vrai repos dont nous ayons, quelque peu, conservé l'usage, ou plutôt l'abus, dans l'emploi du soir : c'est la musique. Rien ne porte aussi puissamment au vrai repos que la musique véritable. Le rhythme musical régularise en nous le mouvement, et opère pour l'esprit et le cœur, même pour le corps, ce qu'opère

pour le corps le sommeil, qui rétablit, dans sa plénitude et son calme, le rhythme des battements du cœur, de la circulation du sang et des soulèvements de la poitrine. La vraie musique est sœur de la prière, comme de la poésie. Son influence recueille, et, en ramenant vers la source, rend aussitôt à l'âme la séve des sentiments, des lumières, des élans. Comme la prière, et comme la poésie, avec lesquelles elle se confond, elle ramène vers le ciel, lieu du repos. Mais nous, nous avons trouvé le moyen d'ôter presque toujours à la musique son caractère sacré, son sens cordial et intellectuel, pour en faire un exercice d'adresse, un prodige de vélocité, et un brillant tapage qui ne repose pas même les nerfs, loin de reposer l'âme.

Vous donc qui voulez faire parler le silence et travailler le sommeil, rendez utile aussi votre repos. Faites en sorte que l'interruption du travail soit vraiment le repos. Consacrez vos soirées. Allez à la réalité des vaines et vides figures qu'ont conservées nos habitudes. Que le repos du soir soit un commerce d'esprit et d'âme ; un effort commun vers le vrai, par quelque facile étude des sciences ; vers le beau, par les arts ; vers l'amour de Dieu et des hommes, par la prière ; donnez des germes de lumière et de saintes émotions au sommeil qui va

survenir, et où Dieu même les cultivera dans l'âme de son fils endormi.

Une vie bien ordonnée consacrerait ainsi le soir. Elle consacrerait aussi la fin de chaque période de sept jours, par un repos sacré, et par un jour de communion des âmes en Dieu. Une vie bien ordonnée consacrerait ainsi la fin de chaque année, par un repos réparateur qui doublerait la séve et la fécondité du travail de l'année suivante.

Se retremper dans le spectacle de la nature, dans la lumière des arts, dans le commerce des grands esprits, dans les pèlerinages vers les absents, dans les amitiés saintes, dans les ligues sacrées pour le bien, et puis enfin dans quelques jours de sévère solitude, en face de Dieu tout seul, dernier terme du repos de l'année, — qui, de loin, paraît seul austère, mais, de près, est bien doux, — ne serait-ce pas là du repos? Une vie bien ordonnée, enfin, consacrerait tout son automne, tout l'automne de la vie, à Dieu surtout, à l'amour pur qui vient de Dieu, à la charité pour les hommes, au côté substantiel de la science, aux espérances précises du ciel, au recueillement vrai en Dieu, c'est-à-dire à cet unique travail que l'oracle imposait à Socrate dans sa prison, pendant les quelques jours qui le séparaient de la mort, lorsqu'il lui

dit ce mot que nous ne savons pas traduire: *Ne faites plus que de la musique;* mot qui doit signifier qu'il faut finir sa vie dans l'harmonie sacrée.

Mais ces beautés du soir de la vie ne sont que des illusions pour la plupart des hommes; pour presque tous la réalité est bien autre. La vie entière ne peut finir dans l'harmonie sacrée, dans le saint et fécond repos, plein de germes que doit développer la mort pour le monde d'en haut, que si chacune de nos années et chacun de nos jours a su finir par le repos sacré : car l'automne de la vie ne recueille que ce que chaque jour a semé!

VI.

J'ose espérer que vous ne trouverez pas ces conseils inutiles aux progrès de la Logique vivante, c'est-à-dire au développement du Verbe en vous. Je les crois plus utiles, en Logique proprement dite, que l'étude des formes du syllogisme, étude que je ne méprise point, vous l'avez vu. Je vous donne les moyens pratiques de développer en vous la vraie lumière de la raison. Si vous les employez, si vous préparez vos journées par la

consécration du soir, votre sommeil lui-même travaillera. Vous vous réveillerez plein de séve, plein d'idées implicites, d'harmonies sourdes. Si, pour écouter cette fermentation intérieure de la vie, cette voix du Verbe au fond de l'âme, vous savez établir le silence en vous, le silence vrai, extérieur et intérieur; si, pour ne pas vous borner à de vagues auditions de ces murmures lointains, qui cesseraient bientôt par la moindre paresse, vous y correspondez par le travail; si vous cherchez à en fixer les précisions et les détails par la pensée articulée, et incarnée par l'écriture, soyez certain qu'après bien peu de jours d'un tel effort, vous en verrez les fruits. Et, lorsque après votre travail, vous prendrez un jour de repos, et, après une journée, quelques semaines, — si c'est un vrai repos, non son contraire, — vous verrez que votre repos continuera votre travail, et que vous pourrez dire de votre esprit ce qu'on dit de la terre :

Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.

Votre vie entière sera comme ce champ, labouré et ensemencé, où la semence croît et se développe, soit que l'homme veille, soit qu'il dorme : *terra enim ultro fructificat.*

Cependant je n'ai pas tout dit, et il me reste à

vous donner le plus important des conseils. J'ai nommé la prière, mais n'en ai pas encore parlé directement, quoique indirectement je n'aie guère cessé d'en parler.

Je vous le demande, priez-vous ? Si vous ne priez pas, qu'êtes-vous ? Êtes-vous athée ou panthéiste ? Alors ce n'est pas à vous que je parle en ce moment. Je parle à l'homme qui, ayant reconnu, dès ses premiers pas en ce monde, le côté vain de la vie, cherche son côté vrai, savoir : l'amour de la justice et la vue de la vérité. Cet homme-là croit en Dieu. Et pour peu que cet homme sache la valeur des mots, il sait que Dieu est l'amour infini, la sagesse, la vie infinie, libre, intelligente, personnelle, en qui nous sommes, en qui nous nous mouvons, en qui nous respirons.

Or, la prière est la respiration de l'âme en Dieu. L'âme prie longtemps sans le savoir. L'âme des enfants, dans leurs années pures, prie et contemple, sans réfléchir, avec la force et la grandeur de la simplicité. Mais après ces années passives, viennent les années actives et libres. La prière libre, avec conscience d'elle-même, formera l'homme en vous et développera en vous, à l'image de Dieu, la personnalité, qui est implicite et latente dans l'enfant.

Je ne vous prouverai pas ici plus amplement qu'il faut prier. Je ne vous y exhorterai même pas. Je vous en donnerai les moyens.

On appelle vulgairement prière du matin et du soir, la récitation d'un certain texte, excellent en lui-même, en usage parmi les chrétiens, récitation dont la durée varie de cinq à dix minutes ; et on appelle *méditation* la réflexion libre sur quelque grande vérité, morale ou dogmatique ; exercice que quelques personnes font durer le matin une demi-heure. Mais le grand obstacle à ces pratiques c'est que, dans la méditation, on dort ou on divague, et que, dans la prière, on articule des mots, par trop connus, sans réflexion ni sentiment. Ces deux faiblesses, que presque personne ne sait vaincre, dégoûtent, éloignent continuellement de la prière et de la méditation un très-grand nombre d'âmes : car à quoi bon, disent-ils, ces prières nulles, ces méditations vides?

Or voici, pour éviter les distractions dans la méditation, le conseil donné récemment à l'assemblée du clergé d'un diocèse de France.

« Méditez, en écrivant. »

Écrivez lentement, parlez à Dieu que vous savez présent ; écrivez ce que vous lui dites ; priez-le de vous inspirer, de vous dicter ses volontés, de vous

mouvoir de ces mouvements intérieurs, purs, délicats et simples, qui sont sa voix, et qui sont infaillibles. Et en effet, s'il vous dit : « Mon fils, sois « bon ; » cela peut-il être trompeur ? S'il vous dit : « Aime-moi par-dessus tout : sois pur, sois géné- « reux, sois courageux ; aime les hommes comme « toi-même ; pense à la mort qui est certaine, qui « est prochaine ; sacrifie ce qui doit passer ; con- « sacre ta vie à la justice et à la vérité, qui ne « meurent pas ; » direz-vous que ces révélations ne sont pas infaillibles ? Et si, dans le même temps, l'amour énergique de ces vérités manifestes vous est comme inspiré au cœur par je ne sais quelle touche divine qui saisit et qui fixe, direz-vous que la source de ces forces ardentes et lumineuses n'est pas Dieu ? Et si, sans rien ajouter d'arbitraire et d'inutile à ces impressions fortes et à ces lumières simples, vous les écrivez toutes brûlantes, pensez-vous que vous n'en serez pas doublement saisi, et que la distraction et le sommeil interviendront dans cette méditation ? Quelqu'un disait, — c'était une femme : — « Oh ! je ne veux plus méditer ainsi : « cela me saisit trop. »

Essayez, et j'espère que plus d'une fois vous cesserez d'écrire pour tomber à genoux et pour verser des larmes.

Plus d'une fois, sous la touche de Dieu, — vous savez qu'il est vrai de le dire : Dieu nous touche, — plus d'une fois votre âme, recueillie par le grand et divin saisissement de ce rare et puissant contact, votre âme opérera d'elle-même cet acte prodigieux que Bossuet nomme le plus grand acte de la vie, et qu'il faut que je vous fasse connaître.

Et, à ce propos, je vous conseille de lire et de relire avec la plus profonde attention les opuscules de Bossuet intitulés : *Manière courte et facile de faire oraison*, et *Discours sur l'acte d'abandon*. C'est le résumé le plus pur et le plus substantiel de l'ascétisme et du mysticisme orthodoxe.

Voici donc l'acte le plus profond, le plus sublime et le plus important que l'âme humaine puisse opérer, et dont Bossuet, d'accord avec l'Église catholique et la plus savante théologie, vous parle ainsi :

« Il faut trouver un acte qui renferme tout dans « son unité.

« Faites-moi trouver cet acte, ô mon Dieu ! cet « acte si étendu, si simple, qui vous livre tout ce « que je suis, qui m'unisse à tout ce que vous « êtes.

« Tu l'entends déjà, âme chrétienne : Jésus te « dit dans le cœur que cet acte est l'acte d'aban-

« don, car cet acte livre tout l'homme à Dieu, son « âme, son corps en général et en particulier, « toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses « désirs ; tous ses membres, toutes ses veines avec « tout le sang qu'elles renferment, tous ses nerfs, « jusqu'aux moindres linéaments, tous ses os, jus- « qu'à l'intérieur et jusqu'à la moelle, toutes ses « entrailles ; tout ce qui est au dedans et au de- « hors.

« O Dieu ! unité parfaite, que je ne puis égaler « ni comprendre par la multiplicité, quelle qu'elle « soit, de mes pensées, et, au contraire, dont je « m'éloigne d'autant plus que je multiplie mes « pensées, je vous en demande une, si vous le vou- « lez, où je ramasse en un, autant qu'il est permis « à ma faiblesse, toutes vos infinies perfections, ou « plutôt cette perfection seule et infinie, qui fait « que vous êtes Dieu, en qui tout est.

« Avec cet acte, qui que vous soyez, ne soyez « en peine de rien. Le dirai-je ? Oui, je le dirai : « ne soyez pas en peine de vos péchés mêmes, « parce que cet acte, s'il est bien fait, les emporte « tous.

« Cet acte, le plus parfait et le plus simple de « tous les actes, nous met, pour ainsi parler, tout « en action pour Dieu. C'est un entier abandon

« à *cet esprit de nouveauté* qui ne cesse de vous « réformer intérieurement et extérieurement, en « remplissant tout votre intérieur de soumission « à Dieu, et tout votre extérieur de pudeur, de « modestie, de douceur et de paix.

« Qu'est-ce que cet acte, sinon cet amour parfait « qui bannit la crainte ? Tout disparaît devant cet « acte qui renferme toute la vertu du sacrement de « pénitence. »

Vous le voyez, je vous mène en théologie mystique, à propos de Logique ; mais tout se touche. La Logique vivante, qui est le développement du Verbe en vous, c'est-à-dire de votre esprit ou verbe humain, par son union à l'esprit et au Verbe de Dieu, la Logique réelle et vivante, a certainement pour source principale la prière, la prière substantielle telle que Bossuet vient de nous la décrire.

Ajoutons un mot sur l'autre prière, celle dont quelques-uns se dégoûtent, parce que ce sont, disent-ils, toujours les mêmes paroles, qu'à la fin l'habitude nous empêche de voir et d'entendre.

Le fond de cette prière quotidienne, c'est l'Oraison dominicale: « Notre Père qui êtes aux cieux, » et le reste. Cette prière que notre mère, dans notre première enfance, nous a fait dire sur ses genoux et en joignant elle-même nos mains, est celle qui a

été dictée, mot pour mot, par le Christ, le maître des hommes. Cette prière, me fût-elle inintelligible, je veux, à tous les titres, et vous voulez comme moi, la répéter tous les jours de la vie, matin et soir, jusqu'à la mort. Du reste, lorsque votre esprit s'est ouvert et a regardé le monde et son histoire, vous avez dû comprendre le sens visiblement divin de ces paroles. Elles sont la prière essentielle de l'humanité sur la terre : « Notre Père, — que votre « règne arrive, que votre volonté soit faite en la « terre comme au ciel. » Évidemment, cela même est la substance de la prière, telle que Dieu doit nécessairement la dicter à tout cœur qu'il inspire.

Mais voulez-vous ajouter quelque chose à cette courte prière dictée de Dieu, à ce fond de toute prière écrite ; êtes-vous de ces heureux et flexibles esprits qui savent lire, c'est-à-dire quitter, quand ils le veulent, leur pensée propre, pour entrer aussitôt dans la pensée d'autrui, et improviser en eux-mêmes tout ce que comportent de sens des paroles apportées du dehors ? Si vous avez ce don, je vous en félicite grandement, et voici ce que je vous conseille. Il existe d'admirables paroles, pleines d'une poésie toute divine, et de la plus vigoureuse et de la plus sublime simplicité. Lisez-les comme prière

du matin et du soir. Ce sont les Psaumes, sainte poésie du peuple qui a été le cœur du monde ancien et le père du Messie. L'Église catholique en a composé des prières, qu'elle met dans la bouche de ses prêtres. Ces prières, préparées pour les heures diverses du jour, sont composées chacune d'une partie fixe et d'une partie variable : la partie variable diffère, pour chaque heure et pour chaque jour de la semaine. Prenez, chaque jour, deux de ces prières, dont l'une répond à la prière du matin et l'autre à celle du soir, ce que nous appelons *Prime* et *Laudes*. Lisez-les avec une profonde attention, et regardez la partie variable comme une révélation spéciale que Dieu vous adresserait, à vous, et pour ce jour. Vous verrez si ces vastes paroles n'ont pas une singulière vertu pour nous aider à sortir de nos mesquines pensées.

VII.

J'ai dit un mot de la lecture. Il en faut parler plus au long. Après la prière, et tout ce qui s'y rapporte, après la méditation personnelle, vient la lecture comme source de lumière.

Comment user de la lecture pour le progrès de la Logique vivante, le développement du Verbe en vous ?

Il y a un livre qu'on appelle, entre tous les autres, le livre proprement dit, la Bible. Lisez ce livre.

Et d'abord, croyez-vous qu'il ne puisse y avoir, sur la terre, de parole de Dieu actuellement écrite ?

Il y a des penseurs qui soutiennent que tous les livres sont sacrés, que toute pensée est inspirée, que toute parole est parole de Dieu. Car, disent-ils, s'il est vrai, comme le croient les chrétiens, que l'homme n'est raisonnable, qu'il ne pense et ne parle que par une participation actuelle à la lumière de Dieu, ou plutôt si, comme nous le soutenons, l'homme est Dieu même pensant, comment expliquez-vous que l'homme puisse parler quelque chose qui ne soit pas parole de Dieu ?

J'espère que vous ne comprenez rien à tout ce panthéisme. Mais, du moins, si l'on vous enseigne qu'il y a, dans la mémoire des hommes et dans la tradition, des paroles pures et vraiment inspirées de Dieu, je suis certain que vous n'avez aucune solide raison de le nier.

Voici que, depuis plus de trois mille ans, une grande partie du genre humain, la plus vivante, la

partie civilisatrice du monde, qui forme le courant principal de l'histoire universelle, et qu'anime l'Église catholique, voici, dis-je, que ce côté lumineux de l'humanité, par des motifs considérables qu'il vous est facile de connaître, tient comme étant toute pure, comme certainement sainte et divinement inspirée, ce texte écrit, qu'on nomme la Bible. Pourquoi ne le pas croire, si vous croyez en Dieu ? Pourquoi ne pas croire d'avance que la bonté du Père a su parfois inspirer ses enfants ?

Vous lirez donc la Bible.

Du reste, comment comprendre qu'un homme quel qu'il soit, croyant ou autre, ne médite pas, avant toute autre chose, les paroles du Christ ? Comment comprendre que l'Évangile ne soit pas toujours, pour tout homme de cœur et tout homme qui pense, le premier des livres ?

Vous donc, qui voulez être disciple de Dieu, et qui avez en vous le sens divin, vous lirez chaque jour l'Évangile. Et quand vous en aurez quelque usage, et que vous y lirez ceci : « Si vous pratiquez « ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité « vous rendra libres ; » quand vous aurez, en effet, entrevu l'insondable lumière du texte, et pressenti les forces libératrices que sa pratique vous donnerait, vous verrez bien qu'après la pratique même

de l'Évangile et la prière, la méditation des paroles du Christ doit être la grande source philosophique, l'aliment principal du développement du Verbe en vous.

Quand vous commencerez à comprendre et à vous douter enfin de cet Évangile éternel, incarné dans cet Évangile historique que vous voyez, vous direz avec Origène : « Il s'agit donc maintenant de « traduire l'Évangile sensible en Évangile intelli- « gible et spirituel. » Et vous ajouterez avec son commentateur, Thomassin : « Oui, il faut traduire « l'Évangile temporel et sensible, en Évangile in- « telligible, éternel, si nous voulons enfin quitter « l'enfance, et parvenir à la puberté de l'esprit[1]. »

Voici comment vous lirez.

Lisez le texte ou la Vulgate. D'ordinaire, mettez une heure à lire un ou deux chapitres. Quelquefois, une lecture suivie de l'un des quatre Évangiles est d'un grand fruit. Dans ce cas, il faut lire tantôt

[1] « Etenim nunc nobis propositum est, dit Origène, ut Evan- « gelium sensibile transmutemus in intelligibile et spiritale. » Et Thomassin ajoute : « Ubi perspicue duplex discriminat Evangelium, « et sensibile in intelligibile, temporale in æternum traduci debere « demonstrat, si modo pueritia aliquando excuti et adolescere « intelligentia debet. » — Thomassinus, de Incarnatione Verbi, lib. I, cap. x.

dans une langue, tantôt dans une autre, français, allemand, anglais, etc. Dans tous les cas, efforcez-vous de vous appliquer à vous-même tout ce que vous lisez. Priez Dieu ardemment de vous faire entrer dans le fond du sens. Efforcez-vous, et ceci est très-important, de trouver dans les discours du Christ, qui d'ordinaire semblent passer brusquement d'un objet à un autre, de trouver l'unité puissante et vivante qui les caractérise. A mes yeux, une des plus fortes preuves intrinsèques de la divinité de ces discours, c'est leur saisissante unité jointe à leur étonnante variété. Quand on est parvenu au fond du sens, on aperçoit une sorte de lumière éternelle, immense et simple, dans laquelle vivent et se touchent tous les objets de la création, les plus divers, les plus lointains, comme en Dieu même. Si jamais il vous est donné, une seule fois, de voir les mots évangéliques que Jésus-Christ lui-même compare à des grains de blé, s'il vous est donné de voir ces germes éclater et s'ouvrir, développer leurs tiges, leur beauté, leurs parfums, leurs trésors, vous n'oublierez pas ce spectacle. Et quand vous vous serez nourri de leur substance, qui est à la fois vigne et froment, et plus encore, ou plutôt qui est je ne sais quelle substance universelle impliquant tout, vous comprendrez pourquoi le Christ ayant

prononcé sur le monde ce peu de mots que nous recueillons en dix pages, ces quelques mots ont produit dans l'histoire, je ne dis pas la plus grande, je dis la seule révolution morale, religieuse et intellectuelle qu'ait vue le genre humain.

Plus vous aurez de cœur, d'esprit, de science, de bonne volonté, de courage, de pénétration, d'expérience, surtout d'amour des hommes, plus vous verrez le texte évangélique s'ouvrir pour vous. Mais sachez bien que vous n'aurez saisi le sens éternel des mots du Christ que lorsque vous apercevrez leur incomparable unité, et quand vous pourrez dire de chacun d'eux : *Patuit Deus*.

VIII.

Vous voyez, vous qui voulez avoir Dieu pour maître, que je ne cesse de vous dire une seule chose : écoutez Dieu. Écoutez Dieu dans le silence, dans la méditation, dans la prière, dans le travail de la prière écrite, dans la lecture. Comme lecture, je ne vous ai parlé encore que d'un seul livre, l'Évangile. Mais la lecture du livre divin exclura-t-elle les livres humains ? Brûlerons-nous tout pour l'Évan-

gile, comme on a tout brûlé pour le Coran ? Non ; le livre divin n'exclut pas plus les livres humains, que l'amour de Dieu n'exclut l'amour des hommes. L'amour de Dieu donne l'amour des hommes ; de même on puise dans l'Évangile l'intelligence des pensées des hommes ; on y puise l'esprit philosophique et scientifique le plus profond ; et il faut dire, avec saint Thomas : « La science du Christ ne « détruit pas la science humaine, mais l'illumine. » Un esprit élargi par l'Évangile voit dans les livres humains des étendues, des profondeurs, que l'homme souvent n'y a pas mises, mais qu'il a rencontrées et laissées au milieu de son œuvre, à son insu. D'ordinaire, notre étroite pensée ne voit, dans le livre ou la pensée d'autrui, que ce que les mots et le style expriment à la rigueur. Loin de prêter aux autres, nous leur ôtons. Nous leur faisons toujours, dans notre entendement parcimonieux et inhospitalier, un lit de Procuste. Mais l'esprit dilaté par l'Évangile a cet incomparable don des langues, qui comprend les langages divers des différentes natures d'esprit ; il a cette bienveillance intellectuelle qui transfigure les accidents de la parole, remonte de la parole à son sens dans l'esprit, et de ce sens lui-même, tel qu'il est dans l'esprit de nos frères, à l'éternelle idée qui est en Dieu, et qui porte

et inspire ce sens ; de sorte que, parfois, cette clairvoyante charité de l'esprit voit les choses mêmes, à travers une pensée mal conçue et plus mal exprimée, et elle se sert de ces débris pour reconstruire la vérité, comme la science reconstruit un être, qui fut vivant, avec un débris de ses os.

On sait qu'il n'y avait pas de livre si détestable dont Leibniz ne tirât quelque fruit.

Faites de même, ou plutôt faites mieux. Puisqu'il est permis de choisir, ne lisez que les excellents. Il faut peu lire, disait Malebranche. Il ne faut lire qu'un livre, disait un autre, voulant faire comprendre par là la puissance toujours considérable de l'unité. Mais que serait-ce si vous saviez trouver l'unité des esprits du premier ordre, et si vous pouviez fréquenter comme une seule société, par voie de comparaison continuelle, Platon et Aristote, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, Descartes, Bossuet et Fénelon, Malebranche et Leibniz ? Ce sont là, je crois, les principaux génies du premier ordre. Puissiez-vous parvenir à en voir l'unité! Puissiez-vous parvenir à comprendre dans quel sens général et commun Dieu inspire les grands hommes, et ce qu'il veut de l'esprit humain ! Puissiez-vous clairement comprendre, dans Aristote et dans Platon, la grandeur de l'esprit de l'homme et ses

bornes, et, dans les autres, l'immensité qu'ajoute à la raison humaine la lumière révélée de Dieu !

IX.

Mais, disions-nous, qu'est-ce que Dieu veut de l'esprit humain ? Grande question, que je n'aborde pas ici tout entière. Je poursuis ces conseils pratiques. Il est vrai qu'ils nous mènent à considérer un côté, fort important pour nous, de cette question.

Je vous ai dit que quand un homme se donne vraiment à Dieu et devient son disciple, Dieu le pousse à une œuvre, le salut du siècle où il vit. Dieu lui montre le monde malade, couché dans les ténèbres et la souffrance ; il lui donne le regard du Christ pour en sonder les plaies, et quelque chose du cœur du Christ pour les sentir : puis il lui dit, au fond du cœur : « Il y a peu d'ouvriers. »

Quand l'homme comprend ce mot et se décide à devenir un ouvrier, un de ces « ouvriers dont « parle le prophète, qui travaillent sur les na« tions[1], » qui fortifient leurs frères, et que Dieu

[1] Zach., I, 20, 21. Et ostendit mihi Dominus quatuor fabros... ut dejiciant cornua gentium.

suscite quelquefois pour sauver un siècle ou un peuple, alors Dieu lui inspire, par la compassion et l'amour, l'intelligence, ou instinctive ou développée, de l'œuvre à entreprendre.

Or, aujourd'hui, quelle est la plaie et quelle est l'œuvre ?

Il n'est pas nécessaire d'être prophète pour le savoir. Jésus-Christ dit aux hommes dans l'Évangile : « Vous savez bien prévoir le beau temps ou « l'orage ; hypocrites ! pourquoi ne connaissez- « vous pas aussi les signes des temps ? »

Vous donc qui voulez devenir ouvrier parmi les hommes, rendez-vous attentif aux signes des temps qui s'aperçoivent.

Mais d'abord, qu'attendez-vous de la marche de l'humanité sur la terre ? Vers quel avenir va le monde ? Comment finira-t-il ?

Pour moi, je crois que le monde est libre, et finira comme il voudra. Le monde finira comme un saint, comme un sage, ou comme un méchant ; peut-être comme une de ces âmes insignifiantes et inutiles que Dieu seul peut juger. Tout est possible. L'humanité est libre. Il n'y a pas d'article de foi sur ce point. La seule chose qu'en ait dite le Christ, si toutefois j'entends bien ses paroles, est une question qu'il a posée sans la résoudre. « Quand

« le Fils de l'Homme reviendra, dit-il, pensez-vous « qu'il trouve encore de la foi sur la terre? » Il semble que, sur ce sujet, le doute est la vérité même.

Or, je ne sais si vous sentez ceci comme je le sens, mais ce doute m'électrise. Le doute énerve d'ordinaire ; ici, il vivifie, il transporte. Oui, il se peut que sur la face de cette terre, comme fruit de tant de larmes et de luttes, le bien l'emporte enfin, que le règne de Dieu arrive, et que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel. Il se peut que l'histoire finisse par une moisson. Et il se peut aussi que tout finisse par la stérilité, comme la vie du figuier maudit ; que, comme on voit des hommes, épuisés de débauche et perdus de folie, mourir avant le temps, le monde aussi vienne à mourir avant le temps, épuisé de débauche et perdu de folie. Il se peut que la justice et la vérité soient vaincues, et rentrent dans le sein de Dieu en maudissant la terre qui aura refusé de donner son fruit. Or, vous savez qu'aujourd'hui, parmi nous, bien des esprits découragés soutiennent qu'il en sera certainement ainsi. D'autres, étrangement confiants, déclarent qu'il en sera, sans aucun doute, tout autrement, et que le bien doit triompher sur terre. Moi je l'ignore, et ne sais qu'une seule chose, c'est que l'humanité est libre et que l'homme finira

comme il voudra. Je sais que vous, moi, chacun de nous, nous pouvons ajouter nos mouvements et notre poids au mouvement de décadence qui nous emporte vers l'abîme, ou bien, au nom de Dieu, et en union avec le Christ, travailler à sauver le monde, et à redresser, en ce moment même, la direction du siècle et de l'histoire, si elle est fausse.

Mais je vous le demande maintenant, et ceci est la plaie du siècle, qu'est-ce qui nous manque à tous pour cette œuvre ?

Il nous manque la foi.

Si vous aviez de la foi, seulement comme un grain de sénevé, a dit le Christ, vous transporteriez les montagnes, et rien ne vous serait impossible. Or, qui est-ce qui croit maintenant que rien n'est impossible ? Qui est-ce qui croit qu'on peut transporter les montagnes, qu'on peut guérir les peuples, faire prédominer la justice dans le monde, et, dans l'esprit humain, la vérité ? Où sont-ils ces croyants ?

La foi manque dans ceux qu'il faut sauver, et on ne peut pas les saisir ; et la foi manque dans ceux qui veulent ou croient vouloir sauver les autres, et ils n'ont pas la force d'entraîner ceux qu'ils auraient saisis.

Quand le Fils de l'Homme reviendra, pensez-

vous qu'il trouve encore de la foi sur la terre?

Je le vois, nous sommes sous le coup de cette question. Voilà la plaie.

« Seigneur, augmentez-nous la foi. » Voilà donc la prière qu'il faut faire, et l'œuvre à laquelle il faut nous attacher.

Mais comment?

Il y a deux manières. L'une, plus haute que la philosophie, ne nous regarde pas ici. Je l'indiquerai cependant. L'autre, précisément, est l'œuvre de la philosophie, et répond à la question posée plus haut : Qu'est-ce que Dieu veut de l'esprit humain?

Le plus puissant moyen de retrouver la foi est celui qu'a employé saint Vincent de Paul. On lit, dans la vie de cet homme héroïque, un fait trop peu connu. Un jour, ému de compassion par l'état d'un malheureux prêtre, docteur en théologie, qui perdait la foi parce qu'il avait cessé d'étudier la théologie, saint Vincent de Paul pria Dieu de lui rendre la vivacité de sa foi, s'offrant de se soumettre lui-même, s'il le fallait, au fardeau que ce pauvre frère ne pouvait pas porter. Il fut exaucé à l'heure même, et ce grand saint resta, pendant quatre ans, comme privé de cette foi qui cependant était sa vie. Savez-vous comment il sortit de cette

épreuve? Il en sortit en devenant saint Vincent de Paul, c'est-à-dire tout ce que signifie ce nom. C'est cette épreuve, inexplicable en apparence, qui a fait saint Vincent de Paul, c'est-à-dire l'esprit de foi, d'amour, de compassion incarné dans une vie tout entière. C'est en se donnant à la compassion sans réserve que ce grand cœur a retrouvé la possession paisible de sa foi. « Après trois ou quatre ans « passés dans ce rude exercice, dit son historien, « gémissant toujours devant Dieu, il s'avisa un « jour de prendre une résolution ferme et invio- « lable de s'adonner toute sa vie, pour l'amour de « Dieu, au service des pauvres. Il n'eut pas plutôt « formé cette résolution dans son esprit que ses « souffrances s'évanouirent, que son cœur se « trouva remis dans une douce liberté; et qu'il a « avoué depuis, en diverses occasions, qu'il lui « semblait voir les vérités de la foi dans la lu- « mière[1]. »

Voilà l'exemple. Que notre siècle en fasse autant, et se donne, pour l'amour de Dieu, au service des pauvres. Il n'y aura bientôt plus de luttes contre la foi.

Tel est le grand et premier moyen de ramener

[1] Abely, t. II, p. 298.

la foi sur la terre pour la sauver. Voici le second.

Le premier est ce que Dieu veut du cœur humain. Le second est ce que Dieu veut de l'esprit humain. Ceci regarde la Logique. Donnez-moi toute votre attention.

Quel est, depuis trois siècles, en France, et plus ou moins dans toute l'Europe, et par conséquent dans le monde, la marche de l'esprit humain sous le rapport de la foi ? Je vois un grand siècle de foi, le XVIIe ; je vois un siècle d'incrédulité, le XVIIIe ; je vois un siècle de lutte entre la foi et l'incrédulité, c'est le nôtre. Qu'est-ce qui l'emportera ? C'est là, dis-je, ce qui dépend de nous.

Qu'était le XVIIe siècle ? Un docteur en théologie, d'abord ; et en outre, le point le plus lumineux de l'histoire. Le XVIIe siècle, lui seul, est le père des sciences, le créateur de cette grande science moderne dont nous sommes si fiers aujourd'hui. On a, depuis, perfectionné, déduit et appliqué : mais il a tout créé ; et, si l'on ose ainsi parler, tout, dans l'ordre scientifique, a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait jusqu'à présent n'a été fait sans lui. Il y a eu là comme une inspiration du verbe pour l'avénement des sciences. Ce siècle, du reste, était le plus précis, le plus complet des siècles théologiques; le plus grand sans comparaison des siècles philo-

sophiques, et le plus grand des siècles littéraires.

Mais après cet immense élan, l'esprit humain, semblable à ce docteur qui avait cessé d'étudier, cessa aussi de travailler, non la physique, non les mathématiques, mais la théologie et la philosophie, la science de Dieu et celle de l'homme.

Et alors la foi se perdit.

Je dis qu'on a cessé de travailler la théologie et la philosophie. La théologie, cela est visible ; et l'œuvre du XVIIIe siècle a précisément consisté à chasser la théologie de toutes les directions de l'esprit humain. On la chassait au nom de la philosophie. On proclamait le règne de la philosophie, et, pendant ce temps, on chassait la philosophie à tel point que je ne connais aucun siècle qui en ait eu moins. C'est ce que j'ai clairement démontré au livre précédent par une citation de Voltaire, suivie d'une citation de Condillac. Je dis donc qu'après l'immense lumière du siècle précédent, l'ignorance philosophique du XVIIIe siècle est un prodige qui ne saurait être expliqué que par la dépravation générale des mœurs, la paresse et l'abâtardissement qui en résultent. Je ne connais qu'un seul phénomène analogue : c'est l'histoire, du reste trop fréquente, de ce pauvre enfant, d'abord brillant et admirable dans ses premières études, tant

qu'il est pur et pieux ; mais le vice et l'impiété survenant le font descendre, d'une année à l'autre, aux derniers rangs.

On cessa donc de s'occuper de théologie et de philosophie, et on perdit la foi, ou plutôt le tout vint ensemble : il y a là une cause et un effet mêlés, qui se produisent réciproquement : immoralité, incrédulité, et paresse, font cercle. Le commencement est où l'on veut.

Je n'ajoute qu'un mot sur le XVIII[e] siècle. Sa ressource devant Dieu, et ce pourquoi, peut-être, il n'a pas absolument rompu avec le cours providentiel de l'histoire, c'est qu'il a parlé de justice et d'amour des hommes, parfois sincèrement, et que, pendant qu'il s'égarait d'ailleurs, il y avait, au fond du siècle, je ne sais quel mouvement du cœur universel des bons, qui cherchait, par une adoration plus profonde, à devenir plus semblable au cœur sacré du Christ ; et le siècle superficiel lui-même, à travers ses débauches et ses folies, bénissait saint Vincent de Paul, et le prenait pour son patron.

Mais revenons. La question est aujourd'hui de savoir lequel des deux mouvements sera le nôtre ? A qui voulons-nous ressembler, à nos pères ou à nos aïeux ? Il est clair que ces deux mouvements, parmi nous, luttent encore et que nous hésitons.

Laisserons-nous courir la décadence, qui court toujours, ou remonterons-nous vers la lumière ?

Je le répète, cela dépend de nous.

Vous avez vu la décadence simultanée de la philosophie et de la foi. Relevez l'une et l'autre en même temps, et l'une par l'autre. Est-ce que vous ne comprenez pas que votre philosophie stérile, nulle, épuisée, et dont ne s'occupe plus que la lignée des professeurs, n'est telle que parce qu'elle est vide de foi ? Et ne voyez-vous pas de vos yeux que la foi est chassée de l'esprit de tous les demi-savants, et même des ignorants, par le préjugé séculaire que la philosophie et la raison sont contraires à la foi ?

Travaillez donc à les réunir, et vous travaillerez au salut du siècle.

Mais je ne m'arrêterai pas aux généralités, je veux en venir au détail. Voici pour arriver à ce grand but, — qui est précisément ce que Dieu veut de l'esprit humain ; — voici encore, si vous ne vous lassez pas de me suivre, un conseil pratique qui, du reste, est indispensable au développement de vos facultés et au progrès de la lumière dans votre esprit.

Voici ce conseil : *Travaillez la science comparée.* Ceci demande explication.

Travailler la science comparée, c'est prendre

pour devise, dans vos études, cette parole de Leibniz : « Il y a de l'harmonie, de la métaphysique, « de la géométrie, de la morale partout. » C'est ajouter encore à cette immense et profonde parole deux mots que Leibniz ne désavouera pas, et dire : « Il y a de l'harmonie, de la métaphysique, de la « *théologie*, de la *physique*, de la géométrie, de la « morale partout. » C'est y ajouter encore une autre parole que nous citons sans cesse, que nous voudrions pouvoir écrire partout en lettres d'or, et que voici : « Il faut savoir qu'il y a trois sortes « de sciences ; la première est purement humaine, « la seconde divine simplement ; la troisième est « humaine et divine tout ensemble ; c'est propre- « ment la vraie science des chrétiens[1]. »

Si vous voulez aujourd'hui travailler utilement, contribuer au retour du siècle vers la lumière, à la renaissance de la foi, à la restauration de la raison publique, c'est dans ce sens qu'il vous faut travailler.

Rappelez-vous les paroles du grand Joseph de Maistre, ce demi-prophète :

« Attendez que l'affinité naturelle de la religion « et de la science les réunisse dans la tête d'un

[1] Vie de M. Olier, t. II, p. 277.

« seul homme de génie : l'apparition de cet homme « ne saurait être éloignée, et peut-être même « existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux et mettra fin « au XVIII[e] siècle, qui dure toujours[1]. »

Remarquez toutefois que si l'homme de génie était né avant 1810, ou même avant 1820, il aurait bien probablement déjà donné signe de vie. Considérez de plus que l'œuvre est tellement immense qu'Aristote ou Leibniz n'y suffiraient pas. Aristote a trop peu d'élan ; Leibniz a trop de singularités. Peut-être saint Thomas d'Aquin pourrait-il entreprendre la somme du XIX[e] siècle : génie d'un élan prodigieux, sans aucune singularité, sublime et rigoureux, aussi étendu tout au moins qu'Aristote ou Leibniz, on n'ose lui tracer de limites ni dire ce qu'il ne pourrait pas. Mais où est saint Thomas d'Aquin ? Où est la plus haute sainteté, unie au plus haut génie ? Où est l'absolue chasteté d'une vie entière, unie à la richesse d'une nature méridionale ? Où sont la solitude, le silence, le cloître, et ces douze frères écrivains, qui déchiffrent, copient, cherchent pour saint Thomas, et sont prêts nuit et jour à écrire ces dictées que Dieu inspire ?

[1] Soirées de Saint-Pétersbourg. Onzième entretien.

Que faire donc ? Il faut, en attendant que quelque coup de génie nous réveille, et entraîne l'esprit européen dans cette féconde et magnifique carrière, il faut, vous qui entrevoyez ces vérités, vous y donner d'abord et tout entier. Qui sait si l'on ne fera pas, par le nombre et l'union, ce que Joseph de Maistre attend de l'unité et de la solitude du génie?

Peut-être, en effet, le temps est-il venu où il n'y aura plus d'écoles, où l'on ne donnera plus à aucun homme particulier le nom de maître, où l'on pratiquera en un certain sens élevé ce mot du Christ : « N'appelez personne sur la terre votre maître, « parce que vous n'avez qu'un maître, qui est le « Christ, et que vous êtes tous frères. » Peut-être que plusieurs humbles disciples du Christ, unissant leurs intelligences dans l'humilité fraternelle, et méritant, dans l'ordre de la science, cette bénédiction du maître : « Lorsque deux ou trois d'entre vous « s'unissent en mon nom sur la terre, je suis au « milieu d'eux ; » peut-être, dis-je, que plusieurs humbles frères, unis en Dieu, feront plus qu'un grand homme.

Peut-être que plusieurs bons ouvriers, décidés, courageux, laborieux, et poussés par un architecte invisible, construiront l'édifice comme des abeilles construisent une ruche.

Mais je suis seul, me direz-vous. Alors, soyez du moins aussi courageux que Bâcon, mais plus modeste. Ne dites pas comme lui : *Viam aut inveniam aut faciam ;* mais travaillez pourtant, et si vous êtes persévérant et convaincu, peut-être, plus heureux que Bâcon, qui cherchait à briser une porte déjà ouverte par de plus forts que lui, peut-être vous sera-t-il donné d'ouvrir modestement à d'autres plus forts que vous, qui sauront conquérir la place, une porte qu'ils n'apercevaient pas.

X.

Cela posé, voici comment vous travaillerez, si vous voulez parvenir à la science comparée.

Je suppose que vous sortez du collége, avec de bonnes études littéraires et quelque commencement de philosophie.

Il vous faut maintenant la théologie et les sciences. Vous savez que les grands hommes du XVIIe siècle étaient à la fois mathématiciens, physiciens, astronomes, naturalistes, historiens, théologiens, philosophes, écrivains. Qu'on en cite un qui n'ait été que philosophe ! De Kepler à Newton, tous sont théologiens. Voilà vos modèles.

Donc, reléguez un peu, et même beaucoup, les lettres et la philosophie, et faites place à la théologie et aux sciences.

Du reste, il est heureux que vous ayez à prendre ce parti, car, si vous avez du goût pour les lettres et la philosophie, la première précaution à prendre, c'est de ne pas vous y enfermer. « Homme littéraire, « dangereux et vain ! » disait quelqu'un.

Comprenez-vous ce texte de l'Écriture sainte : « Parce que je ne suis pas littéraire, j'entrerai dans « les puissances sacrées. (*Quoniam non cognovi lit-* « *teraturam, ideo introibo in potentias Domini.*) » N'avez-vous jamais remarqué la différence, le contraste, je dirai même l'opposition qui se rencontrent entre la puissante profondeur des divines idées, et surtout des divins sentiments, et leur expression littéraire ? N'avez-vous jamais remarqué ces deux natures d'esprit, si bien décrites par Fénelon, dont l'une exprime, à peu près sans voir ni sentir ; dont l'autre sent et voit, mais n'exprime pas, ou du moins pas encore ?

Défiez-vous de cette première espèce d'esprits, et tâchez de n'en être pas. Si vous avez acquis déjà quelque art d'exprimer ce que vous tenez, cherchez maintenant les choses à exprimer ; car il vous faut d'abord savoir :

Scribendi recte sapere est et principium et fons.

Laissez maintenant dormir en vous l'esprit littéraire, et cherchez l'esprit scientifique. Soyez savant. Votre esprit non-seulement en deviendra plus riche, mais aussi plus fort et plus grand.

Heureux ceux qui soumettent leur esprit au conseil que Virgile donnait aux laboureurs :

Quid qui proscisso quæ suscitat æquore terga
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem atque imperat arvis[1] !

Faites de même. Croisez votre littérature par la science, la science par la théologie. Rompez vos premières habitudes d'esprit, vos premières formes de pensée. Surtout, si vous avez pris, au collége, une première attache à un système particulier de philosophie, hâtez-vous de rappeler la charrue, et de diriger les sillons dans un tout autre sens :

Rursus in obliquum verso perrumpit aratro.

Dans ce second travail, rien de bon ne sera perdu ; mais que de préjugés, d'erreurs, d'incohérences disparaîtront ! Quelle mince culture que

[1] « Que dire de celui qui, après avoir ouvert le sol et soulevé la « terre, retourne la charrue, croise et brise les premiers sillons, « exerce ainsi la terre et la gouverne ! »

celle de la première éducation ! Superposez à cette éducation une autre éducation, et puis une autre encore. Rompez et domptez votre esprit en le labourant plus d'une fois en plusieurs sens :

Exercetque frequens tellurem atque imperat arvis.

Ne craignez pas de changer plusieurs fois de culture. Rien n'est plus favorable à la terre, dit ailleurs le poëte. Le changement de culture repose :

Sic quoque mutatis requiescunt fœtibus arva [1].

Il y a plus, telle et telle production brûle et dessèche la terre, si on la continue. Mais que les moissons se succèdent sans se ressembler, et la terre les porte gaiement.

Urit enim lini campum seges, urit avenæ [2].
Urunt lethæo perfusa papavera somno.
Sed tamen alternis facilis labor.

C'est ainsi, par exemple, que les mathématiques isolées brûlent et dessèchent l'esprit : la philosophie le boursoufle ; la physique l'obstrue ; la litté-

[1] « C'est ainsi que la terre se repose par le changement de cul-
« ture. »

[2] « Le lin brûle le champ qui le porte ; l'avoine aussi et le pavot
« chargé du sommeil de la mort. Mais la terre n'en souffrira point,
« s'ils se succèdent. »

rature l'exténue, le met tout en surface, et la théologie parfois le stupéfie. Croisez ces influences; superposez ces cultures diverses ; rien de bon ne se perd, beaucoup de mal est évité.

L'esprit est une étrange capacité, une substance d'une nature surprenante. Je vous excite à la science comparée ; je vous demande, pour cela, d'étudier tout : théologie, philosophie, géométrie, physique, physiologie, histoire. Eh bien, je crois vous moins charger l'esprit que si je vous disais de travailler, de toutes vos forces, pendant la vie entière, la physique seule, la géométrie seule, la philosophie ou la théologie seule. Il se passe pour l'esprit ce que la science a constaté pour l'eau dans sa capacité d'absorption. Saturez l'eau d'une certaine substance : cela ne vous empêche en rien de la saturer aussitôt d'une autre substance, comme si la première n'y était pas, puis d'une troisième, d'une quatrième, et plus. Au contraire, et c'est là le fort du prodige, la capacité du liquide pour la première substance augmente encore qnand vous l'avez en outre remplie par la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à un certain point. Donc, ajoutez à votre philosophie toutes les sciences et la théologie, vous augmenterez votre capacité philosophique : votre philosophie, à son tour, augmente de beaucoup

votre capacité scientifique, théologique ; ainsi de suite, jusqu'à un certain point qui dépend de la nature finie de l'esprit humain, et du tempérament particulier de chaque esprit. Il ne faut point oublier surtout que ces capacités de l'eau dépendent principalement de sa température. Refroidissez : la capacité diminue; elle augmente si la chaleur revient. De même, rien n'augmente autant la vraie capacité de l'esprit qu'un cœur ardent. L'esprit grandit quand il fait chaud dans l'âme. Les pensées sont grandes quand le cœur les dilate. Il y a des esprits où il fait clair; il y en a où il fait chaud, disait excellemment Joubert. Oui, parfois la chaleur et la clarté se séparent, mais la chaleur et la grandeur, jamais. Les esprits les plus grands sont toujours ceux où il fait chaud.

Donc, ne vous effrayez pas du travail de la *science comparée ;* la science comparée, au contraire, est une méthode pour travailler énormément, sans trop de fatigue ; c'est le moyen de déployer toutes vos ressources et toutes vos facultés, et surtout d'approfondir chaque science plus qu'elle ne pouvait l'être dans l'isolement.

L'avenir montrera la vérité de cette remarque, si l'on entre courageusement dans la voie de la science comparée.

Quelle n'a pas été la fécondité de l'algèbre, appliquée à la géométrie ; puis la fécondité de cette science double, appliquée à son tour à la physique et à l'astronomie ! Que sera-ce quand on ira plus loin, et que l'on saura comparer les sciences morales aux sciences physiologiques et même physiques, et le tout à la théologie ?

Sous ce rapport, les Allemands nous donnent l'exemple. Seulement, le panthéisme en égare un grand nombre. Le faux principe des hégeliens opère, dans le domaine des sciences, la parodie de ce que nous annonçons ici. Ils prétendent qu'il n'y a qu'une science, parce que tout est absolument un ; qu'il ne faut plus morceler la science en logique, morale, physique, métaphysique, théologie : tout cela, disent-ils, est précisément un et identique, parce que tous les objets sont identiques, tout étant Dieu.

Voilà la confusion. Nous parlons, nous, de comparaison. C'est autre chose. Comparaison suppose, au contraire, distinction.

On sait assez les résultats risibles, et quelquefois odieux, qui sortent de ce principe de confusion panthéistique, soit en Logique, soit en morale, soit en physique. Mais ce que l'on sait moins, c'est que cette voie de rapprochement, cette tentative

impossible d'identifier toutes les lignes de l'esprit humain, a cependant poussé à la comparaison, et produit, en quelques esprits éminents, dont plusieurs, du reste, sont libres de tout panthéisme, de très-grands résultats. Il suffit de citer Ritter, le grand géographe, Burdach, le grand physiologiste, Gœrres, Schubert, Humboldt le philologue.

Nous pouvons d'ailleurs attendre de ce peuple de grandes choses pour la science comparée. Ces âmes profondes, mystiques, harmonieuses, vont volontiers au centre des idées, en ce point où les racines des vérités se touchent. La monstrueuse philosophie, absolument absurde, dont ils sont aujourd'hui victimes, n'est point, pour toute l'Allemagne, une preuve de réprobation intellectuelle. Ils ont poussé à bout, les premiers, la raison humaine isolée et séparée de Dieu ; dès que la raison de ce peuple reprendra sa racine en Dieu, on verra ce que peut produire la puissance harmonique de ces âmes.

Mais, même dès maintenant, il est vrai de dire que leurs travaux, malgré la confusion panthéistique qui s'y rencontre, ont préparé beaucoup de matériaux à la science comparée. Quand la véritable science comparée s'élèvera, elle traitera ce monstrueux produit, comme l'Écriture sainte nous

rapporte que Tobie, inspiré par l'ange, traita ce monstrueux poisson qui l'effrayait d'abord. « Sei- « gneur, il m'envahit, » criait l'enfant, comme nous disons du panthéisme qui nous envahit de toutes parts. « Ne crains rien de ce monstre, lui dit « l'ange, prends-le, et amène-le à toi : tu te nour- « riras de sa chair. » Quand nous aurons conçu quelque chose de l'idée et du plan de cette science nouvelle, qui sera celle du prochain grand siècle, nous traiterons ainsi le panthéisme, qui maintenant s'engraisse pour nous.

XI.

Ainsi ne craignez ni la masse, ni le nombre, ni la diversité des sciences. Tout cela sera simplifié, réduit, et fécondé par la comparaison.

Mais il vous faut, en tout cas, de toute nécessité, une connaissance suffisante de la géométrie et des mathématiques en général, de l'astronomie, de la physique et de la chimie; de la physiologie comparée, de la géologie, et de l'histoire, sans parler de la théologie, dont il sera question plus tard.

Et n'oubliez pas, d'ailleurs, qu'il ne faut jamais

consacrer à ces choses tout votre temps. Il en faut, au contraire, réserver la meilleure partie pour Dieu seul, et pour écrire.

La tâche, peut-être, vous paraît impossible. Elle ne l'est pas. Mais à deux conditions : c'est que vous saurez étudier et que vous choisirez vos maîtres.

Vous ne prendrez pas la science comme on prenait autrefois le quinquina, avec l'écorce ; le malade alors, mangeait peu de suc et beaucoup de bois. Vous prendrez la science, le plus possible, comme on prend aujourd'hui la quinine, sans écorce ni bois. Puis vous aurez des maîtres qui n'enseigneront pas avec cette excessive lenteur que nécessite la faiblesse des enfants dans les colléges, et surtout qui s'éloigneront de la manière de ces trop nombreux professeurs, qui jamais ne présentent un ensemble à l'auditoire, mais toujours des parcelles indéfiniment étendues ; en sorte que le cours n'est jamais terminé, mais court toujours, quel que soit le nombre d'années qu'on y mette. Vous chercherez des maîtres qui sachent vous présenter très-rapidement les résultats et les totalités.

Ceci posé, commencez par consacrer, par exemple, deux ans aux mathématiques, à la physique et la chimie, et à la théologie.

Prenez une heure et demie de leçon par jour, dans l'après-midi. Deux leçons de mathématiques par semaine; deux leçons de physique et de chimie, deux leçons de théologie. Travaillez chaque leçon deux heures, immédiatement après les leçons. Ceci est l'emploi de l'après-midi.

Donnez ensuite deux ans aux trois cours suivants: astronomie et mécanique; physiologie comparée; théologie.

Puis deux autres années aux cours suivants: géologie, géographie, histoire, philologie, théologie.

N'oubliez pas que je parle à un homme décidé à travailler toute sa vie; qui trouve que l'étude même, après la prière, est le bonheur; qui veut creuser et comparer chaque chose pour y trouver la vérité, c'est-à-dire Dieu. Du reste, tenez pour certain que de grandes difficultés vous attendent, vous qui entrerez les premiers dans cette voie.

Mais que de peine on pourrait s'épargner si on savait s'unir et s'entr'aider! si, au nombre de six ou sept, ayant la même pensée, on procédait par enseignement mutuel, en devenant réciproquement et alternativement élève et maître; si même, par je ne sais quel concours de circonstances heureuses, on pouvait vivre ensemble; si outre les

cours de l'après-midi, et les études sur ces cours, on conversait le soir à table même, sur toutes ces belles choses, de manière à en apprendre plus, par causerie et par infiltration, que par les cours eux-mêmes; si, en un mot, on pouvait former quelque part une sorte de Port-Royal, moins le schisme et l'orgueil.

Quoi qu'il en soit, j'ai supposé que vous pourriez trouver des maîtres capables de vous présenter rapidement l'ensemble de chaque science et son résultat utile; et aussi, que vous sauriez prendre, dans chaque science, le suc en négligeant l'écorce.

Mais là même est la difficulté. Si nos sciences étaient ainsi faites, et nos professeurs préparés à enseigner ainsi, les admirables résultats de nos grandes sciences cesseraient bientôt d'être un mystère réservé aux écoles et aux académies, un arcane pour les initiés. Mais puisqu'il n'en est pas ainsi, j'essaierai de vous donner, sur la manière d'étudier ou d'enseigner ces sciences, quelques avis très-incomplets, auxquels, j'espère, vous saurez suppléer.

XII.

Parlons d'abord des mathématiques.

Platon avait écrit, dit-on, sur la porte de son école de philosophie, ces mots : *Nul n'entre ici s'il ne sait la géométrie.* Ce mot a été récemment commenté par M. Bordaz Desmoulin, l'un des rares esprits qui, parmi nous, ont cherché à entrer dans la voie de la science comparée, et qui écrit sur la première page de son livre cette épigraphe : « Sans les mathématiques, on ne pénètre point au « fond de la philosophie ; sans la philosophie, on « ne pénètre point au fond des mathématiques ; « sans les deux, on ne pénètre au fond de rien. »

Quand Descartes, l'un des quatre grands mathématiciens, anathématise les mathématiques en ces termes : « Cette étude nous rend impropres à la « philosophie, nous désaccoutume peu à peu de « l'usage de notre raison, et nous empêche de sui- « vre la route que sa lumière nous trace ; » Descartes, par ces mots, ne contredit point Platon ni ses commentateurs ; il parle de l'usage exlusif des mathématiques isolées. De même qu'une terre est

épuisée par tel produit unique revenant chaque année, mais le supporte par alternances, ainsi de notre esprit. Les mathématiques seules ruinent l'esprit: cela est surabondamment prouvé. Quant à ce que peut l'union de la philosophie et des mathématiques, Descartes en est lui-même la preuve, avec Leibniz, encore plus que Platon.

Kepler, le plus grand peut-être des mathématiciens, disait : « La géométrie, antérieure au monde, « coéternelle à Dieu, et Dieu même, a donné les « formes de toute la création, et a passé dans « l'homme avec l'image de Dieu... » D'après lui, la géométrie est en Dieu, elle est dans l'âme. On ne connaît Dieu et l'âme, sous certaines faces, que par idées géométriques.

Non-seulement Kepler a montré le premier que la géométrie, non approximativement, mais en toute rigueur, comme le dit Laplace, était dans le ciel visible; il l'y a vue, et cette vue est la vue des grandes lois qui régissent toutes les formes et tous les mouvements astronomiques. Non-seulement on a su, depuis, introduire les mathématiques dans toutes les branches de la physique; non-seulement on a trouvé que la lumière et les couleurs ne sont que nombres, lignes et sphères ; que le son n'est que nombre et sphère ; que la musique, dans sa forme

sensible, n'est que géométrie et proportions de nombres : mais voici que déjà la physiologie elle-même commence à s'appliquer la géométrie comme dans les travaux de Carus et autres, par exemple, dans ce beau théorème de Burdach : « Dans la « forme la plus parfaite, le centre et la périphérie « sont doubles. » Mais on ira plus loin. On introduira les mathématiques dans la psychologie pour y mettre de l'ordre et en apercevoir le fond ; ces vagues pressentiments de Platon, de Pythagore, de saint Augustin, et de tant d'autres : « L'âme est un « nombre ; l'âme est une sphère ; l'âme est une « harmonie ; » deviendront des précisions scientifiques. On verra ce qu'a dit Leibniz : « Il y a de la « géométrie partout ; » on en trouvera jusque dans la morale.

Mais comment étudier et enseigner cette vaste science ? Comment en cultiver toutes les parties : arithmétique, géométrie, algèbre, application de l'algèbre à la géométrie, calcul infinitésimal différentiel et intégral ; comment embrasser toutes ces sciences ?

Voici ce que je vous conseille.

Posez d'abord à votre maître une première question : Qu'est-ce que tout cela ? Demandez-lui une première leçon d'une heure et demie sur ce

sujet. Quand il vous aura dit et fait comprendre qu'il n'y a en tout cela que deux objets, les *nombres* et les *formes, arithmétique* et *géométrie;* puis une manière de les représenter, de les calculer, de les comparer, *algèbre* et *application de l'algèbre à la géométrie;* puis une manière plus profonde encore de les analyser, *calcul infinitésimal,* dont le *calcul différentiel* et le *calcul intégral* sont les deux parties, alors vous demanderez à votre maître une leçon sur chacune de ces branches.

Il y a une règle générale d'enseignement presque toujours renversée aujourd'hui : c'est qu'il faut commencer, en tout enseignement, par la racine et par le tronc, passer de là aux maîtresses branches, puis aux branches secondaires, puis aux rameaux, puis aux feuilles et aux fruits, puis à la graine et au noyau, et montrer à la fin, dans chaque noyau et dans chaque graine, la racine et le tout. Aujourd'hui, d'abord, nous ne parlons jamais du tout, ni au commencement ni à la fin; du reste, nous commençons arbitrairement par tel ou tel rameau, et quand nous avons plus ou moins décrit toutes les branches, sans en approfondir ni même en montrer l'unité, nous croyons notre tâche achevée. Les professeurs sont trop souvent comme le poëte dont parle Horace, assez habiles

dans certains détails, mais incapables de produire un tout :

> Infelix operis summa quia ponere totum
> Nesciet.

Après cette leçon générale sur chaque branche, recommencez cinq ou six leçons sur chacune ; puis reprenez le tout encore avec plus de détail.

On peut enseigner de cette manière ; on le doit, du moins pour certains esprits ; il le faut et nous y viendrons.

Ici je veux vous indiquer une simplification fondamentale qui doit vivifier et accélérer, dans une incalculable proportion, l'enseignement des mathématiques. Je suis heureux de pouvoir m'appuyer en ce point sur l'autorité de deux mathématiciens éminents, M. Poisson, dont les ouvrages sont entre toutes les mains, et M. Coriolis, ancien directeur des études de l'École Polytechnique, homme d'autant d'expérience que de pénétration. M. Poisson, pendant les dernières années de sa vie, travaillait à renouveler en France l'enseignement des mathématiques, par la méthode que je vais dire, et qui est aux anciennes méthodes ce que notre nouveau moyen de locomotion est aux anciens. Mais les efforts de l'illustre et habile géo-

mètre ont échoué contre la force d'inertie et le droit de possession des vieilles méthodes. Tout ce qu'il a pu obtenir, comme conseiller de l'Université, c'est une ordonnance décrétant le changement de méthode. L'ordonnance a paru, mais elle n'a pas été suivie d'effets.

Il faut la reprendre. M. Poisson disait que toutes les parties des mathématiques devaient être enseignées par la méthode infinitésimale. Quelques personnes se souviennent encore qu'un jour, présidant un concours d'agrégation, M. Poisson, oubliant un instant le candidat qu'il avait à juger, prit la parole et développa ceci : « qu'il y a en géométrie quatre méthodes : méthode de superposition ; méthode de réduction à l'absurde ; méthode des limites ; méthode infinitésimale. La superposition, disait-il, n'est applicable qu'en très-peu de cas ; la réduction à l'absurde suppose la vérité connue, et prouve alors qu'il ne peut en être autrement, mais sans montrer pourquoi. La méthode des limites, isolée de l'idée des infiniment petits, cette méthode, plus généralement applicable que les deux autres, suppose aussi la vérité connue, et n'est, par conséquent, pas davantage une méthode d'investigation : ce sont trois méthodes de démonstration, applicables chacune, dans certains cas, aux vérités déjà

connues. Au contraire, la méthode des *infiniment petits* se trouve être à la fois une méthode générale et toujours applicable, et de démonstration et d'investigation. » — Il est vrai, pendant que M. Poisson parlait ainsi, à côté de lui un autre mathématicien illustre croyait l'arrêter tout court en lui disant : Qu'est-ce que les infiniment petits? Je ne sais ce qu'a répondu M. Poisson. Mais, quant à la méthode, qu'importe la réponse? Il suffit qu'avec notre notion, telle quelle, des infiniment petits, qui sont ce que Dieu sait, aussi bien que le point, la ligne, la surface, le solide et le reste, il suffit, dis-je, que l'introduction de cette notion soit la voie, sans comparaison la plus facile et la plus courte, pour trouver et montrer la vérité mathématique.

C'est donc celle-là que nous prendrons.

Sans m'arrêter aux objections de ceux qui disent qu'on ne sait ce que c'est, qu'elle n'est point rigoureuse, je l'emploie parce qu'elle mène au but. D'ailleurs nous avons répondu, ce me semble, à ces difficultés dans le quatrième livre de cette Logique.

Il y a dans cette défiance de la *rationalité* des infiniment petits, ce que disait déjà Fontenelle, lorsque les esprits chagrins de l'Académie des sciences voulaient étouffer dans son germe la découverte de

Leibniz, il y a *une sainte horreur de l'infini;* il y a ce rationalisme pédant qui se donne bien du mal pour démontrer rigoureusement le *postulatum* d'Euclide, qui n'en a pas besoin; il y a ce pédantisme qui se flatte, comme nous le disait un spirituel mathématicien, de trouver des difficultés là où personne n'en avait vu; il y a ce que dit M. Bordaz Desmoulin, lequel a dit fort à propos: « L'in-« fini qui ne fait qu'apparaître dans la science l'é-« blouit; » il y a cette étroite disposition qui poussa Lagrange à écrire sa *Théorie des fonctions analytiques, dégagée de toute considération d'infiniment petits,* etc.; il y a enfin cet étrange aveuglement des esprits d'une certaine nature, qui ne veulent point d'idées plus grandes que nous, et ignorent que, comme le dit Bossuet, « nous n'égalons « jamais nos idées, tant Dieu a pris soin d'y mar-« quer son infinité. »

Nous citions un autre mathématicien compétent, M. Coriolis, lequel, peu de temps avant sa mort, nous avouait qu'il eût aimé à consacrer le reste de ses forces à la réforme, dans ce sens, de l'enseignement mathématique: tout ramener à la méthode infinitésimale était, me disait-il, l'idée de toute sa vie, comme professeur et comme directeur des études. A ses yeux l'enseignement des mathéma-

tiques, aujourd'hui, en France, était le plus lourd, le plus pédant, le plus fatigant pour les élèves et pour les maîtres qu'il fût possible de voir, et présentait le plus étrange exemple de routine qu'ait offert aucun enseignement dans aucun temps. « Quand on parle comme on le fait souvent, nous « disait-il, de la routine des séminaires dans l'en« seignement théologique, on est loin de se douter « que l'enseignement mathématique est victime « d'une routine incomparablement plus lourde et « plus barbare. »

D'après ces autorités, ces raisons, et bien d'autres, je ne pense pas qu'il soit téméraire d'affirmer qu'une seule année d'études par la méthode infinitésimale, convenablement appliquée et présentée, donnerait, non pas plus d'acquis ni de détail, mais plus de résultats utiles, plus d'intuition géométrique, et surtout plus de développement des facultés mathématiques, que le séjour même de l'École Polytechnique, qui est de deux ans, et qui suppose d'ordinaire trois années d'études préalables.

Par cette voie, qui est vraiment, comme le disait M. Poisson, la seule voie d'invention, ne voit-on pas qu'en peu de temps on apprendrait à l'élève géomètre à faire de petites découvertes, et à voir par lui-même, au lieu d'apprendre par cœur, sans

voir? Il développerait ses facultés, en acquérant la science, et accélérerait sa vitesse par chaque effort.

Je conclus, sur ce point, en répétant mon assertion : la méthode infinitésimale appliquée partout en mathématiques, c'est la lumière introduite dans la masse, c'est la vitesse substituée à la lenteur. Aussi, je ne doute pas un seul instant que la solution du problème de l'enseignement ne réside surtout en ce point. On peut doubler, plus que doubler, la vitesse, la clarté, la fécondité de l'enseignement mathématique par l'introduction décidée de la méthode infinitésimale. On peut alors superposer les deux éducations nécessaires de l'esprit, faire pénétrer la science dans les lettres, trop vides et trop banales sans ce vigoureux aliment, et par contre, donner à la science la chaleur lumineuse, le feu, qui seul en transfigure la masse, et la change en diamant. Le premier qui, en France, instituera sur une base durable, par la voie que nous indiquons, cette pénétration mutuelle des lettres et des sciences dans la première éducation, celui-là doublera les lumières de la génération suivante, et deviendra peut-être le Charlemagne ou le Richelieu d'un grand siècle.

Reste un point dont personne ne s'occupe.

Nous étudions aujourd'hui les mathématiques,

soit pour passer un examen, soit pour apprendre aux autres à le passer, mais non pas pour savoir, pour voir et posséder la science. Quand donc nous savons démontrer un théorème, c'est tout. Mais que fait-on de ce théorème démontré ? Que fait notre esprit de cette vérité dévoilée ? Quand est-ce qu'il la médite, la contemple en elle-même, et s'en nourrit ? Quel est le sens de cette géométrie et de ces formes ? Ces formes sont des caractères que nous avons appris à distinguer, à désigner, à reproduire, à comparer. Mais que veulent dire ces caractères ? S'il est vrai que les caractères mathématiques sont des vérités absolues, éternelles, elles sont en Dieu, elles sont la loi de toute chose. Nous commençons à le comprendre pour la nature inanimée : mais que sont-elles dans l'ordre vivant ? Que sont-elles dans l'âme ? Que sont-elles en Dieu ? Et quelle est la philosophie de ces formes ? Questions étranges pour les mathématiciens purs, aussi bien que pour les philosophes purs, mais questions que l'on posera, et que peut-être on résoudra un jour, quand les mathématiques se répandront dans l'ensemble de la science comparée.

Du reste, si vous avez compris le quatrième livre de ce Traité, intitulé l'INDUCTION, OU PROCÉDÉ INFINITÉSIMAL, vous y avez vu un exemple de la compa-

raison de la philosophie et des mathématiques : exemple qui ne me paraît pas sans importance, et me semble jeter une vive lumière sur le point capital de la Logique, lequel, étant demeuré obscur jusqu'à présent, quoique vaguement entrevu de tout temps, était une vraie pierre d'achoppement pour la philosophie.

Mais quittons brusquement ce sujet, pour qu'il ne nous mène pas trop loin.

Passons à la principale application des mathématiques, l'astronomie.

XIII.

L'ASTRONOMIE.

L'ignorance du public au sujet de l'astronomie est véritablement étrange.

J'ai connu des hommes très-instruits qui m'ont longtemps soutenu, très-vivement, en me qualifiant d'*empiriste*, que le vieux système astronomique, plus philosophique, disait-on, que le nouveau, était le vrai ; que le soleil tourne autour de la terre, non la terre autour du soleil.

Ainsi cette science simple, facile, régulière, lumineuse, majestueuse et religieuse, cette science pleine, dans ses détails, du plus puissant intérêt, cette science, modèle des sciences, et chef-d'œuvre de l'esprit humain, non-seulement n'est pas encore devenue populaire, mais même est absolument inconnue de la plupart de ceux qui ont reçu une éducation libérale complète.

Il est vrai que cela tient en grande partie à la manière dont on l'enseigne.

D'abord, la science est encombrée d'instruments, hérissée d'algèbre, défigurée par un bon nombre de mots effrayants, enveloppée de cercles dont l'imagination ne peut sortir, masquée surtout par les incroyables figures d'animaux, de dieux et de serpents que vous savez. Rien n'effraie plus les esprits que ces figures. De sorte qu'il faut braver les tentations de découragement, et briser une épaisse écorce pour parvenir jusqu'au noyau, au résultat utile, au fait. De plus, on expose d'ordinaire l'astronomie d'une étrange façon. On commence par décrire longuement et minutieusement à l'élève des apparences, dont on lui apprendra ensuite la fausseté. Pourquoi ne pas dire tout de suite et franchement ce qui en est ?

Je me souviens d'un fort habile homme qui, sur

la lecture du premier volume d'un de nos plus savants traités d'astronomie, voyant l'auteur parler toujours des mouvements du soleil, des cercles qu'il parcourt, de la révolution diurne, de ses mouvements annuels, progrès, stations et rétrogradations, croyait, d'après cet exposé, que l'Académie des sciences était revenue au système de Ptolémée.

Je ne pense pas qu'il faille procéder ainsi quand on n'a pas de temps à perdre.

Commencez, comme pour toute autre science, par une seule leçon sur l'ensemble; puis une leçon sur le système solaire, une autre sur le système stellaire, une troisième sur les nébuleuses. Reprenez le système solaire en dix ou douze leçons, le système stellaire en trois ou quatre, les nébuleuses plus brièvement encore. Dans ces leçons, ne parlez pas des apparences, qui fourvoient l'imagination, ne dites que ce qui est, donnez les résultats, les résultats certains; mettez à part ce qui est contestable au sujet des étoiles, et au sujet surtout des nébuleuses. Parlez très-peu d'abord des instruments et des méthodes, qui sont l'échafaudage du monument; montrez le monument lui-même; il le mérite. Puis recommencez encore plus amplement, et, tout en multipliant les détails précis, serrez de près l'unité de la science; montrez la cause unique

de toutes les formes et de tous les mouvements, l'attraction et sa loi. Voyez sortir de là, par voie de conséquence, la courbe du second degré, le cercle et sa famille, pour régner seuls sur tous les astres; et ne rejetez pas trop vite ce que disait Kepler, compétent en ces choses, puisque c'est lui qui les a découvertes, que le cercle est un symbole de l'âme et de la Trinité de Dieu, de sorte que l'âme et Dieu seraient partout retracés dans le ciel et en seraient la loi. Placez ici la mécanique céleste, et l'application surprenante de précision et de délicatesse du calcul infinitésimal à l'analyse de toutes ces formes et de tous ces mouvements. Faites connaître cette puissance du calcul qui pèse les astres, et qui annonce leurs mouvements, plusieurs années d'avance, non pas à la minute, ni à la seconde, mais par dixièmes de seconde; qui, sur l'imperceptible frémissement d'un astre, affirme, comme l'a fait M. Leverrier, qu'il y a un astre invisible, à un milliard de lieues, qui inquiète celui que l'on voit; puis enfin, calculant le sens et l'amplitude du frémissement, dénonce le lieu et l'heure où l'on apercevra l'astre inconnu.

Pendant ces leçons développées, la description des instruments, des méthodes et des procédés, et l'histoire de la science se placent çà et là comme

digression, avec un très-grand intérêt; surtout l'admirable histoire de Kepler, qui est la Genèse de l'astronomie.

Mais quand vous connaîtrez tout le matériel de la science, les faits et leurs lois, que votre imagination se représentera, jusqu'à un certain point, l'ensemble des formes et des mouvements — je parle ici du système solaire, qui est la partie achevée de la science ; — quand vous saurez les distances des planètes au soleil, leur grandeur relative, leur densité, le temps des rotations et des révolutions ; quand vous verrez toute cette flotte de mondes voguer de concert et avancer dans le même sens ; et notre terre aussi flottant, comme un navire, autour de cette île de lumière qui est notre soleil ; quand vous verrez les décroissances étranges de lumière, de chaleur et de mouvement pour les mondes éloignés du centre ; puis l'incroyable excentricité et l'espèce de folie des comètes, qui semblent se débattre sous la loi dont elles sont d'ailleurs dominées tout autant que les mondes habitables ; et puis leur étonnante mobilité de formes, leurs combustions furieuses, tantôt dans la chaleur et tantôt dans le froid ; quand vous verrez toute cette géométrie en action, toute cette physique vivante, tout ce merveilleux mécanisme de la nature, tou-

jours entretenu par la présence de Dieu, et manifestement réglé par sa sagesse, sous des lois qui sont son image; quand vous verrez la vie et la mort dans le ciel: un monde brisé dont les débris roulent près de nous, le ciel emportant avec lui ses cadavres dans son voyage du temps, comme la terre emporte les siens; quand vous verrez des étoiles disparaître, pendant que d'autres naissent, croissent et grandissent; quand vous apercevrez ces nébuleuses, — que ce soient des groupes de soleils ou bien des groupes d'atomes, que les unes soient soleils, d'autres atomes, poussière d'atome, ou poussière de soleil, qu'importe? — quand vous verrez les groupes de même race, mais de différents âges, parvenus sous nos yeux à différents degrés de formation, et laissant voir la marche du développement, comme nous voyons, dans une forêt de chênes, le développement de l'arbre dans tous ses âges; puis quand vous verrez sur tous les mondes ces alternances de nuit et de jour, ces vicissitudes de saisons, en harmonie avec la vie de la nature, je dirai même avec la vie de nos pensées et de nos âmes: vicissitudes, alternatives partout inévitables, excepté dans ce monde central où règne un plein été, un plein midi; alors, s'il n'entre dans votre astronomie ni poésie, ni philosophie,

ni religion, ni morale, ni espérances, ni conjectures de la vie éternelle et de l'état stable du monde futur; si vous ne comprenez rien à ce mot sublime de Ritter: « La terre, dans ses révolutions perpé-« tuelles, cherche peut-être le lieu de son éternel « repos; » si vous ne comprenez ces mots de saint Thomas d'Aquin: « Rien ne se meut pour se mou-« voir, mais bien pour arriver: tous ces mouve-« ments cesseront; » — si vous ne comprenez ces mots de Herder: « La dispersion des mondes ne « subsistera pas; Dieu les ramènera à l'unité, et « réunira dans un même jardin les plus belles fleurs « de tous les mondes; » — si vous ne croyez pas à cette prophétie de saint Pierre: « Il y aura de nou-« veaux cieux et une nouvelle terre; » et à cet oracle du Christ: « Il n'y aura plus qu'une bergerie; » — si, en face de ces caractères grandioses, et de ces traits fondamentaux de l'œuvre visible de Dieu, vous regardez sans voir et sans comprendre, sans soupçonner la possiblité du sens; alors, oh! alors, je vous plains!

XIV.

LA PHYSIQUE.

Qu'est-ce que la physique? Nous appelons *physique* la science de la nature inorganique, et *physiologie* la science de la nature organisée. Ces mots s'entendent suffisamment.

Dans la nature inorganique, nous distinguons deux choses : la matière et la force. Sans discuter si ce qu'on nomme matière n'est pas aussi purement un effet de la force (ce que nous ne pensons pas, du moins dans le sens ordinaire des dynamistes), continuons à poser, avec le peuple, la distinction de matière et de force.

Qu'est-ce que la matière? La physique n'en dit rien. C'est une question fondamentale de métaphysique, qu'il est certes permis au physicien de méditer et de poursuivre; mais, de fait, dans l'état actuel de la science, la physique ne parle point de la matière et ne traite que des forces.

La physique, c'est donc la théorie des forces de la nature inorganique.

N'y a-t-il qu'une seule force? Y en a-t-il trois? Y en a-t-il quatre? Le fait est que la science tend à les ramener toutes à une seule, l'électricité, qui produit trois effets ou forces dérivées, l'attraction, la lumière, la chaleur.

Ceci renferme donc toute la physique.

Qu'il y ait une première leçon d'ensemble sur ce sujet, c'est-à-dire sur l'électricité, en notant, toutefois, que la physique traite aussi du son, qui n'est qu'une imitation et une image grossie de la lumière, et rentre sous la même théorie.

Viendront ensuite trois leçons sur l'attraction, sur la lumière, sur la chaleur, considérées dans leurs effets généraux, et comme produits de l'électricité. — Puis une leçon spéciale sur l'acoustique.

Ensuite, il faudra reprendre en détail les grands chapitres de la physique, en développant, dans chacun de ces chapitres, la théorie des ondes, qui est le fond et l'unité de la science.

C'est par ce point que la physique touche à la géométrie, et que l'on entre en physique et géométrie comparées. La théorie des ondes enveloppe et embrasse toute la physique. Et qu'est-ce que les ondes? Des sphères se développant avec une vitesse calculable, se succédant à intervalles comptés. Ce sont des mouvements, des formes, des nombres.

Là encore les mathématiques : la géométrie est partout. La Bible l'avait bien dit : « Tout est compté, « pesé et mesuré. » *Omnia in numero, pondere et mensura.* Descartes avait raison de dire : « Tout « se fait par formes et mouvements ; » il avait raison d'affirmer qu'on poursuivrait dans le détail des phénomènes les lois précises de ces formes et de ces mouvements, espérance que Pascal lui-même n'osait concevoir, et qui est aujourd'hui accomplie, en grande partie du moins.

Du reste, la science avance chaque jour dans cette voie. Tout se calcule, tout est compté, pesé et mesuré. On finira probablement par soumettre à l'analyse mathématique les phénomènes chimiques eux-mêmes. N'avons-nous pas déjà les étonnants travaux d'un illustre mathématicien [1] sur les atomes, non-seulement atomes des corps, mais atomes de lumière : travaux où le génie atteint par le calcul les formes de l'atome, et leurs variations, et leur polarité, d'où résulte le jeu variable des forces dans la matière, et les variations de chaleur, de couleur, de répulsion et d'attraction ? Là se trouve bien probablement la prochaine grande découverte à faire dans les sciences : il nous faut

[1] M. Cauchy.

les Kepler et les Newton de l'infiniment petit. On attend les législateurs de l'atome, comme on a les législateurs des astres.

Rien ne me semblerait plus utile, en physique, que de méditer ces questions, dût-on se borner à les poser.

Quoi qu'il en soit, une fois rattachées à la géométrie et au calcul, la physique et la chimie se rattacheront plus haut encore.

Je ne crains nullement d'affirmer, conformément à ma thèse générale sur la science comparée, qu'il faut remonter, par la physique et la chimie, à travers les mathématiques, jusqu'à la philosophie, et jusqu'à la théologie : la philosophie et la théologie, du reste, étant certainement comparables et mutuellement pénétrables.

Si nous croyons, comme l'affirme un esprit distingué qui entre dans cette voie[1], que « toute science « qui s'isole se condamne à la stérilité ; » que « cette philosophie qui continue à la fois les « grandes traditions .... de Descartes, de « Leibniz, *est capable de passer la frontière,* et « d'entrer sur le terrain de la physique ; » nous croyons de même que la physique aussi est au-

[1] M. Henri Martin. *Philosophie spiritualiste de la nature.*

jourd'hui capable de monter plus haut, et que cette tentative de physique et de philosophie comparées est, comme le dit encore le même auteur, « une tentative qui, un jour ou l'autre, doit réussir[1]. »

Il faut en venir à comprendre ce qu'il y a sous cette théorie universelle des ondes, sous ces formes sphéroïdales qui sont partout, sous cette loi générale de la raison inverse du carré des distances, ce qu'il y a enfin dans toute force. Il faut savoir s'il est vrai et visible en physique, comme cela est visible en psychologie, que Dieu opère en tout ce qui opère : que l'attraction, la lumière, la chaleur, sont des effets de la présence de Dieu, produits par lui comme cause première, et radicalement impossibles sans son action perpétuelle. Il faut voir si cette vérité théologique n'est pas impliquée dans cette étrange propriété du mouvement et de la propagation des forces, *leur persistance indéfinie, sans fatigue ni altération*, de sorte que le rayonnement d'une force quelconque se conserve toujours tout entier à quelque distance du centre que l'onde soit parvenue. Il faut savoir si on ne peut pas dire que Dieu, par là, a pris soin de mar-

[1] *Philosophie spiritualiste de la nature.* Préface, p. XXII.

quer son infinité dans la force, comme il a pris soin, dit Bossuet, de marquer son infinité dans nos idées ; si dès lors on ne peut pas apercevoir le côté de la force qui est de Dieu, comme on aperçoit, en psychologie, le côté de la raison et des idées qui est donné de Dieu ; comme en effet on doit finir par distinguer, dans tout ce qui est créé, le fini, qui est le créé lui-même, et l'indispensable présence de l'incommunicable infini, qui porte et soutient le fini.

Je vais plus loin ; je crois, avec l'auteur déjà cité, qui en a montré quelque chose, « à l'accord des « conclusions légitimes de la méthode rationnelle « en philosophie et dans les sciences naturelles « avec les enseignements chrétiens sur la nature « de Dieu, sur sa providence et sur sa création[1]. »

Et pour vous dire le fond de ma pensée qui, au premier abord, pourra choquer bien des esprits, je suis très-convaincu qu'il est possible d'entreprendre d'une manière véritablement scientifique, ce qui a été déjà vaguement entrepris tant de fois, je veux dire d'appliquer à toute la physique et même à toutes les sciences, l'idée qui inspira Kepler dans sa merveilleuse découverte du monde

[1] *Philosophie spiritualiste de la nature*. Préface, XX.

astronomique, et qu'il indique dans son chapitre : « Du reflet de la Trinité dans la sphère. » *De adumbratione Trinitatis in sphœrico.* Si la sphère ou ses dérivés sont partout, si cette forme renferme, en effet, quelque vestige, quelque ombre du grand mystère, il s'ensuit donc qu'il y a partout vestige de la Trinité, comme l'affirmait Kepler d'après la théologie catholique.

Et, pour ce qui est de la physique en particulier, je ne dirai pas avec les Allemands, ni avec Lamennais, dans son *Esquisse d'une philosophie*, « que « toute force, quelle qu'elle soit, est un écoulement « du Père, un don qu'il fait de lui-même ; que « toute intelligence, toute forme, quelle qu'elle « soit (notamment la lumière), est un écoulement « du Fils, un don qu'il fait de lui-même ; que « toute vie (notamment le calorique), est un écou- « lement de l'Esprit, un don qu'il fait de lui- « même[1], » et que par conséquent les trois forces de la nature sont les personnes divines. Nous dirons que si tout ce panthéisme est absurde, il renferme pourtant une vérité qu'il défigure, savoir : l'universelle présence de Dieu, et son action universelle, et la signature en toute chose de son in-

[1] Lamennais. *Esquisse d'une philosophie*, t. I, p, 338.

divisible Trinité, ce que saint Paul touchait quand il disait : « Nous sommes en lui, vivons en lui, et « nous mouvons en lui. » *In ipso vivimus, movemur et sumus.*

XV.

PHYSIOLOGIE.

S'il est une science que stérilise son isolement, et que vivifierait, ou plutôt que transfigurerait son union à la philosophie, et par celle-ci à la théologie, c'est la physiologie. Je ne vous en parlerai pas en détail : il en sera traité dans la suite de cet ouvrage, dans notre Traité de la Connaissance de l'âme[1].

Je vous signale seulement l'état actuel de cette science. Il est tel aujourd'hui, en France, que le doyen d'une faculté de médecine, dans son cours de 1850, citait à ses élèves Helvétius, Cabanis et Condillac, comme les auteurs à consulter sur les rapports du physique et du moral.

[1] Voir le Traité de la Connaissance de l'âme, livre I, chap. III. et livre III, chap. III.

D'un autre côté, néanmoins, la physiologie de Burdach, longtemps repoussée, quoique déjà traduite, commence à être appréciée par les esprits philosophiques. On fera justice des traces de panthéisme que renferme ce grand ouvrage, et on saura en exploiter les fécondes intuitions.

Burdach avait écrit un premier traité de physiologie (*Blick in's Leben?*) où il cherche à montrer dans l'ensemble et les détails de la science une seule idée, celle de la Trinité. Mais ce travail ayánt été taxé de *conception physiologique à priori* (grande injure aux yeux des physiologues), l'auteur a écrit, en conservant le plan invisible de son idée, son traité de *physiologie expérimentale*.

Un esprit au moins aussi profond que Burdach, mais plus exact et entièrement chrétien, c'est Schubert (de Munich). Il faut connaître surtout son livre intitulé *Histoire de l'âme*. Vous y trouverez de très-grandes vues de théologie, de philosophie et de physiologie comparées, sans panthéisme.

Un homme, moins spécial que les précédents, Gœrres, en physiologie, n'est rien moins que le premier auteur d'une découverte fondamentale vulgairement attribuée à d'autres. Gœrres, le premier, a distingué dans la moelle épinière les nerfs

du sentiment et les nerfs du mouvement. Or, ce vigoureux esprit a fait dans sa mystique et ailleurs d'heureux efforts de physiologie et de psychologie comparées.

L'étude de la psychologie aura pour vous, entre autres avantages, ce résultat pratique, de vous faire toucher du doigt la profonde décadence de la philosophie médicale parmi nous, de vous montrer clairement la possibilité d'une magnifique réforme, et de vous inspirer peut-être la grande pensée de l'entreprendre.

XVI.

GÉOLOGIE, GÉOGRAPHIE, HISTOIRE.

Ce qui manque, à peu près partout dans l'enseignement, c'est l'ensemble. Mais dans aucun enseignement ce défaut n'est plus sensible ni surtout plus fâcheux qu'en histoire.

Le défaut d'ensemble en histoire équivaut à l'erreur. Faute d'ensemble, on perd de vue la proportionnalité des faits : dès lors toute la science du passé devient informe sous nos yeux. On fausse

l'histoire en ôtant aux faits leur mesure. On ne ment pas, on ne tronque pas absolument, on n'ajoute pas, mais on groupe les objets, et on dirige où l'on veut la lumière qui les montre. On a deux manières inverses de voir, l'une qui grossit, l'autre qui diminue, ce qui détruit toute la vérité du spectacle ; on voit, comme cet animal de la fable, successivement avec les verres opposés d'une lunette :

On voit de près tout ce qui charme,
On voit de loin ce qui déplaît.

Par là on peut établir par l'histoire les plus redoutables mensonges et les plus pernicieuses erreurs. C'est pour cela que M. de Maistre a pu dire : « L'histoire, depuis trois cents ans, est une cons« piration permanente contre la vérité. » Parole capitale, à laquelle on commence à faire droit.

Je voudrais, pour cette seconde éducation que vous entreprenez par amour de la vérité, vous voir reprendre vos études historiques en commençant par l'histoire universelle, vue d'abord dans le plus rapide ensemble. Dès ce premier coup d'œil jeté sur toute l'histoire, je voudrais faire entrer toute la science comparée que comporte l'histoire, astronomie, géologie, géographie, philologie, philo-

sophie, théologie. Évidemment l'esprit moderne travaille à la philosophie de l'histoire, et la vanité d'un si grand nombre de tentatives malheureuses sur ce point n'empêche pas cette tendance d'être profondément utile et vraie.

Et puisque j'ai nommé la théologie, je voudrais, en effet, que l'histoire fût pour vous une étude sacrée, et que vous pussiez dire avec Ritter : « Cette « science est pour moi une religion. » Je voudrais qu'avec saint Augustin et Bossuet, vous pussiez contempler dans son ensemble la marche du genre humain, en y cherchant cette trace de Dieu dont un prophète a dit : « Seigneur, qu'il nous soit « donné de connaître votre route sur cette terre, « et votre plan providentiel pour le salut de tous « les peuples [1]. » Est-ce que le progrès de l'histoire est autre chose que le progrès de la religion ? Est-ce qu'on ne peut pas donner de la religion et de l'histoire cette seule et même définition : « Le « progrès de l'union des hommes entre eux et avec « Dieu ? »

Puis il faudrait étudier d'abord le théâtre où se passe la scène de l'histoire, — cette planète qui

[1] Ut cognoscamus in terra viam tuam, in omnibus gentibus salutare tuum. Ps. LXVI.

nous est donnée, — et méditer ce qui nous est connu de sa nature, de son origine et de ses destinées.

Il faut d'abord la voir voguer comme un navire et louvoyer sur l'écliptique, en roulant sur son axe, et courant autour de ce centre glorieux dont lui viennent la lumière et la vie. Il faut voir sa petitesse relative, connaître sa jeunesse, et savoir qu'elle mourra. Nous avons parmi les planètes une planète morte, les autres mourront aussi. Nous voyons parmi les étoiles s'éteindre des soleils ; le nôtre s'éteindra aussi. Ce qu'il faut en conclure d'abord est que nous sommes des passagers sur un vaisseau. Puis en voyant courir ce vaisseau, avec son infatigable vitesse et la surprenante précision de sa marche, demandons-nous : Pourquoi court-il, et où va-t-il ? et répondons avec le prince des géographes : « La terre, dans ses révolutions « perpétuelles, cherche peut-être le lieu de son « éternel repos[1]. »

Quand nous saurons par l'astronomie et la géologie que nous avons commencé,—puisque si notre terre n'a pas été d'abord un nuage, ce qui est bien

[1] Voir dans *la Connaissance de l'âme*, le livre intitulé : *Le lieu de l'immortalité*.

probable pourtant, du moins il est certain qu'elle a été tout entière dans le feu, puis tout entière sous l'eau; — quand nous saurons que nous avons commencé, que nous sommes jeunes, que nous devons finir, nous tiendrons les deux bouts de l'histoire, notre origine et notre fin, et nous ne pourrons regarder l'une et l'autre que dans une humble et religieuse contemplation. La vue de ce monde qui est né, qui doit mourir, qui est en marche, qui est toujours à moitié dans la nuit et à moitié dans la lumière, qui est fécond par places et par intermittences, nous fera parfaitement comprendre ces poétiques assertions de Herder: « Notre « humanité n'est qu'un état de préparation, et le « bouton d'une fleur qui doit éclore. L'état présent « de l'homme est le lien qui unit deux mondes. »

Puis regardant en elle-même cette demeure du genre humain; examinant son plan géographique, aussi visiblement tracé avec intelligence que le plan d'une maison; contemplant aussi le prodige de sa vie météorologique et de ses arrosements: ces inondations de lumière, de chaleur, d'électricité, d'eau féconde, qui ont un but aussi visible, aussi prémédité que le travail d'un jardinier; n'oubliant pas de remarquer aussi la richesse de son sein, plein d'armes, d'instruments, de trésors, —

vous conclurez encore, avec Ritter, « que notre « globe est manifestement une demeure préparée « par une intelligente bonté, pour l'éducation « d'une race d'hommes. »

Et lorsqu'enfin sur ce théâtre vous verrez venir successivement des créatures irraisonnables et muettes, pour y attendre un être intelligent et libre, qui parle, qui connaît et qui veut ; quand vous verrez, comme de vos yeux, Dieu même déposer sur la terre l'homme qui n'y était pas l'heure d'avant, et quand vous aurez bien compris qu'il est une date précise, un lieu précis où un homme a été tout à coup suscité dans le monde pour être père du genre humain ; je crois que ce spectacle, si vous savez le contempler, en laissant tomber un instant le lourd aveuglement et l'inquiète incrédulité qui nous dérobent tout rayon de lumière, je crois que ce spectacle mettra en vous le germe de l'histoire, et l'esprit de l'histoire pour développer le germe.

Vous verrez bien que cet homme, qui est intelligent et libre, a un but idéal qu'il peut connaître, et que sa liberté doit atteindre. La marche vers le but, c'est l'histoire, et comme l'homme marche au but librement, par le chemin qu'il veut, et s'en détourne s'il le veut, vous comprendrez qu'il est

le roi du monde et en dirige, sous l'œil de Dieu, la destinée.

Et aussitôt vous diviserez l'histoire en trois questions.

Premièrement : Où en sommes-nous, relativement au but ?

Secondement : Quelle route avons-nous parcourue ?

Troisièmement : Quel chemin nous reste-t-il à faire ? qu'est-ce que le passé nous apprend sur la marche de l'avenir ?

Notez que l'enseignement ordinaire de l'histoire ne traite jamais la première question. Je me suis souvent demandé pourquoi il n'y avait nulle part un cours d'histoire sur ce sujet : ÉTAT PRÉSENT DU GLOBE. C'est par là qu'il vous faut commencer dans votre seconde éducation. Il semble du reste qu'un homme religieux, aimant Dieu et ses frères, devrait toujours avoir l'image totale du globe présente à la pensée. Nous prions devant le crucifix. C'est justement ce qui convient. Mais la vraie croix n'est pas isolée de la terre : la vraie croix est plantée en terre ; le crucifix réel tient au globe ; la base, le pied du crucifix, c'est un globe arrosé du sang de Jésus-Christ. Ne faites jamais de ces deux choses qu'une seule image. C'est là la vraie, la belle, la

complète image de piété. Regardez, contemplez cette terre, temple de Dieu, cette demeure commune de nos frères et de nos sœurs donnée de Dieu à ses enfants; et dites-vous : Où en sont-ils ? Que deviennent-ils ? Qu'est-ce que leur passé ? Où sont leurs espérances ? Priez alors pour eux ; et rappelez-vous cette partie d'une prière catholique : « O Père qui as donné à tes enfants ce globe pour « le cultiver, fais qu'ils n'aient qu'un cœur et « qu'une âme, de même qu'ils n'ont qu'une « seule demeure. »

Ici encore vous pourrez recevoir l'esprit de l'histoire et l'amour de son plan providentiel.

Regardez donc et comparez, sur toute la terre, l'état présent des hommes, les circonscriptions naturelles dans le plan de la terre habitable, les races, les langues, les religions, l'état intellectuel et moral, l'état social et politique. Faites intervenir ici les grands résultats de la physiologie, de la philologie et de la symbolique comparées.

Vous ne tarderez pas à découvrir une race centrale et civilisatrice, enveloppée par le reste du genre humain, comme un noyau par son écorce, race blanche, géographiquement entourée d'hommes de toute couleur, dépositaire du culte d'un seul Dieu, entourée d'idolâtres ou même d'adora-

teurs explicites du mal ; dans cette race seule, la famille, c'est-à-dire l'élément social, constituée par l'unité du lien ; dans cette race seule, quelques traces de chasteté, c'est-à-dire de spiritualité, tempérant la fermentation maladive de la génération charnelle, et permettant à quelques hommes, en quelque chose, de devenir lumière et amour libre, afin de diriger le monde vers la justice, la vérité, la liberté, l'union ; partout ailleurs, l'humanité découronnée, dégradée par la sensualité débordante, et par l'intempérance sans frein ; partout ailleurs, l'humanité paralysée, écrasée dans l'un des deux côtés d'elle-même, l'un des deux sexes ; mais toujours la justice, l'intelligence, la science, la force, la dignité, la liberté, ou leur absence, proportionnées, dans chaque partie du genre humain, à la plus grande ou moindre participation de chaque peuple à la lumière et à la religion du noyau central et civilisateur.

Mais parmi les peuples même les plus rapprochés du modèle, quelle distance relativement à l'idéal ! A part quelques héros, où en sont les meilleurs des hommes et les peuples les plus éclairés ? Que savent-ils et comment vivent-ils ? Chez qui Dieu règne-t-il ? De quel peuple Dieu peut-il se servir aujourd'hui pour faire marcher l'histoire, et avan-

cer le monde vers le but de sa volonté sainte?

Voilà quelques remarques sur la première question : Où en sommes-nous?

Entrez alors dans la seconde, et, sans jamais perdre de vue tout ce premier tableau, reprenez, toujours par voie de synchronisme et d'histoire générale comparée, l'histoire distincte des races et des nations; toujours avec rapidité, en parcourant, aussi rapidement qu'il se pourra, chaque ligne, depuis son origine perceptible jusqu'à nos jours. Les revues de totalités peuvent seules instruire. Par là seulement, vous comprendrez ce qui retarde ou avance chaque nation et l'ensemble de l'humanité. Par là, vous verrez clairement où est le courant principal de l'histoire, où sont les eaux stagnantes. Vous verrez à quelle époque précise l'humanité a cessé de dormir comme un lac, lac exposé à se corrompre tout entier, à quelle époque précise s'est enfin écoulé du lac un fleuve d'eau vive et vivifiante, qui peut-être entraînera tout.

Vous suivrez facilement ensuite le chemin parcouru par le fleuve.

Quant à la troisième des questions historiques, « Quelle est la voie de l'avenir? » je crois qu'il vous sera utile de la poser et de la traiter. Ce n'est plus, si l'on veut, que de la philosophie de l'histoire.

Soit. C'est précisément la science comparée que nous cherchons.

Dans cette question, il faut partir de ce principe, que l'homme est libre et que le genre humain finira comme il voudra. Il faut admettre, avec l'Écriture sainte, que Dieu a mis l'humanité « et l'a « laissée dans la main de son propre conseil ; que « la vie et la mort sont devant nous ; qu'il nous sera « donné ce vers quoi nous tendrons la main. » D'après cela, Herder avait raison de dire : « Tout ce « qu'une nation ou une partie de l'humanité vou- « dra sincèrement pour son bien lui sera donné. » Ce qui s'appuie encore sur la parole du Christ : « Si vous aviez la foi, rien ne vous serait impos- « sible. »

Cela posé, nous devons croire qu'il est possible d'atteindre le but, et que si l'Église catholique dit : « O Père, qui as donné à tes enfants ce globe pour « le cultiver, fais qu'ils n'aient qu'un cœur et « qu'une âme, de même qu'ils n'ont qu'une seule « demeure ; » si cette sainte et catholique parole est manifestement le but, nous pouvons y atteindre, ou tout au moins en approcher autant que l'homme sur terre peut approcher de la perfection. « Si on « le voulait, dit saint Augustin, si on suivait les « préceptes de Dieu, la république terrestre ferait,

« par sa félicité, l'ornement de ce monde présent, « et s'avancerait, en montant toujours, vers le « royaume de la vie éternelle[1]. »

Voilà le but, l'idéal, le possible. Nous sommes libres d'y arriver. Mais y arriverons-nous, et par quelle voie et quel serait, en ce cas, le plan de l'histoire future? C'est la question.

Et quelle question plus grande et plus pressante? C'est l'homme voyageur sur la terre qui se demande : Où est ma route? Où est « cette voie de « Dieu sur la terre[2], » qu'il faut connaître, et qui mène au but?

Vous comprenez que cette question est digne des plus sérieuses méditations d'une vie entière.

XVII.

LA THÉOLOGIE.

Je ne vous dirai rien ici de la philosophie, puis-

[1] Cujus præcepta de justis probisque moribus si simul audirent atque curarent... et terras vitæ præsentis ornaret sua felicitate respublica, et vitæ æternæ culmen beatissime regnatura conscenderet. (*De Civit. Dei,* lib. II, p. 72.)

[2] Ut cognoscamus in terra viam tuam.

que cet ouvrage tout entier vous en parle. Passons donc à la théologie.

On disait autrefois que la théologie est la reine des sciences, que la philosophie est sa servante.

Voici, je crois, la vérité sur ce sujet. Il y a, dit Pascal, trois mondes : le monde des corps, le monde des esprits, et un troisième monde qui est Dieu, qui est surnaturel et infini, relativement aux deux premiers. Or, la philosophie est du second monde, elle doit régner sur le premier, et elle doit se soumettre au troisième, non pour s'anéantir, mais pour monter plus haut.

En d'autres termes, la philosophie est la science propre que développe en lui et que possède l'esprit humain; c'est l'esprit humain développé. L'esprit humain développé doit pénétrer le monde des corps et en connaître les lois; mais l'esprit humain développé doit se soumettre à Dieu, non plus seulement de cette soumission nécessaire à son développement propre, mais de cette autre soumission plus profonde qui développe en lui Dieu même: qui, outre ce développement venant de la propre racine et de la propre substance de l'homme, lui donne cet autre développement qui vient de Dieu, dont Dieu est la racine et la substance.

Or, l'esprit humain est capable du développe-

ment qui vient de Dieu, comme un arbre est capable de greffe

Et peut porter des fruits qui ne sont pas les siens.

Ces fruits nouveaux détruisent-ils le vieil arbre? Ils l'honorent et le glorifient. Lui enlèvent-ils sa séve? Non; mais ils donnent à cette séve, qui demeurait stérile, un cours glorieux. C'est ainsi que la science divine ne détruit pas la science humaine, mais l'illumine.

Or, la théologie, c'est la philosophie greffée. Et cette greffe, c'est l'esprit de Dieu même enté sur l'esprit humain. Et cette donnée nouvelle est et doit être surnaturelle, c'est-à-dire d'une autre nature que l'esprit humain même, infinie en présence de lui qui est fini, quoique indéfiniment développable.

Je n'explique pas ici le mystère de la greffe, ni pour le monde des corps, ni pour le monde des esprits. Je n'entends pas, du reste, prouver ici ces assertions. Je veux seulement vous donner des conseils pour l'étude de la théologie, et vous y exhorter.

Remarquez d'abord que la théologie catholique, indépendamment de tout ce qu'enseigne la foi chrétienne, est manifestement, et ne peut pas ne pas être le plus grand monument, sans nulle comparaison,

qu'ait élevé l'esprit humain. Je dis qu'outre la lumière divine, surnaturelle, dont, selon nous, la théologie catholique est remplie, cette théologie est et ne peut pas ne pas être le plus immense faisceau de lumière humaine que les hommes aient jamais formé.

Voyez le fait. Quels sont les grands théologiens? — Je ne parle pas de saint Paul. — Nos deux plus grands théologiens sont saint Augustin et saint Thomas d'Aquin. Le troisième est très-difficile à nommer. Il y en a vingt, vraiment grands et profonds, et dont le plus glorieux n'est pas, comme théologien, le plus grand. Mais enfin, pour les hommes de lettres, mettons Bossuet. Voici donc saint Augustin, saint Thomas et Bossuet. Or, je vous prie, ne voyez-vous pas que saint Augustin renferme tout Platon, mais Platon précisé, et encore agrandi? Me direz-vous que saint Thomas d'Aquin ne contient pas en lui tout Aristote, mais Aristote élevé de terre, lumineux et non plus ténébreux? Me direz-vous que Leibniz n'est pas d'accord avec Bossuet? Prétendrez-vous que Descartes tout entier n'a pas nourri Bossuet, et n'ait passé dans son génie? Voici donc, dans nos trois grands théologiens, un faisceau composé des principaux génies du premier ordre. Citez un homme

vraiment considérable qui pense dans un autre sens, et qui ait une autre lumière, un autre soleil de vérité que cette société de génies!

L'autorité d'un homme du premier ordre est grande assurément. Mais qu'est-ce que l'autorité de plusieurs hommes de premier ordre, je dis plus, l'autorité de tous les hommes de premier ordre, parlant à l'unisson? Or, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin et Bossuet parlent à l'unisson; ceux qu'ils impliquent en eux parlent de même; tout ce qui, dans Platon, dans Aristote, dans Leibniz et Descartes, n'entre pas dans cet unisson que forment les trois autres, qui sont théologiens, tient de l'erreur, de l'accident, et ne saurait compter. Ce sont des fautes, comme les plus grands hommes en commettent.

Mais est-ce là toute l'autorité humaine de la théologie? Je n'en ai dit que la moindre partie. La théologie, toujours considérée seulement dans son côté humain, est la seule science, ceci est capital, que le genre humain ait travaillée en commun. Tout ce que le père des hommes, sorti des mains de Dieu, et ses premiers enfants, ont livré à la mémoire du genre humain et à la tradition universelle; tout ce que les prophètes et les vrais fils de Dieu, dans tous les temps, ont pu voir, et rece-

voir de Dieu ; tout ce que les apôtres du Christ, les martyrs et les Pères ont compris ; tout ce que les méditations des solitaires, qui n'aimèrent que la vérité, ont mystérieusement excité dans l'esprit humain ; tout ce que les grands ordres religieux, travaillant en commun, comparant, débattant sans cesse leurs travaux, ont développé et précisé ; tout ce que les conciles généraux, les premières assemblées universelles qu'ait vues le monde, ont défini ; tout ce que les erreurs mises à jour, reconnues et jugées à leurs fruits, dans l'importante histoire des sectes, nous ont ôté d'incertitudes ; tout ce que les saints et les saintes, ces sources vives de pure lumière ont inspiré, sans écrire ni parler : tout cela mis en un, voilà la théologie catholique. Vous le comprenez maintenant, c'est la seule science que l'esprit humain ait enfantée d'ensemble. Les grandes œuvres philosophiques sont des œuvres de grandeur isolée; l'œuvre théologique est un mouvement de totalité du vaste cœur et de l'immense esprit humain. De plus, s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que là où les esprits s'unissent, là se trouve Dieu, il s'ensuit que la théologie catholique est l'œuvre universelle et la voix unanime des hommes qui ont été unis entre eux et avec Dieu. C'est pourquoi je répète, parce que je l'ai

prouvé, que la théologie catholique est et ne peut pas être autre chose que le plus grand monument qu'ait élevé l'esprit humain, et le plus grand faisceau de lumière qu'il y ait en ce monde.

Et maintenant, comment expliquez-vous qu'un homme qui cherche la vérité ne fasse pas sa première étude de cette science-là ?

Voilà pourquoi, si vous avez compris ce qui précède, et si vous voulez travailler à relever l'esprit humain vers la lumière, vous étudierez la théologie catholique, toujours.

Voici comment vous procéderez.

Vous commencerez par apprendre par cœur, et mot pour mot, le Tout, comme l'enfant apprend ses prières.

Ce monument incomparable de la théologie a un plan simple et facile à connaître ; cet immense faisceau de lumière se réduit à un petit nombre de vérités, peut-être à trois et à une ; mais, sans remonter si haut vers l'unité divine de cette lumière il se trouve que toute la théologie catholique est formulée en un petit nombre de propositions dogmatiques qu'on nomme articles de foi, auquelles les théologiens en ajoutent d'autres qui, sans être articles de foi, sont tenues pour certaines, comme dérivant rigoureusement des articles de foi.

Toutes ces propositions peuvent être, et, de fait, ont été imprimées en huit pages.

Je demande comment il se fait que tout homme instruit ne les sache pas par cœur littéralement[1].

Si vous êtes chrétiens, voilà le détail de votre foi; si vous n'êtes pas chrétiens, voilà cette grande croyance chrétienne, la seule qui ait chance d'être vraie, et qu'il vous faut connaître, pour savoir si vous y viendrez. Si vous êtes ennemi, décidé à combattre le christianisme, prenez la peine de le connaître, du moins dans son énoncé. Vos coups porteront moins à faux.

Vous prendrez donc une Théologie élémentaire quelconque, vulgaire, enseignée dans les séminaires. Je vous recommande celle de Perrone, qui est récente, très-répandue, qui vient de Rome. Vous ouvrirez la table des matières, qui a été imprimée en huit pages, et qui n'est autre chose que la suite des théorèmes théologiques, articles de foi ou autres. Vous apprendrez par cœur ces théorèmes, et vous connaîtrez l'énoncé complet, authentique, officiel du dogme catholique.

[1] Nous avons réuni ces textes ou du moins les propositions de foi, en latin et en français, à la fin de notre *Traité de la connaissance de Dieu.*

De plus, vous aurez sous la main un Bossuet, un Thomassin, un saint Thomas d'Aquin et un saint Augustin; et en outre, le Dictionnaire théologique de Bergier, en un volume.

Vous vous attacherez à saint Thomas d'Aquin avant tout autre. Vous n'oublierez pas qu'au dernier concile général, à Trente, il y avait sur le bureau de l'assemblée, à droite du crucifix, la Bible, à gauche, la Somme de saint Thomas d'Aquin.

Quant à la Bible, il est bien entendu que vous la lirez chaque jour; que vous lirez et pratiquerez l'Évangile, source vive et principale de toute lumière.

Mais, pour revenir à saint Thomas d'Aquin, c'est véritablement l'ange de l'école, et le prince des théologiens. Égal, au moins, à Aristote comme métaphysicien et logicien; nullement contraire à Platon, ce qui serait un défaut capital; plein de saint Augustin, et impliquant, dès lors, ce que Platon a dit de vrai: du reste, n'ayant pas tant les idées mêmes que les forces de ces génies, saint Thomas d'Aquin, dans sa Somme, saisit, résume, pénètre, ordonne, compare, explique, prouve et défend, par la raison, par la tradition, par toute la science possible, acquise ou devinée, les articles de la foi catholique dans leurs derniers détails, avec

une précision, une lumière, un bonheur, une force, qui poussent sur presque toute question le vrai jusqu'au sublime. Oui, on sent presque partout, si je puis m'exprimer ainsi, le germe du sublime frémir sous ces brèves et puissantes formules, où le génie, inspiré de Dieu, fixe la vérité.

Saint Thomas d'Aquin est inconnu de nous, parce qu'il est trop grand. Son livre, comme l'eût dit Homère, est un de ces quartiers de roc que dix hommes de nos jours ne pourraient soulever. Comment notre esprit, habitué aux délayures du style contemporain, se ferait-il à la densité métallique du style de saint Thomas d'Aquin ?

L'ignorance même de la langue, de la typographie et de la forme extérieure dans la distribution des matières, nous arrête au seuil de la Somme de saint Thomas d'Aquin. Je sais un homme instruit, très-occupé de philosophie et de théologie, qui, ayant ouvert un jour la Somme de saint Thomas d'Aquin, ne tarda pas à refermer le livre avec dégoût. Et pourquoi ? Parce qu'il avait pris pour l'énoncé des thèses de saint Thomas d'Aquin l'énoncé des erreurs qu'il réfute. Cet homme vécut un an sur ce préjugé.

Lisez l'*Index tertius* de la Somme, pour connaître d'un coup d'œil les énoncés de saint Thomas

d'Aquin sur chaque question. Il faut consulter cet *Index* sur toute question. Il en faut retenir, mot pour mot, beaucoup de formules.

Pour ce qui est de Thomassin, c'est un génie tout différent ; génie aussi, non du même ordre, et non moins inconnu. Thomassin, contemporain de Bossuet, a écrit en latin ses *Dogmes théologiques*, qu'on pourrait appeler *Medulla Patrum*. Le tiers au moins de ces trois in-folios ne consiste qu'en citation des Pères, grecs et latins, souvent aussi des philosophes, le tout lié et cimenté par le génie qui pénètre et possède ce qu'il prend, agrandit ce qu'il touche, multiplie la valeur de ce qu'il emprunte, en groupant sous une lumière unique les précieuses parcelles qu'il recueille : tout cela dans un latin plein de verve, d'originalité, d'exubérante richesse.

Je n'ai rien à dire de Bossuet ni de saint Augustin. Pratiquez beaucoup la table des matières du second, merveilleux travail des bénédictins

Quant à Bergier, c'est un Dictionnaire convenable, judicieux, ne manquant pas d'autorité.

Enfin ces livres seuls ne suffisent pas : il vous faut un enseignement théologique oral, par un théologien de profession, enseignant dans les séminaires. Rien ne supplée à l'enseignement

oral de la théologie. Dix années d'études solitaires vous laisseraient des traces notables d'ignorance.

Or, je crois pouvoir vous assurer que quand vous aurez commencé à comprendre la théologie catholique, vous serez profondément étonné de l'ignorance et de l'aveuglement de notre siècle à l'égard de ce foyer de lumière, auquel aucune autre lumière dans le monde ne saurait être comparée. Il vous semblera que depuis cent cinquante ans l'Europe est dans une nuit polaire, et que le soleil des esprits est caché derrière notre horizon trop détourné de Dieu, et derrière les sommets glacés de nos sciences froides.

Vous comprendrez que l'alliance dont on parle entre la philosophie et la théologie, alliance que les philosophes purs ne comprennent pas et ne peuvent pas exécuter, par cela même qu'ils ne sont que purs philosophes, est singulièrement avancée du côté des théologiens, je dis des grands théologiens, qui étant à la fois théologiens et philosophes, philosophes toujours plus complets, plus exacts, plus profonds, plus élevés que les philosophes purs, ont mission et capacité pour entreprendre et conclure l'alliance.

Vous verrez aussi que la théologie catholique, inspirée par le Christ, qui est Dieu, implique réel-

lement toutes les sciences. Ce n'est pas nous qui les en déduirons, je le sais, et je sais que la prétention de tout déduire du dogme a été une source d'erreurs. Mais à mesure que les sciences se forment par leur propre méthode et leurs propres principes, ce sont des concordances et des consonnances merveilleuses avec la science de Dieu. Vous comprendrez que, comme le dit Pascal[1], « la reli-« gion doit être tellement l'objet et le centre où « toutes choses tendent, que qui en saura les prin-« cipes puisse rendre raison, et de toute la nature « de l'homme en particulier, et de toute la con-« duite du monde en général. »

Vous verrez peut-être aussi que, par le fait, la théologie catholique a directement inspiré tout le grand mouvement scientifique moderne, créé par le XVIIe siècle. Vous partagerez ma surprise et ma joie quand vous verrez se vérifier historiquement ce qui, *à priori*, doit être, savoir : que les saints produisent, ou sont eux-mêmes, les grands théologiens mystiques; que les grands théologiens mystiques produisent les dogmatiques profonds et les vrais philosophes ; que tous ensemble produisent les savants créateurs, même en physique et en ma-

[1] *Pensées*, t. I, p. 216. (Œuvres complètes.)

thématiques ; comme, par exemple, lorsqu'on voit les grands saints et théologiens mystiques du commencement du XVII[e] siècle creuser plus profondément que jamais le mystère du rapport de Dieu à l'homme, le livrer à la pensée philosophique sous la forme de rapport métaphysique du fini à l'infini ; faire poindre dans une foule d'écrits ascétiques de surprenantes formules sur l'infini, le fini, le néant[1] ; susciter chez Kepler, chez Pascal[2], et bien d'autres, les principes implicites, souvent même assez explicites, du calcul infinitésimal ; inspirer enfin à Leibniz son livre *de Scientia infiniti*, dont le calcul infinitésimal, qui est le levier universel des sciences, est un chapitre : chapitre qui, ramené et comparé à la philosophie dont il vient, achèvera d'organiser cette reine des sciences.

XVIII.

Concluons tout ce livre.

Ce livre ne s'adresse qu'aux rares esprits qui ai-

[1] Par exemple, les écrits de Olier : la vie du P. de Condren, par le P. Amelote. — [2] Pascal. *Pensées* : 1[re] partie, article II.

ment et cherchent la sagesse, et aux courages qui sacrifient tout à la justice et à la vérité.

Établir du silence dans son âme pour écouter en soi Dieu qui parle dans tous les hommes, surtout en ceux qui aiment la vérité ; se dégager de ses passions, et se tenir au-dessus de son siècle pour être plus près de Dieu et du cœur de l'humanité ; fuir la méditation oisive et l'illusion des contemplations paresseuses, en fixant par la plume les vérités qui se déploient dans l'âme, sous le souffle de Dieu, quand elle est pure et en repos ; discipliner son corps, le pénétrer, le rapporter, comme un instrument, à son esprit et à son âme, pour que l'homme tout entier soit uni dans son œuvre ; consacrer à la vérité tout son temps, aussi bien que l'homme tout entier, âme et corps ; consacrer la journée entière, et ne pas mépriser la nuit même ni le sommeil. Consacrer le sommeil en consacrant le soir ; préparer au sommeil sa tâche, et le faire travailler ; fuir la dissipation qui interrompt l'esprit et qui l'éteint, pour trouver le repos qui le recueille et le féconde ; pratiquer, dans la continuité de l'adoration intérieure, ce que pratiquent les germes, qui croissent et qui grandissent, soit que l'on veille ou que l'on dorme ; parvenir à la vraie prière, où la voix infaillible de Dieu se fait

entendre, où le contact de Dieu nous est donné, et où s'accomplit le mystère du rapport substantiel et vivant de l'âme à Dieu; puiser dans cette union à Dieu l'inspiration réelle, c'est-à-dire la résolution de devenir un ouvrier dans la moisson de Dieu; recevoir dans cette inspiration et cette résolution la connaissance des plaies de son âme et des souffrances du monde, la compassion pour ces souffrances et pour ces plaies, la force, la volonté de travailler à les guérir; voir et juger, dans cette lumière, la crise du présent siècle, qui est la question du Seigneur: pensez-vous que le Fils de l'Homme trouve encore de la foi sur la terre? Apprendre ce que Dieu veut du cœur humain et de l'esprit humain, et ce qu'il en exige pour leur donner ou leur laisser la foi; rentrer dans la voie, manifestement droite, du dernier grand siècle, qui allait à Dieu par la sainteté et par la science, et unissait, fécondait, ou pour mieux dire créait les sciences dans la lumière de Dieu; reprendre le faisceau, trop longtemps brisé, des grandes lignes de l'esprit humain, créer ainsi cette science comparée qui sera celle du prochain grand siècle; remonter de chaque ligne de la science au centre de comparaison; y trouver Dieu partout, et sa lumière vivante et régénératrice; faire redescendre

cette lumière dans tous les canaux de la science, dans toutes les fibres de l'esprit; délivrer, réchauffer les cœurs par cet influx nouveau; et relever enfin, par une éducation plus lumineuse, les générations à venir: tel est l'ensemble des conseils qu'il faut donner, et du but qu'il faut proposer à celui qui veut être aujourd'hui disciple de Dieu.

Comprenez maintenant l'unité théorique, et le sens proprement scientifique de tout ceci. Voyez comment ce livre se rattache à l'idée principale de ce Traité de philosophie.

Nous avons démontré que le souverain procédé de la raison, celui qui donne la science, est un procédé qui mène, à partir de toute chose, à l'infini, à Dieu; et que ce procédé donne la science, précisément en tant qu'il mène à Dieu et aux idées éternelles qui sont Dieu. Vous avez compris que ce ne sont pas là seulement de poétiques assertions, mais des vérités logiques précises et scientifiquement établies

Mais ce procédé mène à Dieu, nous l'avons encore démontré, parce qu'il part de Dieu, c'est-à-dire du sens divin en nous, et d'un degré quelconque de foi en l'objet infini de ce sens; et il y mène, en se servant de choses finies, l'âme et la nature, comme signes et comme images, pour ex-

pliquer ce sens obscur de l'infini que Dieu nous donne par son contact.

Donc la méthode pratique pour aller à la science, consistera d'abord à développer en soi le sens divin; en second lieu, à connaître son âme, à connaître la nature et ses lois; ce qui renferme toutes les sciences partielles; puis à remonter toujours, de notre âme, de tout état de l'âme, de toute science partielle, et de toute impression, jusqu'aux idées de Dieu et jusqu'au cœur de Dieu.

Oui, ceci est la méthode pratique pour arriver à la lumière: rappeler l'esprit à lui-même; unir son esprit à son cœur, son cœur à Dieu ; et tout ramener, sans rien confondre, à cette unité intérieure qui est notre âme et Dieu.

Et l'homme arrivé là connaît la vie. Il sent et voit qu'aimer Dieu par-dessus toutes choses, aimer tous les hommes comme soi-même, donner son cœur, son âme, son esprit et ses forces pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux, c'est la vie, c'est la loi, c'est le bonheur, la justice et la vérité.

FIN.

APPENDICE.

I.

M. Saisset a publié, dans la *Revue des deux mondes* du 1er septembre 1855, une critique de notre Logique. Voici, en élaguant les formes inutiles, la substance de notre réponse insérée dans le *Correspondant* du 25 octobre 1855.

M. Saisset commence ainsi la discussion :

« Nous dirons nettement que... le système du P. Gratry « repose sur une base ruineuse. Sa grande découverte de « l'identité des trois procédés de la physique, de la mathé- « matique et de la philosophie est une idée fausse » (p. 922).

Voici notre réponse :

Il ne faut pas beaucoup de présence d'esprit pour répondre immédiatement ce qui suit : « Vous m'accusez « d'avoir découvert l'identité *des trois procédés* de la

« physique, des mathématiques et de la philosophie : vous « dites que c'est une idée fausse. Eh bien, moi, je vous « accuse de dire que la raison a *trois procédés différents*, « l'un pour la physique, l'autre pour les mathématiques « et l'autre pour la philosophie. »

Cette seule réponse change tout à coup les positions. L'agresseur est sur la défensive, et l'on n'aperçoit déjà plus les ressources de sa défense.

En effet, je dis que la raison a les mêmes lois et les mêmes procédés logiques dans toutes les branches des connaissances humaines. C'est ce qu'on a toujours cru. Et voilà qu'il faut démontrer contre nous, — ce qu'on n'avait jamais entendu dire, — que la raison n'a pas les mêmes lois et les mêmes procédés logiques dans toutes les branches des connaissances humaines; qu'au contraire la raison raisonne autrement en philosophie, autrement en géométrie, autrement en physique.

Il me semble que le lecteur aperçoit, dès ce moment, le vice radical de l'attaque, et l'impossibilité de la soutenir.

II.

Il s'agit donc, pour M. Saisset, de montrer que la raison a trois procédés logiques différents, et raisonne autrement en philosophie, autrement en physique et autrement en géométrie. Comment y réussir !

Pour cela, on commence par m'accorder que j'ai raison en ce qui touche le procédé de la philosophie.

Je soutiens avec Aristote, Platon et beaucoup d'autres, que la raison a deux mouvements essentiels, nécessaires, et à peu près inséparables : le syllogisme et l'induction : l'un qui descend du général au particulier, et l'autre qui s'élève du particulier au général : l'un, dit Platon, qui ne s'élève pas plus haut que le point de départ, et l'autre qui s'élève plus haut que le point de départ. Et je remarque que celui des deux procédés qui s'élève du particulier au général, peut aussi s'élever du fini à l'infini, ou à quelque notion marquée du caractère de l'infini. Je dis enfin que la raison mêle toujours ces deux mouvements.

M. Saisset m'accorde nettement et pleinement que tout cela est vrai en métaphysique. « Le procédé métaphysique, « dit-il, a donc ce caractère de franchir d'un bond l'in-« tervalle qui sépare la créature du Créateur, le fini de « l'infini, le contingent de l'être nécessaire. Sur ce point « nous sommes d'accord avec le P. Gratry, et nous recon-« naissons qu'il décrit exactement le procédé dialectique « ou métaphysique » (p. 924).

Jusqu'ici tout est bien. Mais voici la difficulté. Il faut montrer que la raison ne raisonne pas en physique comme elle le fait en métaphysique.

Avant d'y venir, on nous attaque comme physicien. On nous reproche de croire que la lumière et la chaleur soient quelque chose.

« La chaleur, dit M. Saisset, n'est autre chose « qu'une hypothèse imaginée pour lier les phénomènes ! » Il en dit autant de tous les impondérables, de l'attraction, de l'électricité, et même de la lumière. Quoi, monsieur! la chaleur et la lumière ne sont que des hypothèses ima-

ginées pour lier les phénomènes! C'est parler comme ces physiologistes qui enseignent « que la vie est « une hy-« pothèse imaginée pour lier des phénomènes, » et qui disent : « Il n'y a point de vie, il n'y a que des tissus « vivants. » Et moi, parce que je parais croire que la lumière et la chaleur sont des réalités, vous me reprenez en ces termes. « ..... Ses maîtres de l'Ecole polytechnique..... « Ampère, Dulong, lui ont-ils jamais proposé la chaleur, « l'électricité,..... les fluides impondérables, comme autre « chose que des hypothèses imaginées pour lier les phé-« nomènes? » Eh bien, je suis forcé de vous le dire : Ampère, Dulong, Arago lui-même, et tous les autres physiciens que j'ai connus, croyaient et croient encore à l'existence de la lumière et de la chaleur. Et ceux même qui nomment *hypothèse* tout ce qui ne se voit pas des deux yeux, ou ne se touche pas des deux mains, ceux-là même se gardent bien de dire que la lumière et la chaleur ne sont que des hypothèses, par cela même, si je ne me trompe, que la lumière se voit, et que la chaleur se sent.

La théorie de l'émission ou celle des ondulations, adoptées pour expliquer la nature ou la cause de la lumière et de la chaleur, sont, si l'on veut, des hypothèses. Mais aucun physicien n'a jamais eu l'étrange pensée de dire que la chaleur ou la lumière ne sont que des hypothèses imaginées pour lier les phénomènes. La lumière et la chaleur sont des faits, des réalités au même titre que la terre, la pierre, l'or ou le plomb. Je sais bien que M. Saisset n'a dit cela que pour prendre une tenue scientifique très-austère. Mais c'est ce qui augmente le ridicule de l'assertion.

III.

Quoi qu'il en soit, il s'agit pour M. Saisset de prouver que la raison raisonne autrement en physique qu'elle ne le fait en métaphysique. C'est là le point.

M. Saisset avoue qu'en métaphysique la raison emploie l'un et l'autre de ses deux procédés essentiels, non-seulement celui qui déduit, mais aussi celui qui passe, sans moyen terme, d'un moindre terme à un terme plus grand, et qui s'élève, à partir d'une donnée finie, à des notions marquées du caractère de l'infini. Mais il dit qu'il n'en est pas de même pour la physique. Comment démontrer cela?

C'est bien simple. Le procédé de la physique, dit M. Saisset, consiste à s'élever des faits aux lois, des faits particuliers aux généralités, ce qui se fait par l'induction appliquée aux observations.

On ne saurait mieux dire.

Et l'on ajoute que « l'induction n'a rien de mystérieux » (p. 922); qu'elle est connue depuis longtemps, et qu'Aristote en a donné cette belle définition : « L'induction, « c'est une marche régulière du particulier à l'universel » (p. 922).

Tout cela est fort bien.

Et vous ne comprenez pas qu'en parlant ainsi, vous dites justement le contraire de ce que vous voulez soutenir? Vous me donnez raison trois fois! Je dis *trois fois,* de compte fait.

En effet, le procédé de la physique consiste, selon vous,

à passer des faits aux lois, et vous ne voyez pas que les faits sont des données en nombre toujours fini, et que toute loi, pour être loi, doit s'appliquer à toute l'infinité des cas particuliers possibles! Donc vous passez d'une donnée finie à une notion marquée du caractère de l'infini.

Vous ne comprenez pas que s'élever des faits particuliers aux généralités, c'est la même chose, et vous oubliez que Malebranche gourmande[1] ceux qui ne voient pas qu'une idée générale n'est telle que parce qu'elle implique l'infini et en porte le caractère. Ce qui est d'ailleurs évident : car serait-elle générale, si elle avait des limites en son genre, et si elle ne s'appliquait à toute l'infinité des cas particuliers possibles?

Vous ne comprenez pas enfin que, pour la troisième fois, vous m'accordez tout ce que je soutiens, en disant que le procédé de la physique, c'est l'induction, et que l'induction n'est autre chose qu'un passage régulier du particulier à l'universel. Est-ce que le particulier n'est pas une donnée finie? Est-ce que l'universel n'est pas une notion

[1] « Vous ne sauriez vous ôter de l'esprit, dit-il, que vos idées générales ne sont qu'un mélange confus de quelques idées particulières.... Mais l'idée du cercle en général représente des cercles infinis et leur convient à tous, et vous n'avez pensé qu'à un nombre fini de cercles.... Je vous soutiens que vous ne sauriez vous former des idées générales que parce que vous trouvez dans l'idée de l'infini assez de réalité pour donner de la généralité à vos idées. Vous ne pouvez penser à un diamètre indéterminé, que parce que vous voyez l'infini dans l'étendue, et que vous pouvez l'augmenter ou le diminuer à l'infini.

« Je vous soutiens que vous ne pourriez jamais penser à ces formes abstraites de genres et d'espèces, si l'idée de l'infini qui est inséparable de votre esprit ne se joignait tout naturellement aux idées particulières que vous apercevez. »

marquée du caractère de l'infini? Ce n'est pas seulement Malebranche qui vous le dit, c'est Aristote, c'est saint Thomas : « L'universel, dit saint Thomas, l'universel « conçu par la raison, est infini, sous un certain point de « vue, puisqu'il contient en puissance une infinité de « choses particulières » ($1^a\ 2^{ae}$, q. xxx, art. iv, ad. 2).

Il y a mieux. Ouvrons le Manuel de M. Saisset lui-même. J'y trouve qu'universel et infini sont synonymes : « ainsi, « nécessité, *infinitude*, généralité absolue ou *universa-* « *lité*, tels sont les caractères de cet autre ordre de con- « naissances. »

Ainsi, comme je l'ai dit, dans la démonstration que vous m'opposez, vous me donnez raison trois fois.

IV.

Mais comme, en ces matières, l'on ne croit qu'à l'autorité, et point à la raison, j'ouvre, pour vous convaincre, le premier traité sur l'induction qui se présente à moi. C'est, je crois, le plus récent, et peut-être le plus savant [1] : j'y trouve précisément tout ce que j'ai dit, sur Kepler, sur Bàcon, sur l'induction. J'y lis ces mots : « Le véritable « instaurateur de la méthode inductive appliquée aux « sciences naturelles, c'est Kepler » (p. 142).

Mais en quoi consiste l'induction de Kepler? Le voici : « L'induction de Kepler conclut d'un nombre fini de cas

[1] *Manuel de philosophie.* Psychologie, x, 2.

« particuliers à la loi de tous les cas dont le nombre est in-
« fini » (p. 36). C'est là ce que j'ai dit, et c'est ce que vous dites vous-même en définissant l'induction : « un passage « régulier du particulier à l'universel. »

Puis, voici sur Kepler et Bâcon un jugement très-clair : « A la même époque que Kepler, vivait Bâcon de Verulam, « que l'on ne donne pas seulement comme l'un des fau- « teurs de la science inductive, mais que l'on considère le « plus souvent comme le grand législateur de l'induction. « Cependant, si l'on recherche avec impartialité quelle « part a eue Bâcon à ce grand ouvrage, il faut reconnaître « qu'il n'avait ni l'aptitude scientifique, ni les connais- « sances nécessaires, pour être lui-même l'auteur d'une « induction scientifique, et que, de plus, il n'eut jamais « connaissance suffisante des règles de l'induction.... Cette « méthode, qu'il recommandait chaudement, mais dont il « n'eut jamais qu'une idée fausse, a été, dans le fait, « appliquée d'abord par Kepler. Quant à Bâcon, il est, à « l'égard de la nouvelle astronomie et de la physique nou- « velle, si heureusement développées par Kepler, Thycho- « Brahé et Galilée, il est à cet égard à peu près ce qu'était « Voltaire pour la philosophie mathématique et naturelle « de Newton. Il n'était nullement initié aux mystères de « ces sciences : il lui manquait la clef pour les entendre. « Il n'était pas mathématicien » (p. 149).

Voilà, ce me semble, ce qu'il n'est plus permis d'ignorer aujourd'hui quand on parle de l'induction, de Kepler et de Bâcon.

Et si vous joignez à cela l'article de Delambre sur Kepler, dans la *Biographie universelle*, puis ce qu'en dit

Montucla, dans son *Histoire des mathématiques,* vous comprendrez comment Kepler, le véritable introducteur de l'induction dans les sciences expérimentales, est, de tous les grands hommes qui ont fondé l'admirable édifice des sciences modernes, le premier en date pour l'application de la méthode et pour toutes les découvertes fondamentales. Il est le premier par la méthode, par le génie et par les résultats.

Mais, ne sachant rien de cela, et dominé par le banal préjugé baconien, vous ne craignez pas d'écrire ce qui suit : « Je l'avouerai, je n'ai pu lire sans scandale le chapitre du « P. Gratry intitulé : L'induction appliquée par Kepler. Il « s'agit de décrire le procédé inductif. Pourquoi choisir « Kepler pour guide? Pourquoi Kepler, de préférence à « Bâcon, qui est le promoteur et le législateur de l'induc- « tion?.... Voici le secret du P. Gratry : c'est que Kepler « est un chrétien enthousiaste qui a mêlé ses idées théolo- « giques à ses découvertes..... Mais le P. Gratry nous per- « mettra de dire que Kepler, comme chercheur de vérités « expérimentales, n'est un exemple à proposer à per- « sonne. » C'est le contraire de ce qui est connu. On ne peut se tromper plus complétement sur Kepler et Bâcon; on ne peut ignorer plus profondément l'histoire moderne de l'esprit humain. Et j'avoue à mon tour qu'ici je m'étonne et me scandalise. Je me demande à quoi les professeurs de philosophie employent leur temps, s'ils ne daignent pas même s'informer des plus grands faits de l'esprit humain, et de cette mémorable application de la logique uni-

[1] *Die theorie der Induction,* von E.-F. Apelt. Leipsig, 1854.

verselle qui a créé la science moderne. Mais passons.

Voulez-vous d'autres autorités sur l'induction, écoutez Taylor, dans ce très-remarquable passage où, d'après Aristote, il affirme que « l'induction sert à l'acquisition de la « science, en ce qu'elle met en acte, dans l'âme, l'univer-« sel d'où dépend la démonstration. L'universel, objet « propre de la science, n'est pas *déduit* du particulier, car « tous les cas particuliers possibles *sont* INFINIS, et l'on « n'en peut avoir qu'un nombre fini, comme point de dé-« part. La perception du *tout* opposé à l'individuel est « *excitée* en nous par l'induction, mais non *déduite* » (Analyt. post. I, cap. 5).

Écoutez encore Hamilton (*Logique,* p. 158) : « Le terme « d'induction (ἐπαγωγὴ) a été employé en trois sens diffé-« rents : 1° il signifie le procédé d'investigation des faits « particuliers, préparatoire à l'*illation;* 2° l'*illation ma-« térielle* du particulier à l'universel, garantie par les ana-« logies naturelles générales ;.... 3° l'*illation formelle* de « l'individuel à l'universel, légitimée uniquement par les « lois de la pensée..... »

N'ai-je pas admis tous ces sens et tous ces degrés de l'induction ? Où ai-je défini l'induction un procédé qui s'élève nécessairement et toujours du fini à l'infini ? Partout je la définis avec Aristote et avec Platon. Je dis, avec Aristote : « La raison n'a que deux procédés, le syllogisme et l'in-« duction, l'un qui trouve les majeures, et l'autre qui dé-« duit les conséquences. » Je dis avec Platon : « La raison « a deux procédés, celui qui ne s'élève pas au-dessus du « point de départ, et celui qui s'élève au-dessus du point de « départ. » Une seule fois, j'ai essayé d'exprimer, en une

seule proposition, l'ensemble de ma pensée sur l'induction, et j'ai dit qu'elle est « ce procédé de l'âme qui s'élance « sans intermédiaire, mais appuyée sur Dieu, à une affir- « mation plus grande que le point de départ ostensible de « la pensée[1]. »

V.

Vous le voyez, la raison ne raisonne pas en physique autrement qu'en métaphysique. Elle a, des deux côtés, les mêmes lois et les mêmes procédés logiques. Elle exécute, partout, toujours, ses deux mouvements nécessaires, mouvement syllogistique et mouvement inductif; et l'induction, lorsqu'elle est un passage du particulier à l'universel, est, par cela même, un passage d'une donnée finie à une notion marquée du caractère de l'infini. C'est ce que vous m'accordez spontanément pour la métaphysique, et ce que vous m'accordez malgré vous, et par trois fois, pour la physique.

Mais il vous reste la géométrie. C'est là peut-être que vous allez détruire ma thèse : vous le dites, du moins. Après un certain argument emprunté, dites-vous, à Pascal, vous concluez (p. 933) : « Il n'en faut pas davantage pour « ruiner de fond en comble le système du P. Gratry. »

Or, mon système qui, selon vous et selon moi, consiste

[1] *Connaissance de Dieu*, 5e édition. Préface, p. XIII.

à dire que la raison a les mêmes lois et les mêmes procédés logiques partout où elle raisonne, *mon système*, dis-je, se soutient jusqu'ici, soit en physique, comme vous le démontrez sans le vouloir, soit en métaphysique, comme vous le déclarez spontanément. Mais peut-être que la géométrie fait bande à part dans l'esprit humain.

Si la géométrie fait bande à part, quoique j'aie raison sur la physique et la métaphysique, je le déclare d'avance, mon système croule ; c'est-à-dire qu'il cesse d'être vrai que la raison a les mêmes lois et les mêmes procédés logiques partout où elle raisonne.

Démontrez donc que la géométrie est seule de son côté ; qu'elle raisonne autrement que la physique et la métaphysique ; qu'elle n'a point une logique entière ; qu'elle n'a que l'un des deux procédés de la raison, celui qui marche par voie d'identité ; qu'elle manque enfin de l'autre procédé, de celui qui, à partir d'un point de départ, s'élève à une idée plus grande que le point de départ ; qui, comme on l'accorde pour la philosophie, et comme on le voit pour la physique, s'élève à quelque idée de l'infini, à partir de l'idée du fini.

Pour démontrer cela, une chose est nécessaire, mais elle suffit, c'est de nier le calcul infinitésimal.

C'est ce que fait M. Saisset.

Mais qu'est-ce à dire? Nie-t-il qu'il y ait une science appelée calcul infinitésimal?

Non sans doute ; mais, ce qui est même chose, il nie que le calcul infinitésimal s'occupe de l'infini.

Ainsi le calcul infinitésimal, contrairement au nom qu'il porte, malgré la pensée de Leibniz, son inventeur, qui

méditait un livre *de Scientia infiniti*[1], livre dont le calcul infinitésimal se trouve être un chapitre; malgré Newton, l'autre inventeur du calcul infinitésimal; malgré Fontenelle, le grand propagateur de la géométrie de l'infini; malgré l'Académie des sciences entière, depuis Fontenelle jusqu'à Condillac exclusivement, et malgré tant d'illustres géomètres jusqu'à Poisson inclusivement, et je dirai même malgré tous, le calcul infinitésimal, selon M. Saisset, ne s'occupe pas de l'infini.

Et cela, dit M. Saisset, par une fort bonne raison, c'est que l'infini géométrique n'existe pas.

Mais qu'entend-on par ces paroles? Veut-on dire que l'infini géométrique étant un infini abstrait, n'existe pas comme infini réel, concret? C'est ce que nous disons nous-même à la page 180, tome II, de notre *Logique*, où l'on peut lire ces mots : « L'infini mathématique est une abs-« traction..... l'infini mathématique n'existe pas; » c'est-à-dire que l'infini géométrique, comme la géométrie tout entière, est abstrait; c'est-à-dire qu'il n'est pas l'infini concret, l'être infini. C'est là ce que je soutiens. Il aurait fallu lire cette page avant de m'objecter que l'infini géométrique n'est autre chose qu'une abstraction, ce que j'affirme le premier.

C'est pourtant ce que l'on m'oppose : et l'on me prouve, avec une force irrésistible, que la géométrie est une science abstraite[2].

[1] « Restabat matheseos pars sublimior .... ipsa scilicet scientia infiniti. » Fragments inédits, publiés aujourd'hui par M. le comte Foucher de Careil.

[2] Voyez les pages 179, 180, 181, 182 de la *Logique*, tome II, et les pages 934 et 935 de M. Saisset.

Mais en quoi, lors même que ce ne serait pas ma propre thèse, en quoi serait-ce une objection? En quoi cela peut-il empêcher que la géométrie, science tout abstraite, ne passe de l'idée du fini abstrait à l'idée de l'infini abstrait? En rien évidemment.

Aussi ne s'arrête-t-on pas à cette dissertation qui ne va pas à la question. On va plus loin. On affirme qu'il n'y a aucune espèce d'infini géométrique ni abstrait ni concret. De telle sorte que, selon M. Saisset, les métaphysiciens peuvent considérer l'infini, mais cela est interdit aux géomètres.

Les géomètres, surtout depuis Leibniz, parlent continuellement de l'infini; mais, selon M. Saisset, ils se trompent. Ils parlent de l'infini, mais ils pensent au fini. C'est le fini tout seul qu'ils considèrent, le fini en croissance ou le fini en décroissance, c'est-à-dire l'indéfini en grandeur ou en petitesse. C'est là ce qu'ils appellent abusivement l'infiniment grand et l'infiniment petit.

La géométrie, même infinitésimale, toujours selon M. Saisset, ne traite que du fini, car elle ne traite que de la grandeur. Elle ne sort pas d'une seule et même notion, la notion de la grandeur finie, croissante et décroissante, en un mot, de la notion du fini. Il n'y a donc jamais ici aucun passage du fini à l'infini.

M. Saisset le démontre de deux manières : 1° par l'autorité de Pascal; 2° par le raisonnement.

Il cite d'abord un fort beau texte de Pascal, qu'il fait précéder de ces mots : « Que le P. Gratry veuille bien relire l'admirable fragment *de l'Esprit géométrique,* il y « verra la notion de l'infiniment petit et celle de l'infini- « ment grand déduites de la notion de grandeur avec une

« rigueur et une précision incomparables. Il n'en faut pas « davantage pour ruiner de fond en comble le système du « P. Gratry. »

Quel est ce texte? Le voici : « C'est-à-dire, en un mot, « que quelque mouvement, quelque nombre, quelque es- « pace, quelque temps que ce soit, il y en a toujours un « plus grand et un moindre, de sorte qu'*ils se soutien-* « *nent tous* ENTRE LE NÉANT ET L'INFINI, ÉTANT TOUJOURS « INFINIMENT ÉLOIGNÉS DE CES EXTRÊMES » (*Pensées*, édit. de la Haye, t. II, p. 26).

Qu'est-ce que mon critique veut conclure de ce texte? Il en veut conclure qu'il n'y a point en géométrie de passage du fini à l'infini, parce qu'il n'y a pas d'infini géométrique, parce que l'infini géométrique n'est que l'indéfini, c'est-à-dire le fini indéfiniment décroissant ou croissant. Et, en effet, dit M. Saisset, le texte de Pascal signifie que « cha- « cun de ces objets (le nombre, le mouvement, le temps, « l'espace, en ce qu'il peut toujours croître ou décroître) « *comprend* deux infinités, l'une de grandeur et l'autre de « petitesse » (p. 933).

Mais, quoi! Pascal ne dit-il pas clairement et précisément le contraire? Relisons : le nombre, le mouvement, le temps, l'espace « se soutiennent tous entre le néant et l'in- « fini, *étant toujours infiniment éloignés de ces deux* « *extrêmes.* »

Ainsi, selon Pascal, comme selon l'évidence, toutes ces grandeurs croissantes ou décroissantes sont toujours infiniment éloignées de l'infini, c'est-à-dire de ces deux extrêmes que plus bas il appelle « la double infinité qui nous envi- « ronne de toutes parts. »

Donc, pour Pascal, toute grandeur, indéfiniment décroissante ou croissante, *est toujours infiniment éloignée des deux infinités* : pour M. Saisset, toute grandeur, indéfiniment décroissante ou croissante, *comprend les deux infinités*. Pour M. Saisset, ces deux infinités sont même chose que la quantité ; pendant que, pour Pascal, toute quantité est toujours infiniment éloignée des deux infinités.

Si c'est ainsi que l'on entend Pascal, je n'ai plus à me plaindre de la manière dont on m'entend.

On voit donc que Pascal conçoit les deux infinités précisément comme Leibniz lui-même, sur lequel je m'appuie. Ces deux infinités pour Leibniz sont « les deux ex-« trémités de la quantité, non comprises dans la quantité, « mais en dehors de la quantité. » *Extremitates quantitatis non inclusæ, sed seclusæ.* Ailleurs, Leibniz dit la même chose en d'autres termes : « Pour moi, les infinis ne « sont pas des touts, et les infiniment petits *ne sont pas* « *des grandeurs*[1]. » C'est ce que dit Pascal en affirmant que ces grandeurs « se soutiennent toutes entre le néant et l'in-« fini, étant toujours infiniment éloignées de ces extrêmes. » Ces extrêmes, ces deux infinités, sont toujours en dehors de la quantité qui en est toujours infiniment éloignée.

Mais ces extrêmes, ces deux infinités ne sont-elles rien en géométrie, selon Pascal ? Après avoir démontré que ce sont des notions géométriques essentielles, sans l'admission desquelles on n'est point géomètre, Pascal ajoute :

[1] Lettre de Leibniz à Fontenelle. (Lettre et opus. inédits de Leibniz. Édit. Foucher de Careil, page 234.)

« Néanmoins, afin qu'il y ait exemple de tout, on trouve « des esprits excellents en toute chose, que ces deux infi- « nités choquent, et qui ne peuvent, en aucune sorte, y « consentir. » Tel est l'état de mon critique, esprit d'ailleurs si distingué. Il ne peut consentir à ces infinités géométriques ; il les supprime, ou, ce qui revient au même, il fait dire à Pascal qu'elles sont comprises dans la grandeur finie, croissante ou décroissante, pendant que Pascal dit de la grandeur croissante ou décroissante, ce qui est d'ailleurs évident, qu'elle est toujours infiniment éloignée des deux infinités.

Voilà donc ce texte de Pascal, qui, s'il eût été contre moi, renversait mon système de fond en comble. Ce texte, dont M. Saisset admire avec un si vif sentiment, « la ri- « gueur, la précision, incomparables, » ce texte est manifestement pour moi, et il accable mon critique, qui s'y trouve pris comme dans un piége « entre ces deux infinités « qui l'environnent de toutes parts. » Dès lors ne suis-je point en droit de prétendre qu'il établit mon système inébranlablement, si toutefois il est besoin de textes pour établir que la raison raisonne toujours par les mêmes procédés logiques partout où elle raisonne ?

VI.

Après la preuve par l'autorité de Pascal, M. Saisset procède à démontrer, par la raison seule, qu'il n'y a point d'infini géométrique ni abstrait ni concret, et que la géomé

trie infinitésimale s'occupe exclusivement des quantités finies.

Voici, selon M. Saisset, le principe du calcul infinitésimal. Inscrivez un polygone dans un cercle. Doublez le nombre des côtés du polygone ; doublez encore. Vous pourrez toujours doubler, par la pensée, le nombre des côtés. Le nombre des côtés peut croître ainsi sans fin, mais ne sera jamais infini. En même temps, la grandeur des côtés diminue aussi sans fin, mais jamais elle n'est nulle. Le polygone, à son tour, à mesure que le nombre des côtés augmente, s'approche lui-même d'être égal en surface au cercle; il s'en approche indéfiniment, toujours, sans fin, mais jamais il ne sera cercle.

Ainsi voilà trois quantités finies qui varient et s'approchent indéfiniment d'une limite sans l'atteindre : le nombre des côtés du polygone marche vers l'infini ou l'infiniment grand, mais ne peut pas l'atteindre ; la grandeur de chacun des côtés du polygone marche vers l'infiniment petit, mais sans jamais l'atteindre; le polygone marche vers le cercle sans l'atteindre jamais.

Voilà ce que dit M. Saisset, et c'est fort bien dit. C'est là le commencement de ce qu'il faut dire pour donner quelque idée du calcul infinitésimal. Mais attendons la fin. Où est, selon notre critique, en tout ceci, l'infiniment grand et l'infiniment petit géométrique?

Il semble, naturellement, que l'infiniment grand c'est cette limite vers laquelle marche le nombre des côtés qui grandit toujours, et qui, par sa nature, ne peut pas devenir infini. Il semble que l'infiniment petit est cette autre limite inférieure vers laquelle ne cesse de descendre la

grandeur de chacun des côtés, sans l'atteindre. Ce serait l'idée de Leibniz aussi bien que celle de Pascal. Ce serait aussi l'évidence. L'infiniment grand et l'infiniment petit seraient bien alors les deux extrémités de la quantité en dehors de la quantité, vers lesquelles croît ou décroît la quantité, sans y pouvoir jamais atteindre.

Mais non : ce n'est pas cela, selon M. Saisset. C'est même tout le contraire. L'infiniment grand mathématique c'est le nombre de côtés qui, lui-même le démontre, ne peut jamais devenir infiniment grand. Et l'infiniment petit, c'est cette grandeur de chacun des côtés qui, comme il le montre encore, ne peut jamais devenir infiniment petite. On ne s'attendait pas à cela.

De sorte que M. Saisset démontre que la quantité croissante ne peut jamais devenir infinie ou infiniment grande, et, aussitôt après, il dit que cela même est l'infiniment grand géométrique. Il démontre que la quantité décroissante ne peut jamais devenir infiniment petite, et il dit qu'elle est l'infiniment petit.

Mais alors que sont donc ces deux limites, ces deux extrémités de la quantité en dehors de la quantité, et que la quantité ne peut jamais atteindre, soit qu'elle croisse ou décroisse? Que sont ces deux extrémités que Leibniz nous présente comme étant l'infiniment grand et l'infiniment petit? Qu'en faites-vous? Vous n'en faites rien. Vous les niez. Vous les mettez en dehors de la géométrie, comme en dehors de la quantité. Pourquoi? Parce que vous voulez soutenir que la géométrie ne s'occupe que de la quantité finie et nullement de l'infini, et qu'il n'y a pas d'infini géométrique ni abstrait ni concret.

Et qu'est-ce alors que le calcul infinitésimal? C'est une méthode d'approximation par laquelle, au lieu de raisonner sur le cercle, on raisonne sur le polygone, figure plus simple; et l'on prend, faute de mieux, le polygone pour le cercle..... « C'est sans doute commettre une erreur, dites-« vous (page 931), mais une erreur qu'il est possible de « réduire autant qu'on le voudra. » De sorte que (c'est l'exemple que vous citez), pour calculer la surface d'un cercle, le calcul infinitésimal prend celle du polygone, et, ensuite, le cercle pouvant être, avec une très-petite erreur, assimilé au polygone d'un très-grand nombre de côtés, on risque la petite erreur, et l'on a la surface du cercle, par approximation.

Mais ignorez-vous donc que cela est de toute fausseté? C'est une grosse faute de géométrie!

La surface du cercle n'est pas approximativement égale à sa circonférence multipliée par la moitié de son rayon, elle est absolument et mathématiquement égale à cette circonférence multipliée par la moitié de ce rayon. Comprenez-vous qu'il y a un abîme entre ces deux idées?

Le calcul infinitésimal ne donne jamais des approximations. Il donne toujours l'absolue précision. Et vous, vous le représentez comme fondé tout entier sur une assimilation des courbes aux polygones, assimilation renfermant une erreur, erreur que l'on peut rendre de plus en plus petite.

Pascal pensait à la géométrie ainsi traitée, lorsqu'il disait que l'on ne sera jamais géomètre, si on rejette l'idée de l'infini.

Mais, en même temps que vous faussez la géométrie,

vous ne faites pas non plus usage, à ce sujet, de la raison.

Quoi! ce nombre fini de côtés, qui, vous le montrez vous-même, ne peut jamais devenir infini, vous le faites croître, et quand il est bien grand, vous dites : Voilà l'infini géométrique? C'est fouler aux pieds la raison. Grand ou petit, le nombre des côtés est toujours purement, simplement, rigoureusement fini; tout aussi fini, lorsqu'il y a six millions de côtés ou le double, que lorsqu'il y a six côtés. Mais qu'est-ce qui est infiniment grand? C'est cette limite, je le répète, vers laquelle vous voyez croître le nombre des côtés et que jamais ce nombre ne peut atteindre. Cette limite, située en dehors de la quantité, radicalement distincte de la quantité, vers laquelle converge la quantité croissante, sans jamais l'atteindre, c'est là, selon Pascal, selon Leibniz, comme selon la raison, l'infiniment grand géométrique, comme l'infiniment petit est l'autre limite vers laquelle va, sans pouvoir l'atteindre, la grandeur décroissante. Ces deux limites vous les apercevez, puisque vous en parlez. Vous en savez quelque chose, puisque vous affirmez qu'elles sont tellement en dehors de la quantité croissante et décroissante, que jamais la quantité ne saurait les atteindre. Il y aurait, dites-vous, contradiction. C'est parfait. Mais aussitôt, au lieu de dire : Cette grandeur croissante ou décroissante, qui, par sa nature même, ne peut jamais devenir infinie ni en grandeur ni en petitesse, voilà le fini; au lieu d'ajouter : Ces deux limites que le fini ne peut jamais atteindre sont l'infiniment grand et l'infiniment petit; au lieu de voir ce qui est si visible, tout à coup votre pensée chancelle, et vous concluez le contraire de ce que vous avez démontré.

Vous en concluez, comme vous le vouliez démontrer, que l'infini géométrique c'est le fini tout pur, qu'il n'y a aucune espèce d'infini géométrique, et que dès lors la géométrie ne peut, comme la métaphysique, passer de la notion du fini à la notion de l'infini.

Ainsi, c'est en faussant la géométrie, en abandonnant la logique, en contredisant directement les idées de Pascal et de Leibniz, sans compter celles des illustres maîtres dont je crois avoir retenu les leçons, que vous me reprenez si durement sur la géométrie? Et vous dites que d'habiles géomètres vous ont dicté cette discussion?

Eh bien, permettez-moi de vous avouer ce qui m'a fait sourire en lisant et en discutant votre exposition du calcul infinitésimal. Puisque vous souriez vous-même à propos du calcul infinitésimal, en disant que j'y réussis *infiniment peu*, souffrez que je me permette la même chose à l'occasion de la manière dont vous exposez ce calcul qui, d'ailleurs, comme vous l'avouez avec une parfaite modestie, n'est pas de votre compétence. Écoutez donc.

Quelqu'un eut un jour une pensée barbare : ce fut d'apprendre à un oiseau un air connu... moins la dernière note. L'oiseau chantait ce qu'il savait, et s'arrêtait. Rien n'était plus étrange que la satisfaction parfaite avec laquelle il demeurait sur l'avant-dernière note, sans nul souci de la dernière. Il ne la savait pas, et n'éprouvait aucun besoin de la savoir. Il restait suspendu au-dessus de la note finale, conclusion nécessaire, forcée, inévitable, de toutes les notes qui précédaient; mais il n'y tombait point. C'était affreux, et l'on était forcé, pour le repos de l'oreille, de suppléer mentalement la fin.

Telle est exactement votre manière d'exposer le calcul infinitésimal. Vous montez avec la grandeur croissante, ou descendez avec la grandeur décroissante vers la limite qui est la note finale, la tonique, la note fondamentale de toute la science, et, au moment où il est nécessaire de conclure, d'y atteindre et de dire : Voici l'infiniment grand, ou voici l'infiniment petit : alors, dis-je, vous restez sur l'avant-dernière note, vous oubliez la fin, sans laquelle tout le reste n'est rien, et vous dites : C'est tout.

Mais peut-être n'apercevez-vous pas encore l'exactitude parfaite de ma comparaison? Peut-être m'objecterez-vous que cet infiniment grand et cet infiniment petit dont je parle sont des mots et non pas des idées? Il n'y a là, dites-vous, qu'un zéro et un 8 renversé : deux signes. Quant à la chose elle-même, cette limite extérieure à la quantité, vous ne la voyez pas. Eh bien, je vais vous la montrer.

Vous avez dit, et vous voyez que le polygone dans sa croissance a pour limite le cercle. Voilà déjà une limite visible. Le cercle est une notion géométrique définie aussi claire que le polygone. Eh bien, la limite du nombre indéfiniment grandissant des côtés, cette limite c'est l'infinité actuelle, l'infinité proprement dite des éléments du cercle. Les éléments du cercle, idéaux et abstraits, sont des objets géométriques, tout aussi définis que les côtés du polygone, car chacun d'eux détermine une tangente; et il y en a une infinité actuelle proprement dite, puisqu'on peut mener au cercle une infinité de tangentes différentes. Voilà l'infiniment grand. Ce n'est pas le nombre des côtés du polygone qui devient cet infiniment grand. Il y aurait contradiction : ce serait dire que le polygone devient cercle. Entre le

nombre toujours fini des côtés et l'infinité actuelle des éléments, il y a un abîme radicalement infranchissable.

Et la limite de la grandeur indéfiniment décroissante de chacun des côtés du polygone, c'est la simplicité sans étendue de l'élément du cercle. Cet élément idéal et abstrait n'est pas un pur néant, puisqu'il détermine une tangente . c'est une idée géométrique, une direction précise, mais ce n'est plus une quantité. L'élément du cercle n'est pas très-petit. Il n'est pas seulement plus petit que toute grandeur donnée, il est plus petit que toute grandeur possible. Ou plutôt il n'est pas petit, il est simple, il est nul en grandeur. Leibniz l'a dit : « Il n'est point une grandeur. » Il est absolument en dehors de la quantité, il est un infiniment petit proprement dit. Et ce n'est pas le côté du polygone qui devient infiniment petit. Il y aurait contradiction : ce serait dire que le polygone devient cercle. Au contraire, entre la petitesse du côté et l'absolue simplicité de l'élément, il y a toujours l'intervalle absolument infranchissable du fini à l'infini.

Ainsi, vous voyez clairement, d'une part, la grandeur indéfiniment grandissante, et d'autre part, au-dessus de toute grandeur possible, l'infiniment grand actuel et proprement dit, quoiqu'abstrait. C'est l'infinité actuelle des éléments du cercle. Vous voyez encore, d'une part, la grandeur indéfiniment décroissante, et d'autre part, au-dessous de toute petitesse possible, l'infiniment petit actuel et proprement dit. C'est la simplicité de l'élément du cercle. Voilà ce que Leibniz appelle *les limites de la quantité extérieures à la quantité*. C'est ce que Pascal nomme « les deux « infinités qui nous environnent de toutes parts, et dont

« toute grandeur, croissante ou décroissante, est toujours « infiniment éloignée. » Il y a toujours entre la quantité et ces limites de la quantité, l'abîme de l'infini. Mais vous voyez pourtant que la pensée franchit l'abîme et va du fini proprement dit à l'infini proprement dit. Elle passe de l'un à l'autre, non pour les confondre, mais pour les comparer. Vous, au contraire, vous oubliez précisément cette limite que je vous montre et que vous voyez maintenant. Vous excluez de la géométrie et l'infiniment grand et l'infiniment petit véritables. Vous ôtez de la science son idée mère, son objet propre. Vous supprimez sa note fondamentale, et vous prenez comme note finale celle qui conduit à la dernière, devant qui vous vous arrêtez. Vous restez ainsi suspendu, et vous croyez avoir tout dit.

Et voilà comment vous montrez que le philosophe a l'idée de l'infini et que le géomètre ne l'a pas. Voilà comment vous me prouvez qu'il n'y a en géométrie aucun passage de l'idée du fini à celle de l'infini.

Voilà comment vous ruinez *mon système* de fond en comble par le calcul infinitésimal. Voilà comment vous démontrez que la raison n'a pas les mêmes lois et les mêmes procédés logiques partout où elle raisonne, et qu'elle raisonne tout autrement en métaphysique, en physique et en géométrie. Et vous établissez ainsi que la métaphysique, votre science spéciale, a une logique à part, privilégiée, qu'elle seule jouit du procédé de la raison qui s'élève du fini à la notion de l'infini.

VII.

Et maintenant que nous avons repoussé la principale attaque, il faut répondre aux difficultés accessoires.

Je ne comprends pas pourquoi M. Saisset intitule sa Réfutation de ma logique : *Une logique nouvelle à l'Oratoire!* ni pourquoi il ajoute : « Il ne s'agit plus de l'an- « cienne logique. La logique du P. Gratry est nouvelle, et « pourquoi se récrier? Quand un philosophe annonce à son « siècle une *Instauratio magna*, il est tout simple qu'il « écrive son *Novum organum*. » C'est là, dis-je, ce que je ne puis comprendre.

En effet, si dans tout ce que j'ai écrit, je signale la prétention qu'ont les sophistes contemporains de changer la logique, de substituer à la logique ancienne, qui est la bonne, une logique nouvelle ; si je commence un long chapitre sur Hégel, par ces paroles (*Logique,* t. I, p. 117) : « Pour établir ce point, ils ont été forcés, et ils l'avouent, « de changer la logique. C'est là même l'entreprise de « Hégel, qu'il annonce sans détour, quand il dit : *Le temps* « *est venu de transformer la logique.* Cette entreprise, « nous l'avons déjà dit et montré, est une attaque directe « à la raison, c'est un effort pour renverser les lois intel- « lectuelles nécessaires, connues et pratiquées depuis le « commencement du monde ; » si j'ai dit cela, si j'ai parlé de cette prétention, comme étant le caractère propre, le caractère le plus saillant, le plus audacieux et le plus dan-

gereux des sophistes contemporains; si je n'ai pas d'accusation plus forte, pour les stigmatiser, que de dire : « Ils « entreprennent, et ils l'avouent, de changer la logique « universelle » (*Connaissance de Dieu*, t. I, p. 189); si j'affirme que cette prétention est identique à celle de changer la raison, ou, ce qui est la même chose, de la détruire; si je soutiens partout que la philosophie indignée doit retrancher de son sein les sophistes, par ce seul fait qu'ils n'admettent pas la logique reçue, et récusent la raison humaine telle qu'elle est : si tout cela est vrai, comment peut-on me reprocher de vouloir changer la logique et introduire une logique nouvelle à la place de l'ancienne, qui est la bonne?

Mais si de plus, outre mes assertions continuelles, ayant, j'en dois convenir, la prétention d'avoir rendu plus claire et plus précise la théorie de l'induction; si, dis-je, dans la crainte de paraître innover sur ce point, je consacre deux volumes entiers à établir que tous les grands esprits, non-seulement ont pratiqué nécessairement, comme tous les hommes, mais encore ont plus ou moins connu la théorie de l'induction, telle que je la présente moi-même; si tout cela est encore vrai, comment peut-on soutenir que j'ai la prétention d'introduire une logique nouvelle à la place de l'ancienne, qui est la bonne? Pourquoi dit-on cela? Et sur quoi sont fondées ces paroles : « Mais non, au lieu d'op-« poser à la logique insensée de Hégel la vieille logique « qui est la bonne, vous avez voulu lui opposer une logique « nouvelle, et votre nouvelle logique est aussi vaine que « celle de Hégel. »

Je dis : L'induction, telle que je la précise, a été connue

d'Aristote, de Platon, de saint Augustin, de saint Thomas, de tout le XVIIe siècle, et Leibniz l'a précisée en l'appliquant à la géométrie. On me répond, — faites attention à cette réponse, — on me répond : Vous avez voulu découvrir l'induction. Vous voulez faire une logique nouvelle.

Je consacre soixante-deux pages à établir que Platon a pratiqué et décrit l'induction (*Connaissance de Dieu,* t. I, de la p. 79 à 135). J'emploie en outre cinquante pages à montrer qu'Aristote l'a décrite aussi. (*Ibid.*, de la p. 135 à 191.) On me répond, — faites encore attention, — on me répond que je n'ai pas découvert l'induction, puisqu'il y a plus de deux mille ans que Socrate la recommandait à Platon, et qu'Aristote en a donné cette belle formule : « L'in« duction est une marche régulière du particulier à l'uni« versel. »

Je montre que les sophistes détruisent les deux procédés de la raison, tels que le genre humain les pratique depuis le commencement du monde, tels que les ont décrits Aristote et Platon. J'oppose à la logique nouvelle, que j'appelle la logique retournée, une discussion de 120 pages (*Logique*, t. I, de la p. 112 à 232), où j'ai trouvé utile de laisser parler seuls Aristote et Platon contre les sophistes contemporains. J'affecte de ne pas réfuter moi-même ces sophistes, mais de laisser tout faire à Aristote et à Platon, qui s'en acquittent, il est vrai, avec un singulier bonheur. Non-seulement je n'ai pas opposé aux sophistes, inventeurs d'une logique nouvelle, une autre logique nouvelle, mais j'affecte, vous dis-je, de ne leur rien opposer du tout, si ce n'est environ cinquante pages de citations textuelles des deux philosophes grecs. A cela on

m'objecte qu'au lieu d'opposer à la logique insensée d'Hégel la logique ancienne, qui est la bonne, je lui oppose une logique nouvelle. D'où l'on déduit cette conclusion que, puisque j'oppose une logique nouvelle à la logique insensée de Hégel, je fais moi-même ce qu'a fait Hégel, je suis moi-même un Hégélien.

Ce n'est pas tout.

On m'attaque en poussant ce cri : Une logique nouvelle! On dit : Voici un logicien qui invente de nouvelles lois pour la raison, et qui prétend imposer aux hommes une logique de son invention, différente de l'ancienne, qui est la bonne! On montre que cette nouveauté logique consiste dans une nouvelle théorie de l'induction, dans l'idée singulière que je me forme de la nature ou de la portée de l'induction (p. 922). Mais voici que, quelques lignes plus bas, parce que je me permets de nommer *tâtonnement inductif* la prétendue induction de Bâcon, M. Saisset, qui admire en effet le *Novum organum* et l'*Instauratio magna* de Bâcon, s'écrie (p. 929) : « J'en demande bien « pardon au P. Gratry, l'induction qu'il propose est morte « avec le moyen âge. Il ne la ressuscitera pas. » Ainsi je voulais tout à l'heure introduire une logique nouvelle, au lieu de l'ancienne, qui est la bonne. Maintenant je veux ressusciter l'ancienne. Je veux ressusciter la logique du moyen âge, celle qui a été mise à mort par Bâcon, qui en en a introduit une meilleure, comme l'a montré le docteur Reid : et parce que j'ai appelé, avec M. de Maistre, l'instrument bâconien *une machine sans valeur,* on m'accuse simultanément et de vouloir introduire une logique nouvelle et de vouloir ressusciter l'ancienne. Je laisse le lec-

teur juge de la valeur des deux accusations : vouloir faire une logique nouvelle, au lieu de l'ancienne qui est la bonne : et vouloir en même temps ressusciter l'ancienne, qui est bien morte !

VIII

Que dire de l'objection suivante ?

Voici d'abord une page de ma *Logique* (t. II, pp. 179 et 180) : « Il ne faut pas dire pour cela que la géométrie « démontre l'existence de Dieu, et qu'il s'agit ici d'une « nouvelle preuve de l'existence de Dieu, la preuve par le « calcul infinitésimal. Pour nous, nous n'avons jamais eu « cette ridicule pensée.

« En effet, nous arrivons par le calcul infinitésimal, ap- « pliqué à la géométrie pure, à l'idée abstraite de l'infini. « Voilà tout. *L'infini abstrait est-il Dieu? Non, il n'est « rien. C'est le Dieu de Hégel, qui est athée. L'infini « mathématique n'existe pas* dans la nature, comme on « l'enseigne d'ordinaire, et comme l'a démontré le cardi- « nal Gerdil dans sa dissertation sur l'infini absolu. *L'in- « fini mathématique est une abstraction.* Rien dans la « nature n'est infini. A cette idée abstraite de l'infini que « notre esprit conçoit ne répond, dans la nature créée, « aucune réalité. L'infini n'a sa réalité qu'en Dieu. »

A cette page, on répond par celle-ci (p. 933) : « Com- « ment en effet assimiler la grandeur, alors même qu'on

« la suppose indéfiniment agrandie ou diminuée, comment « l'assimiler à l'infini de la métaphysique, qui est l'être « souverainement parfait, l'être immuable, indivisible, ac- « compli, parfait, placé au-dessus de toute grandeur et de « toute comparaison? Le P. Gratry a-t-il songé à ce qu'il « y a de bizarre et de dangereux dans ces assimilations « paradoxales et inouïes? Mais voici une raison plus capa- « ble encore de le toucher. Les mathématiques ont pour « objet la grandeur, non pas la grandeur réelle, mais la « grandeur abstraite... Il n'y a pas dans la nature de cer- « cles parfaits, de surfaces parfaitement planes, de lignes « parfaitement droites, et cependant tout cela est supposé « par la géométrie. Il n'y a pas, à plus forte raison, dans « la nature des quantités infiniment grandes. Ce ne sont là « que les jeux savants de l'abstraction, les raffinements « ingénieux du calcul. Je dirai plus, l'infiniment petit, de « sa nature, exclut l'existence réelle.

« C'est donc une pure conception de l'esprit, *une pure « abstraction, qui n'a pas et ne peut avoir de réalité...* « Voit-on où cela pourrait conduire, si la thèse du P. Gra- « try était fondée? C'est que la métaphysique serait comme « la géométrie une science abstraite, qui se meut dans une « région de purs concepts, qui les assemble ou les divise, « sans que jamais elle puisse mettre le pied sur le terrain « des réalités. Voilà Dieu, ses attributs, devenus, comme « l'étendue des géomètres, des notions purement abstraites, « et peut-être, si l'on veut pousser l'assimilation plus loin, « des notions irréalisables, des idéaux de la pensée qui ne « peuvent être connus comme réels qu'à la condition de se « contredire. Nous voilà en pleine philosophie allemande.

« L'idée de l'être, dira Hégel, implique contradiction,
« comme l'idée de l'infiniment petit. L'être est en un sens,
« et en tant qu'indéterminé il n'est pas. Il est fini et infini,
« de sorte que le fond de notre pensée et de toute exis-
« tence est une contradiction. Grand Dieu! voilà le P. Gra-
« try qui donne des armes aux hégéliens.

« Je ne veux pas pousser plus loin cette polémique. Je ne
« veux pas dire au P. Gratry que ce procédé infinitésimal
« est un procédé inventé au XVIIe siècle, étranger jusque-là
« au genre humain et aux savants, un procédé artificiel,
« particulier, qu'à ce compte Dieu ne serait connu que de-
« puis Leibniz, et que la connaissance en serait refusée
« à la plupart des hommes. Je crois avoir dit assez pour
« conclure que la confusion du calcul infinitésimal avec la
« preuve de l'existence et des attributs de Dieu est une des
« chimères les plus étonnantes où un homme d'esprit ait
« pu se laisser entraîner. Si on voulait badiner en matière
« si sérieuse, on pourrait dire au P. Gratry qu'il a infini-
« ment peu réussi dans son entreprise, et que si la notion
« d'infiniment grand n'était pas supérieure à toute chose
« humaine, c'est à l'erreur où il tombe qu'il faudrait l'ap-
« pliquer. »

Ainsi parle M. Saisset. Voici donc notre dialogue. Moi je dis : « Nous n'arrivons par la géométrie qu'à l'idée abs-
« traite de l'infini. Voilà tout. L'infini abstrait est-il Dieu?
« Non, il n'est rien, c'est le dieu de Hégel, qui est athée. »
Mon interlocuteur répond : « Quoi! vous assimilez l'infini
« géométrique à l'infini de la métaphysique qui est l'être
« souverainement parfait, l'être immuable, indivisible, ac-
« compli, parfait, placé au-dessus de toute grandeur et de

« toute comparaison ! Songez à ce qu'il y a de bizarre et de « dangereux dans ces assimilations paradoxales et inouïes. »

Je dis encore : « L'infini abstrait n'est rien. L'infini ma- « thématique n'existe pas dans la nature..... L'infini ma- « thématique est une abstraction. Rien dans la nature n'est « infini. » — On me répond : « Ignorez-vous donc que les « mathématiques ont pour objet, non la grandeur réelle, « mais la grandeur abstraite..... Il n'y a pas dans la nature « des quantités infiniment petites ou infiniment grandes... « l'infiniment petit, de sa nature, exclut l'existence réelle... « C'est donc une pure conception de l'esprit et une abs- « traction. »

J'ajoute : « Il ne faut pas dire que la géométrie démontre « l'existence de Dieu, et qu'il s'agit ici d'une nouvelle « preuve de l'existence de Dieu, la preuve par le calcul « infinitésimal. Pour nous, nous n'avons jamais eu cette ri- « dicule pensée. » — On me répond : « La confusion du « calcul infinitésimal avec la preuve de l'existence et des « attributs de Dieu, est l'une des chimères les plus éton- « nantes où un homme d'esprit ait pu se laisser entraîner. »

Que puis-je combattre ici ? Rien évidemment. Je me borne à confronter les textes et je constate que l'on a fort peu lu l'ouvrage que l'on combat résolûment.

IX.

Mais voici une attaque dont je pourrais me plaindre, parce qu'elle enveloppe, à propos de moi, plusieurs de mes

frères dans le sacerdoce : « A l'Oratoire, dit M. Saisset, on « vise tout autrement haut. Il ne s'agit pas moins que de « régénérer la philosophie, de faire circuler parmi toutes « les sciences humaines une séve plus puissante, de porter « enfin jusque dans l'immuable théologie le mouvement et « le progrès » (p. 914).

Pourquoi, à propos d'un auteur, chercher à mettre en suspicion ses amis, ses frères, toute une communauté, lorsque l'auteur a déclaré publiquement [1], en son nom et au nom de cette communauté, qu'il était seul responsable de ses écrits ?

Et pourquoi parler « de mouvement et de progrès à « porter enfin jusque dans l'immuable théologie, » lorsque cet auteur, et à plus forte raison ceux qui n'ont rien dit, n'a pas dit un seul mot dans ce sens, mais en a dit beaucoup en sens contraire ?

Si l'on m'accuse de soutenir que la philosophie séparée de la religion, que la science tournée contre Dieu est à régénérer, j'y consens, et c'est là, en effet, ce que je dis partout. Mais que l'on me suppose, sans en citer la moindre preuve, même apparente, la prétention de porter dans la théologie le mouvement et le progrès, c'est là ce dont je crois avoir droit de me plaindre.

Voici d'ailleurs ce qui prouve combien peu l'objection est sérieuse : c'est qu'après nous avoir accusé de porter jusque dans l'immuable théologie « le mouvement et le « progrès » (p. 915), on conclut ainsi contre nous (p. 942) : « Malheureusement vous demandez à l'esprit humain non

[1] Préface de la 2e édition de la *Connaissance de Dieu.*

« plus de revenir à la religion, mais de mettre sous le joug « de la théologie. C'est trop. Vous changez d'idéal. Il ne « s'agit plus de nous ramener au discours sur la méthode, « mais à la *Summa theologiæ.* Et sans doute la Somme « est un magnifique monument, mais un jour l'esprit hu- « main s'y est trouvé à l'étroit. » Ainsi, nous voulons mettre l'esprit humain sous le joug de la théologie. Nous voulons le ramener à la Somme théologique de saint Thomas. C'est, en effet, à cela, en partie, que nous consacrons nos efforts. Mais puisqu'on le reconnaît en finissant, pourquoi dire le contraire en commençant ?

X.

Ce qui suit nous est tout personnel : on veut trouver dans nos deux volumes de logique des traces d'*exaltation*.

« Est-il bien difficile, dit M. Saisset, de signaler dans le « livre du P. Gratry des traces d'exaltation? Hélas ! non... « En voici un seul exemple, mais significatif. »

Et quel est cet exemple ? Est-il tiré de ma *Logique*. Il est tiré d'un autre ouvrage. On le trouve dans le livre de la *Connaissance de Dieu.* Il est difficile à trouver, car il consiste en six lignes seulement, lesquelles sont dites par accident, et ne se rapportent point aux idées principales, soit du livre de la *Connaissance de Dieu,* soit de la logique elle-même. C'est là le texte que, je ne puis soupçonner

pourquoi, on a appelé « la grande formule du P. Gratry » (p. 938). Voici ces lignes[1] : « Quand les formules algébri-
« ques nous apprennent qu'une grandeur finie, si grande
« qu'elle soit, multipliant zéro produit toujours zéro, ceci
« correspond à l'axiome *ex nihilo nihil*, rien ne vient de
« rien. Mais, si, au lieu de prendre pour multiplicateur
« une quantité finie, vous prenez l'infini, la formule devient :
« l'infini multipliant zéro donne toute grandeur finie. »

Voilà tout. Et je cite cette formule qui n'est pas contestable en mathématique, je la cite comme je l'ai entendu citer, à propos de l'axiome *ex nihilo nihil*, que les panthéistes opposent à la possibilité de la création.

Je ne sais si quelqu'un comprendra de quel point de vue l'on trouve ici des traces d'exaltation. Moi, je ne le vois pas. Je me demande pourquoi mon critique n'a pas cherché quelque texte plus avantageux à sa thèse.

Mais enfin, c'est celui qu'il a jugé bon de choisir, et c'est l'unique exemple, mais significatif, qu'il apporte pour découvrir, dans ma *Logique*, des traces d'exaltation.

Qu'en dirai-je? Je ne sais ; car à quoi s'en prend-on? Est-ce à l'algèbre, unique auteur de ces formules? Est-ce à moi, qui les cite telles qu'elles sont partout? Est-ce à la remarque que je fais, à propos de l'axiome *ex nihilo nihil?* Mais j'apprendrai à mon critique, qui paraît l'ignorer, que cette remarque banale a été faite depuis longtemps, et qu'il n'y a pas, je crois, un seul séminaire où, à propos de l'axiome *ex nihilo nihil*, on ne cite la formule en question.

[1] *Connaissance de Dieu*, t. I, p. 250.

Mais alors pourquoi et comment voit-on là un exemple significatif d'exaltation? Pourquoi appelle-t-on cette formule la grande formule du P. Gratry, puisque je n'en parle pas dans ma *Logique,* et que j'en parle incidemment, une seule fois, dans un autre ouvrage, en six lignes qui n'ont pas de rapport aux idées principales de cet ouvrage, ni aucun rapport à aucune idée, même accessoire, de l'ouvrage critiqué? Pourquoi écrit-on trois pages pleines de verve, où l'on déclare que cette formule « m'intéresse et « m'exalte » (p. 936), où l'on regrette « la cruauté qu'on « a de troubler l'émotion » que me cause cette beauté algébrique, et où, s'armant de cette supériorité géométrique, déjà déployée plus haut, dans la discussion sur le calcul infinitésimal, on m'apprend que cette équation ne signifie absolument rien, sinon qu'une grandeur est égale à elle-même, que A = A, et qu'une équation est une équation? Explication qui, d'ailleurs, est précisément digne en tout point de la voix qui, voulant chanter l'hymne du calcul infinitésimal, s'arrête à l'avant-dernière note avec la même satisfaction que si elle avait fait entendre la dernière.

Mais qu'est-ce donc, encore une fois, que cette violente sortie contre ces trois lignes d'Algèbre? Je n'en sais absolument rien ; seulement, je prie le lecteur de se demander quelle est la valeur d'une critique qui attribue au livre critiqué un texte qui n'y est point, un texte sans rapport direct ou indirect aux idées de ce livre, et que l'on nomme « la grande formule » de ce même livre. Ici encore n'ai-je pas droit de conclure que M. Saisset a trop peu lu l'ouvrage qu'il réfute avec tant d'ardeur?

XI.

Une dernière accusation m'est pénible. On signale, dans ma *Logique*, ce ton haineux et violent que l'on reproche toujours aux théologiens.

Trouver de la haine dans cet ouvrage n'était pas très-facile. En effet on lit, en tête du livre, la déclaration que voici : « S'il est un point auquel nous tenons avant tout, « et pour lequel nous sommes prêt à tout corriger, c'est « ce qui touche à la charité fraternelle.... est-il nécessaire « de dire que nous sommes prêt à baiser les pieds de ceux « qui, en lisant ce livre, se croiraient personnellement « attaqués et blessés[1]. »

Cette déclaration est exagérée, si l'on veut, mais du moins elle est claire, et j'ajoute qu'elle exprime simplement ma disposition vraie et ordinaire.

Eh bien, l'on découvre une page où j'exhorte « la philo- « sophie indignée..... à traiter en ennemis les sophistes, « afin de les exterminer, comme le fit Cicéron à l'égard « d'Epicure, qu'il se flatte d'avoir supprimé » (p. 61).

J'ajoute, — toujours parlant à la philosophie, — « qu'il « faut des haines vigoureuses, et, s'il se peut, triomphantes « contre l'abominable secte des sophistes » (tom. I, p. 61).

Voilà le mot de *haine* en toutes lettres! Et puisque j'exhorte la philosophie à la haine des sophistes, à l'exemple de la haine vigoureuse que Cicéron, dans son Traité de

[1] Préface, t. xi.

morale, manifeste contre Épicure, il est certain qu'ici je prêche la haine, et peut-être l'extermination, car il y a aussi le mot *exterminer*.

Aussi me reprend-on par ces paroles « : Cela est violent « et puéril..... Pourquoi confondre ainsi les erreurs de « l'esprit et les vices ou les crimes des hommes? Pour « être panthéiste ou même matérialiste, on n'est pas un « méchant homme. Pourquoi vouloir faire de Hégel un « méchant? A le traiter de la sorte, il n'y a ni bon goût, « ni justice, ni charité » (p. 940 et 941).

Mais ce n'est pas tout.

J'ai sous les yeux un petit journal qui affirme, en citant M. Saisset, que j'ai encouragé dans ma *Logique,* le massacre des Albigeois, et que je prétends « BOURREAUDER *l'humanité.* » Je ne croyais pas en écrivant, dans ma *Logique,* ces lignes : « Quant aux sophistes, nous les livrons « à toute la rigueur des lois, *des lois logiques et des lois « morales :* » je ne croyais pas, dis-je, qu'elles me feraient surnommer « le bourreau du genre humain. » Eh bien, je déclare que si j'étais cause, par malentendu et inattention, que l'on appelât *bourreau*, fût-ce dans le moindre des journaux, un homme que j'aurais critiqué, je me croirais obligé, en conscience, de déclarer publiquement que je me suis trompé.

XII.

Or, après tout ce qui précède, M. Saisset se croit en droit de conclure comme il suit : « Voilà, dit-il, un triste

« dénouement pour une grande et généreuse entreprise....
« Mais, pourquoi cet échec? C'est qu'en de telles entre-
« prises, l'imagination, la foi, le cœur, l'esprit, l'enthou-
« siasme, tout cela n'est rien sans une *raison sévère* pour
« règle et pour contre-poids,... sans une *raison calme,*
« sans *l'austère analyse,* et sans *la faculté critique,*
« l'enthousiasme dégénère en exaltation » (p. 935).

Ainsi mon critique attribue son triomphe et ma ruine à la raison sévère dont je suis dépourvu, et dont il s'est servi pour m'accabler.

C'est donc la *raison sévère* ou *l'austère analyse*, ou bien la *faculté critique,* ou bien encore la *raison calme*, qui ont ici vaincu.

C'est la raison sévère qui ruine de fond en comble un traité de logique, en lui reprochant d'enseigner que la raison a les mêmes lois et les mêmes procédés logiques partout où elle raisonne.

C'est l'austère analyse qui démontre que, tout au contraire, la raison raisonne autrement en physique, autrement en métaphysique, et autrement en géométrie.

C'est la faculté critique qui soutient qu'il faut appeler confusion, une logique qui ne dit pas cela et ne discerne pas les genres.

Et c'est la raison calme qui, accordant que la raison humaine peut s'élever de l'idée du fini à celle de l'infini, réserve exclusivement ce privilége à la métaphysique, et déclare que ce qui est possible en philosophie, ne l'est pas en géométrie, ni surtout en physique.

C'est la raison sévère qui tient si opiniâtrément aux priviléges de la métaphysique, qu'elle va enlever à la phy-

sique, sur son propre terrain, à la géométrie dans son domaine abstrait, l'un des deux procédés nécessaires de la raison.

En physique, elle apostrophe hardiment la chaleur et la lumière elle-même, et elle s'écrie : « Vous n'êtes que « des hypothèses imaginées pour lier les phénomènes. »

Ceci bien établi, et la physique étant ainsi domptée, la raison calme se met en devoir de détruire celui des deux procédés de la raison, qui, d'après Aristote, est nécessaire pour trouver les principes et les lois dans chaque science, et qui s'élève à partir des données finies à des notions marquées du caractère de l'infini. Pour cela, on montre à la physique que, pour construire son œuvre, il lui suffit de l'induction, c'est-à-dire d'un passage régulier du particulier à l'universel. Et en disant cela, on ne s'aperçoit pas qu'on laisse à la physique tout ce qu'on croit lui prendre, et qu'un passage régulier du particulier à l'universel est apparemment la même chose qu'un passage régulier, à partir d'une donnée finie, vers une notion portant le caractère de l'infini.

Après quoi cette raison sévère, cette faculté critique, cette austère analyse, passent en géométrie, et c'est ici surtout qu'elles vont ruiner l'ennemi de fond en comble. Elles ne sont pas plus effrayées du calcul infinitésimal, ni de l'infini géométrique, qu'elles ne l'étaient de la lumière et de la chaleur. Elles frappent sur le tout et anéantissent l'un et l'autre. Plus d'infini géométrique, partant plus de calcul infinitésimal. Il n'y a en géométrie que du fini tout pur. Dès lors, quel besoin avez-vous, ô géomètres! de vous élever à la notion de l'infini? C'est notre privilége,

à nous autres métaphysiciens. Nous seuls montons à l'infini. Mais vous, restez dans votre notion du fini; elle suffit à vos humbles travaux.

Mais, pour réduire la géométrie, la raison calme a raisonné, et a dit ce qu'était le calcul infinitésimal, et ce que c'est que l'infini géométrique. C'est bien simple; il n'y a pas là de mystère; voici le tout :

Quand le fini devient fort grand ou très-petit, c'est l'infini géométrique. Et quand on ne commet qu'une toute petite erreur, en comparant les polygones aux courbes, c'est le calcul infinitésimal.

De tout cela l'austère raison conclut que l'un des deux procédés de la raison doit manquer à la géométrie, tout aussi bien qu'à la physique; que la métaphysique elle seule jouit du privilége de cet important procédé; que la raison dès lors raisonne en métaphysique tout autrement qu'en physique et en géométrie. Cela posé, la faculté critique considère comme étant bien ruinée de fond en comble une logique qui enseigne que la raison a les mêmes lois et les mêmes procédés logiques partout où on raisonne.

C'est ainsi que la raison sévère, la faculté critique et l'austère analyse, renversent de fond en comble un livre et un auteur.

Mais, est-ce ainsi qu'eût procédé la vraie raison? Quand saurons-nous donc discuter avec intelligence l'œuvre d'autrui? Quand donc saurons-nous ne parler que là où nous sommes compétents?

A. Gratry.

TABLE DU TOME SECOND.

LIVRE QUATRIÈME. Induction, ou procédé dialectique.

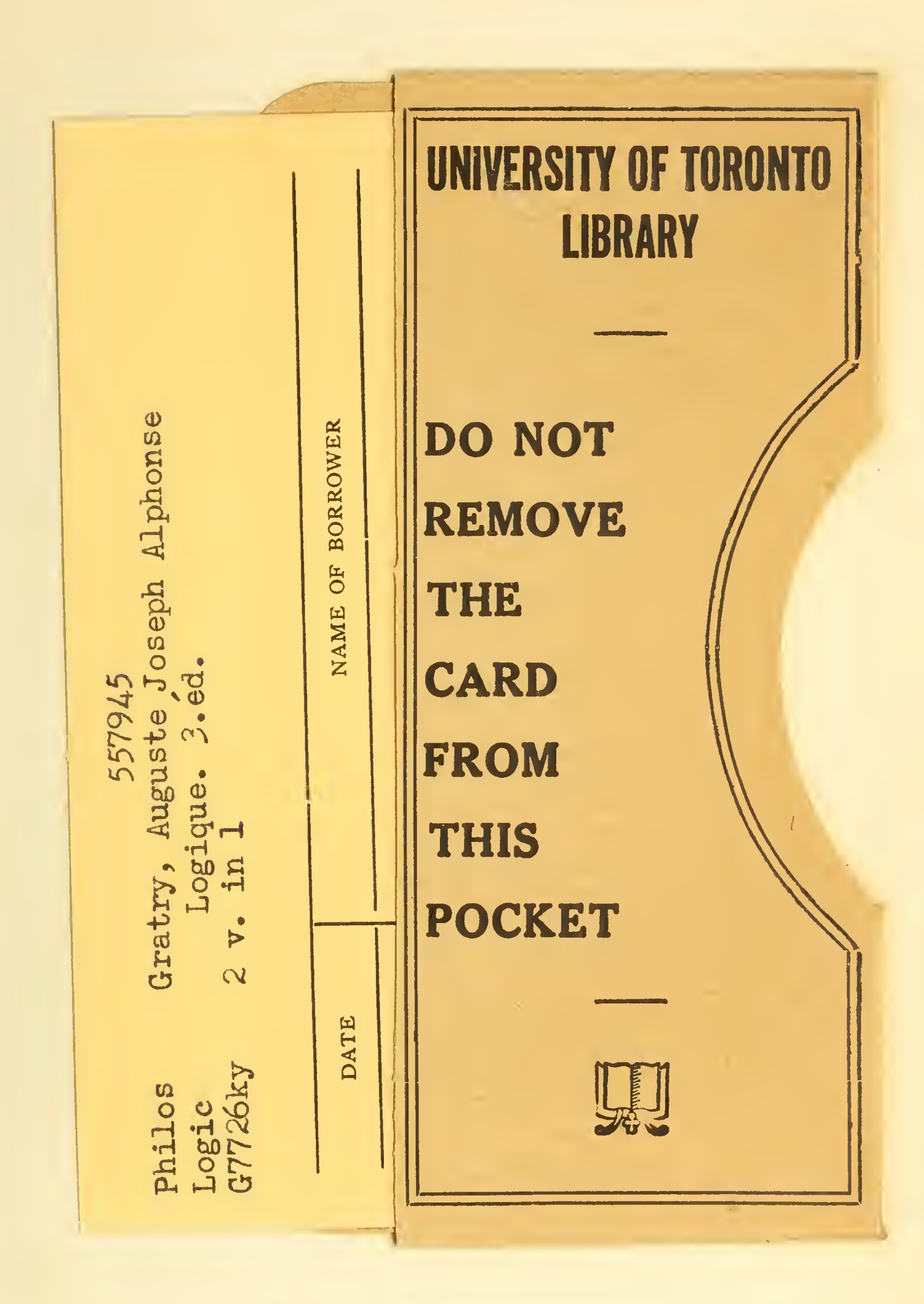
LIVRE CINQUIÈME. Les vertus intellectuelles inspirées.

CHAPITRE Ier. Les vertus intellectuelles inspirées.

CHAPITRE II. Les vertus intellectuelles inspirées (Suite).

CHAPITRE III. Les vertus intellectuelles inspirées (Suite et fin).

LIVRE SIXIÈME. Les sources.



UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Philos
Logic
G7726ky
557945
Gratry, Auguste Joseph Alphonse
Logique. 3.éd.
2 v. in 1
NAME OF BORROWER
DATE

